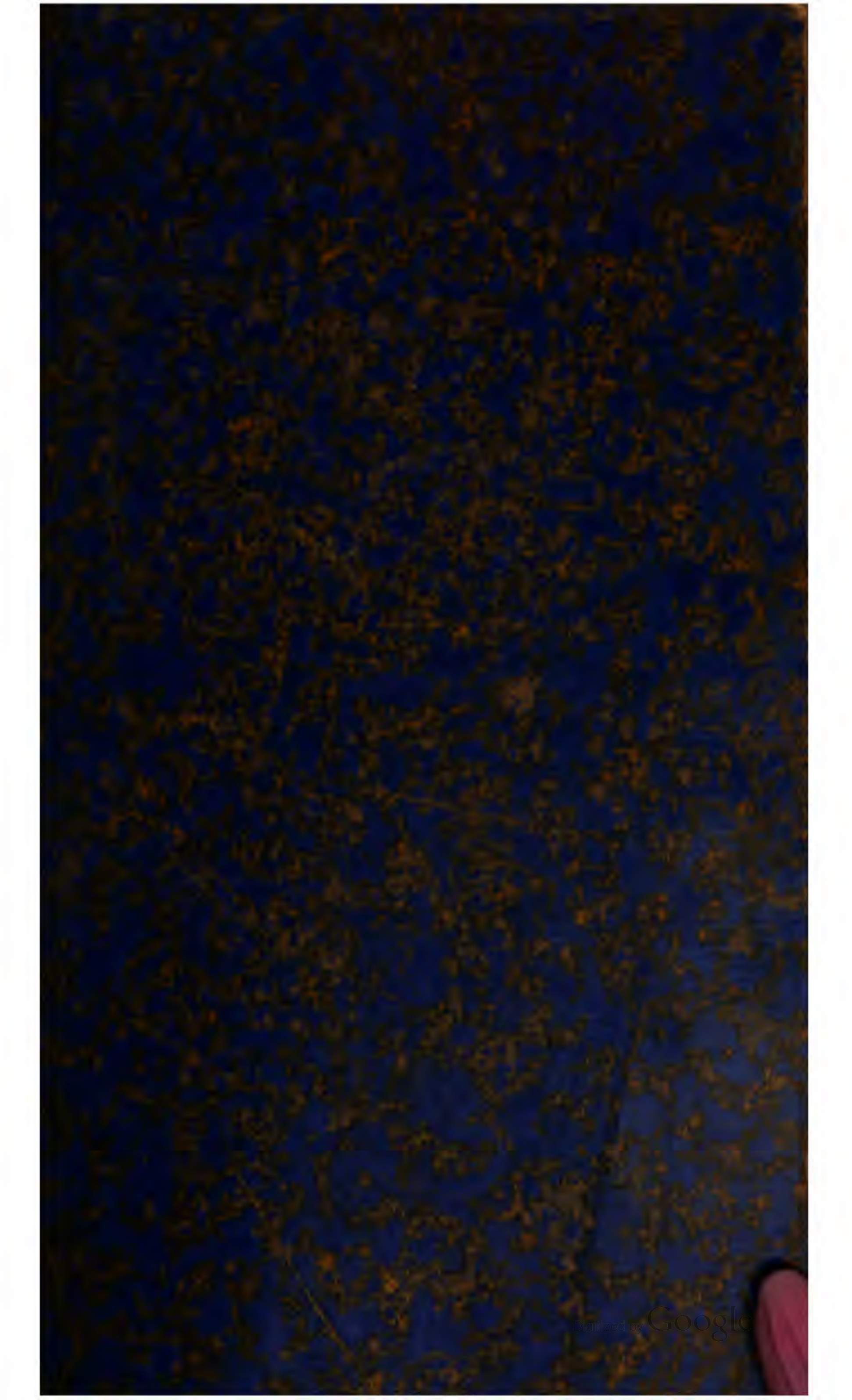

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

IV

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

OU

GUELFES ET GIBELINS

PAR J. FERRARI

Quando interrogaverint vos filii vestri dicentes : quid sibi volunt isti lapides?

TOME QUATRIÈME



PARIS

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858

NEUVIÈME PARTIE.

LES CONDOTTIERI.

(1378-1494.)

(Suite.)

CHAPITRE IV.

LES SEIGNEURIES EN BANQUEROUTE.

Derniers jours de Vérone, — où les Scala abhorrés par le peuple—et trahis par leur condottiere—laissent tomber l'Etat sous la domination de Venise.—Derniers jours de Padoue où les Carrare succombent également aux forces des Vénitiens. — Derniers jours de Ravenne, dont le seigneur, relegué à Crète par la république de Saint-Marc, meurt empoisonné avec sa famille. — Udine et Cividal tombent à leur tour au moment où elles ne songeaient qu'à se combattre. — Les Appiani vendent Pise à Florence et s'établissent à Piombino, pied-à-terre dont ils créent l'indépendance. — Le peuple de Fabriano extermine la dynastie des Chiavelli. — Nocera assiste à l'extermination des Rasiglia. — Foligno égorge les Trinci, qui avaient fatigué leurs sujets.—Osimo meurt de rage, —Terni de lassitude,—Agobbio de misère.—Orvieto rend son âme en chassant le condottiere qui l'opprimait,—Viterbe en perdant ses deux dynasties : l'une impie des *Prefetti*, l'autre bizarre des Gatteschi. — Morts variées d'Ascoli, Terracine, Toscanella, Recanati et Palestrine.

Le tocsin de la révolution retentit triste et désolé dans les États qui ne peuvent plus faire les frais de leur propre independance : c'est le glas de la seigneurie; c'est le signal qui annonce l'agonie de la famille régnante, dont les chefs, d'ordinaire honnêtes, simples et innocents, semblent frappés d'une lourde stupeur et d'un vertige somnolent qui altère devant eux les proportions des objets. A leur grand étonnement, ils entendent crier : Vive l'étranger ! vive l'ennemi ! vive la conquête ! et tandis qu'ils s'efforcent de conserver à leurs sujets l'antique indépendance, qu'ils considèrent comme la félicité suprême, leurs sujets la repoussent comme une dispendieuse représentation d'employés, de douaniers, d'ambassadeurs et de courtisans armés pour les empê-

cher de se fondre avec les peuples des alentours, devenus leurs frères au nom de la misère.

C'est ainsi que nous devons d'abord compter Vérone parmi les villes destinées à tomber. A quoi bon ses royales prétentions, dès qu'Aquilée ressuscite pour revendiquer son Frioul, et dès que Venise et Milan se partagent la haute Italie, comme à l'époque des diocèses romains? N'a-t-elle pas déjà rendu et Trévise, et Lucques, et d'autres villes qu'elle avait prises dans son essor impertinent? La voilà dans la plus affreuse indigence. Antonio de la Scala, seul sur le trône, grâce à un fratricide, succédant à son père doublement fratricide, ne peut plus la défendre; et au moment où il s'épuise en efforts désespérés contre l'invasion viscontéenne, il voit l'insurrection se lever dans la campagne et jusque dans les faubourgs. « Il resta muet, dit Corte, et tellement hors « de lui, qu'il ressemblait plutôt à une statue immobile « qu'à une personne vivante. Cependant, en revenant, « il fit fermer les portes des vieux remparts, sonner les « cloches et ouvrir les salles du château pour armer le « peuple, et, suivi de quelques familiers, il parcourut la « ville en criant : *Scala! Scala!* car il croyait qu'avec « ce nom jadis si populaire il pourrait aisément amener « le peuple à combattre les troupes de Milan. Mais, au « rebours de ce qu'il en attendait, le peuple se mit à sac« cager ses caves et ses greniers. L'indignation contre « lui était telle que personne ne le regardait; personne « ne se découvrait tandis qu'il s'agitait dans la rue: « pour laquelle chose, navré de douleur, il rentra « dans le château, où, ayant fait appeler un notaire, « il abandonna la ville à l'empereur, et, monté avec « sa femme et ses fils sur une barque qu'il tenait tou« jours prête à ses ordres, il arriva si vite à Venise,

« qu'il fut le premier à y porter la nouvelle de ses pro-« pres désastres. » Le lendemain, quand on sut qu'il s'était enfui, le peuple prit les armes pour se soumettre aux Visconti et pour piller et saccager les parents, les ministres et les officiers de son ancien seigneur.

Cependant la malheureuse cité ne s'arrachait à la misère des Scala que pour tomber dans celle des Visconti, encore jaloux de subjuguer l'Italie et entraînés, par leur naïve ambition, à lui imposer de si violentes extorsions, que beaucoup de citoyens émigrèrent en cherchant ailleurs le soulagement de l'aumône. Les chefs milanais réprimèrent un premier soulèvement en saccageant la ville. En 1397, ils doublèrent les impôts, taxant les capitaux, les meubles, tous les objets, évaluant d'un œil inquisiteur jusqu'aux habits, et multipliant tellement les expropriations que toutes les valeurs étaient dépréciées, et que, dans la ruine générale, les étrangers seuls achetaient les biens des Véronais. En 1402, la banqueroute de Milan, l'insurrection des provinces subjuguées par les Visconti et l'astre de Venise, qui se levait radieux pour ceux qui voulaient se vendre à de bons prix, déterminèrent Vérone à changer la domination milanaise contre celle de Saint-Marc : ce qu'elle fit par un mouvement en apparence insouciant, mais au fond très-logique. Elle fêta d'abord Antoine et Brunoro de la Scala, les deux jeunes fils du dernier seigneur, qui se présentaient avec l'alliance de Venise et l'argent de Padoue; puis elle les laissa aux prises avec le *fatum* de la finance, libres de se tirer d'embarras, s'ils le pouvaient. Peu à peu leur fierté se réveilla, leur instinct héréditaire se tourna contre la famille de Padoue, leur ancienne ennemie; leur faiblesse les obligea à se rapprocher secrètement

des Visconti, et leur mauvaise fortune les forçant ainsi à se jeter à travers le courant vénitien, ils se trouvèrent à la merci de tous leurs adversaires sans pouvoir compter sur le protectorat trop faible et trop abhorré de Milan. Dès lors le seigneur de Padoue, qui faisait les frais de leur restauration, chargea de les enlever leur propre condottiere Rigo Galletti, qui les invita à souper dans le château de Saint-Martin, les combla de prévenances pendant la soirée, les conduisit lui-même à leur appartement sur le fleuve, et, une fois là, partit d'un grand éclat de rire, tandis que les portes se fermaient toutes seules et que les deux frères, troublés, se demandaient quel était le sens de cette scène : « Vous me devez, leur dit Rigo, cinquante mille écus d'arrérages, et vous ne sortirez pas sans les avoir payés. » Puis, passant tout à coup du ton plaisant à des fureurs simulées, il les fit charger de chaînes ; et c'est ainsi que les derniers rejetons des Scala disparurent de Vérone, où leurs ancêtres avaient régné cent vingt-sept ans en héritiers de la tradition royale de Béranger Ier.

Il est inutile de dire que la ville glissa bientôt des mains cadavéreuses de Padoue pour se soumettre à la domination définitive des Vénitiens, qu'elle brûlait de recevoir dans ses murs. Mais ce qu'il faut connaître, c'est le sort encore plus tragique de Padoue. Rien n'égalait la déférence des Carrare pour Venise, jadis leur unique soutien contre les prétentions royales de Vérone ; ils lui devaient leur propre élévation, et l'un d'eux, tourmenté par les exigences des Vénitiens, s'écriait : « Que la république vienne mettre les pierres de « ses confins dans mon propre palais, si elle veut, je « suis à ses ordres. » Aux jours de la misère, la reine de l'Adriatique exige le palais même des Carrare, car

elle lance contre Francesco ses sicaires, ses condottieri, les peuples du Frioul; elle n'épargne ni l'or, ni le fer, ni le poison, ni l'intrigue, et, en 1373, elle se sert des exigences mêmes du commerce pour miner l'indépendance de Padoue en réclamant l'abolition réciproque des douanes en faveur des deux peuples. Que pouvait faire le seigneur? Il revint au jeu de la guerre; il fit appel à la fortune, qui lui sourit encore pour lui donner l'alliance de l'Autriche, la proie de Feltre, Bellune, et Trévise, le secours inespéré des victoires génoises, l'amitié cupide des Visconti pour le partage de Vérone et la nouvelle proie de Vicence. Mais, lorsqu'il dut solder les frais de sa gloire, l'impôt, quelque élevé qu'il fût, ne suffisait plus à combler le déficit des dépenses; aucune taxe sur la rente ne donnait l'argent nécessaire pour payer l'armée; la loi tribunitienne, qui réclama une dixième partie de tous les héritages, ne frappa aux portes de l'avenir que pour répandre la désolation dans toutes les familles; les emprunts forcés imposés aux riches donnaient l'apparence du vol à la justice du seigneur; sa guerre heureuse, ses conceptions plébéiennes, toutes ses meilleures qualités se retournaient contre lui, et au moment des émeutes il ne put compter sur personne. « Que me conseillez-« vous? demanda-t-il en prince loyal au conseil assem-« blé. Au nom de Dieu! donnez-moi votre avis. » Le conseil lui répondit naïvement de garder Feltre et Cividal pour lui, et de vendre l'État au seigneur de Milan. Le bon vieillard resta toute la journée sous le poids d'une douloureuse hésitation; la nuit lui apporta une nouvelle moisson de perplexités et de soucis, et le matin ayant convoqué le grand conseil du peuple, il transmit le pouvoir à son fils Francesco Novello, qui ne put au reste

se soustraire à l'irrésistible nécessité de tout céder à Milan, alors absorbée par le rêve de l'unité.

La famille des Carrare semblait presque heureuse de s'être démise de ses fonctions impossibles, et ses femmes dansaient joyeusement, dans les fêtes de Milan, au scandale des Milanais, étonnés de les voir oublier si vite leur dignité, comme si la fortune avait été juste envers elles. Mais les nouvelles angoisses de Padoue ramènent sur la scène la dynastie détrônée, parce qu'il faut revenir sur la soumission précipitée, et se donner à Venise, capitale plus naturelle et boulevard inexpugnable contre la misère conquérante de Milan. Aussi le vieux François se voit tout à coup enlevé et jeté dans la prison des tours de Monza par Galéas Visconti, qui l'accuse, à raison ou à tort, mais avec la logique des masses, d'être le chef du mécontentement de Padoue. Prévenu à temps dans son fief lombard, François le jeune s'enfuit avec sa femme, à travers mille dangers, sans voir aucun asile, aucun terme, au bout de sa course. L'histoire le suit avec amour, au milieu de son aventureuse évasion, à travers les villes et les campagnes d'une foule de petits États terribles pour les ennemis des Visconti, parce qu'ils vivaient eux-mêmes sous la terreur de la conquête milanaise. L'infortuné fugitif trouve à tout bout de champ un gibelin hostile, une escouade redoutable, des gardes prêtes à le jeter dans le gouffre des fours; la mer elle-même lui refuse ses flots : car sa femme, enceinte et malade, ne saurait les tolérer. Il doit faire rougir les Florentins encore en république et leur rappeler les devoirs de l'hospitalité, ceux de la secte et les intérêts de leur propre fédération républicaine contre l'unité viscontéenne. Sa tristesse d'exilé, sa tendresse

d'époux, son courage de soldat, sa fierté de prétendant, son amour pour le peuple, sa courtoisie de chevalier, tranchent, comme une touchante anomalie, sur ce siècle où la loi de l'argent n'avait plus d'autre contre-poids que la rage des plébéiens.

On s'attendrit quand les vicissitudes des guerres italiennes le rétablissent dans le palais de ses ancêtres; on est près de verser des larmes quand il réclame inutilement son père captif de Milan; on l'applaudit malgré soi, quand il tend la main à ses anciens ennemis, les Scala, qu'il réintègre à Vérone; on l'approuve encore quand il les fait détrôner en punissant leurs intrigues. Toujours innocent, partout la justice adopte sa cause. Mais il n'était que l'une de ces victimes dévouées que les peuples couronnaient de roses pour les sacrifier au Moloch de l'économie politique. En 1406, entouré par la ligue de Venise et de Milan, il ne songe qu'à combattre; armant à la hâte cinquante mille sujets, il fait sonner le tocsin pour soulever les citoyens, et ils se soulèvent contre lui, pour se livrer à Venise et pour accomplir le sacrifice fatal de leur indépendance au cri de : Mort aux Carrare ! Le malheureux, qui attendait de Venise au moins l'asile d'une prison, lit sa mort dans les yeux irrités des multitudes vénitiennes qui accourent à sa rencontre; la république se hâte de signer l'ordre réclamé par le peuple, et il meurt, étranglé avec deux de ses fils, au fond d'une prison, après avoir, l'escabeau à la main, disputé ses derniers instants aux bourreaux. Plus tard, ses deux autres fils tombent, atteints à l'étranger par les sicaires de la république, et Padoue perd ainsi, du même coup, sa dynastie, sa liberté, sa vie et même son char de guerre, relique municipale à laquelle une tradition populaire attachait le sort de la

ville. On disait que jadis, en le voyant, l'enchanteur Merlin avait pleuré et prédit une catastrophe pour le jour où il serait pris par un roi; les citoyens, qui ne l'avaient jamais mené contre aucune tête couronnée, le voyaient tomber sous la hache de Beltramino de Vicence, forçat libéré que ses collègues dans la captivité avaient proclamé roi des galères. Ils comprirent alors qu'ils avaient fait leur temps.

Soudaine et violente à Vérone et à Padoue, la sédition se montre légère, mobile et inconsistante à Ravenne où elle attaque, en 1408, Obizzo Pollenta, resté seul dans la seigneurie, en vertu d'un fratricide. Ce ne sont pas des éclats, ce sont des mouvements vagues qui se propagent, s'effacent, se répètent sans cesse comme les flots de la marée montante. La ville, la campagne, les nobles, les magistrats, le peuple, la multitude, tous les ordres, toutes les institutions se troublent, se mêlent, s'affaissent, se décomposent au milieu d'une agitation générale; le drapeau de Saint-Marc donne le vertige à tous les sujets de la seigneurie, d'ailleurs dans la dépendance du commerce vénitien depuis l'ère des consuls. Obizzo n'ajourne sa catastrophe que par le misérable artifice des hommes qui acceptent d'avance leur sort; sans fierté et sans lutte, il se met lui-même sous le protectorat de la république; il déjoue l'insurrection en se faisant d'avance plus vénitien que les insurgés, et il meurt en léguant à son fils l'avertissement solennel de ne pas s'écarter un instant du drapeau de la république. Mais comment lui léguer la force de suivre ce conseil? Comment tarir les sources de la misère et voiler l'Eldorado des lagunes à un peuple affamé? Ostasio se voit subjugué par un condottiere de Milan, arraché de vive force au protectorat de Venise, forcé

d'accepter celui des Visconti, de payer une énorme rançon et de rester désarmé, sans bouclier, exposé à la révolution de la détresse et aux jalousies des Vénitiens. Honnête homme, tendre époux, bon père de famille, très-conciliant, doué d'une bonté passive qui se confond avec l'impuissance, il devient le jouet d'émeutes fantasques, de tentatives soudaines, de surprises étranges mais terribles dans cette ville où, dès les temps des exarques, c'était un principe de mentir. Tantôt un charpentier qui efface l'image de saint Marc au haut de l'hôtel de ville meurt au bout de quelques jours avec toute sa famille, comme s'il eût été frappé par une divinité irritée; tantôt une irruption de paysans menace d'envahir la ville afin de la donner, pour ainsi dire, toute garrottée à Venise; ensuite Monaldi répète l'insurrection dans la campagne avec le secours de cinq cents soldats fournis par la république; enfin la flotte vénitienne jette ses ancres dans le port, ses partisans arborent ses couleurs, et Ostasio, éperdu, n'a plus qu'à balbutier sa soumission à l'amiral Donato en lui déclarant que la force majeure seule l'avait arraché au protectorat sollicité par son père. C'était la vérité, mais ce n'était pas l'apparence, cette reine souveraine de toutes les vicissitudes politiques : le peuple qui le jugeait des yeux le voyait dans l'alliance milanaise, devenu Vénitien de vive force, entouré de courtisans hostiles à Venise, proscripteur de tous les hommes qui s'étaient insurgés pour devancer ou préparer l'arrivée de la flotte. Comment persuader à la population que les exils, les confiscations et les supplices ordonnés n'avaient été que des fictions, de simples jeux, des parades? Néanmoins, le sénat lui pardonna, lui laissant la seigneurie pour se plaire à ce caprice du sort qui transfor-

mait l'homme le plus innocent en un criminel obstiné à se jouer de la vie et de la fortune de tous ses sujets. Plus tard, le commissaire Marcello arrivait avec plein pouvoir pour le contrôler, et, soit raffinement de perfidie, soit bienveillance très-sincère, il le protégeait lui-même, le recommandait aux citoyens, aux notables, à tout le monde et, de plus, l'attendrissait et captivait son amitié, lui donnant les meilleurs et les plus impraticables conseils. En attendant, la foule se précipitait sur les pas de l'envoyé vénitien; à son départ, presque toute la ville le suivait sur la route; Ostasio, qui l'accompagnait, ne pouvait s'en détacher, l'embrassait comme un parent, et il pleurait, gagné par une inexprimable émotion. « Dans quinze jours, lui disait-il, j'irai te « joindre à Venise. — Non, lui répondait le commis« saire en le tirant à l'écart, ne t'absente pas un instant, « les Manfredi de Faenza te guettent, les paysans t'ab« horrent, la ville pourrait te fermer ses portes au « retour. Reste et règne par l'amour et non par la « crainte, mauvaise gardienne qui pourrait te man« quer; rappelle les exilés, ouvre les prisons, rend « les biens confisqués, c'est ton salut. » Contre le conseil de l'énigmatique Vénitien, au bout de quinze jours, Ostasio alla voir sa femme à Venise, et le jour de Saint-Mathieu, le peuple, prenant les armes au milieu de la fête, proclama la domination vénitienne, qui allégea l'impôt sur-le-champ et envoya des juifs pour soulager la population par les bienfaits de l'usure. Ostasio, sa femme et son fils, relégués dans l'île de Crète, moururent subitement de cette maladie qui emportait d'habitude les ennemis de la république, et qui était sous-entendue dans ce chapitre de la soumission où Venise promettait aux Ravennates d'empêcher

à jamais que l'ancienne famille des Pollenta troublât leur repos.

Si l'ambitieuse Vérone, l'antique Ravenne et la grasse Padoue ne pouvaient se défendre contre l'attraction vénitienne, les peuples du Frioul, las de leur indépendance, gravitaient avec de mortelles inquiétudes vers cette reine de l'Adriatique, qu'ils avaient laissée sortir de leur sein, dans un moment de terreur, devant l'invasion d'Attila. Peu à peu, le patriarche d'Aquilée, leur chef, à qui ils devaient toutes les libertés constitutionnelles ou républicaines, devenait aussi odieux que les Pollenta, les Carrare ou les Scala. Cividal, antique centre longobard, levait son épée féodale contre Udine en imitant les combats de Pavie contre Milan. A l'époque de la nomination du cardinal d'Alençon au siége d'Aquilée, elle prétendait l'obliger à accepter ce cardinal qui en aurait fait la résidence délaissée d'un chef absent, et, quoique Udine forçât le pontife à retirer sa nomination, en 1389 elle refusait elle-même l'honneur accablant de nourrir un chef qui avec les exigences d'une cour semait la misère dans ses rues. Le patriarche Jean tombait frappé de trente-cinq coups de poignard; les partisans de l'Autriche défendaient seuls l'autonomie du Frioul, sa féodalité ecclésiastique, et la lutte entre l'ancien et le nouveau centre de la Marche continuait jusqu'au jour où ils se trouvaient tous deux entre les bras de Venise, qui les réconciliait à jamais en scellant leurs tombeaux.

La misère se présente sous une autre forme en Toscane, où Pise ne garde plus de sa splendeur du moyen âge que la tristesse tragique avec laquelle elle se traîne à travers ses nombreuses tyrannies, si bien qu'en 1392, la crise qui l'atteint la force à renoncer pour toujours à

l'ambition des républiques et des seigneurs. Son tyran Gambacorta tombe sous le couteau de Jacob Appiani, ancien serviteur que la famille régnante avait comblé de bienfaits. Appiani, placé entre le danger de Florence et le secours insidieux de Milan, faillit être enlevé par un condottiere des Visconti, qui lui demande amicalement les clefs de la ville, et son fils Gherardo ouvre enfin les enchères, décidé à vendre sa seigneurie au plus offrant, voire même aux Pisans. Florence l'achète au prix de 200,000 florins, en conservant Piombino et les îles d'Elba, Pianosa et Montecristo à la dynastie des Appiani; et, par une bizarrerie du sort, tandis que la reine de la Méditerranée, de la Sardaigne, de Majorque, l'amie et presque la protectrice des empereurs, s'évanouit au feu de la crise, ce fragment fédéral et presque révolté de Piombino reste pur et intact au fond du creuset avec sa dynastie issue de Jacob, qui avait imité Louis-Gonzague, Tremacoldo et les seigneurs de l'ère antérieure. Ce n'est pas que la misère épargnât le nouvel Etat microscopique, ou qu'il se trouvât très-riche avec ses chefs qui le tiraient du néant; il eut ses chagrins, ses soucis, ses douleurs, ses batailles, ses tempêtes dans un verre d'eau, ses drames et ses fureurs, qui reproduisirent dans des proportions moléculaires les drames et les fureurs de toutes les seigneuries. Mais ce qui frappe à Piombino, c'est l'air de jeunesse des habitants, le ton précis, les couleurs pétulantes du sol, l'adorable mutinerie et la virtualité enfantine de ce nouveau-né, qui se détache de la décrépitude de Pise. Jacob II lutte sans cesse contre l'ambition de Florence, Gênes et Milan. Jaloux d'Emmanuel qui est impatient de régner, entouré de conspirateurs qui brûlent de hâter son trépas, accusé d'une détresse

dont il est à la fois innocent et responsable, il tombe sous le coup du ridicule quand sa concubine lui donne un rejeton maure à l'image et similitude du trompette du régiment, et il meurt ensuite sous l'action du poison qui fait succéder à cette comédie érotique une tragédie politique. Catherine, sa sœur, règne encore aux prises avec le prétendant Emmanuel, qui l'attaque en pirate sur mer et en conspirateur avec la république qui fermente dans l'enceinte de la ville. Enfin, à la mort de Catherine, Piombino, placée entre les extrêmes de la république et de l'ancien absolutisme, arrive à la dernière solution d'une charte sous Emmanuel, le vieux pirate, qui devient le meilleur des princes et la meilleure des républiques.

La colère de Dieu tomba comme la foudre sur la ville de Fabriano où la dynastie des Chiavelli fut massacrée tout entière dans l'église, en 1435, le jour de l'Ascension. On ne pardonna pas aux femmes, qui furent violées ou tuées; on n'épargna pas non plus les archives, qui furent incendiées pour anéantir en entier la tradition des seigneurs. Les uns ont attribué la catastrophe de Fabriano aux extorsions des Chiavelli; les autres à la mobilité du peuple; d'autres encore à François Sforza qui marchait sur la ville. L'extorsion, la révolution, le condottiere étranger, et définitivement l'anéantissement de l'indépendance et le règne de l'Église, se suivirent comme les diverses phases d'un même drame dont le dénoûment fatal ne permettait plus à cette bicoque des Apennins de s'intituler une seigneurie.

Non moins terribles, les foudres de la crise dévorent Foligno, où, dès les premiers éclairs, nous voyons Conrad Trinci à la tête de l'Etat comme un véritable fléau de Dieu. Pierre Rasiglia voulait l'attirer dans sa forte-

resse de Nocera pour le tuer avec ses deux frères, Nicolas et Barthélemy, qu'une nuit il égorgeait chez lui en trahison, pour venger son honneur de mari outragé. Conrad assiégea Nocera avec son ami Braccio de Montone, en prit les fortifications extérieures, mit en pièces le père de Rasiglia, entoura de flammes la dernière tour qui restait au meurtrier de ses frères, refusa sa soumission, ne fit aucune attention à un corps qui tombait d'en haut et qui était l'Hélène de Nocera, lancée dans l'abîme par son mari, s'empara enfin de tous les Rasiglia, hommes, femmes et enfants, de tous leurs amis, de tous leurs fournisseurs, domestiques ou clients, à n'importe quel titre, et les amena à Foligno, où il les tourmenta, les écartela, les coupa en morceaux au nombre de trois cents, de sorte qu'on ne voyait partout que du sang et des chairs palpitantes. Trente-six ânes chargés portèrent dans toute la seigneurie les restes sanglants de cette vengeance que la chronique appelle transversale. Par un raffinement dont on n'avait pas encore vu d'exemple dans aucune des plus féroces boucheries du moyen âge, Conrad attendait patiemment la délivrance des femmes enceintes pour faire mourir de faim les nouveau-nés, en égorgeant ensuite leurs mères. Condottiere et ami des premiers capitaines de l'époque, beau-fils de François Sforza, imposant par sa force militaire, l'horrible seigneur de Foligno ajournait la catastrophe. Non content d'exagérer les impôts, il spoliait les églises, les monastères, les canonicats, épousant une parente du pape, à la fois intimidé et cupide, et portant trois fois le défi au saint-siége. Enfin Montefalco s'insurge; l'Église, frappée à Spoleti que le forban secourt, lance contre lui le cardinal Vitelleschi, dont la famille avait été expul-

sée quatre-vingt-quatre ans auparavant dans l'ère des coups d'Etat, et Conrad, pris et outragé par la populace de Spoleti, meurt étranglé avec deux de ses fils dans les prisons de Soriano, tandis qu'un soulèvement de Foligno met en pièces ses trois autres fils. détruisant ainsi l'indépendance de la ville tombée dans le gouffre de l'Eglise. Quelques insurrections postérieures attestent seules ses regrets, et ce sont plutôt les convulsions de l'agonie que de véritables protestations, des vestiges de vengeances séculaires et indomptables plutôt que des retours à la vie. Ainsi, en 1447, Nicolas Picinati ne se met à la tête d'une conspiration républicaine que pour tomber dans les prisons du pontife; sous le conclave de 1458, il ne sort de sa prison que pour échouer de nouveau devant l'Église; sous celui de 1464, ses amis emprisonnent tous les fonctionnaires, y compris un trompette de la commune, et jettent du haut de l'hôtel de ville le lieutenant du gouverneur et le bargel; mais c'est encore pour succomber une dernière fois.

Trop faible et trop pauvre pour imiter Florence et Pérouse en se donnant un seigneur, Osimo se trouve en république avec une bourgeoisie hostile à l'aristocratie et à la plèbe au moment où François Sforza s'empare de Fabriano et d'une foule d'autres villes des Etats romains. Elle succombe comme ses sœurs à la conquête du condottiere, et ne se relève que le jour où la chute de Sforza lui permet de rétablir la république; mais ce n'est que pour continuer de misérables guerres contre les municipes des alentours; ensuite pour aggraver sa propre détresse en s'efforçant de résister à la fatalité qui l'étouffe sous le poids de l'insouciante Ancône, et enfin pour mourir le jour où Boccolino des

Manfredotti, espèce de Côme des Médicis de carrefour, s'impose en seigneur à la tête de la compagnie de la Scie, en tuant de sa main un magistrat de la ville. Les nobles qu'il exile l'assiégent avec les forces de l'Eglise; le pape écrit à Ancône, à Rimini, à Sinigaglia, à Fano, à Fermo, à toutes les communes voisines de courir sus à l'antique Auximum; il place ce ban et cet arrière-ban sous la direction de J.-J. Trivulce, et après deux mois de résistance, après avoir appelé jusqu'au Grand-Turc, après d'interminables négociations comme pour conjurer le destin, la ville succombe, et Boccolino, qui se fait payer sa retraite, se réfugie à Milan, où il est pendu au bout de sept ans par Louis le More, son hôte.

Terni se prépare à la mort en essayant de tous les gouvernements possibles, on dirait pour se dégoûter de la politique avant de passer à une vie meilleure. En 1387, elle s'insurge contre son maître, le Préfet de Vico, dont elle fuit les extorsions en se donnant au saint-siége; l'année suivante, le cardinal Orsini l'enlève avec Narni à l'Eglise, sans pouvoir la garder; retombée sous l'Eglise qui la laisse à elle-même, elle se donne, en 1397, un gouvernement de Quarante-huit Banderari, moitié bourgeois avec le pouvoir réel, moitié nobles avec les apparences de la supériorité. On la voit ensuite, en 1402, avec Douze sages, puis avec une dictature de soixante réformateurs; en 1404, avec les Banderari rétablis dans leurs fonctions; trois ans plus tard sous Naples; en 1414 sous l'Eglise; en 1415 sous le condottiere Braccio de Montone, et enfin, en 1424, elle rend l'âme à Dieu entre les mains du pape.

On faisait argent de tout à Agobbio : les croix, les calices des églises, les ornements des femmes, les boutons des habits, les prisonniers d'Etat, tout était livré

pour acheter des soldats; et après avoir tout vendu en 1381, Gabrielli de Neciolo, qui cumulait la double qualité de seigneur et d'évêque, vendait la république à ses propres sujets au prix de 4,000 florins et du grand château de Cantiana infiniment plus utile que la non-valeur d'une ville en faillite. Ravis de se racheter à si vil prix, les citoyens s'empressent de signer le contrat et de livrer Cantiana, où l'évêque meurt plein de jours et de bonnes œuvres, et ils ne s'attendent plus qu'à jouir paisiblement de la liberté de l'âge d'or. Bientôt ils s'aperçoivent que le monstre de la république les dévore, que 4,000 florins à débourser à Francesco, neveu de l'évêque, sont une somme exorbitante, et que, si en devenant souverains, ils peuvent profiter de leur propre contrat pour déclarer au nom de Dieu et du peuple qu'ils ne payeront pas un denier au châtelain de Cantiana, ce droit de guerre les engage à de nouveaux frais encore plus forts que leur dette pour soutenir le choc de Francesco. La famine visite ce peuple de souverains obérés[1]; la sédition arrive à la suite avec tous ses faux frais; quoiqu'on donne au syndic le pouvoir de contracter des emprunts avec qui bon lui semble. La république ne trouve pas de prêteurs, et, au bout de trois ans de guerres, de souffrances, de séditions, de luttes extérieures et intérieures, le grand conseil, atteint de cette stupidité qui aveugle tous les pouvoirs agonisants, charge le syndic de négocier la soumission au seigneur. C'était le charger de négocier sa propre perdition et la ruine de tous ceux qui avaient poussé à la guerre; c'était de plus

[1] Carestia venne grandissima.

aboutir au résultat illogique de donner une ville à un château. Le syndic, homme adroit, rédige en plein conseil les lettres de soumission qu'il scelle au sceau de la commune; la nuit, au lieu de les expédier, il les remplace par d'autres lettres au même sceau qu'il envoie à Urbin, et tandis que le peuple souverain par achat croyait se rendre à Cantiana, le jour venu il se trouvait entre les mains des Montefeltro destinés à absorber toutes les localités militaires des alentours.

Aussi antique qu'Agobbio, Orvieto, encore en république, mais démembrée et sous le joug de l'Eglise qui paye 8,000 ducats à des mercenaires pour la réprimer, touche désormais à sa fin, et il ne lui reste plus que le dernier souffle de vie nécessaire pour entrer dans les dernières convulsions de la mort[1]. A la fois spasmodiques et rapides, ces crises nous montrent, en 1412, les Malcorini quasi-gibelins réveillés en sursaut pour chasser les Beffati quasi-guelfes; l'année suivante, les Beffati qui rentrent en imposant la domination de Naples; au bout d'un an, les Malcorini qui enlèvent l'appui napolitain à leurs adversaires, les désarmant et les emprisonnant sans même s'insurger. Un an plus tard, une insurrection nocturne des Beffati donne la ville à Braccio de Montone; Martin V l'arrache au condottiere pour rétablir la domination de l'Eglise; François Sforza l'arrache à l'Église pour l'absorber dans son État provisoire; de Sforza, elle passe à Gentile de la Vipera, sous-chef, qui la garde encore quatre ans après la disparition de l'Etat de son capitaine; et, à chaque phase, ce

[1] La povera città era in tanto male stato che non poteva più fare cosa alcuna.

MANENTE.

sont des émeutes, des expulsions, des scènes sanglantes sous le coup de la misère croissante. Enfin, en 1449, un émissaire des Beffati exilés pénètre dans la ville déguisé en mendiant; il demande l'aumône à l'hôpital, aux portes de la cathédrale, se montre sur les places. Ecartant de sa personne tout air de mystère, il observe tout, il note tout de manière à rendre l'expédition infaillible; enfin, feignant de s'endormir sur les remparts, il y enfonce un clou, jette une échelle de corde aux exilés, et la nuit de la Sainte-Lucie, ils montent en silence l'un derrière l'autre, et s'avancent, les épées nues, dans les rues. C'est leur patrie qu'ils revoient aux éclats de la lune; ce sont les maisons, les palais, les églises où s'était épanouie la fleur de leur vie, et ils rencontrent un cerf, l'emblème vivant de leur secte, l'animal dont ils portent l'image sur leur casque. Comment douter qu'ils soient chez eux et que le ciel les protége? Ils tombent à genoux sur les marches de l'église de Sainte-Marie, et, remerciant Dieu de l'augure, ils le prient de les aider dans la sainte entreprise d'arracher la patrie à l'affreuse domination d'un soldat pour qu'ils puissent la donner franche à l'Église, dernier terme de tous les errements du moyen âge. Le frère du seigneur, qui accourt en chemise une lance à la main, tombe transpercé; et c'est ainsi que, sans autre effusion de sang, s'évanouit l'un des États les plus violents de la vieille Italie.

L'orgueil de l'indépendance et la nécessité d'obéir se livrent un dernier combat à Viterbe où les citoyens, en contradiction avec eux-mêmes, dépités, violents et chagrins, épuisent toutes les ressources d'une antique perfidie avant de s'avouer leur impuissance définitive. Deux dynasties leur servaient tour à tour de bouclier,

suivant qu'ils marchaient pour ou contre le pape, contre ou pour les Romains. La première celle des Prefetti rappelée en 1371, au moment où l'on brûlait les statues du pape et la maison du trésorier, épuise en seize ans son dernier souffle de popularité; François Vico tombe en 1387 sous le couteau de l'émeute dans l'église de Saint-Sixte; sa famille qu'on rappelle cède une seconde fois à la fatalité, et ne paraît plus que dans ses fiefs de la campagne, où l'esprit héroïque et arien qui l'inspirait dans l'ère des deux sectes se perd en vaines menaces et en cruautés inutiles. Dans le château de Rispampani, aux souvenirs bizarres, on voit le meurtrier de François traité avec des mets exquis et une affectueuse sollicitude, engraissé et enfin attaché nu à un poteau et livré lui-même comme un mets exquis aux meutes des seigneurs. Mais à quoi sert cette barbarie raffinée? à mieux faire ressortir la faiblesse des Prefetti, condamnés à se méprendre sans cesse au milieu de leur vanterie et à disparaître devant un éclat de rire des enfants de Viterbe :

Onne cosa le falla
Al prefetto superbo
Volea desfare Viterbo
Ora se perde Vitralla.

La seconde dynastie, celle des Gatti, féconde en véritables chatteries civiques qui confondent la prévision, se relève peu à peu sans que l'on puisse dire comment, sans que l'on puisse apercevoir l'ombre d'une émeute ou d'un coup d'Etat contre le recteur de l'Eglise, chef suprême de la république. C'est le courant même des citoyens qui l'oppose silencieusement à ce despote délégué, bientôt réduit à défendre aux nobles de se grou-

per plus de trois dans la rue. Deux cents notables signent une pétition au pontife pour réclamer l'éloignement du recteur et pour écarter les prêtres du gouvernement; mais les Gatti restent calmes et comme endormis dans leur propre parti. Quand les deux sectes reviennent au combat sous les noms des Corvi et des *Maganzesi*, ils s'obstinent à ne pas figurer, si ce n'est en humbles citoyens, amis de l'Eglise et dévoués au recteur; et, quand un jour enfin, au milieu du désordre croissant, le recteur songe à les écraser, alors seulement Giovanni Gatti s'insurge au cri de: *Vive l'Eglise!* se prétend plus ecclésiastique et plus papiste que les prêtres, court au groupe de fidèles qui défendaient le fonctionnaire du saint-siége, et, sous prétexte de se joindre à eux, les sabre, les disperse et s'empare de l'Etat! Cependant il ne régna qu'un instant, et, devant les forces très-supérieures de l'Eglise, sous une effroyable restauration, au milieu du massacre de son parti et de ses plus proches parents, il ne nous montre plus qu'un dernier tour miraculeux celui de pouvoir vivre calme, tranquille, pardonné, béni, chéri de ses concitoyens comme un symbole d'indépendance, et de la cour comme un modèle de soumission. Ce fut le dernier héros de Viterbe, et sa famille ne régna plus qu'au milieu d'une longue série de coups de couteau donnés et reçus sans mot dire, dans le demi-jour de la domination pontificale et de la liberté républicaine, où l'on vit Princivalle Gatti tué à Vico en 1474, son parti trahi par Guillaume Gatti; celui-ci frappé par les *Maganzesi;* deux chefs de ce parti pendus aux flambeaux par le recteur. D'autres vengeances, d'autres exécutions se succédèrent alternées; dans les derniers râles de la ville agonisante, la veuve de Princivalle, qui jouait encore à la régente,

était soudainement emprisonnée. Tantôt l'Eglise condamnait les deux sectes à des pacifications forcées; tantôt elles éclataient de nouveau, préférant le poignard à l'épée. En 1470, les esprits semblaient tellement exaltés que le recteur interdisait les masques du carnaval, de crainte que les grelots de la folie ne donnassent le signal d'un massacre. On vécut ainsi dans les transes, tant qu'un jour on s'aperçut que ces colères du vieux temps n'étaient plus dans le cœur de personne, que ces visages irrités représentaient une comédie qui n'avait plus le droit de séparer les citoyens, qu'on ne pouvait plus rester fidèle ni aux haines des sectes et des tyrans, ni aux trahisons des seigneurs; qu'aucun orgueil ne pouvait plus revendiquer la responsabilité d'une détresse passée. L'Eglise parla une dernière fois de paix et d'amour en allumant les tièdes flambeaux de l'hyménée entre les familles rivales des Gatteschi et des Tignosi, des Corvi et des Maganzesi, des guelfes et des gibelins, et la ville s'endormit à jamais dans la paix du Seigneur; ce n'était plus une république, c'était une commune de l'État romain.

Dès 1406, la crise qui tue Viterbe poursuit Ascoli qui tombe sous les *Migliorati* protégés par le roi de Naples sous le terrible comte de Carrare, sous l'église insuffisante, sous Migliatino bientôt détrôné par l'Eglise, sous François Sforza qu'elle chasse également, et depuis son indépendance n'est plus qu'une illusion sous Thomas Falzetta, une douleur sous Stolto, son fils, appelé le Cruel, une guerre civile sous Zotto des Migliatini qui expulse Falzetta sans pouvoir le dompter, et elle s'évanouit enfin sous des pacifications ecclésiastiques et sépulcrales qui enterrent les vieux sectaires en leur ôtant la possibilité de déterminer d'autres mouvements que

ceux de la terre des cimetières qui s'affaisse sur les tombeaux.

D'autres villes sous l'influence de Rome, fatiguées de leur course à travers les siècles, exténuées par le sang qu'elles ont versé dans tant de luttes, tombent l'une après l'autre dans les attitudes les plus variées, comme les héros d'Homère sous les murs de Troie. Recanati, rongée par sa propre misère et malmenée pendant dix ans par François Sforza, le chasse, en 1444, pour rendre son dernier soupir dans les bras de l'Eglise. — Terracina s'abrite un instant derrière deux pseudopapes pour céder ensuite à cette même fatalité qui soumettait les Volsques aux Romains. — Toscanella traverse les trois dominations militaires d'Orsini, de Tartaglia et de Sforza, dépeuplée par le premier et ruinée par les deux autres qui la laissent au pape, sans qu'elle puisse plus ni remuer, ni se souvenir de son ancienne importance.—Palestrine, à son tour, se trouve enveloppée par les ombres de la mort : son antiquité, contemporaine d'Enée, ses héroïques résistances qui réveillent les échos de l'histoire romaine, ses inexpugnables fortifications, ses haines immortelles qui avaient relevé les murs, les maisons, les palais, les châteaux, détruits par Boniface VIII, ne peuvent plus défendre cette ville de tous les schismes païens et chrétiens contre la force de l'argent qui conseille aux Romains de l'exterminer à jamais. En 1434, les Colonna, ses chefs, se voient forcés de céder au cardinal Vitelleschi, et deux ans plus tard, les Romains, ayant décidé que les habitants de l'infortunée Preneste avaient le tort de trop aimer les Colonna, envoient chez eux douze maîtres maçons, pris dans les douze Rioni de Rome, qui la brûlent, la rasent, la déracinent, n'y laissant debout qu'une église,

peut-être pour éterniser le souvenir de cette dévastation. On ne garda pas même la forteresse. quoiqu'elle appartînt à l'Eglise, et le cardinal Vitelleschi, qui dirigeait la destruction de cette Carthage intérieure, en envoyait à sa ville natale de Corneto les reliques, les cloches, les portes de bronze des églises et les plus précieuses dépouilles, tandis que Civita Papale, autrefois construite en haine des Colonna, devait se réjouir en voyant ce terrain vide devant elle.

Telles furent les divers phénomènes de ces morts, les unes désespérées, les autres enthousiastes, celles-ci pénibles, celles-là subites, ici sanglantes, là joyeuses, tantôt inopinées, tantôt prévues, redoutées, amères, comme celle du malade lentement dévoré par la phthisie qui le cloue dans sa maison, puis dans sa chambre et enfin dans son lit. Dix-sept seigneuries ou républiques se réunirent dans le néant à toutes les villes décédées dans l'ère des seigneurs, des tyrans, des deux sectes et de la guerre à outrance. Pour plusieurs, la mort n'était, d'ailleurs, qu'une rechute ou une répétition des premières syncopes, cette fois devenues définitives. Leurs murs, leurs maisons, leurs églises, leurs places, leurs monuments restaient debout. Palestrine elle-même réunissait de nouveau ses habitants dispersés; quelques-unes mêmes prospéraient et se montraient encore florissantes. Que de palais bâtis depuis, non-seulement dans leurs enceintes, mais dans des villes déjà éteintes, comme Tivoli ou Albano! Combien Vicence devait à Palladio ou la Brenta à Venise! Cependant l'esprit qui les animait, le souffle qui les inspirait, ce je ne sais quoi qu'on appelle la vie, et qui donne une force, une raison, un instinct, des organes, une apparence divine et magique à tous les êtres indé-

pendants et mobiles de l'univers, se retirait de leurs édifices; leurs peuples étaient morts au grand jour de l'histoire, les émeutes et les séditions qui éclataient dans leurs enceintes ne comptaient plus que comme des caprices vulgaires, des désordres criminels, des folies dont les péripéties se dénouaient devant les tribunaux ordinaires de la seigneurie absorbante. Peu à peu la géographie politique de l'Italie se simplifia, les centres survivants se rapprochèrent davantage des circonscriptions romaines, sans songer à reproduire matériellement les anciens diocèses ou les provinces; les centres de l'industrie et du commerce s'emparèrent des fonctions industrielles qu'ils étaient appelés à exercer dans la fédération; et, si la diminution des centres ne peut être considérée comme un bienfait partout et toujours, si en général les nations fédérales se développent en se fractionnant, cependant, quand on songe à l'aristocratie dispendieuse des petits gouvernements emportés par la crise, à l'enthousiasme qui poussait Vérone, Padoue, Udine et Cividal sous Venise, à la rage de Foligno et de Fabriano contre leurs dynasties, aux plaisants efforts des républicains d'Agobbio ou de Corinaldo, aux cruelles résistances des seigneurs d'Ascoli et de Viterbe et à cette espèce de paralysie qui arrêta tout à coup le mouvement de Pise, d'Osimo, de Recanati, de Toscanella ou de Terracine, et surtout au progrès des plébéiens victorieux contre tous les vieux gouvernements antérieurs au grand schisme, on reconnaîtra que la même loi qui détrônait les anciennes dynasties détruisait dix-sept indépendances inutiles; car la faim est supérieure à l'ambition des monarchies et des républiques.

CHAPITRE V

LES RÉBELLIONS AVORTÉES.

Les revenants historiques.—Pavie, Tortone, Verceil.—Gabrino Fondulo égorge les incapables seigneurs posthumes de Crémone. — Mais il est pendu lui-même à Milan. — Giovanni Vignate, seigneur de Lodi, ressuscitée se tue dans une cage de bois où le renferme le seigneur de Milan.—Dernière catastrophe de Como et naissance du canton de Tessin. — La république d'Alexandrie d'abord dévastée par le condotticre Facino Cane et ensuite étouffée par des familles d'espions patentés.—Désolation de Plaisance et ses mouvements plébéins. — Révolution de Parme et ses tragédies équivoques.— Brescia s'insurge contre Milan, mais pour se soumettre à Venise.—Bergame l'imite.—Crême s'arrache à son tour à la misère des Visconti pour accepter la domination vénitienne.— D'autres villes semblent revenir à la vie — sans qu'aucune d'elles ne puisse ressusciter réellement.

Descendons un cercle plus bas dans cet enfer des douleurs : la crise qui pénètre partout et remue toutes les pierres, descelle l'un après l'autre les anciens sépulcres, fouillant de sa main avide tous les vieux charniers pour y chercher de l'or, et, tandis qu'elle donne la mort aux vivants, dans cette bolge inféreure, elle semble rendre la vie aux cadavres qu'elle réveille en sursaut. Des villes déjà conquises dans l'ère des ty-

rans ou des seigneurs se redressent et ressuscitent dans le délire de la misère, se révoltent en furies vengeresses contre les centres qui les avaient absorbées et s'efforcent de ressaisir leur antique indépendance, en protestant contre l'injustice qui les a rayées du nombre des vivants. C'est ainsi que de vieux fantômes de patries éplorées se mêlent à la danse des condottieri, et se groupent autour des centres défaillants, des capitales en banqueroute et des seigneuries en syncope. Il n'y a plus de loi : pourquoi donc les morts obéiraient-ils à la loi de la mort qui les veut immobiles? Mais ces apparitions cadavéreuses sont des ombres, de vaines images, des revenants sans mission, sans raison d'être, sans fonctions à exercer sur une terre où elles se trouvent déplacées; les villes qu'autrefois elles séparaient, les ports qu'elles maîtrisaient, les fleuves qu'elles bloquaient, les routes qu'elles interceptaient, tout a changé sous les courants des révolutions postérieures : elles n'ont ni l'argent, ni la richesse, ni les douanes, ni l'ordre indispensable pour recommencer leur course vers l'avenir; cette idée même de l'avenir leur manque, car elles ne connaissent du temps que le passé; de la vie, que les douleurs; de la crise, que les spasmes; de la révolution, que le désordre; leurs riches en redoutent le principe plébéien, leurs pauvres l'ignorent et les mouvements de leur misère convulsive n'enfantent pas de richesses. Ils seraient assez forts pour opérer ce miracle que le temps, cet implacable mesureur des vitesses, donnerait la victoire aux capitales, tandis que les villes des provinces ne seraient qu'à la moitié de leur course. Les guerres municipales, les guelfes et les gibelins, les tyrans, les seigneurs, les condottieri, l'or et les idées, tout concourt à faire rentrer les villes éteintes dans le

néant, tous les vivants se hâtent de refermer les tombeaux; s'ils restaient entr'ouverts, ils répandraient les miasmes mortels des réactions, attendu que toute rébellion contre un centre en révolution est un combat au profit des anciens pouvoirs.

Ainsi Pavie rêve encore l'indépendance en 1402; elle proclame la république en 1448. Que nous veut elle donc? à quoi songe-t-elle? quels sont ses plans, ses vœux, ses désirs? Toutes les chroniques se taisent, aucun document ne nous éclaire sur cette capitale des Longobards; et toutes les raisons de sa réapparition sont à Milan, chez Jean Galéas qui scinde la seigneurie dont l'étendue excède le titre féodal du duché; chez Philippe-Marie, petit roi de Pavie, par la volonté de son père; chez Facino Cane, condottiere effréné, qui règne un instant, parce qu'il règne sur une moitié de la Lombardie, grâce à son épée forgée à Casal et non pas à Pavie, et hors de là nous ne voyons qu'un Beccaria pendu à Voghera, des guelfes et des gibelins à moitié réconciliés par la peur d'un sac, et cette république de 1448 reste si vide de toutes sortes de personnages et d'événements que l'heureux condottiere qui l'enlève au profit de Milan la trouve comme une ombre que l'épée perce sans la toucher. — Toute la faiblesse de Pavie se retrouve dans la résurrection de Tortone. son ancienne ennemie et maintenant son alliée. Mais c'est le condottiere Lemaingre qui lui donne un faux air d'existence en la prenant, en 1402, et Milan la reprend, quoiqu'elle s'efforce, en 1448, d'imiter la liberté éphémère de Pavie. — Le condottiere, Jacques Arcellani, exhume Verceil, en 1406, qui retombe bientôt dans l'orbite de Milan. — Domodossola se détache de la capitale des Visconti pour en fuir la

misère ; ses Spilorci et ses *Ferrari* se cherchent, l'épée au poing, dans la vallée, comme s'il y avait de l'or dans leur sang ; mais après avoir ajouté à la détresse générale celle de leurs propres combats, ils se rallient de nouveau à Milan.

Si, dans d'autres villes, au lieu du vide de Pavie, de Tortone, de Verceil ou d'Ossola, nous trouvons des événements qui simulent les diverses phases de la crise, c'est-à-dire l'insurrection guelfe ou gibeline, la république opposante pour interrompre la dynastie étrangère, la réapparition des anciens seigneurs pour rétablir l'indépendance et le changement de scène qui les remplace par un chef militaire pour les régénérer, toutes ces mutations s'accomplissent mal, et cette résurrection qui trompe les yeux ne fait que confirmer la conquête. A quoi sert à Crémone de surpasser une dernière fois la misérable Pavie et d'exhiber ses chefs, ses familles, ses factions du vieux temps? C'est Milan qui secourt sa détresse, en 1389, lorsque ses rues sont désertes et qu'il faut promettre des immunités à ceux qui voudront les peupler. Les taxes affreuses qui l'accablent, en 1395, en frappant indistinctement tous les contrats, y compris les mariages, sous peine de nullité, ne représentent qu'une nécessité générale. Ses premières espérances, à la mort de Jean Galéas, en 1402, font sourire la régence milanaise qui délivre elle-même Ugolino Cavalcabo, issu de la dynastie guelfe, détrônée quatre-vingt-quatre ans auparavant, et si dégradée qu'il promet lui-même, de sa prison, d'aller tromper le peuple qui l'appelle à régner. Une fois libre, le grand air de la révolution, les rébellions générales de la Lombardie, les sectes ranimées, la vue des émules, des amis, des ennemis lui tourne la tête ; il secoue sa cri-

nière, comme le lion du désert; il s'associe avec *Jean Ponzoni* descendant à son tour d'une dynastie avortée sur le sol de Crémone, et il se jette sur les gibelins, les chassant, les massacrant et faisant quatre cents cadavres dans la seule forteresse de Pizzighettone. Le poison le débarrasse ensuite de l'ennemi intime qu'il s'était associé, et le peuple ne cesse de le suivre, car il permet tout, il consacre tout, dès qu'il s'agit de combattre Milan et de ressusciter la seigneurie. Mais l'incapable seigneur retombe entre les mains des Milanais, au milieu d'une déroute. Charles, son frère, qui le remplace, se ligue avec Lodi, Brescia et Crême, sans pouvoir trouver ni des troupes, ni de l'or qui le rassurent; et le jour où, par un bonheur inouï, son concitoyen Gabrino Fondulo de Soncino lui prête son épée de condottiere, c'est alors qu'il se trouve sur le bord d'un précipice. Intelligent, rapide, d'une physionomie impénétrable, l'œil perçant, le bras infaillible, Gabrino, qui unissait dans tous ses actes une prévision miraculeuse à un athéisme incomparable, voyant les Cavalcabo désarmés, Charles sans force, Ugolino délivré de nouveau par Milan, et aux prises avec son frère, toute la famille divisée par ses deux chefs, se fait envoyer de son ami Otho Bon Terzi, alors seigneur de Parme, le sous-chef Sparapane, chargé de l'appuyer à des conditions entendues. Prêchant la paix et l'union aux seigneurs divisés, il les amène à une réconciliation solennelle dans son château de Macastormo, et là les massacre, au nombre de soixante-dix, proclamant seigneur de Crémone Otho Bon Terzi, représenté par son capitaine Sparapane. Quelques jours plus tard, il entraîne ce dernier à une revue hors des murs, puis soudain il tourne bride, rentre au galop, ferme les portes, et tandis que

le maladroit sous-chef, perd la tête sur l'échafaud de Parme, il reste seul maître et armé à Crémone. Pas un mot, pas un geste dans le peuple qui l'entrave, on comprend sa pensée, on sait qu'il combat Milan : cela suffit à tout le monde, même au pape et à l'empereur qui le visitent, le premier lui donnant sa bénédiction, le second le titre de vicaire impérial. L'admirable forban méritait une couronne, la tenait, et malheureusement pour lui le peuple qui l'acceptait n'avait ni l'argent nécessaire pour le nourrir, ni les soldats indispensables pour combattre, ni la moralité des nouvelles seigneuries plus innocentes, malgré tous leurs crimes, ni les élans plébéiens qui auraient tout justifié, au nom d'une cause supérieure à celle de la politique. La clairvoyance de Gabrino ne lui servit qu'à voir qu'il fallait céder, au moment où Milan sortait de la crise; mais cinq ans après sa soumission, le ministre milanais, Lampugnani l'invitait à dîner, et le faisait saisir, juger et décapiter sur-le-champ. Conduit à l'échafaud, il fut égal à lui-même : il ne témoigna que le remords, à la vérité terrible et cuisant, de n'avoir pas jeté, du haut de la tour de Crémone, le pape et l'empereur, le jour où il en avait eu la tentation, en leur montrant de là le vaste jardin de la Lombardie, car il avait deviné que la liquidation complète et définitive de toute seigneurie devait être l'effacement des deux chefs de la chrétienté. Cependant si, dans l'intérêt de l'art, on doit regretter qu'il ait résisté au premier mouvement de son cœur, si ce coup de théâtre d'un pape et d'un empereur tombant du haut d'une tour, précipités par un condottiere, eût ajouté un tableau héroïque aux scènes nombreuses et variées de la crise, si l'infaillible chef de Crémone eût pu éviter sa catastrophe personnelle, ou par un

bouleversement plus général, ou par une retraite plus sûre, la question locale n'était plus de résister au pape et à l'empereur, dont la réaction se réduisait à des pensées presque occultes, et certes inoffensives ; il s'agissait de surpasser en richesse la banque de Milan, et ici le peuple de Crémone avait fait l'impossible : sa fureur avait relevé sa dynastie, sa perversité avait enfanté un chef épouvantable; on ne pouvait demander plus, et la ville se rendormait sans remords.

Semblable aux Cavalcabo de Crémone, Antoine Fisiraga de Lodi, issu de l'ancien seigneur guelfe, mort depuis un siècle dans les prisons de Milan, s'insurgeait, en 1402, contre les Vistarini, qui régnaient comme des sous-tyrans ou plutôt comme des employés gibelins, et on voyait bientôt toute cette famille garrottée, mise sur un bûcher et brûlée sur la place publique. Mais quelques mois plus tard, Antoine, atteint par le poison, cédait sa place à Giovanni Vignate. A un seigneur de réminiscence succédait ainsi un seigneur d'argent qui possédait 9,480 perches de terre, et si riche en numéraire qu'en 1411 il prêtait gracieusement 2,000 ducats d'or à frère Rustino Recagnini, chevalier mantouan. Pour comble de bonheur, son frère, soldat de profession, défendait la seigneurie en famille, seigneurie de Cocagne, au milieu de la misère universelle, et la fortune, qui s'était plu à cumuler tant de millions dans les coffres d'un seul mortel, ne cessait de protéger cette insurrection pécuniaire où l'or cachait la petitesse de la ville et ses souvenirs longobards. Tous les chefs de Lombardie, tous les insurgés, tous les anciens seigneurs s'inclinaient devant l'heureux Giovanni, dont la précieuse amitié pouvait se dire un véritable bienfait des dieux, pour ceux qui avaient des créanciers. Le

seigneur de Como épousait sa sœur, celui de Crémone sa fille, Malaspina de la Lunigiana donnait la main à une autre de ses filles; Venise inscrivait son nom sur le Livre d'or; l'empereur lui accordait l'investiture de Lodi avec le titre de comte; sa bourse le rendait maître de Macastormo, le funeste château où Gabrino immolait la famille de Crémone; le condottiere Hostodun, à la solde des Visconti, lui vendait Plaisance, et malgré toutes ses dépenses le chef de Lodi était encore assez riche pour aider l'empereur Sigismond, en lui prêtant Plaisance pour un an. Malheureusement pour lui, son fils tomba au pouvoir de Philippe-Marie Visconti. Entraîné par l'amour paternel, il signa la paix, se déclarant vassal de Milan, humiliation d'ailleurs inévitable; emporté par cet aveuglement funeste qui fait croire aux pacifications politiques, il se rendit lui-même à Milan où il fut reçu au milieu des ovations et des fêtes et se trouva un jour dans une salle du château dont les portes se fermèrent sur lui et ne s'ouvrirent plus que pour le transferrer à Pavie dans une cage de bois. L'infortuné, tombé dans cet abîme de misère, voyant s'envoler, comme dans un rêve, sa ville, ses fiefs, son or, ses amis, sa liberté avec la perspective de l'échafaud qu'on lui ménageait, en dressant son procès, fut saisi d'un tel vertige de désespoir qu'il se frappa la tête contre ses barreaux jusqu'à en perdre la vie. Quant à Philippe-Marie Visconti, fidèle à son habitude de rendre à la justice l'hommage de la plus profonde hypocrisie, il fit continuer le procès, prononcer l'arrêt et transporter le cadavre sur le lieu du supplice, où on l'abandonna aux injures de la populace.

Sœur de Lodi, dans le camp royal, Como, qui ne manque pas à l'appel de 1402 contre Milan, se ranime in-

utilement avec ses Rusconi, seigneurs gibelins, détrônés depuis soixante-dix ans et oubliés dans toute la Lombardie. L'expulsion des Vitani, leurs éternels ennemis, le massacre de trois cents personnes, l'incendie de deux faubourgs, ne servent qu'à jeter les guelfes exilés dans l'alliance quasi-gibeline de la régence milanaise qui les rétablit sur-le-champ avec le condottiere Malatesta, si terrible, si violent, si illimité dans ses rapines que le sac n'épargne pas les maisons de ses amis et que la duchesse elle-même s'indigne contre l'infamie de ses soldats. Que si Milan ne peut encore garder sa proie, ce n'est pas que Como soit forte, c'est que la capitale, encore trop faible, la régit d'une main tremblante, et les Rusconi chassés, amnistiés et chassés de nouveau, s'emparent, en 1407, de la ville et de la seigneurie que Franchino, leur chef, défend avec les moyens les plus désespérés, promettant cinq ans d'immunité à ceux qui voudront en habiter les rues désertes, et livrant à ses partisans les richesses confisquées aux Vitani. Cependant au jour des liquidations, en 1416, Como ne trouva au fond du creuset que la domination milanaise et la perte de toutes ses terres qui lui rendaient trop vive et trop dangereuse la mémoire de son passé. On lui enleva Gravedona et Lacima, qui relevèrent directement du duc; la Valteline, qui se souvient encore aujourd'hui de ce bilan; Chiavenna, joyeuse de voir sa métropole fictive en déroute, et Lugano avec Riva, Codelago et Balerna, où Franchino Rusconi se ménagea une retraite qui le mit à l'abri de ces ovations et de ces cages de bois, où Vignate, son beau-père, était mort désespéré. C'est ainsi que naquit le canton du Tessin, avec le noble privilége toujours conservé de donner un asile inviolable aux proscrits de Milan.

Plus prompte que Lodi, Como et les villes militaires, la généreuse Alexandrie lève son étendard oublié, en 1392, s'imaginant peut-être que les jours d'une nouvelle ligue lombarde lui permettront de recommencer sa carrière. Mais sous Jean Galéas Visconti son drapeau ne rend la vie à personne, personne ne se souvient de Pontida et de Legnano sous la régence milanaise et en 1402, sa misère, plus grande que celle de Milan, met aux prises les *Lanzavecchia* avec les Guasco. Les premiers qui triomphent tremblent de se voir seuls dans la ville sans le secours des Visconti, qu'ils s'efforcent de fortifier amicalement, en se mettant sous la protection du Montferrat. Mais sont-ils rassurés ? Leurs adversaires les surprennent, les saccagent, les bloquent dans la forteresse, avec le gouverneur milanais qui meurt de douleur et avec leurs femmes qu'ils sont obligés de recevoir pour dévorer la moitié de leurs vivres, sous peine de les voir violées. Lorsque Facino Cane, le grand condottiere, né à Casal du Montferrat, arrive pour les secourir, c'est bien pis pour la révolution; car, s'il sauve les gibelins et s'il chasse les guelfes, il ravage la ville par un sac de huit jours, et règne par de telles extorsions que la population s'enfuit pour s'établir à Carmagnola, à Chieri, à Ast et ailleurs. Des rançons exorbitantes ruinent les Guasco du château de ce nom; ceux du castel San-Antonino périssent sacrifiés à la famille rivale des *Invizati*. Le chef du parti meurt sur l'échafaud, la ville reste déserte, « pareva un luogo solitario ed eremo, » et la domination directe du condottiere qui se l'approprie pendant neuf ans, à l'exclusion des Visconti, ne fait qu'aggraver le désespoir d'une misère sans limites. A la mort de Facino, Alexandrie retombe enfin sous Milan, mais toute bouleversée et

méconnaissable, avec des gibelins secrètement ralliés au Montferrat pour garder l'immense rapine qu'ils ont ramassée en confisquant les biens des guelfes, avec des guelfes qui ont appris à prononcer le nom de France comme au temps de Charles d'Anjou et de saint Louis, et pour couper court à ces séditions, moitié piémontaises, moitié françaises, et à la souveraine injustice qui les fomente en spoliant une moitié des citoyens au profit de l'autre. Philippe-Marie oppose à l'héroïsme des vengeances héréditaires des deux anciennes sectes un espionnage patenté, honorifique, consciencieux et presque religieux, à l'avantage de la seigneurie de Milan. En 1417, de nombreuses familles, réconciliées et fondues dans un nouveau parti ducal, prêtent serment de rapporter toujours, et sur-le-champ, tout ce qu'ils entendront dire contre l'État, s'engageant à dénoncer leurs propres frères, leurs propres fils, sous peine de perdre les biens, la vie, et d'un exil éternel, non-seulement pour leurs personnes, mais pour tous leurs descendants. Telle est la pierre tumulaire sous laquelle gît Alexandrie. Une exagération de la perfidie des seigneurs étouffa les excès de l'ancien héroïsme, fit oublier lés beaux jours de la ligue lombarde et replongea dans le néant une cité créée par la fureur des républiques. Au reste, si en 1444, encore sous l'étreinte de la crise, elle s'ameutait de nouveau; si quatre ans plus tard, quand la république de Milan décomposait l'unité viscontéenne, en donnant la liberté à toutes les villes, elle proclamait à son tour la république; si le marquis du Montferrat la prenait comme un bijou donné par Milan, en échange d'une somme d'argent, Milan, qui la recevait encore de la main de François Sforza, était assez forte pour supprimer avec

un seul édit l'insurrection gibeline qui tuait le gouverneur, en cherchant des yeux l'ancienne alliance montferrine.

On aurait pu croire que la destinée épargnait à Plaisance les déchirements de Como, les tragédies de Crémone, les bouleversements de Lodi; et, en effet, à la mort de Jean Galéas, ses plébéiens, se jetant sur les guelfes, enfantaient du premier coup la nouvelle seigneurie de Galvano Lando, dont le nom et le sang rappelaient le premier chef Guillaume Lando, que la ville s'était donné dès l'ère des citoyens et des concitoyens. Peu importait que Facino Cane, envoyé pour le réprimer, gagnât la ville avec son sourire, « vultu hilari, » et qu'il la gardât à l'amiable pour se solder des sommes que lui devait la régence milanaise. Cette forfanterie était encore un véritable coup de fortune pour Plaisance, qui passait du seigneur impuissant au redoutable vaurien, mieux armé que Gabrino, plus riche que Vignate, plus habile que Rusconi.« Il fit venir, dit Ripalta, plusieurs navires « chargés de vin, de grain, de farine, les fit vendre aux « prix ordinaires, et la cité, qui mourait de faim, fut « grandement contente. » Au pain, Béatrix Tenda, femme de Facino, ajoutait des jeux et des fêtes, tenant grande cour, et remplissant de joie les habitants avec sa musique assourdissante. Mais on expia chèrement ce court bonheur de l'aumône. Terzi, qui reprit la ville pour le compte du duc, « saccagea indistinctement « les guelfes et les gibelins, et la ravagea sur tous les « points. » Le condottiere Philippe Arcelli, qui l'enleva de nouveau aux Milanais, poussa l'atrocité de son gouvernement jusqu'à ensevelir les hommes vivants ou à les jeter dans les puits, Philippe-Marie Visconti qui le chassa en 1416, ordonnait à tous les habitants, sans exception

de l'évacuer, de peur qu'elle ne retombât entre les mains d'Arcelli. Pendant un an, Plaisance ne renferma que trois habitants : « stupor erat videre civitatem ubique « musco pallentem. » Arcelli, qui l'envahit en pure perte, arrache jusqu'aux gonds des portes et aux barreaux des fenêtres, et l'année suivante, après avoir rôdé inutilement autour de sa vide proie, il se retire à Venise, en laissant deux frères sur la potence des Visconti. Ce n'est pas assez : au souffle des nouvelles insurrections de 1447, la démocratie de cette ville romaine se réveille confuse, chancelante, plutôt éblouie qu'éclairée par les torches incendiaires qu'elle entrevoit dans les républiques lointaines. Les Lando, les Arcelli, les seigneurs de réminiscence ne suffisent plus à donner le change à la plèbe, ouvertement hostile à la noblesse; et, pour fuir à tout prix les souvenirs du moyen âge : « crescente tumultu in populo, » on nomme huit magistrats, chargés de soumettre Plaisance à Venise. C'était demander de l'argent sans prévision, sans principes, sans idées; c'était recommencer sous une autre forme ce règne de l'aumône dont on avait joui pendant les fêtes de Béatrix. En effet, les Vénitiens apportaient de l'argent, « magna denariorum copia, » les habitants faisaient feux de joie et fête carillonnée, et la misérable ripaille s'éteignait de nouveau dans le sang d'un massacre : car François Sforza, par ordre de la république de Milan, « saccagea la ville pendant « six mois, fit dix mille prisonniers, parmi les citoyens, « spolia les femmes, profana les églises, ouvrit les sé- « pulcres, viola les corps des saints, commit une infi- « nité de rapines, et ses soldats semblaient plutôt des « infidèles, des Troyens ou des Barbares que des chré- « tiens. » Ici finit la dernière convulsion galvanique de

l'antique Plaisance, déjà enterrée dès le premier essor de la seigneurie milanaise. L'instant d'indépendance dont elle avait joui sous la domination des Sforza révoltés contre Milan s'éclipsait sous les batailles du moment, et devant le retour du condottiere, dans les murs de la ville des Visconti. Calmée chez les habitants de la ville, l'agitation éclatait, encore une fois, dans la campagne qui protestait, en 1461, contre la taxe des chevaux, du sel et des chars. Mais la chronique se borne à nous conserver le nom des deux derniers tribuns des paysans; le premier, Bianco, passe, au cri de : Vive la république ! sans laisser aucune trace; le second, à cheval au milieu de la foule, déguenillée, en robe de magistrat, est acclamé, au cri : Pelogia, Pelogia, vive Pelogia, notre prince! ce qui donne encore un compte de douze, pendus aux gibets de Milan.

La rivale de Plaisance, Parme appartient à cette classe d'anomalies que le monde italien offre, semblable aux êtres intermédiaires dans le monde de la nature où ils se jouent de toutes les classifications établies par les savants. Ni plantes, ni animaux, ni mineraux, ni végétaux, ébauches de transition, espèces hybrides et mystérieuses, ils semblent apparaitre pour nous apprendre que les règles, les lois, les principes ou les catégories de la nature ne sont pas celles de notre misérable entendement, et que d'obscures dissonances entre nous et l'univers doivent sans cesse nous ramener au doute. C'est ainsi que Parme flotte entre la mort et la vie. Dans une sphère inférieure et cadavereuse, elle ressemble à cette Gênes qui se donne sans se perdre, à cette Lucques où la dépendance se confondait avec l'alliance; sa position intermédiaire, entre Milan, Ferrare, Florence et Vérone, la fait paraître à la fois animée et

inanimée; son feu, à peine étouffé, en 1346, couve encore sous la cendre; l'ancien équilibre de ses partis tellement équivoques dans la bataille qu'on ne peut souvent affirmer si la ville est militaire ou romaine se reproduit, sous une nouvelle forme, dans la liquidation générale, de sorte que nous ne savons pas si sa destinée l'asservit à Milan, ou si, à la différence de Lodi, de Como ou de Crémone, elle lui réserve un vasselage distinct, ou une indépendance blafarde. Voici son histoire, dans cette période qui fixe le sort de tous les États. Dès 1385, deux mille paysans attaquent les douaniers. Dix-sept ans plus tard, remontant de l'effet à la cause, les Rossi s'insurgent contre les *Sanvitali*, satellites de Milan. Refoulés dans leurs châteaux de Felino et San-Secondo, ils se liguent avec le pape, Florence et Ferrare, brûlent cent treize maisons à Mamiano, parcourent les villages, les torches à la main, et finissent par pénétrer dans la ville qu'ils enlèvent aux Visconti. Il est vrai que le condottiere Othobon Terzi les dompte, par ordre de Milan; mais comment? Par des atrocités qui surpassent toutes celles de cette époque si cruelle. Partisan d'origine, terroriste de nature, soldat de profession, scélérat de politique, sans foi par principe, sans loi par nécessité, ne reconnaissant aucun frein, il laisse derrière lui les Arcelli, les Facino et tous les buveurs de sang de Plaisance, de Milan, de Florence ou de Gênes, et malgré les édits qu'il multiplie contre les partisans, les citoyens et même les enfants à la suite des Rossi, il reste toujours en équilibre avec ses ennemis et jamais il n'est le maître ni des châteaux, ni de la campagne, ni de la ligue du pape, de Florence et de Venise. Quand il se révolte contre Milan, à l'imitation des condottieri, alors, les rôles sont

intervertis; c'est lui qui défend l'indépendance de Parme : ce sont les Rossi, peu à peu condamnés à l'attaquer, à défendre cette Milan qu'ils abhorraient, et l'équilibre des deux partis subsiste avec la férocité du combat. Cet équilibre est si exact que, pendant la double volte-face, les partis, en se tournant, l'un à gauche, l'autre à droite, semblent un instant renoncer à toute hostilité. Le condottiere et Pierre Rossi se jurent une amitié éternelle sur l'hostie sacrée, en présence du peuple joyeux, et partagé, lui aussi, comme l'hostie, entre les deux chefs qui se divisent la ville. Mais le lendemain le condottiere trahit son collègue, et à la fureur qui l'anime, aux proscriptions qu'il multiplie, à ces cent soixante-dix prisonniers qu'il égorge de sangfroid, et qu'il envoie dérisoirement, sur douze chars, au château de San-Secondo; aux partisans qu'il chasse, en menaçant de mort ceux qui restent, aux citoyens qui fuient la patrie pour le fuir, on voit qu'il n'est pas sûr chez lui. Quoique Milan le confirme, en 1405, dans son poste, on le voit encore attaqué par les Rossi guelfes, les Pelavicino gibelins, le marquis de Ferrare et les seigneurs de Milan, Mantoue, Rimini et Crémone, bien qu'à leur tour ils se sentent si faibles qu'ils ouvrent une délibération secrète, pour savoir s'il leur est permis de le tuer en trahison. Le légat apostolique et ses prêtres, très-versés dans cette matière, dit la chronique, déclarèrent que le marquis de Ferrare pouvait l'assassiner en toute conscience, attendu que deux fois il avait failli être empoisonné par lui et que d'ailleurs le guet-apens et la surprise devenaient des œuvres pieuses (*caritative*), puisqu'on les employait à délivrer le peuple de ce monstre. Nicolas d'Este fit donc proposer une entrevue générale à Rubiera, et là le

condottiere Sforza Attendolo, homme de fer, habitué à se jouer de tous les dangers, monté sur un cheval sauvage et ombrageux, sûr de le manier comme il voulait, se mit à caracoler, et, d'un bond, qui parut naturel, il sauta derrière Terzi et le transperça de son estoc. La domination de Ferrare, en 1409, celle des Visconti, en 1420, une ligue républicaine, sur le pied de l'égalité avec Milan, en 1447, et après quelque résistance le retour à la domination milanaise, sous la seigneurie renouvelée de François Sforza, attestèrent à la fois que la ville n'avait pas assez d'argent pour vivre, mais que, d'après sa nature fédérale, elle pouvait encore trouver hors d'elle-même le moyen de flotter entre le nord et le centre de l'Italie.

Dans ce vaste étalage de phénomènes de toutes formes, quelques villes tranchent sur la monotonie des rechutes et se traînent d'une domination à l'autre en changeant de maître. Elles n'en sont pas moins stériles dans la fièvre de l'action, ou moins déçues dans leurs prévisions ni moins rayées du nombre des vivants, et leur déplacement géographique, loin d'attester leur vitalité, ne prouve que l'attraction d'un nouveau centre assez riche pour supplanter l'ancienne domination, au moment des faillites. Ainsi Brescia s'insurge contre Milan, sans même songer à l'issue de son propre mouvement, pour ne rêver que la vieille liberté de ses batailles républicaines. Son citoyen, Pallazzo, ne demande à Jean-Marie Visconti que de permettre aux citoyens de renouveler les combats des guelfes et des gibelins, sans tomber sous le coup des anciennes lois de pacification, et Jean-Marie, qui se connaît en goûts étranges et cruels, lui donne son anneau, sorte de talisman, avec le pouvoir de bannir la paix, pendant six mois, en dépit des

tribunaux. Quel bonheur ! Les sectaires descendent dans la rue, comme des chevaliers dans un tournoi, ou des gladiateurs dans le cirque ; des batailles intérieures, extérieures, des pillages, des tragédies répandent une joie féroce qui rallie tous les esprits remuants ; on foule les blés, on coupe les vignes, on brûle les maisons, toute la campagne est en feu. Et l'autorité assiste, calme et sournoise, l'arme au bras, à l'anarchie patentée ; seulement, lorsque les guelfes semblent sur le point de triompher, elle les arrête, en leur disant : « Qu'il vous suffise d'avoir remporté la victoire, » tandis qu'elle tolère tous les excès des gibelins. Las de ce jeu, les guelfes se révoltent ouvertement et rasent toutes les maisons de leurs adversaires ; mais, au moment de reconquérir leur indépendance, la fatalité les arrête : car ils ne peuvent s'emparer de la forteresse, refuge des gibelins ; aucun effort ne peut l'arracher à la domination des Visconti. Othobon Terzi, envoyé par la régence, rend inutile le secours de François Carrare de Padoue, obligé de se retirer nuitamment, pour cacher dans le silence et dans les ténèbres la honte de son échec. Facino Cane et Pandolphe Malatesta, nouveaux condottieri envoyés par la régence milanaise, combattent une seconde insurrection et continuent de protéger les sectaires gibelins.

L'argent seul vida le débat entre la ville et la *forteresse*, les précipitant dans une série de rapides évolutions géométriquement déterminées, sinon par les lois de la justice, au moins par celles de la richesse. Pandolphe Malatesta, dont le cœur ne troublait jamais l'esprit, obéit le premier à l'impulsion de l'argent. « La « régence, fit-il dire secrètement à la ville insurgée, « me doit ma solde, payez-moi, je me joindrai à vous,

« sous prétexte de faire une sortie pour vous accabler. » Sa proposition fut acceptée, et Facino Cane, son collègue, qui, le voyant au loin parmi les insurgés, le croyait victorieux, se trouve abandonné, et bientôt forcé lui-même de se porter ailleurs, en confiant la forteresse à Secondone. Celui-ci imita à sa manière la manœuvre de Pandolphe et se livra contre 12,000 écus que Milan lui devait et que Brescia lui paya. La rude Bergame, en guerre avec Brescia son ancienne ennemie, se laissa fléchir à son tour par l'économie politique, et déroutée au milieu d'une nouvelle Lombardie, où elle ne savait plus distinguer ses amis de ses ennemis, elle se rendit par l'entremise des Soardi, pour le prix de 30,000 écus d'or. Cependant si le poids seul des écus donnait la forteresse aux citoyens, et la ville militaire à la ville romaine, Brescia et Bergame réunies avec Pandolphe Malatesta par-dessus le marché, ne pesaient pas autant que Milan; et en 1421 les compatriotes d'Arnaldo, scindés en deux partis, l'un à la suite du condottiere, l'autre séparé avec les guelfes, comprirent qu'ils n'avaient d'autre alternative que de céder à la banque de Milan ou à celle de Venise. On mit donc sur les plateaux de la balance, d'un côté, les Visconti, le commerce de la Lombardie, son avenir, ses gibelins et Malatesta; de l'autre Saint-Marc, son port, ses richesses, ses navires, ses guelfes et son avenir, et le résultat fut que Milan, rétablie en 1421, exagérait les impôts, que son seigneur n'avait pas d'argent, que, d'après l'expression du condottiere Carmagnola, la raison et la justice étaient mortes chez lui, et qu'en 1426 on le repoussa pour se donner à Venise qui abolissait sur-le-champ tous les impôts, excepté celui de l'octroi et du vin. Brescia ne se sépara plus de sa nouvelle métropole. Attaquée par Milan, ses prêtres, ses

femmes, ses enfants combattirent, mêlés aux mercenaires de la république. A la paix elle envoya son drapeau au sénat avec l'inscription: «Brescia magnipotens «cæteris urbibus fidei præbens exemplum.» La capitale de l'Adriatique multiplia de nouveau les exemptions avec une magnificence royale; et c'est ainsi qu'elle s'attacha à jamais l'une des plus turbulentes parmi les communes de la ligue lombarde.

Bergame imitait sa rivale, par une série de bonds irréfléchis, mais déterminés par les hauts et les bas de la balance économique. Nous y trouvons la même misère, exagérée par sa position militaire; les mêmes luttes, rendues plus furieuses par une plus grande disette; la même permission de se déchirer, accordée par Milan aux deux sectes, dès 1392; les mêmes insurrections anticipées, dès 1383, et à travers quatre séditions où deux faubourgs sont dévastés et les champs abreuvés de sang, la ville tombe d'abord sous la famille indigène des Soardi, ensuite sous Brescia, puis sous Milan, et en 1427 sous Venise qui la garde, d'un œil sévère et dédaigneux, jusqu'aux jours de la révolution française.

Parmi les villes qui subissent l'attraction fatale de Venise, dans leur réveil magnétique, Crême se lève sans savoir au juste si elle combattra Frédéric Barberousse ou le pontife romain; son cœur voudrait toujours suivre Milan, comme aux temps de la bataille de Legnano. Cependant, sous Galéas, ses guelfes et ses gibelins se raniment, les uns maîtres de la ville, les autres de la *campagne*; aucun effort ne peut plus arrêter l'incendie; aucune secousse ne peut non plus transmettre la vie nouvelle à la petite république. Si Milan s'apaise, *Rinaldo des Conti* dira: Soit, pour cinq ou six jours

je veux bien être guelfe à mon tour, et profitant de l'amnistie, il rentrera dans la ville et la bouleversera de nouveau. Si les citoyens doivent se concerter pour envoyer quatre députés au convoi du feu duc, les deux députés gibelins conspireront pour assassiner sur la route les deux guelfes. Une mobilité maladive s'attachera à cet antique fragment de Crémone pour l'empêcher de se reposer, tant que le hasard ne lui aura pas fait trouver son équilibre pécuniaire. Sous Gabriel Visconti, nommé par la régence, les habitants se séparent déjà du centre; sous les deux frères Benzoni qui se révoltent ils rêvent l'âge d'or des tyrans et une inconcevable autonomie. Sous la peste qui emporte les deux frères, ils suivent Georges Benzoni, digne de perpétuer la tyrannie, si un Hector avait pu la défendre. Prudent, économe, diligent, industrieux, il fait disparaître trois copartageants. Resté seul, comme Romulus, il joue le rôle de Lycurgue, réformant les finances, les fortifications, l'armée et faisant vendre les biens des émigrés; deux nouvelles tours très-hautes, dit le chroniqueur émerveillé, une compagnie de chevau-légers et des pièces d'artillerie, le mettent sur un pied formidable de défense, dans le cas où, par hasard, les villes rivales reviendraient l'attaquer avec le carroccio des évêques, et les hallebardes des consuls. Mais quand Milan sort de sa crise, l'infortuné se voit obligé de se réformer lui-même et de s'exécuter comme un joueur effrayé, en se débarrassant au plus vite de toutes les non-valeurs de sa fierté déplacée. Il se déclare vassal de Philippe-Marie Visconti, dont il prévient les moindres désirs; il lui accorde l'amnistie des gibelins, sa cavalerie, ses florins, sa bourse pour l'aider à étouffer, l'un après l'autre, ses amis les rebelles de Lombardie; et, trahi par son propre châtelain,

il s'aperçoit enfin que la fuite seule peut le dérober à la cage qui avait renfermé Vignate, à la potence qui avait soulevé les Arcelli, et à la hache qui avait tranché la tête de Beccaria. Une dernière fois, sous Milan, Crême voudrait s'oublier encore ; mais l'impitoyable finance l'oblige d'imiter Brescia et Bergame, et de comparer à son tour Venise et sa prodigue protection à la cruelle avarice des gouverneurs et des capitaines de la seigneurie milanaise. Comment s'obstiner à l'obéissance? Ici encore la détresse jette le gouvernement de Milan dans une sorte de démence. Son condottiere Vimercate ordonne à tous les habitants, de quinze à soixante ans, de sortir des murs par la porte d'Ombriano, sous prétexte de dénombrer les hommes aptes à porter les armes, et une fois la population en dehors il ne laisse plus rentrer que les gibelins, ordonnant aux guelfes qui étaient restés de sortir immédiatement, sous peine d'être mis en pièces. La nuit, la soldatesque qui bivaque dans la cathédrale jette au feu le christ du maître-autel, coupable à son tour de pencher la tête à droite comme un guelfe. Enfin, en 1449, les Benzoni, qui s'étaient trompés, en paradant pour l'indépendance des tyrans, ne se méprennent plus, et déjà inscrits sur le Livre d'or, où Venise ouvre ses parties actives, ils donnent la ville à la république qui, au reste, jouant le rôle d'un véritable seigneur, défend de crier vive les guelfes ou les gibelins, et se fie tellement à la loyauté de l'antique amie de Milan qu'en 1453 elle lui laisse garder les clefs de ses portes.

Bellune, pressurée par la pénurie milanaise, s'insurge en 1404, le jour de Saint-Marc, pour passer sous Padoue, puis sous Venise, puis sous l'empire, et définitivement sous Venise encore, en 1420, de sorte que cette

ville modèle des Rotoli, des parentés, de la féodalité civique et des vieilles institutions brûle ses vieux livres, annule ses guelfes et ses gibelins, et n'a plus d'autres vicissitudes que celles de sa nouvelle métropole. — Trévise n'a d'autre moyen de conjurer sa misère que de crier : « vive Saint-Marc ! » pendant la crise. — Autour de Gênes, on voit en sous-ordre les mêmes phénomènes de rébellion et de banqueroute qui entourent Venise et Milan, et pour n'en citer qu'un exemple, dès 1385, les plébéiens de Savone saccagent l'hôtel de ville, et plus tard ce petit fief subalterne s'efforce de prendre au rebours toutes les vicissitudes génoises.

Sous le rayon de Florence, au contraire, presque personne ne bouge; cette terre si fédérale de la Toscane ces villes, ces châteaux si remuants, ces villages si pleins de vitalité, d'intrigues et de colère, ces régions où Simifonti osait dire à Florence de se retirer, et où Farinata des Uberti devait plaider pour que sa patrie ne fût pas exterminée, se laissent désormais dominer plus aisément que Lodi, Como, Crême, Tortone et Verceil. C'est que l'intelligente Toscane abhorre les rébellions inutiles et ne s'obstine guère contre la force de l'argent. La violente Pistoie comprend le prix que pourraient lui coûter ses coups de poignard, et son frémissement de 1378 se réduit à des procès, à des altercations, à des troubles apaisés par les tribunaux. Les autres agitations de 1400 et de 1488 ne répondent pas non plus aux souvenirs tragiques de cette ville. — Volterra oublie ses Mantredotti et garde le silence.—San-Miniato ne s'aventure qu'à contre-cœur à la recherche de son ancienne liberté. — Louis Ciccioni, chef des gibelins, répugne tellement au combat qu'il donne la main de sa fille à Bonincontri, complice de la famille rivale des Mangiadori, qui régnait

au nom de Florence et qui avait fait exécuter Rodolphe Ciccioni devant les portes de la cathédrale. Quelques gibelins engagent seuls la bataille, le jour de la noce, rasant la maison des Bonincontri, et chassant les Mangiadori pour recommencer la guerre contre Florence, avec le secours des Pisans. Mais Florence, aisément victorieuse, enveloppe dans une forteresse la cathédrale et le palais des magistrats; les *Ciccioni* s'effacent à jamais, et les Mangiadori eux-mêmes devenus suspects, d'abord d'imprudence, ensuite d'indépendance, cessent de régner. Plus tard, Benoît Mangiadori ne fait que confirmer sa faillite, quand il jette du haut du palais le podestat florentin, en demandant à son tour le secours des Pisans, que ses adversaires avaient auparavant réclamé. Faible, isolé, d'une famille qui avait compromis la ville, abandonné de Pise, qui a de la peine à se suffire à elle-même, il est obligé de s'enfuir au plus vite avec les siens, en laissant derrière lui ses maisons en flammes et les guelfes en fureur contre ceux qui avaient tenté l'insurrection. — Une seule ville combat vaillamment et souffre toutes les douleurs d'Alexandrie ou de Plaisance, pour résister à Florence : c'est la tendre Arezzo, et encore ne lutte-t-elle que parce qu'elle n'est pas morte et que la crise la surprend libre, grâce à la promptitude avec laquelle elle a paré les coups portés par sa rivale. Mais il lui est défendu de prolonger son existence agitée; au milieu de tant de batailles; elle ne nous montre plus qu'une misère inévitable, une famine, insensible désormais à la musique de Guido et aux poésies de Pétrarque. A quoi tient désormais la liberté arétine? Au protectorat quasi-gibelin de Charles Duras, roi de Naples, et ce protectorat la replonge dans les troubles de l'ère républicaine. Les guelfes se dérobent à l'impar-

tialité d'une amnistie accordée par le podestat royal, les gibelins ressuscitent en s'emparant de l'amnistie. Leurs chefs, les Tarlati et les *Ubertini*, exilés depuis quarante ans, rentrent pour recommencer leur carrière sanglante ; les guelfes triomphent pour livrer la cité à leur condottiere Albert, qui la ravage sans distinguer les amis des ennemis, et un autre condottiere, qui s'unit au précédent, hiverne en chassant les citoyens, les femmes, les enfants, les vieillards, forcés de chercher un refuge ailleurs. La population ne rentre que pour nous montrer la ville aux prises avec la campagne ; la protection de Charles Duras ne continue que pour provoquer l'odieuse dévastation de son rival Louis d'Anjou, et les Florentins rétablissent enfin leur domination en détruisant Pietramala, siége du génie familier qui protégeait les Arétins, « perpetua ghibellinorum sedes. » (1378-1404.)

Par un phénomène opposé à celui qui enchaîne tant de villes au sort romain de Florence, presque toutes les communes, dans la région de l'antique Pentapole, se détachent de l'irradiation antipathique et militaire de Rimini, qui, comme nous l'avons déjà dit, leur impose une effroyable misère. — Ainsi Césène passe, en 1463, sous la domination de l'Église. — Pesaro se révolte en 1432, et quoiqu'elle succombe, « dopo infiniti travagli et disperate guerre, » ses maîtres la cèdent comme une non-valeur au condottiere Alexandre Sforza. — Fossombrone pèse tellement sur ses propres paysans qu'ils la ravagent jusqu'à la détruire presqu'en entier. A peine relevée de ce désastre, la misère qu'elle avait fait tomber sur la campagne retombe sur elle-même, et d'après Cimarelli elle se déchire avec un acharnement inouï « con indicible strage », de sorte que les Mala-

testi s'empressent de la vendre à Urbin. — Ennemie de Fossombrone, Fano se réveille en 1431 au cri de : Vive la liberté! mort aux tyrans! et en 1462 l'insurrection triomphe, en substituant pour toujours la domination de l'Église à celle de Rimini. L'antique indépendance est si lourde, si insensée, si folle, que ses derniers orages s'apaisent en 1473, à la voix d'un moine, et que le gouverneur pontifical lui enlève sans résistance le droit de faire grâce, dernier bouclier de l'ancienne liberté contre les lois du pape. Quelques années plus tard, les paysans déclarent qu'ils auraient préféré obéir à Satan plutôt que de reconnaître la souveraineté de la ville.—Immobile sous les Malatesti qui la donnent en gage à Ferdinand de Naples, sous Alphonse qui la rend aux Malatesti, sous l'Église qui la prend en 1464, Sinigaglia donne signe de vie, huit ans plus tard, quand ses citoyens prennent les armes, sans obtenir d'ailleurs d'autre résultat que de proclamer une liberté étouffée d'abord par Piccolomini de Monte Marciano, qui prête son épée aux papistes, ensuite par les troupes de l'Église au secours des guelfes, et enfin par la domination de Giovanni Rovere, espèce de transaction entre la domination pontificale et l'inquiétude des habitants.—Atteint de la même maladie, les habitants de la petite Corinaldo s'engagent dans une foule de réflexions républicaines qui les amènent, en présence du seigneur de Rimini, au dialogue le plus bizarre qu'on eût jamais entendu, depuis les temps de Brutus et de César. — « Vendez-nous la « liberté, lui disent-ils; — achetez-la argent comptant, « répond le petit César de Rimini; car si je vous « accordais un délai, je pourrais vous trouver, à l'é« chéance, dans la poche d'un rival.—Eh bien! gardez-

« nous. — Il me faut de l'argent immédiatement, et « un acquéreur qui m'en donne. — Vous n'avez pas le « droit de nous vendre. — Oh que si! la dernière fois « que je vous ai brûlé la ville, au nom de Dieu, par « ordre du pape, en vous faisant sortir tous en chemise, « j'ai tout refait à mes frais, et je vais vendre mes murs, « mes maisons, mes églises, et vous par-dessus le mar« ché. » En effet, il passa la ville à Urbin. Plus tard, les républicains se virent sous l'Église, puis sous François Sforza, qui les céda à son ami Cherchequerelle, lequel se prit au sérieux jusqu'à imposer le droit de cuissage; et ce fut enfin un bonheur pour la petite république de tomber pour toujours sous la domination du pape, au moment des insurrections générales contre la seigneurie que François Sforza avait improvisée dans les États romains.

Placée entre Rimini et Florence, San-Sepolcro subit la double influence des deux centres opposés, et dans la première phase de la crise elle tombe sous l'irradiation blafarde de Rimini, pour céder ensuite à la richesse attrayante de la ville des Médicis. Mais ses habitants, depuis longtemps subjugués, n'ont pas la prévision des peuples indépendants : ils ne savent ni apprécier le poids des deux astres qui les attirent, ni calculer les courbes que la gravitation universelle de l'argent leur fait décrire dans l'espace de la géographie italienne, et ne connaissant de la crise que la misère, et de l'avenir que je ne sais quelle négation embellie par des souvenirs républicains, ils prennent les deux sectes qui se raniment pour des symptômes d'une liberté imminente, et marchent à la suite des Boccognani et des Graziani, sans se douter ni que la fatalité les mène, ni que la raison de tous les gouvernements qui se succèdent chez eux réside ailleurs. En effet, en 1418, Paul

Boccognani se révolte contre les Malatesti, son capitaine, et proclame la république en abolissant l'octroi; mais c'est à cause de la misère de Rimini. Bientôt les Graziani rétablissent les Malatesti, qui traînent les insurgés à la queue de leurs chevaux; mais c'est parce que la misère du bourg surpasse celle de la ville dominante. L'Église détrône ensuite les Malatesti, en 1410, par l'unique raison que Rimini doit décliner. Le condottiere Fortebraccio fait cesser à son tour le règne de l'Église, forcée de lui donner en gage la ville pour une somme d'argent. Une insurrection interrompt l'infamie de cette hypothèque où le capitaine Vilaine Epaule (Malaschiena) semait l'épouvante : plus tard l'Église et François Piccinino se renvoient la ville comme un volant, car le pape n'a pas d'argent, le soldat n'a pas de racines, le peuple n'a pas de consistance, et Florence prend enfin la balle au bond, quand l'Église la lui renvoie, en lui demandant de l'argent. La liquidation fut que San-Sepolcro valait 25,000 florins d'or, que le pape ne les avait pas, qu'il les empruntait à Florence, sur gage, et que, pour solder son compte, il laissait le gage au prêteur. — La pénurie pontificale se révèle également à l'extrémité opposée de Bénévent, où nous voyons la ville inquiète, scindée vers 1380 dans les deux partis de la Rose Blanche et de la Rose Rouge, et confiée de 1443 à 1458 aux troupes du roi de Naples, l'éternel geôlier de ce sépulcre longobard qu'il doit conserver à l'Église, sous peine de perdre trois cents châteaux. L'agitation laisse encore des traces en 1477, où les deux Roses, proscrites par le pape Eugène IV, se représentent sous le nom des deux partis supérieur et inférieur (di sopra, di sotto.)

Aucun État, auparavant subjugué, ne peut revenir à

la lumière du jour : les seigneuries indépendantes composèrent seules la croûte extérieure de la terre habitable. Partout, à Crême comme à Fano, à Udine comme à Alexandrie, quelle que fût la fraîcheur des souvenirs ou la justice des griefs contre les conquérants, les rébellions traînèrent d'avortement en avortement, dans un monde souterrain, à peine révélé à la surface par les rares éboulements qu'on voyait çà et là dans les seigneuries régnantes. Les villes, momentanément ressuscitées, arboraient leurs drapeaux en revenant à des guerres insensées qu'elles prenaient pour la guerre de l'indépendance, et que leurs aveugles chefs considéraient comme des actes d'une extrême sagesse. Lodi, Brescia, Crême, Crémone, Bergame s'entre-choquaient à l'instant même où elles auraient dû s'unir pour marcher à l'attaque contre Milan ; la malédiction qui ôte la moitié de l'intelligence aux vaincus, pour la donner aux vainqueurs les condamnait à rester dans le néant du passé, à faire d'inutiles efforts pour résoudre le problème de l'avenir avec des données qui en impliquaient la négation ; et la misère, cette divinité réelle, puissante et rapide comme le temps, semait à pleines mains le feu de la démocratie. Elle dénonçait une à une toutes les sommes dépensées, elle signait de ses chiffres accusateurs tous les actes des États qui, dans d'autres époques passaient héroïquement sans payer aucun péage dans les chroniques. Si, dans les grandes villes, elle provoquait la réorganisation des finances par des dynasties nouvelles ou régénérées ; si dans les républiques elle créait la seigneurie, d'après les suggestions des plébéiens ; au contraire, dans les États souterrains destinés au rôle de simples provinces, les plébéiens et les paysans se soulevaient pour que la révolution sociale continuât de ré-

gner sur les indépendances politiques, d'après la grande loi qui, depuis Charlemagne, sacrifiait sans cesse l'orgueil de la nationalité aux nécessités de la démocratie. C'étaient les paysans qui tenaient Fano et Fossombrone dans la fosse des morts; les payans laissaient divaguer la noblesse de Plaisance d'errement en errement, à la recherche d'une souveraineté impossible; partout, le peuple en haillons délaissait les Vignati, les Benzoni, les Beccaria, les Scala, les Carrara et toutes les dynasties du vieux temps, toutes les reliques de l'ancienne ignorance, et l'activité ambitieuse des chefs servait aveuglément le principe qui transfigurait la nation. Que les Malatesti voulussent être de grands seigneurs, que le pape songeât à des conquêtes démesurées, ou que les Visconti en fussent à chercher de l'argent pour subjuguer toute la péninsule, ils n'obtenaient que ces déplacements, ces trocs, ces rognures, ces échanges de territoire nécessaires pour rendre à tout centre son rayonnement légitime, à chaque entrepôt ses succursales indispensables, à chaque bazar industriel les bazars secondaires, et les ouvriers qu'il pouvait réclamer sans être accusé d'avidité ou d'ambition. Les divers nantissements de Sinigaglia, San-Sepolcro, Plaisance, faits dans des vues de conquête, concouraient à mieux détruire les conquêtes au jour de l'échéance; et quand en 1386, les Visconti inféodaient à la famille d'Orléans la ville d'Ast, devenue la dot de Valentine, en croyant s'agrandir, ils ne faisaient que se démembrer à propos et mettre à l'écart une ville qui n'interrompait plus son sommeil et se bornait à mettre en vers, avec son chroniqueur Ventura, l'histoire des guelfes et des gibelins qu'un chroniqueur du même nom avait écrite en prose, l'épée au poing, dans l'ère des tyrans.

CHAPITRE VI.

LA CRISE EN CORSE ET EN SARDAIGNE.

Energie des Corses, — vendus aux cinq actionnaires de la société de la Maona, — ils s'insurgent pour conquérir l'indépendance. — Tentatives d'Arrighetto et des Cinarchi cruellement réprimées par la Maona ; — De Vicentello d'Istria qui achète les caporali ou consuls de toutes les communes ; — Des nouveaux chefs qui s'insurgent contre le règne des caporali ; — D'autres insurgés qui se révoltent contre la rébellion elle-même. — En sorte qu'en désespoir de cause l'île finit par se vendre corps et âme à la Banque de Saint-Georges. — Sagesse et cruauté de cette Banque. — Derniers efforts des vieux partis réduits à des tumultes capricieux, — à des dictateurs éphémères, — à la confusion d'émeutes prenant en vain de faux airs diplomatiques, — et au gouvernement financier de Jean-Paul de Lecca, le plus corrompu des banquiers. — Solution de la crise par la double domination de Bastia et d'Ajaccio, nouvelles capitales qui soumettent la Corse aux Génois. — Les Sardes échouent à leur tour en voulant s'insurger contre l'Aragon, — et Oristano la ville de l'indépendance se trouve vaincue par Cagliari et Sassari, qui l'écrasent à jamais.

La Corse et la Sardaigne essayent de faire leurs rébellions, comme Pavie, Brescia, Bergame, et toutes les villes subjuguées dans l'ère antérieure. Le caractère de leurs habitants, leur nature insulaire et exclusive, l'étendue des deux régions, les accidents du sol, tout conspire à donner une nouvelle apparence à cette guerre, comme si tout à coup, par un changement de scène, des flots, des mâts, des navires remplaçaient les perspectives des terres, des maisons et des arbres. Mais la même loi

règne toujours et sacrifie encore l'idole d'une indépendance impossible au triomphe démocratique et pécuniaire des Génois en Corse et des Aragonais en Sardaigne.

Commençons par la Corse. Rien n'égale son désordre; aucune ville italienne, aucun Etat du continent, aucune époque de l'histoire ne peut en donner une idée. D'épouvantables combats et des drames multipliés jusqu'à confondre l'imagination se succèdent avec la rapidité de l'éclair pour évoquer tout le passé de l'île la plus agitée et la plus irritable depuis Arrighetto bel Messere, qui tombait l'an 1000 à Tralaveto, jusqu'à Giudice de Rocca et à Giovanninello de Pietra, qui, soutenus chacun par sept beaux-fils héroïques, inauguraient la terrible dissidence de l'ère guelfe et gibeline. Chaque rocher enfante son héros, chaque maquis cache un libérateur qui attend son jour, l'œil tendu, l'épée à la main. Ce n'est pas un État, une scène, un théâtre, c'est une fédération de villages, de fiefs, de villes, tous en guerre les uns contre les autres; c'est un amas de républiques et de royaumes en puissance où les rois et les tribuns fourmillent par centaines avec des haines titaniques qui protestent contre la petitesse moléculaire de la patrie à laquelle ils se trouvent enchaînés : Cinarca, Rocca, Istrie, Lecca, Aleria, Mariana, une foule de localités se vengent sans cesse de leur nullité géographique en fournissant tour à tour des chefs à l'île tout entière.

Au milieu des orages d'une ère antérieure, la faim avait déjà visité le sol de la Corse et quatre révolutions avaient déjà esquissé à grands traits le tableau de la misère et de ses rébellions. Les Cortinchi insurgés contre Gênes, au nom de l'indépendance qui cherchait à

se faire une arme de sa détresse; la secte des Giovannali révoltée contre la vide indépendance des Cortinchi et creusant sous eux les abîmes de la révolution sociale, jusqu'à proclamer la communauté des biens et des femmes; la république ou « tempo di comune » proclamée par *Sambucaccio d'Alando*, qui broyait tous les châtelains fanatiques d'indépendance, de féodalité et de réaction contre les Giovannali; Gênes invoquée de nouveau et réintégrée par cette même république pour qu'elle poursuivît la guerre contre les châteaux ennemis de la démocratie sous le faux et orgueilleux prétexte qu'ils défendaient la patrie; enfin le gouvernement génois scindé de nouveau par l'ingouvernable inquiétude du sol qui reproduisait les guelfes et les gibelins sous le nom de Cagionacci et de *Ristagnacci*, tous ces événements avaient montré que les deux partis de l'indépendance et de l'*étranger*, des fiefs et des *villes*, des châtelains et du *peuple*, des transmontains et des *cismontains*, pouvaient s'alterner un nombre indéfini de fois comme les deux pistons d'une machine à vapeur avant d'arriver à la dernière solution de la crise. A la cinquième insurrection d'Arrighetto Rocca, d'après la tradition de ses ancêtres, chef des guelfes Cagionacci ou châtelains, Gênes riposte par un sixième mouvement tout à fait économique en vendant l'île à une compagnie de cinq actionnaires appelée la Maona, qui achète à forfait le présent et l'avenir de la Corse. On arrive ainsi à la première année du grand schisme avec une compagnie pour roi, avec Lomellino pour chef, homme incomparable dans l'art de tout traduire en argent, et avec *Bastia* construite au nord de la terre démocratique et gibeline pour faciliter tous les mouvements de reflux en faveur de la liquidation commerciale

ou génoise, et contre les éventualités inévitables de la réaction féodale indépendante et transmontaine. A partir de ce moment, le flux et le reflux se succèdent avec une telle régularité que le plus effroyable désordre prend l'apparence d'une situation systématique.

En effet, pour battre *Gênes* et la démocratie de la *Maona*, Arrighetto met son indépendance au rabais d'un protectorat, et, avec le secours du roi d'Aragon, il subjugue, en 1487, la Corse tout entière. Au bout de trois ans, quand il accable la population par l'impôt, c'est *Gênes* qui rétablit sa compagnie, sa domination, son Lomellino et son gouverneur Grimaldi, si terrible aux châtelains qu'aucun d'eux n'ose se présenter à sa cour excepté Pozzarelli, que son amour pour l'étiquette conduit à la potence. Mais le parti de l'indépendance se met à un plus grand rabais; les Cinarchi se substituent aux Rocca. Cette fois, le roi d'Aragon envoie un vice-roi pour soutenir le mouvement, et l'insurrection triomphe au cri de: « Vive Cinarca! vive Aragon! » Nouvelle déception! cette domination ne répond pas non plus à l'attente, « trovando alle promesse lunghe strettissimi fatti, » le peuple déserte les Cinarchi, le drapeau d'Aragon, les guelfes transmontains et la fausse indépendance, et se rallie de nouveau aux Génois rappelés par l'entremise des Cortinchi et représentés par le génie financier de Lomellino, nommé comte de Corse à cause de son déboursé, « avendo speso grandemente nella comune Maona. » Cette fois encore il est dangereux de faire des visites au gouverneur génois. Guillaume Attala, qui s'y hasarde, disparaît, et, dans sa dignité hypocrite, le gouverneur fait dire que le malheureux s'est cassé le cou en voulant s'enfuir.

La banqueroute d'Arrighetto et des Cinarchi faisait

désespérer de la cause nationale et féodale quand Vicentello d'Istria se présenta pour en réparer les revers avec un nouveau système de batailles et de finance. Adroit et hardi jusqu'à la témérité, homme de crises et d'expédients, capable de supputer à un sou près le prix de chaque coup de lance, également apte à tenir un bureau et à commander une armée, il comprit qu'on ne pouvait vaincre Gênes et sa compagnie ni par les châtelains seuls, ni avec la simple alliance du roi d'Aragon, ni même avec le concours d'un vice-roi aragonais, et qu'il fallait transporter le combat sur le terrain même de la Maona, de Lomellino et de Gênes. Pourquoi étaient-ils toujours victorieux? parce qu'ils avaient de l'argent; ils soudoyaient des troupes, et, grâce à leurs soldats, ils pressuraient les peuples, ils faisaient encore de l'argent et ils continuaient à solder des troupes en enlaçant ainsi la Corse dans une sorte de cercle éternel où l'impôt créait les soldats, et les soldats l'impôt. Par une nouvelle manœuvre, Vicentello achète à son tour, non pas des mercenaires pris au hasard parmi les aventuriers, mais les plus influents, les plus habiles, les mieux armés parmi les guerriers, je veux dire les Caporali de l'île, les chefs des communes, les hommes de la noblesse populaire et civique, et par leur entremise il revient à l'attaque, tandis que les multitudes révoltées accusaient Lomellino de se croire le maître des hommes, des animaux, des fruits de la terre et de toutes choses. Micidiale pour Gênes, cette nouvelle guerre de l'indépendance dura de 1408 jusqu'en 1434; deux fois Vicentello s'empara de toute la Corse, deux fois l'étendard d'Aragon suivi des Cinarchi et d'une grande partie de la féodalité transmontaine flotta sur toutes les tours pour proclamer la déroute des Génois; Alphonse d'A-

ragon combattit en personne et vit autour de lui presque tous les insulaires. Mais pour payer les Caporali, il fallait pomper l'argent avec l'impôt, soulever le mécontentement, faire refluer les populations vers la banque génoise, assez forte pour proposer une hausse de prix aux Caporali, et au moment où le trop aventureux Vicentello s'efforçait de doubler l'impôt pour doubler sa mise, il tombait dans le gouffre béant de Bastia, et laissait sa tête sur l'échafaud de Gênes.

Cependant ce n'était plus ni *Gênes*, ni l'Aragon qui régnait, c'étaient les Caporali vendus au plus offrant. *Cismontaine* ou transmontaine, la Corse tenait au bout de leurs piques; ils s'étaient constitués les uniques banquiers du mécontentement universel; après avoir servi ils voulaient être servis; la détresse générale payait son tribut à ces condottieri domiciliés et indigènes. Le peuple ne se révolte donc plus ni contre *Gênes*, ni contre l'Aragon, ni contre *Bastia*, ni contre la féodalité. Il ne cherche qu'à échapper à ces prétoriens et à trouver des chefs par lesquels il puisse, sinon absorber, au moins éviter la corruption militaire qui le ronge. De là une nouvelle série d'ondulations déterminées par la nécessité d'échapper au tribut de la solde, une nouvelle série de gouvernements alternés par la colère des peuples ou des Caporali, un perpétuel mécontentement, une rage implacable, à la fois juste et injuste, qui accuse d'avarice, de rapacité, d'extorsions intolérables, tous les chefs, et qui les chasse les uns après les autres, à l'instant même où ils arrivent soit pour appuyer, soit pour combattre l'anarchie militaire. *Simon* de *Mare*, qui régnait pour le compte de *Gênes*, tombe devant l'insurrection de Paul de Rocca, qui ramène sa famille guelfe et féodale sur la scène. Au bout de deux ans, Janus

Fregoso, de Gênes, renverse à son tour Paul de Rocca et refuse la solde aux Caporali. L'insurrection se déclare bientôt contre ce nouveau chef pour lui arracher la terre en détail, grâce à une série d'achats, de ventes et de transactions pécuniaires; cette révolte le force de respecter Paul Rocca au prix de 1,200 écus, de rassurer Colombano de Bozzi au prix de 400 écus, de livrer Lecca et Cinarca à Ranuccio de Lecca moyennant 300 écus, de vendre Istria aux frères de Paul de Rocca, et après l'avoir ainsi dépossédé dans presque tout le Midi, en 1443, elle proclame Paul de Rocca dans la Corse transmontaine, et Giudice d'Istria dans la région *cismontaine*. L'année suivante, Giudice reste seul au milieu des tumultes et des ruines; l'année d'après, le peuple se donne au pape, que dans sa profonde détresse il conçoit comme un suzerain bienfaisant, et capable d'étouffer l'anarchie des Caporali. Mais supérieure aux forces de la Corse, cette tâche dépasse aussi celles du pontife; le peuple déçu ne voit arriver qu'une armée de soixante-dix hommes, puis une de trois cents; le gouverneur pontifical, Monaldo, se montre, dit-on, d'une rapacité qui force le chef de l'Eglise à le remplacer. Mais le nouveau gouverneur, Jacob de Gaëte, ne soulève pas moins de récriminations. Ne sachant ni écraser ni flatter les Caporali, la cour de Rome cède la place à deux nouvelles révolutions, celle de Ranuccio de Lecca, qui s'insurge à la suite des Caporali, et celle de Mariano de Gaggio qui fond sur eux, les disperse, les proscrit, et leur défend porter leur nom, sans toutefois pouvoir les anéantir. Aussi, en 1446, on rétablit de nouveau le gouvernement pontifical, mais tellement impuissant qu'à la mort d'Eugène IV son propre condottiere, Mariano de Norcia, faillit supplanter le saint-siége, et que

Nicolas IV, semblable à ce roi de France à qui Gênes se donnait, et qui la donnait au diable, livre la Corse à Campofregoso, qui ne peut régner ni par amour ni par force. Galéas Campofregoso n'est pas moins détesté : les habitants massacrent ses soldats à Rogna ; ils restent mornes et indifférents à son appel, quand, en 1430, il emprisonne plusieurs Caporali qu'il est forcé de relâcher. Le moine Nicolas de Pouille devient alors le chef d'une secte sacerdotale et plébéienne où les citoyens s'obligent à s'entr'aider à la vie et à la mort; sa parole, son éloquence, sa littérature éblouissante et vulgaire fanatisent les multitudes de la région transmontane, et cette gueuserie qui rappelle l'ère des Bussolari, des Jean de Vicence, des Léon de Plaisance et des anciens pacificateurs, entraîne avec elle Vicentello d'Istria, qui l'abrite dans son château; Paul de Rocca, qui la suit malgré lui, et les seigneurs de Bozio, d'Ornano et d'autres, qui songent à battre monnaie avec cet aveugle dévouement pour s'emparer du gouvernement. L'île tombe dans une anarchie toute nouvelle. Campofregoso faible et nul, ni attaqué ni respecté; Paul Rocca, dictateur des gueux, avec un salaire et les deux tiers des places; le roi d'Aragon, qui envoie le vice-roi Imbissora avec deux cents soldats pour supplanter et Campofregoso et Rocca ; les vicissitudes de ce dernier enlevé par un corsaire, vendu à Campofregoso son rival, relâché contre son fils donné et oublié en otage, et enfin prisonnier de ce fils qu'il a jeté dans le parti des Génois ; Calvi et San-Bonifazio, sous la juridiction exceptionnelle de Gênes ; Pietra Ellerata, sous Charles Casta, et tous les châteaux entre les mains des seigneurs qui se combattent, forment un chaos où l'on ne peut rien reconnaître, si ce n'est un roulis sourd, confus, perpétuel

et fiévreux, pour se dérober à Gênes par l'Aragon, et à l'Aragon par Gênes en cherchant sans cesse un gouvernement au rabais.

L'excès même du désordre détermina enfin chez le peuple une nouvelle décision; et voyant qu'il chercherait en vain son salut, soit dans la république de Gênes, si violemment agitée; soit dans le royaume d'Aragon, protecteur des châteaux; soit dans le saint-siége, trop impuissant; soit dans les prédications des moines, trop absurdes; soit dans les utopies des Giovannali, qui sortaient de l'histoire pour tomber dans la philosophie, il se prosterna devant le veau d'or qui fut son véritable rédempteur, et, réuni à la diète du Golo, il se donna corps et âme à la Banque de Saint-Georges, sous la condition expresse que jamais elle ne donnerait une solde aux Caporali. Cette décision parut si logique, si démocratique, si sociale, si religieuse et sacrée à tout le monde que personne ne trouva à y redire, et que l'évêque de Mariana, toujours ami de la multitude, fut accepté comme lieutenant général par les actionnaires de la Banque.

Procédant avec une sagesse qui répondit à l'attente universelle, la Banque désintéressa toutes les parties; ses compensations firent taire Louis et Galéas Campofregoso; son administration gagna la république même de Gênes, qui lui céda San-Bonifazio et Calvi; et tandis que l'or donné de la main à la main aplanissait les plus considérables obstacles, l'or traduit en soldats, en cuirasses, en mousquetons, en canons, complétait la liquidation en repoussant au sud l'invasion des Aragonais, et au nord les rébellions du Cap-Corse. Les résistances tombaient l'une après l'autre devant cette force pécuniaire régie par une assemblée de capitalistes. Raphaël

Lecca, emporté par l'idée trop tardive de défendre encore l'indépendance avec le secours de l'Aragon, se fait battre deux fois et meurt écartelé par ordre de la Banque qui expédie ses membres aux quatre points de la Corse; sa famille, très-nombreuse, donne vingt-deux personnes à l'échafaud; on chasse tous les Cinarchesi; Giudice de Rocca erre comme une bête fauve à travers les bois, pour passer enfin en Sardaigne, où il cesse de vivre. La compagnie, campée à Bastia, rase les alentours : Niolo, Sia, Sorno, Coasina, Savedentro; ses potences enlèvent sur leurs poutres transversales les chefs des plus anciennes familles, et dans le Midi, les châteaux disparaissent, à l'exception d'Istrie et de Cinarca.

Tandis que les masses se laissaient gagner par le gouvernement de la lettre de change et du comptant, les vieux partis mutilés, broyés, furieux et poussés par une exaltation qu'aucune coercition ne pouvait étouffer, tournaient le regard vers Gênes, la terre de la spéculation et des chances, le seul endroit où il y eût encore des joueurs, des guelfes et des gibelins, maîtres du terrain et paradant dans cette fraction de la république échappée à la nouvelle république de la Banque. Paul Rocca, exilé en Sardaigne; Giocante Lecca, représentant d'une famille deux fois massacrée par les hommes de Saint-Georges; Vicentello d'Istria, descendant de l'ancien Vicentello qui soudoyait le premier les Caporali; tous les anciens châtelains, habitués à suivre le parti aragonais, se rallièrent par l'entremise de l'évêque d'Aléria, toujours ami des Génois, aux Campofregoso, les plus puissants parmi les comédiens de la république politique. Mais avant que la féodalité pût obtenir sa reprise avec les Caporali ou les moines, les deux répu-

bliques de la finance et de la politique génoise se donnaient à Milan, en 1464. Ce fut donc avec les soldats des Sforza, dans les forteresses, les postes importants gardés, les issues barrées, que la féodalité fit sa dernière apparition, réduite à des proportions inoffensives pour Milan et pour Saint-Georges, quoiqu'il lui fût permis d'ensanglanter encore tous les rochers et toutes les masures de la patrie, en cherchant un rabais désespéré contre l'avare finance des capitalistes génois. Dans ce dernier épilogue de l'anarchie, les rouges et les *noirs* renouvellent sous une autre forme la scission des Cagionacci et des *Ristagnacci*, et celle plus ancienne de Giudice et de *Giovanninello*. Les familles se tournent contre les familles, les frères contre les frères; les victoires annulent les victoires; un instant, Giocante de Lecca obtient le triomphe des Rossi : l'instant d'après, *Sambuccaccio* d'Alando, neveu de l'homme qui avait ouvert la carrière de la crise, en proclamant la république contre les châtelains, triomphe avec les *Negri*. Des gouvernements légers, mobiles, moitié batailleurs, moitié parlementaires, se succèdent rapidement, emportés parla misère : *Alando* et *Borsa* tiennent à peine quelques jours; *Teramo* Casabianca, chef des noirs, et *Giudicello* de Gaggio, passent à leur tour; Charles Casta, probablement intermédiaire entre les deux sectes, ne paraît que pour marquer un nouveau progrès, dans cette anarchie subtile et perçante où les rouges et les *noirs* s'acharnent plus que jamais au combat. « Occorreva ogni giorno un infinità di mali. » On convoque diète sur diète, et, au milieu d'un chaos de batailles à la fois microscopiques et terribles, on voit d'abord le fils du comte Paul de la Rocca, qu'on appelle Vainqueur de la guerre, Vinciguerra, parce qu'il dompte Caporali; ensuite Charles de la Rocca, son frère, qui

le trompe, et qu'on appelle Vainqueur de la petite guerre, Vinciguerella, parce qu'il triomphe par la ruse et non de vive force. Bientôt Colombano son neveu le supplante, au nom du peuple, pour semer l'épouvante parmi les anarchistes; mais une nuit son armée s'évanouit, et Charles Rocca reparaît une seconde fois victorieux par la ruse. Au reste, aussi vaillant qu'adroit, véritable chef des condottieri indigènes, à force de calculs et d'audace, il fait cesser les murmures des Corses qui l'appelaient Vinciguerella; et le voyant maître des Lecca, des Caporali qu'il réprime, des factieux qu'il réduit à l'impuissance, de Cinarca qu'il obtient par achat, on le compare à l'antique Arrighetto bel Messere, qui apportait la liberté dans la Corse de l'an mil. Cependant une descente de Tomasino Campofregoso suffit à le briser à son tour, et un domestique qu'il avait outragé l'achève par trahison, d'un coup de poignard, sans que le nouveau chef puisse s'établir : car enfin les troupes milanaises, qui assistaient depuis treize ans, l'arme au bras, aux péripéties indigènes, s'ébranlent à la vue des Génois qui arrivent, et ôtent le demi-jour qu'ils laissaient à la politique du vieux temps.

Jean-Paul de Lecca, acheté par le gouvernement de Milan, dont il facilite la domination, se constitue, non pas tribun, dictateur, gouverneur ou sous-tyran, rôles usés jusqu'à la corde, mais grand exacteur à ses risques et périls de tous les impôts: ce qui le met au niveau de la conquête et au-dessus de tous les chefs de l'île. Quand Milan perd Gênes, en 1480, Tomasino reprend la Corse, et Jean-Paul passe au service du nouveau maître qui le considère comme l'homme indispensable, l'inévitable receveur de tous les gouvernements possibles. Les Fregoso et leur agent pécuniaire poussaient si loin

le raffinement de leurs opérations financières que, le vol et la spéculation se confondant dans leurs avides imaginations, ils avaient inventé un nouveau mode de battre monnaie, qui consistait à enlever les hommes dans l'unique but de les forcer à se racheter. Nous sommes opprimés par d'indignes tyrans, se dirent enfin les Corses indignés, appelons un haut et puissant seigneur qui les écrase, et un rival de Jean-Paul de Lecca se tourna vers le seigneur de Piombino, qui arriva avec force chariots, vaisselle, musiciens, baladins et bouffons, plus une armée de cent hommes. Effrayés de voir un si formidable appareil, les Fregoso se hâtèrent de tout vendre à la Banque de Saint-Georges : parlements, tribuns, héros, dictateurs, diète, Caporali, Rossi, Neri, Ristagnacci, Cagionacci, tout passa au pouvoir des actionnaires à des prix très-modérés, y compris l'exacteur modèle, Jean-Paul de Lecca, nécessairement acquis par son intelligente cupidité à toutes les opérations les plus lucratives de la crise financière et militaire.

Une dernière insurrection montra à quel bas prix étaient tombées les vieilleries politiques du moyen âge, au service de l'indépendance nationale. Qui la provoqua? Les Fregoso, ces vendeurs des Corses. Devenus doges de Gênes, ils semaient la rébellion en secret et l'attaquaient en public, se réservant ainsi de l'exploiter ou de l'écraser, suivant la fortune du jeu. Quel était le héros officiel de ce mouvement? Ce Jean-Paul de Lecca, exacteur modèle de Milan, de Gênes et de Saint-Georges, l'homme qui avait fait tous les prix des ventes et des reventes et qui ne pouvait opposer à la Banque qu'une colère d'escompteur ruiné par une concurrence supérieure. Il courait la prime, se trouvant lésé dans le report. Quels étaient ses moyens pour déli-

vrer la patrie? L'intrigue et l'argent, la spéculation politique et financière, qui promettait un salaire aux Caporali, et qui ramenait sur la scène toute l'anarchie du moyen âge pour la revendre, avec benéfice, au premier offrant, de Gênes, de Milan ou de Piombino. Enfin quel fut son succès? Même les Caporali d'Omessa, de Casta et de Campobasso raillèrent l'insurrection en dédaignant la solde. Rinuccio de la Rocca, momentanément entraîné, revint à la Banque. Jean-Paul battu par les Rocca, par Calvi, par Gênes, forcé de se replier sur Cinarca, sur Vico, sur Lecca, chassé de forteresse en forteresse, se réfugia en Sardaigne, et lorsque, en apprenant la vente de Gênes à Milan, il se jetait de nouveau sur l'île, en 1488, avec un corps de trois cents Sardes « abandonné de Dieu et des hommes, dit la chro« nique, il retourna en Sardaigne, en laissant une par« tie de ses complices sur l'échafaud. » La Banque donna enfin sa dernière conclusion en construisant Ajaccio dans la Corse transmontane. Ainsi, au commencement de la crise, la Société de la Maona avait construit *Bastia*, et cette capitale gibeline avait rendu possible la conquête et la démocratie, dans la région cismontane. Ajaccio, capitale guelfe, paralysa pour toujours l'anarchie féodale, sans cesse ranimée par les châteaux d'Istria, de Rocca, de Cinarca et de Lecca.

Telle fut, en 1492, l'issue de l'interminable odyssée des Corses, à travers les vicissitudes les plus variées et au milieu d'une fantasmagorie où l'on évoqua si souvent les héros les plus anciens. Quarante-cinq fois on changea le gouvernement : six pour arriver à établir le principe que l'île devait être vendue et liquidée par la transformation de l'ancienne géographie dans la nouvelle, ébauchée à Bastia; six pour maintenir ce

principe contre la réaction des vieux partis de Rocca; quatre pour le défendre contre Vicentello d'Istria, qui ajoutait aux forces naturelles de la féodalité celles soudoyées des Caporali; onze pour arracher le gouvernement aux piques des Caporali, et le transmettre aux mouvements plus rationnels de la Banque de Saint-Georges; treize pour épuiser la vitalité corse dans les batailles et les courses des Rossi, des *negri*, des deux Rocca hostiles et des autres chefs aux prises entre eux, tandis que Milan, indifférente sur l'issue de ces inutiles combats, gardait les forteresses; et six enfin pour solder tous les comptes entre Milan, Gênes, les Fregoso, la Banque et l'exacteur modèle, devenu héroïque par un caprice de financier. Parfois, en voyant des armées de cent ou de soixante-dix hommes, on résiste à peine à l'envie de rire, et l'illusion des distances qui grandit les grands personnages et rapetisse les petits, engendre de si fantastiques perspectives que, dans la contention de l'esprit, nécessaire pour compter de si microscopiques révolutions, on retient son haleine, de crainte que le moindre souffle ne disperse les combattants. Mais c'est une illusion : il n'y a rien de ridicule dans le monde, si ce n'est le monde lui-même car les mêmes lois régissent les grands et les petits, de sorte que nous avons vu, de nos jours, des nations de trente à quarante millions d'hommes, où cent insurgés résolus, campés sous une porte, dans un carrefour ou dans de misérables ruelles aussi inconnues que les maquis de la Corse, ont tenu en échec le roi, les chambres, les ministères, la finance, et provoqué des changements devenus plus tard la ruine d'une dynastie. Que dis-je? un seul homme, un régicide ne peut-il pas jeter une nation dans le délire?

Par un spectacle opposé, la Sardaigne reste absolument immobile sous la riche domination des Aragonais, et toute la crise s'y concentre avec des formes originales dans l'insurrection d'Oristano, qui rêve toujours l'indépendance et l'unité, en promettant ainsi aux trois autres judicatures l'expulsion de l'étranger, mais un plus grand esclavage. Le faux libérateur régnant à Oristano, Hugues IV, pèse tellement sur ses propres sujets que, las de porter le poids de la guerre, ils le massacrent avec sa fille, en 1383, et proclament la république, comme Pavie, Foligno, Camerino ou la Corse du « tempo di Comune. » Bientôt leur république, atteinte par la misère, ne pouvant plus se soutenir, se laisse décomposer par Busco et Groceano, qui proclament leur propre liberté ; ses confiscations, ses proscriptions, ses colères contre la dynastie exilée, loin de combler l'abîme de la détresse, le creusent encore plus profond, et la dynastie reparaît enfin avec la seigneurie. Mais ce n'est plus l'antique famille, aux mœurs cruelles, au despotisme illimité, aux sombres projets; ces républicains qui ont massacré Hugues, ces plébéiens qui ont sapé les fondements de l'ancien édifice, en fouillant dans le roc, font paraître une fée, Éléonore, sœur d'Hugues IV, une déesse qui, en levant la main, reconstitue l'État et continue la guerre de son frère, en lançant le condottiere, son mari, contre le roi d'Aragon. Trahi, emprisonné par les Aragonais, elle le délivre, et s'il n'était pas dans les destinées qu'elle triomphât du roi, adorée de ses sujets d'Oristano, elle leur laisse en éternel souvenir la « carta di Locu, » qui réforme l'État. Le roi n'étouffait une nouvelle tentative qu'en s'emparant lui-même de « la carta di Locu, » la généralisant aux trois autres judicatures, en en faisant

la loi fondamentale de la fédération, et après une dernière tentative de Léonard II, lorsque Oristano elle-même s'éclipse pour céder la place à l'astre nouveau de Sassari d'après la loi qui condamne à périr toutes les villes militaires, la Sardaigne se trouve en même temps liquidée et amarrée à l'Espagne par Cagliari et *Sassari*, comme la Corse à Gênes par *Bastia* et Ajaccio.

CHAPITRE VII.

LA CRISE DANS LE ROYAUME DES DEUX-SICILES.

Charles Duras, chef de l'insurrection gibeline, étrangle Jeanne I, sa mère adoptive, — mais il ne parvient pas à maîtriser la fortune. — Marguerite sa femme tombe sous le coup d'une nouvelle rébellion. — Ladislas, fils de Marguerite, ne remonte sur le trône que par la force de l'argent qu'il ramasse d'une manière plébéienne. — Caprices et révolutions de Jeanne II, qui emprisonne son mari et vit comme une fée. — Solution dernière avec la famille d'Aragon. — Mêmes vicissitudes dans la Sicile enfin réunie au continent, — et dans les diverses villes du Midi qui répètent en sous-ordre l'histoire de Naples et de Palerme.

Le soleil de Naples, ruisselant de vitalité et de lumière, ne féconde pas assez le sol pour lui épargner les déchirements de la haine. Aucune faveur de la nature ne remplace la lueur métallique de la monnaie, cette création de la cupidité et de l'intelligence des hommes, et c'est ici que les juifs ont droit de répéter avec les saints que notre salut dépend de l'état de notre âme, et que tous les trésors du monde ne servent à rien, si notre esprit est vicié. En effet, ôtez l'intelligence, je veux dire la loi qui nous réunit, le gouvernement qui nous assiste, l'armée qui nous défend et la terre fertile ne servira pas plus que le désert sablonneux, et l'onde nourricière pas plus que l'eau fétide des marais. Jeanne pouvait se croire la plus heureuse des reines; aucun seigneur italien ne l'avait surpassée dans l'art de trahir les deux

sectes; elle voyait à ses pieds la poésie et la politique; les plus illustres personnages de l'Église et de la chevalerie s'unissaient pour rendre hommage à son incomparable sagesse. Mais, à ses derniers jours, le ciel d'or de l'impartialité, sa prodigue influence, la richesse qu'il multipliait avec les arts de la paix, le bonheur qu'il répandait en apaisant les partis, s'effacent tout à coup, et la papeauté, ce soleil de l'unité chrétienne, qui brillait sur le royaume pour le protéger contre l'envieuse Sicile, paraît double dans les deux astres de Rome et d'Avignon, dont les rayons hostiles et croisés jettent une lumière fausse et troublée sur le sol. La sédition éclate avec une promptitude magique. Le jour même où le pape français, Clément VII, arrive à Naples poursuivi par l'émeute romaine, la plèbe devenue gibeline, comme le peuple du Tibre, les Ciompi de Florence, ou les marins de Gênes s'insurge contre les nobles, la reine, son archevêque et son pape; et, si le bourreau et la potence font avorter le mouvement de cette foule inconsistante et confuse, bientôt la guerre civile éclate plus forte entre la haute et la moyenne noblesse, et, en 1381, la rebellion gibeline, encore plus vaste, trouve son chef, Charles Duras, héritier présomptif d'adoption, qui lève son drapeau contre sa mère adoptive au nom du pontife gibelin, proclamé par les Romains. Le sol s'entr'ouvre, pour ainsi dire, sous les pieds de la reine; sans autre appui que celui du pape d'Avignon; honnie du peuple, qui la rend responsable de la misère croissante, ses drapeaux sont insultés, traînés dans la boue, quand elle demande de l'argent pour combattre. Brunswick son mari ne peut lui donner qu'une épée, sa tradition guelfe lui permet seulement d'opposer un nouveau fils d'adoption, Louis d'Anjou, à *Charles*, qui

s'avance à grandes marches; et vaincue à la bataille de Naples, assiégée dans son château, elle meurt étranglée par ordre de Duras, désormais chef d'une tyrannie plébéienne[1].

Duras ne règne qu'en combattant les comtes guelfes de Fondi, de Bojano et de Caserta, le duc d'Andria qui se rallie aux rebelles, Louis d'Anjou que la dernière vo lonté de la reine appelait sur la scène, le pape d'Avignon qui s'acharne à la lutte comme suzerain guelfe ou français. La foi, l'honneur, la religion, Dieu, aucun principe du vieux monde ne peut lui rendre l'impartialité des seigneurs ni lui épargner la catastrophe des tyrans; et, pour conjurer la misère qui l'accable, il est forcé d'acheter le patronage du pape italien au prix de Capoue, Amalfi, Scafati, Cajazzo, Caserta, de ces alentours mêmes de Naples que jadis Charles d'Anjou refusait à l'Église avant de voir le royaume. Il va sans dire qu'il perd la Provence, cet appoint si nécessaire, et sa décadence est si fatale, son action tellement liée à celle du pape, de l'antipape et du prétendant, qu'il ne peut pas plus retarder que précipiter sa catastrophe; on dirait que quatre planètes distinctes emportent les quatre chefs dans un mouvement rotatoire sans qu'ils puissent maîtriser leur destinée. Ainsi, le pape gibelin voudrait accabler plus que de raison son vassal gibelin; mais Charles l'attire à Naples, comme dans un guet-apens, l'intimide en lui rendant des honneurs dérisoires et menaçants, le relâche en conspirant derrière lui avec ses cardinaux, et l'assiége à Nocera en procurant ainsi à ses propres troupes la comédie quotidienne d'une ex-

[1] Qui pleurait, disent les *Diarii*, qui riait, qui fuyait au château, qui cachait ses biens, qui sa personne.

comunication plénière avec les torches retournées, le tintement désolé de la cloche, et les malédictions d'usage si puissantes au moyen âge et si plaisantes à l'époque des condottieri. Cependant si Urbain VII, en multipliant les attaques en dépit de la mesure déterminée par le *fatum*, tombait à la merci de son vassal, Charles, à son tour en triomphant au delà de ses forces, donnait au pontife gibelin l'appui des guelfes eux-mêmes qui l'arrachaient au siége de Nocera pour que le tyran gibelin du royaume ne devînt pas trop puissant. Plus tard, Charles disparaissait sur un autre théâtre, en Hongrie, sous le coup d'une autre révolution; mais cette chute trop accélérée, véritable perturbation dans ce système planétaire du Midi, se trouvait, elle aussi, compensée par l'apathie du peuple et par la ruse de la régente qui continuait à régner au nom de son mari, qu'elle disait vivant jusqu'au moment où la nouvelle de sa mort pouvait être impunément annoncée.

Bientôt Marguerite devint le bon et le mauvais ange de la crise. Douée d'une intelligence lucide et d'un cœur incapable de battre à contre-sens de l'esprit, elle adorait l'argent, elle n'estimait que l'argent, elle sacrifiait tout au veau d'or. Tout ministre qui parlait de remplir ses coffres la faisait sourire et gagnait sa protection; mais on n'avait qu'à murmurer un mot sur la nécessité de ménager ses sujets que ses sourcils se fronçaient, que sa colère éclatait. Les deux mots de bien et de mal n'avaient pas de sens pour elle, le doit et l'avoir régnaient sans partage sur toutes ses affections; très-ferme d'ailleurs et très-rapide, ses projets absorbaient immédiatement son argent et le traduisaient en bénéfices politiques. Tant que le royaume déclinait en s'engouffrant dans les abîmes de la crise, Marguerite en précipitait la chute;

son avidité semait le mécontentement; les 20,000 ducats qu'elle soutirait au pape gibelin, redevenu son protecteur naturel, ne la dispensaient pas de pressurer ses sujets; le peuple de la capitale se révoltait à demi en créant la magistrature des Huit; les provinces agitées se ralliaient peu à peu au pape guelfe d'Avignon, au nouveau prétendant, Louis II d'Anjou, à Thomas Sanseverino, descendant d'une famille guelfe depuis les temps de la maison de *Souabe*; et Thomas, ayant pris le titre de vice-roi de la rébellion, convoquait le parlement d'Ascoli, qui réunissait toutes les forces de la secte et arrivait sous Naples avec 4,000 cavaliers et 2,000 fantassins. La veuve du roi *Charles*, qui aurait bravé une armée, partit sur-le-champ avec son fils *Ladislas*, quand elle apprit que son rival Louis avait envoyé deux galères avec 25,000 ducats.

Mais une fois réfugiée à Gaëte, asile des célèbres banqueroutes du Midi, elle ne put tomber plus bas; le sable qui la retint sur ce nouveau bord rendit impossible une nouvelle chute dans un précipice plus profond, et toutes ses mauvaises qualités, son héroïque avidité, son absence de principes, son âpreté au jeu, illuminées par l'amour maternel et portées à leur plus haute puissance, tournèrent alors au profit de la royauté qu'il lui fut permis d'arracher de l'abîme. C'est que Louis II d'Anjou détrompait vite les Napolitains sur le compte des fabuleuses richesses qu'on lui croyait; à peine défrayé par l'aumône de son pape d'Avignon, il ne représentait qu'un interrègne, un intermède, une quasi-république, l'une de ces mille négations éphémères, où la misère s'emparait des oripeaux de la royauté pour les ôter à d'anciens chefs et les transmettre à des chefs régénérés; sans le savoir il répétait le rôle fugitif des insurgés de

Camerino ou de Foligno, de Forli ou de Faenza, de Milan ou de Bologne, de Rocca ou d'Oristani. Avec le coup d'œil de l'aigle affamé, Marguerite explore tout le littoral, et, au milieu du bruit des marchands sur la plage, elle saisit distinctement « que les Chiaramonti de Modica, de Sicile, sont riches comme des rois et qu'ils aspirent au trône de Palerme comme des ambitieux effrénés, ce qui revient à dire qu'ils sont les hommes les plus cupides, les plus crédules, les plus faciles à tromper, les plus superstitieux qu'on puisse trouver dans la Méditerranée, cet amphithéâtre de toutes les révolutions de l'époque. » Aussitôt elle recommence le jeu des seigneurs en offrant son fils Ladislas, qu'une vieille libertine aurait évalué quelques ducats et que les Chiaramonti estiment au prix d'un trône. Avec cette amorce, elle prend une partie de la vaste fortune de cette famille, heureuse de lui donner une héritière. Grâce à cette fortune qui constitue une admirable mise de fonds, elle obtient le concours cupide du pontife romain, qui pousse la complaisance jusqu'à permettre au jeune Ladislas de répudier sa jeune épouse devenue inutile, puisqu'il avait touché sa dot. Aussitôt cet argent, ramassé par la double force d'une escroquerie et de l'Eglise, se transforme en bataillons, en compagnies, en soldats, lesquels, sous la direction du prétendant de Gaëte, prennent Aquila, qui paye 40,000 ducats pour éviter le sac. Voilà un succès qui décide le pape à débourser 25,000 florins contre la promesse de quelques villes au profit de son frère. Des cardinaux imitent Sa Sainteté, en risquant leur argent pour gagner une foule de châteaux au pouvoir des Angevins. En 1400, Ladislas s'empare de la plus grande partie du royaume, et plus tard il arrive à Tarente, où, ne pouvant entrer de vive

force, il bat encore monnaie de sa main royale, et épouse la princesse de Tarente qu'il délaisse sur-le-champ, car, d'après l'expression de Constanzo, « jamais de sa vie « il ne coucha avec elle, si ce n'est la nuit du ma« riage. »

Digne de sa mère, il poursuit sa martingale politique en portant la guerre dans les Etats romains. En 1406, il prend Rome. Deux ans plus tard, il la reprend. Voyant la seigneurie de Milan décomposée par les rébellions fédérales, il en rêve la conquête, il se dit déjà roi d'Italie, « rex Romæ; » il arbore déjà la devise: « aut « Cesar, aut nihil, » dernière expression du jeu qui l'engage à doubler sans cesse sa mise. Un empire d'argent se présente à son imagination joviale comme l'unique but qui puisse l'arrêter, et quand même il voudrait y renoncer, comment, sans le titre d'empereur, pourrait-il s'imposer à Jean XXIII, le pape néo-guelfe de Bologne, et mettre hors de combat le prétendant français, qui multiplie les attaques? Mauvais sujet en ménage, bon enfant dans les camps, libertin dans les villes, il marche donc son train, vendant les fiefs au rabais aux nobles, aux bourgeois, aux juifs, régénérant le royaume à force de bassesses, répondant à toutes les attentes plébéiennes avec la triviale ardeur avec laquelle il demande de l'argent pour renouveler sans cesse ses armées. La fortune le seconde. Deux fois battu par Louis d'Anjou, il refait encore son armée captive avec quelques trompettes qui rappellent ses troupes en promettant une prime par soldat. En 1412, il vend la paix à Jean XXIII pour recommencer la guerre avec l'argent même qu'il touche; l'année suivante il achète les Orsini, qui l'avaient deux fois chassé de Rome, et François Sforza, qui l'avait toujours combattu. Il arrive à Pérouse moitié

conquérant, moitié révolutionnaire, et tandis que Florence tremble, que les guelfes déclinent, que le pape ne saurait lui résister, qu'aucune religion, aucune morale ne suffirait à contenir ce lazarone couronné qui réclame l'Italie, une nuit d'amour dans la ville des poisons l'enlève aux vivants.

Sa sœur Jeanne II lui succède, en 1416, pour nous transporter dans la seconde période de crise, où, après avoir rétabli le royaume dans toute son étendue, il s'agit de le liquider en présence de ses propres condottieri. Que les barons soient impuissants contre le roi, que la vieille fédération grecque, longobarde ou normande, ne puisse plus dissoudre l'unité royale, que le pape soit plus forcé de renoncer à l'espoir de la ranimer et de bouleverser la centralisation napolitaine, que tout mouvement partant d'Ascoli ou de Tarente soit destiné à échouer devant le premier piége qu'on lui tend, comme les résurrections de Lodi ou de Crémone contre Milan, rien n'est plus évident. Ladislas a mis hors de doute la force de Naples sur le sol du Midi. Et cependant, aucune question n'est vidée; non-seulement on ne sait pas si la capitale de Charles d'Anjou et de Robert s'étendra jusqu'en Provence à travers la Méditerranée ou jusqu'à Pérouse à travers les Etats de l'Eglise; mais, faute de paye, l'armée s'évanouit comme par enchantement; les soldats désertent la reine pour suivre Fabrice, Jules-César de Capoue, les Caldore et le comte de Troie; parmi toutes les terres conquises dans la campagne de Rome, on ne garde plus qu'Ostie et le château Saint-Ange.

Jeanne résout tous les problèmes de la milice et de la finance en régnant comme une fée dans un palais de cristal. Convaincue que sa personne voluptueuse et

sacrée, chérie du peuple et objet des rêves de tous les chevaliers n'a qu'à se produire dans les fêtes pour que le royaume suive sa destinée naturelle; persuadée que l'essence de la monarchie consiste précisément dans le bonheur du monarque se communiquant tout seul comme la lumière du soleil, elle s'adore elle-même, se prosterne devant ses propres caprices, se dévoue au plaisir, à l'amour, à la vanité, à l'ambition, à la jalousie, à l'intrigue, à toutes les passions qui entourent les trônes. Chez elle, la dureté de Charles III, l'avidité de Marguerite, le joyeux entrain de Ladislas se transforment en la bienheureuse religion de l'insouciance, et les victoires, les défaites, les guelfes, les gibelins, les prétendants, les papes, les financiers, toutes les puissances du jour tournent autour d'elle d'après la loi de leur magique gravitation, en donnant seuls le résultat arithmétique de la liquidation générale. La reine s'amuse : voilà donc le condottiere Jean Sforza qui tombe à ses pieds, amoureux; il lui promettrait, s'il le fallait, de l'emporter sur son cheval à travers le feu de l'enfer. Mais le sourire de la fée, les rêves du guerrier réveillent une jalousie poignante dans le cœur du ministre Pandolfello Alopo; son front, chargé de soucis, représente involontairement la finance qui suppute le coût des aventures militaires, et grâce au pouvoir qu'il tient d'un premier caprice de Jeanne, il précipite le soldat trop heureux au fond d'un cachot. Bientôt des troubles fantastiques s'annoncent de loin, des ombres guelfes voltigent autour du palais royal, des conspirations vraies ou simulées soulèvent de sombres nuages, le soleil s'éclipse, l'orage gronde dans tout le royaume. Cette fois, Jeanne veut un nouvel amant, un protecteur avec lequel elle puisse s'épancher; désormais ses sujets lui

déplaisent, ses inférieurs la fatiguent de leurs jalousies réciproques ; elle redoute en même temps un égal, et elle donne sa main au comte de la Marche, du sang royal de France, résigné à jouer le rôle de mari de la reine. Ce Français, ce paladin n'est pas encore arrivé qu'il jette l'effroi parmi les amoureux; l'infortuné Pandolfello se hâte de descendre au fond de la tour où il avait enchaîné son rival Jean Sforza : une coalition seule peut les sauver tous deux; et le premier, libérateur, le second, délivré, reparaissent dans les salles du palais, unis par un mariage qui les rend beaux-frères, et se disposent à braver l'hyménée royale. Cesdeux représentants de la finance et de la milice s'attendaient à un combat loyal soumis aux règles olympiques des tournois de la cour, avec les paroles dorées de la perfidie, les nuages brillants de l'intrigue, les ingénieuses péripéties ménagées aux adversaires, et les dénoûments imprévus ménagés à tout le monde; mais les guelfes vont à la rencontre de l'époux barbare, lui livrant d'emblée tous les secrets du sérail. Il charge de fers Jean Sforza, qui allait à Bénévent lui offrir ses hommages, et quand il arrive à Naples, sa colère mal dissimulée et la tristesse de la reine apprennent aux dames et aux chevaliers réunis pour fêter le mariage, que le palais est en deuil et le royaume dans la désolation. Le lendemain, la cour s'assombrit encore plus quand le comte de la Marche enlève Alopo et le fait torturer, décapiter et jeter à la foule, qui le traîne dans les rues et le pend par un pied au gibet. Des mercenaires français occupent la capitale et les provinces, les guelfes veillent en armes dans toutes les villes, la reine elle-même, entourée de gardes qui ne la quittent pas des yeux, gémit et se désole; ses sujets, écrasés par la tyrannie guelfe du royal condottiere,

pleurent et songent à la joyeuse forfanterie de Ladislas qui régénérait le royaume en vendant les fiefs et en trompant les femmes.

Tout ce panorama de douleur s'évanouit par un enchantement de la fée captive. Sans toucher aux prosaïques conspirations de ses gibelins, sans se mêler des vulgaires affaires de l'Etat, sans appeler aucun libérateur politique, elle se borne à tourner ses regards langoureux vers son farouche époux et à lui livrer amoureusement la tête du prince de Capoue, ennemi repenti qui lui offrait son secours. Dès lors l'argus français s'assoupit, la reine conquiert la liberté de sortir de son palais, et un jour elle se rend à dîner chez un marchand florentin pour achever sa délivrance. Là elle se montre affligée, les larmes aux yeux, pâle, défaite : aussitôt la plèbe attache sur elle ses regards idolâtres; la foule grossit, elle gronde, elle mugit, elle éclate avec une rapidité fantastique; le tyran humilié tombe sous la tutèle de sa femme, sous les intrigues de Sergianni Caracciolo, et, emprisonné au sortir d'un souper où il s'était montré indocile, il ne s'évade que pour se jeter dans un monastère au pied des autels, car le monde tout entier n'a plus de refuge à lui offrir contre le ridicule de son inconcevable catastrophe. D'autres scènes se suivent jusqu'aux derniers jours de la reine, et toujours des scènes d'amour, de volupté, d'insouciance. Jeanne ne songe qu'à suivre les impulsions de son cœur en aimant Sergianni ; celui-ci ne pense qu'à écarter les rivaux ; Jean Sforza et Jacques Caldore, qn'à se disputer la solde et le commandement ; l'égoïsme règne sans partage au milieu des fêtes continuelles, et le peuple semble à la merci, tantôt de Caldore qui supplante Jean Sforza, tantôt de Jean Sforza qui livre une bataille à Sergianni

amant de la reine, tantôt de Louis III d'Anjou, qui arrive protégé par le pontife, tantôt d'*Alphonse* d'Aragon, dont Jeanne fait son fils adoptif qu'elle repousse ensuite pour adopter Louis III. Ces deux successeurs présumés restent aux prises; pendant onze ans *Alphonse* tient entre les mains la forteresse de Naples assiégée par les troupes de la reine; pendant onze ans son capitaine envoie tous les jours au marché faire ses provisions du consentement des assiégeants. Un coup de poignard qui emporte Sergianni, devenu trop insolent, pèse beaucoup plus dans la balance de la cour et du peuple que les armées d'Aragon ou d'Anjou, les écus d'Espagne ou de France, la volonté du pontife ou l'indiscipline des condottieri. Mais à la mort de Jeanne, après sept ans de guerre entre les deux prétendants, le royaume trouve avec le triomphe d'Alphonse d'Aragon ses confins aussi vastes et plus naturels que ceux tracés par Ladislas, son capitaine qui détrône à jamais l'anarchie des condottieri sans désarmer la patrie, et son indépendance assurée contre les expéditions des prétendants, et les séditions du saint-siége. Si Alphonse ne prend pas Rome, s'il perd la Provence qui appartient désormais à la gravitation de Paris, s'il renonce à l'idée de fonder un empire d'argent, de même que les Visconti et les Sforza renonçaient à l'unité italienne, et la maison de Savoie à une papauté excentrique, il apporte cependant à Naples la proie de Palerme perdue depuis l'ère des tyrans avec les Vêpres siciliennes; et, sous Ferdinand, le royaume se réorganise avec son parlement rétabli, ses vice-rois dans les provinces, ses finances réformées et sa capitale agrandie et peuplée de grandes familles espagnoles dans l'impossibilité d'écouter les suggestions de l'Eglise. Et voyez combien l'aristocratie, le papisme et l'alliance française étaient op-

posantes, c'est-à-dire prédestinées à l'imprévoyance, à l'impuissance et aux catastrophes ! En 1480, l'héritier présomptif fait mettre un balai dans son casque pour signifier que sous peu il balayera tous les barons. «Soyez joyeux, dit-il à ses familiers, bientôt vous serez les premiers du royaume, vous ne verrez plus personne audessus de la cour, » et on voit les barons assez étourdis pour s'insurger avec l'alliance discréditée de Rome, avec les espérances déçues d'un secours français, avec la prétention folle d'opposer, malgré lui, le puîné à l'aîné du roi, et avec la téméraire insouciance de signer la paix pour ajourner leur tentative à l'occasion où ils verraient le ciel propice à une nouvelle anarchie. Ils fêtaient ainsi une noce tous réunis dans un château, oublieux du passé, insouciants de l'avenir, calmes comme s'ils avaient été aux temps de la première Jeanne, quand soudain le roi les fait garrotter, enlever, disparaître; aucun d'eux ne revoit la lumière du jour, le peuple ne voit plus que leurs bijoux sur la personne du bourreau. Tel était le dernier résultat de cette crise où le parricide de Charles III, l'avarice de Marguerite, l'impudence de Ladislas, les amours de Jeanne, l'ambition d'Alphonse et l'infamie de Ferdinand se succédaient pour laisser passer et donner un nom historique à une série de vicissitudes en apparence dramatiques et réellement arithmétiques qui liquidaient toutes les guerres du moyen âge en fixant la géographie du royaume comme nous la voyons encore aujourd'hui.

Le satellite de la Sicile, surpris par la crise, au milieu de son anarchie aux fureurs africaines, ne confirme que trop la solution napolitaine qui l'absorbe. Pourquoi aurait-il continué le scandale de son indépendance ? La régence promettait déjà la main de la reine Marie à Jean Galéas de Milan ; les adversaires de la régence la donnaient à

Martin, frère du roi d'Aragon ; et, avec ses troupes, Martin se trouvait tellement supérieur aux Chiaramonti guelfes et aux *Artali* gibelins, qu'il rudoyait également les deux partis, se jouant de Catane et de *Palerme*, de Chiaramonti qu'il faisait exécuter, d'*Artali* qu'il réprimait, des troubles qu'il faisait taire et du bon sens qu'il faisait parler, en accordant une sorte de liberté de la presse à Guarino, honoré du privilége de porter une vessie et d'en frapper la figure de tous ceux qui disaient des sottises. A sa mort, l'héritier des Chiaramonti, Bernard de Caprara, comte de Modica, aurait voulu jouer le rôle d'un roi d'argent, comme Vignati de Lodi, Benzoni de Crême, et une foule de seigneurs dont la caisse pouvait équivaloir à un état avarié : vieux, ambitieux et amoureux, il poursuivit la jeune reine Blanche de ses assiduités érotiques et financières, Syracuse et Palerme tombèrent entre ses mains. Blanche elle-même ne dut son salut qu'à une fuite nocturne où elle gagnait un vaisseau, presque à la nage; mais une fois la fée envolée, le comte de Modica ne recueillit de ses efforts que le ridicule titanique de tomber entre les mains du roi d'Aragon, rival heureux et préféré ; et, après avoir failli se noyer dans une prison et étouffer de honte dans une cage, en plein air, on lui pardonnait, pour qu'une mort tragique n'ôtât rien au plaisant de ses péripéties. Ce dernier drame héroï-comique couvrait la fatalité financière qui donnait la Sicile au premier venu, à la Sardaigne, à l'Aragon, qui étaient ses voisins et ses ennemis naturels, et définitivement à Naples où Alphonse arrivait en 1435, après s'être servi de l'île comme d'un pied-à-terre pour attendre la mort de Jeanne II, et tenir en échec Louis III d'Anjou.

Les scènes de Naples et de Palerme se répètent, sous

d'autres formes, dans toutes les villes du Midi, où on voit toujours l'image de celles du Nord à demi effacée par l'influence des rois. — Ainsi Buccio de Ranallo, chroniqueur d'Aquila, est tellement emporté par le démon de la crise pécuniaire, qu'il ne peut s'empêcher de glisser au milieu de ses vers le chiffre de 13,741 florins que la ville doit en impôts : de là les vieux partis sur la scène; Lalli qui fait une irruption en brûlant les maisons, cette fois gibelines, des *Todini*; sept fils qui l'appuient, la torche incendiaire à la main; les Camponeschi qui le suivent et combattent pour le prétendant angevin, tandis que les gibelins errent en exil, jusqu'au moment où Charles Duras, victorieux en 1384, les réintègre avec son influence, en forçant les guelfes à s'expatrier à leur tour. On voit plus tard la tyrannie militaire du condottiere Orsini : le soulèvement des guelfes qui le chassent, le massacre des *Roiani* qui appuyaient *Ladislas*, le triomphe de ce roi, qui fait bâtir une forteresse au cœur de la ville, et les partis continuent de s'entr'égorger, d'alterner les boucheries nocturnes, les incendies des villages et les batailles civiques en faveur des rois guelfes ou gibelins qui se disputent la couronne. Toutes les prises d'armes contre la dernière solution aragonaise sont appuyées par les prises d'armes des guelfes d'Aquila, et la grande trahison de Ferdinand, qui moissonne d'un seul coup toute la haute noblesse guelfe et pontificale, se reproduit dans la ville par l'acte satanique des Gagliofli, qui, parents, amis, alliés des Camponeschi, les attaquent soudain, en 1486, les massacrent et les jettent du haut des fenêtres de leur palais pour se détacher de cette famille compromise, et se réconcilier à jamais avec la cour, forcée d'emprisonner les chefs des deux partis qui

ont d'épouvantables meurtres à venger. — Des scènes analogues se passent à Cantazaro où, en 1417, le parti français massacre, une nuit, toute la garnison gibeline de la reine, dont les partisans prennent plus tard leur revanche en égorgeant les Français. Le carnage se répète d'ailleurs, en 1442, et même en 1466, parce que les guelfes s'associent aux insurrections des barons—Gaëte a ses « Ciompi, » son « tempo di comune, » sa république des gueux, à la manière de Pavie, d'Oristano ou de Florence; et, en 1352, elle immole douze citoyens des plus riches, en forçant les autres à s'enfuir. — Amalfi doit sa dernière ruine aux déchirements de cette époque, car, bouleversée par les partis, sous Louis II d'Anjou et sous Ladislas, elle décline à jamais, en perdant la moitié de ses habitants. — Dès 1356, les sectes de Giovenazzo alternent les expulsions, rasent réciproquement leurs maisons, se confisquent leurs biens, et lorsqu'en 1395 le peuple chasse tous les nobles, il ne s'apaise que parce qu'on lui accorde la moitié des emplois. Ici encore, les frémissements de la crise se prolongent, sous le règne d'Alphonse et de Ferdinand d'Aragon, jusqu'en 1461, à la chute des Spinelli, qui avaient soulevé les premiers la colère du peuple, en s'appropriant les biens communaux. — Si on parcourait une à une toutes les villes, depuis Tarente jusqu'à Fondi ou à Caserte, on verrait, sous des formes tantôt monotones, tantôt imprévues, la répétition continuelle des batailles et des expulsions d'Aquila, de Gaëte, de Cantazaro ou d'Amalfi, et toujours, d'après la loi qui condamne les partis à la mort, les villes militaires à un effacement complet, les villes romaines à dompter les Vêpres siciliennes dans l'île, et l'unité royale à détruire tous les vestiges des fédérations grecques, longobardes et normandes:

CHAPITRE VIII

LA CRISE A ROME.

Cruauté d'Urbain VI.—Vénalité de Boniface XIII. — Faiblesse d'Innocent VII et de Grégoire XIII. — Alexandre V règne en dehors de Rome et d'Avignon sous la domination de Balthasar Cossa, qui l'empoisonne. — Cossa lui succède au grand scandale du monde chrétien, étonné de voir un condottiere sur le trône de saint Pierre. — Les Orsini et les Colonna reviennent au combat pour se disputer la tiare,—mais la crise finit quand le pape oppose la forme républicaine à tous les seigneurs de ses États.

Quand la crise commençait dans toutes les villes, Rome, toujours en retard, inaugurait pour la première fois la seigneurie pontificale, qu'elle créait par ces mots : « Romano lo volemo. » Urbain VI, arraché au conclave atterré, représentait enfin l'indépendance de l'Etat. Sa domination quasi-gibeline, hostile à l'Église guelfe d'Avignon, se propageait par une expansion instantanée ; elle jetait le trouble dans les rues de Naples, la terreur à la cour de Jeanne Ire, et Charles III Duras marchait, en homme lige du pontife, contre sa mère adoptive qu'il étranglait, pour promettre à Rome toutes les terres enviées d'Amalfi, de Capoue et de Caserte. Cependant la misère ne tarde pas à s'emparer des Romains. *Urbain VI,* refoulé par Naples, assiégé à Nocera, se voit attaqué par six cardinaux de sa suite qui conspirent avec Charles III pour lui donner un curateur, comme si la papauté tombait en enfance. Les tourments

qu'il fait souffrir aux six cardinaux, dont cinq périssent jetés à la mer dans des sacs, ne propagent la terreur qu'en provoquant à l'action d'autres conspirateurs tonsurés, de sorte qu'il meurt empoisonné, « sumpto « veneno. »

Son successeur, Bonifiace XIII, vend les indulgences, les monastères, les églises ; sous lui, on met à l'enchère les bénéfices, on donne souvent un même bénéfice à plusieurs personnes pour en retirer plusieurs fois la même somme, et quand le prix n'est pas soldé, on perçoit régulièrement les intérêts juqu'à l'extinction de la dette. Cette richesse sacrilége n'épargne au pontife ni les attaques du comte de Fondi, qui arrive jusqu'aux portes de Rome, ni la nécessité de pendre trente-un conspirateurs romains attachés « caldi caldi » à la potence, ni l'humiliation de laisser impunie une foule de rébellions que l'unité milanaise suscitait dans les diverses villes de la seigneurie romaine. Quand l'unité milanaise disparaît, l'impuissance pontificale reste la même ; pour prendre Assise, Pérouse et Bologne, le pape met en gage Terracina, Narni et Nocera ; son armée obéit à Balthazar Cossa, ancien pirate, cardinal de circonstance, véritable condottiere, sans loi, sans foi, sans pudeur, plus disposé à diriger une révolte fédérale et militaire contre le chef de l'Église qu'à lui soumettre des provinces. A peine arrive-t-il à Bologne qu'il règne déjà en adversaire de Rome.

Plus tard, sous Innocent VII, la misère soulève le peuple à Rome, et quand le neveu du pape croit s'imposer en égorgeant les consuls, le tocsin annonce le massacre des ecclésiastiques, et *Jean* Colonna, chef de l'insurrection, s'installe au Vatican. Il est vrai que bientôt on rappelle le pape fugitif, mais ce n'est pas pour se

soumettre, c'est pour régner sur les villes subalternes qui se révoltaient contre la capitale, c'est pour garder le démiurge, considéré comme un talisman économique, et s'il peut compter sur la protection de Ladislas de Naples, les Ciompi romains y comptent encore plus que lui; de sorte que tous les rapports sont intervertis et que le vassal commande au suzerain tombé sous le joug de l'émeute. Les cardinaux eux-mêmes finissent par se révolter contre Grégoire XIII, sous prétexte de mettre un terme au schisme de Rome et d'Avignon, mais en réalité, pour se soustraire à l'avare tyrannie d'un pontife qui règne avec la corde et le poignard. Ils se réunissent au concile de Pise, sous la direction du cardinal condottiere de Bologne, Balthazar Cossa, proclament Alexandre V, pape néo-guelfe, et la seigneurie romaine, gibeline à Rome, avec *Grégoire XIII* ou *Ladislas* et néo-guelfe à Bologne, avec l'élu de Pise et les forces de Cossa, reproduit ainsi avec une similarité mathématique la scission de Pavie, révoltée contre Milan, d'Ascoli contre Naples, d'Oristani contre Cagliari, et en général de toutes les villes subjuguées contre les centres victorieux. Les prélats obéissaient à la fatalité comme les multitudes. Sous la pression de la tyrannie gibeline de Grégoire XIII, ils choisissaient le néo-guelfe le plus compromis, l'archevêque de Milan, chassé par les *Visconti*; absorbé par un concile, l'exilé tombait sous l'influence du grand condottiere de Bologne, dans l'alliance des Orsini de Rome, dans une nuance guelfe plus forte que celle d'Avignon, et Alexandre V aurait voulu se soustraire à la nécessité d'être néo-guelfe, en haine des guelfes français et des gibelins de Rome, que l'impossibilité de retourner à Milan, ou d'aller à Avignon, ou d'arriver à Rome, le condamnait à

résider à Bologne : d'ailleurs Cossa l'y entraînait presque de vive force, et d'après ses propres paroles, par la nécessité de procurer aux Bolonais les avantages d'une résidence pontificale, « sous peine d'être mis en pièces. » Par un nouveau coup de théâtre, encore réclamé par la loi générale de la crise, le cardinal Cossa empoisonnait son protégé dans un lavement, et à force d'argent et de menaces, s'imposait lui-même au conclave. Cette fois, sous le nom de Jean XXIII il devenait pape des néo-guelfes, tandis que les gibelins des États romains suivaient encore Grégoire XIII, et que la France continuait le grand schisme avec le pontife d'Avignon. Au reste ce dernier, paralysé par une dissidence française, laissait tout le pouvoir temporel au néo-guelfe de Bologne et au gibelin de Rome : eux seuls disposaient de la seigneurie de l'Église; dans la basse Italie, les deux maisons d'Anjou et de *Duras* ne relevaient que de Bologne ou de Rome, l'empereur lui-même ne reconnaissait que Jean XXIII.

Renfermé, par la force des choses, dans le cercle des décisions spirituelles, le concile de Constance supprimait le triple schisme, sans pouvoir ni accélérer ni précipiter la solution de la crise temporelle. La disparition de Jean, de Grégoire et de Clément n'altérait ni d'un grain la gravitation des partis, ni d'une seconde l'évolution de la seigneurie romaine. Les pères de Constance trouvaient la domination ecclésiastique dans la phase des guelfes et des gibelins ressuscités, et sur le point de tomber sous la dictature militaire d'un seul condottiere, et ils la laissaient exactement dans la même anarchie. Qu'ils élussent *Martin V* de la famille des *Colonna*, que Sigismond descendît en personne pour l'installer à Rome, les deux sectes n'en étaient pas

moins l'arme au bras, avec les Orsini et les *Colonna*; la misère ne cessait pas d'exciter les partisans, et le condottiere Braccio de Montone subjuguait Pérouse, Todi, Orvieto, Terni, Jesi, Spello, Narni, Rieti et Rome elle-même, en chassant Martin qui se réfugiait à Florence, où les enfants eux-mêmes chantaient dans les rues : « Papa Martino non ha un quattrino. » Pour dissimuler sa propre nullité, l'infortuné ratifiait la seigneurie improvisée de Braccio, qu'il nommait en 1420 condottiere de l'Église. Son successeur, Eugène IV, de la famille rivale des Orsini, combattait les Colonna, faisait exécuter d'un seul coup deux cents conspirateurs, et au milieu de cette plate atrocité, qui surpassait celles de Jean-Marie Visconti, le tigre de Milan et de tous les vauriens couronnés de la crise napolitaine, il était si faible, si abhorré, si plongé dans les bas-fonds de la misère que cinq ans plus tard, en 1441, il voyait Jesi, Fermo, Osimo, Recanati, Ascoli, Ancône, Todi, Amelia, Mogliano, au pouvoir du nouveau condottiere, François Storza, qu'il nommait gonfalonier de l'Église, à l'imitation de son prédécesseur, de crainte de le voir s'étendre encore plus loin, ou céder son État improvisé à la seigneurie de Milan, car les Visconti réveillaient encore les anciennes terreurs des pontifes : quelle que fût la nouvelle faiblesse de Milan, celle de l'Église, encore plus grande, donnait un corps à toutes les ombres qui erraient dans les État romains. A tort ou à raison, tous les condottieri qui se promenaient au hasard ou, comme on disait, à demi-solde, pouvaient préparer une surprise viscontéenne. Sans Venise et Florence, aucun pape n'aurait résisté à Milan; et, d'un autre côté, sans les Visconti, les Colonna eussent suffi à eux seuls contre les ontifes

Riche, puissant, dans une capitale prépondérante, avec des contribuables dans toute la chrétienté, vénéré comme un être miraculeux, le pape avortait sans cesse dans sa liquidation; ses efforts, son argent et la superstition qui l'entourait ne pouvaient combler le déficit effroyable de son despotisme illimité. Dès l'ère des Franks, jamais le vice-Dieu des multitudes n'avait pu accepter le frein d'aucune loi, même dans son propre intérêt, jamais son regard n'avait toléré aucun obstacle qui lui interceptât la vue des recoins les plus cachés des consciences et sa faculté de dire, se dédire, et de maudire à l'infini lui ôtait le crédit indispensable pour se mettre au niveau des seigneurs de Milan ou de Naples, de Florence ou de Venise, dont les crimes connaissaient des limites. Il paralysait lui-même, à son insu, sa propre gravitation par une sorte de force centrifuge, sa propre valeur par l'éternelle non-valeur de l'illégalité, sa domination par le mépris du monde, et il ne pouvait absorber les condottieri, à cause de l'insurmontable désarmement de l'Evangile. Avec des forces suffisantes pour subjuguer toute l'Italie, il n'espéra solder les comptes dans l'Italie centrale qu'en se résignant à régner d'une manière négative pour éluder son impuissance organique, et Eugène IV ne demanda plus qu'à abattre toutes les forces hostiles et positives de ses Etats, pour voir ses villes sans condottieri, sans seigneurs, sans guelfes, sans gibelins, à sa merci par l'impossibilité de s'appartenir à elles-mêmes. La forme inférieure de la république devint l'instrument de la liquidation pontificale, la négation qui, devant la négation chrétienne, donna cette affirmation de la seigneurie ecclésiastique, financièrement équivalente aux villes des Etats romains, ainsi délivrées des tortures de la misère italienne. Le

pontife les voulut toutes semblables à Milan en 1448, à Pavie sous Bussolari, à la Corse sous frère Nicolas, à Oristani insurgée contre Hugues IV, aux seigneuries au moment de la démolition, des massacres, des destructions furibondes qui semblaient anéantir tout le travail des révolutions pour replacer les Etats au point de départ sous la direction des évêques, des moines, du fanatisme religieux et du béotisme clérical. Dès que ce plan fut arrêté, l'argent de l'Eglise soudoya les cardinaux, les condottieri, les partisans, les insurrections, toutes les puissances destructives des seigneurs. Dans un moment sublime d'horreur et de splendeur, le cardinal patriarche Vitelleschi se promena dans les Etats romains comme un fléau de Dieu; né au milieu des vengeances héréditaires, nourri de haines qu'il avait sucées avec le lait, audacieux à l'infini dans des tentatives où les hommes vulgaires s'arrêtent sous l'empire d'une pitié instinctive, il détruisait les Trinci ses ennemis de Foligno, il rasait l'imprenable Palestrine, il portait la terreur partout, à la tête de ses bandits; à la fois ecclésiastique et soldat, il semblait défier toutes les forces du ciel et de la terre. La ligue d'Eugène IV, de Naples et de Milan, mina l'État de François Sforza dans la Romagne, et ces peuples jetés d'un capitaine à l'autre comme des chevaux de rechange, ces villes outragées avec le droit de cuissage imposé par une soldatesque effrénée, ces communes harassées, exténuées, dans l'impossibilité absolue de faire les frais de leur indépendance, se dérobaient aux hommes d'épée pour chercher leur dernier sommeil sous la domination des hommes en soutane. C'était la domination que les chroniqueurs saluaient tous d'un même mot, l'appelant « le soave giogo della Chiesa; » c'était la vie nouvelle qui répondait aux

morts variées de Fano, Sinigaglia, Viterbe, Orvieto, Césène, Jesi, Ascoli, Foligno, Fabriano, Terni, Fermo, Osimo, de tous ces États qui s'éteignaient les uns dans la prière sur les marches d'une église, au clair de lune, les autres dans les fureurs d'une émeute qui éclatait dans une cathédrale au moment de l'élévation; ceux-ci sur le champ de bataille où ils venaient de verser la dernière goutte de leur sang; ceux-là au coin de leur feu, paralysés par une obésité lymphatique qui leur enlevait la parole à jamais. Il en résultait un État faible, quasi décomposé, plongé dans la perfidie ecclésiastique comme dans une sorte de liquide où toute individualité, toute force, toute consistance qui ne fût pas celle de l'Eglise se dissolvait sans laisser aucune trace. Le terrible cardinal patriarche, qui avait le tort de montrer une indépendance quasi-profane, tombait dans un guet-à-pens tendu par le pape; les satellites qui l'arrêtaient s'excusaient, lui disant que son emprisonnement serait momentané : « Ce qui est bon à prendre, répliquait-il sans se déconcerter, n'est pas bon à laisser » et il disparaissait pour toujours, parce qu'il fallait que l'État se dégageât de son chef militaire, dût-il rester éternellement désarmé. Plus tard, le népotisme des Cibo, des Rovere, des Riario ne laissait pas de traces dans la loi souveraine; tout ce que l'amour profane d'un pape enfantait, l'amour divin de son successeur le détruisait; aucune famille, aucune propriété ne prévalait sous des hommes que Jésus-Christ constituait en dehors des familles et des propriétés, et qui pouvaient à peine compenser leur infériorité politique, grâce à l'or que la religion prenait aux croyants. C'est ainsi que le pape après avoir été évêque, consul, podestat, guelfe et gibelin, tyran, seigneur et condottiere, arrivait à ce mé-

lange étonnant de faiblesse et de magnificence qui éleva au trône Inocent VIII, le grand criminel, qui voulait s'éterniser par la transfusion du sang, et Alexandre VI des Borgia qui voulait rendre la virginité à l'univers en défendant la lecture des livres suspects. Une scélératesse splendide, une infamie insondable, une imposture relevée par le luxe des peintres, des architectes, des sculpteurs, des poëtes, une malice imperturbable, majestueusement couverte par les dehors d'une miséricorde et d'une simplicité sans limites, transportaient la politique italienne dans les profondeurs de l'Eglise, pour qu'elle restât toujours au niveau de sa tâche infinie de moraliser tous les vivants sans jamais se trouver en défaut devant aucun crime.

CHAPITRE IX

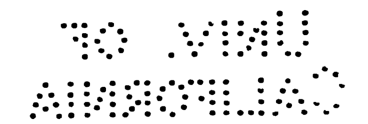
LA CRISE MILITAIRE DANS LES CAMPS.

Prospérité des condottieri au milieu de la détresse générale.— Ils se mettent à la place des seigneurs et se fixent. — Mais lorsque les seigneuries s'arrachent à la misère, ils se trouvent sans ressources, se déchirent entre eux et tombent à l'état de mercenaires inoffensifs.—Tragédie de Piccinino.

Les condottieri, tous à cheval, errant d'un bout à l'autre de la péninsule avec le monopole des aventures guerrières, paraissaient promptement partout où il fallait des batailles; et leur vie agitée par tous les accidents des révolutions, des partis, des victoires, des catastrophes, réalisait à la lettre les rêves les plus romanesques de la Table-Ronde et des douze paladins. Jamais aucune époque n'offrit des vicissitudes militaires plus indépendantes, plus originales, plus variées, plus étonnantes d'audace et de sagesse; jamais aucune nation n'enfanta une aussi grande multitude de héros. L'un pariait qu'il forcerait le pape à lui dire mille messes pour un dernier, l'autre qu'il gagnerait le cœur de la reine et le bâton de connétable par surcroît; un paysan de Cottignola jouait sa destinée en visant un arbre avec une cognée, et son fils devenait duc de Milan, doge de Gênes et maître de la Corse. Que de péripéties! que de drames! que de défis portés à la fortune! Comment raconter les exploits, les rançons, les attaques, les re-

traites, les victoires, les déroutes des capitaines italiens? Qui pourrait peindre toutes les scènes gaies, fantasques, capricieuses, lugubres, où l'Italie politique, agitée dans les mille contorsions spasmodiques de sa misère, se voyait dédoublée dans les camps comme dans un mirage miraculeux?

Cependant la nation militaire obéit aux lois de la crise avec plus d'exactitude que la nation politique, car elle n'est ni guelfe ni gibeline. Impartiale à l'infini, elle suit sans pudeur les lois de l'enchère, elle cède avec une docilité merveilleuse aux moindres tentations de l'argent; aucun scrupule ne l'arrête, aucun regret ne la trouble, nul souvenir ne l'entrave; elle se précipite rapide avec sa cavalerie sur toutes les pentes de l'économie politique, elle roule comme l'or sur un plan incliné. C'est là sa gloire. En effet, le condottiere ne se préoccupe que de garder sa liberté, de la faire constater dans tous ses contrats, de ne vendre son épée qu'à juste prix pendant un temps déterminé, et si son engagement expire au milieu du jour de la bataille, il passe à l'ennemi sans que personne l'accuse de trahison : pas un seul d'entre eux qui ne serve plusieurs fois pour et contre les mêmes puissances. Quand Ladislas demandait à l'orateur de Florence avec quelles armes il pourrait lui résister : « Avec tes propres soldats, » lui répondait l'orateur florentin, et il tenait sa promesse. Entre le condottiere et le seigneur il n'y a que des rapports de commerce. De là les factions évaluées en argent, une discipline dont les infractions frappées d'amendes se payent au comptant. Jamais le soldat ne se considère comme sujet, jamais l'Etat ne le punit; le seigneur se borne à se dédommager par une retenue sur le salaire, et toute une législation tarifée sur le cha-



peau, les gants, le casque, la cuirasse, le couteau, l'épée, les chevaux, les blessures, les gratifications, les rançons, les sacs et même sur les créanciers qui voudraient poursuivre le mercenaire dans son camp, règle la marche de la guerre dans ses innombrables détails. Puisque les villes elles-mêmes sont vendues, rachetées, mises en gage, cédées à terme, et que tel guelfe s'engage à devenir gibelin pendant un nombre déterminé de journées, pourquoi la ville nomade du condottiere ne serait-elle pas à son tour achetée, vendue, troquée, mise en gage, et à la merci de la spéculation commerciale? Puisque tout le monde joue, excepté les capitalistes, pourquoi les condottieri renonceraient-ils à la spéculation? Et en quoi consisterait leur spéculation, si ce n'est dans une nouvelle martingale à l'inverse du jeu des Etats et doublant sans cesse sa mise d'hommes, de chevaux, de chariots et de fonds, pour détrôner les seigneurs, les rois, les papes et les empereurs? Le voyageur qui monte sur le Righi voit étonné son image se promener dans l'atmosphère lucide du ciel au-dessus du lac de Lucerne: dans l'atmosphère transparente de l'Italie militaire vous voyez l'image renversée de la crise, et au milieu de l'agitation révolutionnaire et guerrière qui emporte les capitaines et les seigneurs presque toujours sans qu'ils puissent se reconnaître, l'histoire idéale se reflète encore mille fois dans les romans de la guerre.

Nous avons déjà vu l'an premier du grand schisme les mercenaires se naturaliser et se constituer en seigneuries volantes, d'après l'exemple d'Albéric de Barbiano. Plus les seigneurs déclinaient, plus les condottieri prospéraient, se multipliaient et commençaient à couver de l'œil les villes agonisantes et les

seigneuries les plus maltraitées par la sédition républicaine et par les dynasties de la misère. Ils prenaient d'abord Aquila, Narni, Spoleti, Corneto, Montefiascone, Todi, Orvieto, Pérouse, Nocera, Assise, et bientôt une foule de petits seigneurs comme les Malatesta de Rimini, ou les Gonzagues de Mantoue devenaient condottieri pour s'étendre et profiter de l'élan militaire qui répondait aux banqueroutes politiques. Plus tard, au moment de la dissolution du duché de Milan, Facino Cane régnait sur les deux fils de Jean Galéas, et, plus fort que Milan et Pavie, il menaçait de reconstituer le duché à son profit; Otho Bon Terzi s'emparait de Parme, Plaisance et Reggio; Malatesta s'établissait à Brescia, Gabrino Fondulo à Crémone; et presque toutes les villes de l'Eglise devenaient la proie de la cavalerie italienne sans qu'aucun seigneur pût se défendre contre son ascendant.

Mais quand les seigneuries commencèrent à s'arracher à la crise, en constatant que, malgré la faiblesse de leurs capitales, les provinces, encore plus faibles, restaient soumises, alors ce fut au contraire aux seigneuries errantes des condottieri d'éprouver les premières atteintes de la misère. Elles marchèrent sur un sol trahi; les révolutions, qui leur avaient donné tant d'audace, s'évanouirent à moitié; les seigneurs apprirent à s'escrimer, à prévenir l'insurrection, à punir la trahison. Tartaglia, jugé et torturé à Aquila, mourut sur l'échafaud; le comte de Carmagnola fut pris dans le palais des doges de Venise; les sénateurs de Sienne jetèrent le condottiere Correggio du haut des fenêtres du sénat; les Florentins égorgèrent Baldaccio d'Anghiari; Otho-Bon Perzi succomba à l'entrevue de Rubiera; d'autres disparurent çà et là,

comme Giovanni Barbiano, sur l'échafaud de Bologne. La détresse, la concurrence, les chances réduites, semèrent la division dans les camps, et l'Italie militaire se scinda dans les deux écoles rivales des Sforzeschi et des *Braccieschi*, les uns guelfes, et les autres gibelins, à l'imitation des sectaires, ressuscités naguère dans les seigneuries en faillite.

Quand les grandes seigneuries achevèrent leur liquidation en absorbant des condottieri, ou en régénérant leurs dynasties, précisément parce que les seigneurs s'arrachaient définitivement à la faillite, les condottieri subirent la seconde étreinte de la misère, et disparurent comme ces Etats qui ne pouvaient plus faire leurs frais. Après l'établissement de François Sforza à Milan, les mercenaires se réduisirent à de petits capitaines fractionnés, éparpillés, dans l'impossibilité de recommencer la carrière de Sforza et de *Braccio*. Toute une politique de méfiance, ou même de tromperie et de trahison, préserva les républiques et les seigneurs contre les dangers des mercenaires. On subdivisa les commandements, on soudoya des rivaux, on négocia sans cesse avec l'ennemi pour signer la paix, comme Philippe-Marie Visconti, plutôt que de remporter des victoires qui auraient doublé les exigences et l'ascendant du capitaine; on s'efforça de placer toutes les brigades survivantes et tous les aventuriers dispersés dans un tel isolement, en dehors de la politique nationale, que s'ils avaient voulu revenir aux beaux temps de leurs rébellions, ils auraient échoué sous le coup des seigneurs coalisés, avec l'ennemi lui-même. Piccinino, dernier condottiere de la grande époque, croyait encore aux luttes, aux séditions, aux rébellions éternelles, et à cet état d'anarchie qui

permettait de compter sur la guerre, comme le marchand compte sur la foire de l'année. Beau-fils de François Sforza, qu'il voyait établi à Milan, il se hâtait de quitter cette atmosphère lombarde, désormais trop calme, et il se rendait à Naples, pour continuer dans le Midi la vie du vieux temps, entre les guelfes et les gibelins, les Angevins et les *Aragonais*, les provinces et la cour. L'infortuné trouva un accueil splendide ; le roi Ferdinand le reçut avec les plus éclatantes démonstrations de joie, et, le troisième jour des fêtes, il le conduisit dans une salle du château neuf, sous prétexte de lui montrer le trésor, et le fit assassiner, l'accusant de trahison, tandis que les multitudes, persuadées à leur tour de la nécessité de ce sacrifice, réclamé par la politique de tous les seigneurs, ajoutaient que François Sforza avait envoyé à Naples son beau-fils pour que Ferdinand le tuât.

La tragédie de Piccinino marqua la dernière fin des aventures guerrières qui avaient ébranlé les lois souveraines des Etats ; les mille capitaines qui vinrent après furent ou des grands seigneurs, comme les Trivulce et les Colonna, au service des hautes cours de l'Europe, ou de simples soldats, qui agiotaient sur les dangers de la guerre, ne gardant de l'invasion des mercenaires que je ne sais quel esprit d'aventures, supérieur à toutes les patries et cosmopolite comme l'antique loi du pape et de l'empereur. Ce singulier mélange de calcul et de témérité qui avait rendu incruentes les batailles ordinaires et foudroyants les coups d'État ; ce mépris souverain de tout principe établi et de toute tradition politique religieuse ou sociale ; cet audace de bandit, qui se faisait une fête du sac, et qui prolongeait la guerre et nourissait l'ennemi, pour pro-

longer les bénéfices du salaire et multiplier les occasions de ces vols sublimes qui couvrent de gloire le voleur devant la foule hébétée, n'enfantèrent plus que des hommes prédestinés à s'expatrier, comme Christophe Colomb ou Amérigo Vespucci, parce que la crise résolue, la terre ne suffisait pas à contenir ses propres créations.

CHAPITRE X.

LA FÉDÉRATION DES SEIGNEURS.

Les deux moments de la crise dans la fédération italienne,—qui se simplifie,—se sécularise. — et aboutit à la célèbre ligue de 1484. – Faiblesse des réactions de cette période. — La révolution financière dans les lettres.—Liquidation générale de l'esprit chevaleresque et religieux.

L'énigme du xvi[e] siècle a été résolue : cette immoralité qui portait l'épouvante dans les cœurs, cette confusion qui troublait les esprits, ces condottieri qui semblaient représenter l'empire du hasard, ces guelfes, ces gibelins qui reparaissaient pour ajouter au désordre les démences d'une autre époque, ces conspirations qui s'enchevêtraient les unes dans les autres pour bouleverser les républiques et les seigneuries, ces coups d'État, ces surprises nocturnes, ces rébellions soudaines qui se multipliaient jusqu'à fatiguer l'imagination, ces individus qui prétendaient enchaîner le monde aux caprices de leur ambition, tout a cédé à la fatalité de la finance et aux lois générales de la cupidité. Dans les villes et dans les camps, à Milan et à Naples, à Rome et à Florence, à Venise et à Gênes, partout la même histoire idéale emporte les hommes et les masses ; chaque État, heureux ou malheureux, suit sa marche prédéterminée comme s'il était seul dans le monde ; les chocs, les guerres, les péripéties étran-

gères ne font qu'en accélérer le mouvement, sans dévier un seul instant du but. Toutes les villes indépendantes ou asservies arrivent ensemble au résultat de la métamorphose générale qui démocratise les peuples, pour absorber ensuite cette soldatesque errante et cosmopolite, dernier résidu de la barbarie de Charlemagne.

Par un nouveau prodige de cette mécanique céleste, qui gouvernait les peuples de la péninsule, l'ensemble de la fédération sans chefs, sans qu'aucun homme la dirigeât, suivait la loi idéale de la crise, à l'instant même où les États paraissaient ou disparaissaient alternativement en ne cédant qu'aux vicissitudes d'un jeu dont les joueurs arrivaient au hasard sur la scène pour ne s'arrêter nulle part. C'est que cette fédération, en apparence si mobile, si agitée, si changeante à chaque coup de dé des bandits qui s'en partageaient les dépouilles, demeurait immobile dans toutes ses données, antérieurement acquises. Pas une seule de ses révolutions n'était mise en doute. Que l'on vendît Pise ou Bologne, Brescia ou Bergame, que l'on mît en gage Plaisance ou Terracina, que l'on jetât Corinaldo ou San-Sepolcro à Cherche-Querelle ou à Vilaine-Épaule, que les masques eux-mêmes du carnaval troquassent leur batte contre une épée pour rôder autour du tapis vert de la fortune, les prix des villes étaient fixés, tarifés, cotés à la Bourse des seigneurs; on savait que Pise valait 200,000 florins comme Bologne, que Corinaldo pesait comme Agobbio, et cette garantie de l'or, la dernière qui subsistât encore, au milieu de la dérision universelle de tous les sentiments, maintenait en entier le travail des siècles antérieurs. Personne ne trouvait au fond de sa caisse les milliers de florins nécessaires pour acheter les villes

en progrès; les prix inférieurs des villes subalternes étaient dans les boutiques des grandes capitales, et cette géographie, dont le compas s'était élargit d'un degré à chaque révolution, survivait partout avec ses alluvions fécondes qui étendaient les centres dignes des seigneurs et qui ensevelissaient sous des couchés de plus en plus profondes les localités arrêtées dès l'ère des podestats, des sectes et des tyrans. La fédération pontificale et impériale ne subit donc que les deux modifications réclamées par les deux moments de la crise.

En premier lieu, sous la pression démocratique et sociale qui élargissait la périphérie des villes romaines, elle se simplifia pour représenter son dernier triomphe contre l'unité et la barbarie du royaume. Quelles étaient les villes favorisées de la crise? Venise, qui s'était attaché pour la première fois à la terre ferme, pour donner une capitale féerique à cette région d'Aquilée, dévastée par Attila, précurseur du royaume; Florence, qui avait donné un centre à la Toscane et dont les routes étaient enfin arrivées jusqu'à la mer, sans péages et sans encombres; Ferrare, ville militaire, mais plus utile que Ravenne pour contenir les excès de Venise. La Savoie de Bérold avait réuni ses deux branches; Naples avait repris, comme ville romaine, sa proie de la Sicile, et Rome avait rétabli son droit de capitale que le despotisme des pontifes antérieurs avait toujours paralysé. Si Milan avait perdu quelques provinces, jamais le rôle de seconde Rome ne lui avait été mieux acquis au milieu de la Lombardie, qui ne pouvait plus lui échapper. La Corse s'était ornée de ses deux capitales modernes, Ajaccio et *Bastia*, et la Sardaigne avait triomphé avec ses deux centres heureux de Cagliari et de Sassari. Au contraire, quelles étaient les villes

sacrifiées à l'épanouissement des centres romains? Vérone, seconde Pavie, capitale de Béranger Ier, siége de l'ambition unitaire et royale des Scala, qui donnaient à leurs fils le nom d'Alboin; Oristano, Pavie sarde qui n'avaient jamais cessé de menacer la fédération des quatre judicatures; Osimo, centre envieux qui attaquait Ancône; Palerme, qui devait tout à la gloire de ses colères; Fabriano, Foligno, Agobbio, Terracina, Palestrine, une foule de localités militaires et secondaires, toutes hostiles à cette démocratie qui bouillonnait au fond des centres romains. Brescia et Bergame, Plaisance et Parme, Padoue et Vérone, Udine et Cividal, toute une série de dualités tombaient en tournoyant dans les gouffres romains où elles mouraient en jurant, d'après le langage insensé de leurs guerres, amitié aux amis et inimitié aux ennemis des villes conquérantes.

L'élan des grands centres romains donna ensuite la conséquence de la paix et de la fédération qui répondait au second moment de la crise, l'absorption des condottieri, ou, en d'autres termes, la disparition de la guerre. Milan, Venise, Florence, Rome et Naples devinrent les cinq grands foyers de la fédération, et une foule de fragments du royaume retournés contre Pavie dès l'ère épiscopale, ou même dès l'ère des Franks, confirmèrent la fédération en multipliant les centres et les libertés souveraines. Ainsi Mantoue d'où les marquis avaient foudroyé l'antique Toscane royale, le Monferrat dont le fabuleux Aléran avait devancé la guerre mythique de Bérold contre les rois de Pavie, Ast qui avait tout fait pour oublier son origine et ressembler à une ville romaine, Sienne dont le poétique courage avait sans cesse racheté son infériorité géographique, Lucques asile de

la révolution sous les Franks, Piombino, nouveau-né hostile à Pise qui se mourait pour faire place à Florence; Rimini toujours révolutionnaire contre les rois de Pavie ou contre les réactions pontificales; Ancône qui résistait à Frédéric Barberousse, Bologne fidèle aux révolutions lombardes jusqu'à en devenir plusieurs fois la victime dans chaque période, Camerino à l'attrayante honnêteté au milieu de ses ennemis des Apennins, Pérouse que, dès les premiers jours des révolutions municipales, le pape décrétait romaine en dépit de la nature; une foule d'autres fragments, comme Santa-Fiora qui sortait victorieuse de ses luttes contre Sienne, Marciano qui raillait Sinigaglia, San-Marino oubliée de tout le monde, Lugano échappée à Milan avec les Rusconi comme Piombino se dérobait à Pise avec les Appiani, toutes ces villes, quoique dans des positions subalternes, formaient cette union de paix, de civilisation, d'industrie, de poésie, de fêtes nationales qu'en Italie on appelle encore le « Cinquecento », et qui proclamait la déroute de l'unité et la victoire des ligues dans les mille symboles de ses traditions. La nature toute libre et fédérale de cette Italie enfantée par les révolutions éclate dans le caractère même de ses grands foyers, où l'on voit la théocratie à Rome, la république à Venise, la seigneurie à Florence et à Milan et le royaume à Naples, tandis que des républiques comme à Lucques ou à Saint-Marin, des fiefs comme à San-Marciano ou à Santa-Fiora, des compagnies commerciales comme en Corse, des provinces subjuguées gardant leur sénat et leurs colonies comme à Gênes, attestaient partout cette diversité systématique des lois, des mœurs, des usages, des idées, cause première immanente, inséparable de la grandeur italienne.

Le pacte de la fédération italienne fut signé ou du moins ébauché sous la dictée des événements et presqu'à l'insu des hommes qui concouraient à le fixer. Quand, en 1453, les Turcs prenaient Constantinople, Nicolas V pacifiait la péninsule dans le but de la réunir en une croisade contre l'invasion de l'islamisme; mais, tandis que la croisade s'évaporait en paroles, Venise, Milan, Naples, Florence et Rome rapprochées par le pape, signaient la première paix qui eût existé entre les grandes puissances italiennes. Plus tard, à force de s'étendre, Venise menaçait l'Italie, mais les quatre puissances resserraient les liens de leur alliance, et pour ne pas avoir sur les bras toute la péninsule, la république accédait à cette alliance resserrée, de sorte qu'en 1470 la ligue générale se trouvait fortifiée. Plus tard encore, le même phénomène se reproduisait, toute l'Italie se liguait encore contre Venise qui menaçait Ferrare, et après une courte guerre de deux ans la république accédait de nouveau à la fédération cette fois plus étendue, plus explicite et destinée à s'éterniser et à se perfectionner en résolvant tous les problèmes de la crise militaire.

La préface officielle de ce traité s'annonce en effet comme une œuvre de paix, de civilisation et de progrès national, et comme la conclusion rationnelle d'une série indéfinie de luttes et de révolutions. Elle déclare que, « d'après les lois de notre nature, on ne pourrait se « soustraire à la nécessité de débuter par le mal, les dé« sordres et les scandales; mais que d'après les lois de la « raison on arrive à la concorde qui nourrit la tranquil« lité, engendre le bonheur, multiplie les peuples, crée « l'abondance, et propage l'humanité; » et dans cette idée de concorde les puissances italiennes se pardonnent

mutuellement leur propre histoire de feu et de sang, leurs guerres « quomodocumque fatte » les rapines, les incendies, les meurtres, et jurent sans fraude, sans réticence, sans chicane, sans malice aucune, une paix perpétuelle, ou, d'après les expressions italiennes, « pace, « confederatione, unione et lege. » En se réunissant, abstraction faite de leur origine, elles suppriment à jamais la mémoire des guelfes et des gibelins; en promettant au pontife de ne pas intervenir dans son Etat en faveur de ses feudataires, elles reconnaissent l'indépendance souveraine des Etats; en liant l'avenir pour dix ans, elles demandent le temps de la réflexion, afin de mieux s'entendre; en soudoyant un condottiere à frais communs, elles posent ce principe de toutes les fédérations que tous leurs États unis forment un seul État devant l'ennemi, quoiqu'ils restent distincts et souverains chez eux; en proportionnant les sommes à leur grandeur géographique, elles écartent d'avance cette prétention à l'égalité, folle utopie qui sert de prétexte aux ennemis des fédérations pour perpétuer l'anarchie; et c'est ainsi qu'en 1484 les principaux États de la péninsule s'efforcent de soumettre à des idées claires et distinctes le fait obscur et hostile de leur juxtaposition. Que si toutes les puissances n'étaient pas admises à la signature, si parmi les signataires on voyait avec appréhension une place réservée à la Castille, néanmoins l'empire complétement oublié et le pape considéré comme simple seigneur attestaient que l'unité romaine, ce fléau de l'ancien monde, si funeste au monde moderne, avait cessé de rappeler les Franks, les Allemands, les guelfes, les gibelins, les tyrans, les sectaires et toutes les calamités qui avaient formé l'immonde cortége des révolutions antérieures.

A proprement parler, ces résultats passèrent dans le pacte de Charlemagne sans qu'il fût nécessaire de vaincre aucune réaction pontificale ou impériale. Quel pape, quel empereur aurait résisté après les scandaleuses déroutes du cardinal de Genève ou de Charles IV, bafoué à Sienne? Au milieu de ce vacarme où chaque État comptait de dix à quarante révolutions et où le sol ne suffisait plus aux hommes ni aux gouvernements, il n'y avait plus de place pour les interventions impériales et pontificales que nous avons suivies presque avec amour dans les périodes antérieures, surtout dans ces époques noires, sombres, obscures, qui nous laissaient sans guide hormis la traînée de feu et les volcans qui s'ouvraient d'un bout à l'autre de la péninsule sous les pieds des chevaux de l'Allemagne et des prélats du saint-siége. Cependant, si on fixe le regard sur ce tourbillonnement de seigneurs, de tribuns, de rebelles et de soldats, on peut encore démêler, sinon deux réactions vaincues qui répondent aux deux moments de la crise, au moins deux tentatives, deux haltes, deux éclairs distincts, qui accentuent la succession méthodique des époques et des événements pour imposer au pacte de Charlemagne le dernier résultat de la fédération nationale. En effet, vers 1410, nous voyons le pape Jean XXII et l'empereur Sigismond réunis chez Vignate à Lodi, chez Gabrino Fondulo à Crémone, et que font-ils? Ils confirment ces deux rebelles dans l'insurrection contre Milan. Que pensent-ils? S'il est permis de le deviner, en généralisant leur action forcément obscure et inaperçue, ils tournent les condottieri contre les seigneurs pour défaire les seigneuries. Charles IV et le pape d'Avignon s'étaient efforcés de contenir l'essor des seigneuries en leur enlevant l'arme impartiale et redoutable des mer-

cenaires. Sainte-Catherine, interprète des villes attardées, avait demandé à Albéric de Barbiano, capitaine du pape, l'extermination des grandes compagnies, et nous avons vu Charles IV, le pape, Sainte-Catherine et tous les ennemis des mercenaires vaincus par la création du condottiere, par le nouvel élan des seigneuries et par les conquêtes unitaires des Visconti. Jean XXIII et Sigismond, aux prises avec le mouvement postérieur des plébéiens qui se révoltaient contre l'invention dispendieuse du condottiere, auraient voulu s'associer aux condottieri d'après l'exemple de tous leurs devanciers, qui avaient toujours opposé les progrès précédemment accomplis aux progrès qui s'accomplissaient malgré eux. S'ils ne furent pas vaincus sur ce point, c'est qu'ils se bornèrent au mauvais vouloir, à des regards obliques jetés à la dérobée sur ces plèbes déguenillées, à des rêves aussi malfaisants qu'impuissants, et si leurs idées étaient sorties de la sphère des simples possibilités abstraites pour s'imposer aux événements, la violente tentation de Gabrino Fondulo, qui résistait avec peine à l'envie de les jeter du haut de la tour de Crémone, quoiqu'il fût lui-même condottiere et intéressé à leurs succès, nous montre le sort qui leur eût été réservé à Milan ou à Venise, à Gênes ou à Sienne.

La seconde réaction ne pouvait frapper que l'union italienne, nouvelle révolution qui réunissait en un faisceau tous les trophées des victoires remportées sur les condottieri. Cette réaction de la guerre contre la paix, de l'unité contre la fédération, des républiques contre les seigneuries, de tout le passé épilogué contre le présent, s'entrevoit aisément vers 1480 dans les efforts du pontife pour propager la république, efforts qu'il poussait jusqu'à s'allier un instant avec Venise, qui,

toute puissante, tendait seule désormais à reproduire le plan unitaire des Scala, des Visconti et de Ladislas. L'insurrection de Gênes; les troubles de Milan, la révolte des barons dans le Midi, la conjuration des Pazzi à Florence, les prétentions de Venise contre Ferrare, la guerre même de 1482, où pendant une année le pape marchait contre la fédération en dépit de ses intérêts de seigneur, enfin une foule de coups de main que nous avons à peine mentionnés ou souvent passés sous silence, attendu leur nature solitaire et apparemment déclassée, tenaient sinon à une pensée nettement conçue, formulée et partant d'en haut contre la liberté des fédérés, du moins à de vagues inquiétudes, à des colères attentives, à des ambitions clairvoyantes qui épiaient avec une sorte de superstition circulaire l'instant d'une réaction qui n'avait jamais manqué contre aucune révolution. Ces républicains qui levaient le poignard dans les églises de Florence contre Julien de Médicis, ou dans celles de Milan contre Jean Galéas Sforza, les Malvezzi qui conspiraient à Bologne, les conjurés qui éclataient à Forli, les agitateurs d'Aquila, de Césène ou de Lugano, sans se connaître, sans se concerter, sans soupçonner la possibilité de leur union, obéissaient à une même impulsion, dont les résultats entravés et interrompus se manifestaient çà et là comme des phénomènes excentriques et, pour ainsi dire, hors de saison ou même de raison. Quoi qu'il en fût, le pape était vaincu dans son idée républicaine par les Médicis, les Baglioni, les Bentivoglio, les Petrucci, qui détruisaient presque toutes les républiques survivantes; dans ses tendances aristocratiques et féodales, par le roi Ferdinand, par Louis le More et en général par les seigneurs qui réduisaient au néant les factions; dans ses idées guelfes, par une impartialité profane, classique

et quasi-gibeline, qui effaça les couleurs guelfes à Florence comme à Naples, en Sardaigne comme en Corse, et dans son idée unitaire par la nécessité où il se trouva de contre-signer de sa main le pacte fédéral, sous peine de se perdre lui-même. Les Brutus suscités par l'Eglise provoquaient à Florence les plus splendides années de Laurent le Magnifique; à Milan, le règne envié du plus habile vaurien de l'époque; à Bologne, l'enthousiasme de la multitude en faveur des Bentivoglio désormais libres d'empêcher ou d'ordonner les mariages, les achats, les ventes et tous les contrats des plus importantes familles; à Faenza, la tendresse du peuple, qui s'indignait contre la femme parricide qui venait d'assassiner le seigneur son époux; à Aquila, le supplice de Gaglioffi écartelé, tandis que son frère protonotaire apostolique était poignardé à Rome; enfin à Forli, l'héroïsme de Catherine Sforza Riario, qui vengeait son mari avec les fureurs d'une lionne, répondant aux insurgés qui menaçaient d'égorger ses enfants qu'elle saurait en faire d'autres. L'ère des républiques, des sectes et de l'ancienne anarchie était close, la série des interventions pontificales était épuisée, celle des descentes impériales cessait également, et si l'empereur Frédéric visitait deux fois l'Italie, on ne connaît pas même le but de son second voyage de 1468, qu'on explique par l'accomplissement d'un vœu religieux.

Telle fut cette période de grandeurs, d'orages, de destruction, ère intermédiaire entre le moyen âge, dont aucun principe n'était péremptoirement nié, et le monde moderne, dont aucun principe n'était encore catégoriquement affirmé. Nous ne dirons pas que ce fut une époque de transition, car toutes les époques le sont également; nous ne dirons pas non plus qu'on

songeât à nier ce qui précédait, ou à affirmer ce qui devait suivre, car c'est le caractère de chaque phase, toujours indécise pour l'homme, qui connaît celles qui précèdent ou qui suivent. Ni sceptiques, ni critiques, ni agités par des aspirations vagues et vapoureuses, les Italiens du xv[e] siècle se reposaient d'une longue série d'effroyables travaux, en traduisant en phrases classiques et neutrales tout le moyen âge, et en évaluant en argent toutes les antiques valeurs des guelfes et des gibelins, des républiques et des tyrannies, de l'irréligion impériale ou de la superstition pontificale. Les profanations, qui défiaient les miracles du moyen âge; Gênes, qui opérait le nouveau miracle de vendre sa propre république sans rien perdre de sa liberté; Venise, qui fondait ce trésor fantasque de la dette publique; les Ciompi de Florence, qui voulaient en retirer une pluie d'or, en supprimant les intérêts; le seigneur de Padoue, qui décimait cette injustice de l'hérédité, que les morts font peser sur les vivants; çà et là le massacre des dynasties, partout l'apothéose de la raison, en substituant des criminels bienfaisants aux chefs respectables et malfaisants de l'ancienne société. « Venezia la bella » condamnée à rédiger en secret un code occulte de règlements infâmes, dans l'intérêt de ses peuples; le conclave contraint de nommer le monstre le plus hideux qui fût sorti du sein d'une femme; toutes les villes forcées de maudire de dix à quarante fois chacune des formes de la vieille politique : tout conspirait à former une société nouvelle, intelligente, éveillée, artistique, qu'il était impossible de tromper, et où les tribuns faisaient sourire autant que les rois, les peuples autant que les prophètes, les sectaires autant que les tyrans. On estimait la valeur, le courage, la franchise,

toutes les vertus militaires, mais on estimait aussi l'adresse de l'homme qui, sans toucher l'épée, fait tomber son adversaire dans un guet-apens où il doit laisser la réputation et la vie. On croyait à l'indépendance, ce bien suprême de la politique, mais on croyait aussi à l'égalité, ce bien suprême de la démocratie, qui sait fraterniser à propos avec les étrangers pour renverser des tyrans indigènes. On appréciait les mérites les plus contradictoires, mais on n'appréciait pas moins la fortune, divinité supérieure, dont la sanction seule décide du être et du non-être dans le monde. Enfin, on croyait à la religion, mais on avait tant de respect pour toutes les religions qu'on voyait la physionomie de Vénus briller sur celle de la Vierge, et que Jupiter éclipsait le Père éternel.

La littérature répète avec une fidélité étonnante les évolutions et les caractères de la crise italienne. On dirait que pendant cette période les neuf Muses, pensives, soucieuses, et dans une sorte de négligé, ne s'occupent que d'affaires avec leurs intendants. Elles veulent connaître au juste leurs revenus, leurs dépenses, leur fonds de réserve, les désastres qui ont pu entamer leur patrimoine, les terres en friche, les trésors enfouis dont on pourrait tirer parti pour suppléer à la disette qui se révèle soudainement à la mort de Dante, Pétrarque et Boccace. Comment continuer cet essor fascinateur? Comment suppléer à l'inspiration de la *Divine Comédie*, du canzoniere, ou des contes incomparables de *Decamerone*? Évidemment, à force d'étude, d'érudition, de commentaires, d'explorations, et par une sorte d'exploitation des écrivains grecs et latins, que la renommée déclare supérieurs à Dante et à Pétrarque, et que la raison étonnée proclame comme

des types ou des modèles éternels. On se livre donc à l'étude des anciens avec une avidité effrénée ; les grands hommes de l'époque sont tous des grammairiens, des philologues, d'adorables pédants, aux recherches révélatrices d'un monde inconnu. La postérité cite avec reconnaissance Jean de Ravenne, qu'on disait le cheval de Troie, d'où étaient sortis d'innombrables antiquaires; Chrysoloras, espèce de patriarche venu de Byzance pour annoncer les bonnes nouvelles de l'hellénisme ; Leonardo Bruni, illustre interprète des philosophes de la Grèce, et Poggio Bracciolini, digne de comprendre Jérôme de Prague, qu'il voyait mourir, disait-il, avec le courage de Scévola et la patience de Socrate. Guarino Aurispa, Barsizza, Traversari, d'autres, aussi nomades que les condottieri, aussi actifs que les conspirateurs à la veille d'une sédition, fouillaient les archives de toutes les villes de l'Europe, traduisaient, rétablissaient les textes des anciens, mettaient en circulation les valeurs grecques, jusqu'alors refusées comme l'or sur les montagnes de l'Ecosse, et des princes, des pontifes, demandaient, à des prix inouïs, les traductions d'Homère, de Strabon, de Thucydide ou de Polybe, comme s'ils avaient voulu les rappeler du long exil, auquel le royaume les avait condamné. On revoyait avec transport ces illustres financiers de la pensée ; on saluait avec une tendresse filiale les moindres de leurs reflets dans la prose ou dans les vers ; on les décalquait avec religion, on battait monnaie avec leurs phrases, leurs similitudes, leurs métaphores, leurs tropes, soigneusement encadrés dans d'admirables périodes cicéroniennes. Jamais à aucune époque le style et l'érudition n'avaient élevé aussi haut eurs adeptes : Manetti fascinait Alphonse de Naples; Colenuccio Salutati désespérait Jean Galéas avec ses let-

tres, plus puissantes que des armées; Bruni rendait la raison à un pape avec ses discours; les traducteurs, les chercheurs de manuscrits vivaient avec pompe, aux frais des seigneurs, entourés d'un auditoire fanatique, qui se renouvelait sans cesse, en passant d'une université à l'autre.

Mais la république des lettres avait ses guelfes et ses gibelins, comme tous les Etats en révolution ; son avidité illimitée créait la détresse au milieu des trésors; l'éternelle indigence de l'esprit humain soulevait les insolubles contrastes de la raison, et on voyait Poggio, Filelfo, Valla, Bruni, Bessarion, Georges de Trébizonde, aux prises entre eux, avec des invectives furibondes, et quelquefois le poignard à la main. Parfois il s'agissait de savoir si le latin avait été une langue populaire ou savante (*cortigiana*) ; d'autre fois, si Quintilien méritait la préférence sur Cicéron, ou, chose plus grave, si Lucius et Aruntius étaient fils ou petit-fils de Tarquin ; mais Aristote et Platon tranchaient sur toutes ces minuties, et engageaient les esprits les plus élevés dans leur immortel antagonisme. Enfin, les académies, les dictionnaires, les travaux géographiques, les bibliothèques, et, en général, toutes les ressources secondaires de la littérature, concouraient à assurer à cette époque ce caractère positif, calculé et toujours financier, qui devait plus tard conduire à une complète fusion de toutes les richesses de l'antiquité et du moyen âge. Ainsi nous trouvons ici Pastrengo, qui écrit la première biographie universelle, sorte de bureau de renseignements sur les grands hommes; Biondo Flavio, le premier géographe de l'ancienne et de la nouvelle Italie; les deux académies de Pontano, à Naples, et de Platon, à Florence, espèces de centres industriels

à l'usage des gens de lettres ; de remarquables historiens racontent les faits contemporains, arrachés pour toujours à l'aridité des chroniques, et de nombreux manuscrits découverts doublent le trésor de l'art et de la science, à tel point que l'imposteur de Viterbe croit le temps venu d'annoncer la découverte de Bérose et de Manethon.

Nul danger que l'érudition étouffât l'inspiration. Quand même l'air frais, jovial, aventureux, des érudits du XVIe siècle, n'annoncerait pas la vie nouvelle qui les anime ; quand même les chants de Laurent le Magnifique ne montreraient pas la poésie sur le point de s'élancer vers le ciel, comme Mercure, le caducée tendu et l'aile aux pieds ; quand même Ange Poliziano ne nous offrirait pas la réapparition merveilleuse des harmonies de Pétrarque, et cette fois plus chargées de couleurs, de ressources, de beautés virtuelles, et à la veille d'enfanter un épopée aux innombrables aventures, ou même un drame auquel l'avenir prépare des mélodies mystérieuses, le Morgante Maggiore de Pulci, conseillé par Laurent et par Politien, se fraye une route nouvelle, et précisément avec les idées, les tendances, les calculs, les aventures de la crise. Encore une fois, la crise n'est-elle pas la dernière destruction du pacte de Charlemagne, sans que toutefois il soit ouvertement nié ou franchement mis en doute ? Ne congédie-t-elle pas l'empereur, la féodalité, la chevalerie, sans contester le principe de l'empire ? Ne repousse-t-elle pas les guelfes, les papistes, le consistoire, le conclave, sans murmurer un seul mot contre l'Église ? Tel est le Morgante Maggiore, inexplicable mélange d'ironie et de naïveté, où tout est respecté et bafoué, sans que parfois on puisse distinguer

si c'est un homme stupide ou un parfait imposteur, qui rend ridicules les anciennes traditions chevaleresques et religieuses. Tous ses chants commencent par des prières chrétiennes récitées avec la plus profonde componction ; mais combien le latin des psaumes et des symboles gambade d'une façon étrange dans ces préambules! Ici, l'évangile sert d'introduction à des fastes bêtement héroïques, là, le *Credo* et le *Salve Regina* se développent avec une gravité bouffonne; partout les divinités païennes se font jour à travers les dogmes de l'Église, tandis que, pour donner le bon exemple, Jupiter se faufile sur la croix à la place de Jésus-Christ. Voilà des paladins merveilleux, mais qu'ils sont impossibles! Voilà des monstres hideux, mais qui ont l'air de se moquer du lecteur. Voilà d'affreux lions, mais parfaitement bien élevés, ainsi qu'il sied aux êtres privilégiés de la légende chevaleresque. Les diables se mettent au service des chevaliers, argumentent comme des docteurs en Sorbonne, résolvent à l'honneur de l'Église les plus subtiles objections sur la fatalité et la liberté, et plus savants que le pape, interrogés sur la mythologie, ils ne manquent pas de noter l'erreur d'Hercule, qui ignorait l'existence des antipodes. On livre force batailles, on pourfend force mécréants, on fatigue les diables en leur livrant des myriades de Sarrasins, on met hors d'haleine ce vieux guelfe de saint Pierre, dérangé à tout instant pour aller ouvrir aux paladins, qui arrivent éclopés et sanctifiés aux portes du paradis; et, tandis que l'épopée se déroule facile et joyeuse avec l'entrain d'une satire voilée, vous rencontrez deux seules choses sérieuses, le fils de Ganilon qui s'écrie: « Je ne suis pas un traître! » comme pour justifier les fils des seigneurs, et la grande déroute de

Roncevaux, où l'on pleure sur la mort de Roland et de l'ancienne chevalerie. Le poëte lui-même s'étonne de verser des larmes, lui qui avait voulu écrire « la comédie de Charles ; » mais c'est aussi le parti pris de la nouvelle poésie, de mêler le sérieux au grotesque, de ne s'engager pas plus à la critique qu'à l'éloge, de prendre le monde comme un jeu où le sourire se mêle aux larmes, et de mettre en contradiction le paradis et l'enfer pour jouir tout à l'aise du panorama éblouissant que le sort a jeté devant nous.

CHAPITRE XI.

LA CRISE MILITAIRE DANS TOUTE L'EUROPE.

Toutes les nations pressent leur marche sous l'impulsion du grand schisme. — Partout les plèbes imitent les multitudes italiennes révoltées contre les anciennes seigneuries. — Les Hussites s'insurgent contre le vieil empire de la maison de Luxembourg,—et frayent la route au nouvel empire des Habsbourg. — Les ouvriers et les paysans multiplient les émeutes dans les villes libres de l'Allemagne. — La révolution agite Gand,—bouleverse la Hollande—et déchire la Suisse.—Subjuguée par les Anglais, la France doit sa délivrance à l'élan plébéien de Jeanne d'Arc et à Louis XI, dont l'iniquité protége la multitude.—Les ducs de Bourgogne, qui marchent en sens inverse de Paris, prospèrent pendant l'invasion des Anglais, et s'évanouissent quand la France s'affranchit. — Les Anglais commencent leur réforme par les gueuseries religieuses suscitées par Viclef,—et la finissent à travers la guerre des deux Roses avec la domination des Tudor.—Les Ecossais au contraire la commencent avec l'anarchie des barons, et l'achèvent avec le despotisme populaire de Jacques III.—Progrès de la démocratie et de l'inquisition en Espagne, où l'unité de Madrid remplace l'ancien fédéralisme.— Dans le Portugal le progrès se traduit en aventures maritimes.—Mouvement plébéien des Suédois à la suite d'Inglebert,—des Hongrois pendant les rébellions d'Harvat,— des Polonais sous la race nouvelle des Jagellons, — et des Russes que leur kniaf délivre enfin du joug des Tartares.—L'Eglise elle-même attaquée au concile de Constance se régénère à l'imitation de tous les Etats,—et fait adorer un Dieu qui vend les indulgences pour se rendre visible dans les chefs-d'œuvre des arts.

Cette fois le génie des révolutions précipite les heures sur le cadran du temps; les idées qui demandaient jadis un demi-siècle pour passer de l'Italie à l'Allemagne, à la France, et de là aux autres nations, se propagent vite en quelques années. Les divers royaumes ont trop bien compris les seigneuries pour ne pas comprendre à demi-mot toutes les phases de la crise, et ils imitent Ferrare, la Savoie et Naples, où les pouvoirs vivants se développaient en reprenant les provinces détachées par les vicissitudes des époques antérieures. Que s'ils voulaient attendre et fermer les yeux, l'impulsion immédiate du grand schisme ne permet à

personne de s'oublier, les deux papes de l'Église, l'un guelfe et l'autre gibelin, ressuscitent partout les deux sectes avec les tyrans, et obligent les seigneurs à se liquider et à traduire le moyen âge dans la forme classique et uniforme des modernes.

La seconde année du grand schisme, l'empereur *Vinceslas*, que la tradition ralliait au pontife gibelin de Rome, se voit assailli par la ligue guelfe de Léopold d'Autriche, de l'archevêque de Mayence, des chevaliers de Saint-Georges, de Saint-Guillaume, du Lion, et en général de la haute féodalité, qui menace toutes les *villes* libres, forcées de se confédérer à leur tour au nombre de cinquante et une pour tenir tête à l'orage. La noblesse de la Bohême et celle de Prague, capitale impériale, sympathisent déjà avec l'insurrection autrichienne à la suite du pontife d'Avignon, et on aboutit à la proclamation de l'anti-césar guelfe Robert, comte palatin. Dès que les guelfes donnent la couronne à un chef de leur secte, quel rôle reste-t-il au vrai césar si ce n'est celui d'un tyran gibelin? Nourri dans le système de l'impartialité, fils de Charles IV, que tous les partis ont également respecté, et à qui la Bohême devait son bonheur et Prague sa splendeur, Vinceslas ne peut comprendre l'infernale logique de la scission, et sans être ni juste, ni vertueux, ses vices même lui inspirent une horreur insurmontable pour la sévérité de la révolution. Viveur, ivrogne, emporté et maniaque, il s'indigne contre une mission qui ne lui est pas tracée par ses propres caprices. Mais son peuple l'oblige d'être gibelin, plébéien, réformateur et tyran malgré lui. Il s'insurge contre les nobles, massacrant en 1389 trois mille juifs; il pousse l'empereur au combat contre toute l'aristocratie guelfe de l'Allemagne; ne pouvant

lui donner de l'argent, il surpasse tout à coup le génie de la finance italienne en lui ouvrant l'inépuisable trésor des idées; son université développe les théories de Vicleff, Jean Huss prêche la réforme de l'Église, et Robert vaincu, la coalition en déroute, les guelfes dans l'impossibilité de continuer le mouvement avec un seigneur indigène, nomment le nouvel anti-césar Sigismond de Hongrie, qui arrive sur la scène comme un condottiere couronné pour servir de pendant au pape condottiere de Bologne, tandis que *Vinceslas* correspond toujours avec le pontife gibelin de Rome.

Mais, chose étonnante pour le vieux monde italien! sous les voûtes sacrées des cathédrales germaniques, on entend de nouveaux cris, des chants mystérieux, d'étranges invocations; au lieu de parler de la dette, de la rente, de la banque, les gibelins de la Bohême opposent au pontife d'Avignon un Dieu qui n'a pas encore paru sur la terre, et l'insurrection des hussites, l'égalité du calice, la guerre aux moines, les deux docteurs qui meurent pour leur foi au concile guelfe de Constance, Ziska qui les venge en faisant pleurer toutes les mères attachées à l'antique foi catholique, révèlent sous un jour inattendu un peuple de fanatiques doués de forces surnaturelles. L'ivrogne Vinceslas meurt foudroyé par sa propre colère, au milieu de ce peuple qui s'obstine à le rendre victorieux; la Bohême proclame la république contre les rois, les papes et les empereurs; ses soldats détruisent coup sur coup sept armées impériales et catholiques; les paysans armés de fléaux foudroient plus de cent villes et de quinze mille villages: rien ne les arrête ni la science suspecte d'artifice, ni l'art accusé de complicité avec les pères de Constance, ni le bon sens ennemi systématique de tout élan reli-

gieux ; l'erreur et la vérité, la sottise des couvents et le luxe divin des églises, tout cède au marteau des hussites.

Cette révolution, qui promettait à l'Allemagne un avenir en dehors des lois religieuses et morales jusqu'alors respectées, ne fut pourtant que l'une des phases de la crise italienne transportée dans la fédération germanique, la négation de la vieille société nécessaire pour fonder un nouvel empire plus démocratique et plus plébéien, la destruction indispensable pour transporter les idées des Génois, des Florentins, des Milanais et des Vénitiens, sur la terre forte et hardie qui avait nourri les anciens schismes de Gebelin. En effet, la république religieuse des Bohêmes, comprimée par le concile de Constance et par les armées impériales, se détruisit elle-même ; ses catégories de l'impossible rentrèrent les unes dans les autres, grâce à la dialectique des massacres et des transactions ; les taborites détruisirent les adamites en délire dans la Moravie ; les bourgeois de Prague étouffèrent les taborites démolisseurs ; de réaction en réaction on ajourna toute l'hérésie, et la république céda la place à la royauté de Podiébrad, le Médicis de la Bohême, chef des Ciompi, moins le désordre des pillages. Quant à l'empire, il répara ses échecs avec l'avénement de la maison d'Autriche, qui s'établit après la double banqueroute de la Bohême et de la Hongrie. Les Autrichiens furent les Sforza, les Aragonais de l'Allemagne, les hommes de la régularité, de l'économie, de la bureaucratie ; avec eux, les deux cent cinquante Etats de la fédération entrèrent pour la première fois dans une ère compassée, antipathique et meurtrière pour la féodalité, mais utile pour les peuples, et lorsque Maximilien Ier abolit le droit de guerre, en 1495, la crise se trouva épuisée, et les

hussites, les châtelains, les guelfes, les gibelins, déroutés, se virent confondus avec les brigands, comme Gœtz de Berlichingen.

La crise se présente avec les mêmes phénomènes dans tous les Etats de la fédération. En Autriche, elle nous montre les deux ligues de Léopold II et d'Albert II, les guelfes et les gibelins, qui reparaissent de 1406 à 1411 : « Celui des deux partis, dit Coxe, qui obtenait l'avan-« tage immolait avec le glaive des lois les chefs du « parti opposé et confisquait leurs biens... Tout le pays « devenait un théâtre de pillage, de dévastations et de « carnages. »—Nous voyons, à Worms, les paysans aux prises avec le clergé ;—à Hall, les ouvriers en lutte avec les bourgeois ;—à Vurtzbourg, à Lubek, à Halleberstad, les sénateurs décapités, les paysans arborant le drapeau symbolique du soulier lié ;—à Aix-la-Chapelle, les béguins et cinq insurrections plébéiennes. — Trèves est scindée, en 1430, par deux prétendants à l'archevêché ; en 1438, par les bourgeois aux prises avec le clergé, qui livre le monopole des vins, et, en 1478, cette division est tellement établie que la ville et l'archevêque s'engagent à se secourir mutuellement avec leurs forces respectives, comme si les bourgeois et les prêtres formaient deux républiques séparées.—L'évêque de Bâle, Frédérik de Blankestein, atteint par la misère, en 1391, accorde en gage un quart de ses dîmes à la ville de Strasbourg. Deux ans plus tard, il abdique, se reconnaissant insolvable, « debitis tot exsolvendis imparem.» Les chanoines lui donnent pour successeur le fils du plus grand créancier de la ville, espérant qu'il obtiendra aisément la restitution des gages donnés à son père, et la crise finit par le rachat de treize châteaux, et par l'adjonction de Bâle à la fédération des Suisses.—Fri-

bourg devient ombrageuse, irritable, méfiante, et l'Autriche, fatiguée de lui céder sans cesse, lui vend enfin sa liberté, qu'elle renie un instant en se soumettant aux ducs de Savoie, et qu'elle rachète de nouveau en conquérant la place qu'elle garde encore aujourd'hui dans la fédération Helvétique.—De 1395 à 1423, l'évêque d'Utrecht combat ses vassaux.—Les haydrois de Liége, ralliés au schisme d'Avignon, opposent un anti-évêque à l'évêque gibelin, et l'ancienne dissidence de Varroux et des *Awans* se reproduit ainsi sous une forme nouvelle et encore plus cruelle. L'*évêque*, secouru par l'armée gibeline de la Bourgogne, anéantit toutes les libertés consulaires, massacre l'anti-évêque, précipite sa mère du haut d'une tour, immole toute la famille guelfe des Horne, et donne plein pouvoir à ses gibelins de se venger sur les biens et sur les personnes de leurs adversaires. Lorsqu'en 1418 il abdique pour se marier, ses successeurs restent aux prises avec la misère, avec l'influence bourguignonne, qui impose un évêque de seize ans, et avec la ligue malfaisante de Louis XI et de Charles le Téméraire.

Si dans les villes libres la misère agite les citoyens, on devine que les villes soumises à la seigneurie des comtes de Flandres ne peuvent rester ni inertes ni tranquilles sous l'aiguillon de la crise. En 1379, au tournois de Gand, un bourgeois se lève et s'écrie : « Je ne donnerai certes pas d'argent pour de pareilles folies ! » Aussitôt les bourgeois refusent l'impôt, les *chaperons blancs* chassent les officiers du comte, et, dans l'impossibilité de rester impartial, Louis de Maël se défend avec les guelfes de Bruges, en réveillant ainsi, plus forte que jamais, la vieille guerre des sectes et des municipes. Secouru par la France, il ne triomphe qu'à force de

massacres, faisant décapiter en une seule fois trois cents *plébéiens* d'Ypres, détruisant *Grammont*, passant au fil de l'épée ses cinq mille habitants, nageant dans le sang comme un tyran du moyen âge, et provoquant par contre-coup à Gand la tyrannie opposée de Philippe Arteveld, fils de Jacques, l'ancien gibelin de l'ère antérieure. Plus tard, l'affreuse oscillation des deux tyrannies porte un instant les gibelins de Gand à Bruges, et alors les troupes françaises, invoquées par le comte, guidées par l'oriflamme, bénies par le pape d'Avignon, s'avancent avec tant de massacres que Louis de Maël lui-même, désolé de l'effrayant appui qu'il reçoit, se met à genoux pour qu'on épargne sa ville guelfe de Bruges, que les Français guelfes, mais insensés, voulaient exterminer. Ils détruisaient les villes; ils ne faisaient pas quartier; ils tuaient les prisonniers, les femmes, les enfants; ils mettaient les Flamands dans l'impossibilité, soit de les combattre, soit de les tolérer, et en désespoir de cause Gand donnait l'État à la seigneurie quasi-gibeline de Philippe le Hardi duc de Bourgogne. Mais Gand restait la ville des révolutions; en 1467 elle s'insurgeait ; quatre ans plus tard elle recommençait une guerre mortelle contre le duc et ne cédait qu'après avoir perdu 20,000 hommes ; plus tard encore l'émeute persistait et régnait sur l'héritière de Bourgogne placée sous la tutelle civique des bourgeois.

En Hollande ce sont les Hoetkschen, chevaliers, et les *Kabeljauwschen*, bourgeois, qui alternent les vicissitudes de la crise, mettant aux prises Marguerite avec son *fils*, puis Guillaume avec le comte *Albert* son père, et enfin Jaqueline avec *Jean* de Bavière assassiné en 1424 et avec *Jean* de *Brabant*, qui succède au chef bavarois. Toutes les villes militaires et féodales : Schoon-

house, Goudes, Oudewater, Vianen, Montfort, Alkenaer, suivent Jaqueline, l'héroïne des chevaliers, mais elles ne peuvent faire les frais de leur suprématie, et les bourgeois maîtres des villes commerciales et gibelines: *Leyde*, *Harlem*, *Dordrecht* et *Rotterdam*, triomphent avec *Philippe* de *Bourgogne*, qui force Jaqueline à l'instituer son héritier en Hollande, en Zélande, en Frise et dans le Hainault. Pendant cette guerre, les Frisons se battent entre eux par les *Schiering* et les Vetkoopers, les premiers gibelins et les seconds guelfes, et leur lutte mêlée à celle de la Hollande reçoit la même solution.

L'admirable concorde et la sainte simplicité des Suisses résisteront-elles à la secousse qui se propage rapidement, d'État en État, sur tous les points de l'empire? Longtemps les rochers des Alpes servent de barrière à la disette; mais en 1436, le vaste héritage des comtes de Toggenbourg, réclamé en même temps par Schwytz et par Zurich, allume une guerre fratricide et inouïe. C'est la guerre du premier berceau de la Suisse contre une ville longtemps autrichienne; c'est le combat de la fédération qui prend fait et cause pour *Schwytz* contre Zurich qui vise à s'étendre comme une puissance unitaire; c'est la lutte de tous les hommes libres, de tous les paysans des vastes possessions des Toggenbourg contre les nobles, les châtelains et les partisans de l'Autriche; en un mot, c'est la réapparition de Guillaume Tell, que de nouveaux Gessler s'efforcent de refouler dans son nid d'Einsiedlen. Ainsi Schwytz secoue les torches incendiaires de la misère, ses amis démolissent les châteaux, brisent les tombeaux de la noblesse, dont ils dispersent les ossements, et bientôt tous les manants suivent la croix blanche des fédérés. Zurich, au contraire, arbore la croix rouge de l'Autriche qu'appuient

l'évêque de Constance, l'abbé de Saint-Gall et l'aristocratie détrônée, tandis que l'empereur lui-même, Frédéric II d'Autriche, fait appel à une réaction européenne, accusant les Suisses d'attirer dans leur ligue tous les fauteurs de l'injustice et du brigandage. « C'est ici, dit-il, la cause « de tous les rois, de tous les seigneurs, de tous les no« bles menacés de voir bientôt les serfs se soulever avec « orgueil contre leurs maîtres et les vilains contre les « nobles. » La France elle-même, jalouse de propager la monarchie, envoye les Armagnacs et le dauphin Louis XI, pour écraser la Suisse au profit de l'Autriche, de l'Empire et de Zurich.

Au milieu d'une exaltation muette et féroce, où les prisonniers se tuaient de désespoir, la loi de l'argent pesa encore les forces, les prétentions, l'innocence et la valeur des Suisses, pour les conduire à la solution de leur crise. La pluralité des centres égaux ou équivalents donna gain de cause à la fédération ; la chétivé Zurich ne fut pas assez riche pour imposer son unité bâtarde aux cantons; ses efforts malfaisants ne firent que provoquer un nouveau progrès fédéral, par lequel on subordonna au jugement préalable des fédérés toutes les alliances que chaque canton avait le droit de contracter, et si on respecta le droit de guerre, même à l'intérieur, ce fut pour le soumettre au consentement de la majorité des cantons, de sorte qu'inoffensif dans l'action, il ne survivait plus que pour constater l'égalité souveraine des fédérés. L'Autriche comprit qu'elle s'était livrée à des alarmes chimériques; que depuis l'ère des seigneurs les Suisses cherchaient à régner et non pas à propager la liberté, et que, respectés dans leurs montagnes où ils étaient indomptables, ils respecteraient désormais les provinces autrichiennes où ils ne pouvaient

s'étendre sans se perdre. La France comprit à son tour que son zèle pour la monarchie l'avait éloignée du but; que ses victoires contre la liberté helvétique seraient coûteuses, stériles et à la longue transformées en revers; que l'exemple des fils du Tell n'exerçait aucune fascination sur ses terres essentiellement serviles, et qu'il était insensé d'attribuer à de pauvres vachers le plan financièrement impossible de vouloir propager la liberté au milieu de multitudes monarchiques. Le pacte de l'union héréditaire scella donc la paix des cantons avec l'Autriche; une ligue perpétuelle les réconcilia avec la France; leur démocratie renferma son travail sur le terrain de ses propres alliances et combourgeoisies; elle fixa son progrès dans la loi souveraine de la ligue en s'adjoignant les cinq nouveaux cantons de Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffouse et Appenzell, qui portèrent à treize le nombre des États souverains, et un surcroît de bénéfices réconcilia à jamais le *Tell* avec Gessler, en mettant les *Suisses* à la solde des rois sur tous les champs de bataille. Leurs personnes valant mieux que leurs positions militaires, la justice voulait qu'une énergie inutile sur des montagnes d'où la fédération ne pouvait rayonner s'évaporât en libertés individuelles, en exploits salariés, en aventures vendues çà et là au plus offrant, en nuages de gloire et de fumée qui retombaient en pluie d'or sur ce sol également délaissé par l'agriculture, par l'industrie et par le commerce.

Si la France n'offre pas la variété indéfinie de phénomènes multipliés par la liberté de l'empire, néanmoins le grand schisme la bouleverse encore plus, en mettant aux prises le roi, qui suit le pape guelfe d'Avignon, avec une croisade anglaise suscitée par le pontife gibelin de Rome. Aussitôt les deux sectes se re-

produisent, la liberté germanique déchire de nouveau l'unité royale, et Charles VI, atteint de folie, laisse tomber le gouvernement à la merci des ducs d'Orléans et de *Bourgogne*, qui alternent les tyrannies et les massacres; l'un par les guelfes et l'autre par les gibelins. Les partisans du duc d'Orléans entraînent avec eux les débris de la royauté, l'université de Paris, les Armagnacs, espèces de brigands armés qui font disparaître les gibelins par milliers; il est défendu de se baigner dans la Seine pour que ses flots ne trahissent pas le secret des massacres, et l'on proscrit jusqu'aux réunions de famille. Mais les *Bourguignons* s'avancent à leur tour en sens inverse, avec la faveur de la *plèbe*; une seule fois ils exterminent deux mille Armagnacs, et sous eux Paris a ses chaperons blancs ou ses foulons à l'imitation de Gand. La guerre civile moissonne les chefs comme les masses. En 1404, on assassine le duc d'Orléans; quinze ans plus tard, *Philippe* sans Peur, duc de Bourgogne; la division s'étend à tel point dans toutes les familles que les enfants eux-mêmes jouent à s'entre-tuer. Bientôt la misère du roi ravage le sol, fait déserter les champs, démolir les maisons, et le peuple en arrive à désirer l'ennemi, pour se soustraire à la fiscalité de la vieille monarchie. Peu à peu, le duc de Bourgogne, inévitable condottiere, devient l'allié des *Anglais*; il exploite la déroute d'Azincourt, les victoires d'*Edouard* III d'Angleterre, l'ambition de la régente *Isabelle* de Bavière, gibeline de naissance, qui veut exclure le Dauphin, et le roi insensé, devenu l'aveugle instrument de tous les ennemis du royaume, signe le traité de Troyes, où il lègue à *Edouard* sa couronne en lui confiant à l'avance la régence. A sa mort, le traité s'exécute; la France tombe sous le joug des Anglais et le Dauphin né

garde plus que quelques villes pour soutenir son titre de roi. Telle est la première période de la crise française, la négation de la seigneurie compromise, le retour éloigné du passé, la réapparition des sectes et des tyrans, la résurrection de ce fédéralisme primitif de l'ère épiscopale qui avait accablé la France sous le vasselage prépondérant des Normands. Et le royaume ainsi bouleversé, le vassal achève sa victoire sur le suzerain, tandis que la fédération l'emporte sur l'unité, la liberté sur le despotisme, l'aristocratie sur la démocratie, la légalité sur la dévotion, une sorte de république sur la tradition monarchique.

Mais le jour où le grand schisme et l'hérésie s'effacent à Constance devant les théologiens de l'université de Paris, la nation se réveille, la révolution de la misère se retourne contre les Anglais, que le peuple rend responsables de la crise. Orléans devient imprenable : la Pucelle arrive pour la délivrer, et cette gracieuse personnification du peuple français, cet inexplicable mélange de minorité féminine, de dévotion monarchique, de démocratie exaltée, de courage intrépide, en un mot cet être féerique transforme soudainement toutes les conditions de la France, qui congédie, par le sacre de Reims, la liberté de l'Angleterre et le condottiere bourguignon. En 1453, les Anglais se retirent. Tout le travail de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Philippe le Bel et de Charles VI, ces quatre concentrations progressives des consuls, des podestats, des tyrans et des seigneurs, retrempées au feu de la crise, aboutissent à Louis XI, étrange Messie despotique et social, dont Jeanne d'Arc était le saint précurseur. Semblable à Côme des Médicis, il est le père de la patrie française, le grand créateur de l'État moderne, le David régénéré

qui travaille avec injustice à la propagation de la justice. Il déconcerte la ligue gibeline du bien public; il trompe la magistrature quasi-républicaine des *Trente-six*; les insurgés de la liberté féodale tombent en défaillance devant lui : les uns disparaissent attendris, les autres emprisonnés, ceux-ci atteints par le poison, ceux-là mystifiés par leur propre étourderie monarchique. Les pairies étrangères; les nouveaux parlements de Bordeaux et de Bourgogne; la Bourgogne, le Maine, l'Anjou, la Provence, une grande partie de l'Artois, de la Picardie, Boulogne, le Roussillon, la Cerdaigne, adjointes au domaine et enfin les Suisses, corrompus et transformés en mercenaires, au profit de la France, triplent la puissance du roi qui, entouré de gardes écossaises et de ministres plébéiens, comme la Pucelle, terrifie les factieux par quatre mille exécutions. Fourbe, timide et sanguinaire, Louis XI avait le mérite de l'inertie calculée, qu'il savait interrompre à propos par une action rapide; il abhorrait les grandes batailles, qui livrent tout aux hasards d'une journée; il ne traitait jamais d'affaires le jour des Innocents; rarement jurait-il par la croix de Saint-Loo, et jamais sa forfanterie habituelle ne se détachait de la religion; de sorte qu'en transportant les mystérieux oracles de la raison d'État dans la dévotion la plus superstitieuse, il méritait qu'un pontife digne de le comprendre lui octroyât le titre de roi très-chrétien.

La Bourgogne marche au rebours de la France, en reproduisant le mouvement des villes militaires de l'Italie qui avaient pris leur essor au milieu de la misère universelle pour s'évanouir à la fin de la crise. En effet, cette brillante fantasmagorie des ducs de Bourgogne commence quand Jean II, vaincu et captif, rend au du-

ché son autonomie en l'accordant à son fils Philippe le Hardi, dans l'espoir que le sang royal, suppléant à la centralisation défaillante, retiendrait les Bourguignons dans la politique nationale. Avec les nouveaux désastres de la crise, les ducs s'élèvent, s'étendent, cernent la France, envahissent les Pays-Bas, la Hollande, marchent à la tête de tous les mécontents du royaume, dont ils supplantent le chef pour jouer le rôle des Braccio des Fondulo, des Terzi, des Facino, et en général des condottieri qui avaient dépossédé les papes ou les Visconti. Mais dès que la crise cesse en France, ils se trouvent atteints à leur tour par une détresse mortelle. Charles le Téméraire ne peut échapper à la misère qui l'accable, et privé de l'appui des insurgés du royaume, forcé de continuer ses guerres à tout prix pour nourrir ses soldats, qui règnent en brigands sur ses propres provinces; dans l'impossibilité de revenir à l'attaque contre l'unité française, définitivement reconstituée, condamné à se heurter contre l'Allemagne, dont le fractionnement territorial trompe ses yeux en lui faisant espérer une conquête facile, il tombe de catastrophe en catastrophe, précipité par la fatalité qui le fait rentrer dans le néant avec la rapidité de l'antique tragédie. À chaque instant, il reçoit la nouvelle d'un malheur; à chaque combat, il voit les hommes et les éléments révoltés contre lui : les pierres mêmes des montagnes semblent s'animer pour écraser son armée chevaleresque; les pâtres de la Suisse l'accablent à Morat, à Grandson, à Nancy. Emporté par le délire de Macbeth, il frappe ses amis, ses serviteurs, ses condottieri, et sa mort, œuvre de la guerre et de la trahison, rend à la France ses provinces, à la Lorraine son duc, aux Pays-Bas leurs chefs, à la Hollande sa liberté, et à

tous les centres limitrophes la certitude que la sinistre histoire des quatre ducs qui prospéraient dans la détresse universelle ne pourra plus se répéter.

Les ciompi de l'Angleterre se montrent en 1381, troisième année du grand schisme, et au rebours de la France leur insurrection est toute royaliste, monarchique et despotique, en haine des pouvoirs constitués du parlement. Leur véritable chef, *Wicleff*, est le chapelain du roi; circonspect et morgué, il ne s'adresse ni au peuple, ni à la plèbe, ni aux parlements, ni aux tumultes; se bornant à démontrer ses thèses théologiques, il reste dans les limites d'une réforme intellectuelle comme s'il était le prétendant spirituel de l'Angleterre. Sans liaison apparente avec Wicleff, les multitudes insurgées s'avancent à leur tour, ennemies de toutes les libertés, avec la pensée de trouver aide et protection chez le roi. Ne combattent-elles pas les lords du parlement, le primat de Cantorbéry, la loi ecclésiastique qui protége les richesses du clergé? La révolte de Iak Straw, de van le Tuileur et de John Bull, n'étend-elle pas les attaques aux lords temporels? Voici son chant de ralliement: « Quand Adam béchait, quand Eve filait, où était alors le gentilhomme? » On se rue sur la vieille société, on dévaste les manoirs, les maisons, on brûle les registres des tribunaux, on soulève le bas peuple de Londres, on rase les palais des Lancastre, et, forte de 60,000 hommes, l'armée plébéienne aboutit enfin au roi Richard II pour lui demander l'abolition de l'esclavage, la diminution de l'impôt féodal et la franchise des achats et des ventes aux foires et marchés. L'insurrection s'étend et s'organise, régentant les tribunaux, les jurés, les familles même, dont elle enlève les jeunes filles pour les forcer

à payer des rançons sous le titre dérisoire de dot.

Protecteur forcé de l'insurrection, Richard II s'efforce d'organiser la tyrannie gibeline de la plèbe qu'il redoute, mais qu'il flatte comme les premiers Médicis. Il n'hésite pas à pousser son cheval au milieu des insurgés. Quand les lords parlent de les écraser, il les déclare ses enfants, les dérobe au massacre, plaide leur cause devant le parlement et leur religion devant Rome, à qui il interdit toute intrusion dans les bénéfices vacants. Anna, sa femme, est appelée la bonne reine. La princesse de Galles favorise, dit-on, la réforme de Wicleff. Mais ce triomphe qui bouleverse l'ancienne Angleterre ne sert qu'à inaugurer le droit de la plèbe, et, après avoir accompli sa mission, le roi tombe sous la tyrannie opposée du parlement, dit l'impitoyable, sous le gouvernement des onze inquisiteurs dirigés par le duc de Glocester, et enfin Henri IV de Lancastre règne à la tête du parlement. Quoique son fils traîne sa jeunesse dans les tavernes de Londres au milieu d'une popularité plébéienne, en lui succédant il congédie ses compagnons de débauche, il devient l'homme de l'aristocratie, le Titus du sénat britannique, le proscripteur des 20,000 Lollards insurgés, et des vieux chefs réduits à demander la décomposition du sol, pour éviter la décision prépondérante de la capitale, qui les écrase de son poids économique. Tout le mouvement hérétique expire, refoulé dans les points excentriques de Galles, Yorck, Kent et Essex.

Cependant la liquidation n'est point épuisée tant qu'on ne détermine pas les confins de l'Angleterre, et il s'agit de savoir si l'île est assez riche pour garder ses conquêtes sur le continent, pour étouffer le rayonnement de Paris et pour renouveler tous les ans la victoire d'Azincourt.

A ses premiers revers en France, la maison gibeline d'*York* somme donc la dynastie de Lancastre de continuer la guerre et de remporter des victoires impossibles. Quand la nation perd l'Anjou, le Maine, Rouen, et que les possessions anglaises se réduisent à Calais, le comité de Kent s'insurge, Jacques *Cade* entraîne avec lui *Yorck*, *Exeter*, *Norfolk*, *Buckingham*; la *Rose blanche* d'*Yorck* des plébéiens et des gibelins fait pâlir la Rose rouge des Lancastre et du parlement, et après cinq nouvelles révolutions et vingt-cinq ans de guerres et de tragédies, les Lancastre sont détrônés parce qu'ils perdent les provinces du continent, et les *Yorck* victorieux chancellent à leur tour parce qu'ils ne peuvent réparer aucun des échecs reprochés à la dynastie rivale. Leur dernier chef, *Richard* III, devient le personnage où la fatalité se complaît à cumuler toutes les absurdités et les fureurs d'une gageure insensée. Ennemi des Lancastre et de la Rose rouge, qu'il proscrit au nom de la nationalité violée et de la misère universelle, ennemi de sa propre famille qu'il trahit et qu'il massacre au nom d'une ambition en banqueroute, il représente le courage, la ruse, le crime, l'obstination aux abois, et son armée très-nombreuse le déserte lorsque le mécontentement universel retourne contre lui les deux Roses en élevant Henri VII de Tudor, qui supprime les factions et force au nom de la raison la nation à accepter ses propres confins. Les couleurs même des livrées disparaissent, de crainte qu'elles ne transforment les soldats en clients et les lords en partisans; la chambre étoilée vient à bout des résistances désespérées, et les derniers frissons de la crise se réduisent à des tragédies domestiques dans le palais des rois.

Puisque l'Angleterre quasi-républicaine prend pour

levier l'arme du despotisme, l'Ecosse despotique s'avance grâce à un mouvement républicain, et en 1405, quand Jacques Ier tombe entre les mains des Anglais, les *barons* négocient sa délivrance avec une négligence si calculée qu'il passe dix-neuf ans dans les prisons des Anglais. Ce sont dix-neuf années de république et d'anarchie. « Dans cette période, dit une charte, aucune « loi ne règnait; les forts opprimaient les faibles; tout « le royaume était en proie; les meurtres, les vols, les « incendies et tous les crimes restaient impunis, et la « justice était reléguée hors des confins de l'Écosse. » Le roi ne sortait de sa prison que pour tomber en 1437 sous le fer des barons. Mais, pendant la minorité de Jacques II, Chrichton portait les derniers coups à la vieille féodalité; les *Douglas* succombaient à un massacre comme les Cavalcabo de Crémone ou les ducs de Bourgogne, ou les hommes de la Bohême; le roi lui-même poignardait leurs chefs, et la noblesse perdait les donations usurpées, l'hérédité des marches et celle des offices. Jacques III admettait la révolution plébéienne de l'Ecosse jusqu'à exagérer le mépris de Louis XI pour les grands, de sorte que si le roi français avait un barbier pour confident et un bourreau pour ami, Jacques gouvernait son royaume avec un maçon, un serrurier, un maître d'armes et d'autres favoris de bas étage, d'ailleurs si tyranniques qu'ils provoquaient encore une fois l'insurrection féodale. Mais Jacques IV, son fils et son ennemi, triomphait; à la fois guelfe comme roi et gibelin en qualité de chef des barons, il représentait enfin le bilan de la justice, et la nation se réorganisait avec les lords du Conseil journalier.

L'Espagne varie les formes de sa crise de plusieurs manières inattendues.— En Navarre, elle renouvelle la

lutte des Agramonts et des Beaumonts, les uns Castillans d'alliance et les autres Français. — En Aragon, le roi dompte le justiza, podestat suprême, de l'ère antérieure, supérieur au roi et aux barons. En 1390, il le soumet à une cour d'enquête nommée par les Cortès; en 1420 il le force à abdiquer; en 1439 il l'emprisonne; en 1460 il fonde une commission de dix-sept magistrats chargés d'entendre les plaintes qu'il soulève.—En Castille, Jean II est assailli par son propre fils et par l'émeute féodale. Alvarez de Luna, qui le défend d'abord, l'accable plus tard jusqu'à faire trembler la nation. Henri III, malade et indigent, tombe devant une insurrection féodale qui le détrône en effigie; et tous ces mouvements de la Navarre, de l'Aragon et de la Castille, ne sont encore que des avortements ou des péripéties sans solutions, car la lutte de la Navarre n'aboutit pas. Le justiza, dégradé en Aragon, laisse le drame à moitié, et on attend un justiza victorieux contre le roi. Henri III de Castille, obligé de fuir, atteste à son tour que la crise castillane se traîne encore dans ses négations républicaines et répugnantes à la tradition monarchique de la terre; sur tous les points les Espagnes sont indigentes, malheureuses et bouleversées. Mais avec le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'*Isabelle* de Castille, elles arrivent enfin à un dénoûment qui clôt avec grandeur tous les drames inachevés. En effet, par ce mariage la fédération cède la place à l'unité. La Castille, qui avait donné des empereurs à la nation dans l'ère consulaire, entraîne avec elle tous les États. L'Aragon perd son indépendance devenue impossible; son roi, vainqueur du justiza, tombe à son tour sous l'influence prépondérante de la monarchie castillane qui le gagne, et partout l'antique édifice du moyen âge

s'écroule : les libertés inutiles, les franchises surannées, les dignités du vieux temps, les institutions devenues les citadelles de la barbarie, s'effacent devant ce mariage solennel qui fait de tant de peuples héroïques un seul être juridique et nouveau. La ligue de la Sainte-Hermandad, qui réunissait les villes libres au point de vue républicain, devient une police monarchique et plébéienne contre les grands, les évêques et les voleurs; les grands ordres militaires perdent leur antique indépendance; les grandes commanderies tombent sous la domination de la couronne, et la liberté s'efface honteuse de sa longue impuissance contre les Maures. En 1480, dix-huit villes seules paraissent aux Cortès; ce sont des capitales en faillite qui représentent et excluent toutes les autres villes avec la jalousie de l'impuissance, et l'unité achève son œuvre démocratique et sociale avec la sainte inquisition, développée dans des proportions inouïes. Elle frappe la foule suspecte des convertis, des rebelles, des vassaux et des plèbes conquises, qui regrettent l'islamisme; en 1478 elle chasse 70,000 familles juives; en 1481 elle brûle 2000 victimes et en condamne 17,000; ses juges n'épargnent ni les personnes ni les biens des accusés; son pouvoir sans limites anéantit comme ennemis de Dieu tous les ennemis du peuple et de la cour. Et son feu redouble les forces de l'Espagne; l'enthousiasme catholique et monarchique achève enfin la conquête commencée par Pelayo; Grenade, dernier rempart de l'islamisme, tombe au pouvoir des Espagnols, et, en 1493, le retour de Christophe Colomb apprend à Ferdinand et à Isabelle qu'il y a encore des espaces indéfinis à conquérir sur des païens nus, desarmés, et plus riches en or que tous les rois de l'Europe.

Sous une autre forme, la même révolution visite le Portugal, à la cinquième année du grand schisme, quand le peuple s'indigne contre la régente Liauor Tellez, et pénètre dans le palais royal à suite de don Juan Mestre d'Aviz, frère du feu roi. Avec don Juan, la vieille monarchie se régénère, la régente détrônée disparaît, les prétendants sont battus, l'enthousiasme transporte les soldats du nouveau chef, qui s'appellent les soldats de l'amour : ils mettent en déroute l'armée castillane, trois fois plus nombreuse, et en 1415 la crise est finie. Les fils de don Juan deviennent les génies tutélaires du Portugal; avec eux on prend Ceuta, on découvre Madère, on occupe le groupe des Açores, on explore la côte d'Afrique. Les ordalies disparaissent, la magie s'efface, et la poésie nationale s'en dédommage par la navigation féerique de Vasco de Gama, qui double le cap des Tempêtes, et voit les merveilles de l'Inde offertes au commerce et à l'épée des Portugais.

Nous avons vu que, dans son élévation, le Danemark monarchique et unitaire avait absorbé les deux royaumes libres et fédéraux de la Suède et de la Norvége, pour constituer le royaume de Gothie sous la Sémiramis du Nord. Aux jours de la misère, cette unité ambitieuse, fictive et contradictoire, essuye le feu du *Sleswig* et du *Holstein*, qui reviennent à l'attaque; de la ligue *hanséatique*, qui faillit dissoudre la monarchie, et de l'insurrection des paysans suédois, outrés contre des juges qui les pendaient aux cheminées et attelaient leurs femmes enceintes aux voitures. La Suède a ses Ciompi, son van Tuileur, Inglebert, et tandis qu'elle repousse la domination antipathique des Danois, le Danemark lui-même, ne voulant plus d'un roi qui s'absente pour régner au loin, dépose Eric VII en 1439. Enfin ce drame

se dénoue en 1448 avec une double solution, l'une de la Suède, trop fière pour accepter le règne des Danois; l'autre du Danemark, trop petit pour s'étendre en Suède. Le premier des deux royaumes devient indépendant avec les *Inglebert*, les *Bondes* et les *Stures*; le second, rentré dans les limites de son expansion naturelle, peut garder la *Norvége*, le *Sleswig* et le *Holstein*, trop faibles pour se suffire à eux-mêmes. L'acte par lequel les deux duchés du Sleswig et du Holstein se soumettaient à Copenhague nous les montre dans l'attitude qu'ils gardent encore aujourd'hui, avec leurs prétentions électorales, révolutionnaires et germaniques, et avec des franchises si explicitement réservées qu'elles reproduisent les détails minutieux des soumissions italiennes.

Ce sont les mêmes catastrophes et les mêmes solutions dans les régions slaves, où les monarchies guelfes de la Hongrie et de la Pologne et la monarchie gibeline de la Russie doivent arriver chacune dans leur propre périphérie à leur dernière liquidation. Ainsi la vieille Hongrie chancelle dès 1382, à la mort de Louis Ier, et son opposition gibeline appelle *Charles Duras* contre le roi fœtus, au sexe inconnu, qui dort encore dans le sein de la veuve royale Elisabeth. Quand la cour égorge *Duras*, *Harvat* se lève à la tête des *Croates*, ces ciompi de la Slavie, qui continuent l'insurrection au nom de la misère. Le roi Marie, auquel une fiction légale donne le sexe masculin, tombe entre leurs mains; *Harvat* le charge de chaînes, et on ne sait quelle serait l'issue ou l'horreur de la république hongroise, si Sigismond de Brandebourg n'arrivait pas avec le rôle d'un condottiere pour délivrer l'idole royale, l'épouser et régner le sabre à la main, au milieu de péripéties qui nous le montrent tour à tour dans une prison ou sur le trône.

Le titre d'empereur que l'Allemagne lui décerne augmente son autorité toute personnelle; mais à sa mort la crise impitoyable demande sa solution, c'est-à-dire l'absorption des soldats, l'effacement des deux sectes, l'inauguration de la révolution par une dynastie qui l'accepte, et après les luttes entre l'enfant Ladislas et Ladislas des Jagellons, le peuple acclame en 1457 Mathias Uniade, fils de l'héroïque Uniade, qui avait combattu pour et contre les deux partis. La crise finit, et la nation rajeunie devient redoutable à l'Autriche, à la Styrie, à la Bavière, à la Bohême et à la Pologne.

Dans la capricieuse Pologne, rien ne ressemble à la sale plèbe des Croates. Là les guelfes et les gibelins ne reparaissent que pour se disputer le cœur de la ravissante Edwige; les factieux se déguisent en courtisans; les colères s'épuisent en inventions romanesques pour surprendre la main de la reine. Les rétrogrades voudraient la séduire avec Guillaume d'Autriche, brillant chevalier; au contraire, le peuple l'entoure de prêtres pour lui faire agréer Wladislas Jagellon, soldat barbare et païen, qu'elle peut convertir d'un mot et opposer à l'éternelle inimitié de l'Allemagne. Le passé et l'avenir, la mort ou la vie, tout dépend d'une fantaisie d'Edwige. La folle diète avec ses décisions unanimes reste dans une sorte de minorité à la merci de cette enfant; le peuple en délire erre autour du château royal; les hommes de la reine préfèrent les apparences séduisantes de l'Autriche au prétendant sauvage patronné par des évêques; une hache à la main, elle se fraye un passage au milieu des gardes qui lui défendent de voir l'heureux Autrichien. Enfin la patrie triomphe de l'amour, le peuple l'emporte sur la noblesse, la Lithuanie absorbée éteint le feu sacré de ses idoles, disperse ses vipères mysté-

rieuses, ses habitants se civilisent, son roi devient l'esclave amoureux de la reine, et aujourd'hui encore, le souvenir d'Edwige est une religion pour la Pologne.

Enfin la crise des Russes se résout par une série de coups de foudre qui imitent, sous un ciel avare et menaçant, les splendeurs et la centralisation des Espagnols. Tout cède à Moscou, la ville des Grands Princes, de la seigneurie et du schisme : la malheureuse Novgorod, qui agitait la nation dont elle avait été le berceau, périt en 1473, avec les libertés d'un autre temps. Elle perd son podestat (Posadnik), son capitaine du peuple (Tysiatki), son beffroi, son grand conseil (Velche), sa campagne, ses villes, ses domaines, et on déporte à Moscou et ailleurs ses habitants, qu'on remplace par des marchands russes et par une population monarchique. Ainsi rajeunie, la Russie reconquiert enfin le sol envahi par les Tartares, l'indépendance outragée par le brasma, la force paralysée par la horde dorée, l'honneur terni par le khan. Cette fantasmagorie sauvage s'envole mutilée et sanglante vers ses asiles de l'Asie, et Ivan III, libérateur de la patrie, combat la Pologne, soumet Tver, s'étend de tous côtés et même dans la Sibérie septentrionale, où il est le premier à arriver.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude miraculeuse avec laquelle une même crise reproduit les mêmes phénomènes et les mêmes alternatives dans tous les États. Jean Huss en Allemagne, Jeanne d'Arc en France, Torquemada en Espagne, Wicleff en Angleterre, Inglebert en Suède, Harvat en Hongrie, le clergé en Pologne, le prince de Moscou en Russie, ne sont que des acteurs jouant un même rôle contre l'antique barbarie féodale, qui prend çà et là les formes diverses du clergé, des barons, des Maures, des lords, des juges, des

Magyars, de l'aristocratie anarchique ou des libertés factieuses coalisées avec l'invasion des Tartares. Le sort des réformateurs est le même partout : despotiques dans les républiques, républicains dans les monarchies, ils expient la nécessité de prendre le passé au rebours et ils périssent les uns sur les bûchers, les autres sur les échafauds, et les plus heureux dans les combats. C'est ainsi que les Autrichiens se présentent comme la conclusion de Jean Huss, Louis XI comme celle de Jeanne d'Arc; c'est à peine si Wicleff meurt à propos; Harvat n'échappe pas aux vengeances de Sigismond, et après un éclair d'héroïsme qui trompe une génération de conscrits, le train des affaires rétablit l'antique loi, légèrement modifiée par le progrès avec des hommes vulgaires ou de nouvelles dynasties. La perspective seule des distances embellit quelques personnages couronnés; le fracas des conquêtes, les splendeurs des découvertes géographiques illustrent tout à coup les grands princes russes, les chefs de l'Espagne et ceux du Portugal; et après avoir tout analysé et décomposé, on trouve au fond de l'héroïsme espagnol Torquemada, l'horreur du genre humain; au fond de l'amour portugais, le fatum de l'imprévoyance, un bonheur tout extérieur, géographique et éphémère; et au fond des victoires russes, quelque chose de cruel qu'on voudrait renvoyer en Asie à la suite des Tartares.

Au reste, cette crise générale, quelle que soit la nation chez laquelle on l'examine, qu'on se transporte en Angleterre ou en Ecosse, en Hongrie ou en Pologne, partout elle mérite bien la qualification de guerrière que nous lui avons donnée, d'après les caractères du mouvement italien. Quand les négations plébéiennes interrompent toutes les traditions, qui voyons-nous

paraître à la suite des tribuns, si ce n'est des conquérants, des usurpateurs, des capitaines, en un mot, des condottieri qui se placent entre les anciennes et les nouvelles dynasties? Dans tous les royaumes, le règne des gueux suscite celui d'un soldat, et nous voyons la France sous les ducs de Bourgogne, l'Angleterre sous des usurpateurs tragiques, les Douglas en Ecosse, Alvarez de Luna en Castille, le commandeur d'Avis dans le palais royal de Lisbonne. La Hongrie emprunte son Sigismond à l'étranger; la Pologne son Jagellon à la Lithuanie; la Castille son Ferdinand à l'Aragon; la diète germanique son empereur intermédiaire entre la famille détrônée de Bohême et la famille réparatrice des Habsbourg au royaume limitrophe de Hongrie. Les peuples s'arrachent les hommes d'épée: point de fierté nationale, dès qu'il s'agit de capter un batailleur; sur ce point, l'orgueil des Français fléchit comme celui des humbles habitants d'Assises ou de Foligno. Que si on demande une contre-épreuve générale et toute providentielle, comme on dit, de l'intime connexion entre le mouvement des plèbes et celui des soldats, la grande révolution de l'artillerie, adoptée par tous les peuples, montre que dans cette période les masses s'emparaient de l'art de détruire les hommes. C'est avec des bombardes que les Génois attaquaient Chiozza; c'est avec trente-quatre canons qu'en 1397 les Milanais marchaient à la conquête d'unité italienne; c'est avec l'artillerie que les Anglais envahissaient la France en renversant chevaux et murailles, et le mousquet, ou, comme on disait, le canon à main, se propageait pour abattre le chevalier du moyen âge, jadis invulnérable et désormais exposé comme un simple piéton aux coups des manants. Que si le canon devient la raison dernière des

rois, c'est qu'ils représentent la raison dernière des peuples régénérés et rétablis dans leurs centres. Désormais l'artillerie protége à jamais le rayonnement de Paris contre Dijon, de Londres contre Yorck, de Madrid contre la fédération espagnole, ou de Moscou contre la vieille Novgorod.

Nous avons déjà vu comment la grande monarchie de l'Eglise résumait le mouvement universel, comment elle avait ses plébéiens insurgés qui la scindaient dans les deux papautés de Rome et d'Avignon, comment elle était parvenue à travers le concile de Pise, espèce d'intermède républicain, à la nomination d'un troisième pontife condottiere campé à Bologne. Au nouveau concile de Constance, nouvel intermède républicain, l'Eglise unitaire de Grégoire VII se voyait enfin menacée d'une catastrophe définitive. En effet, non-seulement elle était attaquée par l'hérésie germanique, par les clameurs des hussites et par les doctrines de Wicleff; même les orthodoxes se révoltaient contre l'ancienne Eglise, incapable de maintenir l'unité du conclave. On ne parlait que de ses scandales, de ses immixtions impudentes, de son incorrigible vénalité, de la nécessité de lui opposer une Eglise fédérale et de la soumettre à des réformes, dans l'intérêt de tous les peuples. La France, qui avait déjà parlé la première de se soustraire aux deux chefs de Rome et d'Avignon, trônait dans le nouveau concile de Constance, où les docteurs de l'université de Paris, en proposant de renverser les trois papes issus des vieux conclaves, voulaient que le nouveau pontife fût réellement l'élu d'une Eglise fédérale, et que le catholicisme fût complétement réformé. Bien plus, au moment des délibérations, ils faisaient déjà admettre le vote par nations, en s'assurant

ainsi à l'avance des décisions prises contre la majorité des votants qui étaient presque tous unitaires. Pour les esprits candides, plus de doutes, c'en était fait de l'antique unité.

Mais il n'était pas dans la destinée que la nacelle de saint-Pierre sombrât au moment où tous les rois se sauvaient avec les multitudes, et par un mouvement sublime de grandeur et géométrique de précision, les hommes de l'Eglise s'emparèrent de toutes les hérésies de la misère, en étalèrent l'absurdité théologique, le ridicule philosophique, la folle barbarie et le danger social, et surtout y montrèrent les premières étincelles d'un incendie universel qui aurait bientôt dévoré tous les docteurs et tous les rois protecteurs des libertés et des réformes. Dès lors, le principe de l'unité prévalut, d'abord au nom de la foi, peu à peu au nom du pape; les théologiens les plus récalcitrants se trouvèrent ensuite amenés à persécuter les hérétiques avec le plus d'acharnement, dans le stupide espoir de triompher dès qu'ils auraient tué l'allié qui leur donnait de l'importance. Bientôt le faux libéralisme de l'Eglise gallicane avorta complétement; ses pitoyables hardiesses n'aboutirent qu'à donner le rôle de juge inquisiteur et d'assassin légal au maladroit Gerson, et enfin les ultramontains firent brûler Jean Huss et Jérôme de Prague, de la main de ces gallicans qui criaient à la réforme, et de cet empereur Sigismond qui, dans sa loyauté militaire, voulait au moins écouter la voix de tous les peuples insurgés. Les nouvelles tentatives d'une réforme orthodoxe et française échouèrent dans le ridicule du conciliabule de Bâle et de cette papauté savoyarde que nous avons vue adoptée par quelques intrigants pour tenir tête à la monarchie romaine, et les nouveaux papes

vénérés, adorés, régnèrent encore plus idolâtrés que dans les époques les plus innocentes de l'Eglise. Une incomparable sagesse tarifa les indulgences, les absolutions, les dispenses ; des courtiers tonsurés portèrent à de justes prix le baume des consolations unitaires dans les régions les plus reculées ; les revenus que l'ignorance et la stupidité des croyants payèrent au démiurge romain se transformèrent en églises merveilleuses, en peintures féeriques, en miracles artistiques, et on mitigea l'absurdité générale qui s'attachait aux fétiches légués par Grégoire VII, en faisant adorer des chefs-d'œuvre où la divinité du beau, la seule perceptible, devenait le symbole de la fraternité universelle. Les Borgia et les Médicis sur le trône de saint Pierre complétaient plus tard au sommet cette hiérarchie renouvelée, où les Autrichiens régnaient sur l'Allemagne de Huss, Louis XI sur la France de Jeanne d'Arc, les Tudor sur l'Angleterre de Wicleff, de van le Tuileur et de Jean Cade; Ferdinand et Isabelle sur l'Espagne de Torquemada ; les Uniades sur la Hongrie de Harvat et des chefs incertains sur la Suède d'Englebert. La traduction des indulgences en argent et de l'argent en monuments était l'interprétation la plus logique d'un mouvement général qui appréciait d'une manière toute économique les républiques et les royaumes, en niant toutes les suzerainetés du moyen âge sans en détruire aucune, sans proclamer un droit qui les déclarât périmées. Louis XI compensait, par une somme annuelle à payer pendant cent ans, la protection suzeraine qu'il devait à son vassal de Normandie. La Suisse respectait la suzeraineté de l'empereur ; Bâle, en république, réservait devant la fédération helvétique tous les droits de l'évêque de Constance; une foule de transactions

pécuniaires comblaient les crevasses qu'on découvrait, au jour le jour, dans un édifice peut-être chancelant sur tous les points, mais solide à la base. L'Eglise reproduisait donc dans son sein la vénalité universelle ; elle effaçait, à force d'argent, les contradictions entre le mérite et la grâce, entre l'œuvre et le mérite, entre la messe et le bon sens, entre le paradis et l'enfer. Que si, au milieu des flammes des bûchers, on entendait quelques mots accusateurs ; si des bruits sinistres partaient du fond de l'Allemagne ; si, d'après un politique italien, les peuples étant très-crédules, il était encore possible d'espérer une nouvelle religion opposée aux pontifes, c'est que, parmi les caractères de la crise, il y avait celui d'avoir porté partout une sorte d'arithmétique menaçante pour toutes les autorités républicaines ou monarchiques. Ces intermèdes despotiques ou tribunitiens, ces gueuseries intelligentes et terribles qui fermentaient d'un bout à l'autre de l'Europe, ces dynasties chassées, interrompues et rétablies à condition, ces séditions mal étouffées partout, excepté en Espagne et en Russie, où l'évolution géographique des conquêtes trompait celle des idées, en se reproduisant dans l'Eglise, faisaient entendre des mots nouveaux que l'élégance gréco-romaine des prélats s'efforçait en vain de confondre avec les puérilités des scolastiques guelfes ou gibelins.

DIXIÈME PARTIE.

LA DÉCADENCE DES SEIGNEURS.

(1494-1530.)

E veggo i capitan di Carlo Quinto
Ovunque vanno aver per tutto vinto.
ARIOSTE.

. . . . . . O gloriosa madre
O re del ciel che cosa sarà questo?
ARIOSTE.

Jo non dico che gli abbia a mancare la Chiesa romana, ma il forte sarà di là e quà s'attenderà ad ammazzare et di là a vivificare
SAVONAROLA.

CHAPITRE I.

LA RESTAURATION PONTIFICALE ET IMPERIALE.

(1494-1512.)

Frémissement de l'Italie pour la premiere fois menacée dans sa suprématie.—Dangereuse fourberie de Louis le More, qui rêve encore une fois l'unité italienne.— Sa surprise lorsqu'il voit son allié Charles VIII maître de l'Italie. — Sa promptitude quand il rétablit sur-le-champ la fédération en chassant les Français.—Mais Louis XII venge Charles VIII, et Louis le More meurt dans une tour de Loches. — Humiliation des Italiens sous le despotisme inquiet, ingrat et tracassier de la France.—Leurs manœuvres fondées sur la dévotion, l'imprévoyance et les défauts de l'ennemi. — Restauration de la papauté grâce aux coups d'Etat des Borgia — et de la liberté italienne grâce au génie de Jules II.

Peu de générations assistent au phénomène exceptionnel d'une civilisation qui se déplace en transportant chez de nouveaux peuples ses foyers incendiaires. La nation délaissée reste la même, rien n'est changé à sa religion, à sa tradition, à ses institutions. L'impulsion des époques antérieures donne encore des résultats; aucun contemporain ne saurait démontrer que l'heure fatale de la décadence a sonné. Les artistes embellissent les villes, l'industrie raffine sans cesse ses procédés, la littérature, les sciences poursuivent victorieuses leur route; le grand navire fend toujours les flots, et à son bord l'activité, les hommes, les objets conservent

les mêmes apparences et les mêmes distances. Mais en dehors, sur les plaines inconsistantes et fantasques de l'avenir, les apparences et les distances ont changé, et le peuple qui cesse d'être l'élu de l'humanité perd sa splendeur, son rayonnement, sa force : semblable à un cierge allumé devant le soleil, il ne jette plus aucune clarté ; semblable aux morts des légendes, transparent comme l'ombre, il s'évanouit au crépuscule du jour nouveau.

Telle fut l'Italie sous le pontificat d'Alexandre VI des Borgia. Après vingt siècles de prééminence et de grandeur, au milieu des vicissitudes les plus violentes qui eussent ébloui les mortels, après avoir exercé la triple suprématie des armées, de la religion et des idées, tout à coup elle ne vit plus en elle-même la raison première de ses propres événements. Sa révolution s'arrêta, ses attentes se trouvèrent déçues, son histoire idéale se tut ; cette force des idées et de la contradiction qui demande toujours et à l'infini quelque chose de nouveau, disparaissant comme par enchantement, laissa les Italiens à la merci des impulsions étrangères et dans l'impossibilité de garder leur rang à la tête des nations. La crise des condottieri qui les avait déjà mis de niveau avec tout le monde sur le cadran de la chronologie, épuisait leur vitalité cosmopolite à l'instant même où les autres peuples insurgés se présentaient avec une virtualité nouvelle sur des routes auparavant inconnues. Voulait-on propager la foi catholique ; personne n'égalait les peuples qui créaient Torquemada ou Gerson. Demandait-on à explorer de nouvelles terres ; c'était le rôle du Portugal et de l'Espagne. S'agissait-il de conquérir un nouveau monde dans les régions de l'esprit ; la parole était à la patrie de Wicleff et de Jean Huss.

Le génie des armes protégeait les Français et les Suisses, celui des centralisations se campait à Madrid, celui des fédérations errait au nord de l'Allemagne, et en 1494 une sorte de frisson parcourait toute la péninsule italienne, instinctivement prévenue de sa nouvelle impuissance. Les statues des églises suaient du sang; des armées aériennes se heurtaient dans l'atmosphère toscane; les ombres des anciens rois sortaient de leur tombeau pour annoncer à la maison d'Aragon que sa dernière heure était arrivée; Pic de la Mirandole, qui entrait au hasard dans une église de Florence, sentait ses cheveux se dresser sur sa tête à la voix du prédicateur qui prophétisait le jour des vengeances : c'est que l'armée française descendait en Italie à la suite de Charles VIII des Valois, appelé par Louis le More de Milan qui s'en faisait un allié en lui montrant de la pointe de l'épée le roi de Naples à frapper, les deux Siciles à conquérir.

Dans d'autres temps, Louis le More aurait éveillé l'admiration de tout le monde. Jeter la plus puissante des armées dans la balance politique de l'Italie, la manier comme une horde de mercenaires, l'engager dans le Midi où elle se serait trouvée enveloppée, accablée, ou du moins inoffensive pour Milan, profiter du trouble et des catastrophes décidées par cette descente pour achever d'un coup de poignard le jeune duc prisonnier à Pavie et pour refaire l'unité des Visconti au détriment de la fédération en déroute, rendre à la seconde Rome, avec des couleurs quasi-guelfes, cette grandeur qu'elle avait conquise autrefois sous Jean Galéas avec des couleurs quasi-gibelines, c'eût été un trait de génie dans le siècle de Charles de Valois le Fanfaron ou de Philippe son fils, renvoyé par le seigneur de Milan. Mais quand

la fédération était établie et l'unité à jamais supprimée avec les souvenirs néfastes du royaume, quand Florence était devenue une monarchie et Venise la première des puissances nationales, quand le pape rétabli en simple seigneur devenait le levier naturel de la fédération issue des anciennes révolutions romaines; quand la crise partout résolue avait réuni au Midi les deux Siciles, au Nord les deux branches de la Savoie éternellement hostiles à Milan, et sur le Pô les trois villes de la dynastie de Ferrare nécessairement française d'alliance, la folle témérité de Louis le More faisait pitié à ceux mêmes qu'elle menaçait. Elle était non pas l'effet d'une vitalité exubérante de pensée qui réclamât une action, mais d'une fièvre maligne engendrée par le soleil naissant de l'Europe dans une organisation maladive.

Les mesures prises par le seigneur de Milan pour dominer la fortune de la guerre offraient tous les caractères d'une sagesse de réminiscence tantôt naïve, tantôt puérile, tantôt confuse et toujours déplacée et dépourvue de cette corrélation avec la réalité qui ne manque jamais à la véritable hardiesse. Pourquoi laissait-il vivre le jeune duc à Pavie, s'il voulait prendre sa place? Pourquoi l'emprisonnait-il, s'il tenait à dissimuler l'usurpation? A quoi bon une invasion et tous les spectateurs de l'armée française, pour verser du poison dans la coupe de l'infortuné prisonnier? N'était-ce pas une contradiction que de donner une place sur le sol à la plus puissante des royautés et d'aspirer en même temps à la prépondérance de Milan? Cet Aragonais de Naples, ami du jeune duc, à qui il avait donné sa fille Isabelle, ce pape si faible, ces Vénitiens si corrigés, ces princes italiens aux États si modérés, pouvaient-ils inspirer assez de crainte pour recourir au moyen extrême d'une

descente étrangère? Et si on y recourait, n'était-il pas également contradictoire de pousser les Médicis et d'autres sans doute à résister à cette France que l'on appelait? Très-habile dans les détails, très-heureux dans le maniement des intrigues détachées, Louis le More, qui décidait la descente française et qui, par un prodige d'adresse, entraînait l'empereur dans sa politique, tournait dans un cercle vicieux de roueries où toutes les forces mises en mouvement et opposées les unes aux autres se déplaçaient pour créer une confusion artificielle sans promettre aucun résultat excepté celui de la ruine certaine de la fédération italienne et du seigneur même de Milan, qui en était l'un des membres les plus intéressés.

En effet, les succès de Charles VIII dépassent les prévisions les plus exagérées. A Chieri, il est reçu par les ovations de la noblesse milanaise et proclamé défenseur des dames; à Milan, son artillerie manœuvre avec une précision qui fait pâlir Louis le More; à Pavie, sa courtoisie légère et terrible le pousse à rendre visite au jeune duc Galéas, malade dans son lit, et veillé par Isabelle qui plaide sa cause à genoux; à Ast, le duc d'Orléans s'aperçoit qu'il est chez lui et se rappelle que l'hérédité de Valentine Visconti lui donne le duché de Milan. Personne ne résiste au roi, qui s'avance vers le milieu de l'Italie. Pierre des Médicis lui livre une moitié de l'Etat; Florence, qui chasse Pierre des Médicis, lui paye 20,000 florins, en cachant sous un bon mot de Gino Capponi sa déférence réelle pour le chef de tous les guelfes et l'allié de son ancienne république; Pise, révoltée contre Florence, reçoit la liberté de Charles, qui ne tient compte d'aucun droit ni d'aucune alliance; le pape, atterré, s'empresse de capituler, en livrant

son fils César Borgia en otage ; le général même du roi de Naples, Virgile Orsini, met son propre fils à la solde de Charles, qui entre à Rome la lance en arrêt, et à Naples, dit-on, avec des éperons de bois. Alphonse d'Aragon avait abdiqué, désespérant de contenir les guelfes ; Ferdinand II délia lui-même ses sujets du serment de fidélité ; le peuple saccagea ses écuries en sa présence, et le roi montra sur une galère, déclarant qu'il ne pouvait défendre une ville abandonnée de Dieu. Rien n'égalait la frénésie d'enthousiasme avec laquelle les guelfes angevins s'insurgeaient, et les Aragonais, qui avaient régné le couteau à la main, la trahison dans le regard, le bourreau au côté, ne trouvaient personne qui osât les défendre. Dans l'ivresse de cette victoire inoffensive, l'armée française ne considérait plus les Deux-Siciles que comme un pied-à-terre : car elle parlait de subjuguer les Turcs, en rétablissant l'empire d'Orient au profit de la France.

Ce n'est pas que l'Italie fût condamnée à disparaître, ou que la fortune du conquérant impliquât l'infortune suprême d'une conquête. A défaut de fierté politique, cette domination semi-longobarde des Français suffisait à réveiller l'énergie sociale de la terre, et loin de céder il restait à la nation plus d'inspiration et de vie qu'il n'en fallait pour imiter, copier ou paralyser avec ses formes indigènes tous les progrès qui lui arrivaient d'au delà des Alpes, soit pour la secourir, soit pour l'accabler. Mais à partir de ce moment, cette antique Italie, qui avait toujours lutté pour donner ses lois au monde, se vit forcée de se replier sur elle-même et de redoubler ses efforts, dans le but humiliant de se défendre pour rester ce qu'elle était, pour garder sa liberté, son indépendance, son autonomie et ne pas

déchoir plus que ne le permettaient les lois de l'esprit humain et la civilisation de l'Europe. Au travail du progrès succéda celui de la conservation. Le mouvement général des peuples et des novateurs fut remplacé par le mouvement des chefs et des anciennes autorités: ce pape, cet empereur qu'on avait transformés sans cesse, loin d'essuyer de nouvelles attaques, parurent peu à peu les deux divinités tutélaires de la fédération italienne, et seuls ils rendirent possible ce duel inopiné de l'Italie vaincue contre la France victorieuse. Aussi Louis le More, étonné, se rejeta le premier dans la défense naturelle de la fédération; le premier il réunit le pape, l'empereur, le roi d'Espagne, la république de Venise, toutes les puissances italiennes qu'il put arracher au parti guelfe, et Charles VIII, qui avait les yeux unitaires d'un Français, et ne voyait que désordre, faiblesse, anarchie, là où il ne trouvait pas l'unité, la hiérarchie, la féodalité de sa patrie, s'aperçut à son retour au Taro qu'il avait provoqué l'union de toute l'Italie, que les ovations s'étaient transformées en imprécations, que les révérences de Chieri et de Milan avaient été de vaines apparences, et que l'insidieux effacement de tant d'ennemis avait caché l'un des mille piéges par lesquels tant d'armées fortes et nombreuses avaient, sans savoir pourquoi, trouvé leur tombeau sur le sol des Brutus. Bref, il comprit qu'à la guerre toutes les armes sont doubles, qu'on répond à l'attaque par la parade, à la lance par le bouclier, au cheval par le fantassin, à l'unité par la fédération, à la bravoure par la réflexion, à l'emportement par le calme, aux outrages enfin par ces mouvements imprévus qui semblent des trahisons et des voltes-faces, et qui ne sont que le souvenir des injures oubliées par l'insul-

teur, mais indélébiles dans la mémoire de l'insulté. Assailli par une armée quatre fois plus nombreuse, il ne remporta l'éclatante victoire de Fournoue que pour rentrer en France, glorieux et vaincu. Sa conquête, si rapidement accomplie quelques mois auparavant, s'évanouit comme un songe; ses rivaux les Aragonais rentrèrent dans la capitale de Charles d'Anjou, mais les deux nations restèrent en présence comme deux maîtres d'armes, après la première passe des salutations militaires. Si rien n'était fait, tout était à faire. Les Français laissaient déjà derrière eux une traînée de guelfes aux prises avec les gibelins dans le Midi à Todi, à Terni, à Viterbe, à Pérouse, à Rome; la Toscane en dissolution, Florence en république, Pise ressuscitée, Ferrare, le Montferrat, et en général tous les guelfes rappelés à l'ancienne alliance de la France, et dans l'attente d'une nouvelle invasion. Savonarola, le prophète de Florence, annonçait cette invasion au nom de Dieu, en menaçant Charles VIII de la colère céleste, s'il ne venait pas au secours de tant d'amis qu'il avait compromis, et la France, victorieuse dans l'unique bataille qu'on lui eût livré, se voyait engagée d'honneur à venger sa défaite.

Pendant quatre ans, Louis le More, sous le regard oblique des Italiens, put se vanter d'avoir appelé et congédié les Français en arbitre de la fédération; mais en 1499 le faux calme qui le trompait disparut et le nouveau roi de France Louis XII lui rappela qu'il occupait la place des rois longobards écrasés par les Franks. Sage, pieux, réfléchi, si noble et si accompli que la valeur militaire de Charles VIII n'était plus chez lui qu'une qualité secondaire, Louis XII se présentait armé de toutes pièces, comme jamais ne l'avait été aucun

ennemi de l'Italie. Le droit lui assurait à Naples la succession de Charles d'Anjou; à Milan, celle de Valentine Visconti ; le pape, loin de lui être hostile, lui souriait et consentait à la descente, à des conditions très-humbles; le parti guelfe lui donnait le capitaine général de ses troupes, J.-J. Trivulce, chef des guelfes de Milan; l'expérience de son prédécesseur lui signalait toutes les fautes à éviter, et le génie de la guerre lui traçait le plan stratégique infaillible, qui consistait à frapper Milan et à s'emparer du duché pour tenir toute l'Italie par la haute Italie devenue le siége de cette unité guelfe rêvée par Louis le More. Tout était prévu, tout calculé; aussi tout réussit au delà de l'attente. Milan, prise et reprise, tomba au pouvoir des Français; Louis le More, d'abord soutenu et ensuite trahi par les mercenaires de la Suisse, disparut de la scène politique pour mourir prisonnier dans une tour de Loches; la Toscane, pavoisée aux couleurs guelfes, applaudit à la conquête, le pape la sanctifia ; Naples céda à moitié, et toute l'Italie serait devenue une province de la France, si sa tradition fédérale ne l'avait préservée de ce danger, à la condition de laisser les Deux-Siciles à l'Espagne. C'est ainsi qu'elle opposa puissance à puissance, conquête à conquête; et si elle permit à Louis XII d'abattre le faux Longobard de Milan, elle l'obligea de rester lui-même dans l'attitude d'un fédéré, en dépit de sa prépondérance.

Forcé de se concentrer dans le Nord, et de tolérer sa grande rivale dans le Midi, il s'en dédommagea en retournant contre l'Italie les idées de fédération, grâce à la célèbre ligue de Cambrai, où il s'unit au pape, à l'empereur et à l'Espagne, dans le but de se partager les États de la république de Venise, la plus grande puissance qui survécût après la chute des deux puissants

États de Milan et de Naples. Ce pacte de spoliation, signé en 1508, reçut sur-le-champ son exécution : l'armée française mit en déroute les troupes vénitiennes, à la bataille de Vailà ; sa victoire fut si éclatante et porta une telle épouvante dans les rangs de l'ennemi, que la république perdit en un jour toutes ses possessions de terre ferme. Ces communes, ces villes, ces seigneuries qu'elle avait assujetties peu à peu par le travail des siècles, lui échappèrent tout d'un coup; ce prestige qui l'avait élevée un instant au-dessus de tous les Etats italiens, cette prépondérance qui avait forcé tous les seigneurs à se liguer contre elle, tout disparut, et dans sa détresse le sénat crut faire acte de sagesse en déliant lui-même les peuples du serment de fidélité, comme pour voir si, tous les moyens étant épuisés, le cri indigne de sauve qui peut trouverait encore un écho et des amis disposés à fraterniser au nom de la panique.

Ce fut au milieu des illusions crées par la victoire française, lorsque l'Italie ne donnait plus aucun signe de vie, quand tout le monde semblait avoir oublié sa ligue et les longues révolutions dont elle était le résultat, que Louis XII se vit soudainement entouré d'ennemis, sur un terrain miné, avec des citadelles, des villes, des alliés, des troupes d'intelligence avec d'invisibles adversaires qui s'étaient glissés dans son camp le jour même de sa descente. Si de ses yeux il ne découvrait aucun mouvement, si toutes les perspectives se présentaient en ligne droite devant lui, vides de combattants et à peine obscurcies au loin par de méprisables fuyards, à tout coin de rue il avait laissé derrière lui des soldats par milliers, prêts à l'attaquer sur les derrières. Car enfin, quelle était sa prétention, si ce n'est

de reconstruire en Italie le royaume vassal des Carlovingiens, de refaire cette pâle copie de la domination longobarde au profit de la France, d'imiter Charlemagne ou Pépin en marche contre Pavie et Bénévent? Ne renouvelait-il pas contre Venise l'antique expédition des Franks qui avaient envahi une partie des lagunes? Mais, sans idées supérieures, il ne représentait que le jeune égoïsme de la France, une expansion inconstante et tracassière, une naïve avidité qui pouvait mettre à l'épreuve les divers États, soit en les appelant en champ clos, soit en les attaquant par surprise, soit en créant des illusions compromettantes sans que ce rôle négatif et opposant lui donnât le droit de fonder un royaume à son profit sur la terre des agitations catholiques et fédérales. C'est tout au plus si cela suffisait à contraindre l'Italie de montrer ce qu'elle était, et de se défendre avec la fédération des seigneurs établie en 1484 ou avec la fédération pontificale d'une ère antérieure. Celle des seigneurs avait échoué, l'épée de Charles VIII l'avait à moitié anéantie; les victoires de Louis XII l'avaient achevée sur tous les points; mais, loin de s'effacer, celle des pontifes s'élevait chaque jour avec une vitesse qui surpassait l'essor de la France de tout le carré des distances parcourues depuis la date néfaste de l'invasion.

Charles VIII l'avait provoquée à l'action, et la ligue qui le chassait accueillait dans son sein le pape, l'empereur et l'Espagne; Louis XII n'assurait sa descente qu'en promettant au pontife de le laisser libre de faire main basse sur les tyrans et les seigneurs qui s'étaient multipliés dans ses États par la force des révolutions italiennes, et si la France prenait la Lombardie, Alexandre VI des Borgia reprenait pour la première fois

l'antique donation. Scélérat de naissance, persuadé par sa religion que tout lui était permis pour reprendre les biens de saint Pierre, vrai pontife de l'ère de l'avidité universelle et des conceptions vénales, assuré par le nouveau Charlemagne d'obtenir cette impunité qui avait autrefois protégé Léon III contre les Romains, il se dressa comme le boa, enlaça une à une toutes les grandes familles dans l'étreinte de ses formidables trahisons, et les Appiani de Piombino, les Varrano de Camerino, les Vitelli de Città Castello, les Orsini, les Colonna, Oliverotto de Fermo, une foule de seigneurs disparurent en trois ans emportés par la corde, le poison ou le poignard, et son fils et ministre César Borgia porta l'antique politique des coups d'État à un tel point d'horreur et de perfection, qu'il en devint le type et qu'il laissa dans le monde la persuasion qu'on ne pourrait le surpasser.

A force d'empoisonner ses convives, Alexandre VI s'empoisonna lui-même et son fils tomba malade; mais cette maladresse des deux illustres criminels profita encore à la papauté, qui les remplaçait par Jules II, leur plus violent ennemi et cependant leur continuateur acharné, de sorte que tout à coup le travail sanglant de la restauration arraché au népotisme d'une famille se trouva confisqué, sanctifié, rendu à Dieu et confié à un nouveau fanatique qui, frappant tout le monde en sens inverse des Borgia, doubla encore les forces de l'Église. En effet, qui guidait le conquérant français? Jules II. Qui lui conseillait la ligue de Cambrai? Jules II. Quelle pensée dominait l'ambition vulgaire des alliés? Celle de Jules II, qui appela l'empereur dans le congrès, lui faisant sa part, lui ménageant l'appui de l'Espagne; et, tandis que Louis XII, se croyant l'arbitre de toutes les desti-

nées, prenait quelques villes à la république son alliée plus fidèle, indignement outragée et spoliée, Jules II s'emparait de l'antique exarchat et Maximilien Ier se réservait les quatre villes de Vérone, Vicence, Padoue et Trévise, cette marche qui avait assuré l'Italie à Othon Ier. Pour la France, le partage de Cambrai n'était qu'une vulgaire trahison; pour le pape, il devenait la pierre d'attente d'une restauration pontificale et impériale que l'Espagne, quatrième partie copartageante et maîtresse des Deux-Siciles, appuyait naturellement comme puissance gibeline et hostile à Louis XII. Ainsi, ce dernier avait convié à Cambrai le chef de la plus grande religion du monde, Jules II, le pouvoir le plus juridique de l'Europe, l'empereur, et le représentant de la plus grande des monarchies, le roi d'Espagne, pour devenir à son insu l'agent de la restauration qui lui disputait l'Italie; et, à Vailà, il combattait si bien dans leur intérêt que pour la première fois Venise éperdue s'offrait à l'empereur d'Occident, et que, repoussée par Maximilien Ier, elle se mettait sans réserve au service du pontife, en revenant brusquement sur sa lutte de huit siècles contre le pacte de l'Occident.

Le pape et Venise, voilà le noyau de la ligue ou de la fédération italienne, à la fois reculée d'une époque et complétée. Grâce à la sagesse des conclaves et à l'inquisition des Trois, le premier et le dernier en date de tous les Etats italiens pouvaient tenir tête à la France, à ciel ouvert, sans détour; et, puisqu'ils le pouvaient, ils éclataient comme le tonnerre si redouté des anciens au milieu d'une atmosphère sereine. Soudain Jules II, tourné contre la France, réclame Parme, Plaisance et Ferrare; il excommunie le pieux Louis XII; il proclame

la guerre de l'indépendance, il parle de chasser les Barbares : sa parole répand l'agitation dans les masses, l'inquiétude dans les cours, l'espérance dans les familles exilées, et partout la conviction que la conquête française n'est que le débordement d'un peuple de héros moralement ridicules. Le concile qu'on lui oppose échoue comme un avortement gallican, ni orthodoxe ni hérétique; les gibelins, qui ressuscitent sur tous les points, aiguisent leur poignard contre les guelfes; les *Sforza* se précipitent sur les Français de Milan, les Médicis sur les républicains de la Toscane; l'empereur déserte la ligue de Cambrai pour se rallier au pontife, l'Espagne l'imite, les Suisses obéissent à la voix du démiurge et tournent contre la France la formidable forêt de leurs piques, et les Anglais s'ébranlent à leur tour pour prendre part à ce combat réclamé par le grand oracle des vieux temps. L'armée française poursuivait heureusement sa marche vers le centre de l'Italie : elle occupait l'exarchat, elle menaçait Jules II; toujours protégée par le génie de la guerre, personne ne pouvait lui résister; mais, tandis qu'elle s'avançait par l'aveugle force du canon, le pape l'avait isolée par l'intelligente politique de l'Italie, et lorsque Gaston de Foix remporta la victoire de Ravenne, le dernier et le plus grand de ses succès, les Français, complétement trahis par la raison suprême du catholicisme, évacuèrent l'Italie, pourchassés par les insurrections; et çà et là des milliers de soldats périrent sous les fourches des paysans. C'était donc une loi et non pas un accident que la France fût glorieuse et vaincue, entourée de stériles trophées, célèbre par des hardiesses inutiles, refoulée dans ses confins au nom de la liberté des nations ou des fédérations, et attaquée jusqu'à Dijon par les Suisses et à Té-

rouanne par les Anglais. Louis XII se voyait au ban de l'Europe, grâce à ces incompréhensibles enchantements si familiers aux chefs de l'Eglise dès l'époque où ils foudroyaient les Goths et les Longobards.

Poursuivant sa victoire, le pape remplaça la ligue vague et indéterminée qu'il avait contractée avec l'Espagne, l'empereur et Venise, par l'ancienne ligue pontificale et impériale établie sans ménager personne, pas plus Venise que l'Espagne : aussi promit-il son concours à l'empereur pour lui faciliter la conquête de l'antique marche de Vérone; il menaça Venise, qui ne pouvait livrer cette proie sans reculer jusqu'au point de départ de son histoire; il déterra force documents pour rappeler des droits oubliés depuis quatre siècles; les Médicis ne rentrèrent à Florence qu'en gibelins; les Sforza ne se rétablirent à Milan qu'en véritables feudataires de l'empire; l'Espagne elle-même se contenta de régner sur les Deux-Siciles, sans contester à Maximilien le protectorat de la Toscane : c'est ainsi que dans le court espace de dix-huit ans l'ancien droit se trouva miraculeusement rétabli. En 1494, Alexandre VI n'avait su à qui se fier, n'avait pu ni attaquer ni défendre les Français. En 1512, Jules II était l'un des princes les plus puissants de l'Italie, comme chef politique, et de l'Europe, comme chef spirituel. Non pas qu'il eût chassé les étrangers, d'après l'expression dont il se servait et qui fut prise à la lettre par des historiens modernes. S'il expulsa les Français, il confirma les Espagnols; deux fois il projeta la ruine de Venise : il alla jusqu'à donner aux Suisses la prépondérance d'un Etat de premier ordre sur le duché de Milan, et il fit un appel si positif à la tradition germanique que l'empereur n'avait plus qu'à tendre la main pour reprendre le

pouvoir d'Othon Ier. Il ne fut pas non plus le héros de l'indépendance, telle que l'avait conçue la ligue de 1484 qu'il sacrifia sans cesse à Cambrai, à Rome et à Venise, et jamais les seigneurs n'avaient vu un pontife plus versatile, plus étrange, plus prompt à les immoler. On doit également lui refuser cet héroïsme patriotique dont il se vantait souvent, trompé lui-même par la fantasmagorie des apparences, par le langage de son siècle, par les idées des Médicis, des Sforza, des Florentins, des Milanais, des Vénitiens, et par l'ivresse même d'un combat où il s'agitait, en capitaine de brigade, au siége de Mirandola, au milieu de la neige. Mais il eut le mérite de manier, mieux que personne avant lui, cette algèbre mystérieuse des principes, qui écrase l'arithmétique des politiques, et procède avec l'électricité des croyances répandues sur de vastes régions, tandis que les chefs profanes, emprisonnés dans les instincts des patries et des partis, se trompent au loin, n'agissent que par la force des chocs mécaniques et ne produisent, au delà de leurs confins, que des effets au rebours de leurs prévisions. Que le jour de la décadance fût venu, c'était naturel à la fin, et on pouvait s'y résigner; que l'Italie, toujours politiquement sacrifiée dès les temps de Charlemagne, perdît ses provinces méridionales, c'était l'arrêt du destin ; que l'indépendance des seigneurs fédérés s'évanouît devant le pape et l'empereur, comme une république opposante et vaincue, on le conçoit encore, car tous les labeurs de la crise militaire devaient être ramenés aux deux chefs traditionnels. Mais puisque la fortune allait protéger l'expansion de l'Allemagne, de l'Espagne et de la France, que pouvait-on demander de plus pour l'Italie, qu'un pape ami de son passé, fier en présence de tous les rois, et si

terrible, au milieu d'une décadence encore incertaine, qu'en copiant l'expansion générale il foudroyait la plus héroïque des nations?

CHAPITRE II

LA DÉCADENCE DANS LES VILLES.

L'invasion française ranime partout les guelfes et succombe bientôt à une victoire gibeline.—Après la catastrophe de Louis le More, on voit en Lombardie la restauration des Sforza. — Après l'exécution du doge plébéien Paolo de Nove, Gênes rétablit son indépendance.—Après le carnaval religieux de Savonarola, Florence se rachète de son ridicule en rappelant les Médicis. — Vicissitudes analogues de Mirandola, Fermo, Camerino.—Les *Marescotti* détrônent la dynastie guelfe de Bologne. — Les Baglioni, guelfes de Pérouse, acceptent prudemment la domination gibeline de *Jules II*.—Chute des Malatesti de Rimini,—des Manfredi de Faenza,— des Riario de Forli,—des Vitelli de Città-Castello.—Scènes diverses dans les villes qui avaient déjà perdu leur indépendance dans l'ère antérieure. — Contradiction perpétuelle entre la domination unitaire des Français et la nature fédérale des Etats italiens.

Le recul général se répète dans chaque Etat, et ces villes qui avaient fait et refait huit fois le pape et l'empereur reçoivent pour la première fois l'impulsion d'en haut et se laissent transformer à leur tour. La correction classique des seigneurs se corrompt, la splendeur quasi-antique des cours se ternit, l'impartialité si péniblement conquise s'efface soudain, et la nécessité de manœuvrer au milieu des invasions ranime encore une fois ces guelfes et ces gibelins qu'on croyait perdus à jamais. Comment, en effet, avancer ou reculer

sans ces deux moteurs de toutes les révolutions italiennes? Puisque la France réveille les guelfes, c'est partout aux gibelins de la chasser.

Nous avons vu Louis le More étonné de l'agilité de l'artillerie française, froissé par l'étourderie compromettante de Charles VIII, alarmé par les rapides conquêtes de la puissance qu'il avait appelée, et forcé d'improviser la ligue italienne contre sa trop redoutable alliée. En définitive, qui le forçait à ce revirement? L'agitation guelfe qui, d'après Mallipieri, l'obligeait à se réfugier dans son château : là, il devenait gibelin ; de là il donnait l'ordre d'empoisonner son neveu ; la ligue de 1484 qu'il renouvelait n'était plus impartiale, et, s'il régnait encore sur Milan, c'est qu'il la protégeait comme chef des gibelins. Mallipieri ne parle pas des deux sectes que Milan avait oubliées ; Cagnola, en finissant sa chronique, en 1497, les passe encore sous silence ; mais Corio qui arrive jusqu'en 1500 ne peut s'empêcher de les rappeler, et, quoiqu'elles soient loin de ses préoccupations classiques, sa minutieuse diligence le force à les mentionner. Sous Louis XII, l'hypocrisie même de l'impartialité s'efface : Prato écrit comme un guelfe du XIIIe siècle, heureux d'une descente française qui aurait renversé un Visconti au profit de la bourgeoisie des Torriani, et cette bourgeoisie, relevée par J.-J. Trivulce, devient si puissante que la restauration de Jules II ne la réprime que par une irruption gibeline, et par le gouvernement tyrannique de *Maximilien* Sforza, réduit à lancer la plèbe contre le peuple, à confier à la basse multitude les clefs de la ville et à traquer les contribuables comme des bêtes fauves, en coupant les ponts pour exiger l'impôt. — Le mouvement de la capitale du duché se répète à Alexandrie où le règne

de Louis XII n'est que le règne des Guasco, anciens guelfes aux prises avec les gibelins, et enfin expulsés en 1512 à la déroute des Français. — Plaisance nous montre un Bartolo, voleur de grand chemin, gracieusement réintégré par Louis XII, qui lui trouve les mérites d'un guelfe; et quand la ligue gibeline triomphe, en 1512, la ville s'empresse de nommer quatre censeurs pour veiller sur les grands chemins, de peur de voir paraître un Bartolo gibelin : précaution inutile! Pierre Scotti de Busio, brigand de nature et gibelin de circonstance, se présente à la tête de ce parti, et massacre pêle-mêle les guelfes qu'il rencontre dans les rues, les poursuit dans les maisons, même dans les églises; les gibelins de la campagne se soulèvent à leur tour, et quand Jules II s'empare de Plaisance, Malvicino, l'un des quatre censeurs nommés pour empêcher le brigandage, finit ses jours à la potence. — Dans la localité subalterne d'Ossola, les Spilorci et les *Ferrari* reviennent au combat; et les premiers, favorisés par les accidents du sol, retardent de dix ans la réintégration gibeline des *Sforza*. — La Valteline profite de la guerre des deux sectes pour se détacher de Milan qui la sacrifiait à Como, et pour s'unir aux Grisons qui assurent son indépendance. — Après bien des luttes, des combats, des troubles et des meurtres, le canton Tessin guelfe à Lugano et gibelin à *Bellinzona* arrive à la solution gibeline avec cette dernière ville, qui le détache de Milan et le donne aux Suisses d'Uri. Partout les chroniques lombardes foisonnent de détails qui accusent d'insolence, de rapacité et d'extravagance la tyrannie guelfe et française, pour aboutir à l'invariable conséquence de la tyrannie gibeline avec la sanction de Rome et de Vienne.

On devine qu'à la descente de Louis XII, les deux sectes, à peine dissimulées, éclatent à Gênes avec l'impétuosité du vieux temps. Louis Fieschi et Baptiste Fregoso s'empressent de s'entendre avec le roi, au nom des guelfes qu'ils représentent, et chassent Augustin Adorno, lieutenant gibelin de Louis le More, trop lent à la soumission pour se donner le mérite de bien accueillir les Français. Mais si la France relève les guelfes, si les guelfes relèvent la république, la république n'ouvre-t-elle pas à son tour la voie aux tyrans? Voilà le règne de Louis Fieschi, l'homme du roi, odieux aux citoyens; on le voit aux prises, d'abord avec les *Adorni* et les Fregoso coalisés; ensuite avec les Fregoso et la famille d'Aragon exilée de Naples; en 1506, avec la coalition moitié guelfe et moitié gibeline du peuple et de la plèbe également hostiles à la noblesse qui accapare les deux tiers des emplois, et la révolution gibeline glisse enfin des mains des vieux chefs des nobles et du peuple pour se poser seule contre tous, avec la plèbe que tout le monde trahissait, les Français en aristocrates, les indigènes en intrigants, les nobles en insolents, le peuple en traître toujours heureux de la livrer aussitôt qu'il pouvait s'asseoir comme un parvenu, à côté des plus grandes familles. Mais elle ne se laisse arrêter, ni par les soldats de Clèves, ni par les potences de Fieschi, ni par les caresses des bourgeois; et, rassemblée à l'église de Castello elle nomme huit tribuns qui dressent leur tribunal dans le palais, en face du vicaire royal. Ainsi au moment où toute l'Italie cède à Louis XII, les gueux de Gênes jettent seuls le gant au visage de tous les insolents d'Italie et de France qui encombrent leur ville; ils déconcertent les réunions serviles des magistrats, le gouvernement du vicaire royal, les délibé-

rations aristocratiques du sénat; ils battent l'insurrection de Fieschi, dans la rivière d'Orient; ils achètent et retrournent contre lui le condottiere que, d'accord avec le sénat et les Français, il lançait sur la république; ils se ruent sur les palais des nobles qui s'efforçaient d'opposer la magistrature de quatre bourgeois aux Huit de la plèbe, et la multitude des paysans, accourant au secours de la démocratie civique, tous les riches pâlissent, Gênes présente l'apparence d'une ville saccagée. Bientôt ce désordre devient de l'héroïsme, quand Louis XII marche sur Gênes en personne; on voit alors que les palais, le luxe, le faste, la grandeur extérieure et éblouissante de Gênes reposent entièrement sur ces hommes en guenilles, au pied ferme en montagne et sur les flots, à l'invincible flexibilité au milieu des orages, aux élans merveilleux, dans les moments les plus désespérés de la vie. Transformés soudainement en soldats, ils nomment doge, *Paolo de Nove*, teinturier en soieries, lui donnent une garde de cinq cents hommes qui le protége contre le poignard des nobles, et ils contiennent les riches, battent les Français dans une sortie, obtiennent tous les succès que le courage et la sagesse pouvaient espérer contre la plus redoutable des armées et ne cèdent qu'à des forces supérieures. Mais la victoire de Louis XII est celle d'un tyran qui fait pendre le doge de la plèbe, et qui livre les emplois moitié aux nobles, moitié au peuple, en haine de la multitude et à sa défaite Jean Fregoso s'empare de Gênes, aux applaudissements de tout le monde. Fieschi, l'homme des Français, tombe poignardé, au sortir du grand conseil; les *Adorni*, qui avaient rivalisé avec les Fieschi pour trahir la patrie s'enfuient, et la république, pavoisée aux couleurs gibelines se dresse fière et indépen-

dante sur sa base naturelle et sur le plan tracé par le doge teinturier pendu par le roi.

Mais la domination française, qui était un dommage pour les plébéiens, dans l'enceinte de Gênes, devenait un avantage pour la république, dans sa colonie de la Corse où le drapeau de Louis XII enlevait tout espoir aux insurrections guelfes et nationales de la région transmontaine. On conçoit donc que les riches de Gênes s'attachassent aux Français qui les protégeaient contre les tentatives des insulaires. Rassurée par l'appui de la France, la Banque de Saint-Georges réprimait Jean-Paul de Leca, qui paraissait, en 1501, à la tête des Caporali, et l'obligeait à se réfugier de nouveau en Sardaigne, chassé à jamais d'un pays où ses ancêtres avaient régné cinq cents ans; Ranuccio de la Rocca ne renouvelait l'insurrection, en 1502, que pour provoquer une affreuse dévastation où la Banque rasait Cinamaccie, dispersait les habitants de Niolo et mettait en pièces ceux de Talabo, sans épargner ni les femmes ni les enfants. La terreur se répandait dans les cabanes, les bois, les campagnes, où les Génois de la république des riches arrachaient jusqu'aux arbres de la terre; des peines atroces, mêlées de négociations avares et de générosités calculées, portaient le découragement à tel point que, après deux tentatives où Ranuccio saisissait inutilement l'occasion de la révolte génoise contre la France, il périt en 1511, assassiné par des paysans qui voulaient se délivrer pour toujours du danger de lui donner un asile au milieu des bois. La France étant expulsée de l'Italie, la Corse, dont l'indépendance était toujours guelfe, féodale et rétrograde, se trouva rattachée à la république gibeline par la région gibeline et cismontaine.

Si l'influence française portait le démembrement à

Milan, une rétrogradation aristocratique à Gênes et les troubles d'une incorrigible féodalité en Corse, à Florence elle détruisait la seigneurie, la centralisation, l'impartialité, tout le travail d'un siècle, toute la civilisation des Médicis, et la république qu'elle enfantait paraissait si faible et si insignifiante à Charles VIII lui-même qu'il l'insultait à Pise à laquelle il rendait l'indépendance, et à Florence même où il exigeait une rançon de 20,000 florins. Une bourgeoisie, qu'on appelait grasse, et qui s'intitulait le peuple pour constituer une oligarchie bouffie d'orgueil, règnait avec des idées ridicules et des formes tumultuaires, en étalant en plein jour ce qui aurait dû rester caché au fond du palais, de sorte que sa liberté servait de garantie aux plébéiens et aux amis des Médicis, devenus gibelins pour pousser les guelfes aussi loin que possible dans la voie du passé. C'était un spectacle à la fois bizarre et surprenant, couronné par l'apparition de Fra Gerolamo Savonarola dominicain de Ferrare, majestueusement fanatique, d'une crédulité infinie, d'une audace à toute épreuve et d'un tact exquis, qui lui permettait de parcourir sans danger toutes les régions de l'absurde. Ses prophéties semblaient se vérifier à la lettre, ses menaces surnaturelles paraissaient venir de Dieu : à l'entendre, on aurait cru que le ciel ne s'occupait plus que de protéger la république de Florence; à le regarder, il offrait un milieu indécis entre la fourberie et la démence. Autrefois, prédicateur hostile aux Médicis; plus tard, réformateur du couvent de Saint-Marc, il avait annoncé pêle-mêle force désastres qui auraient puni les Florentins endurcis dans leurs péchés, et, quand il s'y attendait le moins, il se trouva prophète, dictateur et réformateur. Sa chaire

devenait une tribune où ses sermons servaient de *Moniteur* ; ses moines, tranformés en Brutus ecclésiastiques, propageaient la contre-révolution de la république, et son éloquence enivrait les esprits en mêlant dans une sorte d'Apocalypse, la liberté, la pénitence, les sept jours de la création, Moïse, les moines, Satan, les Médicis exilés, les boutiquiers, la politique, la dévotion, la nécessité d'une réforme générale, et celle d'obéir, plus que jamais au pape, aux saints, à la Vierge et à toute l'idolâtrie du plus aveugle guelfisme. La foule se ruait à ses sermons; les paysans arrivaient à la ville pour l'entendre, et, Jésus étant proclamé roi de Florence, il gouvernait la république comme un couvent. L'ancienne comédie républicaine et religieuse du moine Bussolari, dernier défenseur de Pavie contre le progrès des seigneurs, se reproduisait dans la ville de Fiorino, avec un surcroît d'exagération, pour l'édification des fidèles, disaient les moines, mais, dans l'opinion des gibelins, pour exposer leur patrie à la risée de l'Italie. Les jeux, le luxe, les plaisirs sont défendus; on se méfie du mariage qui implique le scandale des deux sexes; les moines de Saint-Marc organisent la grande corporation des enfants, chargés d'être pacificateurs, correcteurs, aumôniers, inspecteurs et inquisiteurs. Ces malheureux insensés par nature dénoncent leurs pères, leurs mères, compromettent leurs familles, pénètrent partout, emportant les objets d'agrément, les instruments de musique, les livres profanes, semant la terreur sur leurs pas, et ce bouleversement ascétique se complète par un carnaval de dévotion, décrété en opposition au carnaval du plaisir. On s'y livre à des extases burlesques, à des joies baroques, à des danses sacerdotales, à des sottises sans nom. Mais,

le jour de la déroute de Charles VIII, les gibelins commencent à se montrer, et leur sourire implacable force l'infortuné moine à redoubler de folie pour tenir tête au bon sens. Il place Jésus-Christ roi de la république sous le vasselage de la Vierge; il renouvelle son carnaval religieux avec une recrudescence de danses, de processions et de bénédictions; il fait un auto-da-fé de tous les chefs-d'œuvre de peinture, de statuaire et de littérature qu'il parvient à ramasser. Aristote et Platon sont pêle-mêle jetés au feu avec une foule de gravures obscènes et de trésors d'un prix incalculable; on brûle aussi l'effigie d'un marchand vénitien qui offrait de racheter tous les objets destinés au bûcher. Enfin, toujours forcé de retourner vers le passé, condamné à s'engouffrer dans les précipices du moyen âge pour trouver une réponse à la raison des gibelins, il se laisse peu à peu contraindre à démontrer par des miracles que son roi est véritablement Jésus-Christ et que la Vierge voudra bien le protéger, en dépit de tout le monde. Ses adversaires lancent contre lui d'autres moines; des augustiniens, ennemis des dominicains, prêchent contre son impiété; le pape, qui est gibelin d'esprit, de cœur et d'alliance, l'excommunie à la confusion des siens, et de folie en folie il se voit acculé à la dernière extrémité de prouver sa mission en reproduisant l'épreuve du bûcher, par laquelle Florence avait débuté au cœur du moyen âge avec Pierre de Feu. Une lueur de doute, de lumière ou d'incrédulité jeta une faible clarté dans l'entendement du moine; il comprit qu'il ne pouvait impunément aborder ce mystère perdu des ordalies, et si la crédulité des guelfes et la malice des gibelins lui avaient permis de s'arracher à ce dilemme : de succomber à l'excommu-

nication ou de faire un miracle, nul doute qu'il n'eût pu comprendre que sa vertu, sa république, sa sévérité républicaine, ses admirables invectives et sa foi dans l'avenir de Florence se fondaient sur des fables exposées à s'évanouir devant un éclat de rire, à la moindre épreuve d'une expérience physique. Mais le démon de la politique ne lâche pas ses proies; tout homme qui lui a promis un miracle doit tenir sa parole, sous peine d'être précipité dans l'abîme et Savonarola qui hésite, tergiverse et pâlit, se voit traîné en public par un autre moine, et sommé de passer au milieu du bûcher en personne ou par procuration pour montrer, à ses risques et périls, si Dieu est guelfe ou gibelin, républicain ou monarchique, Français ou Italien. Le thaumaturge échappe à l'épreuve, à force de chicanes et de ruses; mais il trompe l'attente universelle, il perd l'appui du peuple qui se sent mystifié, et il tombe déconsidéré à la merci de ses adversaires qui l'enlèvent, le jugent, le torturent et lui font subir malgré lui l'épreuve de Pierre de Feu. Si la république ne succombe pas avec son prophète, c'est que l'invasion de Louis XII prolonge encore sa vie de quelques années et la dispense de recourir aux miracles, jusqu'à ce qu'étant expulsée par Jules II, Florence retombe de tout son poids sous la domination des Médicis qui, au rebours de Savonarola, deviennent les protecteurs des arts, des sciences et les premiers représentants de l'Italie moderne sur le trône de saint Pierre, où ils opèrent des prodiges politiques qui remplissent d'admiration tous les peuples.

On douterait de la funeste influence des Français sur Florence, de la folie de Savonarola, de la rétrogradation des républicains et de la supériorité des Médicis, que les diverses villes de la seigneurie attesteraient encore sa

paralysie momentanée dans le moment de cette invasion qui la soumettait au règne des bourgeois. Pise, insurgée et protégée par Charles VIII, ne redevenait-elle pas gibeline pour renouveler, pendant dix ans, l'ancienne hostilité contre la petite Rome de la Toscane ? — A l'instigation d'Alexandre VI, Arezzo imitait, en 1502, la rébellion de Pise, et quand les Florentins la reprenaient, grâce au bon plaisir de Louis XII, ils l'écrasaient comme s'ils étaient revenus au XIII[e] siècle, à tel point que, d'après Alberti, la ville restait presque vide d'habitants. — Pistoie se déchirait par les Cancellieri et les *Panciatichi*, — San-Sepolcro par les Pichi et les *Graziani*, — tout l'État reculait en même temps que la capitale, et partout ce recul, c'était la guerre gibeline et même l'ancienne guerre municipale contre Florence.

Sienne, encore en république, profitait de la détresse de sa rivale pour faire un pas en avant, en passant de la république à la seigneurie, et à la seconde descente des Français, en 1499, Pandolphe Petrucci tuait Nicolas Borghesi, son beau-père et son adversaire, et il ménageait ainsi à sa ville natale les bienfaits du pouvoir absolu. Tant que dura l'influence française, sa domination s'étendit, il s'allia avec César Borgia, ennemi des Florentins, et s'il fut momentanément supplanté par son allié, il n'eut qu'à attendre sa chute pour rentrer comme le chef d'une dynastie exilée avec l'indépendance. Mais le jour où Jules II chassa les Français, la prospérité de Sienne cessa soudain, et les Petrucci, monarques, sous le faux jour d'un incendie qu'ils avaient pris pour le soleil, retombaient promptement dans leur obscurité primitive.

L'impartialité, atteinte pendant la crise des condottieri, s'efface avec la même rapidité à Mirandola, où

les guelfes et les gibelins reparaissent dans la famille même du seigneur. *Gianfrancesco* ne règne plus qu'en combattant ses frères, ministres de l'influence guelfe et française. Sous Louis XII, il succombe sans qu'en 1502 la conspiration de *Gisolfi* puisse le rétablir; et la seigneurie ne se relève sur sa base gibeline que lorsque la solennelle volte-face de Jules II et la restauration impériale chassent les Français. — A Camerino, les grands, redevenus gibelins comme aux jours où Ranieri des Baschi détruisait la cité, murmurent contre César Varrano, cet enfant que sa tante Tora avait dérobé aux trois massacres de Camerino, Fabriano et Foligno, et après avoir vieilli dans les dangers, sous son armure de condottiere, il se voit à l'âge de soixante-dix ans, sous César Borgia, fasciné comme l'oiseau sous l'œil du serpent. L'infortuné, gagné par la lâcheté des seigneurs, forcé d'oublier que l'argent est le nerf de la guerre, se laisse rançonner et se trouve ensuite sans argent, sans soldats, dans l'impossibilité de résister, assiégé, pris, étranglé, avec trois de ses fils. Mais Jean-Marie Varrano fond sur Camerino, occupée par l'odieux monstre chéri de la France, et si la première fois le fer et le feu ne lui suffisent pas contre les amis que les Borgia se sont fait, il jouit à la mort d'Alexandre VI du bonheur suprême de rentrer dans le palais de ses ancêtres, de se voir fêté par son peuple, et d'égorger Michelotto de Valenza qui avait étranglé son père et ses frères.

Fermo assistait, en 1500, à une tragédie de palais où Oliverotto visitait, fêtait son oncle et l'assassinait dans un banquet, en s'emparant de la terre par l'une de ces courses au grand galop qui tenaient le milieu entre le symbole et la réalité d'une prise de possession par un massacre. César Borgia l'assassinait à son tour, au ter-

rible rendez-vous de Sinigaglia, où quatre seigneurs perdaient la vie et l'État, sous les yeux de Machiavel; mais une fois cette fièvre courte et méchante de la France passée, nous trouvons la ville sous Lodovico Enfreducci.

Les amis de la France sont ceux que la secousse française maltraite le plus : car ils se trouvent engagés exposés, compromis, et enfin livrés aux colères gibelines. Ainsi les Bentivoglio de Bologne s'aperçoivent bientôt qu'ils vivent dans une atmosphère troublée : ils ne peuvent garder le front serein, la douce impartialité, l'air dynastique et bénin de leurs devanciers; leurs adversaires, de simples républicains qu'ils étaient naguère dans la conspiration Malvezzi, deviennent gibelins avec les *Marescotti*. Ceux-ci, autrefois défenseurs de la dynastie, s'entendent secrètement avec César Borgia, et César Borgia, qui pose le siége de Bologne, divulgue leur conspiration dans le but de jeter l'épouvante dans le cœur des seigneurs assiégés. Sur le moment, les Bentivoglio dissimulent; mais lorsque le danger s'évanouit, ils ordonnent le massacre des Marescotti, qu'on tue, au nombre de huit, les uns dans le palais même des seigneurs, les autres çà et là, dans les rues, et l'un d'eux dans son lit, à côté de sa femme. Toute leur parenté, tous leurs clients se voient menacés. C'est une proscription taciturne sans qu'aucune considération d'humanité, de politique ou de justice indique où finira le carnage. Le chef de la famille, Galéas *Marescotti*, âgé de quatre-vingt-seize ans, avait, pendant un demi-siècle, rendu de tels services à la dynastie, l'avait arrachée à tant de massacres et si héroïquement vengée, que tout le monde s'inclinait devant lui et le vénérait comme un oracle

d'impartialité au-dessus des seigneurs et de sa propre famille. Il se traîne au palais, au milieu du peuple, pour aller s'agenouiller devant ses maîtres devenus ses implacables ennemis. Que de souvenirs ne leur apporte-t-il pas par sa présence? Seul, il les a tirés une fois des prisons imprenables de Varrano, et une autre fois d'un obscur atelier de Florence. Rien qu'à le voir, la mémoire des citoyens se retrace les terribles tableaux de Piccinino au pilori, des Canetoli égorgés, de leurs cœurs cloués sur les portes du palais, de tous les ennemis de la seigneurie sans cesse renversés et immolés aux descendants présumés du bâtard du grand Frédéric; mais ces souvenirs accablent peut-être Galéas lui-même, qui tombe évanoui. Les massacres continuent, et à sa mort les *Marescotti* exilés, se ralliant à César Borgia malgré sa trahison, les deux sectes se trouvent animées de haines de cannibales, l'une régnante à l'intérieur, avec la tyrannie guelfe et française, l'autre émigrée à la suite du pape avec l'espérance d'une république gibeline. Grâce à Jules II, la république l'emporte, en 1506, et les *Marescotti* fauchent la dynastie qu'ils ont improvisée, en faisant disparaître ce palais de fées qu'elle habite, vaste construction de trois cents chambres, merveille de l'art qui devient la Place du peuple, le dégât de la plèbe républicaine, ou, comme on dit encore aujourd'hui, la « Piazza del Guasto. » Un coup de vent jette encore les Bentivoglio à Bologne, en 1511, mais c'était une bouffée française, l'effet d'un mouvement militaire, et le jour de la restauration pontificale et impériale, les Bentivoglio sans gîte s'évanouissent à jamais, couverts de sang et de crimes, tandis que Bologne reste pour toujours en république, sous la protection gibeline du pontife. —

Dans sa capitale, le duc de Ferrare peut suivre impunément les Français, en contraignant les filles et les prêtres à travailler aux fortifications contre le pape. Mais hors de Ferrare les deux sectes bouleversent son État; à Carpi, où les Pio et les Lionello renouvellent les luttes des guelfes et des gibelins, avec l'arme nouvelle de l'artillerie; à Reggio, où le jour de la Fête-Dieu, en 1501, des conspirateurs s'insurgent; à Modène, où les Rangoni ouvrent, en 1510, les portes à Jules II. A la chute des Français, le duc se trouve un moment réduit à la seule ville de sa résidence.

A la déroute de Charles VIII, les Baglioni, seigneurs guelfes, se maintenaient encore à Pérouse, tout couverts du sang de la famille gibeline des *Oddo*, et leurs adversaires, réduits à l'audace d'une expédition nocturne, ne pouvaient pas même franchir l'obstacle des chaînes tendues dans les rues. Ceux d'entre eux qui se trouvaient poussés sur les chaînes, en s'écriant : « En arrière ! » pour pouvoir frapper librement de la hache sur ces barricades de fer, répandaient involontairement le cri de « sauve qui peut, » et délivraient eux-mêmes la ville sans le vouloir. Mais, aux jours de *Jules II*, les Baglioni n'ont personne qui les défende; obligés de recevoir le pontife dans leur ville, ils obéissent en tremblant, ils fléchissent le genou ; et si Machiavel les blâme de ne pas avoir poignardé leur suzerain pour sauver et étendre du même coup leur domination, plus habile que le secrétaire de la république de Florence, Jean-Paul Baglioni savait qu'aucun poignard ne pouvait faire reculer la restauration indispensable contre la France, et que la résignation est encore la meilleure arme des faibles.

La descente française ne se borna pas à compromettre la république de Venise comme elle compromettait

les seigneuries guelfes de Bologne, Pérouse et Ferrare. Ici elle devint un fléau, parce que les Vénitiens, en s'associant à Louis XII pour le partage du duché de Milan, répétèrent la faute de Louis le More et s'engagèrent à une conquête unitaire, non-seulement contre la fédération italienne, mais aussi bien contre la France elle-même, devenue voisine et par conséquent ennemie. Sans se douter de leur faute, aux premiers jours de la descente ils s'étendent entre l'Oglio et l'Adda. Un condottiere leur vend Crémone; un ministre corrompu leur livre Rimini; bientôt l'exarchat leur appartient presqu'en entier : ils entament ainsi à droite et à gauche les deux Italies de l'empire et de la donation, tandis que Trani et d'autres ports napolitains accueillent leurs avant-gardes dans le royaume de Naples, où ils disputent le sol à la domination espagnole. Ces imprudents succès décident le pape, l'empereur, l'Espagne et la France à se réunir dans la ligue de Cambrai pour écraser cette république qui se présente désormais comme une résurrection bâtarde et sournoise du royaume de Didier. La France, papiste de tradition et rivale, puisqu'elle remplaçait les Visconti à Milan , remporte sa célèbre victoire de Vailà. Mais Venise n'a qu'à imiter la volte-face de Louis XII, et à la compléter en renonçant à toute velléité unitaire pour se trouver au pôle opposé du monde politique, avec le pape, l'empereur et l'Espagne, avec la fédération italienne, et en général avec tous les intérêts de la chrétienté tournée contre la France mise elle-même dans l'isolement faible et provocateur des anciens rois longobards. Rien de plus naturel : puisque Louis XII trahit, on le déserte; puisqu'il attaque, on se défend; dès qu'il devient irrésistible par la fougue fran-

çaise, on lui oppose le calme italien; il menace les lagunes de son épée unitaire, on lui oppose le cordon des ligues. C'est pourquoi, au moment où tout le monde s'attendait à voir l'État perdu, le sénat vote des remerciements solennels au comte de Pitigliano, malgré l'effroyable déroute de Vailà. Il chasse de Venise les étrangers; il délie les peuples du serment de fidélité; il fait ainsi entendre à tous ses sujets de terre ferme qu'ils ne seront désormais Vénitiens, si ce n'est de leur plein gré, comme de véritables fédérés, et il s'adresse d'abord à l'empereur, et définitivement au pape; en sorte que si Jules II mène la grande guerre de l'expulsion, la première impulsion, et le premier signal des vengeances part de la république byzantine.

Les sectaires de l'État vénitien se raniment, comme ceux de l'État de Milan, et le sénat, forcé de se relâcher sur le principe de l'impartialité, n'a plus d'autre souci que de maintenir sa domination, en dirigeant les colères des siens.— C'est ainsi qu'à Udine les paysans, commandés par Savorgnani, capitaine de la république, massacrent les nobles du parti de l'empire.—A Trévise, le peuple se jette sur les maisons des juifs, complices de l'aristocratie, et cinquante paysans, sous la direction de Morosini, maintiennent la ville sous la domination de Venise.—Crême, abandonnée par les Vénitiens, se trouve tellement brutalisée par la déraison des Français, que, lorsque Venise l'assiége de nouveau, le capitaine Duras, en demandant or, argent et fidélité pour son roi, réveille la bonne humeur des habitants. Indigné de se sentir ridicule, il s'écrie : « En dehors, vilains! en « dehors, vilains! » et il chasse les habitants; mais après avoir extorqué 11,000 florins aux femmes et aux enfants

qui étaient restés dans les murs, il se retire avec l'armée poursuivie par les populations.

Ailleurs, c'est encore pis; les seigneurs du parti français ne peuvent ni se défendre, comme la famille d'Este, ni s'abriter dans une capitale inviolable, comme les Vénitiens, ni se maintenir, en s'humiliant, à l'imitation des Baglioni. Presque toutes les seigneuries de l'État de l'Eglise, qui chancelaient au milieu de la crise militaire guelfe ou gibeline, tombent, pendant l'aveugle tourmente de la France et s'effacent sous le saint-siége relevé par la restauration de Jules II. — Ainsi Rimini se décompose à vue d'œil, sous l'action des deux sectes. Raimond Malatesti tombe dans l'escalier de son palais, mortellement frappé par deux neveux déguisés en ermites. Isabelle et Pandolfe sont en butte aux conspirations des grands, et c'est à peine si Pandolfe s'échappe, blessé et sanglant, de l'église de Saint-Augustin. Ses cicatrices se ferment à peine que César Borgia lui enlève l'Etat. Quand les Borgia disparaissent, il rentre; mais c'est pour livrer une bataille dans la rue, pour essuyer une nouvelle expulsion et pour ravager sa capitale par le sort alterné de trois dévastations, se succédant coup sur coup dans une même année. D'une légèreté maladive, dévot, cruel, à moitié aliéné peut-être par l'obsession du danger, il règne sous la terreur de Venise, sous la tutelle de sa femme et sous la direction d'Obizzo, qui, après s'être inutilement efforcé de lui suggérer les comédies nécessaires pour se faire aimer de son peuple, le vend à la république de Venise qui cède la ville à la domination gibeline de Jules II.

Astorre III des Manfredi, de Faenza, entre dans cette période de malheurs à l'âge de sept ans, l'œil souillé

par la vue du sang de son père, que sa mère avait tué. Son gouvernement, sous l'avide protection de Venise, sa personnne, sous le regard sinistre des Borgia, il ne règne qu'un instant pour voir autour de lui toutes les formes possibles de la trahison. Le Provéditeur vénitien lui défend de convoquer le grand conseil et de faire appel aux citoyens; ses capitaines vendent ses forteresses à César Borgia et les tournent contre lui, et, après un long combat, César Borgia l'enlève, l'amène à Rome, le viole et l'égorge. A la chute des Borgia, les dernières lueurs de la liberté n'éclairent plus que la guerre civile des guelfes, dirigés par François Manfredi, maître de la ville contre *Naldi*, maître de la forteressse et chef des gibelins; cette guerre n'offre d'autre alternative que de succomber aux forces de Venise ou à celles de l'*Eglise*, et après la domination très-courte des Vénitiens, l'insurrection gibeline des *Cagnazzi* donne la ville à *Jules II*. « Laus Deo, dit le chroniqueur, qui finisce la Cronica della città di Faenza. »

La chronique de la ville rivale de Forli finit en même temps. Catherine Sforza, qui avait eu le courage de menacer de jeter aux chiens les insurgés maîtres de ses enfants, ne pouvant plus résister aux forces supérieures de César Borgia, se voit vaincue, amenée à Rome, chargée de chaînes d'or et traînée en triomphe par son infâme conquérant. Plus tard, les Ordelaffi ne reparaissent encore que comme des tyrans guelfes, bientôt emportés par le mouvement qui donne la seigneurie à l'Eglise, au nom des gibelins. — Vitelli de Città-Castello, assassiné par César Borgia au rendez-vous de Sinigaglia, laisse sa ville immobile sous l'Eglise, tandis que sa famille dépossédée ne rappelle plus son pou-

voir que par des troubles, des tragédies domestiques, et par de terribles vengeances. — En 1512, Pesaro perd son seigneur, que la population accompagne sur la route de l'exil, pleurant sur sa propre indépendance détruite par l'Eglise.

Les autres villes déjà subjuguées présentent une effervescence, un retour à la guerre civile, de cruels échanges de coups de poignard et de surprises nocturnes, une sédition réchauffée des anciens temps, et où l'insidieuse fatalité de la restauration leur ménage une dernière transition de l'état de république à celui de simples communes pour fortifier la seigneurie pontificale. Ainsi Ravenne, que Venise cède à *Jules II*, veut avec ses guelfes revenir aux Vénitiens; et au milieu de ses agitations, elle subit l'intérim d'un sac français. — Fano se déchire, vers 1505, par les Bullioni et les *Gabrielli*. Des inconnus pénètrent une nuit dans le palais du gouverneur Gualdo, et le poignardent parce qu'il s'efforçait d'imposer la paix; un *Gabrielli*, l'évêque de Tivoli et Tasti nommés gouverneurs l'un après l'autre, passent sans pouvoir résister à la guerre, et la paix n'arrive qu'avec le duc d'Urbin, qui envahit la ville avec trois compagnies et force six cents partisans à jurer une réconciliation solennelle devant le grand conseil. — Les Tiberti et les *Martinelli* de Césène recommencent leur combat, au bruit du passage du roi Charles VIII. Guidoguerra, espèce de grand seigneur en guenilles, habillé à neuf par les Français, fond sur la ville. Une première fois dérouté par ses adversaires les Martinelli, et par le gouverneur qui casse le beffroi, il se venge à la seconde fois par le massacre de cent vingt-sept ennemis dont il incendie les maisons, et la ville reste entre les mains du bandit, qui tente de jouer une

dernière fois le jeu des seigneurs, en trahissant les Tiberti, ses alliés. Mais la difficile manœuvre des vieilles trahisons ne lui réussit pas, car il tombe frappé d'un coup de poignard et Césène s'en tient à la liberté de la guerre intérieure. En effet, sous César Borgia, les Tiberti, qui l'appuient, se jettent une nuit sur leurs adversaires et leur rasent vingt-cinq maisons. A la chute de César Borgia, ils se soutiennent encore en expulsant les *Martinelli*. Un mois plus tard, les exilés rentrent une nuit, et comme la mort de leurs ennemis ne leur suffit plus, ils prennent Polidoro Tiberti, octogénaire, lui ordonnent de s'agenouiller, de recommander son âme au diable et l'achèvent au moment où il obéit. Huit jours après, c'est le tour des Tiberti, qui se vengent en ravageant deux cents maisons. Jules II ne peut pas forcer les combattants à la paix, c'est en pure perte qu'il fait pendre paternellement neuf chefs; et en 1509 les luttes se multiplient : « sæpe tumultuatum est, » dit Chiaramonti et Mainardo de Bertinoro, homme turbulent et déterminé, se campe au château de Canazzo, près de Cervia, avec une poignée de brigands pour tenir encore en échec la restauration gibeline du saint-siége.

A Osimo, nous voyons Marcantonio Jannicolo aux prises avec Francesco Dolfi, si bien qu'en 1503 l'évêque de Chiusi, nommé gouverneur, les fait arrêter par surprise et ordonne leur supplice, ne les délivrant qu'à la prière du grand conseil, de leurs femmes, de leurs enfants et de la population qui frémit à l'idée d'être frappée dans ses deux chefs qui représentent sa liberté municipale.—Jesi, qui ne veut pas de la guerre civile, désormais inévitable partout, crée un conseil des Dix, imité de celui de Venise, tiré au sort, occulte, et avec plein pou-

voir d'arrêter, de torturer, de pendre qui bon lui semble avec ou sans preuves, « con indizi e senza. » — César Borgia détruit, en 1502, Fossombrone, toute guelfe, peut-être en haine de Fano. — Les grandes familles gibelines de Recanati, exclues des emplois sous peine d'excommunication depuis les temps de Frédéric II, se réveillent à la descente de Charles VIII; par contre-coup les guelfes renouvellent leurs relations sympathiques et instantanées avec les Orsini de Rome. En 1496, le grand conseil s'étend de quatre-vingt-seize à deux cent trente-six membres, comme pour accueillir tous les termes de la guerre imminente, et neuf ans plus tard la guerre est si acharnée que la peste elle-même ne suspend pas le combat. — Viterbe nous montre tour à tour *Jean II* Gatti devenu seigneur et gibelin, les guelfes qui le tuent, ses amis qui le vengent par un massacre et une dévastation, et à la descente de Louis XII un massacre en sens inverse jette en exil tous les partisans des Gatti. Bientôt le mouvement gibelin de *Jules II* les rétablit et leur donne une revanche éclatante, sauf à les étouffer à l'amiable sous la seigneurie pontificale : car les sectaires de cette ville satanique ne faisaient grâce ni aux femmes ni aux enfants. — Ancône déjoue une tentative aristocratique et gibeline de 1507. — Orvieto se déchire, de 1504 à 1505, — Ascoli, vers 1508, époque à laquelle le gouverneur fait tomber plusieurs têtes. — Terni se scinde de nouveau, dans les deux partis des Banderari et des gentilshommes que l'impartialité des seigneurs avait réconciliés depuis un siècle, grâce au paisible partage des emplois. — Todi entre dans la période de la décadence, sans avoir connu celle de l'impartialité, et ses deux sectes des Dattiri et des *Chiaravallesi* se livrent des combats épouvantables. Altobello,

chef des premiers, profite de la descente française pour frapper ses adversaires, mettant tout à feu et à sang, pillant et saccageant la ville et la campagne, semant partout la mort sur ses pas. Mais les gibelins, secourus par César Borgia, le prennent enfin dans le château d'Aquasparta, l'amènent à Todi, le lient nu sur une table et le livrent ainsi, au milieu de la place, à qui de droit, c'est-à-dire aux familles outragées qui le percent à coups d'épingle, le mordent, s'en partagent les chairs, et les vendent à d'autres qui les mangent pour assouvir leur vengeance. Un pareil peuple méritait la protection des Borgia, et nous sommes près de prendre fait et cause pour le tyran martyrisé, quand nous apprenons que, nu sur sa table, sous la dent des gibelins, en proie à d'atroces souffrances, il bravait encore ses ennemis, proclamant à haute voix qu'il avait prévu son sort, mais qu'il maintenait tous ses actes, — A Terni, à Todi, à Cesi, à Spoleti, la lutte renouvelée des deux sectes se complique de guerres municipales qui se raniment. On dirait que le moyen âge renaît tout entier pour anéantir l'impartialité de la renaissance, et, dès 1494, on voit Terni, appuyée par des Français, saccager Cesi, détruisant sa forteresse, ses maisons, ses églises, dispersant ses habitants, forçant les prisonniers à se racheter, et poussant la férocité du combat jusqu'à tuer le bétail et à déraciner les arbres du sol. Pour se venger, les habitants de la malheureuse Cesi se donnent à Spoleti par-devant notaire, et alors c'est Terni qui se trouve envahie par l'antique capitale des ducs et des rois. Mais Todi craint que Spoleti ne reprenne son empire sur l'Ombrie et elle suspend son combat contre Terni, pour ne pas fournir des occasions à l'expansion de l'ancien centre militaire de Gui et de Lambert.

Plus loin, Contatore gémit sur les déchirements de Terracina sa patrie : « On sait, dit-il, combien, sous « Alexandre VI, les guerres civiles et les tumultes ont « agité notre ville, et au reste on le voit aux ruines et « au dégât ; la tourmente dévora la richesse des habi- « tants, chassa les nobles, et tous ceux qui voulaient « vivre en paix désertèrent cette ville antique, qui resta « privée de ses citoyens les plus sages et tachée du sang « des victimes. » Dans la pacification de 1498, on lit avec étonnement les noms des Frangipane et des *Rosa*, anciens chefs des guelfes et des gibelins; l'année suivante, on amplie la pacification et on l'écrit sur une table de marbre, dans la rue Capo di Lingua. Mais ce renouvellement de la paix, loin d'attester l'union, atteste de nouveaux troubles, un véritable progrès de la guerre intérieure, et quoique le chroniqueur déclare ignorer « ce qui arriva de triste et de funeste entre la première et la seconde conciliation; » il avoue au chapitre suivant que la discorde continua, et fut si violente qu'il n'ose pas tout dire et que l'acte même de la concorde se trouve mutilé dans son livre.

Dans ses montagnes, Bénévent ne connaît de l'Italie qu'elle-même; ses deux partis, di Sopra et *di Sotto*, poursuivent leur combat du moyen âge que l'ère des seigneurs n'a presque pas interrompu. Pour eux, Charles VIII est un nouveau Charles d'Anjou, et les gibelins *di Sotto* se défendent contre l'éventualité d'une nouvelle dévastation par la tyrannie de *François d'Aquino*. Il « tenait chez lui, dit la chronique, les juges et les no- « taires des procès civils et criminels, les obligeant « tous les soirs à lui rendre compte de ce qu'ils avaient « fait dans la journée et à prononcer leurs arrêts d'a- « près son avis : il prenait d'ailleurs ce qu'il voulait

« dans la commune et chez les citoyens, et il tuait ou « exilait les hommes qui songeaient à lui résister. » En 1495, une conspiration française avorta et la ville jouit au moins de la paix des tyrans. Cependant lorsque Louis XII pesa sur l'Italie tout entière, et que le pape étendit sa main sur la ville, François d'Aquino convoqua inutilement le grand conseil; en 1501, l'affreuse nécessité de la guerre l'emporta, et on vécut en combattant sans épargner le vicaire du pape que les partis tuèrent en 1506...

Dans le royaume de Naples, nous avons vu la famille d'Aragon expulsée par le parti guelfe des Angevins insurgés pour fêter Charles VIII, et le roi Ferdinand II méprisé, insulté, pillé par son peuple, forcé de s'embarquer pour Palerme. Bientôt la folle arrogance des Français souleva tout le monde, à tel point qu'elle découragea leur propre parti [1], et ce même roi, qu'on avait outrageusement expulsé, revint au milieu de l'enthousiasme gibelin du parti aragonais qui l'étouffa sous les arcs de triomphe, sous une pluie de fleurs et d'eaux parfumées, et sous les caresses des dames hors d'elles-mêmes, en le voyant de retour. Voilà deux expulsions, l'une au caractère indécis; l'autre guelfe, et quand Louis XII arriva, le royaume, à moitié envahi par les Espagnols, à moitié par les Français, présenta l'aspect d'une de ces villes italiennes où les deux sectes avaient créé deux républiques dans une même république. Mais les peuples comprirent qu'aucun sacrifice ne devait peser dès qu'il s'agissait de chasser les Français, et ils se résignèrent en silence à la domination espagnole,

[1] Tolsero gli offici a tutti e peggio trattarono gli amici che i nemici.

qui se substitua à la dynastie aragonaise désormais incapable de se défendre et de concourir à la restauration pontificale. — Dans les provinces, toutes les villes imitaient ou plutôt reproduisaient le mouvement général du royaume. Ainsi, à Aquila, c'étaient les Gaglioffi avec les Casella; Angevins, qui frayaient la route au premier commissaire français, en saccageant les *Antonelli* du parti aragonais. Le commissaire ne manqua pas d'y représenter la méchante balourdise de Charles VIII avec une telle fidélité qu'il voulut pendre ses propres amis, parce qu'ils avaient attaqué ses ennemis, et s'il ne fit pas attacher les Gaglioffi au gibet, ce ne fut qu'à l'intercession des gibelins et spécialement de *Prosper Colonna*, qu'il aurait dû foudroyer. Il en résulta qu'au départ de Charles VIII les Casella se jetèrent dans le parti aragonais et les Gaglioffi n'échappèrent à une exécution française que pour se trouver compromis, isolés, condamnés à lutter seuls sous la direction de Jérôme Gaglioffi, leur chef, aux prises avec *Louis Franco*, chef gibelin. De 1497 à 1500, c'étaient donc des combats atroces; pour traquer *Louis Franco*, les Gaglioffi brûlaient toutes les maisons des environs; pour le venger, les *Franchi* tuaient Hannibal des Légistes, et les assassinats continuaient jusqu'au moment où l'Espagne, substituée à la famille d'Aragon, donnait la victoire à *Louis Franco*, au reste réduit à l'état de paisible citoyen.

Rieti assiégeait Cugnano, défendue par Cantalice et Civita Ducale; des deux côtés on criait vive la France, et les Français trouvaient le moyen de mécontenter les deux partis qui poursuivaient le combat en égorgeant les prisonniers. — Plus tard, en 1508, les guelfes et les gibelins se déclarèrent à Civita-Ducale avec les ca-

ractères dramatiques de l'ère de Roméo et Juliette, et on vit un secrétaire, amoureux de la femme du comte de Petrella, son maître, qui le fit assassiner. Mais son frère, également au service du comte, le vengea en fomentant une querelle domestique et en exterminant, une nuit, toute la famille des Petrella, à l'exception d'une jeune fille qui, jetée d'une fenêtre, restait suspendue à un fer : de là, la ville scindée en deux camps. — La chronique de Sienne nous apprend que Gaëte, forcée d'amnistier ses exilés par ordre de Charles VIII, recommençait ses guerres civiles et que les Français la saccageaient sans distinguer les amis des ennemis[1]. — Mêmes luttes, mêmes scènes à Giovenazzo, en 1501, et çà et là sur tous les points du royaume.

Condamnés à porter avec eux leur nature unitaire et royale, leurs vues en ligne droite, leur recherche constante du souverain bien monarchique et religieux, les Français se heurtaient à chaque pas contre la liberté, la loi, la fédération de l'Italie. Irrités contre des obstacles qu'ils ne comprenaient pas, ils s'emportaient d'autant plus que l'apparence insidieuse d'une conquête facile les engageait à régner sans se douter, dans leur somnambulisme national, que l'ordre, la hiérarchie, le bon plaisir de leur roi, si utiles à la France, devenaient des billevesées folles et ruineuses en Italie. Ils s'en prenaient, avec une adorable naïveté, aux franchises, aux traditions, au droit antimonarchique, à la liberté antiunitaire, qu'ils considéraient comme des remparts sournois, protecteurs d'une méprisable perfidie, comme des prétextes de ne pas obéir au plus grand roi de

[1] Ammazzarono li amici e li nemici perchè non si conoscevano... e misserla a fuoco.

l'univers, comme des fins de non-recevoir contre les commandements les plus sages de leur cour. Les armes à la main, d'un courage à toute épreuve, ils se promenaient des Alpes au détroit, se croyant toujours chez eux, comme s'ils avaient fait le guet dans les rues de Paris. A Milan, ils voulaient visiter et protéger le duc prisonnier d'État de leur allié Louis le More. Arrivés à Plaisance, ils songeaient à rebrousser chemin pour aller détrôner cet allié, dont ils se constituaient les juges avec une inexplicable fatuité, pour venger le duc empoisonné. A Pise ils exhumaient un peuple perdu, en déclarant iniques leurs amis les Florentins. A Aquila, à Gaëte, à Naples, à Venise, ils semblaient atteints de folie. Pour comble de bizarrerie, toutes leurs idées morales étant moulées dans la forme du despotisme, ils prêchaient la justice en protégeant les plus vils despotes, les plus misérables personnages de l'Italie; ils croyaient bien faire en soutenant les Bentivoglio à Bologne, César Borgia dans la Romagne, Alexandre VI sur le trône de saint Pierre; ils exigeaient obéissance en compromettant tout le monde; ils s'emportaient contre l'immoralité et les trahisons de l'Italie en signant le traité de Cambrai; ils se disaient toujours guidés par l'honneur en trompant leurs alliés; et il en résultait que les Italiens devaient tous imiter cette famille modèle des Médicis, qui faisait fortune en tournant le dos à la France.

CHAPITRE III

LE PAPE ET L'EMPEREUR SOUS L'ESPAGNE.

(1512-1530.)

Insurrection de Luther contre les révolutions d'Italie. — Les Italiens forcés de défendre le pape et l'empereur qui représentent leurs révolutions. — Le pape, l'empereur, se placent sous le patronage de l'Espagne, — les seigneurs renoncent à la ligue de 1484, — et la nation renouvelle une dernière fois le pacte de Charlemagne avec l'Eglise. — Différence entre la restauration de Charles-Quint et toutes les réactions antérieures. — Réflexions sur les libertés moralement excessives du siècle de Léon X.

C'est un malheur que de s'attarder même d'un pas dans la carrière des révolutions; on reste en arrière pour toujours; la fortune s'acharne contre les peuples qu'elle abandonne, et qui tombent de précipice en précipice, à moins que ce ne soit un bonheur d'être délivré de ce feu dévorant du progrès qui multiplie les batailles, les massacres et les ravages dans les régions qu'il visite. Tout est doute, mystère, problème, apparence, contradiction dans le monde; on ne peut fixer ni le haut, ni le bas dans le vide. Mais puisque la

rhétorique de l'histoire nous impose un langage de convention, toutes les raisons qui nous ont fait admirer le mouvement des révolutions italiennes, où le progrès enfantait le progrès, nous obligent à plaindre le sort d'une nation où les malheurs naissent des malheurs, par un enchaînement logique, quoique incompréhensible et bizarre pour les peuples sacrifiés.

A peine venait-on d'échapper à l'expansion inopinée de la France, en se reculant d'un pas sous le pape et l'empereur, que le pape et l'empereur eux-mêmes se voyaient accablés par l'inévitable désastre d'une rébellion religieuse. Cette hérésie, qui avait serpenté dans le Nord, entre les deux patries de Huss et de Wicleff, réclamait à son tour son expansion; ces régions qui avaient repoussé le joug et la centralisation de l'ancienne Rome se levaient avec de nouveaux Arminius, pour repousser, avec les forces invisibles de la pensée, l'unité pontificale qui avait remplacé l'unité conquérante des Romains; ces peuples, dont l'antique barbarie avait imposé ses fédérations nomades aux Césars, opposaient les nouvelles fédérations des esprits indépendants au démiurge de Rome et au César guelfe de l'Autriche. Le nord de l'Europe se levait donc, à la voix de Luther, et chaque individu devenu libre au for intérieur de sa propre conscience, formulait cent griefs contre la monarchie des pontifes et contre les révolutions d'Italie qui l'avaient enfantée. On se levait d'abord contre cette première révolution qui, en haine du roi de Pavie, avait divinisé les prêtres, les évêques et leur chef; contre le prestige magique qu'ils avaient attaché aux anciens symboles de l'eucharistie, de la messe et des reliques, à la confusion des barbares; contre la sanctification de l'antique capitale par une hiérarchie mystérieuse qui

avait humilié toutes les villes royales, et contre la superstition incendiaire qui avait donné à l'ordalie, à l'autel et à l'eau bénite le pouvoir de soustraire les criminels aux tribunaux et les peuples aux rois. On n'épargnait ensuite aucune des créations de l'ère de Charlemagne, ni la séparation des deux pouvoirs, ni la grande donation qui faisait de l'Eglise une puissance; ni la pénitence mettant ses juges au-dessus de tous les juges, ses arrêts au-dessus de tous les arrêts; ni la liturgie qui propageait le culte avec la fascination des chants, des peintures, des sculptures, héritage de l'ancienne civilisation; ni le purgatoire, qui redoublait la distance entre le ciel et l'enfer, pour faire place aux incantations des prières cléricales; ni, en un mot, ce pontife qui arrivait à l'an mil comme un Dieu hors de Dieu, véritable hypostase de justice divine, et proconsul de tous les proconsuls institués sous les noms de primats. La dévastation luthérienne, s'étendant à toutes les révolutions postérieures rejetait de l'ère des évêques le célibat des prêtres et toutes les réformes qui donnaient des armes temporelles ou spirituelles à l'unité pontificale; de l'ère des consuls les ordres mendiants, les fêtes imposantes, l'élévation des cardinaux, l'imposture régnante et l'implacable inquisition; de l'ère des deux sectes, les thomistes, les *scottistes*, les eccéités, les « flatus vocis, » les doctes puérilités qui profanaient Dieu en le transformant en tyran, tantôt guelfe, tantôt gibelin; du temps des seigneurs, le culte à la fois capricieux, matériel et livré au despotisme de la phrase, aux périodes cicéroniennes et au pinceau des artistes substitué à l'enseignement des apôtres; du temps de la crise enfin, on attaquait le crime qui épiloguait tous les crimes et qui consistait à vendre les prières, les abso-

lutions, les indulgences, les dispenses, tout, pour faire de l'argent avec une religion déjà matérielle, et pour multiplier ainsi des chefs-d'œuvre qui remplaçaient les miracles de Jésus-Christ par ceux des neuf Muses. Personne ne voulait plus obéir à l'oracle de Rome; les consciences se révoltaient contre sa religion, les intelligences contre ses dogmes, la pudeur contre sa morale. L'indignation générale dénonçait le prêtre juge, confesseur, inquisiteur, fonctionnaire et papiste, comme un ennemi du genre humain. On demandait à vivre dans une Eglise nouvelle où tout homme, devenu son propre pontife, la religion enchaînée au sens littéral de la Bible, tout l'élément divin renfermé dans la stricte légalité de ce document primitif, l'œuvre arbitraire des révolutions italiennes serait définitivement abolie comme une impiété satanique, et toute la seigneurie de Rome maudite comme un sacrilége commis contre la liberté de l'Évangile. Jamais l'Italie n'avait été plus violemment outragée: les Longobards avaient respecté la civilisation romaine, les Goths de Théodoric l'avaient protégée, Luther la foudroyait; et si avant lui on avait déclamé contre la nouvelle Babylone, on lui faisait maintenant un crime non-seulement de ses vices et de ses vertus, mais aussi de sa grandeur et de sa magnificence.

Ce mouvement se développait peu à peu, mobile, ondoyant, multiforme comme les nations qu'il visitait; calme en apparence, comme la discussion, il était plutôt prévu par les chefs que par les peuples, plutôt par les rois que par les tribuns eux-mêmes. Loin de s'attendre à une explosion, Jules II ne songeait qu'à perfectionner la restauration inaugurée par les Borgia, et cette libération bâtarde qui avait réconcilié d'un coup

les révolutions italiennes avec l'antique domination du pape et de l'empereur. Loin de s'attendre à des combats religieux, à ses derniers jours, il ne songeait qu'à chasser les Espagnols: « J'espère, disait-il en frappant le « sol de sa canne, que je chasserai les Espagnols comme « j'ai chassé les Français. » Mais peu à peu l'empereur, menacé par le nouveau schisme qui dépasse tous les schismes antérieurs, se tourne vers le Midi pour chercher des yeux un appui contre l'orage. L'Espagne, qui surgit avec une féerique expansion, se présente à lui comme le grand boulevard contre les hérésies du Nord, et il s'aperçoit que les successeurs de Ferdinand et d'Isabelle peuvent seuls opposer l'unité d'une monarchie sans limites à l'élan des nouveaux fédérés de l'Allemagne. Qui surpasserait les adeptes de Torquemada, dans la tâche sanglante d'étouffer la postérité de Huss et de Wicleff? Quelle nation rivaliserait avec la puissance coercitive de ce césariat, qui donne à la foi romaine tout un monde de sauvages à convertir, tandis que, dans le vieux monde, les docteurs se perdent par les excès de la science? Ce raisonnement mit le pape et l'empereur sous la tutelle et sous la domination de l'Espagne : ils cessèrent d'être les symboles de l'antique liberté; leur fédération, dépassée par d'autres fédérations, tomba sous le joug d'une monarchie protectrice étrangère, peut-être hostile ou indifférente à leurs idées puisées au cœur du moyen âge, et de 1512 à 1530 les Italiens descendirent encore d'une marche dans le sépulcre des nations abandonnées de Dieu.

Voici comment cette décadence s'accomplit. D'abord, à la mort de Jules II, le conclave choisit Léon X, de la famille de Florence, qui représenta ainsi toutes les idées de son prédécesseur, exagérées par l'intérêt per-

sonnel des Médicis. Bientôt la rapide descente de François Ier et la victoire de Marignan le confirmèrent dans la nécessité de l'alliance espagnole ; et s'il ne songea pas au danger des hérésies, il lui fallut songer à Florence, aux guelfes, à la république qui grondait sous les pieds des siens. Le Dieu qui l'avait élu dans le conclave l'enchaînait à la cause de Madrid. Bientôt, menacé par les protestants, l'empire demanda un grand roi au catholicisme pour conserver le privilége d'en protéger l'unité; et, dans l'impossibilité d'accepter l'absolutisme dangereux d'un roi français, la diète proclama Charles-Quint, qui réunissait les avantages d'être à la fois plus puissant et plus fédéral dans son action. Élu sous l'influence de Charles-Quint, Adrien VI pontifia en homme persuadé que les deux parties de l'Italie pontificale et impériale devaient obéir comme l'Église et l'empire au roi d'Espagne, devenu le protecteur officieux des traditions du moyen âge. Une fois que l'Église en fut là, Clément VII, encore des *Médicis*, n'eut plus qu'un doute à résoudre, savoir, s'il régnerait en vassal ou en allié de Madrid, s'il recevrait des ordres d'un chef qui le menaçait de Naples, de Palerme, de Cagliari, ou s'il résisterait pour mieux sauvegarder son autorité spirituelle. La séparation des deux pouvoirs n'était-elle pas compromise, sous cette monarchie peut-être ennemie de toutes fédérations, de toutes libertés, et au besoin même de la liberté pontificale? Mais la force des choses lui démontra que la monarchie espagnole vivait de religion, que le catholicisme était son âme, l'unité de la foi son unique moyen de centralisation; que nulle part ses moyens matériels ne se trouvant au niveau de son but, le roi respecterait toujours l'esprit qui comblait tant d'interstices

entre les parties disparates de son immense domination, et que, s'il était dangereux de se trouver à la merci d'un si grand maître, il l'était encore plus de se voir sans défense devant de plus cruels ennemis. En s'écartant de l'Espagne, le pape n'était-il pas forcé de revenir de la restauration de Jules II à la ligue que les seigneurs de la renaissance signaient en 1484, et de l'hostilité à l'amitié, en présence des Français, les seuls qui pussent prêter une épée ébréchée et un drapeau suspect à la cause de l'indépendance italienne? Or, quand Clément VII s'insurgea contre l'Espagne, à la dernière descente de François Ier, il vit son allié brisé, captif et mis hors de combat pour toujours, l'Église, compromise dans les soubresauts de la France, et l'indépendance pontificale à la merci des seigneurs qui s'efforçaient inutilement de défendre leur propre indépendance. Milan encore, à la tête de toutes les tentatives généreuses, conspira donc comme aux jours de Legnano, avec une audace inouïe; son chancelier Morone unit secrètement dans une même ligue la famille des Sforza et la seigneurie de Venise : il obtint l'adhésion secrète du pape, parvint à tourner contre Charles-Quint, son capitaine des armées d'Italie, le marquis de Pescara, qui promit de devenir le capitaine de l'insurrection ; et si la cause qu'il défendait avait pu être soutenue, nul doute qu'il aurait constitué une Italie papale indépendante sous la protection de la France. Mais toute cette fiévreuse activité ne tenait qu'à un doute du pontife, à son incertitude sur les desseins du roi catholique, à son ignorance des forces de la réformation, ce qui laissa tous les chefs de la conspiration libres d'agir de manière à pouvoir se ménager, d'un instant à l'autre, une retraite assurée dans la grandeur

de la monarchie espagnole : aussi Clément VII négociait avec Charles-Quint et lui faisait dire d'avoir l'œil sur ses généraux; Pescara ainsi compromis s'empressait à son tour de dénoncer Morone, l'âme de la ligue qui, traîné devant une commission, captivait ses juges, à force d'adresse, de bon sens et de fourberie, et donnait à la politique espagnole le conseil, bientôt réalisé, de faire marcher les lansquenets allemands et le Bourbon sur Rome, pour couper court aux indéchiffrables tergiversations du pontife. Le duché de Milan tombait entre les mains de l'empereur, et les seigneurs, poussés au combat par la nécessité de se défendre, signaient une ligue, dernier souvenir de la ligue de 1484 qui avait résumé toutes les révolutions antérieures. Enfin le pape, jeté dans cette ligue par le dédain de l'Espagne qui lui préparait une leçon solennelle, offrit ce phénomène à la fois logique et bizarre d'un pouvoir conservateur ligué aux révolutionnaires pour résister à un pouvoir encore plus conservateur et rétrograde qui menaçait tout le monde. Mais, encore un coup, le pape pouvait-il résister à César? Était-il permis aux seigneurs de compter sur le pape, leur adversaire perpétuel? Les peuples eux-mêmes d'indifférents qu'ils étaient n'étaient-ils pas désormais redevenus guelfes ou gibelins? Ils laissèrent donc l'armée de la ligue à sa propre destinée, et, quoique composée des meilleurs capitaines, elle se couvrit de honte sous Milan, fut nulle sous Gênes, faible devant Crémone ; quatre cents Siennois, vieux partisans de l'empire, battirent cinq mille pontificaux : le duc d'Urbin, chef de la ligue, laissa le pas libre au Bourbon qui marchait sur Rome, et la crise s'acheva par le sac de Rome, par l'emprisonnement du pape, par la proclamation de la république à Florence,

par une dernière mêlée où la France poussa Lautrec jusqu'à Naples au secours des seigneurs pour partager une déroute qui fut définitive, et enfin par la défection de *Doria* qui donna la liberté aux *Génois*, à la désolation des Florentins, du parti guelfe et français.

Le pape se soumit enfin au fatum de l'Espagne, et cette nation, dont les capitaines, comme Cortès et Pizarre, partaient avec un navire et revenaient avec un empire, était si grande et si splendide, dans sa tyrannie cosmopolite, si hautement tolérante dans sa domination catholique, si indulgente pour toutes les libertés du moyen âge et pour leurs romanesques institutions, que, par le traité de Barcelone, le pape obtint, comme chef de la chrétienté, tout ce qu'il aurait pu demander commme seigneur après les plus brillantes victoires : son État, son exarchat, sa domination sur Rome, sa suzeraineté sur les Deux-Siciles, tout lui fut confirmé, et jamais il ne régna plus affermi sur les terres de l'antique donation. Charles-Quint ne lui demanda que ce qu'il devait s'empresser d'accorder : la croisade contre les musulmans et l'anathème contre les hérétiques de la Saxe qu'il s'engageait à déraciner, comme Charlemagne avait détruit, huit siècles auparavant, le paganisme anti-romain des Saxons. La grande cérémonie du sacre fut renouvelée, mais pour la dernière fois et loin de Rome, à Bologne ; car le traité de Barcelone reconnaissait toutes les révolutions accomplies, moins leur mouvement, moins le mécanisme des tumultes qu'elles avaient organisé pour se multiplier à loisir, moins ces alliances croisées qui, sous le prétexte du sacre, éclataient périodiquement sur tous les points de la péninsule. L'empereur renonçait donc à patronner l'émeute romaine et les rébellions des Colonna et des feudataires de l'Église;

le pape de son côté promettait de ne plus fomenter aucune insurrection, ni démocratique en Lombardie, ni féodale chez les barons du Midi; et si la suppression du couronnement dépouillait en silence le pontife du droit de jouer le rôle de Dieu à l'égard de l'empereur, elle lui accordait en revanche l'inviolabilité dans sa capitale, et l'absence éternelle de l'ennemi que lui avaient donné les révolutions d'Italie.

La fédération des seigneurs rentra à son tour dans le lit de l'antique légalité, et les titres de feudataires de l'empire ou de l'Eglise ne furent plus de vains mots, à la merci de batailles perpétuelles. Une gendarmerie, mille fois plus puissante que celle des Carlovingiens ou des empereurs d'Allemagne, veilla au maintien de la fédération réformée. Au lieu des interventions passagères et nomades des empereurs d'Allemagne, les vice-rois espagnols, campés à Naples, à Palerme, et plus tard à Milan, se tinrent prêts à marcher sur la moindre sédition qui pût éclater ; il ne resta aucun espoir, aucun espace, aucune latitude aux tentatives des républiques et des seigneurs. Florence céda comme Milan : l'une au droit féodal qui transforma son seigneur en grand-duc, l'autre à la loi des réversibilités qui l'inféoda à l'Espagne, et tous les seigneurs de la confédération, redevenue pontificale et impériale, payèrent d'énormes taxes pour solder les armées destinées à les maintenir sous le patronage espagnol.

Cette même grandeur, qui accordait au pontife plus qu'il n'aurait osé demander, protégeait encore les seigneurs dans leur humiliation. Transformés en comtes, en princes, en ducs de l'empire ou de l'Église, ils jouirent pour la première fois du bénéfice de cette légitimation qu'ils avaient toujours ambitionnée : ils n'eu-

rent plus à redouter les catastrophes imprévues, les révolutions de palais, les coups de main et les accidents si multiples des révolutions antérieures. Toutes les libertés conquises, toutes les souverainetés qui avaient pu se traîner, n'importe comment, jusqu'aux jours de la restauration, reçurent leur sanction, et l'Espagne régna parce que, au rebours des papes et des empereurs qui l'avaient précédée, elle admit tout le travail des révolutions italiennes. Elle n'imita pas les réactions, elle n'opposa pas les évêques aux consuls, les consuls aux podestats, les podestats aux sectes ou les tyrans aux seigneurs; elle ne songea point à étouffer les villes romaines sous le poids des villes militaires, ni à décomposer les États constitués, ni à avilir les juridictions établies, ni à troubler la géographie arrêtée par la crise des condottieri. Pise lutta inutilement contre Florence; Pavie, Udine, Ast, Suse, Lodi, Como, Crémone, Arezzo restèrent immobiles sous les capitales victorieuses; Cagliari effaça Oristani; Bastia et Ajaccio effacèrent Cinarca, Ornano, Lecca, Rocca, Istria, Aleria, Trebbio et Mariano. On ne chercha pas non plus à faire tomber en république les seigneuries ou à écraser les républiques sous des seigneurs qu'elles n'avaient pas enfantés. On laissa la liberté guelfe à Bologne, la liberté gibeline à Lucques. On donna l'indépendance fédérale aux Génois; François Sforza put mourir à Milan, et Venise gardant le privilége qu'elle avait conquis, l'an 800, quand elle s'était écartée du pacte de Charlemagne, ne fut pas comprise dans la confédération pontificale et impériale.

En dix-huit ans, l'Italie avait donc rétrogradé de la fédération quasi-indépendante à la fédération pontificale et impériale de Jules II, pour tenir tête à la folle

invasion de la France. Dans les dix-huit années suivantes, le pape, l'empereur et les seigneurs firent un second pas en arrière pour se placer sous le protectorat officieux de l'Espagne, indispensable contre la révolution ultra-schismatique et fédérale de Luther. C'est ainsi que les Italiens doublèrent leur cap des Tempêtes pour se trouver chez les modernes. De Charlemagne, ils ne virent plus que l'image reflétée sur Charles-Quint; des anciennes révolutions, ils ne gardèrent plus que l'apparat romain à la merci d'autres pouvoirs vivants, pour servir de frein ou même d'épouvantail aux protestants d'Allemagne, d'Angleterre et de France, et trente-six ans suffirent à cette métamorphose générale. Jamais on ne vit une plus grande réunion de chefs politiques, de généraux, de capitaines, de seigneurs, de papes, de rois, d'empereurs aux prises entre eux avec des pensées plus vastes sur un théâtre plus inondé de lumière, et jamais on ne vit aussi tant d'hommes plus rapidement déçus par la fantasmagorie des tableaux qui disparaissaient de l'horizon. Alexandre VI, qui avait songé à fixer son fils dans la Romagne, ne lui laissait qu'une épée dans l'exil. L'Église, qui s'attendait à régner sur les faibles empereurs d'Allemagne, obtenait à peine de régner sous l'empereur madrilène. Jules II, Léon X, Clément VII, qui espéraient chasser les étrangers par les étrangers, en opposant les Français aux Espagnols, fixaient les Espagnols à Naples, à Milan, à Palerme et à Cagliari. Les seigneurs qui rêvaient des conquêtes, les sectaires ressuscités qui rêvaient des batailles se trouvèrent garrottés, bâillonnés, forcés de payer les troupes espagnoles qui les gardaient, et condamnés à maudire la France et Luther, en se mettant au service du pape et de l'empe-

reur. Les familles qui craignaient de se voir expulsées se rassuraient à jamais; même les républicains, qui se croyaient perdus, triomphaient à Lucques, à Gênes, à Bologne. Mais pourquoi nous étonnerions-nous de tant d'aveuglement chez les hommes? En se multipliant, en grandissant, les scènes historiques multipliaient et grandissaient les surprises, et l'imprévoyance, ce phénomène si nécessaire aux révolutions, se manifestait d'une manière de plus en plus éclatante, parce que, dans les batailles des mortels, Dieu bande également les yeux aux victimes et aux sacrificateurs; et, si Hector tombe sous l'épée d'Achille, c'est qu'aucun Troyen n'écoute la voix fatidique de la fille de Priam. La corruption se montre enfin comme le caractère général de cette crise qui commence avec les Borgia et finit avec les Médicis, deux familles qui parcouraient toute l'échelle du crime, depuis les plus grossiers attentats du poison jusqu'aux plus fines perfidies qui pussent être conçues par des imaginations florentines. La foi, la religion, la parole, l'honneur, personne n'y songeait; et pourquoi y aurait-on songé? L'histoire n'est-elle pas la mise en jeu des passions les plus effrénées, des perfidies les plus raffinées, des ambitions les plus gigantesques? Crimes, vertus, surprises, exploits, lâchetés, tout concourait au grand drame de la restauration. Il fallait des Borgia au saint-siége, des Médicis à Florence, des Sforza pour la ruine de Milan, des Aragonais pour celle de Naples ou de Palerme, et tout le monde marchait vite dans le royaume de la mort, sans qu'il restât une place vide, un intervalle oublié, une vertu inopportune, pas plus qu'un vice déplacé. Comment donc crier au scandale? L'histoire n'est-elle pas une série de scandales? Ses époques les plus splendides ne sont-elles pas les

plus criminelles? Ne doit-elle pas créer des monstres, quand elle s'efforce de créer des géants? Que si notre morale moderne, si hypocritement difficile, accuse les contemporains de Léon X, il ne faut pas oublier non plus qu'ils ont le droit d'être jugés d'après leur loi, de ne pas être soumis aux codes de Luther ou de Calvin, et surtout le droit d'être soustraits aux tribunaux des nations unitaires et des gouvernements absolus. Ne jouissaient-ils pas des grandes libertés fédérales conquises à travers mille révolutions? N'étaient-ils pas souverains, chacun dans leur parti, dans leur secte, dans leur gouvernement? Guelfes, ils ne devaient rien aux gibelins, ni aux Espagnols, ni même aux Français, pas plus qu'aux seigneurs qui pouvaient représenter encore une impartialité périmée; gibelins, ils se trouvaient dans la même position inverse; tout homme était libre, comme un roi à l'état de nature, et bien des trahisons n'étaient que des actes naturels, tandis que bien des crimes se réduisaient aux proportions de simples coups d'État.

CHAPITRE IV.

DERNIERS MOUVEMENTS DANS LES VILLES.

Milan rendue aux Sforza par la plèbe.—Atrocités gibelines d'Alexandrie.—Doria, chef des gibelins, donne la liberté aux Génois.—Les Médicis, chassés par une émeute guelfe, se rétablissent plus forts que jamais.—Scènes diverses de Bologne, Reggio, Imola et de Rome saccagée par les gibelins.—Fin de la dynastie des Malatesti de Rimini.—Luttes des Lunardi et des Rasponi de Ravenne.—Fin des Baglioni, seigneurs guelfes de Pérouse.—Des Enfreducci, seigneurs guelfes de Fermo.—Agitations, massacres et travers des diverses villes pontificales. — Naples immobilisée sous l'Espagne. — Palerme insurgée à la suite de Squarcialupo.

L'acceptation du patronage officieux de l'Espagne, ajouté à la restauration de Jules II, se voit encore plus ouvertement dans les villes où les anciennes clameurs guelfes et gibelines diminuent, s'effacent peu à peu et meurent dans le silence. Osimo, Orvieto, Todi, Ascoli, Gaëte, la Corse, une foule de villes qui naguère se ressentaient encore de l'ancienne vitalité, n'offrent plus aucun trouble et semblent plongées dans ce sommeil que les tonnerres de l'artillerie ne pourront interrompre. Pesaro, Faenza, Forli, Città-Castello, quoique récemment asservies dans la période française, demeu-

rent immobiles ; des États, même indépendants, tels que Mirandola et Ferrare, participent déjà au calme conservateur qui les associe à l'unité espagnole contre l'insurrection protestante. Ailleurs, on assiste aux derniers actes des hommes qui prennent leur parti ou qui rectifient leurs prévisions, ou qui tentent une dernière fois le sort guelfe de la France pour se ménager un allié opposant contre l'influence excessive de l'Espagne.

Ainsi, pendant le pontificat de Jules II, Milan ne connaissait pas encore sa place, sa destinée, son avenir, et par conséquent ses deux sectes s'agitaient encore comme les deux roues qui devaient la mettre en mouvement. Ses gibelins fêtaient donc le retour de l'ancienne dynastie; ses guelfes, au contraire, applaudissaient, en 1515, à la descente française de François I[er] qui plaçait la ville sous l'influence de J.-J. Trivulce, chef de leur secte et capitaine général de la France. Mais par cela même que les guelfes régnaient, l'année suivante les gibelins se montraient de nouveau, dans l'espoir que l'empereur Maximilien chasserait les Français. L'année suivante encore, d'après Burigozzo, tous les gentilshommes s'habillaient les uns à la guelfe, les autres à la gibeline; des prédicateurs annonçaient dans les églises que c'était se faire un mérite auprès de Jésus-Christ que de tuer les Français : bref, le peuple était guelfe, la plèbe gibeline; des invasions alternées exaltaient les deux sectes, et le drame se dénouait enfin par la conspiration guelfe de Morone, par la mêlée qui s'en suivit entre la ville guelfe et française, et la forteresse gibeline et espagnole, et enfin par la soumission de François II Sforza qui alla se mettre à la merci de l'empereur, en déchirant, de ses propres mains, un sauf-conduit, comme s'il avait voulu

se fermer la route à un recul. C'est ainsi qu'il régna encore, sous la protection de l'Espagne, et que Milan se tut à jamais pour rester toujours gibeline par la plèbe, sauf une minorité populaire opposante. — Sa lutte se reproduisit atténuée à Plaisance où Busio, brigand gibelin, guerroyait les Français, jusqu'à ce qu'il fut assassiné par les siens, dans une querelle pour le partage d'un butin. — Ossola se déchira, de 1522 à 1529, par les Spilorci et les Ferrari.—Alexandrie ne sachant pas encore si elle devait être lombarde ou piémontaise, amie ou ennemie de Milan, sous Milan ou sous la maison de Savoie, voyait sa féodalité guelfe des Guasco s'y heurter contre les familles gibelines avec une violence exceptionnelle. Expulsés en 1512, les Guasco ne cessaient pas de combattre; en 1520, ils triomphaient, grâce au secours de la France; mais si dans la période antérieure on les avait accusés d'être extravagants et insolents, dans celle dont nous parlons, ils soulevèrent une telle indignation que vingt-neuf gibelins suffirent, en 1522, à les surprendre, à les chasser, à égorger la garnison française et à rétablir la domination milanaise, par l'entremise des *Sassatelli* qui saccagèrent et ravagèrent les quartiers complices de la France. Leurs soldats rouaient de coups les sectaires ennemis, en pendaient plusieurs par les parties génitales; aux uns, ils brûlaient les pieds; aux autres, ils liaient les tempes avec une corde qu'ils tordaient ensuite avec un bois... et malgré tout on les acceptait, car à la différence des Français, ils ne tiraient pas sur leurs propres amis, en protégeaient le quartier, et ils revendiquaient les dernières lueurs de liberté nationale que la France aurait compromise à jamais.

L'industrieuse mobilité des Génois subit à son tour

la plus rude des épreuves entre l'Espagne et la France qui se disputent la péninsule. Décidée à n'être ni à l'une ni à l'autre, flexible à l'infini, la république oppose par système le vaincu au vainqueur, en changeant sans cesse d'alliance en sens inverse des trophées qu'elle voit s'élever, et elle applique ainsi, avec un sang-froid imperturbable, cette maxime sacrée de la spéculation et du commerce qui consiste à vendre à la hausse pour acheter à la baisse. Sous la restauration de Jules II, et sous l'influence espagnole, elle s'allie secrètement avec la France, dont elle prévoit les revanches, et il en résulte que, au moment de l'invasion de François I[er], elle se trouve rassurée, heureuse, et amie des Français que tout le monde redoutait. Mais sous l'influence de la France, la magistrature de l'Union prend le prétexte d'effacer les partis pour manœuvrer au rebours de cette nation; et si elle n'avait pas été dissoute par les stupides menaces du parti guelfe, Gênes aurait écarté le siége de Pescara, le sac espagnol, et la domination de l'Espagne à peine dissimulée par le dogat d'*Antoniotto Adorno*. Mais une fois sous la domination espagnole, elle conspire de nouveau avec les Français qui posent le siége : elle supplante ainsi les Espagnols et relève les guelfes et Fregoso, grâce à J.-J. Trivulce, nommé gouverneur par la France. Enfin, précisément parce que les Français règnent, on revient à l'idée de les supplanter une dernière fois par l'Espagne, en suivant le mouvement général désormais définitif. De là les citoyens qui parlent d'effacer les partis. A les entendre, ils ne se proposent que de rétablir la magistrature de l'*Union* pour recouvrer quelques terres perdues; le but de l'*Union* semble si innocent que J.-J. Trivulce et les Français, complétement trompés,

lui donnent leur adhésion pleine et entière. Bientôt les Douze réformateurs de l'*Union* entraînent avec eux André Doria, le grand amiral, alors au service de la France; et, quand le gouvernement français, le voyant d'accord avec les réformateurs pour revendiquer Savone, menace de le faire jeter à fond de cale, chargé de chaînes, il quitte enseignes déployées cette puissance ennemie, signe sa grande capitulation avec Charles-Quint qui lui promet la liberté de la république, le port de Savone, le commerce libre dans tous les Etats de l'Espagne, et il arrive dans les eaux de Gênes où il écrase Trivulce, en donnant au monde ce spectacle incompris d'un simple citoyen assez fort, assez grand, assez noble pour délivrer une république sans aspirer à la dominer. Sous lui, la noblesse victorieuse s'organisa en vingt-huit *alberghi* ou cercles; le sénat créa sept nobles tous les ans; tous les ans aussi, on tira au sort trois cents nobles qui s'en adjoignirent cent autres pour composer ainsi le grand conseil de quatre cents membres ou représentants du peuple, les trois quarts pris au hasard et un quart par élection; cent membres du grand conseil tirés au sort formèrent le petit conseil, et le pouvoir exécutif échut au doge et à huit sénateurs tirés au sort du grand conseil, tandis que cinq censeurs veillèrent à l'exécution des lois. En 1530, la garde civique remplaça les mercenaires; une diminution dans les impôts attesta que la noblesse régnait d'accord avec la plèbe qui avait toujours mené les révolutions; plus tard enfin, le rachat de toutes les terres livrées à la compagnie de Saint-Georges, montra que la république transformée, modernisée, et plus riche que jamais, n'avait plus besoin des béquilles du moyen âge pour marcher.

Maîtres de Rome et de la religion catholique, les Médicis n'eurent rien à redouter pendant cette période si tumultueuse pour Gênes. La conspiration qui les menaçait, en 1513, n'était qu'un rêve athénien de quelques littérateurs inexpérimentés au milieu des temps nouveaux; l'éclat de 1527 lui-même, simple écho du sac de Rome, se réduisait encore à une équivoque politique. On expulsa, il est vrai, les Médicis, mais presque au hasard, parce que le tuteur des princes, saisi d'une sordide avarice, n'avait pris aucune précaution en laissant la ville dégarnie de soldats. On proclama la république, mais par cela seul que le pape Clément VII se trouvait au pouvoir de l'Espagne. On crut encore un instant à l'ancienne liberté, mais pour l'unique raison qu'il y avait encore des Frateschi, des Piagnoni, des bourgeois, jadis fanatisés par l'infortuné Savonarola. Parodistes du passé, vertueux par réminiscence, véritables ressuscités des tombeaux du moyen âge, ils n'osèrent pas même répéter les pieuses saturnales de leur chef et ne vécurent un instant qu'en butte aux attaques des gibelins, les *Palleschi*, les *Arrabiati*, les fauteurs des *Médicis*. La plèbe les regardait le sourire aux lèvres, les capitaines les vendaient à l'ennemi, et la trahison les débordait de tous côtés: car la raison d'être de Florence, entièrement gibeline, appelait à grands cris la famille de la restauration pontificale et impériale. Le siége de Florence ne servit donc qu'à confirmer la nécessité de la seigneurie, et la littérature patriotique et pénible qui, de nos jours, a voulu extorquer, à force de labeurs et de réticences, quelques larmes de convention sur le sort d'une république justement née et morte entre les deux bûchers, l'un joyeux de Pierre de Feu, et l'autre tragique de Savonarola, n'a créé que de fausses perspectives sur la patrie,

sur l'étranger, sur les Médicis, sur les papes, et même sur les Espagnols qu'elle jugea ennemis de la république, oubliant qu'ils l'établissaient à Gênes, et qu'elle accusa de tyrannie sans se douter qu'en supprimant leur résistance gibeline une dévotion illimitée eut abruti les compatriotes des Frateschi. — Sans les Médicis, Florence n'aurait su ni reprendre Arezzo, qui se donnait à l'empire, en 1529; ni contenir Pistoie, qui renouvelait sa féroce anarchie; ni contenir Pise, l'antique rivale, si fière dans son insurrection que, lorsqu'elle était réprimée ses citoyens l'abandonnaient, de sorte qu'elle restait, d'après le géographe italien : « mi-« serabile spectacolo a tutti quelli che la vedeano. » Douteriez-vous de la prospérité, du bonheur de Florence, rachetée par les gibelins? Regardez Sienne, destinée à périr, puisque la ville de Fiorino s'étend sur toute la Toscane; elle ne peut garder ses seigneurs, les *Petrucci*, qui l'amenaient à la cacophonie de répéter le parti gibelin de sa rivale; elle est héroïque en pure perte, l'année du sac de Rome, quand voyant la république et les guelfes dans la cité qu'elle combat, elle écrase chez elle l'association guelfe des Neuf, enfantée dès l'ère des tyrans; enfin, quand la seigneurie gibeline se rétablit chez ses ennemis, elle revient aux guelfes, se fonde sur la France, et déchoit à jamais.

Au milieu de la mortelle tranquillité qui se propage, les vieilles batailles de Bologne se réduisent à des coups de poignard qui marquent les diverses dates de cette période. Un coup guelfe emporte, en 1517, Hercule Marescotti, qui avait rasé le grand palais des Bentivoglio; la hache gibeline du bourreau coupe, en 1527, la tête d'Agamemnon Marescotti qui voulait réintégrer les Bentivoglio; à l'époque du couronnement de Charles-

Quint, un Gozzadini se livrait au passetemps guelfe de tuer quelques Espagnols, le soir, dans la rue, répondant à Leyva : que si Milan fabriquait des épingles, Bologne fabriquait des couteaux. — A Reggio, un autre Gozzadini, protonotaire apostolique, tombe frappé de vingt-cinq coups de poignard par le comte Bebbio, gibelin, qui s'empare de la ville ; — A Imola, au contraire, ce sont les *Sassatelli,* gibelins, qui succombent à un massacre. — Parmi ces vicissitudes amoindries, les Varrano de Camerino, qui nous ont donné de si splendides tragédies, ne nous montrent plus qu'un prétendant gibelin, enfilé à Rome dans un tournebroche, et plus tard le soulèvement inutile d'un bâtard contre la régence. — La maison de Savoie, obscurément française dans la période des Charles VIII et de Louis XII, devient espagnole sous l'Espagne, grâce à la facilité qu'elle a de se tenir sur l'un ou sur l'autre de ses deux pieds, à Chambéry ou à Turin, et elle en est récompensée en sortant de la crise avec soixante-quinze localités prises au Montferrat. — La petite ville de Chiéri donne à son tour une idée de l'assoupissement moderne qui se propage par la paix qui, signée en 1533, éteint les guelfes et les gibelins désormais décidés à renoncer à jamais aux inimitiés du moyen âge. — Rome elle-même se calme pour toujours : c'est le poison, ce n'est pas la guerre civile qui emporte Léon X; et les irruptions des Colonna, en 1526, et du Bourbon, l'année suivante, sont plutôt des mouvements militaires déterminés par la politique extérieure que des mouvements d'une guerre intérieure. Que si on voulait les considérer comme des mouvements intérieurs, ces gibelins qui marchent à la tête des armées espagnoles, ces *Colonna* qui tiennent à leur merci le pontife, ces lansquenets du Bour-

bon qui viennent dans la ville éternelle y apporter la dérision de toutes ses cérémonies religieuses, ces Allemands, déjà luthériens, qui tournent en ridicule le pape et ses cardinaux et traitent très-familièrement le Dieu guelfe dans ses églises, quels que soient les architectes, les peintres et les sculpteurs de l'idolâtrie catholique; enfin ces mêmes Colonna, naguère si terribles et réduits à l'état de simples sujets après le couronnement de Bologne, attestent la métamorphose qui fait passer soudainement le saint-siége de l'ère des révolutions d'Italie à celle des réactions conservatrices contre le progrès européen.

Dans les autres villes des Etats romains, les partis ne combattent que pour faire leur dernière protestation contre le progrès de la centralisation de Rome. En effet, c'était déjà pénible de renoncer à la république, de se contenter de l'administration municipale, de dissimuler les orages traditionnels, en présence des vicaires, des gouverneurs, de ces despotes subalternes qui venaient donner des ordres incompris, et en apparence bizarres, à de grands conseils jusque-là souverains, ou à des grands à peine domptés par leurs seigneurs indigènes. Mais pouvait-on accepter de plein gré l'humiliation nouvelle imposée par les nouveaux papes, à l'imitation des Médicis, sur Prato ou Volterra? Les guelfes profitaient donc des descentes françaises pour s'insurger; le peuple, mécontent et froissé, leur donnait libre carrière; les convulsions de l'antique indépendance troublaient une dernière fois la paix, et alors on voyait éclore une dernière série de tragédies, avant d'arriver à la solution des centralisations modernes sous le patronage unitaire de l'Espagne.

Ainsi, sous la pression de Jules II, Rimini s'agite à

tel point que son conseil nomme une dictature communale; les Torsani et les Faitiani dévastent la campagne; des bandes armées de deux à trois cents hommes se cherchent pour s'entre-détruire. A la mort de Léon X, l'agitation se renouvelle pour rappeler l'ancienne dynastie; l'année suivante, Pandolphe Malatesta règne un instant en déclarant faussement qu'il arrive par ordre du pape. L'an du sac de Rome, il reparaît encore, en défendant, une dernière fois, l'indépendance guelfe contre la centralisation gibeline. Mais, vieux, dévot, maladif, cruel et à moitié aliéné, il ne règne que par une terreur systématique s'ingéniant de surpasser, par des combinaisons tout ensemble fiévreuses et puériles, la férocité de ses ancêtres qui égorgeaient le prisonnier Parcitade, au moment de son dîner. Il massacre les gibelins, les torture, les fait pendre par les pieds, fouetter de lard et rôtir à petit feu. Son passe-temps favori consiste à les prier d'aller allumer un cierge devant la madone placée au fond du corridor et de les obliger ainsi à marcher sur une table à bascule, qui s'ouvre sous eux pour les faire tomber dans un précipice armé de fers. Sa brutalité n'épargne ni les innocents, ni les indifférents, ni personne; malheur à celui qui ne rit pas quand il est gai. Un jour, il fait traîner à un bal une femme enceinte, et l'accablant d'injures la fait avorter; ses serviteurs, ses amis mêmes ne peuvent plus endurer le spectacle de cette folie sanguinaire, et, dans l'année de la restauration, la famille patibulaire des Malatesti disparaît à jamais de l'histoire, sous la malédiction des peuples enfin ralliés au saint siége. « Ariminum vale, » s'écrie le chroniqueur Gentilini; et, depuis trois siècles, la ville reste

immobile, sous ce dernier adieu d'un homme qui adorait jusqu'aux anciennes cruautés de sa patrie, sans pouvoir excuser celles de son temps.

L'antique capitale des exarques et des schismes, Ravenne, frémit dès que la nouvelle centralisation lui demande des impôts : «pontifex tributa imperabat;» et cette exigence soulève une compagnie de cent cinquante guelfes qui tiennent en échec les gibelins, la ville, le grand conseil, une dictature de vingt-quatre magistrats créés par le grand conseil, et une foule de personnages qu'on tue, qu'on enlève, qu'on rançonne ou qui se perdent en pourparlers inutiles pour amener une transaction. Trahis par le sénat, les insurgés deviennent brigands et ensuite soldats, sans rien perdre de leur considération, dans un pays où le partisan, l'exilé et le mercenaire forment encore la trilogie de tout héros républicain. En 1517, les Lunardi guelfes, combattent les *Rasponi* gibelins, et la lutte est si furieuse que le chroniqueur n'ose la raconter. L'an du sac de Rome, les Lunardi se glissent dans la citadelle, tuent le gouverneur, au cœur de la nuit, et donnent la ville à Venise, dans l'espoir de trouver une dépendance moins onéreuse ou du moins qui trompe l'orgueil de l'antique tradition. Mais les Vénitiens rendent la ville au pape et aux *Rasponi*; le capitaine, qui avait mené l'insurrection, s'empresse de déclarer qu'il l'a dirigée pour en assurer l'insuccès, et ce dernier trait de perfidie clôt pour toujours l'histoire de Ravenne.

Celle de Perouse finit quand, en 1520, Léon X décapite J.-Paul Baglioni, dernier seigneur qu'il avait attiré à Rome en lui donnant la fausse sécurité d'un sauf-conduit. Accusé d'avoir violé sa parole, il répond que, sans le sauf-conduit, il n'aurait jamais pu s'emparer

de Pérouse ; et cette haute liberté catholique, unitaire, illimitée, qui place le chef de l'Église au-dessus de la judaïque légalité du serment, sert ainsi à étendre son pouvoir dans des villes où tout ennemi du saint-siége se trouve, *ipso jure*, déclaré ennemi de Dieu. —Fermo tombe la même année que Pérouse, avec Lodovico Enfreducci, et son antique liberté ne lui donne plus que des factions, des expulsions, des irruptions, des sacs et des chefs inutiles, que le chroniqueur indique sans citer aucun exploit ni aucun nom en particulier, car il sait que sa tâche d'historien est finie.

Fano combat encore pour mériter la réputation d'être la ville des orages, et le pape, qui le sait, la donne en gage, comme une propriété avilie, à Constantin Comnène de Manfredoine, pour la somme de cinq mille écus d'or, dont il a grand besoin pour solder ses peintres et ses architectes. Mais en 1517, année des troubles français, les Bullioni attaquent les *Gabrielli*, gibelins, et on ne voit qu'esclandres, meurtres et vengeances. Le duc d'Urbin et Rovère commandent l'un après l'autre, comme chefs militaires indispensables pour intimider la population sans interrompre le règne de Constantin, et l'an du sac de Rome les citoyens s'insurgent comme Rimini et Ravenne; et bien que Venise les repousse et qu'ils soient seuls, sans appui et cernés par les troupes pontificales, ils persistent dans leur rébellion, ne se soumettant que sur la promesse solennelle qu'on leur laissera le régime républicain. — Jesi, qui s'intitule encore *Respublica Æsina*, s'insurge à son tour, l'an du sac de Rome, et si elle céde au cri de ses gibelins, « Chiesa, Chiesa, clemente, clemente!» une nouvelle conspiration atteste encore, en 1531, son mécontentement pour le progrès de la seigneurie pontificale.

Fossombrone, déjà détruite par César Borgia, dans la période française, provoque une seconde démolition, ordonnée sous Lorenzino des Médicis, en 1517. — La même année, Corinaldo ne sait pas si elle continuera d'obéir au pontife; ses jeunes gens veulent s'insurger, ses vieillards les détournent cependant de la rébellion, et c'est le dernier mot de cette petite ville si pétulante et si malheureuse dans l'ère de la crise militaire. — Cette même année, Léon X force les Gatteschi et les Maganzesi de Viterbe à signer une paix définitive, jurée par les chefs des deux partis, sous peine d'une amende de quatre cents écus d'or, garantie par les Orsini. Plus tard, on redoute tellement les rivalités, et jusqu'à cette garantie qu'en 1524 on défend aux Orsini et aux Colonna de Rome, de s'arrêter plus d'un jour, en passant par Viterbe, d'y loger chez un Gattesco ou chez un Maganzese, et de parler avec eux; une fête, une réception, une salutation auraient suffi à réveiller l'incendie dans la commune qui frémissait sous la coercition romaine. Ne cessant de veiller sur les factions de sa seconde résidence à jamais déshéritée, le pape répète les mêmes défenses, en 1529, les pacifications, en 1532, et le légat fait enlever et décapiter aux flambeaux deux chefs qui se croient encore au moyen âge. Leurs corps, la tête, détachée du tronc, et le laconique écriteau: *Per le parti*, apprennent seuls à la population atterrée que le pontife chasse toute liberté au loin chez les hérétiques. Que dis-je! il la chasse jusqu'en enfer, car il avait refusé la confession aux victimes, et l'une d'elles n'avait pu obtenir la grâce d'un verre d'eau.

Vers 1515, le pape détache Recanati (l'une des villes les plus sanguinaires) du gouvernement général de la

marche d'Ancône, et il compense la liberté fédérale dont il la spolie, à la sollicitation des gibelins, en l'incorporant avec Loreto, où l'on montre encore aujourd'hui la maison de la Vierge à la pieuse crédulité des catholiques. De là, les guelfes insurgés; Amadio, leur chef, réclamant le maintien de l'ancienne liberté; de là des péripéties, des assassinats, et après un court exil à Ancône, Amadio reparaît, à la confusion du peuple et à la terreur du grand conseil, gagné à l'Église. —« Vous m'opposez, dit-il aux conseillers, les statuts « qui ont admis la séparation et l'assujettissement « de Recanati : c'est moi au contraire qui les invoque, « vos statuts; vous les avez violés, vous nous avez spo- « liés de la faculté de nommer notre podestat, vous « nous avez livrés à Rome, et vous me demandez la « paix ! Respectez les anciens statuts, rentrons-y, et je « vous l'accorde sur-le-champ. » Léon X l'appelle paternellement à Rome où il le fait pendre. Le légat, imitateur de son maître, témoigne la plus tendre bienveillance aux deux fils du martyr pour les faire arrêter, le jour venu, par surprise, et si le peuple parvient à les lui arracher, l'un d'eux tombe cependant dans le gouffre et perd la vie sur la potence. L'an du sac de Rome, on pouvait s'attendre à tout : une tradition de trois siècles de république et de massacres, violemment outragée par l'incontestable mauvaise foi de la cour unificatrice, jetait l'épouvante dans toutes les imaginations : tout le monde croyait que, pendant la captivité de Clément VII, les vengeances se déchaîneraient pour l'extermination de la patrie, mais contre la prévision générale la cité resta calme, silencieuse, déserte; à force de se craindre les uns les autres, les citoyens avaient tous pris la fuite, et peut-être célébraient-ils, en

rentrant, les funérailles du moyen âge, dans un éclat de rire homérique. — A force d'impassibilité et de dissimulation, Ancône ajourne ses désastres ; — mais Terni qui dévaste Calescipoli, en 1524, nous montre six ans plus tard « de gros meurtres et de grandes « commotions. » — Narni, visitée en 1530 par le géographe italien Alberti, était vide d'habitants ; trois petits cabarets, plutôt à l'usage des étrangers que des naturels, tranchaient sur la solitude et sur la désolation générale : c'est à peine si on pouvait se persuader qu'autrefois elle avait été une ville grande, riche et peuplée : « urbem frequentissimam latioque populo ad« modo abundantem. » Le géographe trouvait l'antique Clusium entièrement ravagée par la guerre civile : « des jardins, des potagers, des places occupaient l'es« pace où surgissaient autrefois d'admirables palais. » — Il était frappé de frayeur à Anagni, où les citoyens se trouvaient encore sous la colère divine, depuis le jour où le pontife Boniface VIII avait été pris dans ses murs par la famille des *Colonna*. « Depuis ce jour, di« saient-ils au savant voyageur, nous sommes tombés « de sédition en sédition, de précipice en précipice, « tantôt pour une cause, tantôt pour l'autre ; les ci« toyens aux prises se brûlaient leurs maisons, et « nous expions, par notre désolation, les haines héré« ditaires de nos pères. » Cette malheureuse ville arrivait ainsi à la décadence sans avoir connu la renaissance. — Terracina était également dévastée par des haines si violentes que Contatore n'ose pas rappeler les luttes de cette période : car, même un siècle plus tard, sa chronique aurait pu engager les Frangipane et les Rosa à reprendre la série interrompue de leurs vengeances mutuelles. — Enfin l'enclave de Bénévent,

perdue dans le royaume du Midi, nous montre Salariano exécuté en 1515, une incursion de guelfes qui saccagent les gibelins, en 1517; une prise d'armes, en 1523. Alphonse Massambrano se serait emparé de la ville en 1526, si son frère, rallié au saint-siége, ne l'en avait repoussé; et l'an du sac de Rome les citoyens se donnaient à l'empereur, comme Arezzo, sans se douter que l'inimitié entre les deux chefs de l'Italie ne tenait plus qu'à un mouvement extérieur dont leur patrie avait perdu le secret. Aussi, l'illusion des Béněventins tombe-t-elle en 1528, leurs partis ne peuvent plus compter sur la tradition des schismes, et deux ans plus tard ils signent la paix, en élevant un autel à la Concorde: « Concordiæ Beneventi luce Marti V. Falcifero. »

Plus loin, dans le royaume de Naples, les luttes animées, les couleurs vives des républiques qui résistaient à Rome s'effacent entièrement; et, grâce à une centralisation déjà acceptée, nous trouvons des villes, comme celles de Lombardie, de Toscane ou de Venise, à moitié endormies et sur le point de s'immobiliser à jamais. La violente Aquila ne présente plus que le dernier drame de Louis Franco, grand seigneur, séditieux, habile à mêler la générosité à l'intrigue, prompt à saisir les occasions, à l'affût des rébellions qui pourraient lui rendre la domination dont Lalle, son ancêtre, avait joui pendant l'ère des seigneurs. Dans la période espagnole, son palais devient l'asile des plus illustres exilés: des Baglioni trahis à Pérouse, des Freducci détrônés à Fermo, d'une foule de chefs prêts à arborer l'étendard de la rébellion guelfe et française. Il force l'évêque à abdiquer, son fils à le remplacer, la ville à lui obéir au spirituel et au temporel, et personne ne lui résiste, jusqu'au moment où le vice-roi espagnol lui rappelle.

par une commission d'enquête, par une rélégation à Celano, par un emprisonnement à Naples, et par la confiscation de ses biens, qu'il s'est trompé de temps et de lieu, et que l'ère des seigneurs est passée à jamais. Amnistié, insurgé de nouveau, lorsque Lautrec assiége Naples, devenu chef des paysans soulevés par la famine, il échoue une dernière fois, parce que la multitude s'aperçoit que la rébellion ne lui rend pas l'abondance, et parce que le vice-roi, une fois dégagé de Lautrec, occupe Aquila, en dispersant ces bandes qui n'avaient plus de rapport avec l'ancienne insurrection des serfs, autrefois fondateurs de la ville, contre la tyrannie gibeline de Mainfroy. —Civita-Ducale, encore plus récente et plus démocratique, expire à son tour avec les dernières luttes des Pagano et des *Mancini*; partout on accepte la domination espagnole avec une flexibilité qu'explique au reste l'horreur soulevée par la folle domination de Charles VIII et par le haut fédéralisme de l'Espagne, contente de concentrer ses États sous Madrid sans les centraliser à la mode de Paris. — Naples se tait, Lautrec lui-même ne la décide pas au soulèvement; et pour voir encore un mouvement, il faut tourner le regard vers Palerme qui doit s'agiter, par cela seul que sa rivale est tranquille.

En effet, en 1516, Palerme s'insurge contre le vice-roi *Ugone* et le bas peuple se rue sur les palais des gibelins, ses amis. Écrasée par la double noblesse de la ville et de la campagne coalisée contre un mouvement qui ressemble à une jacquerie, la ville s'insurge de nouveau l'année suivante, à la suite de Giovanni Squarcialupo. Patriote et plébéien, d'un esprit audacieux et convulsif, plus emporté que réfléchi, plus généreux que ferme, Squarcialupo se montre avec les caractères de l'homme

que la fatalité pousse en avant comme une victime à sacrifier aux dieux des révolutions inutiles : il est la sentinelle perdue qui répond à ce singulier : *qui vive* propagé à travers l'Italie par la première descente de François Ier. Au moment de l'action, il tombe en défaillance, l'infortuné ! c'est la plèbe qui le relève, c'est la voix publique qui l'enivre, c'est la lâcheté du vice-roi *Pignatelli* qui lui donne le triomphe, c'est le massacre des gibelins, désignés sous le nom des *amis d'Ugone*, qui transmet son nom jusqu'à nous, comme la dernière réminiscence des Vêpres siciliennes, cette fois guelfes et françaises, au lieu d'être gibelines et espagnoles. Des bandes de plébéiens veillent armées sur le salut public ; à l'exception de Messine, toute l'île imite Palerme et défend Squarcialupo ; le vice-roi, prisonnier et tremblant, promet la réforme que le chef de la révolution doit annoncer dans la cathédrale palermitaine ; mais là il tombe sous les coups de la réaction dirigée par ses propres parents ; le prêtre qui disait la messe meurt d'épouvante ; le peuple se trouble et se disperse, et le vice-roi, secouru par des renforts espagnols qu'on lui envoie de Naples, devient aussi cruel qu'il avait été lâche, et achève la réaction en multipliant les exécutions. Plus tard, en 1523, les Abbattelli, héritiers de l'antique famille guelfe des Chiaramonti, les amis de Squarcialupo, échappés aux proscriptions, le pape, momentanément engagé dans la cause de la ligue italienne, et François Ier, protecteur naturel de tous les mouvements contre l'Espagne, renouvellent l'insurrection, mais elle glisse une dernière fois dans le sang des insurgés, pour laisser la Sicile dans l'immobilité de sa constitution normande, où les garanties féodales, le droit souverain de la guerre et de la

paix, les priviléges des barons et les trois bras du parlement transforment la domination espagnole en une victoire gibeline.

Tous les troubles s'effacent donc, toutes les luttes s'apaisent, tous les événements s'amoindrissent, les catastrophes s'abaissent aux proportions de simples déconvenues. Savonarola ne réveille plus que l'écho des Piagnoni; le souvenir meurtrier des Bentivoglio ne donne que quelques coups de poignard; l'obéissance féodale de *Maximilien* et de *François Sforza* remplace à Milan les audacieuses tentatives de Louis le More; aux vicissitudes de la famille d'Aragon, frappée par la France et trahie par l'Espagne, succède le drame rapide et vulgaire de Squarcialupo abandonné des siens, et les tergiversations maladroites de Léon X et de Clément VII sont loin de maintenir la seigneurie des pontifes à la hauteur des magiques victoires de Jules II. Partout les temps modernes font pâlir la politique du moyen âge, découragent les vieux partis, si étrangement rappelés sur la scène par Charles VIII et Louis XII, dérobent en quelque sorte la chaleur qui faisait vivre la vieille anarchie, opèrent une sorte de soustraction qui enlève la réalité aux guelfes, aux gibelins, aux républicains et aux seigneurs, et ne les laissent subsister qu'à l'état d'images légères, d'apparitions poétiques, de formes voltigeantes, plutôt du ressort de l'art et du domaine des muses que du ressort de la politique et du domaine de l'histoire. La désolation cède la place au pittoresque, et de l'horreur antique il ne subsiste plus que çà et là des beautés sauvages et alpestres.

CHAPITRE V.

LE SIÈCLE DE LÉON X.

Léon X résume et développe la grandeur de ses devanciers.— Les incrédules de son temps se moquent de l'Église et de Luther. —L'Arioste reflète le génie de cette époque. —La poésie raille et admire le moyen âge. —Machiavel c'est l'Arioste en action.— Inanité de son grand art de faire des révolutions, — Vérité éternelle des lois fatales qu'il trace à toutes les révolutions possibles. — Imprévoyant, maladroit et méconnu de son vivant, sa réputation s'étend peu à peu avec les révolutions ultérieures contre le pacte de Charlemagne et de l'Église.

L'Italie est déchue; les Allemands l'accusent de nourrir l'Antechrist; les Français s'apitoyent sur son anarchie; les Espagnols la trouvent indocile : on la dirait près de rendre le dernier soupir comme Faenza et Forli, ou même comme Lodi et Pavie. Mais non : habituée à reprendre sans cesse le sceptre des Romains, au milieu des plus complètes déroutes, elle confond encore une fois la fausse sagesse des politiques par les

merveilles religieuses et sociales du siècle de Léon X. Autrefois foulée aux pieds de Charles d'Anjou, ou de Frédéric Barberousse, elle imposait les lois de son anarchie à l'Occident; sous les pieds de Charles-Quint, elle reste avec le faste antique dans l'attitude du commandement, mettant en doute les trophées équivoques de ses ennemis, nous offrant encore son éternel paradoxe d'une nation inférieure et supérieure à toutes les nations. Chaque année, elle essuie une défaite; elle est vaincue à Fornoue, à Milan, à Vailà, à Ravenne, et à mesure que ses désastres se multiplient sur des champs de bataille que nous ne pouvons pas même nommer, car les Italiens n'y paraissent qu'en minorité, au milieu des étrangers qui se ruent contre d'autres étrangers, à mesure aussi, les poëtes, les artistes, les philosophes, les historiens se multiplient et se surpassent pour créer prodiges sur prodiges. Si d'heureux vandales semblent épiloguer les plus odieuses descentes des empereurs, et, s'il est juste de dire que la nation déchoit, on ne saurait non plus contester que, non-seulement sa décadence toute relative se réalise lentement, mais que sa tradition, sa fédération, sa constitution pontificale et impériale demeurent intactes, se développent encore et répondent, par l'énergie d'une expansion indigène, au double essor religieux de l'Allemagne et géographique de l'Espagne. En effet, Léon X ne continue-t-il pas ses prédécesseurs de la crise militaire, en faisant de l'argent avec la religion et des chefs-d'œuvre avec de l'argent? N'est-il pas le pontife des indulgences vendues et des arts divinisés? Ne vient-il pas aussi directement de l'ère des condottieri que Luther de Jean Huss, ou François Ier de Jeanne d'Arc, ou Charles-Quint de Torquemada? Sa grandeur unique, sa splendeur incompa-

rable, les inimitables productions du siècle auquel il a laissé son nom ne valent-elles pas les argumentations des docteurs allemands, ou les aventures des voyageurs espagnols, ou les héroïques déroutes de la France ?

Nous ne parlerons ni de la fascination qu'exerçaient les artistes italiens, ni de leur influence à l'étranger, ni de cette richesse d'inspiration qui faisait vivre en même temps Raphaël, Cellini, Jules Romain, et une foule de génies, ni même de ce privilége à jamais perdu, par lequel on voyait des hommes comme Michel-Ange, en même temps poëte, sculpteur, peintre et architecte, offrir une traduction rapide et mystérieuse du sentiment du beau dans toutes les formes qui peuvent en refléter le rayonnement. On conçoit qu'au milieu de peuples qui opposaient ou rappelaient tout leur passé à Charles-Quint, au milieu de révolutions de réminiscence qui ressemblaient à des tableaux, dans une variété de scènes saisissantes où l'on voyait presque tout le possible épilogué, depuis le bûcher de Pierre de Feu jusqu'à l'artillerie de la France et de l'Espagne, depuis les sectes du grand interrègne jusques aux découvertes de Colomb, depuis la férocité des anciens Longobards jusqu'à la savante impiété des Médicis, les poëtes, les peintres, les sculpteurs, les ciseleurs, les architectes, errassent étonnés, transportés hors d'eux-mêmes, en dehors de toutes les catégories de l'art, devenus capables par une exception magnétique de faire, d'une même idée, un poëme ou un tableau, un temple ou une statue. Mais ce qui sauve l'Italie et lui donne la faculté de copier une série indéfinie de progrès ultérieurs, et de confondre encore les plus redoutables nations, c'est qu'elle sait s'escrimer contre les merveilles de la consubstantiation, qu'elle

se moque du moyen âge autant que Luther, et que de plus elle le surpasse par les mystérieuses prévisions d'une ironie qui embrasse avec indulgence l'humanité tout entière.

C'est ainsi que le poëme de Pulci devient dans l'époque de Léon X, le *Roland furieux* de l'Arioste, l'incomparable Iliade du moyen âge, raillé et admiré, bafoué et divinisé sans satire et sans crédulité, avec la facilité de l'impromptu qui crée une épopée éternelle. On connaît les beautés de l'Arioste, on sait comment de sa baguette magique il fait paraître tout un monde de villes, de palais, de jardins, de déserts, de guerres, de révolutions, de tournois et de traditions simples, bizarres, touchantes, terribles, à mettre en doute si on est en Europe ou en Asie, dans l'Inde ou dans une Inde toute nouvelle, dans une antiquité classique, contemporaine des églogues de Virgile, ou dans les *Mille et une Nuits* arrachées aux rustiques clercs du moyen âge. Les armées succèdent aux armées, les personnages aux personnages, les aventures aux aventures, les épisodes aux épisodes, et les perspectives, toujours changeantes, mobiles, éblouissantes, mille fois plus rapides que le raisonnement, vous transportent de telle manière qu'on perd de vue le commencement, la fin, l'unité et toutes les mesures empruntées aux limites vraies ou fausses du monde connu, de sorte que, après les premières stances, on oublie le début, et aux dernières stances on s'attend à voir l'épopée continuée à l'infini. C'est que le soleil de l'art inonde de sa lumière l'œuvre de Charlemagne et de l'Église, c'est que la séparation des deux pouvoirs sera encore la seconde nature de l'Italie et le premier principe d'une foule innombrable de peuples ; c'est que ses splendides contradictions prolongeront encore sous

d'autres formes les saturnales sanglantes des podestats, des sectes, des condottieri et des tyrans; c'est que l'Église et Luther ont tout ensemble tort et raison : c'est qu'il est aussi insensé d'attaquer le pape que de le défendre, et de se faire écloper pour tel roi que de prendre des rhumatismes en faveur de certaine république; c'est enfin que les folies succéderont toujours aux folies, les batailles aux batailles, et qu'il y aura toujours des croyants aux prises avec des mécréants. Tout est beau, mais tout est fantasque : admirez, mais gardez-vous de vous laisser duper par des nuages d'or et d'argent; versez des larmes, mais serrez votre bourse, et, si vous êtes destiné à régner au nom de la foi ou de la science, de l'art ou de la politique, imitez les grands acteurs des tragédies qui font pleurer sans pleurer eux-mêmes et qui gardent leur sang-froid en attendrissant le parterre : car tout est relatif, tout est contradictoire dans le monde; si le Russe rit, le Polonais pleure; si le Danois s'attriste, le Suédois s'épanouit; il est impossible de prendre tout le monde au sérieux, et quand on cherche la raison au milieu des batailles, on ne trouve que les caprices de l'animalité plaisamment décorés sous les guenilles de quelques dogmes opposés à d'autres dogmes, et par conséquent aussi incertains qu'ils sont impératifs, aussi ridicules dans leurs formes qu'ils sont ambitieux dans leurs prétentions infinies.

Toutes les scènes de l'Arioste se déroulent avec les contours et l'évidence lucide de l'art italien; rien de vaporeux, rien de flottant, aucun nuage, aucune hésitation, dans cette atmosphère d'une sérénité continuelle, et tandis que les yeux restent éblouis, comme si on planait dans l'air sur l'hippogriffe, l'imagination du poëte fait pirouetter sur l'absurde les légendes, les

religions, les hommes, les peuples, toute l'humanité. Chaque paladin vaut une armée, chaque coup de lance une bataille rangée; voici une épée qui ébrèche des montagnes, voilà un cheval qui s'élance vers le monde de la lune; tantôt on admire des héros merveilleux dont on se moque sans cesse, tantôt on éclate de rire à propos des plus grands exploits de l'honneur et de l'amour. Ici, un tournois dispose d'une couronne ; là, une infamie fait tomber un royaume; ailleurs, ce sont des chevaliers et des dames qui parcourent l'univers pour se chercher ou se combattre; les ogres, les géants, les harpies, les méchants rois, les pieux ermites, les enchanteurs malfaisants, les saints, la Vierge créent une foule de péripéties impossibles; mais pourquoi s'en étonner? N'en trouve-t-on pas autant dans la Bible ou dans l'histoire de Charlemagne? Ne fait-on pas accroire tantôt que les monarchies tombent à cause d'un péché, tantôt que les républiques se sauvent par des crimes? Qu'Olympie soit donc abandonnée, que Roland soit trahi, qu'Angélique soit la plus belle femme du monde, qu'un chevalier se trouve condamné à combattre le jour dix chevaliers, et la nuit à embrasser dix demoiselles; qu'un autre chevalier reçoive l'instruction divine du catéchisme ou qu'il soit bien reçu dans le monde de la lune, par les saints du paradis, cela est toujours beau, naturel et absurde comme le pape et l'empereur, ou tout au moins comme leurs ennemis, les Sarrazins, en d'autres termes comme la postérité d'Eve et d'Adam. Bientôt la religion se confond avec la mythologie, des héros historiques se mêlent à des personnages allégoriques comme la discorde ou le sommeil, et on se perd dans un chaos phosphorescent où toutes les images de notre

monde, détachées des saintes lois de la gravitation pécuniaire errent et tournoient, semblables à des ombres sans corps. Jamais les ravissantes apparitions qui jetaient saint Antoine dans les tourments de la chair ne se sont présentées dans l'imagination des croyants plus vides de réalité que l'honneur, l'amour, la chevalerie, le pape, l'empereur, les Sarrasins et les démons dans le *Roland furieux*, où les deux grands termes de la contradition italienne, je veux dire la révolution romaine, et le royaume des Longobards perdus dans une myriade de tableaux mouvants, se trouvent représentés par le chevalier Giocondo et par le roi Astolfe, couchés dans une hôtellerie espagnole, sur le lit d'une femme de chambre qu'ils se partagent fraternellement, pour se consoler de l'infidélité de leurs femmes légitimes qu'ils ont surprises en flagrant délit, l'un à Rome et l'autre à Pavie.

Qu'auraient pu y redire Martin Luther ou le bonhomme Mélanchthon? Auraient-ils espéré convertir l'Arioste ou ses malicieux disciples? Leur science sur les sept sacrements les rendait-elle bien supérieurs à ces sublimes incrédules qui se jouaient de tous les dogmes? Peut-être autrefois auraient-ils entraîné Dante, qui se mêlait de scolastique et de théologie. Mais qu'il est vieux et suranné ce pauvre Alighieri, avec ses colères rauques et ses invectives de forcené, comparé à l'immortelle jeunesse de cette poésie qui fend l'air, rapide comme le vent, gaie comme le printemps! Qu'il est rustique et mal appris, avec ses coups de pied aux damnés, dans son enfer en entonnoir, au milieu de ses cercles créés par l'hypocondrie, n'ayant d'autre correctif que les fades béatitudes d'un paradis en forme d'aigle ou de croix et rempli d'êtres dont la pesanteur histori-

que et les vertus théologales n'auraient pu tenir sur les nuages d'un ciel véritablement tentateur ! Combien Pétrarque lui-même n'est-il pas désormais monotone, avec son monocorde du canzonière, et sa note invariablement classique, pour concilier les guelfes et les gibelins dans la trahison d'une équivoque! Et le *Roland,* cette moquerie scintillante de tous les poëmes passés et à venir, n'est ni l'accident d'une époque, ni le caprice d'un homme, ni une œuvre sans antécédents et sans suite. Nous avons déjà dit qu'il arrive après le *Morgante* de Pulci; ajoutons qu'il sert de pendant au *Roland amoureux* de Bojardo, et que Berni en exagère les incrédules plaisanteries en laissant son nom à un nouveau genre de poésie nonchalante et burlesque. D'autres copient de mille manières les inventions du poëte de Ferrare, qui passent dans la prose, dans les « cicalate, » dans la bouffonnerie systématique des académies, dans les noms humoristiques de leurs membres, dans une indépendance résolue à ne jamais se compromettre, et enfin dans le parti-pris de se soustraire au sérieux même de la satire, dût-on faire l'éloge du chat, du serin, de la salade, de la peste, de la vieillesse, de toute rébellion qui se présente sans les suites d'une responsabilité politique. L'Arioste s'est multiplié sous mille formes: sur les théâtres, avec les masques du carnaval; dans les boutiques, avec les respects insouciants et joyeux prodigués à toutes les autorités constituées et non constituées; dans les palais, avec l'admiration, artificieusement étendue aux puissances les plus opposées; et même aujourd'hui la fausse légèreté du Vénitien, la badauderie affectée du Milanais, le calme violent du Romagnol, la finesse captieuse du Florentin, la perspicacité arabe du Sicilien et le sinistre sourire du Pié-

montais, reflètent avec une facilité inconnue aux autres peuples cet incompréhensible mélange de plaisanterie et de sérieux, qui se joue de toutes les idées et de tous les combats. C'est immoral, mais c'est aussi vrai que l'idée qui domine la messe catholique et le prêche protestant, et, de plus, on ne songe pas à falsifier Platon ou Aristote pour les obliger à déposer en faveur de quelque plate hérésie.

A côté de l'Arioste, c'est Machiavel qui représente le siècle de Léon X et qui en révèle la plus intime pensée. C'est lui qui se place en joyeux mentor à côté de tous les Roland de la politique pour leur apprendre à faire les révolutions, les réactions, les républiques, les seigneuries, les coups d'État, la guerre ou la paix. Tout homme qui veut être Brutus ou César, pape ou antipape, condottiere ou prophète, empereur ou anti-empereur tombe sous sa domination ; ses livres donnent des règles innombrables, splendides, étonnantes, avec une éternelle indifférence pour tous les principes, un sourire sardonique pour toutes les croyances, une admiration sans responsabilité pour tous les succès les plus opposés. Tout homme tenté par le démon de l'ambition tombe sous la domination du secrétaire de Florence qui le guide à travers tous les cas possibles de la rébellion et de la tyrannie, pour ne le quitter qu'à l'instant où il voudrait obéir à une loi divine ou humaine. Il déroule devant ses initiés plus de perspectives que ne pourrait en découvrir Astolphe du haut de l'hippogriffe; la Grèce, Rome, l'Europe, l'Eglise, les prêtres païens, tout le passé se résume avec ses décorations innombrables et ses perpétuels changements de scène traduits en principes, en conseils, en avertissements, en paroles presque magiques, pour opérer à vo-

lonté les métamorphoses les plus merveilleuses et se jouer des royaumes comme on se joue de la réalité, dans les rêves de l'opium ou dans les contes des *Mille et une Nuits*. Veux-tu faire disparaître l'oppression de la tyrannie qui t'accable? Tais-toi et frappe le tyran : ton poignard peut le surpasser en puissance. Veux-tu fonder une religion? Du courage, de l'audace; regarde les Florentins qui se croient spirituels : tu peux leur faire accroire les fables les plus grossières. Veux-tu mener ce pape, cet empereur, ces seigneurs, ces républicains si inflexibles? Mets-toi à leurs pieds ou tue-les, point de milieu : flatter ou massacrer. Tout homme qui flotte entre ces deux extrêmes n'est qu'un maladroit, prédestiné aux échecs, et c'est ainsi que la parole saisissante de Machiavel pénètre à travers tous les faits politiques, les met en mouvement, comme des atomes, en tire des combinaisons fantastiques, en dehors de toutes les prévisions. Tantôt la fédération étrusque secoue l'unité romaine; tantôt l'unité despotique de la France passe les Alpes pour créer une nouvelle France en Italie; tantôt César Borgia prend les formes d'un bienfaiteur du genre humain : nous sommes dans un monde nouveau où il n'y a plus de Dieu, où l'aveugle nature n'a plus que des génies invisibles pour nous prévenir sur les dangers qui nous menacent et où l'art de parvenir absout tout, à l'exception de César qui détruisait la liberté de toutes les nations de l'antiquité, et à l'exception de Jésus-Christ, qui avilissait les hommes en prêchant l'humilité, et en enlevant à la politique l'arme d'une cruauté illimitée à laquelle les païens devaient de pouvoir s'élever au niveau des dieux. Tout est donc permis, tout est juste; la vertu, c'est la force intelligente. Qui que tu sois, si tu frappes à propos, conspira-

teur, tu porteras le trouble et la désolation dans un vaste empire; prince, tu tiendras dans ta main de fer les fils invisibles qui gouvernent le sort d'une foule innombrable de bipèdes par leur stupidité condamnés à t'obéir; prophète, tu t'armeras pour enchaîner la foule à ta suite; pontife, tu suppléeras au défaut d'armées, en t'imposant, au nom de Dieu; condottiere, tu déroberas l'État à ton maître; maître, tu briseras le condottiere avant même qu'il ait formé le dessein de se révolter. Que si tout est à la merci des sphères, si elles emportent tout dans leur rotation fatale, si elles font que l'univers passe circulairement des prodiges cosmiques à la régularité actuelle, l'humanité des frayeurs religieuses à l'incrédulité savante, les États de la monarchie à l'anarchie, la terre elle-même de la stérilité que l'agriculteur dompte à une abondance que la multiplicité des vivants transforme en disette mortelle, néanmoins l'homme reste toujours maître d'une moitié de ses actions, et pourvu que tu ne te laisses pas intimider, comme Gabrino Fondulo qui n'osait pas jeter le pape et l'empereur du haut de sa tour, le monde est à toi, livré depuis l'éternité aux jeux d'une politique qui se moque du ciel de Dante, et n'admire que les hommes de l'enfer.

Il est vrai qu'à l'instant où l'esprit cupide tend l'oreille pour recueillir les mots de l'oracle, il n'en reçoit que des préceptes vides, des règles inutiles, des conseils à double entente, qui ajoutent à la perplexité de l'ambitieux, de vains avertissements, semblables aux préceptes ingénieusement stériles de l'art poétique ou de la rhétorique. L'épopée des révolutions d'Italie est épuisée, et le prétendu nécromancien de l'art de parvenir ne donne ni le génie, ni les idées réelles, ni la présence

d'esprit, ni l'inspiration, ni l'à-propos, ni aucune des conditions que la nature seule dispense à ses élus, dans l'intérêt général du genre humain. Il veut continuer artificiellement un mouvement arrêté à jamais; il confond l'imitation avec l'invention; en vain veut-il suppléer au génie qui manque par une audacieuse pédanterie. Mais sa patrie lui défend d'être routinier ou pédant: elle lui donne une intelligence qui restera toujours à côté de l'inspiration de l'Arioste, et déçu lui-même par une heureuse tromperie de la nature, tandis qu'il croit donner les règles pour fonder des républiques ou des seigneuries, il trace les lois fatales d'après lesquelles les républiques et les seigneuries surgissent sous l'empire des idées; il n'enseigne à faire aucune révolution, à jouer aucun rôle, à créer, à détruire aucun empire, mais il décrit les rôles que la fatalité distribue aux individus et aux masses dans ces moments funestes et glorieux où ils sont appelés à changer les lois et la foi des nations.

Ce succès en sens inverse des ententes se reproduit dans la vie de Machiavel, qui devient ainsi une exception de faiblesse et de grandeur. L'examinez-vous sur ce qu'il veut faire, sur le but qu'il se propose, sur le sort qu'il ambitionne? Il ne songe qu'à faire, à défaire des gouvernements; il veut toujours commander. Mais il passe sa vie à obéir; il obéit à la république de Florence, improvisée par la descente de Charles VIII, à la restauration des Médicis qui le soumettent à la torture, à Léon X qu'il est impatient de servir, à Clément VII auquel il dédie son histoire et dont il s'est fait le soldat aux derniers jours de sa vie. Il plie sous tous les gouvernements constitués, et presque toujours malgré lui, sans en retirer ni les avantages du particulier, ni les récom-

penses de l'homme servile, ni une misérable fortune qui lui permette de laisser sa famille hors des atteintes de la misère. Un talent de poëte, une humeur facile, une flexibilité à toute épreuve ne l'ont pas arraché à la classe des génies méconnus; le contact des grands, qu'il a toujours fréquentés, servis, sollicités avec un empressement qui fait mal au cœur, ne l'a jamais grandi, quoiqu'une époque d'agitation générale, une patrie qui changeait quatre fois de gouvernement, des Mécènes très-éclairés, et le peuple le plus artiste de la terre, conspirassent à multiplier autour de lui les occasions de succès. La prévoyance même, cette stérile satisfaction de l'esprit indépendant, cette qualité que personne ne peut arracher à l'homme accidentellement inapte aux affaires, ce privilége que la destinée ne dénie pas aux génies les plus malheureux; la prévoyance, dis-je, la plus simple, la plus vulgaire, manqua au secrétaire de Florence à tel point que ses lettres sont le monument le plus précieux de l'aveuglement des hommes créés par la renaissance italienne et forcés d'arriver tout à coup à l'immobilité pontificale et impériale, à travers la double fantasmagorie de la France et de l'Espagne. Il voit Charles VIII sans se douter que c'est le prélude de la décadence d'une nation, depuis le temps des Romains à la tête de toutes les nations. De Savonarola il ne comprend que le ridicule, sans voir le recul aux vieux guelfes de Charles d'Anjou. L'invasion de Louis XII, qui garrotte l'Italie, lui semble chose naturelle, louable, remarquable et digne de mériter sa collaboration, si ce n'est que, suivant lui, le conquérant français a le tort de ne pas coloniser la Lombardie, à l'imitation des Romains, en détruisant les naturels. Rien n'égale son admiration pour César Bor-

gia, qu'il croit éternellement établi, et qui s'évanouit dans l'intervalle d'un conclave. Il ne devine ni la ligue de Cambrai, ni l'effroyable déroute de Venise, ni la sagesse du sénat vénitien, ni l'action de Jules II, ni la défaite de Louis XII, ni l'expulsion définitive des Français; et quant à cette restauration pontificale et impériale qui, en 1512, n'éait plus une possibilité, mais un fait accompli, il la comprend si peu qu'il conspire, l'année suivante, contre les Médicis, dans les jardins de Rucellai, pour échouer comme le plus maladroit des incapables qu'il bafoue dans ses livres. Au moment où Luther tonne, où l'Espagne s'élève, à la veille de Charles-Quint, quelle est sa préoccupation, je dirais presque son affliction? Il croit que les Suisses vont envahir l'Italie, l'asservir, la subjuguer, jouer le rôle des anciens Romains et devenir le plus grand peuple de l'univers. Que si plus tard il s'aperçoit que Charles-Quint est plus redoutable que les treize cantons, s'il comprend enfin que la rapidité des temps modernes devient visible pour les Italiens, si cette date de 1494, cette invasion de Charles VIII, dédaignée avec l'insouciance de la jeunesse, apparaît chaque jour plus significative dans sa mémoire, plus terrible pour son intelligence, plus sinistre pour ses prévisions, s'il croit nécessaire de défendre les Médicis, les Sforza, le pape, les seigneurs, les Vénitiens devant je ne sais quoi d'inconnu et d'irrésistible, par un dernier aveuglement, il ne devine, il ne soupçonne même pas la force et le salut de l'Italie; et tandis que l'an du sac de Rome il meurt en croyant le pape perdu à jamais, c'est au contraire le pape qui triomphe et qui redevient la clef de voûte de l'édifice italien.

Enfin quel est le grand conseil qu'il lègue à la poli-

tique italienne? Quel est le testament qui résume ses pensées? Quelle est la formule dernière de ses théories pratiques? C'est cette malencontreuse idée de l'unité, cette infaillible formule de tous les échecs italiens, ce plan naturel de toutes les oppositions, de tous les désastres, de toutes les catastrophes nationales; c'est, en d'autres termes, le souvenir et l'insuccès des Goths, des Longobards, des Bérangers, réduit en système pour qu'on reproduise toujours les déroutes d'Ecelino de Romano et de Charles d'Anjou en Lombardie; de Mastino II en Toscane et dans le Frioul; de Ladislas et des Visconti dans les États romains, et finalement des Vénitiens et de Louis XII, sur tous les points de la péninsule. Et qu'espère-t-il de ce plan? un triomphe prompt, facile, prophétie qu'il exprime avec des vers de Pétrarque qui semblent demander les notes d'un air d'opéra.

> Virtu contro al furore
> Prenderà l'arme et fia il combatter corto.

Voilà le sort de Machiavel; voilà sa vie, vrai compendium de toutes les déceptions possibles. Or voyez, au contraire, non pas ce qu'il a voulu faire, mais ce qu'il a fait, sa théorie de tous les rôles politiques décernés par la fatalité, sa législation de toutes les révolutions, sa pensée pure, abstraction faite de toute action, vous reconnaîtrez que Machiavel grandit à l'instant même de sa mort. A peine a-t-il fermé les yeux, l'insurrection protestante obéit si bien aux règles éternelles tracées par le secrétaire de Florence que le cardinal Pol, foudroyé par le roi d'Angleterre en sollicitant contre lui les armes du pape et de l'empereur, l'accuse d'être un impie, d'être un Machiavel.

Aussitôt l'éveil est donné et les catholiques proscrivent les livres du politique italien, comme s'ils renfermaient en germe toutes les rébellions du nord de l'Europe, comme si Luther et Calvin puisaient leur audace, leurs dogmes, leurs inspirations dans le livre *Du Prince*. Mais, au contact des protestants, les catholiques se régénèrent, se retrempent, leur foi se renouvelle, leur action devient terrible, et alors c'est le tour des protestants de dire que Machiavel dirige toutes les actions pontificales et impériales; qu'il inspire les rois et les condottieri de l'Eglise; qu'il donne ses conseils aux Médicis qui règnent sur la France, et le nom de machiavéliste, jeté par Gentillet comme une injure aux hommes les plus redoutables du parti catholique, proclame encore en sens inverse l'idée du cardinal Pol: toutes les révolutions catholiques et protestantes semblent régies par Machiavel. Plus tard les gouvernements et les insurgés de toutes les nations, les monarchies et les républiques ne cessent de s'accuser réciproquement, au nom de cet homme auquel ils persistent à attribuer le succès de l'adversaire, quoiqu'ils ne puissent jamais, au moment de l'action, lui dérober son secret et arracher une victoire à ses réponses équivoques. C'est ainsi que le mot de machiavélisme passe de la polémique aux dictionnaires, où il marque encore aujourd'hui, chez tous les peuples civilisés, toute une phase de l'esprit italien. Partout où il y a des peuples en mouvement, on voit Machiavel en action; de même que partout où l'on entend des orateurs, on assiste à l'application de la rhétorique d'Aristote, qui ne fut jamais éloquent.

Comment donc s'expliquer tant de force et tant de faiblesse, si ce n'est par le sort même de la nation qui

joue le rôle d'une reine dans les fers? Et à quoi devait-elle alors d'être vaincue et de pouvoir comprendre dans ses formules toutes les révolutions des nations plus heureuses, si ce n'est à cet arrêt du destin qui lui accordait encore de vivre, de copier leurs progrès et de rester dans la fastueuse servitude de l'Église et de l'empire, tant que l'Allemagne garderait la fédération d'Othon Ier, et la France l'unité de Hugues Capet? Enfin supposez que l'Europe d'Othon Ier disparaisse, que les ennemis de Machiavel, que les sectes flétries dans ses livres, la religion attaquée par ses théories, l'empire en contradiction avec tous ses instincts s'effacent et que l'Italie s'arrache au pacte de Charlemagne, aux deux pouvoirs, au pape, à l'empereur, au Christ et à César. Supposez, en un mot, que la péninsule cesse de rappeler la tradition de Constantin, et qu'un coup de foudre délivre la nation d'une foi qui implique l'asservissement politique de Rome et le silence de la philosophie dans le monde, cette révolution serait encore l'apothéose du secrétaire de Florence, dont la gloire s'augmenterait avec le temps.

CHAPITRE VI.

DÉNOMBREMENT DES RÉVOLUTIONS ITALIENNES.

Arithmétique idéale des vicissitudes politiques.—Elle donne quarante-deux révolutions à chaque ville historique, — et cent soixante-douze centres à la géographie italienne, — ce qui fait le compte de sept mille deux cent vingt-quatre mutations depuis Othon I jusqu'à Charles-Quint. — Extrême modération de ce chiffre.—Statistique des douleurs qu'a coûtées le siècle de Léon X.—Des illusions engendrées par la perspective décevante du progrès—et des tragédies imposées par la conflagration continuelle des Etats.

Les chroniques nous laissent dans l'ignorance la plus complète sur le nombre des révolutions italiennes. Pas de journaux, pas de journalistes dans ces bienheureux temps de vitalité et de progrès; pas de publicistes et de philosophes occupés à proclamer à chaque matin un nouveau jour humanitaire procédant d'une barricade; pas de constitutions nettement formulées avec tous leurs caractères d'une immobilité solennelle et destinées à clore pour toujours l'ère des tumultes qui se rouvre au lendemain de leur proclamation. Sur bien des événements, il nous reste à peine quelques phrases qui

nous font glisser à travers plusieurs révolutions, sans nous permettre de les séparer, si ce n'est à force de conjectures et de réflexions. Dans telle ville, nous trouvons le podestat, signe unique que la ville a traversé les phases de la guerre aux châteaux, et les séditions civiques; ailleurs, l'existence des guelfes et des gibelins fait seule supposer les ères antérieures des évêques, des consuls et des podestats. Dans d'autres localités, comme en Corse, nous trouvons quarante-cinq révolutions, pour l'ère des condottieri, chiffre exagéré qu'on ne saurait généraliser sans arriver à des résultats hyperboliques. Pour fixer le nombre approximatif des révolutions, depuis la chute du royaume jusqu'en 1530, et pour l'arracher à l'obscurité des chroniques et à la confusion des tumultes, nous devons nous en remettre, une dernière fois, à l'histoire idéale, seul moyen pour suppléer au silence de l'histoire positive

Or, d'après l'histoire idéale, toute ville traverse les neuf époques du comte, de l'évêque, des consuls, des podestats, des deux sectes, des tyrans, des seigneurs, des condottieri et du protectorat espagnol. Voilà neuf révolutions, dans le sens le plus vaste; mais chaque époque se subdivise en plusieurs phases, chaque phase enfante son gouvernement, chaque gouvernement essuie le feu d'une réaction pontificale ou impériale, et enfin chaque réaction essuie à son tour le feu d'une nouvelle insurrection qui rétablit son gouvernement toujours plus victorieux. Quel sera donc le nombre de ces mouvements qu'à la rigueur on doit appeler mutations, mais qu'on peut encore dire révolution, dans le sens qu'on attache à ces mots : la révolution de juillet ou le coup d'État du 2 décembre?

Dans l'ère des comtes, aucune révolution, aucune

mutation : le comte est le point de départ octroyé, pour ainsi dire, d'en haut ; il ne paraît que pour s'exposer aux attaques des révolutions elles-mêmes.

Nous commençons donc à compter avec l'ère des évêques où nous voyons : 1° le comte expulsé par le chef spirituel ; 2° imposé par la réaction ; 3° chassé de nouveau ; 4° remplacé par un évêque librement élu ; 5° lequel succombe à son tour à une nouvelle réaction dont, par un sixième mouvement, il sort victorieux. Si les six mutations ne s'accomplissent pas avec une régularité géométrique, ce n'est que pour se multiplier, semblables aux irrégularité du cristal de roche aux mille faces, quand il est imparfaitement ébauché. C'est ainsi que Milan, au lieu de six mouvements, en compte onze, Rome trente ; à Crémone, à Verceil, à Ast, à Turin on combat plusieurs fois avec fureur.

A peine établis, les évêques se voient attaqués comme ils attaquaient les comtes, et il en résulte : 1° la proclamation des consuls, 2° niée par la réaction de Lothaire, 3° rétablie avec le progrès de la guerre municipale, 4° laquelle violemment niée à son tour par Frédéric Barberousse, 5° triomphe partout et inscrit son droit souverain dans le traité de Constance. Voilà encore cinq révolutions au moins, attendu que nous omettons celle de la guerre municipale qui s'accomplit pour ainsi dire hors des murs de la ville et ne compte que par la nécessité qu'elle impose de recevoir et de repousser les podestats imposés par Frédéric Barberousse. Mais que de tumultes à Brescia ! Quel vacarme effroyable sur les rochers de la Corse ! Que de luttes à Bénévent ! Que de malheurs à Milan, à Ast, à Spoleti, à Chieri, dans une foule de ville rasées, incendiées, forcées de recommencer leur carrière ou foudroyées pour toujours, comme

l'infortunée Comacine, autrefois une république et aujourd'hui un champ labouré au milieu du lac de Como.

L'agitation augmente dans la période des citoyens et des concitoyens. Ici la guerre aux châteaux, la naturalisation des châtelains, la création d'un nouveau peuple à la fois plus démocratique et plus féodal, les essais pour créer la dictature civique et féodale du podestat, les luttes entre les deux castes mises en présence, les hardis châtelains qui tuent les consuls, les consuls qui, après un siége régulier, expulsent des familles, détruisant leurs palais et quelquefois tout un quartier féodal à peine sorti du sol, à la suite d'une victoire consulaire sur la campagne ; enfin la réaction vaincue de Frédéric II, qui se promenait dans la haute Italie où il engendrait la manie de l'assassinat, nous obligent à ajouter au moins sept nouvelles révolutions. Gênes, Bologne, Plaisance en comptaient plus que le double. Camerino et Sinigaglia rasées par les châtelains devaient ressusciter de leurs ruines, même dans le royaume du Midi. Une foule de villes étaient détruites, d'autres construites pour flageller, comme Flagella, les localités limitrophes.

Comment donner moins de sept révolutions à l'ondulation croissante des guelfes et des gibelins, à l'agitation causée par la réaction pontificale, par la descente de Charles d'Anjou, par son ambition unitaire, par celle d'Ecelino de Romano, et en général par l'effroyable anarchie du grand interrègne?

Les ondulations se ralentissent dans l'ère des tyrans, mais la réaction terrible et perçante de Boniface VIII, celle encore plus terrible et agitée de Henry VII de Luxembourg, introduisent aux moins cinq nouveaux

changements, dans le catalogue idéal des vicissitudes italiennes, et ce nombre paraîtra très-modéré, quand on pense aux sept tyrans qui se succèdent à Pise, entrecoupés par plusieurs éclats républicains.

On ne saurait réduire à moins de quatre les révolutions des seigneurs plus paisibles, sans doute, mais forcés de s'élever par un coup d'État sujet à révision, de se rétablir contre la réaction de Louis de Bavière, de vider toutes les guerres municipales, de constituer les Etats modernes et de surmonter deux tentatives de Charles IV contre ce travail où Milan promet à la péninsule l'unité d'un seul royaume, et Florence le fractionnement des anciennes républiques consulaires, dût-elle ressusciter Comacina, et le ridicule des comédies monacales. Loin de se contenter de quatre révolutions, de 1306 à 1342 la pétulante Fano nous en présente seize; presque toutes les villes surpassent le chiffre timide auquel nous voulons cependant nous tenir.

La crise militaire s'accomplit régulièrement en trois temps: dans le premier, on chasse le seigneur en banqueroute; dans le second, on pèse les forces des guelfes, des gibelins qui reparaissent, des condottieri qui passent au service de l'insurrection et de la république où les plébéiens font leur apparition contre le peuple; dans le troisième, la plèbe régénère l'antique dynastie ou force les républicains à se soumettre à un condottiere qui devient seigneur. Voilà encore trois révolutions, dont la seconde se présentant avec l'agitation et l'ondulation de deux sectes nous oblige à supposer le surcroît d'une quatrième révolution. Et nous considérerons comme non avenue la réaction du concile de Constance, qui passe inaperçue au milieu du fracas et les désordres aux mille formes qui évoquent tout

le passé, depuis le royaume, pour arriver à la fédération de 1484. Dans cette période, Gênes change quarante fois de gouvernement, la Corse quarante-cinq fois, et Assise, où la crise commence plus tôt, le 17 octobre 1348, fait trois révolutions le même jour, en criant, le matin : vive l'Eglise ; à midi, vive Pérouse, et le soir, vive l'Imbriglia, condottiere qui devient seigneur.

Tour à tour française et espagnole, la dernière époque se développe d'abord avec les guelfes victorieux et chassés, ensuite avec les gibelins insurgés, puis domptés par Charles-Quint, ce qui nous conduit au couronnement de Bologne et au protectorat espagnol, à travers quatre dernières révolutions, nettement accentuées à Milan et à Florence, et plus que doublées à Fano, à Gênes, en Corse, à Rimini et dans plusieurs autres villes où des flottements accidentels multiplient les gouvernements.

En additionnant les résultats de cette rapide analyse, on obtient le nombre de quarante-deux mutations par ville ; et, si nous multiplions ce chiffre par celui des centres politiques, nous aurons le nombre approximatif de tous les gouvernements proclamés et détruits par l'Italie aux beaux temps de sa suprématie.

Malheureusement, il n'est pas facile de compter les centres indépendants ; le sol en révolution se joue sans cesse de toute légalité géographique ; il n'obéit pas plus à la hiérarchie des villes épiscopales qu'à celle des anciens centres stratégiques du royaume. D'après le catalogue ecclésiastique d'Uguelli, Pavie n'est qu'un satellite arraché à Milan, où siégent les archevêques de la Ligurie romaine ; d'après les souvenirs des longobards, Milan n'est qu'une ville secondaire, sous la garde de Como, Castelseprio, Monza et la Martesana.

Dans la tradition même du royaume, l'importance des villes varie, et tantôt Vérone, Lucques, Ivrée, Spoleti l'emportent sur Pavie; tantôt Trévise détrône Cividal. Les longobards, les franks, les rois italiens, les papes, les empereurs d'Allemagne modifiaient sans cesse l'influence et le nombre des États : ici, le patriarche d'Aquilée régnait sur une foule de villes républicaines; là, une foule d'évêques obéissaient à un même chef féodal, siégeant à Casal, à Mantoue ou à Sarzana; telle ville, sans évêque, comme Soncino et Bevagna, jouait un plus grand rôle que des villes épiscopales comme Adria et Bobbio; et, à partir de l'an 1000, aucune ville, aucun village n'est plus sûr d'exister le lendemain. Comment donc s'orienter au milieu de ce chaos?

En reconnaissant la vitalité politique là où elle se manifeste, là où elle se défend, là où elle se montre, les armes à la main, sur le champ de bataille. Quels que soient les parchemins, les diplômes, les priviléges des églises, des monastères, des abbayes, les concessions des rois, les rescrits des empereurs, la vie appartient aux vivants, aux êtres organiques doués d'un appareil absorbant et militant, et toute ville qui présente quatre guerres sera pour nous un centre politique, avec son autonomie, son histoire, ses gouvernements, ses révolutions, souvent plus nombreuses dans des villages que dans les capitales. A ce point de vue, pris au cœur de la révolution, nous trouvons dans notre catalogue des guerres municipales cent vingt et une villes qui combattent au moins quatre fois pour défendre leur existence; ce sont les cent vingt et un centres italiens, savoir :

Alba en Piémont, Alexandrie, Amelia, Ancône, Anguillara, Aqui, Aquilée, Arezzo, Assise, Ast, Bassano, Belforte, Bellune,

Bergame, Bevagna, Biandrate, Bologne, Bolsena, Brescia, Brettinoro, Cagli, Camerino, Castelseprio, Casale, Ceneda, Césène, Cervia, Città-Castello, Chiusi, Chieri, Chierasco, Como, Conegliano, Corneto, Cortona, Comacchio, Crémone, Cuneo, Fabriano, Faenza, Fano, Feltre, Fermo, Ferrare, Florence, Foligno, Forli, Forlimpopoli, Fossombrone, Finale, Gênes, Gobbio, Guastalla, Jesi, Imola, Ivrée, Lodi, Lucques, Luni, Mantoue, Matelica, Martesana, Milan, Modène, Moncalieri, Montefeltro, Narni, Nepi, Nocera de l'Ombrie, Norcia, Novare, Orta, Orvieto, Osimo, Padoue, Parme, Pavie, Pérouse, Pesaro, Pise, Pistoie, Plaisance, Prato, Ravenne, Reggio, Recanati, Rieti, Rimini, Rome, Saluzzo, Saint-Marin, San Sepolcro, San Severino, Savone, Sienne, Sinigaglia, Spoleti, Sutri, Savoie, Terni, Tivoli, Todi, Tolentino, Toscanella, Tortone, Toscolo, Trento, Trévise, Turin, Udine, Urbin, Venise, Verceil, Vérone, Vicence, Vico, Vintimiglia, Viterbe, Vitrallo, Volterra.

Ajoutez-y les villes qui, sans compter quatre guerres, sont épiscopales, outre qu'elles jouissent d'une vitalité hors de conteste, comme Bénévent, sans luttes municipales, et toutefois siége d'un archevêque et toujours historique depuis l'an 1000 jusqu'au couronnement de Charles-Quint. Ce sont :

Adria, Alberga, Albano, Anagni, Aosta, Ascoli d'Ombrie, Bagnorea, Bénévent, Bobbio, Brugnetto, Castro, Celano, Ceneda, Cività-Castellana, Civitanova, Colle, Concordia, Ferentino, Crème, Fiesole, Grosseto, Macerata, Mondovi, Montefiascone, Montalcino, Montepulciano, Noli, Nice, Ostie, Pienza, Pola, Porto, Ravello, Sabina, San Leo, Signia, Terracina, Trieste, Umana, Vitulano, Velletri.

Ces quarante et une villes, toutes épiscopales, portent le nombre des centres à cent soixante-deux. Joignez-y enfin les deux Siciles, que nous considérons comme deux grands municipes italiens; les quatre États de la fédération sarde, et la Corse, que nous ne comprenons que comme une unité, plus Calvi, San Bonifacio, et le cap

Corse, nous aurons le chiffre définitif de cent soixante-douze États ou centres historiques.

Multiplions la moyenne des quarante-deux révolutions par les cent soixante-douze États qui les répètent ou sont censés les répéter, et nous arriverons au chiffre paradoxal et pourtant très-affaibli de sept mille deux cent vingt-quatre révolutions.

Car ce n'est pas avec cent soixante-douze États, mais avec plus de deux mille centres, que l'Italie entre dans la carrière des révolutions ; et si, en 1530, le nombre des centres survivants est fort réduit, cette réduction est loin de compenser l'exagération primitive du nombre réel sur le nombre accepté. Bien plus, nous n'avons compté que les villes ayant eu quatre guerres, et, cependant, une seule suffisait pour attester l'indépendance et pour tomber sous la loi de l'histoire idéale avec une responsabilité pour ainsi dire personnelle. Faute du signe de la guerre, nous n'avons admis dans le catalogue que quarante-deux villes, à la fois importantes et épiscopales, quoiqu'il y eût des milliers de communes, d'abbayes, de forteresses féodales, que la dissolution du royaume et l'absence de toute loi mettaient au niveau des villes jusqu'au moment où les seigneurs faisaient cesser l'effroyable ébullition de la guerre municipale et des expulsions guelfes et gibelines. Quel village pouvait désespérer, lorsque au premier souffle une masse d'exilés se précipitant hors des portes de la ville conquérante pouvait lui rendre les consuls, les podestats, les guelfes, les gibelins ou les tyrans ? Presque pas de masure qui n'ait été souveraine : Nonantola a ses révolutions, son histoire et sa diplomatie, en trois volumes in-4° compilés par Tiraboschi; San Cassano, Montevio, Biandrate, Guasco, Bosco, Lomello figurent en États indépen-

dants, à la paix de Constance, dans les deux ligues de Milan et de Pavie; Cantù, Bellinzona, Bettuna, Soncino, Spello vivent jusqu'à l'époque des seigneurs; San Miniato, San Gemignano, Santa Fiora se mêlent au mouvement des seigneurs; Comacina, Capriata, Simifonti et vingt localités célèbres proclament leur liberté et subissent leur catastrophe républicaine; Lugo, Donigaglia, Cunio, San Donnino subsistent longtemps pour le supplice des villes romaines des environs; Montolino, San Ginesio, San Elpidio fraternisent sur le pied de l'égalité, en signant des ligues avec des villes de premier ordre telles qu'Ancône, Osimo et Camerino; San Agata, Meldola, Plega étaient aussi indépendantes que San Marin; San Leo l'était encore plus; l'imperceptible Busignano a flotté un instant libre entre San Leo et San Marin, et nous avons écarté toutes ces localités et mille autres analogues, parce qu'elles n'avaient ni le baptême des quatre guerres, ni celui de l'Église, qui les rendit épiscopales, ni celui d'une renommée exceptionnelle, qui nous obligeât à violer révolutionnairement toutes les règles légales et même idéales. Les deux Siciles, que nous avons considérées comme deux unités, contiennent cent soixante-dix villes épiscopales, où les révolutions se développent en sous-ordre par centaines. La fédération corse, que nous avons représentée comme une unité, offre à l'œil de l'historien une multitude d'États en puissance, de communes souveraines, au nom d'inimitiés municipales, de tribuns, de tyrans indépendants, de haines héréditaires, adoptées par des populations entières et si impatientes d'obéir à la loi idéale, qu'elles en répètent les périodes en les réitérant avec une fécondité effrénée. Notre moyenne de cent soixante-douze États est si modeste

qu'elle n'atteint pas même la moitié des villes épiscopales de la péninsule, où l'on compte quatre cent quatre-vingt-cinq évêchés; et que, pour rester fidèles à nos règles d'exclusion, nous avons omis jusqu'à des principautés restées indépendantes même après le XVIe siècle, témoin : Massa, Piombino, Mirandola, Monaco, Montechiarugolo, Montemarciano, Novellara, Correggio, Bracciano, Palliano, Bourgneuf; ces localités sont supprimées dans nos calculs, parce qu'elles sont sans guerres, sans évêques et sans importance.

Il va sans dire que nous avons également omis les émeutes malheureuses, les conspirations sans résultats, les coups d'État avortés : que Jean Galéas tombât frappé dans l'église de Saint-Etienne de Milan, que Julien de Médicis mourût sous le poignard des Pazzi dans la cathédrale de Florence, que Bernabos Visconti exterminât les conspirateurs guelfes par centaines, que Feltrino Gonzagues fît rôtir sur la place les guelfes de Reggio, qu'Ecelino de Romano sacrifiât plus de vingt mille victimes, et une armée de onze mille soldats en une seule fois; ces événements ne modifiant pas le gouvernement n'exerçaient aucune influence sur nos évaluations. Si on voulait les supputer, en supposant alors à chaque révolution une tentative avortée qui la prépare et une tentative de réaction inutile qui s'efforce de la rétablir quand son heure est passée, le nombre des mouvements révolutionnaires, heureux ou malheureux, monterait au chiffre de vingt-un mille six cent soixante-douze.

Donnons mille hommes à chaque révolution. Tous les mouvements, depuis l'an 1000, auraient été menés par sept millions de clubistes, de moines, de prédicateurs, de tribuns, de soldats parmi lesquels les noms de quelques milliers auraient surnagé, à l'instar de Gré-

goire VII ou de Castruccio Castracani, de la comtesse Mathilde ou de Catherine Sforza-Riario, d'Otho-Bon-Terzi ou d'Ecelino de Romano, tous d'une capacité équivalente, quoique la loterie des révolutions les plaçât aux points de vue les plus opposés. En supposant trois cents morts à chaque bataille civique, le progrès aurait coûté deux millions de victimes perdues sur les places, dans les cachots, dans les innombrables guet-apens des conspirations et des surprises, sans tenir compte des curieux, des badauds, des dupes, des innocents, en un mot, de la foule mêlée aux bagarres et se faisant tuer sans savoir pourquoi. Mille célébrités heureuses, sur sept millions de concurrents dont deux millions de tués, auraient créé cette fièvre d'émulation, d'envie, de démocratie, de courage et d'héroïsme qui développait tant de villes, sur les débris de l'ancien royaume longobard et barbare. Cette conscription d'hommes politiques ou de soldats des barricades se trouvait opérée par des levées se succédant à des intervalles de treize ans, car les quarante-deux mouvements de chaque ville, de 962 à 1530, donnent précisément le temps de calme, de repos ou de trêve indispensable pour refaire les illusions perdues et pour créer de nouvelles espérances au milieu d'une génération ignorante et appelée, à son tour, à connaître les amours de la politique et leurs effroyables déceptions. Enfin, chaque révolution aurait enfanté sa guerre, et si les villes ne se trouvent que quatre mille cinq cent quarante-huit fois militantes, dans mon catalogue, que je déclare très-imparfait, c'est que bien des guerres ont échappé aux chroniques, et, loin de dénombrer les batailles, les exploits, les villes prises, celles ravagées ou mêmes détruites, je me suis borné à compter les chocs

de la guerre municipale jusqu'en 1311. Mais ce chiffre de quatre mille cinq cent quarante-huit atteste assez que les villes ont dû être sept mille fois militantes, et, faute de preuves matérielles, au reste faciles à découvrir, la loi générale qui force les révolutions à prendre au rebours le gouvernement détrôné, ses amis, ses alliés aussi bien que ses ennemis, comble par l'évidence du raisonnement les lacunes que nous laissons sur ce point d'arithmétique sociale.

Voilà donc ce qu'a coûté le grand mouvement social, depuis le couronnement d'Othon Ier jusqu'à celui de Charles-Quint: sept mille combats civiques, autant de batailles, sept millions de combattants sur le forum, autant en rase campagne, un millier de célébrités politiques dont la vie se résume d'un mot souvent réduit au nom même du héros, ont suffi à briser l'antique féodalité du royaume, à défricher la grande forêt longobarde, franke et allemande, à déterrer les villes romaines, à frayer des routes au commerce, à lancer ses vaisseaux dans tous les ports de la Méditerranée, à créer une justice impartiale, dont les oracles fussent respectés par les citoyens et par les châtelains, à remplacer le pape et l'empereur du moyen âge par deux sectes quasi modernes, à propager les lueurs d'un nouvel idéal ecclésiastique et politique par la tyrannie nouvelle de la raison, maîtrisant l'épaisse crédulité des multitudes; à remplacer la dualité des deux pouvoirs, des deux sectes, des deux raisons par l'état moderne de la seigneurie, unie, réconciliée avec elle-même, et presque indépendante, et à traduire enfin en valeurs industrielles et commerciales toutes les institutions, toutes les idées, toutes les traditions, toutes les forces, les plus sacrées comme les plus impies, pour dresser le grand

bilan qui fait passer nos pères du moyen âge dans l'ère moderne. Les sept mille révolutions d'Italie ont bâti Saint-Pierre de Rome, élevé Léon X, suscité Michel-Ange, Raphaël, les Borgia et Machiavel, et leur impulsion infatigable faisait éclore les croisades, saint Louis, Rodolphe de Habsbourg, les podestats, les guelfes, les gibelins, les seigneurs, les capitaines de l'Europe. La lointaine Russie leur dut la secousse périodique qui la renouvella sans cesse et la fit paraître toujours plus grande aux Polonais et aux Hongrois. La rude Scandinavie aux trois États rivalisés; la Grande-Bretagne, légale en Angleterre et monarchique en Ecosse; la France, type de dévotion héroïque et incandescente; le Portugal, pour qui l'océan n'est qu'un lac enchanté; la sévère Castille, qui trouve devant elle un monde au niveau de son orgueil; l'insondable Allemagne, qui découvre dans les replis de sa conscience la folie bienfaisante des Hussites, toutes les nations restent, jusqu'à l'ère de Charles VIII, sous l'influence des mille élus de l'Italie comme le monde antique avait vécu sous l'ascendant de la Grèce.

Jamais le caractère de la fatalité ne reste douteux pendant les sept mille révolutions d'Italie; leurs héros s'avancent sans cesse, par l'impossibilité de reculer, de s'arrêter. Souvent, ils semblent plutôt des naufragés qui se sauvent que les chefs de l'humanité. C'est pour se défendre qu'ils combattent, c'est pour ne pas mourir qu'ils triomphent. Dès les premières lueurs des évêques, que d'angoisses, que de gens voudraient reculer vers la nuit du moyen âge, que d'hommes effrayés de ne plus voir de ténèbres imperméables autour d'eux! Arnolphe, le premier chroniqueur de Milan, gémit et considère la révolution comme un abîme sans fond; la tradition de

la Corse nous rapporte que le comte Arighetto étant mort, l'île devait tomber de précipice en précipice. Plus tard, les consuls voudraient passer inaperçus et vivre comme ces chevaliers des légendes qu'une bague mystérieuse rendait invisibles; les podestats ne se montrent à leur tour qu'avec la modeste prétention d'établir le bon ordre dans la rue; leurs successeurs, les sectaires, les tyrans, les seigneurs ne songent qu'à eux-mêmes et ne se doutent pas qu'ils transforment l'Église, et que, par l'Église, ils transforment le monde. Quand les mercenaires débordent, sainte Catherine suscite Albéric de Barbiano, croyant invoquer un ange, et c'est le démon qui paraît, c'est le condottiere qui triomphe, c'est le profanateur universel qui règne pour mettre à l'enchère toutes les valeurs du moyen âge. L'aveuglement est tel qu'il supprime jusqu'à cette conscience du progrès que la vanité nationale eût pu si facilement révéler à des hommes très-supérieurs aux autres peuples de l'Europe. Mais rarement on surprend chez les poëtes ou les chroniqueurs un sentiment d'orgueil ou un mot de jactance qui trahisse un pareil sentiment; la servitude politique qu'ils subissent au moment même de leur domination sociale les trouble sans cesse et leur dérobe la connaissance de leur propre élévation. Dante lui-même ne semble préoccupé que d'arracher la littérature et la langue de la nation à la servitude où elles se traînaient sous le joug des Français; et si Pétrarque aimait sa patrie, ce n'était ni pour célébrer les Visconti, ni pour préférer les lois de Rome ou de Venise à celles de Prague ou de Paris, mais pour faire l'apologie de la terre qui a donné le jour aux Brutus et aux Césars et ouvert la seconde phase de l'antiquité classique. Que n'aurait pas dit Dante contre les rébellions conquérantes de Milan!

Quelle douleur aurait pu égaler l'affliction de Pétrarque s'il avait prévu que la poésie allait allumer l'incendie du grand schisme? Ce n'est qu'à l'époque de Charles-Quint, quand toutes les nations surpassent l'Italie, quand elles lui ménagent chaque jour une surprise, quand la France la terrasse, quand l'Espagne l'asservit, quand Luther la laisse en arrière d'une époque, quand d'innombrables préjugés, des ténèbres artificielles et une sorte d'incurable langueur s'emparent de la nation; alors seulement on entend des vanteries avec étonnement, et les Italiens, un pied sur la première marche de leur tombeau, accusent pour la première fois les autres peuples d'être barbares, impies, perdus, corrompus, indignes de souiller de leur contact impur la terre vénérée des pontifes. En effet, attaqués, ne faut-il pas qu'ils parlent, qu'ils se défendent, qu'ils se vantent de relever du siècle de Léon X, et d'être les seuls à garder les traditions de la beauté et de la sagesse?

Tout progrès commence par être criminel; toute révolution se trouve désignée d'avance dans tous les codes, sous le nom de lèse-majesté, de haute trahison : aussi les crimes enfantés par le mouvement italien surpassent-ils ceux de l'Europe tout entière. Depuis Charlemagne, surtout depuis Othon Ier, les Italiens semblent se faire de l'infidélité une règle de conduite et de la perfidie un principe d'action. Les papes allemands du XIe siècle ne s'aventurent à Rome qu'en tremblant; ils redoutent les poisons que Ditmar dénonce à l'Europe comme une infamie nationale de l'Italie. Les surprises sanglantes se multiplient à travers les révolutions avec une sorte de crescendo infernal. On connaît le sort d'Alexandre VI et de César Borgia, qui s'empoisonnent à force d'empoisonner. Au début de son

histoire, Guichardin gémit encore sur ces crimes sans exemple ailleurs. Les personnes tombent par centaines au coin des rues, dans les palais, au milieu des banquets; des villes deviennent célèbres à cause de leurs poisons; des républiques, comme Florence et Venise, ne dédaignent pas d'imiter en masse et de décider collectivement des crimes qui semblaient réservés à l'égarement des passions individuelles où la conscience solitaire n'a d'autre témoin qu'un Dieu peut-être égal au néant. Dans l'impossibilité de dénombrer les victimes qui tombent dans les rangs inférieurs de la politique, la statistique de ceux qui succombent en exerçant des fonctions souveraines, et qu'on frappe par une sorte de régicide, ne justifie que trop la terreur dont les Italiens étaient saisis, quand, dans leurs époques de progrès, ils se comparaient aux autres peuples. La période des évêques présente trente-deux chefs assassinés, dont cinq papes; celle des consuls, de deux tiers moins longue, en compte huit, parmi lesquels le pontife Lucius II; on en trouve seize dans la période des citoyens et des concitoyens, dix-sept dans celle des deux sectes, dix sous les tyrans, quatre-vingt-deux sous les seigneurs et soixante-quatre pendant la crise militaire. Dans la période de l'invasion française, la révolution s'arrête, et les régicides reviennent soudainement à seize. Dans la période espagnole, les États s'immobilisent, et on ne voit plus que six souverains emportés. Voilà deux cent cinquante-un chefs sacrifiés, en d'autres termes un régicide tous les deux ans.

Les massacres, les carnages, les expulsions historiques, où le parti victorieux poursuit les vaincus l'épée dans les reins, et où la moitié des habitants s'enfuit

en laissant derrière elle ses maisons en feu et ses familles égorgées, montent à sept cent onze, d'après les chroniques qui ne parlent que des villes les plus considérables dans les époques les plus connues. Ici nous avons les proportions suivantes : vingt-six massacres pour les cent soixante-trois premières années des comtes et des évêques; quatorze pour les cinquante-huit années de l'ère consulaire jusqu'en 1183; quatre-vingt-deux pour la période des citoyens et des concitoyens, qui dure soixante-sept ans; cent dix-sept pour celle des guelfes et des gibelins, limitée à trente ans; quatre-vingt-dix-huit pour celle des tyrans, encore de trente ans; deux cent quatorze pour celle des seigneurs; cent quinze pendant la crise militaire, et trente-un seulement à l'époque de l'invasion française, tandis que l'immobilisation croissante sous l'Espagne ne permet plus que quatorze expulsions dans un même nombre d'années. L'assassinat pénètre dans l'Italie militaire, où il emporte Brandolini, Panigale, Correggio, Terzi, Baldaccio, Vitellozzo, Gravina, Baglioni, Orsini, Oliverotto, Piccinino, Robert Malatesti, pour ne pas parler de Carmagnola, de Vitelli, de Jean Barbiano, de Gabrino Fondulo, de Vitelleschi, de Sarpellione, de Tartaglia et de Monréal, espèce de rois exécutés avec un faux-semblant de justice qui était souvent un nouvel outrage à la justice.

La vie domestique n'est pas à l'abri du poignard qui dénoue les intrigues de l'amour et celles de l'intérêt : le cardinal d'Este fait arracher les beaux yeux de Jules d'Este, parce qu'ils plaisent à une dame de Ferrare; le duc de Ferrare jette Jules d'Este dans une prison, pendant un demi-siècle, parce qu'il demande vengeance; le duc d'Urbin poignarde le cardinal de Pavie en plein

midi dans les rues de Ravenne; le Tibre emporte les cadavres des Borgia qui s'entr'égorgent; et on voit des artistes comme Cellini, des poëtes comme Molza, des savants comme Castelvetro, vivre l'épée à la main pour défendre leur génie contre le stylet de leurs adversaires. Enfin l'assassinat engendre l'assassin, le sicaire de profession, l'être immonde qui se glisse dans l'ombre, sur les routes, dans les palais, dans les cabarets, au coin des rues, pour guetter sa victime en silence, pendant des journées, des mois, des années, sans qu'elle s'en doute, jusqu'au moment où elle tombe foudroyée, en dépit de toutes les lois et de tous les gouvernements. Ne confondez pas cet assassin émérite et vaillant avec les vulgaires criminels dont tous les bagnes fourmillent : il cherche les aventures, il brave les dangers, l'éclair des épées le fait sourire, les dehors crapuleux du vice lui inspirent de l'horreur, la mine sinistre des sbires mérite à peine sa pitié, son œil plonge au cœur de la politique, où il voit comme les oiseaux de nuit dans les ténèbres, et son action, à la fois patibulaire et intelligente, fait pâlir tout le monde, en se dérobant à tous les juges. Respecté des ministres, protégé des gouvernements, pensionné, entouré de la plus haute considération, il finit sa carrière dans la retraite, avec la confiance d'avoir été utile à la patrie. N'est-il pas le ministre naturel de la raison d'Etat, le soldat indigène de ces seigneurs qui règnent à force d'adresse en parodiant le pouvoir spirituel, en un mot l'homme qui oppose l'intelligence à la force, et qui vaut à lui seul une armée, comme un évêque de Tours ou de Cantorbéry vaut un roi?

Telle était la renaissance italienne, où la gloire et l'infamie se tenaient par des nœuds indissolubles, comme

à toutes les époques historiques Brutus et les Tarquins, Marius et Sylla, Pompée et César se présentent accouplés sans pouvoir se séparer. « Principatus ostendit hominem, » plus l'homme s'élève, plus il étale son éternelle misère; à mesure qu'il idéalise ses conceptions, à mesure aussi son imposture éclate; mieux il imite Dieu, mieux il rappelle les traits de Satan. Une impureté indélébile, un égoïsme sans limites, une perversité toujours disposée à prendre l'apparence de l'héroïsme et une vertu toujours prête à tomber dans le vice, offriront sans cesse, à côté des grandes actions souvent involontaires, cette incommensurable dépravation qui fait reculer tant d'honnêtes gens dans la carrière des révolutions : car ils veulent le bien moins le mal, Brutus moins le régicide, les Hussites moins l'insurrection, le protestantisme moins l'hérésie, la conquête de l'Amérique moins Cortez et Pizarre qui la réalisent, les croisades moins la guerre, le commerce moins la soif de l'or, l'Espagne moins l'inquisition, la royauté française moins Louis XI, et toujours le but sans les moyens dont la nature seule au reste se réserve la dispensation : car, s'ils étaient accessibles, l'homme dévorerait non-seulement le fruit défendu, mais jusqu'à l'arbre de la vie, tout en chantant les louanges de Dieu.

CHAPITRE VII.

LES RÉVOLUTIONS DANS LES CHRONIQUES.

Précision mathématique de l'histoire idéale des révolutions.— Son exactitude se reproduisant dans l'histoire des chroniques. —Chroniqueurs qui assistent à la formation de la ligue pontificale et impériale. — Chroniqueurs de l'ère des évêques, — des consuls, — des sectes, — des tyrans, — des seigneurs, —des condottieri,—et de la décadence.—Leur nombre toujours proportionnel au nombre des centres des partis, des points de vue. — Leur style élégant ou inculte d'après la ville et la phase qu'ils représentent. — Leur sincérité prédéterminée par l'impossibilité où ils sont de sortir de l'époque à laquelle ils appartiennent,—et de la contrée dont ils écrivent l'histoire.— Plus libre la poésie ne chérit au contraire que les régions fédérales, —tandis que les philosophes surgissent tous dans les cités militaires. — Dernière apparition de la loi idéale des révolutions dans l'histoire des beaux-arts.—Cimabué,—Giotto,— Paolo Ucello,— et les hommes du siècle de Léon X.

Voilà l'Italie expliquée, sa confusion dissipée, ses mystères éclairés à la lumière des idées. Son désordre extérieur et son énigmatique anarchie n'existaient que dans notre œil ignorant, dans nos fausses préventions créées par l'érudition classique. Semblables à certains architectes, nous prenions les mille flèches, les innombrables statues, et les interminables arabesques d'une immense cathédrale pour les œuvres d'une barbarie insensée ; mais pas un pli dans tous ces caprices de

marbre, pas un événement dans toute cette épopée populaire qui n'obéisse à des lois, à une intention toute puissante, à une pensée dont les créations sont admirées de ceux mêmes qui se méprennent le plus sur l'histoire italienne.

Prenons-nous l'histoire antérieure à l'an mil? Une même loi pontificale et impériale plane sans cesse sur le déluge des invasions. Elle disperse les Goths pour proclamer un César absent, une religion désarmée; elle arrête ensuite à moitié chemin les Longobards et les écrase au profit d'un pontife devenu souverain et d'un empereur soumis à jamais à l'Eglise. Plus tard, elle se joue des rois italiens, bourguignons ou provençaux qui s'efforcent de continuer les Goths ou les Longobards, et enfin elle se déclare plus que jamais libre et fédérale avec l'Église rajeunie, l'empire transporté en Allemagne, et l'unité du royaume complétement détruite. Ainsi voilà, pendant cinq siècles, le royaume toujours opposant et toujours vaincu, l'Italie toujours maîtresse de l'Eglise et de l'Empire, l'Europe toujours soumise à l'Italie dont elle adore les pontifes qui substituent en France le sacre au pavois, l'empire à la simple royauté, et enfin la royauté unitaire de Capet à la royauté fédérale des Carlovingiens destinée à se développer en Allemagne.

Prenons-nous l'histoire depuis l'an mil jusqu'au couronnement de Charles-Quint; une même loi idéale brille toujours avec la précision mathématique des étoiles, à travers les événements les plus variés. Sept mille révolutions se succèdent en coupes réglées, cinq cents villes manœuvrent comme les cavaliers d'un escadron à la voix d'un commandant invisible, des réactions aussi régulières que les révolutions opposent méthodiquement

es comtes aux évêques, les évêques aux consuls, les consuls aux podestats, les podestats aux sectaires, les sectaires aux tyrans, les tyrans aux seigneurs et de faux seigneurs aux véritables seigneuries.

Pourrions-nous maintenant nous arrêter devant ces objections qui nous semblaient au début conjurées pour nous dérober le sens de l'histoire italienne ? Non, ce ne sont plus que des interpellations qui ont trouvé leur réponse. Direz-vous encore que les invasions interrompent le fil des événements ? Mais avec les Goths elles obligent l'empereur à être faible comme Narsès, avec les Longobards à se séparer de l'Eglise, avec les rois italiens à renoncer à toute domination royale; et bientôt les Normands arrivent au service des évêques, les Angevins à la suite des guelfes, les Aragonais pour secourir les gibelins, les mercenaires au profit de tout le monde, et en général les Allemands en faveur de l'empereur et les Français au secours du pape. Vous répugne-t-il de voir des étrangers sur le sol italien? Mais, pour les vaincre, il fallait les y voir ; pour réagir, il fallait une action, et on ne pouvait envoyer des ordres à tous les prélats du monde, sans en recevoir de quelques capitaines. Seriez-vous troublé par les conquérants intérieurs qui partent de Vérone ou de Milan, de Naples ou de Venise ? Mais ils subissent tous le sort des Longobards de Pavie, ou des Goths de Ravenne : ce ne sont que des provocateurs, des opposants, des martyrs. Vous plaignez-vous des interventions pontificales ou impériales? Mais c'est d'elles que viennent l'admirable régularité de l'ensemble, l'essor de la liberté, les victoires des chefs et l'absence éternelle d'un roi unitaire et dévastateur, si bien qu'au milieu des ténèbres des premières époques, le feu seul des réactions éclairait les scènes des

villes insurgées. Enfin craignez-vous que la diversité du sol, ici sous un marquis, là sous un patriarche, ailleurs sous un roi ou sous un comte, n'empêche l'action des idées auxquelles tient tout l'édifice italien? Mais c'est elle qui la confirme mille fois, puisqu'elle nous montre qu'aucun homme, citoyen ou marquis, comte ou roi, aucune terre, fief ou franchise, n'est dispensée de la nécessité de reproduire les révolutions des villes libres. Même les caprices généalogiques obéissent soit à l'an mil qui renouvelle la noblesse; soit aux diverses révolutions qui proclament de nouvelles dynasties, soit aux luttes qui changent sans cesse les illustrations politiques et guerrières; soit aux lois plus funestes de la mortalité des castes et des Etats, voués, comme tout ce qui naît sous le soleil, à d'inévitables catastrophes. Même les muettes évolutions de la géographie acceptaient les arrêts de la fatalité, et quand elle demandait l'amoindrissement des deux chefs, *Palerme* faisait trembler Rome, et Milan suffisait presque contre l'Allemagne; quand, au contraire, elle réclamait des combats, des scissions, des luttes, Chambéry se séparait de Turin, Milan des villes des alentours, Ferrare de Modène ou de Reggio et Palerme de Naples, son éternelle ennemie. Enfin, quand il fallait compléter la fédération, aucune ville royale ne survivait dans le Nord, partagé entre Milan, Florence et Venise, et réciproquement dans le Midi, aucune ville libre ne résistait à la centralisation royale.

Tant de péripéties expliquées, éclaircies, maîtrisées par une seule histoire idéale, l'ont tellement gravée dans notre esprit que, quand bien même le raisonnement la détruirait comme une fausse hypothèse, notre mémoire lui resterait fidèle comme à un procédé mnémo-

nique pour rappeler six siècles d'un coup. Dès qu'on l'oublie, on ne comprend plus ni la vie progressive des villes romaines, ni la mort rapide des villes militaires, ni les dates de l'histoire italienne, ni les époques de Milan ou de Venise, de Naples ou de Saint-Marin, ni ces mille monologues où chaque ville, ne songeant qu'à elle-même, se constitue règle universelle, en créant d'innombrables contradictions. Pourquoi ne pas généraliser les dates des Visconti ou des Sforza? Pourquoi ne pas préférer celles des Angevins ou des Aragonais? Comment refuser à Gênes de la prendre pour modèle, quand elle proclame des doges, ou à Rome, quand elle chasse ses papes? et quel sens reste-t-il aux faits, au milieu de tant de possibilités opposées, où la folle analogie erre d'une ville à l'autre, sollicitée ici par un jour de prospérité fictive contemporaine d'un malheur général; là, par un moment de gloire qu'accorde une perfide fatalité abrégeant la vie d'un Etat; ailleurs, par un mouvement attardé qui donne une explosion quasi-posthume; ailleurs encore, par une précocité éphémère dont la marche générale de la nation dément tous les symptômes! Supprimez cette échelle abstraite des révolutions, transportées l'une après l'autre dans l'Eglise et dans l'Empire, ôtez cette modification systématique et continuelle de la grande loi souveraine de l'Occident, négligez cette propagande de libertés sociales, jetées à pleines mains à tous les peuples de l'Europe, l'Europe elle-même retombe dans le chaos. Plus de lois qui régissent le moyen âge : la confusion remplace les révolutions et ne permet plus de distinguer une époque de l'autre. Les croisades, si importantes pour la France, n'offrent aucun sens à la Russie ; les dates espagnoles, fixées par des exploits contre

les Maures, restent étrangères à l'Allemagne ; la Hongrie et la Pologne, envahies par les Tartares, perdent toute corrélation avec les autres peuples ; le grand interrègne n'a pas le droit de s'étendre hors des confins de l'Allemagne ; le grand schisme lui-même est à peine connu au loin. Suivez-vous les parlements? vous ne comprenez plus les Français; suivez-vous les rois? vous faites rire les Anglais; admirez-vous les unités nationales? l'Allemagne déchoit sans cesse; proclamez-vous les fédérations? plaignez donc la France qui se centralise toujours davantage: les guelfes et les gibelins font pitié aux Parisiens; les grands rois excitent l'hilarité des Italiens; les lords semblent absurdes en Ecosse; les Ecossais à Londres, les Danois à Stockholm, les Suédois à Copenhague. Comment s'orienter, dans la politique qui dirige la guerre universelle entre les nations? comment comprendre la révolution sociale sans Rome? quel est le sens du pape, détaché du mouvement qui emporte l'Italie et qu'il représente malgré lui?

Mais ce qui étonne davantage, c'est que la loi idéale de l'Italie préside à l'apparition de ses chroniqueurs et que, avant l'ère odieusement verbeuse de la presse, ces hommes solennels arrivent les uns après les autres, en silence, pour représenter, avec leurs courtes notations, dans une langue quasi-liturgique, l'une des faces d'une révolution à laquelle ils appartiennent. Leurs écrits mutilés, rongés par les vers, noircis par la poussière, ces feuillets qu'on dirait échappés aux hasards d'une insouciance vandalique, se tiennent avec une précision qui surpasse l'attente des plus minutieux philologues. Que trouvons-nous au début? Deux historiens, Procope et Jornandès, parce que deux idées se disputent l'avenir de la nation : l'une pour lui

promettre la liberté indéfinie de la révolution catholique et impériale, l'autre pour la séduire, avec le roi goth, sorte de démon tentateur qui lui offre de vastes provinces et presque tout le midi de l'Europe. Après un long silence, deux historiens se partagent encore la nation, toujours soumise à l'alternative de la révolution et du roi, et nous voyons Anastase, biographe des pontifes romains, et Paul Diacre, qui expose les gestes des Longobards de Pavie : le premier, concis, aride, barbare dans les premières pages, se développe en passant sa plume à des continuateurs imposants, comme la papauté victorieuse; le second, opposant, condamné à adorer le demi-dieu des Romains, se borne à en appeler au Dieu du ciel sur la loyauté et les vertus domestiques des rois de Pavie. Rien, en dehors d'Anastase et de Paul Diacre, si ce n'est le *Liber pontificalis* de Ravenne, compendium de calomnies byzantines, document exotique qui atteste le rôle épisodique des exarques et l'incompétence de l'empereur d'Orient dans le gouvernement de l'Italie.

Aucun historien spécial ne célèbre la conquête de Charlemagne où il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. A la lutte de Rome et de Pavie succède la fédération de ces deux centres, et, précisément parce que la guerre cesse, le silence s'établit; l'empire d'Occident remplace celui d'Orient, et personne ne parle du nouveau pacte pontifical et impérial, dont toute la force doit être puisée dans l'adhésion des peuples, dans la consécration du temps, dans une ère nouvelle, libre et spontanée, et non pas dans des victoires caprieuses ou dans des documents remis à la garde oublieuse des archives. Mais, au bout d'un siècle et demi, quand douze révolutions l'ont éprouvé, développé, étendu avec le nouveau progrès

fédéral qui transporte l'empire en Allemagne, alors Luitprand, partisan d'Othon Ier, transmet à la postérité le récit des douze révolutions inutiles contre le grand pacte d'Occident, et la persuasion qu'il est antique et presque sans origine, aussi nécessaire au monde que la lumière du soleil, et aussi supérieur à toutes les vicissitudes que les sphères du ciel. Le ton léger et badin avec lequel Luitprand traite les rois qui viennent se heurter contre l'auguste alliance de l'empire et de l'Église, la forme de sa narration, parfois triste comme l'élégie et souvent enjouée comme un conte de Boccace, ce contraste de sourires et de pleurs, ne rappellent-ils pas que les contradictions antérieures de Procope et de Jornandès, d'Anastase et de Paul Diacre, embrassées par Charlemagne, renferment désormais en puissance sept mille révolutions imminentes! Hors de l'Italie pontificale et impériale, aucun document remarquable: l'Italie byzantine, qui déchoît rapidement, n'a plus le droit de parler; Gaëte et Sorrente ne donnent que les noms de leurs doges, titres d'une stérile indépendance; Naples oppose ses évêques à ses chefs politiques, comme si elle gémissait sur sa liberté; rien sur la Vénétie, rien sur la Sicile, si ce n'est quelques cris de douleur ou des notes arabes. La Lombardie mineure parle seule avec Erkempert, mais pour avouer sa décadence, pour flétrir les crimes désormais inutiles des princes de Bénévent, pour signaler les rébellions indomptables de Capoue et de Salerne, en un mot, pour assister à la ruine de ce dernier fragment unitaire de l'ancien royaume échappé à Charlemagne et miné par les forces de l'empire et de l'Église. « Je conterai, dit ce chroniqueur, non pas la « domination, mais la catastrophe; non pas la félicité, « mais la misère; non pas le triomphe, mais la ruine;

« non pas la prospérité, mais la dissolution; non pas les « victoires, mais les défaites des derniers Longobards, et « je traînerai ma plume sur le papier en soupirant : « *Ex intimo corde ducens suspiria, inerti prosequar ca-* « *lamo.* » Plus tard, l'anonyme salernitain se console de la tristesse d'Erkempert, mais ici la révolution pontificale triomphe sur les ruines de l'indépendance longobarde; la catastrophe devient une voie de salut; l'heureuse défection de Capoue fait sourire : ce nid de vipères, qui soulevait les colères du vieux chroniqueur, se transforme, aux yeux de son successeur, en un centre de héros, car la nouvelle principauté écrase Bénévent, et Pandolphe Tête de Fer s'avance vers le Midi en sentinelle perdue de la révolution italienne.

Dans l'ère des évêques, les chroniques se multiplient, se fractionnent et s'animent pour assister à l'expulsion des comtes, à la constitution des premiers peuples, à la fondation des républiques ecclésiastiques, à la libre élection des évêques et aux combats contre les grandes réactions de Grégoire VII et des empereurs de gebelins. La ville autrefois la plus hostile aux rois, Milan, devenue la plus importante république, nous offre aussi les trois plus importants chroniqueurs, dont les récits forment une trilogie si correcte et si mesurée qu'aucune nation ne peut se vanter d'en posséder de plus parfaite. Arnolphe raconte la décadence de la féodalité, le comte poignardé dans son lit, le peuple victorieux à la suite de ses prêtres, et l'archevêché arraché à la tradition royale pour protéger les premières libertés de la ville. Landolphe Senieur poursuit la narration et dévoile de nouvelles scènes où les archevêques arment le peuple, écrasent les nobles et traînent le char de la patrie contre la réaction impériale. Avec le dernier chro-

niqueur, Landolphe Junieur, on arrive à la fin du drame et on voit de nouveaux tribuns victorieux contre les archevêques imposés, de nouveaux thaumaturges qui font triompher la libre élection, et une attitude indépendante et pensive qui fait de Milan une alliée du pontife, mais de sa théologie une ennemie de l'Église. Hostiles les unes aux autres, les trois époques séparent les trois chroniqueurs par une inimitié déclarée : Arnolphe, qui voudrait s'arrêter aux premiers triomphes de l'Eglise, frémit à la vue de l'archevêque Héribert, insurgé contre l'empereur ; le premier Landolphe, qui fait d'Héribert une sorte de saint armé, se trouble en entendant la voix des nouveaux tribuns qui prêchent le célibat du clergé et la libre élection des chefs spirituels; le dernier Landolphe ne conçoit pas même qu'il y ait eu des archevêques imposés, et il est le disciple du thaumaturge de la libre élection. Tandis que les villes lombardes cèdent la parole à Milan, les villes toscanes, soumises au marquis, nous annoncent leur révolution par le poëte Donizon, qui la traduit dans les formes féodales. Ici, l'expulsion du comte, c'est la catastrophe du marquis de Lucques terrassé par la nouvelle dynastie de Mantoue ; la libre élection des évêques, c'est Boniface sous les verges de l'abbé de Pompose, et les combats contre les réactions impériales sont livrés avec une adresse poétique qui aboutit, en dernier lieu, à l'apparition de la comtesse Mathilde, type incomparable de religion, d'astuce et de sainteté. Seule parmi les villes toscanes, Pise possède une chronique à part, celle de Laurent Vernensis, mais Pise est libre et elle doit nous transmettre les mémoires de sa conquête de Majorque. Nous savons que Rome n'est pas une ville révolutionnairement importante ;

siége de l'un des deux chefs constitutionnels, ses mouvements avortent sans cesse en stériles agitations ; ne nous étonnons donc pas si elle ne donne que les *Annales Romani*, sèche notation où le chroniqueur, à l'œil méchant, au doigt indiscret, signale d'un mot les hommes qui vont et viennent à travers trente révolutions pour et contre le pontife. Mais plus bas, dans le Midi, les évêques triomphent sous la figure de la fédération normande, et délivrance pour les naturels, conquête pour les Normands, cette fédération crée deux historiens : Guillaume Pugliese (1059) et Gothefried Malatesta (1099). Pour le premier, qui est poëte, les Normands sont les pèlerins du Monte Gargano, les protecteurs de Mello, les libérateurs de Salerne, les preux que l'Eglise lance sur la Sicile contre les ennemis de la foi ; au contraire, pour Malatesta, Normand positif et réfléchi, ses compatriotes sont des chefs qui arrivent *militariter lucrum querentes*, et, s'ils ont le mérite de livrer des batailles et de bâtir des villes, la poésie de la foi, chez eux, cède la place à la prose de la conquête. Ailleurs, rien, si ce n'est quelques mots, quelques indications obscures ou les histoires des abbayes de Farfa, de Mont-Cassin et d'autres localités qui se souviennent encore d'avoir été les seuls centres littéraires de l'Europe carlovingienne.

Bientôt, sous les consuls, les évêques s'effacent, la majesté liturgique de l'Eglise cède la place au tumulte des affaires ; aux miracles des saints succède la vulgarité des marchands, et, analogue à la transformation des villes, une nouvelle forme de notation sèche et aride annonce un travail exclusivement géographique, où il n'est question que de combats', de châteaux rasés, de villages conquis, de guerres soutenues, soit contre Lothaire III, soit contre Frédéric Barberousse. Ici c'est

un feudataire en déroute, là une armée allemande repoussée, ailleurs un conflit avec une ville rivale; les exploits succèdent aux exploits, dans des dénombrements courts, rapides, incessants; on croit entendre un feu de peloton où tout le monde tire à volonté. Les chroniques des régions plus progressives ou plus tourmentées tranchent seules sur la sécheresse générale : Ancône nous transmet l'histoire de son siége par maître Buoncompagni; Milan, celle de son affreuse catastrophe par Raoul; Morena nous explique Lodi secourue par l'empereur, favorable à toutes les villes royales; le poëte anonyme de Como nous parle à son tour d'une autre catastrophe flottante entre l'ère des consuls et celle des évêques.—Dans le Midi, où le consulat se traduit par la centralisation de Palerme, qui triomphe de l'ancienne fédération de terre ferme, nous trouvons Alexandre du monastère de Télèse, dont la narration, subdivisée par chapitres multipliés comme les épisodes de l'insurrection fédérale, se montre, au milieu de cette splendide variété, claire et lucide, comme l'unité nouvelle du royaume. Mais Bénévent redoute l'avalanche palermitaine, et Falcone arrive à la postérité comme l'antithèse d'Alexandre de Télèse, pour raconter la douleur, la désolation, la désespération de toutes les villes du Midi, sacrifiées l'une après l'autre aux intérêts du roi sicilien. —Chaque chroniqueur ne s'occupe que de sa ville natale, chaque ville marche insouciante sans connaître ses sœurs. Qui embrassera donc l'ensemble de l'Italie? qui parlera de la fédération pontificale et impériale? Un homme de la papauté et de l'empire, Othon, évêque de Frisingue, oncle de Frédéric Barberousse. Attaché aux idées épiscopales, né sur la terre de la légalité, il embrasse l'Italie dans son ensemble, lui marque sa place,

lui rappelle ses devoirs, ses droits d'une ère antérieure, et mesure ainsi, sans le vouloir, tout le terrain gagné par la révolution sur le pacte de l'Église et de l'Empire.

Aux jours de la guerre civile, les plus grands combats inspirent les chroniqueurs les plus illustres, et chaque parti important enfante son écrivain. C'est ainsi que la splendide anarchie des deux Siciles, en surpassant celles des autres régions, nous donne d'abord Ugo Falcando: *historia calamitatum utriusque Siciliæ* (1154-1169); ensuite Ceccano (1200), aussi hostile aux citoyens de Palerme que Falcando l'est aux concitoyens de Terreferme. Bientôt, aux jours des dictatures civiques et des trêves judiciaires, Richard de Saint-Germain suit Frédéric II, qui impose aux deux partis le progrès du podestat (1189-1243). Plus tard les deux sectes rompent cette trêve, et les chroniques se représentent deux à deux, l'une contre l'autre, comme Charles d'Anjou et *Mainfroy*. Spinello (1247-1267), Malaspina (1250-1286), l'anonyme de Bari (1266-1478) écrivent sous la dictée des guelfes, *Jamsilla* (1210-1288) et *Neocastro* (1250-1294) représentent la secte gibeline et les fureurs libératrices des vêpres siciliennes, de sorte que Naples et *Palerme* arrivent jusqu'à nous le fer croisé. — Au cœur de la péninsule, entre Rome et l'Allemagne, Florence, qui devient la ville modèle des partis, nous étonne avec ses admirables chroniques gibelines de *Malaspina* (......-1281) et de *Dino Compagni* (1270-1317), surpassées par les chroniques guelfes des trois Villani (....-1363), parce que, funeste aux Longobards, autrefois campés dans sa campagne, la petite Rome reste toujours le centre des révolutions civiques et romaines. — Sienne, sa rivale militaire, n'assiste aux deux sectes qu'avec Dei, qui écrit de 1250 à 1352, et avec Neri Do-

nato, partisan exalté de la tyrannie guelfe des Neuf. — Pise dissimule longtemps ses déchirements ; mais enfin une trop grande douleur l'oblige à parler, et une chronique de 1191 à 1337 nous fait entendre une voix mâle, sombre, désolée comme un chant de l'enfer. — Au contraire, Gênes, son ennemie, nomme officiellement Oberto (1163-74) qui décrit les premières luttes des citoyens et des concitoyens ; d'autres qui suivent l'administration des podestats, et ceux que la république charge d'épier les tyrans se réunissent trois fois quatre à quatre pour nous transmettre d'arides indications et pour constater la jalousie de la république qui veille sur des chefs à moitié enchaînés par la loi. — Eclipsée par l'essor de Naples, de *Palerme* ; de Gênes et des républiques toscanes, Milan perd l'importance qu'elle avait eue dans l'ère des évêques et des consuls, et n'offre à cette époque que les vers de Vimercate, apologiste du tyran *Visconti*, victorieux des Torriani.] — L'odieuse Vérone n'a que le terne Parrisio Cerreto, parce que l'humanité lui défend de célébrer son bonheur d'avoir nourri Ecelino de Romano, et c'est assez, si elle excite notre dégoût par des phrases indifférentes, courtes et pleines de sang. — Mais les villes subjuguées par Vérone dénoncent à l'Italie ses efforts dévastateurs pour rétablir le royaume de Béranger et de Monacis, et Rolandino de Padoue, Godo et Smerego de Vicence écrivent avec les fureurs guelfes de la croisade qui avait écrasé le tyran, tandis que tout autour les chroniqueurs plus lointains laissent échapper des mots d'horreur et de malédiction, à la vue des émigrés aveuglés, mutilés, épouvantés, fuyant les villes qui succombent au tyran de Vérone. Maurisio de Vicence interrompt seul ce concert d'invectives, et il loue Ecelino parce qu'il faut

une dissidence, une scission, une implacable subdivision sur tous les points de l'Italie.

La guerre civile fut si forte que presque toutes les villes lui fournirent quelques notes, et nous trouvons à Reggio le «Memoriale potestatum» simple et barbare ; — à Modène, les «Annales veteres,» annales de l'anarchie ; — à Ferrare, le «Chronicon parvum (1310),» pièce gibeline, saisissante de lucidité dramatique ; — à Parme, le «Chronicon Parmense,» de 1038 à 1309 ; — à Plaisance, le «Chronicon Placentinum,» œuvre guelfe qui arrive jusqu'en 1235, et suivie de la chronique gibeline, «De Rebus gestis,» qui finit en 1284. — Le «Chronicon Cremonense (1096-1232)» contient les annales du podestat ; — Ogerio Alfieri et Guillaume Ventura racontent les guerres civiles d'Ast ; le second, qui est homme de parti, voyageur, observateur, doué de cette sagesse orageuse qu'on acquiert au milieu des combats et des exils, prononce des mots si accentués qu'ils restent, comme des feux nocturnes, au milieu de cette époque où les chroniqueurs ne daignent pas toujours compter les expulsions qui se succèdent par centaines. — Pistoie, la terre des *noirs* et des *blancs*, nous fait connaître, par sa chronique de 1300 à 1348, toute une affreuse histoire de guet-apens et de coups de couteau, où l'anarchie perfide, rustique, avinée, épouvantable, coule des cabarets et des écuries sur la place publique en laissant un sicaire à tout coin de rue. — Mais plus l'empire s'efface, plus les chroniques comprennent l'histoire des villes voisines ; les traditions diverses des municipes commencent à s'entrelacer, et ce ne sont plus des Allemands qui embrassent la fédération pontificale et impériale, mais des Italiens : Richard de Saint-Germain, pour l'ère du podestat ; Riccobaldo de Ferrare et Pip-

pino de Bologne, pour les guelfes et les gibelins du grand interrègne; Ferreto de Vicence pour les tyrans qui triomphent; Albert Mussato pour la malheureuse tentative de l'empereur contre les tyrans. Enfin « l'Iter italicum » de l'évêque de Botronte porte le dernier coup à l'empire en dénombrant une à une les fautes de Henri VII qui tombe à la merci de Philippe de Savoie, de Mathieu Visconti, de Bonacolsi de Mantoue, des Scala de Vérone, de Correggio de Parme, de tous les tyrans qu'il avait dessein de combattre.

Quand les seigneurs remplacent les tyrans, chaque seigneurie nous présente encore des documents exactement proportionnels à sa destinée. Le sort du Midi n'est plus digne d'envie : nous ne sommes plus aux jours des batailles où le choc de deux royaumes, de Naples et de Palerme, couvrait de son terrible retentissement les tumultes de la Lombardie et de la Toscane; nous ne sommes plus au temps où les citoyens de Sienne ou de Florence, de Vérone ou de Milan, s'empressaient de se placer sous le patronage de l'une ou de l'autre Sicile. Par conséquent, le continent du Midi ne produit plus que des historiens grossiers, insignifiants, bornés à des scènes détachées où l'on voit les trahisons qui rendent impartiale la dynastie angevine. — La Sicile déchoit à son tour, et ses efforts désespérés pour réconcilier les deux sectes se révèlent à peine dans le « Chronicon Siculum » (1320-1328) et chez Speciale (1282-1337). — Au contraire, Milan se relève, s'étend, reconquiert et surpasse sa prépondérance de l'ère des évêques, et Cermenate dessine le tableau de la grande trahison qui établit l'impartialité des Visconti; Galvano Fiamma le rattache au passé dans ses pages colorées; Azario en montre l'avenir avec sa prose claire et limpide; les « Annales ano-

nymes » résument tout le mouvement, et l'on admire ces gens honnêtes, positifs, grossiers, qui, sans élégances florentines et sans majesté royaliste, laissent une empreinte ineffaçable partout où ils mettent leurs souliers ferrés. Ils s'avancent sans cesse au milieu d'un ancien incendie : ici, ce sont des gibelins qui les appellent dans une ville à moitié détruite; là, des guelfes qui se résignent à recevoir les Visconti; ailleurs, une république agonise, en attendant la conquête milanaise. Mais pour eux les flammes d'un autre temps n'ont plus de chaleur, et on les voit insouciants, incombustibles, imperméables à toutes les flèches des sectaires ou des tribuns, et livrés aux réflexions les plus étonnantes d'impartialité, d'indifférence et d'immoralité. — Dans cette époque de réhabilitation pour Milan, l'ambitieuse Vérone n'a que le continuateur barbare de Parrisio (1301-1374). Les exploits passagers qui lui donnent momentanément Trévise, Trente, Parme, Lucques et Padoue ne font illusion à personne; sa position militaire parle plus haut que ses victoires d'un jour, et nous resterions sans renseignements si Vicence ne lui prêtait son historien Ferreto, peut-être en haine de Padoue. — On conçoit donc que Padoue soit plus riche que Vérone, que sa laborieuse rébellion inspire les Cortusi et qu'elle se développe avec cette rondeur patavine qui rappelle Tite-Live pour nous faire sourire. — Partout la seigneurie étale avec orgueil les trahisons de ses chefs : à Ferrare, avec le « Chronicon Estense, » très-vivant et très-dévoué à la famille régnante; — à Rimini, avec l'anonyme qui débute en se moquant de Parcitade trompé et chassé par Malatesta; — à Bologne, où Griffoni et Pugliola parlent des Pepoli, l'un en latin, l'autre en italien; — à Orvieto, où la chronique de 1347

à 1363 raconte les exploits perfides de Benedetto Buonconte. — Sous la plume de Leonardi, les deux partis de Florence s'effacent et se réduisent à des souvenirs maladifs, à des humeurs fiévreuses, et le drame du duc d'Athènes, seigneur avorté, se développe d'après le triple élément des grands, de la plèbe et du peuple, comme si on était dans une ville de la Grèce. — Gênes remplace l'aridité des chroniqueurs officiels par des lettrés indépendants qui effacent de leurs mains les vieilles couleurs des deux sectes. Vers 1295, son archevêque Varagine donne déjà à la ville une origine classique déduite de Janus, citoyen de Troie, et son récit docte, pédant et savant fourmille d'une foule de considérations sur le sort des peuples, sur la marche des sociétés, sur la nécessité de l'union, sur le meilleur des gouvernements possibles et sur la seigneurie, couronnement naturel d'une histoire qui a traversé les époques des consuls, des podestats et des capitaines. Georges Stella achève la pensée de Varagine en exposant la nouvelle Gênes des doges, avec les formes classiques de la littérature latine et la profonde persuasion que les deux noms des guelfes et des gibelins devraient être extirpés de la mémoire des hommes, pour le bonheur du genre humain. — Venise, qui se glisse splendide et merveilleuse au milieu des seigneuries, nous montre sa première chronique d'autant plus digne d'elle que l'auteur en est le doge lui-même, ce Dandolo lettré et guerrier qui veut s'attacher à la terre ferme, à la grande douleur de Pétrarque. — Rome elle-même, si avare de notices, si ténébreuse dans ses vicissitudes, si muette d'ordinaire sur les scènes de sa vie intérieure, ne peut plus garder le silence : « J'ai vu, dit son chroniqueur, « des choses dignes de mémoire, à cause de leur grande

« nouveauté dans ce monde; les laisserais-je passer sans « rien dire? » Sa loquacité l'emporte sur sa prudence romaine et nous donne ce chef-d'œuvre coloré, mordant et pittoresque de la vie de Cola de Rienzi, un instant seigneur dans la ville éternelle. Tous les documents que nous venons de citer présentent une telle évidence historique, des scènes si neuves dans la tradition, un mouvement si personnel et si intelligent, que pour la première fois on voit des figures humaines, de véritables politiques; on croirait les entendre, il semble que les voix de la rue arrivent jusqu'à nous, et nous pouvons, quoique placés très-haut, distinguer les interlocuteurs, les débats, les surprises, les guet-apens, une foule de phénomènes rapides, où l'habilité des chefs consiste à tromper l'œil inattentif des peuples.

Quelques villes se tordent dans les dernières convulsions des partis, pour tomber ensuite sous le joug d'une seigneurie étrangère, et ici d'autres chroniqueurs assistent aux diverses agonies italiennes : car la mort des États n'intéresse pas moins que celle des héros. — De là, les « Annales Aretini » (1200-1343) qui dévoilent les douleurs d'Arezzo et son incurable langueur. Gorello évoque le génie de la ville pour pleurer en vers barbares sur cette sœur de Sienne, dont l'esprit lui paraît trépassé et le corps en ruine. — La chonique de Pistoie poursuit son atroce récit et montre l'abbé Pacciana qui règne, son neveu qui le détrône, les partis dans la rue, les chefs dans l'impossibilité d'ourdir d'assez fortes trahisons pour les tromper, et Florence victorieuse, après la domination de Lucques. — Morano (1306-1336) explique la chute de Modène sous la domination de Ferrare; — celle de Reggio s'explique

par le « Chronicon mutilum, » rauque comme la voix des mourants;—celle de Parme, par Cornazzano (1301-1375), qui parle comme une seigneurie défaillante; — celle de Césène, par ses Annales barbares, où l'on voit les guelfes et les gibelins livrant la ville à la seigneurie de Forli.

C'est en vain que l'empereur se jette de nouveau à travers l'Italie, dans l'espoir de faire reculer les seigneurs jusqu'à l'époque des tyrans, nous ne connaîtrions pas son extrême faiblesse, que l'absence de documents nous l'apprendrait. *Louis* de Bavière n'a pas d'historiens; Mussato ne parle de lui que pour finir l'histoire de Henri VII; on ne saisit plus l'empereur que de passage, dans les chroniques locales, à Pise, à Sienne, à Milan et ailleurs, où les troubles qu'il suscite se retournent contre lui. Personne n'imite Dante, qui divinisait les Césars; personne ne succède à Pétrarque, qui les appelait, au nom de l'Église et de la liberté; personne ne continue Mussato, qui comptait leurs pas : les seigneuries se chargent elles-mêmes de donner l'histoire du pacte réduit à une vaine formule.

Dans l'ère des condottieri, les catastrophes financières, les villes en banqueroute, les sectes ressuscitées, les républiques indigentes, en multipliant les scènes, rendent les historiens deux fois plus nombreux. Billi explique la dissolution du duché de Milan; Crivelli, Settembrio, Simonetti le montrent reconstitué par François Sforza; Corio, Cagnola, Calchi, Merula, d'autres révèlent les attitudes diverses de la seconde Rome, et la place qu'elle occupe dans la renaissance italienne. — A Naples, on voit les Diarii (1276-1478) guelfes et inintelligents comme la Pouille isolée; les opuscules de Caracciolo, également guelfes et insignifiants; mais

le gibelin Pandolfo Collenuccio explique enfin l'évolution de la crise qui donne à la splendide Parthénope toutes les forces de la Sicile; et Pontano divinise cette réconciliation des deux royaumes, dans ses périodes latines, tandis que Faccio, Beccadelli et d'autres multiplient les chroniques comme les événements. — Au moment où Florence s'arrache à la république et à la crise, Poggio lui marque sa place au milieu des États italiens, et le fédéralisme vague et artistique de Villani se transforme en une politique vaste et savante qui généralise la solution de toutes les crises, en détruisant à jamais l'unité des Visconti, les prétentions du saint-siége et les influences prépondérantes, soit des sectes, soit des villes les plus menaçantes. Quelle ville méritait l'honneur de donner Poggio à la nation, si ce n'est la petite Rome régénérée par Laurent le Magnifique, l'élégante seigneurie condamnée à vivre d'équilibre entre les puissances du Sud, du Nord et de Venise? — Mais puisque Florence prospère, s'étend et subjugue la Toscane, serait-il juste que Sienne, sa rivale militaire, nous montrât de splendides écrivains? Non, et désormais nous la voyons se traîner à travers de petites chroniques où l'anecdote l'emporte sur l'histoire, de même que ses émeutes l'emportent sur la solution de la crise qui se prolonge avec la forme républicaine. — Rome se traîne à son tour, de fragment en fragment, à travers d'insignifiantes indications, jusqu'à ce que Infessura et Burchard nous édifient, en racontant les turpitudes dorées des pontifes lettrés et de la centration accomplie. — Lucques transporte toute l'originalité de sa destinée dans la chronique de Ser Cambi; écrivain compassé, sentencieux et bizarre, seul il puise ses maximes dans les souvenirs des révolutions anté-

rieures qu'il place, en manière d'exemple, au milieu de ses récits, comme des avertissements solennels pour défendre sa patrie. Rien qu'à le parcourir, on voit que sa ville natale s'attarde sous la forme républicaine à laquelle elle emprunte cependant une sécurité exceptionnelle, phénomène inexplicable quand on oublie la disparition de Pise, le grand astre qui lui avait été si funeste dans l'ère des évêques. — Le caractère riche et militaire de Mantoue se révèle dans l'épopée historique de Bonamonti où Manthos, citoyen de Thèbes, et Virgile, nécromancien du moyen âge, président aux origines de la ville, et où les révolutions se succèdent avec l'insouciant entrain des tournois, n'offrant du moyen âge que les fables chevaleresques, et des temps modernes que la féerie des condottieri. Platina arrive ensuite pour donner la tournure classique et la sagesse de sa latinité à des péripéties qui marchent trop vite dans les précipices de la légende; mais s'il gâte Bonamonti par des vérités modernes, il nous récompense en donnant la seigneurie à Sordello, « le gentil Mantovano, » le poëte paladin du XIIIe siècle, le chevalier que les rois se disputent et qui fascine de sa beauté Cunizza, sœur d'Ezzelino, élevée à l'étoile de Vénus dans le Paradis de Dante. — Nous voyons à Bologne Griffoni, continuateur de Pugliola et Borselli, isolés et colorés comme la seigneurie des Bentivoglio; — à Gênes, Gallo et Senarega qui disputent la patrie aux grandes puissances de Milan et d'Aragon; — en Corse, Grossa et Cirneo confus et vulgaires comme une révolution en quarante-cinq mouvements; — à Forli, Fra Gerolamo, rustique et sans réflexion, à l'exemple de sa patrie royale, et d'ailleurs ponctuel comme un soldat, car il débute en 1397,

et il finit en 1431, la dernière année des restaurations de Forli.— Les « Annales Estenses » de Delayto (1393-1409) nous font assister aux secousses qui ébranlent momentanément la grande famille des velfes italiens, tandis que les Diarii Ferraresi (1409-1502) se dégagent de la crise avec Borso d'Este, le plus sage des seigneurs, parce qu'il sait naître à propos. — Venise, qui déborde sur toute l'Italie, avec ses guerres soudoyées et ses exploits pécuniaires, déborde aussi dans le champ de l'histoire, avec Giustiniani, Dominichi, Minotti, Paruta, Delfico, les deux Donati, de Monachis, etc., qui parlent de tout avec un déluge de mots et un certain savoir-faire inconsistant et bavard. Le meilleur de ces historiens, Sanudo, mérite seul d'être considéré comme le successeur de Dandolo; et s'il quitte le latin pour l'italien, c'est que la république se naturalise et qu'elle se joint à la terre ferme en entrant dans la ligue italienne.

Dans les villes qui succombent à la crise, chaque tragédie trouve son témoin solennel et chaque scène son chroniqueur attristé. Les deux Gattari père et fils font pleurer sur le sort de Padoue. Le premier ne désespère pas encore de sa patrie, ou du moins son style naïf, sa parole vivante et ses images poétiques gardent toutes les illusions des seigneurs : car si l'infortuné Francesco Carrare meurt dans les prisons de Milan, Padoue ne s'éteint pas avec lui. Mais quand les sicaires assassinent Francesco Novello dans les prisons de Venise, on ne peut plus se méprendre ; l'indépendance disparaît à jamais, les gras rivages de la Brenta se peuplent alors de villas vénitiennes, obéissent aux despotes délégués des lagunes, et en passant du père au fils la chronique nous montre le temps assombri, la détresse victorieuse, la cata-

strophe irrévocable. Le style même perd sa naïveté inconsciente : le fils efface les images poétiques de Priam ou d'Hercule qui jetaient le voile d'une impartialité antique sur la seigneurie de Padoue ; il parle des guelfes, des gibelins que son père ignorait, d'une misère auparavant dissimulée. Dans ses pages, les scènes de la guerre civile se multiplient s'étendent à Milan, en Piémont, à Gênes, à Florence ; c'est partout une Italie ressuscitée que le dernier des Carrare fugitif voit surgir devant lui pour lui barrer le passage, l'entourer d'embûches et donner le démenti solennel de la réalité à l'héroïque impartialité qui l'inspire. — Palmerio « De Captivitate Pisarum » assiste à l'agonie de Pise et à ses derniers combats contre Florence ; — Guernerio Berni, à la ruine d'Agobbio, qui expire au milieu d'obscènes escroqueries et de patriotiques impostures (1350-1472).

Quoique plusieurs villes ne soient plus indépendantes, elles produisent encore des chroniqueurs : car leurs tentatives, soit pour relever la république, soit pour ressusciter la seigneurie, sauraient d'autant moins rester sans spectateurs, que si elles ne recommencent pas une carrière finie, quelques-unes d'entre elles parviennent cependant à changer de maître. Ainsi Bergame milanaise par les gibelins, en passant aux Vénitiens par les guelfes, crée le « Chronicon guelfo-ghibellinum, » écrit avec le stylet de la guerre civile ; — Brescia l'imite et nous lègue Soldo, qui écrit en patois (1437-1468), et Malvezzi, qui éclaire ses anciennes révolutions à la lumière du nouvel incendie. — Quero, guelfe et Vénitien de tendance, nous apprend que Trévise repousse la domination quasi-longobarde de Padoue pour se donner à Venise (1375-1387). — Pulice « Fragmenta Anna-

lium patriæ » (1375-1387) jette un cri de détresse, quand Vicence tombe sous Padoue, son éternelle ennemie; et plus tard Pagliarini résume toutes les vicissitudes de sa patrie, quand la solution de la crise la joint à Venise. — On conçoit donc que Manetto parle de Pistoie, dont les partis sont indomptables; — que Ripalta écrive sur Plaisance, horriblement dévastée jusqu'à perdre tous ses habitants (1401-1463); — que Foligno, très-tourmentée à son tour, possède deux chroniques dont la seconde de Petruccio degli Unti finit avec « la très-bonne nouvelle » de l'assassinat du patriarche Vitelleschi, condottiere de l'Église; — enfin que Ast, sous le duc d'Orléans, trompe son activité déçue en répétant dans les vers d'Antoine Ventura l'histoire de ses guelfes et de ses gibelins, autrefois écrite par un autre Ventura qui avait uni le rôle de partisan à celui d'écrivain. La loi de l'histoire ne refuse la parole qu'aux villes perdues, comme Arezzo, qui cède son *Leonardo* à Florence, ou Pavie qui garde le silence qu'elle n'a jamais interrompu depuis la mort du royaume. — Sous le joug des rois napolitains, Aquila parle, mais c'est son droit. Née d'une insurrection guelfe, dans l'ère des deux sectes, aussi révolutionnaire et moderne que Pavie était réactionnaire et antique, toujours en doute, comme au jour de son origine, plusieurs fois bouleversée par la tourmente de la crise, chaque fois que les deux sectes prennent les armes à Naples ou à Palerme, ou à Rome, elle nous transmet ses battements de cœur, avec le poëte Buccio de Vittorino (1363-1382), avec Nicolas de Borbona, et avec un troisième anonyme qui écrit en dialecte aquilan comme ses deux prédécesseurs.

Dans l'époque de la décadence, les récits se multiplient sous l'influence de la France ou de l'Espagne;

pas une ville qui n'ait son historien ; les centres conquis, les États perdus depuis un siècle, trouvent des annalistes : nous sommes assaillis par une foule de narrations, en apparence rebelles à la loi qui leur impose le silence. Mais non : cette loi n'est que trop suivie ; il n'y a plus de chroniqueurs, leur temps est passé ; criarde et indiscrète, la presse pénètre dans tous les recoins, elle sollicite tous les oisifs, elle tente toutes les médiocrités, elle leur offre des collections de phrases classiques, d'élégances stéréotypées, de lieux communs à l'usage de toutes les joies, de toutes les douleurs, et nous ne rencontrons plus que des lettrés dont l'intarissable bavardage menace de rendre l'histoire impossible. La touche naïve, l'inimitable vétusté, la barbarie solennelle, les passions accentuées et l'intelligente sobriété de ces vieux chroniqueurs, qui ne prenaient leur plume éraillée que lorsque la violation des lois souveraines faisait crier tout un peuple, ces notations que le moyen âge seul avait pu faire pour compter les heures dans l'éternité chrétienne, ne sont compensées ni par le nombre des nouveaux écrits, ni même par les chefs-d'œuvre politiques dus à Machiavel ou à Constanzo. Ces nombreux écrits, ces chefs-d'œuvre n'offrent plus le caractère mystérieux de l'unicité qui faisait d'un pauvre moine ou d'un solitaire oublié le représentant unique de sa patrie, en présence de la postérité tout entière. Les histoires postérieures à l'invention de l'imprimerie sont des conversations écrites où les écrivains n'arrivent plus à reconquérir le privilége d'être seuls qu'à force de génie, en faisant oublier les innombrables murmures des écrivains inférieurs et la fastidieuse diligence des simples compilateurs. Chez les modernes, le dédain remplace

les vers qui dévoraient les écrits inutiles du moyen âge. Que si on entend tant de murmures au XVIe siècle, et si on voit plus d'écrits que les vers n'en peuvent dévorer, c'est que le grand navire de l'Italie se heurte soudain à un banc à fleur d'eau, et tous les passagers pâlissent en demandant au roi du ciel, à la sainte Vierge et aux âmes de leurs ancêtres quel mystérieux malheur les empêche de glisser sur les flots. Chacun d'eux rassemble sa famille, ramasse ses bagages, serre ses hardes, et c'est dans cette attitude de saisissement conservateur qu'ils arrivent jusqu'à nous, témoins solennels d'un désastre inattendu. Leur jugement sur ce désastre qu'ils racontent ou qu'ils s'expliquent en transportant le présent dans le passé, les sépare en deux catégories distinctes, suivant qu'ils se roidissent contre la double invasion de la France et de l'Espagne, ou qu'ils l'acceptent en se résignant à rester dans le fait de la restauration générale. Les premiers s'indignent, s'emportent, gémissent : ce sont les ennemis du pape, de l'empereur et des sectes, les partisans de l'impartialité quand même, les héros de la littérature italienne, Machiavel à leur tête. Mais ils se méprennent à chaque événement. Semblables aux ariens des premiers temps du royaume, ils tombent sans connaître la main qui les frappe et nous transmettent des chefs-d'œuvre sans remplir leur rôle d'historiens. L'abstraction gréco-romaine les aveugle, les condamne à ne rêver que tribuns, guerriers, patriciens, grands prêtres, et ils ne voient ni les sectaires qui reparaissent, ni le pape qui se relève, ni l'empereur qui étend la main sur l'Italie, ni l'influence guelfe des Français, ni l'influence gibeline de l'Espagne, indispensable en présence de l'Europe, pour préserver l'ancienne constitution, et pour

conserver les splendeurs des révolutions antérieures devenues des réactions. Au contraire, les écrivains plus vulgaires, moins savants, sont cependant plus instructifs que Nardi, Pitti et Machiavel. Tel fait social qui manque à d'illustres politiques se trouve chez Burigozzo, charcutier de Milan ; telle déroute, impossible à concevoir d'après les plus habiles, se transforme en un événement très-naturel dans des chroniques plébéiennes ; tel acte de perfidie, présenté comme une cause de chute, replacé sous son véritable jour, se montre comme l'acte d'un partisan qui a le droit de ne pas confondre les guelfes avec la France, ou les gibelins avec les *Sforza*. Les médiocrités triomphent, les hommes de génie ont tort, et c'est ainsi que la modernisation et la décadence marchent de pair dans la littérature comme dans la réalité. Les deux historiens de la fédération italienne, Guichardin et Giovio, résument enfin toutes les histoires municipales, à ce double point de vue de la nationalité classique en déroute, et de l'Église victorieuse et nécessaire. Le premier ne comprend de l'Italie que la ligue de 1484, de la civilisation que les seigneurs, des révolutions que les coups d'État, des républiques que les sénats, de la nation que ce peuple d'élite qui assiste à des comédies représentées en latin ou qui se nourrit de poésie grecque et de prose cicéronienne. Maître incomparable dans l'art d'analyser les intérêts de la vieille Italie ou la ruse des chefs, son histoire se réduit à une élégie glaciale et pleine de dépit plutôt que de douleur, en présence de tant de tentatives inutiles, soit pour maintenir les Sforza, soit pour défendre Venise, soit pour reproduire, à l'aide d'une conspiration, cette fédération impartiale qui avait causé la mort de Sixte IV. Mais ce qui échappe à l'Italien pom-

peux et guindé de Guichardin ne se dérobe pas à la prose latine avec laquelle Giovio semble célébrer à chaque période l'éternité de l'Eglise et des arts. Qu'on ne lui parle pas de la déroute de quelques tribuns malappris ou de quelque prince maladroit. Que lui importent les revers de cette ligue inaperçue de 1484, vantée à huis clos par quelques ministres déchus? A quelle époque les papes ont-ils été supérieurs à Léon X? Dans quel siècle le pacte de Charlemagne s'est-il présenté plus large en concessions, plus nécessaire à l'Eglise, plus utile à l'Italie, plus indulgent pour le génie, plus libéral pour les arts? Où en serait la nation que la France menace, que l'Allemagne outrage, que l'Espagne envahit, si elle n'obéissait au pontife, le seul homme devant qui tous les rois tombent à genoux? Où en seraient ces rationalistes eux-mêmes, ces athées politiques, ces philosophes incrédules, ces Machiavel, ces Guichardin forcés de vivre sur le sol italien, sous la protection de l'Eglise, sous le patronage personnel des pontifes, sous peine d'être brûlés ou, ce qui pis est, incompris ailleurs? Qu'on pleure donc, si l'on veut, mais sur les sept livres de périodes cicéronienne perdus par l'illustre historien, dans le sac de Rome, car aucune époque n'est exempte de malheurs; mais qu'on reconnaisse la grandeur éternelle de l'Eglise, qui ne cesse de rendre impossible aussi bien la conquête intérieure du royaume qu'une conquête extérieure partant de Vienne, de Paris ou de Madrid.

Tel est le témoignage des historiens sur la nation, tel est ce que nous avons toujours appelé le dire de la chronique; car il nous semblait lire toujours le même livre, toujours écrit de la main du destin, malgré la diversité des caractères, romains à Milan, gothi-

ques à Ravenne, liturgiques à Rome, athéniens à Florence, et sans cesse variées de feuillet en feuillet. Maintenant, si nous cherchons la part que chaque ville fournit à l'érudition historique des sept mille révolutions, nous trouvons encore que toute commune paye à Clio un tribut proportionné à ses forces. Ainsi les cités romaines, Milan, Venise, Bologne, etc., lui dédient les chroniques les plus nombreuses et les plus importantes, car elles ont été les centres du mouvement ; au contraire, les villes célèbres des temps des rois: Fermo, Camerino, Spoleti, Pavie, Vérone, Ivrée, Cividal, Lucques, ne parlent pas ou laissent à peine quelques souvenirs, car, loin de profiter des révolutions, elles en sont les victimes. Quelques villes chétives et souffreteuses présentent beaucoup de renseignements sur les localités des environs, parce qu'elles vivent d'alliances et de fédérations contre les diverses unités qui les menacent: de là Bénévent, la grande ennemie de Palerme, prête la plume de Falcone aux événements de Bari, d'Amalfi, de Naples, de toutes les villes sacrifiées par l'unité de Roger. Mont-Cassin réveille tous les échos de l'érudition comme une cloche d'alarme contre les diverses unifications de Bénévent, de Capoue et de Palerme. Ast, toujours aux prises avec Milan et avec Casal, nous donne toutes les scènes de la haute Italie, négligées par les chroniqueurs de Milan. Le «Chronicon Parmense» offre l'hospitalité à toutes les villes de sa fédération : Modène, Reggio, Vérone, les villes piémontaises, le Montferrat, Mantoue et Crémone. Plaisance parle presque toujours de toute l'Italie, à cause qu'elle flotte entre Rome et Milan. Dans le «Chronicon Estense,» Ferrare nous fait connaître les San-Bonifazio, Padoue, Bologne, toutes les villes guelfes des environs, surtout Reggio et Mo-

dène de son rayon. Césène, Pistoie, Pérouse, Padoue, Reggio, Forli, Agobbio, sont à leur tour des villes cancanières, et on dirait toujours à la fenêtre pour voir ce qui se passe au delà de leurs confins. Vicence ne peut se taire, et il faut que Maurisio, Ferreto et Pulice parlent sans cesse pour Vérone, en haine de Padoue; les historiens du grand interrègne Riccobaldo, Ferreto, Pippino, Mussato, et d'autres anonymes, appartiennent à Ferrare, à Bologne, à Vicence, à Padoue, à Plaisance. Florence nous fait comprendre les fédérations républicaines par le chef-d'œuvre de J. Villani, et celle des seigneurs par le beau livre de Poggio. Rome elle-même, en se dérobant au pontife, ne saurait vivre que d'alliances, et l'histoire de Rienzi multiplie les renseignements sur la Lombardie, sur Naples, sur la Toscane, et sa prétention à de vastes connaissances tranche tellement sur la naïveté de son patois que le lecteur ne peut s'empêcher de sourire.

C'est ainsi que les deux sectes, les républiques, les seigneurs, les unités, les fédérations se trouvent représentées à tous les points de vue; tout ce qui méritait d'être rappelé a été noté : on n'a livré à l'oubli que ce qui devait périr. Par une sorte de justice littéraire, dans un pays où il y avait par centaines des parlements, des sénats et des grands conseils de deux et parfois de quatre mille personnes, les pourparlers, les discussions, les plaidoiries se sont toutes perdues; nul n'éprouva le besoin de connaître dix ans plus tard ce qui avait été dit pour et contre une loi décrétée. Partout les chroniqueurs sont, en écrivant, dans la plus profonde conviction que chaque fait renferme en lui-même la supposition qu'on a tenté de le combattre par tous les moyens, et que toutefois il a été plus

fort que tous ses adversaires. Quelquefois, les souvenirs classiques semblent les engager à donner de plus amples explications, mais ils ne cèdent qu'à regret. « Que dirais-je ? *Quid plura ?* Che diroe? A quoi bon m'arrêter? » ce sont leurs phrases habituelles et ils passent outre, emportés par le courant. Où en serions-nous, grand Dieu, si nous possédions le trésor désespérant de sept mille révolutions, ces apocalypses, toujours régulièrement démenties au bout de quelques années, ces prophéties où Machiavel lui-même devenait ridicule, au milieu des rapides transformations qui, chaque jour, changeaient l'horizon, et enfin ces discours de tribuns, livrant au jeu de l'improvisation l'univers entier, toujours mis en question, à propos de la plus misérable affaire. Nous posséderions sept mille dites, redites et dédites, à multiplier par le nombre effréné des hableurs, des aventuriers de toutes conditions, des intrigants, des sectaires, des monarchiens, des républicains de toutes nuances, ce qu'on pourrait peut-être regretter pour confirmer d'un seul coup le néant de toute la littérature politique, qui nous obsède et qui livre à une déplorable démagogie les sciences les plus sacrées. Mais, au contraire, les discussions des principes nous restent : nous connaissons toutes les thèses de l'Eglise, toutes les réponses de l'empire, tous les moments solennels du progrès social, et nous les voyons éternisés dans les chefs-d'œuvre de la scolastique, dans les mémoires des théologiens, dans les archives de la papauté ou dans celles de l'empire.

La loi qui préside à l'apparition des chroniqueurs et les fait naître dans certaines villes, à des époques déterminées, tient aussi leur plume et leur impose l'élégance ou la sécheresse, la concision ou la diffusion, le latin

ou l'italien, l'italien ou le patois. Il est défendu à Florence d'être inélégante, parce que toute sa force est dans l'adresse et toute son adresse dans la fédération; il est défendu aux villes militaires de ne pas être barbares : c'est pourquoi, tandis que la fédération épiscopale des Normands s'anime et se colore, Naples, Amalfi, Bari, Gaëte, Salerne s'arrêtent à des indications rapides et brutales. Mais quand Naples devient la capitale des Angevins, elle produit des écrivains splendides comme sa démocratie plébéienne. Milan songe trop à refaire l'antique unité de Pavie, pour qu'il lui soit permis d'atteindre, par sa prose, au niveau de ses propres idées, et la destinée refuse obstinément l'éclat littéraire à ses écrivains d'ailleurs consciencieux. Même remarque sur Venise où l'on dirait que, après Dandolo, les écrivains visent à envahir l'Italie par un déluge de paroles. Les meilleures de leurs idées, noyées dans une inexorable vulgarité, se dissolvent dans une fastidieuse verbosité qui envahit et menace jusqu'aux détails de la statistique.

La vérité et la sincérité, ces qualités que la justice demande aux témoins, la loi de l'histoire les donne aux chroniqueurs appelés à déposer sur leur temps, en face de la postérité, et on les voit tous renfermés, malgré eux, dans l'intervalle confié à leur plume, sans qu'ils puissent en sortir. Les uns veulent commencer leur narration plus tôt, les autres se proposent de remonter jusqu'à l'origine du monde, mais la fatalité les parque dans leur période naturelle, hors de laquelle ils tombent dans des indications nulles, vagues, fabuleuses et souvent supprimées par les premiers copistes, de sorte qu'ils arrivent à nous dans leur intégrité historique, à l'instant même où ils se présentent mutilés. On ne conserve

que le bras, le visage, un fragment de la statue, parce que le reste n'existait pas et se confondait avec le bloc informe. Ainsi l'un n'annonce que la trahison des seigneurs, l'autre que la lutte des deux sectes; celui-ci que la lente ondulation des tyrans, celui-là que les batailles des mercenaires. Le chroniqueur de Rimini qui, avant d'entrer en matière, veut faire le savant, donne une vie de deux siècles à messire Parcitade, et les écrivains même de l'ère épiscopale ne parlent des rois que comme de mystérieux Pharaons submergés par la colère de Dieu.

Les erreurs des chroniques obéissent à leur tour à la loi de l'histoire, et ce sont des reflets colorés que le présent projette sur les nuages du passé, des ornements fantastiques par lesquels le moment actuel se donne une origine héroïque : en un mot, ce sont les accessoires du tableau destinés à faire ressortir les figures principales dont ils semblent le rayonnement. Que la famille d'Este renie son origine longobarde pour remonter à Bradamante ou à Caius, le grand citoyen; que les écrivains milanais donnent à leur ville des rois romains dans l'ère longobarde; que ceux des Sforza transforment en seigneurs les archevêques de l'ère épiscopale; que chaque chroniqueur falsifie ses devanciers pour être falsifié à son tour par son successeur; que Galvano, après avoir défiguré le récit longobard de Paul Diacre, se voie lui-même deux siècles plus tard défiguré par Cagnola; que Machiavel, enfin, efface les guelfes et les gibelins de l'origine de Florence et qu'il s'étonne de les voir reparaître comme des revenants à la fin de ses jours; tout écrivain n'en accomplit pas moins sa tâche, qui consiste à faire connaître ou la sainteté des évêques, ou les fureurs des deux sectes, ou l'impartia-

lité des seigneurs, ou la mauvaise foi de la crise militaire. Et, non-seulement chaque historien doit être tout entier à son époque, à ses fonctions, à sa mission, mais de plus, comme la muse de l'histoire exige qu'il reste sur son terroir, exclusivement chargé d'observer les événements de sa patrie, lorsque ses yeux cherchent d'autres événements au loin, il tombe dans de nouvelles illusions, et un mirage trompeur lui fait encore voir sa patrie dans les États où il est incompétent. L'admirable J. Villani, qui vit dans la république de Florence, ne voit que des républicains partout, et pour lui les seigneurs sont toujours des tyrans. Venise, incapable de comprendre les villes italiennes jusqu'à l'ère des seigneurs, absolument muette sur les vicissitudes de la terre ferme, devient tout à coup d'une précision merveilleuse, pendant la crise militaire, quand il s'agit d'acheter au rabais les villes en banqueroute. Aux écrivains de Vérone, de Padoue, de Trévise, de Vicence, de Brescia, les couleurs poétiques des dernières tragédies, aux Vénitiens, les supputations statistiques qui mettent à prix les têtes des Scala, des Carrare, des Benzoni et de tous les chefs hostiles de terre ferme.

Une longue série d'hommes prédestinés se détache en chantant de la morne procession des chroniqueurs, et ici une autre loi régit l'apparition des poëtes et confirme, par sa propre divergence, la loi des historiens. En effet, le poëte ne rappelle pas les faits dans leur vérité juridique et légale; ne suivant que la divine révélation du beau, partout où elle captive son regard, il brise la chaîne de Clio pour se dérober à la rude réalité et s'envoler dans tous les mondes possibles, soutenu par les déesses de la fiction. Qu'il mente, qu'il se trompe, qu'il invente des exploits imaginaires, des héros

impossibles, des régions surhumaines, pourvu qu'il émeuve, qu'il entraîne, qu'il séduise, tout lui est permis, et ses fables deviennent aussi sacrées que celles des religions. Où paraissent donc les poëtes? Est-ce dans les villes laborieuses du progrès, où les chroniques se multiplient avec les événements? Non; les grandes villes romaines n'ont presque pas de poëtes; Milan et la Lombardie se taisent, frappées de stérilité; les muses fuient l'unité dévastatrice des Visconti; Naples n'est pas moins malheureuse au Parnasse, où Apollon semble lui demander compte de la Sicile qu'elle stérilise; la Sicile à son tour n'inspire que les poëtes de son dialecte qui ne peuvent passer le détroit. Venise, qui se lève très-tard et qui arrive en conquérante plutôt qu'en amie, ne partage pas les lauriers de la littérature nationale; une malédiction mystérieuse pèse sur l'esprit envahisseur des centres romains, comme s'ils étaient génois. C'est la Toscane fédérale qui crée les grands poëtes de la nation; là naissent Dante, Pétrarque et Boccace, l'incomparable trinité de la littérature italienne: l'un surgit au moment où les deux sectes, animées par l'intelligence des tyrans, obligent tous les Italiens à fraterniser à travers les scènes d'un splendide incendie; les deux autres, au moment où le génie des seigneurs surpasse celui des tyrans et où la fraternisation se dessine plus lucide et plus dégagée des horreurs de la guerre. Ils naissent çà et là, à Florence, à Arezzo, à Certaldo, parce qu'aucun lieu n'est dégradé sur le sol des ligues et de l'équilibre général; ils errent loin de leur patrie, à Milan, à Naples, à Venise, à Rome, parce que, supérieurs à l'ambition des divers États où fourmillent des médiocrités unitaires, ils appartiennent à la nation et assistent, dans les grands centres, aux terribles labeurs

de la guerre avec le sublime désintéressement de l'art qui partage toutes les nobles douleurs et repousse tous les cupides soucis. Au reste, tous les trois proclament fédérale leur propre nationalité qui les élève au-dessus des municipes. Dante tonne contre l'unité de la monarchie française, qu'il dénonce violatrice de toutes les libertés, et qu'il voudrait voir étouffée sous le débordement fédéral de Bruges, de Gand, de Lille, et des villes germaniques coalisées avec la Bretagne, la Normandie et la Provence; son *Paradis*, son *Purgatoire*, son *Enfer* n'offrent d'autre unité que celle d'une pensée unique qui se contente d'une symétrie circulaire où des milliers de scènes historiques se développent librement. Pétrarque n'est-il pas l'ami de Rienzi, qui proposait le premier une diète? ne devient-il pas l'ennemi de ce même tribun, le jour où ses actions le révèlent traître et unitaire? Que dirons-nous de Boccace, si ce n'est qu'il transporte sa Toscane fédérale dans le monde pour nous faire divaguer avec la liberté du roman à travers mille Florence répétées à Naples, en Sicile, en Lunigiana, à Rome et dans toutes les régions? Son *Décameron* décalque et parodie la *Divine Comédie*, la profane, la ridiculise, la traîne dans d'abominables mares de boue. Mais quoique intervertie, l'épopée reste encore dans le moule de la ligue nationale. L'Arioste et le Tasse paraissent à Ferrare, l'un y arrive de Reggio, l'autre on ne sait d'où, et Ferrare, à cette époque, encore plus fédérale que Florence, en haine de Milan, de Venise et de Rome, les protége et leur sert de patrie adoptive, tandis qu'ils chantent leurs épopées en ennemis des Longobards, l'un pour nous lancer dans un océan d'interminables aventures où l'unité s'évanouit complétement, l'autre pour étaler à nos yeux la grande fédération des croisés, qui

délivrent Jérusalem et la rendent à la fraternité de l'Occident.

La philosophie suit une autre loi et paraît dans les villes qui ne sont ni celles des historiens ni celles des poëtes. Vouée au culte des vérités éternelles elle méprise les intérêts éphémères des révolutions, et frissonnante au contact des aveugles multitudes: elle trouverait à Milan les dires contradictoires des partis et une sagesse toute vulgaire, à Florence de stupides caprices et en définitive le bûcher. Elle imite donc ses deux types suprêmes de Platon à la cour de Denys et d'Aristote, maître d'Alexandre; elle demande le calme des régions royales, où les ronces croissent dans les rues et où elle est délivrée du spectacle fastidieux des émeutes, des partis, des révolutions, des déclamations tribunitiennes et de la puérile fatuité avec laquelle des chefs imprévoyants croient enfanter des événements inévitables. Le premier des philosophes italiens naît donc dans la misérable vallée d'Aosta, où saint Anselme détrône le Dieu barbare des rois pour proclamer le Dieu rationnel des évêques qu'il transmet à Descartes. Bientôt, dans le moment de la libre élection, Pavie et Ravenne, les deux villes les plus militaires contre la révolution romaine, donnent le jour, l'une à Lanfranc, l'autre à Damien, qui les premiers appliquent la dialectique aux nouvelles discussions sur le Dieu du progrès. Sous les consuls, la discussion redouble, et Novare, chétive ville piémontaise, produit Pierre Lombard, qui profane par ses investigations sacriléges toute la théologie épiscopale. Plus tard, l'Eglise a ses citoyens qui repoussent l'anarchie d'une raison mondaine, et voilà que la ville d'Assise, sur un rocher tient en échec la science tracassière de Paris; voilà son François dont

les élans troublent toutes les universités de l'Europe. Quand l'Église veut ensuite concilier et dominer ses deux castes de citoyens et de concitoyens, où prend-elle ses nouveaux docteurs ? Dans le château d'Aquino, patrie de saint Thomas, dans l'humble ville de Bagnorea, berceau de saint Bonaventure, et au pôle opposé du monde intellectuel, c'est encore dans un pitoyable château que l'averroïsme va choisir Pierre d'Abano, son premier disciple, que l'inquisition accuse deux fois et dont elle brûle le cadavre.

Dans les ères postérieures jamais la science ne s'écarte des villes royales. Gui Bonatti, astrologue qui se moque des miracles de son temps, naît à Forli, la cité la plus militaire de la Romagne ; Cecco d'Ascoli ne quitte sa patrie que pour se voir poursuivi dans la ville romaine de Bologne, et brûlé dans la ville encore plus romaine de Florence. Un autre averroïste nous arrive de Bagnuolo près de Reggio, pour railler la crédulité catholique et politique de Pétrarque ; la grande hérésie de l'Evangile éternel vient de Parme, et plus tard Jean Pico porte le défi à tous les dialecticiens de l'Europe du haut de sa place forte de Mirandola, nouvelle Assise philosophique qui donne aussi à la science un autre prince, Jean-François Pico. C'est comme ville militaire que Rome est la patrie d'*Égidius Colonna,* disciple de saint Thomas au service de Philippe le Bel, de Romano, successeur de saint Thomas dans l'Université de Paris, et de Laurent Valla, insurgé contre les vaines traditions de la scolastique avec l'élégance de Cicéron et les fureurs d'un gibelin. Mantoue, qui traverse la crise militaire sans révolution et avec une splendeur royale, nous offre Pomponat, grand fataliste, parfait incrédule, « solo per avventura perfetto, dit Speroni, » et révélateur

d'une nature aveugle soumise à la rotation magique des sphères, et plus étrangère à la rédemption catholique que la science des payens. Mais c'est dans l'isolement qu'il puise sa force, « di nessuna lingua sapeva dalla mantovana in fuori. » S'il avait vécu dans un grand centre, il aurait dû chercher l'utile, faire sensation, servir les partis, être de l'avis de tout le monde, en un mot renoncer à la solitude et à la science. Enfin, en plein XVI[e] siècle, c'est encore Pavie qui produit Cardano, le philosophe chez qui la bizarrerie, se joignant à la pénétration, nous annonce deux grandes vérités sous l'enveloppe étrange d'un éloge de Néron et de l'horoscope de Jésus-Christ.

Tandis que les génies les plus repliés sur eux-mêmes paraissent loin de la foule, hors des grandes routes, dans les localités solitaires et disgraciées, Milan, victime de ses agitations politiques, n'a personne à opposer à saint Anselme d'Aosta, à Pierre Lombard de Novare, à Pomponat de Mantoue, à Lanfranc et à Cardan de Pavie; au XII[e] et au XIII[e] siècle, Abano, Forli, Ascoli la surpassent, et jamais aucun de ses fils n'a rêvé le rôle de François d'Assise ou de Jean de Parme. D'ailleurs qui paraît à Venise? personne. Quelle misère à Naples! Quel silence à Palerme! Et la philosophie n'a-t-elle pas le droit de sourire en regardant les Florentins si hardis dans les arts et si prudents dans la science? Marsile Ficin, plus érudit qu'inventeur, ne suffit pas à déguiser tant de pauvreté au milieu de tant de poésie, et enfin les villes plus royales du Midi couvrent de confusion tous les centres avec les Calabres où surgit

Il Calabrese abbate Gioachino,
Di spirito profetico dotato.

avec Cosenza, patrie de Telese, premier à attaquer la vieille physique d'Aristote, avec Stilo, patrie de Campanella, fatidique précurseur du socialisme moderne, avec Nola, berceau de Bruno, l'intrépide devancier du panthéisme actuel. Partout, à Novare comme à Assise, à Aquino comme à Stilo, la tradition des rois fait taire les peuples, et c'est ainsi que les penseurs peuvent parler de l'humanité et jouir de la liberté de la solitude, la seule qui nous soit accordée sur la terre.

Nous avons cité les hommes qui sont l'orgueil de la nation et que le genre humain déclare immortels; mais les célébrités secondaires, en suivant exactement la même loi, nous permettent de la confirmer avec une rigueur arithmétique. Ainsi sur onze professeurs italiens admis dans l'Université de Paris pendant le XI[e] siècle; les villes royales en donnent sept, Denis de Saint-Sepolcro, Ferrico Cassinelli de Lucques, Carusio d'Urbin, Frassinello de Saint-Elpidio, Gherardi de Sienne, son homonyme de Bergame et Gregorio de Rimini, ville à double emploi et définitivement militaire. Les villes commerciales n'envoyaient à Paris que Alberti de Padoue, Gherardi et Aiquano de Bologne, et Baldi de Florence, et encore, en y regardant de près, on voit que les trois premiers devaient leur sort aux universités de Padoue et de Bologne, et le dernier à cette Florence qui a toujours produit des hommes incomparables dans l'art des voyages. Sur quatre théologiens gibelins qui combattent les papes au XIV[e] siècle, trois appartiennent aux villes royales : Ubertino de Casal, Bonagrazia de Bergame et Michele de Sienne; Marsiglio seul naît à Padoue, évidemment parce que l'Université l'emportait sur le sol. Enfin, cette Novare qui créait Pierre Lombard, ne produisait-elle pas presque en même temps

Landolfe, docteur de l'Université de Paris, et Campano, philosophe et mathématicien? Crémone, toujours allié de Pavie contre Milan, s'honorait de l'illustration des deux Gerardi. La misérable Lucques nous fournissait par Tholémée l'inestimable distinction entre les États libres et les Etats absolus. Solera, petit château près d'Ast, ville arienne, comptait parmi ses fils saint Bruno, le chartreux, dont les in-folio de théologie attestent la réflexion des localités militaires.

La philosophie ne hante les villes heureuses des seigneurs que lorsqu'elle devient quasi littéraire et quasi politique; elle déserte alors les villes royales, et si elle prend les formes légères de l'incrédulité averroïste, on la voit à Padoue, à Venise, à Ferrare; si elle rêve une philosophie platonicienne mêlée de religion, on la trouve à Florence; si elle descend dans les couvents pour y susciter des démagogues tonsurés à la manière de Bussolari ou de Jean de Vicence, Savonarola naît à Ferrare et prêche dans la ville de Fiorino, qui le brûle. Si enfin elle se confond avec la poésie ou si elle devient de la politique, on retombe dans la loi de la littérature chez les villes fédérales de la Toscane avec Dante, l'indocile disciple de saint Thomas, avec Pétrarque le consolateur classique des infortunés, et surtout avec Machiavel, le législateur fatal de toutes révolutions passées et à venir.

Que ne puis-je invoquer la muse qui révélait la colère d'Achille à Homère, les trois sphères à Dante et les fureurs de Roland à l'Arioste! elle seule pourrait me donner des ailes pour planer au milieu des statues et des tableaux où d'innombrables figures gardent sur leur physionomie les reflets éblouissants de sept mille révolutions. Mais il n'y a d'autres muses que celles que nous

apportons en naissant dans notre sein, et condamné à de prosaïques indications, je dirai que l'histoire idéale fait sa dernière apparition dans le ciel des artistes où l'on peut distinctement percevoir des yeux et recevoir par l'intraduisible commotion du beau ses époques fatales, ses personnages typiques et les labeurs subdivisés par lesquels elle arrive, comme l'échelle de Jacob, au Dieu de Léon X.

L'Italie du royaume n'avait que le sépulcral plein-cintre des églises hiératiques et des pierres entassées sur des pierres pour abriter ses soldats dans les châteaux : aux premières lueurs de la révolution épiscopale, d'énormes blocs de granit s'animent, s'agitent, se balancent dans les airs; par un nouvel enchantement dix jeunes filles soulèvent à Pise un poids que mille bœufs n'auraient pu traîner, et une cathédrale s'improvise à cintre refendu par des colonnettes, pour célébrer la victoire du consul Orlando sur les Sarrasins de Palerme. Quelques années plus tard, en 1060, un miracle d'économie politique s'ajoute à ce premier miracle de la mécanique, et on voit surgir en quinze jours les colonnes, les pilastres et les voûtes de Saint-Jean, grâce au tribut d'un denier sur les trente-quatre mille feux de la république épiscopale. Les Lucquois, jaloux des Pisans, construisent coup sur coup Saint-Martin et Saint-Alexandre. Pascal II consacre en 1106 le dôme de Parme. Plaisance, qui ne veut pas rester en arrière, achève le sien en 1122, l'an de la paix des investitures. Fiesole improvise sa cathédrale en 1028, Venise en 1043, Pistoie en 1100, Crémone en 1107, Modène en 1099, avec les débris d'un temple de Diane; Salerne doit son grand temple à Robert Guichard; Bari à son premier archevêque, déporté par le Catapan, tandis

qu'à la même époque Atrani étale ses portes de bronze.

Dans l'ère des consuls, pendant la guerre aux châteaux, au milieu des premières séditions intérieures, la fièvre des églises cesse peu à peu, la dévotion se fatigue des vieilles formes trop rustiques et inélégantes, et si cent mille combats microscopiques et isolés étouffent encore le nouvel élan, on voit cependant qu'il cherche de nouvelles issues, qu'il dédaigne l'ancienne architecture, qu'il court après le luxe de nouveaux ornements, préoccupé plutôt de l'extérieur que de l'intérieur des temples. Pise construit donc le clocher, le baptistère et le cimetière qu'elle ensable en 1228 avec la terre de Palestine; Lucques, sa rivale, confie à Guidetto la façade de Saint-Martin; deux grands baptistères surgissent l'un à Padoue, l'autre en marbre rouge de Vérone, à Parme; Padoue et Modène construisent le palais de la commune vers 1190; les antiques cathédrales ne continuent à paraître que dans les villes hors de route, à Ferrare, à Messine, à Torci; c'est le moment où l'on regarde d'un œil inquiet et mécontent les vieilles arcades, les symétries surannées, les statues informes et les peintures colossales et vulgaires de l'école byzantine. On dirait que les artistes, touchés du désaccord qui se révèle entre les formes antiques et leurs jeunes pensées, songent à chercher une nouvelle parure à la religion chrétienne.

Le jour des guelfes et des gibelins, cette parure est trouvée, et l'architecture bâtit des cathédrales fastueuses et dignes des deux sectes qui proclament le grand interrègne et des héros qui paraissent par milliers au tocsin d'une guerre universelle. Sienne, la « civitas Virginis, » élève sa splendide cathédrale, et son clocher de Saint-George par ses trente-huit fenêtres

rappelle les trente-huit bataillons sanois qui avaient battu les guelfes de Florence à Monteaperti. Florence construit Santa Croce, son dôme enchanteur et son baptistère aux portes miraculeuses. La cathédrale d'Orvieto surgit en commémoration du miracle guelfe de Bolsena, qui avait fait instituer la Fête-Dieu; d'autres cathédrales ornent Arezzo et Colle; Saint-Antonin embellit Padoue, et Parme lance son clocher dans les nuages. La religion transformée élève deux temples sur le rocher d'Assise, d'où la séraphique inspiration de saint François se répand impétueuse et croissante pendant le grand interrègne pour appeler les artistes à célébrer les prodiges de l'amour divin dans la seconde crucifixion des stigmates, sublime protestation contre l'effroyable progrès de la haine. Les beautés contagieuses de l'Eglise s'étendent aux édifices profanes, et les mêmes artistes qui étonnent les fidèles par leurs merveilles religieuses construisent le palais et l'enceinte de Florence, le palais des Neuf de Sienne, l'Hôtel-de-Ville et les fontaines de Viterbe, et une foule de tours élégantes, d'habitations fortifiées que la guerre inspire et détruit presque en même temps, comme si elle était insatiable de chefs-d'œuvre.

L'énigmatique architecture ne peut plus tenir dans ses lignes compassées; le génie des architectes dépasse la tâche muette d'ornementer des façades, et les mêmes hommes qui viennent de tracer des plans d'églises, de palais et de tours, emportés par la divine impatience de l'inspiration, prennent le pinceau d'une main, le ciseau de l'autre, et s'improvisent tout à coup peintres et sculpteurs. C'est ainsi que Lapo, Arnolfo, Agnolo, surtout Margheritone, détachent des arts nouveaux de la massive architecture qui les enveloppait; une atmosphère lumineuse et agitée de reflets enlève les surfaces

aux solides, les images aux objets; des mirages flottent dans les airs, et un jour le jugement dernier, le paradis et l'enfer viennent s'abattre ciselés sur la façade de la cathédrale d'Orcieto, un autre jour, le pontife régnant, Honorius IV, laisse son visage sur la statue du mausolée de saint Grégoire X. Benoît IX semble encore vivant dans la statue de son tombeau de Pérouse, et la tête d'argent de saint Donat d'Arezzo et celle de saint Zanobi de Florence montrent un nouveau prodige de l'art. Mais le plus grand des prodiges c'est l'apparition de la peinture moderne, qui recueille les plus poétiques images de l'époque et les rend sur des surfaces aplanies plus vivantes que le relief de la sculpture. Les figures informes, pitoyables, impossibles de l'école byzantine s'effacent devant les personnages que dessine la main intelligente de Cimabué, dont les têtes se font admirer par l'énergie, et les vieillards par la sublimité du caractère. Ses tableaux se développent par des conceptions historiques, et concordent avec les chroniques des tyrans où la masse anonyme et les courtes indications des temps antérieurs laissent passer des guerriers qui lèvent enfin leur visière, et des personnages qui déposent leur casque de fer. Au reste, les héros de Cimabué sont l'enfant Jésus, les anges du ciel et saint François d'Assise, qui flotte entre l'ange et l'enfant.

L'ère des seigneurs projette ses images malicieuses sur les arts: les Malatesta, les Pollenta, les Visconti, les Castracani, les Tarlati demandent de nouveaux chefs-d'œuvre, ni guelfes, ni gibelins, et les artistes répondent à l'attente en traduisant les progrès de la raison contre Dieu dans leurs surfaces colorées. Plus de formes hiératiques, plus de lignes mystérieusement traditionnelles. Giotto fait oublier Cimabué. Les mains roides, les pieds

en pointe, les yeux égarés que l'école byzantine avait laissés à ce dèrnier s'effacent des tableaux de son successeur au coloris harmonieux, aux têtes parlantes, aux draperies classiques; des maisons rouges, bleues, jaunes ou éclatantes de blancheur rattachent ses personnages à la réalité de la vie terrestre et civique, et on le dit le disciple de la nature, qui paraît en effet pour revendiquer ses droits au milieu des saints et des anges. Des allégories intelligentes, des figures saisissantes, des hommes qui boivent et vraiment altérés, des madones étonnées et alarmées en voyant l'ange Gabriel, de gros paysans florentins qui vont annoncer à Job que son bétail a péri, Farinata des Uberti, qui se montre au milieu des figures du Campo Santo de Pise, une foule de caprices d'une naïve évidence et indifférents au baptême, attestent que Giotto vient en aide aux seigneurs pour trahir le moyen âge. Buffalmacco, au terrible Caïn, Bruno, aux légendes qui sortent de la bouche des figures, Calandrino, à l'exemplaire naïveté, viennent des ateliers de Giotto, et tandis qu'ils multiplient les fresques, ils font irruption dans les *Contes* de Boccace, où leur bonne humeur communicative arrive jusqu'à nous sans jamais sortir de la perfection de l'art. Orcagna, qui voudrait copier la *Divine Comédie*, la parodie dans son *Jugement dernier*, où les élus sont ses amis, les réprouvés ses ennemis, des notaires, des huissiers qui l'ont poursuivi, des moines qu'il déteste, et l'un d'eux, hypocrite ermite, qui sort de son tombeau pour se glisser en tapinois dans les rangs des bienheureux, saisi par un ange, se voit obligé à garder ses grandes entrees aux portes de l'enfer. Des chevaliers de toutes es nations paraissent à la *Crucifixion* de Cavallini; des êtres immondes dans le tableau du duc d'Athènes de

Giottino, une séve ingouvernable, impertinente, circule dans toutes les productions de cette époque, où les chroniques de Padoue font parler les Carrara comme Hercule et Priam. Enfin la sculpture paye son tribut aux seigneurs en dressant le mausolée d'Ubertino d'Arezzo avec seize tableaux aux innombrables figurines éplorées; et en 1324, l'architecture élève à Florence le plus beau clocher de l'Italie.

En lisant les historiens de la peinture, pendant l'ère de la crise militaire, on dirait qu'ils se sont donné le mot d'ordre pour copier mot à mot les phrases dont les chroniqueurs se servent en rendant compte de l'inquiétude nouvelle des peuples jaloux de connaître le prix de revient des parlements, des républiques, des seigneuries, de la liberté et des tribuns, pour dresser le bilan général de l'Italie. Des problèmes de pot-au-feu et d'économie politique obsèdent l'esprit des grands peintres. Grand Dieu! se disent-ils, où loger cette myriade de figures écloses au soleil des seigneurs? Ces héros ne sont-ils pas aussi hauts que les maisons qu'on leur a louées au fond de la scène? Ce chevalier qui lève la main ne touche-t-il pas le sommet de la montagne qu'il porte sur son dos? Pourquoi ces deux hommes affectent-ils de courir l'un après l'autre? Ne sont-ils pas collés ensemble? ne faut-il pas donner à chacun sa quote-part d'espace et de lumière? De là Paolo Ucello se passionne pour la perspective; il sent la nécessité de liquider tant de situations impossibles, et l'amoindrissement des objets, disposés en fuite, lui sert à mesurer les distances. D'ailleurs, il se dit, comme Dieu : Il n'est pas bon que l'homme soit seul sur la terre, fût-il marié et il le met au milieu d'une foule d'animaux, en lâchant sur ses tableaux une série d'oiseaux qui lui donnent

leur nom. Voilà Noë qui entre dans l'arche, aux éclairs de la foudre, à la lueur des orages; voilà les arbres qui se brisent, un corbeau déchiquetant les yeux d'un cadavre, un enfant noyé dont le corps enflé d'eau forme un arc livide; deux chevaliers qui se combattent aveuglément sans songer à la mort qui les menace, un homme et une femme montés sur un buffle, qui bientôt va s'engloutir dans les flots; enfin Noë ouvre son arche, les oiseaux s'échappent, Dieu le regarde, la peinture se trouve réconciliée avec la nature, que Giotto n'avait comprise que dans l'homme, et qu'Ucello montre dans le théâtre même de l'humanité. — Mais est-il naturel, se demande Masaccio, que tant de figures restent toujours debout sur la pointe des pieds? Comment résisteraient-elles à un si cruel supplice? Masaccio les met d'aplomb, en même temps les penche, les plie, les fait mouvoir de toutes les manières, varie les raccourcis à l'infini, habille ses personnages avec des draperies souples, simples, naturelles; de sorte qu'on dit que les tableaux antérieurs étaient vrais, mais les siens animés comme la nature elle-même. Plus tard, Mantegna perfectionne les raccourcis; Gozzoli montre l'image de son siècle dans les portraits, les costumes, les harnais, les chevaux, et jusque dans les plus minutieux détails. Bref, les peintres logent, meublent, rendent sociales et bien portantes les mille images qui tombent de leur imagination sur les toiles. L'art de peindre à l'huile les accueille pour la première fois, en fixe les contours et les protége contre les asperités de la toile; et le Ghirlandajo, qui ajoute à la profondeur des perspectives par une économie bien entendue, supprime l'inutile ornement des franges d'or, dont les anciens surchargeaient les vêtements.

L'architecture imite la peinture, et les palais, les églises, les châteaux, les tours, les coupoles, les arcades, accomplissent leur évolution à l'imitation des seigneuries, traduisant en chiffres le luxe des appuis, la place qu'ils occupent, l'ornementation puérile de l'art gothique, son essor impossible et ses problématiques conquêtes sur la solidité de la base. Était-il juste que des statues fussent clouées en l'air avec un fer dans le dos? que de frêles murailles percées à jour par des fenêtres démesurées prétendissent soutenir seules des nefs gigantesques? Et qui trompait-on avec l'escamotage perpétuel des arcs-boutants, étais éternels, exposés à la pluie et aux intempéries pour blesser l'œil, détruire la perspective et compromettre l'édifice? A quoi bon tous ces détails perdus dans l'air, ces statues invisibles, ces bas-reliefs, ces dentelures indiscernables sur les hauteurs? Le bon sens, l'économie, la finance réclamaient une liquidation générale, à la vérité fort avancée par l'imitation de l'antique, et les formes gréco-romaines remplacèrent enfin les vieilles arabesques de granit, en mettant les édifices sur leurs véritables appuis intérieurs, où le travail de la force et de la pondération ne blesse pas l'œil et n'est pas blessé par les saisons. Une solidité fondée sur des ressorts occultes simplifie tous les frais de manutention, et les temples ainsi que les palais adoptent des ornements visibles et naturels puisés dans la nature de leur propre destination et dans une symétrie de colonnes et de formes qui se révèle d'emblée, sans donner les mystérieuses appréhensions de l'art gothique. D'ailleurs, Brunelleschi vient en aide aux constructeurs, avec l'invention de la louve et de nouvelles machines qui sont encore aux questions de statique comme la banque de Saint-George à celles de la

finance, et ses deux grandes constructions du palais Pitti et de la coupole de la cathédrale de Florence montrent aux deux points les plus opposés de l'architecture, l'une la beauté jaillissant toute seule de l'entassement massif et direct des pierres qui servent de base à l'édifice, l'autre la projection titanique et aérienne d'une voûte immense, sans appui apparent et en dépit de toutes les règles de la vieille architecture. Les Florentins disaient de Brunelleschi qu'il était fou, tant son plan semblait impossible avant l'exécution; mais le passant admire encore aujourd'hui cette sagesse créatrice qui renouvelait tout un art. Un dernier problème se présentait dans ce siècle de crise et de finance. L'art devait-il se reléguer dans l'église? Fallait-il le rendre inaccessible à la foule en dehors des palais? Pour en jouir, était-il nécessaire de devenir Mécène et d'être un seigneur? Non, répondit l'infatigable industrie; et des milliers de ciseleurs, d'ébénistes, de graveurs s'emparèrent des images, des tableaux, des reliefs de la sculpture et de toutes les apparitions multipliées par le pinceau et le ciseau des artistes, et dès lors le bois sculpté, les coffres peints, le papier imagé, les meubles rendus élégants, répandirent les révélations de l'art dans l'intimité de la vie domestique.

C'est ainsi que, à travers les stupides figures de l'ère judiciaire, le rayonnement guelfe et gibelin de Cimabué, la malice seigneuriale de Giotto, celle d'Orcagna qui trahit la Divine Comédie, et les évolutions mathématiques d'Ucello et de Brunelleschi, nous arrivons à l'époque unique des hommes de Léon X. La perspective, les couleurs, les maisons, les animaux, les raccourcis donnent aux tableaux le fond et l'animation des glaces de Venise dans les salles des festins, et Léonard

combine le calcul avec l'inspiration; Michel-Ange dédaigne les mesures artificielles, parce qu'il a, dit-il, le compas dans l'œil; Raphael enlève, par l'idéal de l'expression; le Titien par l'attrait d'une beauté entraînante; le Correggio par la perfection aérienne de ses anges et de ses amours, si légers qu'on retient le souffle de crainte qu'ils ne s'envolent; enfin Jules Romain, Cellini et d'autres artistes, suivis d'un nombreux cortége d'amis, de disciples, d'imitateurs, assurent à l'Italie, pour un temps indéfini, le privilége d'être la Grèce des modernes, en dépit de tous les bruits de l'Allemagne et de toutes les conquêtes de l'Espagne.

La statistique des peintres et le contingent apporté par les diverses villes à l'art italien confirment une dernière fois la géométrie des sept mille révolutions issues de la grande insurrection contre l'ancien royaume. Ainsi, l'an mil, point de tableaux, si ce n'est à Pesaro, à Fiesole, et dans d'autres villes militaires et royales. Les premiers essais italiens sont dus à Gui de Sienne, en 1221, à Bonaventure de Lucques, en 1235, à Margaritone d'Arezzo, antérieur à Cimabué, et les villes royales continuent de rester dépositaires de l'art du moyen âge. Mais avec le grand interrègne, les villes des poëtes deviennent au contraire les foyers des artistes, et Florence produit à elle seule autant de peintres, d'architectes et de sculpteurs que l'Italie tout entière. Cette fécondité fédérale est partagée par Pérouse, Agobbio, Fabriano, Camerino, et par une foule de villes où l'apparition des seigneurs ne manque jamais d'être fêtée par des chefs-d'œuvre corrélatifs à l'avénement de Giotto. Il paraît que c'est encore l'hostilité contre la fédération qui stérilise Naples et Milan, quoique cette même hostilité ne nuise nullement à Venise, où nous

voyons se réunir les grands peintres de Vérone, et de Bassano, comme s'ils adoptaient fraternellement la patrie du Titien. En général, rien de plus capricieux que le pinceau, et cependant il révèle encore les clairs-obscurs de la fédération, soit que ses initiés s'élèvent à Bologne au moment des Bentivoglio, soit que Mantoue donne l'hospitalité à Mantegna au sortir de la crise militaire, soit que l'école sanoise décline vers 1450, précisément parce que Florence, sa rivale, surpasse tout le monde, grâce à la seigneurie des Médicis et au génie de Michel-Ange.

ONZIÈME PARTIE.

L'ITALIE MODERNE.

Cosi ti dico che questi sacerdoti ed il clero son causa di tutti i peccati e di tutto il flagello d'Italia.

SAVONAROLA.

Non fu Nabucodonosor nè li Caldei ne altri che fecion tante cose in Israel, ma fu Iddio che li conduceva : cosi faranno ancora Francesi e gli altri barberi che hanno a venire.

LE MÊME.

CHAPITRE I.

L'ITALIE PENDANT LA RÉVOLUTION PROTESTANTE.

Le protestantisme proclamé en Allemagne par les ligues, — en Angleterre par le despotisme, — en Ecosse par les Puritains, — en Suède par Gustave Vasa, — et en Danemark par une réaction germanique. — La France copie la révolution en sens inverse avec la Saint-Barthélemy. — La Russie avec Ivan IV, fondateur des Strelitz, — et l'Italie avec le développement de ses gibelins appuyés par l'Espagne contre les provocations du parti guelfe et français. — Catastrophe des Guelfes dans la majorité des États. — Catastrophe opposée des gibelins dans la minorité des États où les Guelfes doivent régner. — Centralisation guelfe de Rome, sous Sixte-Quint. — Anciennes républiques sacrifiées à cette centralisation. — La révolution renouvelle la littérature avec le Tasse, — la peinture avec de nouveaux artistes, — et l'église avec les jésuites.

Ma tâche est finie. Je m'étais proposé de mesurer à l'équerre et au compas les sept mille révolutions d'Italie, et Charles-Quint a clos l'ère des révolutions ; l'antique fédération pontificale et impériale ne transmet plus ses impulsions périodiques à l'Europe. Je ne puis continuer l'histoire d'un mouvement qui a cessé ; si j'en parle encore, résigné à des époques ternes et arides pour arriver jusqu'à nous, ce n'est pas que la péninsule conserve le droit de captiver l'attention en restant une, spontanée, indépendante et complète dans ses confins ; ce n'est pas non plus pour céder à l'idée vulgaire de joindre le passé au présent, à la faveur de

cette unité factice que la géographie et la chronologie donnent toujours à tous les événements d'une nation : c'est pour confirmer le mécanisme du progrès que j'ai dévoilé, et pour montrer comment, appliqué à de nouvelles idées chez d'autres nations, il surpasse peu à peu le système pontifical et impérial qui avait fait la gloire de l'Europe. Jusqu'ici, l'Italie expliquait toutes les nations ; elle donnait à la France de Charlemagne le pouvoir temporel, séparé du pouvoir spirituel ; à la France de Hugues Capet l'idée des croisades ; à l'Espagne catholique l'inspiration qui dirigeait les trois mille combats contre les Maures ; au parlement anglais, à la diète germanique, au grand prince de Russie, aux paysans de la Suède, à toutes les nations les principes de leur progrès social. A partir de la restauration de Charles-Quint, elle reçoit, au contraire, son explication des autres nations : ce sont elles qui mettent en mouvement ses guelfes et ses gibelins, son pape, ses républiques, ses seigneurs, ses exilés devenus des bandits, et ses révolutionnaires devenus des criminels de lèse-majesté. Elle ne se comprend plus toute seule, ne se suffit plus, ne peut peut plus dominer ses pensées, ses symboles, ses richesses, au reste toujours fastueuses ; elle ne sait plus ni pourquoi Masaniello vient l'étonner avec son émeute de onze jours, ni pour quelle raison la riante Venise fait noyer cinq cents conspirateurs, en 1618, ni par quel caprice Naples et Milan repoussent tout-à-coup l'inquisition espagnole, quoique fanatiques de l'inquisition pontificale. Ses artistes, ses hérétiques, ses cardinaux, comme Bembo et Contarini ; ses physiciens, comme Galilée ; ses philosophes, comme Bruno ; ses peintres, comme les Carrache, n'offrent plus aucun sens, si on ne suit pas l'his-

toire idéale chez les nouveaux peuples qu'elle va agiter, en laissant l'Italie dans une nuit poétique sous des astres subalternes.

Le nouveau progrès de l'Europe, fatiguée des vaines pompes du siècle de Léon X, consiste à repousser l'antique unité du moyen âge, à sortir de l'enceinte des vieux temples et à étendre la fraternité humaine bien plus loin que la bénédiction du pape et les souvenirs de Rome. Partout le christianisme acquiert un sens inconnu aux anciennes révolutions d'Italie : tous les peuples demandent à Dieu une purification plus éthérée que celle obtenue par cette séparation des deux pouvoirs qui ôtait les armes aux prêtres et la moralité aux laïques. Bref, la nouvelle période idéale proclame une justice sans doute chrétienne, mais supérieure au pape et à l'empereur. Sans détruire le grand progrès qui avait inauguré le règne de la pensée pure, en présence du règne de la force, en accordant ainsi des droits illimités à la raison représentée par l'Église, et à l'Église représentée à son tour par un homme, on dédaigna cette distinction toute extérieure, grossière et trompeuse, on repoussa ce pouvoir, si faussement spirituel, fondé sur la donation de Charlemagne, et laissant le glaive à César, sa force à la loi, et tous les droits traditionnels aux puissances temporelles, on échappa au matérialisme de la papauté catholique, en proclamant la papauté de tout individu, une fois quitte avec la loi qui l'enchaîne temporellement à l'État.

Cette période varie chez les divers peuples, d'après les circonstances de la situation, de la tradition, de la monarchie ou de la république. Mais l'Allemagne, fédérale de tradition, et quasi républicaine dans sa diète, marche à la tête de l'insurrection avec Luther qui

répète le rôle d'Arminius contre les césars romains, ou des Saxons contre Charlemagne leur héritier. Il réclame ce pouvoir spirituel centralisé à Rome, en haine du genre humain, cette raison universelle foulée aux pieds par le pontife usurpateur de la place de Dieu; cette domination souveraine de la conscience que le tribunal de l'Église supprime au profit de ses arrêts; et tandis qu'il réunit ainsi le plus grand des pouvoirs pour le rendre, transformé, à tout homme de bonne foi qui se sent justifié au fond de son cœur, toute sa réformation montre les caractères de la fédération impériale et de la liberté germanique. Il prêche un affranchissement obstinément légal, tout attaché à la lettre de la loi, aux versets de la *Bible*, aux miracles, aux mystères les plus primitifs du christianisme. Sa logique, terrible de rigueur, plonge toujours dans le milieu surnaturel; le pape, les indulgences, la messe, la crosse, les surplis disparaissent avec le cortége des cardinaux; les âmes du purgatoire s'envolent au paradis ou en enfer, sans qu'aucun artifice puisse les retenir encore à la disposition des vivants, et cependant jamais la plus légère lueur de bon sens n'éclaire cet étrange dialectique où la raison reste enchaînée au fanatisme héréditaire du genre humain. Ne riez pas, ne pleurez pas, c'est par des grands-prêtres qu'on dirige les multitudes; pour elles, l'intelligence de Démocrite et d'Héraclite est lettre-close ou incompréhensible : et c'est ainsi que, soumise à l'absurdité de la foi, la réformation germanique arrive à la liberté la plus vaste qu'il fût alors possible de concevoir. Les monuments de l'idolâtrie catholique tombent dans toute l'Allemagne protestante; aucune statue, aucun chef-d'œuvre, aucune consécration de l'art ne protégent plus la supersti-

tion pontificale contre les nécessités vandaliques de la révolution; aucune élégance, aucune philosophie ne détourne les nouveaux apôtres de leur but; partout ils poussent aussi loin que possible la démolition du passé et le respect de la loi. C'est pourquoi ils adorent la *Bible* plus que jamais, mais ils méprisent plus que jamais le clergé; ils se révoltent contre Rome, mais pour transmettre à leurs princes le pouvoir spirituel; ils bravent tous les dangers, mais pour multiplier les ligues légitimes à Worms et Smalcalde; ils s'agitent, les torches incendiaires à la main, mais pour défendre leurs droits acquis, pour intéresser les nobles aux droits individuels de la conscience, pour écraser les émeutes des paysans, la démocratie anabaptiste, les mouvements fraternels, solidaires et inconsistants des plébéiens, et enfin pour respecter César comme ils respectent Jésus-Christ : car l'empereur a résisté aux pontifes et ne peut se confondre avec cette Église qui, tout en le constituant, reste éternellement en dehors de lui. — Que de variantes dans cette révolution, sans sortir du sol de l'Allemagne ! La lumière de Zwingle se lève sur les Suisses, au moment où leurs moines rustiques copiaient le miracle des stigmates, en torturant un tailleur, et ici encore c'est une nouvelle Helvétie qui se substitue douce, tolérante, éclairée, sans mystères théologiques, à la Suisse rude et grossière de Guillaume Tell et de la ligue primitive des Grütli qui garde la foi catholique. Dans les Pays-Bas, des phalanges d'héroïques citoyens usent la corde et la hache des bourreaux espagnols, et une ligue de villes libres paraît mi-partie de gueux de terre et de mer, les uns hostiles au catholicisme par politique, les autres par religion.

En sortant du territoire germanique, nous voyons

l'Allemagne à la tête du monde, avec la même influence jadis exercée par l'Italie. Toutes les régions que la domination des Romains n'avait pu atteindre ou garder, écoutent la voix de Luther qui se propage d'un État à l'autre à la faveur des partis opposants, sauf à triompher définitivement avec les partis régnants. Ainsi en Angleterre, pays de liberté, c'est le despote Henri VIII qui force son peuple à changer de religion. Cruel, pédant, lubrique et formaliste, cet ilote couronné envoie ses femmes à l'échafaud, étend ses proscriptions à des milliers de catholiques et fait fouiller des tombeaux scellés depuis des siècles, comme si les vivants ne suffisaient pas à ses colères. C'est avec une sorte de terreur mêlée de dégoût qu'on lit son histoire, et on conçoit à peine qu'il ait obtenu une obéissance aussi ponctuelle chez le peuple le plus fier de l'Europe. Cependant rien de plus naturel. L'Angleterre, pays libre et légal, ne pouvait entrer en révolution sans se livrer momentanément à une opposition despotique ; ses lords, spirituels et temporels, laissaient faire le monstre, car plus il était absolu et sanguinaire, plus il niait la suprématie romaine, et quand la révolution était accomplie dans les croyances, aux derniers jours d'Élisabeth, le despotisme s'évanouissait, les proscriptions cessaient, l'oscillation révolutionnaire disparaissait ; l'Angleterre, qui créait Bacon et Shakespeare, redevenait le pays des libertés, avec son anglicanisme, où toute l'antique hiérarchie catholique survivait, ne recevant que les modifications indispensables pour faire du roi le chef spirituel de l'Eglise nationale. — Dans la monarchie écossaise, la réformation se révèle, au contraire, républicaine, puritaine et tribunitienne, avec Knox qui refuse ses conseils à Marie Stuart éplorée à la vue de l'orage,

et bientôt renversée du trône de Sainte-Marguerite et de Saint-David Ier. C'est en vain qu'elle reste fidèle à l'ancienne alliance de la France; que les grâces, les muses, la dévotion s'obstinent à la défendre. Il faut qu'elle perde d'abord sa liberté et ensuite sa tête, quoique les Ecossais périssent du même coup le jour même du grand sacrifice qui les condamne à la cacophonie d'un gouvernement quasi-républicain d'accord avec les Anglais, à l'impossibilité de relever la grande égide de la monarchie absolue, et enfin à la nécessité de recevoir comme un bienfait la perfide donation d'Élisabeth qui les anéantit en appelant au trône de Londres le fils même de sa victime.

C'est une autre scène, dans les régions scandinaves, où les trois États de Danemark, de Suède et de Norvège se trouvaient englobés, grâce à une conquête qui avait donné le pouvoir souverain au roi unitaire de Copenhague et la servitude la plus humiliante aux deux royaumes traditionnellement libres de Suède et de Norvège. Stockolm voyait périr en un seul jour ses sénateurs, ses nobles, ses évêques livrés aux bourreaux, tandis que leurs domestiques étaient pendus au gibet tout bottés et éperonnés, sans savoir pourquoi, et qu'on exécutait par milliers les moines que l'abnégation démocratique rendait chers aux peuples. Mais Gustave Vasa s'évade de sa prison, transmet la secousse électrique de la liberté, et l'admirable race des paysans repousse en même temps le joug spirituel de Rome et le joug temporel de Copenhague. C'est ainsi que s'accomplit la phase opposante du protestantisme scandinave, et dans cette négation patriotique Gustave ne répand pas une goutte de sang; les historiens font observer qu'il cherche plutôt à persuader qu'à réprimer; en d'autres termes, il ne

règne pas encore, de sorte qu'il peut encore se soustraire à l'inexorable loi du progrès, toujours avide de victimes. Bientôt, le malheureux Erik, son fils, entend sonner l'heure des massacres; la classe souveraine des paysans l'appelle à foudroyer les nobles qui l'entourent et sa propre famille qui revient aux catholiques. Il frémit alors, sa raison s'égare; on l'appelle le fou: et c'est ici que commence cette étrange folie des Vasa voués, par leur destinée, à la torture exceptionnelle d'être despotes par nécessité et sanguinaires par humanité. En effet, en 1567, Erik ordonne le massacre de l'aristocratie, et loin de plaindre ses victimes c'est lui qu'il faut plaindre. Ecoutez son gémissement qui arrive jusqu'à nous, avec ces mots écrits de sa main: « infelicissimus annus « Erici regis; » voyez le pauvre fou aux pieds de ses victimes qu'il ne peut épargner; voyez-le à genoux devant son frère que la raison d'Etat cloue dans une prison; voyez-le quand il donne l'ordre du massacre, en s'enfuyant dans les forêts comme le roi impie de la *Bible*; voyez-le de retour, quand il prodigue les faveurs aux familles qu'il a frappées, quand il livre son ministre Peterson, surtout quand il étrangle son médecin qui lui refuse les moyens de se tuer! Comment ne pas reconnaître le sceau du destin sur le front des Vasa?

Mais le bien de la Suède est un désastre pour le Danemark dépossédé de Stockolm, menacé en Norvège et attaqué par les provinces germaniques du Slesvig et du Holstein. Aussi le roi Christian II s'efforce de continuer la vieille tradition monarchique, despotique et unitaire de Copenhague; nourri chez un bourgeois de la ville, par son père qui le veut plébéien, amant de la fille d'une aubergiste, toujours conseillé par la mère de sa maîtresse qui fait trembler les grands et les oblige à faire anti-

chambre, de grand matin, dans la rue, par les froids les plus rigoureux de l'hiver, il prend les serfs sous sa protection, Charles-Quint pour modèle, le catholicisme pour base, et il veut règner par l'amour en Danemark, et par la terreur en Suède et en Norvége. Mais il ne peut tenir dans cette horrible contradiction qui le rend un Néron à Stockolm et un Titus à Copenhague : le protestantisme refuse d'accepter son absolutisme démagogique ; le catholicisme ne peut le protéger ni contre l'insurrection de Gustave Vasa, ni contre l'agitation de l'Allemagne ; et après avoir conquis la réputation d'un monstre, il tombe comme Marie Stuart, et sa patrie déchoit à jamais. Mais il faut l'enchaîner dans sa prison, le murer pendant douze ans dans la tour de Sonderbourg, le garder dans les fers pendant les derniers vingt-sept ans de sa vie : car les serfs le regrettent, le Néron du nord est idolâtré par les plébéiens de l'antique capitale de la Gothie, et son rival, *Frédéric Holstein*, ne règne qu'en chef d'un fédéralisme dissolvant, en allié de l'Allemagne et de la Suède, en ami de tous les ennemis de la patrie, en protecteur des nobles auxquels, dès le premier jour, il rend le droit de vie et de mort sur la classe des paysans. Son successeur, Christian III, loyal, humain, le meilleur des princes, le monarque le plus respectueux pour les formes républicaines, ne parvient à s'imposer qu'après une longue guerre où le royaume faillit succomber à Lubeck ; la capitale ne l'accepte qu'après une résistance désespérée, et, en achevant la révolution protestante il confirme l'éternelle déchéance du Danemark à moitié désarmé devant le double fédéralisme germanique et scandinave.

Cependant cette période idéale de la révolution reli-

gieuse que les peuples du nord se reflètent de l'un à l'autre, comme une image divine que des milliers de glaces multiplient, ne reste pas dans le nord, réduite à une protestation contre le centre de Rome. Tous les peuples sont solidaires dans l'Europe de l'an mil. Le parti régnant, chez les uns, est opposant chez les autres : un seul État révolutionné propage la révolution dans tous les États; et si, dans une moitié de l'Allemagne, la réformation triomphe par la dialectique de Luther, en Suisse par le bon sens de Zwingle, en Hollande par la politique de Guillaume, en Angleterre par la férocité de Henri VIII, en Écosse par le ton rogue de Knox, en Suède par le patriotisme de Vasa, en Danemark par la loyauté des princes de Holstein, dans les royaumes latins ou romains le même mouvement se reproduit, en sens inverse et ici encore tous les peuples s'avancent en réformant les anciennes doctrines de la théocratie romaine. Ils délimitent l'ancienne suprématie de l'Église; l'Espagne force le pape à convoquer un concile dont elle combat les dernières sessions; l'empereur transige avec les protestants, ses sujets, pour obtenir des secours contre les Turcs; la France, jalouse de l'Espagne et de l'Empire, s'allie avec les musulmans, et même avec les hérétiques, en dépit de l'Eglise. Vaincue dans le nord, la théocratie se dissipe ou se transforme peu à peu, dans les régions du midi : elles restent catholiques; mais ces paysans, que nous avons vu immolés par Luther à la noblesse allemande et que les armées aristocratiques exterminaient au nombre de 20,000, ces serfs que le protestantisme danois sacrifiait à la confession d'Augsbourg, cette démagogie de plébéiens solidaires, que la réformation germanique supprimait à jamais comme un principe

anarchique, ces séditions démocratiques qui fermentaient au-dessous de la révolution générale obstinée à s'arrêter dans ses limites individuelles, légales et fédérales, créent tout à coup un nouveau mouvement despotique et social qui s'élève au niveau des innovations luthériennes, quoiqu'il les prenne au rebours. Le catholicisme s'empare donc de la fraternité évangélique que les protestants compromettent, de l'autorité qu'ils perdent en cherchant la liberté, de l'interprétation sociale, solidaire et vivante de la Bible, qu'ils enchaînent à l'autorité d'un prince ou aux folies d'une méditation stérilement solitaire; et toutes les nations fidèles à Rome se renouvellent, opposant des régicides au servilisme protestant, des peuples fraternels à l'aristocratie germanique, les aspirations religieuses d'un art éblouissant, d'une science sans limites, et d'une religion de niveleurs, à la choquante désolation d'un culte sans images et d'une discussion contristée par les barbarismes de la foi. Aux protestants, les savantes élucubrations sur la Bible, le respect des lois, des versets, des cantiques, une divinité inaccessible, de mornes réunions où tout individu reste étranger au genre humain, dans la citadelle de son moi; aucun catholique n'envie cette liberté incapable d'égaler Cardano et Galilée, de continuer Raphaël et Michel-Ange, de tendre une main généreuse aux indigents, aux plébéiens, aux parias de la société politique, aux orphelins que la loi oublie, à ces ignorances désespérées, et à ces douleurs inexprimables, sans asiles, dès que l'homme ne trouve plus devant lui les couvents, associations éternellement consacrées à la fraternité universelle. C'était bien la peine de nier la messe, le purgatoire, la réversibilité des œuvres, et de bri-

ser des statues et des tableaux inoffensifs, pour s'isoler de ses semblables et tomber d'ailleurs en extase devant les contes d'Eve, de Ruth ou de Judith ! Ne valait-il pas mieux fermer la Bible et renoncer aux hardiesses individuelles accordées sous la condition d'un judaïsme où l'aveugle lettre de la loi est imposée par des rois pontifes ? Au moins, la parole vivante du pontife-roi est toujours de son temps, se renouvelle sans cesse, et quand elle admet une vérité nouvelle, elle en fait d'emblée la vérité de toutes les nations.

C'est pourquoi, fière et hautaine, l'Espagne garde le feu sacré de l'inquisition, malgré les clameurs du Nord : chez elle la réformation c'est l'expulsion des Mauresques prêts à dissoudre le royaume, la destruction des fueros d'Aragon, folles garanties pour l'insolence des grands, le développement de la centralisation madrilène qui anéantit le pouvoir des nobles ; en un mot, l'organisation de cet admirable despotisme qui construit l'Escuriale et inspire les mystères de Calderon et les quinze cents drames de Lope de Vega. Les couleurs sombres, la mine patibulaire de Philippe II ne portent l'épouvante chez les ennemis intérieurs et extérieurs que pour mieux faire ressortir le rayonnement rapide et féerique des Espagnes dignes de Pizarre, mais aussi dignes de Las Casas.—Le Portugal poursuit à son tour sa route, fidèle à l'autorité romaine, et en 1540 ses navires arrivent à Macao. — La France accomplit sa réformation la nuit de la Saint-Barthélemy par le massacre de 70,000 huguenots. On frémit devant cet effroyable guet-apens : on voudrait lui refuser le nom de progrès et de révolution ; le catholicisme lui-même détourne aujourd'hui le regard de cette infamie, ordonnée par Charles IX et dirigée par Catherine de Médicis.

Mais c'est l'acte le plus rationnel, le plus logique, le plus français du XVIe siècle, c'est la destruction de la féodalité qui se ranimait, des communes qui se relevaient, des antiques libertés si funestes à la nation, des huguenots qui formaient une fédération républicaine, de leur chef Coligny que Catherine appelait le second roi et qui s'alliait aux Allemands, aux Belges, aux Hollandais, aux Anglais et à tous les ennemis de la patrie et du despotisme capétien. La Saint-Barthélemy confirmait l'ancien massacre des Albigeois, la confiscation de la Provence, les usurpations de saint Louis, le travail unitaire de Louis XI. Provoquée par l'arrogante duperie des calvinistes, et par leur chef qui dressait le bûcher de Servet, elle était en germe dans leurs propres doctrines qui faisaient de Dieu un despote si absolu, et de l'univers une monarchie si asservie que, en triomphant, ils auraient détruit la notion même de la liberté sur la terre. Aussi, à l'intérieur, la population de Paris poussait à ce massacre, qui devait être la condition première de son développement ultérieur, et à l'étranger, toutes les nations catholiques, depuis Venise jusqu'à Madrid, admiraient cet incomparable coup d'Etat de la révolution française. Puisque la libre Angleterre débutait, dans la voie de la révolution, par le despotisme momentané des Tudor, il était juste de la justice de l'histoire que la France monarchique débutât, au contraire, par une quasi-république provisoire de calvinistes, pour revenir enfin à la monarchie, régénérée par la démocratie de la Saint-Barthélemy.

En Bavière, en Autriche, dans les Etats catholiques de l'Allemagne, le phénomène de la France se reproduit, mitigé ou atrophié par la liberté germanique. Dans les villes libres et romaines, comme Trèves et

Cologne, la réformation sert également de provocation, pour renouveler le catholicisme, et les régions les moins heureuses échappent seules aux massacres alternés. Ainsi, la Pologne, qui demeure en même temps catholique et tolérante, déchoit et nomme un Valois, le lendemain de la Saint-Barthélemy, comme pour envier l'effroyable bonheur de la France. La Hongrie favorise au contraire de folles et inutiles atrocités avec ses nobles, qui égorgent d'abord quarante mille paysans insurgés pour devenir ensuite protestants, les uns avec Luther, les autres avec Calvin. Mais la Russie s'écarte dédaigneusement de la confuse anarchie de Varsovie et de Bude, et au rebours de ces deux royaumes ennemis, le czar Ivan IV le terrible nous présente, quoique schismatique, les traits défigurés de Luther. Touché par l'incendie de Moscou, qu'il prend pour un avertissement du ciel, il se voue au bonheur spirituel et temporel de son peuple; sa forteresse devient un monastère où il officie tous les jours, en frappant le sol de sa tête; à table, il se constitue lecteur, ne dîne que le dernier, et il renouvelle son empire en fondant la milice religieuse des Strelitz. Tendre, fantasque, dévot et atroce, d'une férocité qui surpasse les scènes les plus désolées de son épouvantable patrie, l'histoire de son règne semble un conte où la vérité et l'impossible se tiennent sans cesse par le funeste mystère de notre misérable nature. Des familles entières précipitées dans les eaux à Novogorod; douze mille propriétaires dépossédés d'un coup pour doter les Strelitz; des malheureux pendus, empalés par milliers; d'innombrables femmes enlevées à leurs familles et déshonorées par le libertinage des courtisans; l'entourage même du czar soumis à de tragiques épreuves : des saturnales d'enfer où l'empereur s'amuse à pousser son

cheval au milieu des femmes et des vieillards, et où la cour se donne le divertissement de lâcher des ours sur la population ; une terreur continuelle et illimitée, une déraison systématique et si violente que, au moment d'un supplice de trois cents boyards, le peuple de Moscou se réfugie dans ses caves et n'assiste à l'exécution que traîné de vive force en présence des victimes, voilà comment se reforme l'ancien schisme des Russes, et comment se confirme la fatale loi qui condamne la grande patrie des Slaves à se régénérer par des monstres. D'ailleurs Ivan ne s'appartient point, une fureur sacrée le transporte ; dans l'un de ses accès, il tue son fils qu'il pleure aussitôt que le délire cesse de l'élever à l'état de Dieu ou de monstre ; et il est adoré, idolâtré, et justement regretté quand il meurt : car la Russie lui doit ses plus grandes armées, des conquêtes en Sibérie, le renouvellement du Code, l'anéantissement de l'ancienne prépondérance des boyards, les premières limites imposées à l'avidité du clergé, et un grand nombre de villes déclarées propriété du czar, c'est-à-dire affranchies. Même en présence de la vérité absolue, telle que la conçoivent les philosophes, en dépit de l'inconsistance éternelle de tous les phénomènes de la vie, Ivan n'était pas plus coupable que Charles IX, et son peuple pouvait l'estimer plus que Henri VIII d'Angleterre : en effet, la mort de sa première femme le laissait inconsolable, et il choisissait sa nouvelle épouse en roi de la plèbe, parmi les douze mille plus belles filles de la patrie explorée par ses officiers.

Cette anarchie effrénée qui passait autrefois de Sienne à Florence, de Rome à Ravenne, de Pavie à Milan, renouvelait toute l'Europe par une série variée de dévastations et de massacres héroïques d'Edimbourg à Madrid,

de Paris à Moscou. Autrefois, les places les plus rougies de sang désignaient les villes les plus avancées ; et maintenant nous devons nous incliner devant l'Angleterre et la France, devant la Russie et la Suède, tandis que les peuples sans scandales restent encore voués à l'obscurité politique et morale. Que dirons-nous donc de l'Italie? quelle place occupe-t-elle au milieu de cette transfiguration de l'Europe catholique ou protestante ? Sous le patronage cosmopolite de l'Espagne, elle ne reste à la tête du monde catholique que parce que son pontife dirige la moitié des carnages de l'Europe. Mais les idées de la réformation ne peuvent l'atteindre. A peine s'y hasardent-elles dans les régions militaires alpestres, ingrates : Ochino, Rangoni, Celso, les Socini naissent à Sienne hors de route; Vergerio à Capo d'Istria; Paleario dans la campagne de Rome; Locarno, au fond du lac Majeur, abrite quelques dissidents; les Calabres nourrissent quelques peuplades de Vaudois, échappées à l'extermination de leur ancienne hérésie, et maintenant ranimées par l'hérésie nouvelle dont ils entendent confusément le bruit. Partout le protestantisme italien n'est qu'une idée latente, une conspiration inconnue; à Ferrare, il se réduit à un mystère de cour; nulle part, il n'arrive au scandale d'une profession de foi, et après avoir prononcé çà et là quelques discours émouvants, ses plus illustres docteurs restent muets, au moment de proférer le grand mot qui les sépare de Rome : c'est à Genève qu'ils se déclarent. Quelques victimes noyées à Venise, quelques centaines de captifs dans les prisons de Rome, le massacre des Vaudois dans les Calabres, en tout, huit cents émigrés : voilà les faibles efforts de la réformation, voilà aussi l'infériorité de la nation, que le fer de l'opposition pro-

testante n'oblige pas à éprouver les douleurs créatrices de la colère. L'Italie se borne donc à devenir toujours plus gibeline et espagnole, en écrasant l'opposition guelfe et française.

Que les gibelins dussent régner en Italie, comme les guelfes en France, en Pologne ou à Vienne, rien n'est plus évident. La restauration de 1530 leur avait donné la majorité dans tous les États de la fédération : à Milan, qui représentait l'ancien royaume d'Alboin; à Naples et à Palerme, capitales du nouveau royaume des Normands; à Florence, où le duc n'aurait pu se détacher de Madrid et de Vienne sans voir reparaître la république de Savonarola et l'insurrection guelfe et française de toutes les villes toscanes. Lucques tenait de l'empire sa longévité, Gênes de l'Espagne la prospérité éclatante de sa marine; les gouvernements de Mantoue, d'Urbin, de Montferrat puisaient à leur tour leur stabilité dans la tradition impériale. Au contraire, la minorité guelfe et opposante comptait à peine dans ses rangs le saint-siége toujours désarmé, Venise hors de route, Ferrare ville militaire, quelques cités royales, quelques châteaux forts, comme Sienne ou Mirandola, et la Savoie, contradictoire dans toutes ses alliances. Or, cette minorité attaque le protectorat espagnol comme le calvinisme attaquait la royauté française; l'envie de régner lui fit accueillir les pensées les plus téméraires. Mais, prédestinée à se faire battre, elle provoqua l'élan gibelin et lui fournit cette moisson de victimes, de dupes et de martyrs qu'aucun siècle ne peut se dispenser d'immoler à la cause du progrès. Comment aurait-elle pu triompher? Son plan l'aurait conduite à soumettre Milan à Turin, Florence à Sienne, Naples à Gaëte ou à Fondi, ou à Salerne, toutes les capitales aux plus vilaines forteresses

des Alpes ou des Apennins confiées à des barons, à des exilés ou à des brigands. Donnez gain de cause aux Sanseverino, aux Strozzi, aux Trivulzio, aux Fieschi, aux Pico, vous dissolvez tous les États, et vous amenez les Musulmans en Italie. Si leur hardiesse semble les élever par instants au-dessus du catholicisme, et si l'idée même de tendre la main à Mahomet suppose une indépendance arienne ou socinienne, par compensation ils soutiennent le pape et tous les préjugés de la vieille Eglise contre l'Espagne. S'ils peuvent compter sur le secours de la France, en récompense ils se trouvent eux-mêmes à la merci de cette puissance qui appuie tantôt le pape, tantôt le prophète, aujourd'hui les protestants, demain les catholiques, à Sienne les républicains, et sur les côtes du Midi, l'invasion du sultan. Enfin, si la France s'efforce de chasser les Espagnols de l'Italie, variable, fantasque, tout ensemble absolue et mobile, toujours unitaire et antipathique à la fédération italienne, elle n'essuie que des échecs en Piémont, où elle doit renoncer aux conquêtes de François Ier; à Sienne, où Montluc appelle inutilement tous les diables à son secours; dans les Etats romains, où le duc de Guise invoque en pure perte tous les saints du paradis, et dans le royaume de Naples où personne ne le seconde. C'est le duc d'Albe qui triomphe, et cet homme, dont le nom seul fait dresser les cheveux d'épouvante dans les Flandres, défend la cause du progrès en Italie, puisque, en combattant les Français dans les États romains, il y combat le plus abominable des pontifes, depuis Alexandre VI des Borgia, et la théorie de la théocratie illimitée, avec le droit d'intrusion armée dans les affaires civiles.

Dans chaque Etat, les Espagnols et les gibelins se

développent donc en écrasant le parti guelfe ou français. Ainsi, à Naples, la révolution s'accomplit par la vice-royauté hispanique et gibeline de Toledo qui étend la capitale, en augmente les habitants, l'embellit de fontaines, la pave, en trace la rue qui garde encore son nom, et l'assainit en desséchant les marais des environs; de sorte que, désormais, le soleil n'a plus de miasmes pour l'heureux Napolitain. Les juifs partent en masse comme les Mauresques de Madrid; le paternel Mont-de-Piété remplace le hideux secours de l'usure israélitique, et la noblesse, que le centre réprime avec plus de force que jamais, ne peut plus renouveler les anciennes séditions. Le duc d'Albe protége l'intégrité du royaume que Paul IV et le duc de Guise voulaient démembrer; les Napolitains, mêlés aux Espagnols, arrivent victorieux jusqu'à Tivoli, comme aux beaux jours de la famille de Hohenstauffen, et, sous la vice-royauté d'Alcala, on combat ouvertement les évêques et les moines que le concile de Trente et la bulle *In cæna Domini* enhardissent jusqu'à réclamer d'absurdes juridictions déniées depuis la première origine du royaume.

La Sicile reste la grande municipalité du Midi, avec ses franchises innombrables, son grand conseil ou parlement aux trois bras du clergé, des barons et du peuple, le droit de faire la guerre et la paix et celui de soumettre le vice-roi espagnol au jugement du Sindacato, comme s'il était un podestat annuel. L'influence espagnole se propage dans l'île pour le bonheur du peuple, dont elle protége les droits contre la noblesse et le clergé. Le bras du peuple appuie les ordres du roi, et les guelfes des deux bras rétrogrades, toujours vaincus, sont réduits à des intrigues stériles, à de pitoyables

escroqueries, à des jalousies provinciales qui ne pourraient triompher sans renverser Palerme et plonger l'île dans une guerre sans issue.

A la mort du dernier des Sforza et du bâtard de Louis le More, empoisonné à Florence, Milan devient, avec la Lombardie, le troisième Etat de l'Espagne, et là aussi le gouverneur espagnol défend au clergé de prêcher aux multitudes les doctrines de la vieille théocratie; il ne lui laisse que la faculté d'être utile à la patrie, en multipliant, avec une ingénieuse fécondité, les moyens de soulager les infortunes et en accueillant quelques rayons de lumière au milieu de ses propres ténèbres. Quant aux nobles du vieux temps, quoiqu'ils se mêlent à des bandits et qu'ils s'entourent de bravi, c'est-à-dire d'hommes moitié sicaires, moitié spadassins, leur opposition condamnée à de misérables exploits de campagne, ou à des esclandres de brigands contre les troupes royales, disparaît peu à peu étouffée par la force de la civilisation.

C'est par la famille des Médicis que la religion gibeline se propage dans l'artistique Toscane. Plébéien, libertin, impudent, Alexandre des Médicis commence par profaner la tradition des dévots qui avaient proclamé Jésus-Christ chef de la république florentine. Quand il tombe sous le poignard de Lorenzino, ce Brutus des orgies, n'a pas plus de succès que Savonarola le Brutus de l'ascétisme. Le peuple reste indifférent au régicide; le cardinal Cibo maintient les droits de la dynastie; le condottiere Vitelli déclare qu'il ne rendra la forteresse qu'à un vassal de l'empereur; le grand historien Guicciardini s'adresse à l'assemblée pour lui rappeler de sa parole pleine de sagesse et de lumière, qu'en proclamant la république ils seront

écrasés par l'Espagne et perdront la domination de la Toscane, et Côme des Médicis, nommé duc, étouffe l'anarchie avant qu'elle puisse se propager. Sous lui, les villes subalternes obéissent; la féroce Pistoie plie le genou; ses guelfes eux-mêmes doivent bénir le nouveau duc, car, à la mort d'Alexandre, ils avaient dû sauter du haut des remparts pour fuir la mort qui, d'ailleurs, les poursuivait dans la campagne. A Cavinana, le commissaire florentin n'avait pu les arracher au massacre, et, dans une nouvelle lutte entre les Bracciolini et les Brunozzi, les derniers avaient tous succombé. Enfin Sienne, devenue guelfe par nécessité, et française par désespoir, se trouve dans l'impossibilité de garder son indépendance militaire qui tenait en échec les descendants de Fiorino. En vain, aux approches de la mort surpasse-t-elle son antique héroïsme; en vain étonne-t-elle la Toscane et Montluc chargé de la défendre; en vain trois mille femmes prennent les armes sous les ordres du général français; en vain l'avarice espagnole et l'avidité pontificale veulent un instant s'emparer de la plus belle agonisante qu'eût vu le ciel de la Toscane. Sienne tombe sous Florence; l'odieux maître de Santa-Fiora, qu'elle avait combattu pendant des siècles, la garrotte au nom de Côme; trente-quatre mille de ses habitants se condamnent à l'exil, plutôt que de rester les muets témoins de tant d'humiliation, et au bout de quinze ans, en 1560, la trop heureuse Florence les écrase enfin dans leur dernier asile de Montalcino, où ils avaient improvisé une république, et trompé leurs douleurs inconsolables en rêvant, sous le feu de l'artillerie, la liberté consulaire et les tyrans du vieux temps. Plus tard, érigée en grand-duché, la

Toscane prenait son rang définitif entre le royaume du Midi et le duché de Milan; mais cette révolution, si douce en apparence et si naturelle, dans son résultat, coûtait proportion gardée autant de sang que celles d'Ivan IV en Russie, et de Henri VIII en Angleterre, car elle exigeait à Florence l'extermination des guelfes, à Sienne la mort de la ville, à Pistoie l'épreuve d'un massacre, et partout le règne de Côme, qui signait quatre cents arrêts de mort et vivait entouré d'empoisonneurs, de libertins, d'intrigants et d'espions. Quand on arrive à Bianca Capello, dont les yeux magiques semaient l'amour et la mort sur son passage, on respire par cela seul que le nombre des condamnations capitales tombe de quatre cents à quarante.

La vieille Lucques se rassure avec ses gibelins, qui étouffent en 1532, une sédition des ouvriers de la soie; en 1542, celle d'un tyran, et en 1548, celle de Burlamacchi, qui voulait relever la Toscane royale contre celle des Médicis, en conspirant avec Arezzo, Pérouse et Bologne, au nom des idées protestantes. Sa concentration s'achève enfin en 1556 par la loi Martiniana, qui exclut à perpétuité du gouvernement les étrangers et les habitants de la campagne.

Malgré ses couleurs poétiques et son amour des tempêtes, Gênes ne s'avance pas moins avec son aristocratie gibeline sous la direction d'*André Doria*. En 1534, elle réprime une conspiration guelfe et française; treize ans plus tard, elle écrase l'audace factieuse de Fieschi qui se noie, au moment où il semble près de trahir sa patrie. En 1550, une troisième conspiration guelfe des Cibo échoue également, et la république, riche et splendide, grâce à l'alliance et aux ports de l'Espagne, s'orne de palais, d'édifices, de monuments qui étonnent en-

core aujourd'hui. Au jour de la Saint-Barthélemy, ses guelfes croient le moment propice pour s'insurger et pour réclamer contre la loi du garibetto, qui les avait à moitié exclus des emplois; mais au moment où ils chassent les gibelins, ils se voient assaillis par la plèbe qui exige une partie des emplois pour la canaille. Cette guerre civile, ses diverses séditions et l'héroïque Coronato, que la plèbe improvise doge, comme à l'époque où les gueux proclamaient Boccanegra, feraient croire à l'historien que le moyen âge continue, si la Saint-Barthélemy, en rendant les guelfes victorieux à Paris, ne rappelait pas que dans les villes italiennes, *Philippe II* doit donner la victoire aux gibelins. Il étouffe donc la sédition, sous la grande liberté d'un arbitrage où le pape, l'empereur et l'Espagne, ces trois grands juges de l'Italie, réunis par leurs représentants à Casal, vident le procès des deux noblesses, en abolissant toutes les distinctions fictives du moyen âge, au profit de la démocratie moderne. Les deux portiques disparaissent; l'odieuse hostilité des deux sectes s'efface; la lutte pour le partage des emplois tombe ainsi d'elle-même, et chaque famille reparaît dans le sénat et dans les emplois avec son ancienne importance historique qu'on avait abolie, en 1528, à l'époque où Doria rendait la liberté à la patrie. C'est ainsi que l'arbitrage de Casal, imposé sous peine de l'anathème par l'Eglise, de ban par l'empire et de la mitraille par l'Espagne, accepta toutes les réclamations guelfes, en étouffant le parti, exploita Coronato qu'elle envoya à l'échafaud, et donna gain de cause à l'opposition tout en la broyant sous la pression du parti qui régnait.

En Corse, la nécessité de cette réforme gibeline se reproduit encore plus impérieuse pour résister au ma-

réchal Thermes, qui prend Corté et saccage Ajaccio et Bastia; à Sampiero, qui ranime la vieille Corse transmontaine et ses châtelains attardés; et enfin aux Rossi et aux Negri, qu'il évoque de leur tombeau du moyen âge. — Dans les autres localités de l'Italie on tient également à l'Espagne, quoique le mouvement indigène ne copie les grandes scènes de l'Europe que par ses émeutes microscopiques et souvent inintelligibles. C'est ainsi que le duc d'Urbin réprime en 1573 une émeute guelfe; que la Cibo de Massa dénonce son fils aîné à l'Empereur, qui le fait torturer et ensuite décapiter; que les Gonzagues suivent l'Espagne en fonctionnaires du roi de Madrid, et qu'en 1538 ils prennent le Montferrat avec les troupes du gouverneur de Milan, chassant les Français et saccageant les partisans de la France. En 1566 Guillaume Gonzague ne se maintient encore à Casal qu'en écrasant la conspiration guelfe d'Olivier Capelli, et si pendant la messe, il n'avait pas ordonné de couper les cordes du clocher, au moment de l'élévation, il aurait succombé.

L'influence protectrice de l'Espagne ne semble douteuse que sur un seul point: vers 1530 les vice-rois s'efforcent d'introduire l'inquisition espagnole à Naples et à Milan, et les adversaires de l'inquisition auraient pu compter sur le secours de la France. Cependant, vue de près, cette lutte dont on a exagéré la portée se réduit à un simple malentendu d'où l'Espagne et l'Italie se tirèrent avec honneur, et où l'on voudrait en vain apporter les idées et le libéralisme de notre temps. On ne repoussait pas l'inquisition, on écartait seulement celle de Madrid consacrée à l'épuration de l'Espagne et complétement déplacée à Naples et à Milan, qui ignoraient jusqu'à l'existence des Maures. Naples se défendit

par son admirable soulèvement. Toledo, hautain comme un fonctionnaire espagnol, traversa à cheval la foule des rebelles, et Philippe II retira ses ordres, de sorte que l'Italie ne lui dut que d'échapper à une répétition de la Saint-Barthélémi contre les gibelins, massacre inévitable si les trois chefs de Naples, de Palerme et de Milan, avaient relevé de Paris.

Les régions guelfes offrent l'image renversée des États gibelins, et précisément parce que l'Espagne triomphe dans la majorité des seigneuries, on imite dans les autres seigneuries les exemples de la France au détriment de ses adversaires. Aux concentrations hispaniques, aux hiérarchies féodales, à l'union politique où chaque État garde ses sénats sous le patronage de Madrid, on substitue la centralisation française, une obéissance stérile, une réforme aussi opposée à celles de Naples ou de Milan que les drames éblouissants du théâtre romantique le sont aux productions morales et compassées du théâtre classique.

Rome, modèle des États guelfes, dévaste peu à peu toutes les libertés qui faisaient ressembler son État à un riche assemblage de républiques désarmées. Comment pourrait-elle reculer dans la voie de cette dévastation? Elle avait triomphé avec les Gibelins, qui avaient restauré son pontife; mais s'ils avaient continué de régner, ne l'auraient-ils pas livrée à l'Espagne? Il fallait donc sacrifier la secte régnante. Ainsi, sous Jules III, ce ne sont que splendeurs; la ville éternelle s'embellit, ses rues s'alignent, le Vatican se renouvelle, les travaux de Saint-Pierre s'avancent; Ascoli, Pérouse, Castro et Nepi deviennent les places fortes de l'État rajeuni. Mais comment s'accomplit ce progrès? Le règne suivant nous l'apprend, et nous voyons Paul IV des

Caraffa, proscripteur des *Colonna*, bourreau des *Hérétiques*, ennemi de l'*Espagne*, et si, pour maintenir la majorité gibeline à la tête de la fédération italienne la destinée lui refuse la victoire contre l'Espagne dans le royaume des Deux-Siciles, néanmoins la paix très-avantageuse qu'il obtient le rassure sur la possibilité de se fortifier à l'intérieur avec la destruction des Gibelins. En effet, l'inquisition emporte ses ennemis. Sous Pie IV le supplice du cardinal Caraffa et du prince de Montorio fait cesser à jamais l'ancien népotisme hérité de l'ère des tyrans. Pie VI organise la dette publique; Grégoire XIII étend la centralisation par un vaste système de revendications fiscales réclamant tous les fiefs que l'oubli ou l'usurpation enlevaient aux pontifes. La chambre apostolique enlève Castelnovo aux Isei de Césène, Cortona aux Sassatelli d'Imola, deux fiefs aux Rangoni de Modène; Bertinoro et Verrucchio à Pio Alberto ; et c'est ici le moment où l'on voit poindre dans les États romains la nécessité d'une Saint-Barthélemy : car les feudataires menacés se soulèvent, s'agitent, parlent de résister à main armée, se liguent entre eux, propagent l'agitation, et partout les gibelins se relèvent pour mettre en pièces les guelfes. A Ravenne, les *Rasponi* menacent les Lunardi ; à Rimini, les *Riscialdeschi* attaquent les Tignoli; à Césène, les *Venturelli* marchent contre les Bottini; à Forli, les *Numaï* contre les Sirugli; à Imola, les *Vicini* contre les Sassatelli. On se moque des vieilles pacifications; le poison défait les mariages croisés qui enchaînaient le bras des combattants; on force les prisons, on se rallie aux brigands; Robert Malatesta maraude dans la Romagne; Alphonse Piccolomini envahit Montealboddo, où il fait exécuter ses ennemis sous les yeux

de leurs femmes. Neuf personnes de la seule famille Gabusio expirent sur l'échafaud, tandis que la soldatesque gibeline danse sur la place du marché; et enfin le mécontentement gagne le consistoire même où les cardinaux se demandent si le temps n'est pas venu de renoncer à une indépendance anarchique pour conquérir l'ordre sous la domination d'une puissance gibeline. Bien plus, en 1581, ils forcent le pape à abandonner tous les procès de confiscation; ils l'obligent d'amnistier Piccolomini; personne ne sait plus où s'arrêtera la dissolution générale; le pape est près de demander grâce aux brigands. Mais les jours de l'ordre, de la démocratie et de la terreur arrivent à l'avénement de Sixte V, qui répète enfin la Saint-Barthélemy. Rusé, pointilleux, fantasque, capricieux, et surtout imposteur, au moment où le recensement du scrutin lui assure la majorité des voix, cet admirable franciscain, que l'on croyait agonisant, jette ses béquilles, crache au plafond, et s'oppose avec la résolution d'un forban aux insurrections gibelines. Sous lui, pas un jour ne se passe sans qu'il ne pende des rebelles; les villes, les villages, les campagnes se remplissent de poteaux où l'on voit par centaines les têtes des suppliciés; des ministres de mort s'élancent dans toutes les directions, tuant tout ce qui résiste, et même les mères inoffensives qui donnent asile à leurs fils; et les brigands s'effacent, les luttes s'apaisent, l'ordre s'établit, l'agriculture prospère, des marais se dessèchent pour inviter le laboureur au travail; et la capitale, pour la première fois régnante, trouve des bras assez robustes pour relever les obélisques des anciens. Le trésor, auparavant obéré, s'enrichit à tel point que Sixte-Quint songe à combattre les Turcs, à subjuguer l'Egypte, à percer

l'isthme de Suez, à conquérir le Saint-Sépulcre et à le transporter à Loreto : car il croit que rien ne peut plus résister à la réunion de la démocratie et de l'Eglise, pas plus le poids des monuments que la loi des gibelins ou que la foi des musulmans. Cependant il se trompe : il n'est que le Charles IX ou l'Ivan IV de Rome; il est lui-même l'homme qui marque involontairement la révolution religieuse funeste à la théocratie des pontifes. S'il gouverne son État, s'il l'enrichit, si son peuple le chérit, et si l'art se plait à couronner ses succès, la politique, qui le leurre de promesses menteuses, lui défend de ressaisir son rôle de chef des croyants, et lorsque Philippe II et Henri IV sont aux prises, lorsqu'en 1590 Venise et la Toscane penchent vers un parti opposé à celui de *Naples* et de *Milan*, on comprend alors que la décision des grandes questions catholiques n'appartient plus au démiurge romain et qu'il est sous la tutelle et à la merci de l'Espagne ou de la France.

Dans les villes qui relèvent de Rome la centralisation guelfe se comprend encore mieux. Toutes les villes que nous avons laissées flottantes entre l'indépendance municipale et une soumission volontaire tombent définitivement inanimées sous les flèches de la nouvelle papauté. Ancône succombe la première, transpercée en 1532 par un trait que lui lancent la malice de Clément VII et l'ambition du cardinal Accolti. Sous prétexte de la fortifier contre les Turcs, les agents du pape y bâtissent des fortifications, la surprennent, la bâillonnent, proscrivent ses nobles, distribuent les emplois à des cordonniers, à des meuniers, à des gueux, et étendent des tapis sur la place du marché, pour y étaler les cadavres des suspects, avec des

flambeaux allumés à leurs pieds. Après avoir fait d'un coup tout le mal possible, suivant le conseil du secrétaire de Florence, le souverain pontife accorde peu à peu des réparations, et c'est ainsi que l'ancienne république, indépendante depuis l'ère des évêques, devient une province des Etats romains. — Les Varrano Camerino, qui avaient survécu aux attaques du saint-siége, cédent enfin la seigneurie aux sollicitations alarmantes de Paul III. — Pérouse, qui tente une inutile rébellion en 1540, succombe aux troupes du même pape, et perd ses chefs, pendus au nombre de six; ses priviléges supprimés pendant treize ans, et sa magistrature des vingt-cinq, auxquels on rase les maisons, tandis qu'une forteresse, bâtie aux frais des habitants sur l'emplacement même du palais des Baglioni, impose à jamais la domination pontificale. Au lieu des anciens seigneurs, qui représentaient l'indépendance, on ne voit plus qu'un magistrat, appelé: conservateur de l'obéissance à l'Église. — Nous avons vu qu'en 1540 le descendant des anciens seigneurs de Rimini rôdait une dernière fois dans les alentours de son antique résidence. Mais, huit ans plus tard, ses partisans s'effacent, grâce à la prédication de quelques moines. — Pie IV limite, en 1562, le pouvoir des vingt-quatre Banderari de Terni, et quoiqu'ils cherchent à se venger par le massacre de quatorze adversaires, ils disparaissent pour toujours. — A la même époque, les vieilles factions de Ravenne se raniment si bien qu'elles soulèvent Russi, Bagnacavallo et Faenza contre Forli, Césène et Rimini. Mais bientôt elles s'aperçoivent que la centralisation romaine est leur commun ennemi, et réunies par l'amour du peuple et par la colère du pape elles renoncent à la vie bruyante du

vieux temps.—« La sévérité de Sixte-Quint, dit Chiara« monti, rendit le calme à Césène, et depuis cette épo« que on oublia jusqu'aux noms des anciennes fac« tions. »—Pour la dernière fois sous Sixte-Quint Jesi se souvient de son ancienne république; Recanati, déjà soumise au gouverneur général d'Ancône, est incorporée à Loreto, et ainsi cette ville, autrefois si sanguinaire, disparaît à jamais dans une sorte d'anéantissement moral. — Très-turbulente, la petite Fano, toujours le couteau à la main, repousse coup sur coup six seigneurs imposés par le pape, qui s'opiniâtre à la louer comme une ferme; mais les vieux partis tombent vers 1540, foudroyés par la plèbe, qui jure la Sainte-Union, et un meunier crée une garde civique de gueux, que les sbires pontificaux appuyent contre le souvenir des républiques et des seigneurs. Partout on partait d'une pacification plébéienne, signée à l'amiable, pour arriver à la perte de la liberté, à la suite d'un coup d'état, d'une exécution, ou d'un empiétement occulte, autorisé par la répression générale de Sixte-Quint.

C'est ainsi que l'État de l'Église, après être devenu gibelin sous Jules II, Adrien IV, Léon X et Clément VII, pour sauvegarder sa domination en présence de Charles-Quint, devient guelfe avec Jules III et les papes postérieurs, pour défendre sa liberté contre le vice-roi de Naples et le gouverneur de Milan.

Ailleurs nous trouvons l'imitation du travail sanguinaire des pontifes. Ainsi à Parme et Plaisance, Pierre-Louis Farnesi, fils de Jules III impose la centralisation par tous les moyens. Bon soldat, mauvais sujet, orgueilleux à l'infini, très-vulgaire dans les manières, pétri de vices, livré au plus ignoble libertinage, atteint

de la plus honteuse maladie, il s'appliquait au gouvernement avec la même ardeur qu'il mettait un jour à violer l'évêque de Fano, espèce d'Adonis tonsuré, sage comme Télémaque, et si pieux qu'il mourait de douleur en se voyant profané. Un si étrange politique ne pouvait pas manquer d'étudier Machiavel que l'on commençait à admirer, et il s'en servait pour forcer tous les grands, sous peine de la confiscation, à se fixer à Plaisance, qu'il voulait transformer en capitale du duché. Irrités de cet ordre, que la noblesse de Parme méprisait, les *Lando*, les *Pelavicini*, les *Anguissola*, tour à tour maîtres de la ville dans l'ère de la république et des seigneurs, conspirèrent, s'insurgèrent et poignardèrent l'ignoble disciple de Machiavel au moment où il dînait. Ce fut un coup de tonnerre pour le pape son père, une désolation pour le cardinal Gambara, son instituteur. « Je lui ai appris à régner, s'écriait-il, et non pas à dîner sans gardes. » Le gouverneur espagnol de *Milan*, appelé par les conspirateurs, faillit s'emparer de la ville, mais cette tentative ne fit que raffermir le duché dans la tradition guelfe et française indispensable pour conserver l'indépendance. Le successeur de Pierre-Louis se borna donc à transporter sa capitale à Parme, plus loin de *Milan* et plus facile pour les guelfes et les Farnesi, qui continuèrent de régner, en mûrissant en silence l'horrible projet de massacrer tous les nobles.

C'est un malheur pour Venise d'être engagée dans la forme républicaine et de se traîner sous la chape de plomb de sa tradition byzantine. Sa centralisation s'arrête, son état reste disloqué, ses villes gardent une indépendance municipale qui place la domination vénitienne au-dessous de la révolution de Sixte-Quint. Toute son unité réside dans l'inquisition des Trois, si

puissante que désormais elle donne des ordres en contradiction avec ceux du doge et du sénat, et sur un athéisme occulte qui la rend indépendante du pape, son allié, en sorte que le sénat se déclare, en 1582, également hostile aux deux sectes. Mais est-ce un avantage que de nourrir une inquisition plus atroce que celle de l'Eglise ? Est-ce un progrès que de ne croire à aucune justice, ni guelfe ni gibeline, et de ne suivre ni les saints ni les sages ?

Nous ne mettons Ferrare et Bologne parmi les Etats guelfes que pour mémoire ; car la famille d'Este vieillit, et la république felsinéenne demeure immobile. — Mirandola, gibeline pendant les trente-six ans de la restauration, devient guelfe et française du jour où son prince, Jean-François Pico, le second philosophe de la dynastie, tombe, en 1533, poignardé par Galeotto son neveu, qui escalade la citadelle avec quarante conspirateurs. A partir de ce moment, Mirandola devient le quartier-général du parti français, et les gibelins, qui empoisonnent le successeur de Galeotto, ne parviennent pas à retourner la dynastie.

La maison de Savoie se classe enfin parmi les États guelfes, à côté de Rome, de Venise, de Ferrare ; non pas qu'elle combatte l'Espagne et l'Empire, ou qu'elle se montre française ; mais en régnant à Chambéry et à Turin, elle a toujours un visage artificiel qui cache son visage naturel, et il suffit de voir les gibelins maîtres à Milan, pour savoir que la pensée guelfe doit dominer à Turin. Que les ducs de Savoie affectent un air franc et loyal, en se disant espagnols, fidèles à l'empire ou dévoués au roi catholique ; que Charles le Bon suive l'alliance de Madrid, qu'Emmanuel-Philibert combatte à Saint-Quentin comme général de Philippe II, que ce

même duc soit redevable à l'Espagne de rentrer à Turin, depuis longtemps occupée par la France, que Charles-Emmanuel envahisse Saluce, en dépit des Français, ces apparences n'empêchent pas les ducs de songer à la France. Car, elle seule, elle peut les aider à se dédommager en Italie aux dépens de l'Espagne de toutes les pertes essuyées en France, et surtout en Suisse, d'où le protestantisme les exile à jamais. Si les Farnesi se campaient dans une capitale provisoire, en projetant le massacre des nobles, les ducs de Savoie étendent le rayonnement de Turin en préparant un coup d'état diplomatique contre l'Espagne. Et quand donc les Français viendront-ils nous arracher à ces vilains Espagnols? Voilà le cri de tout bon Piémontais pendant la révolution religieuse.

C'est ainsi que la loi des inimitiés, qui organise les États les uns contre les autres, après avoir tourné le Nord contre le Midi, et après avoir opposé la France à l'Espagne, donna des couleurs alternées à tous les États italiens où le contraste de la géographie et des centres prenait désormais une fixité définitive. Milan, gibeline avec Mantoue et Gênes, ses deux sentinelles, l'une de terre, l'autre de mer, jetait dans le parti guelfe Venise, Ferrare, Parme et Turin; la zone guelfe de Ferrare et Parme obligeait la Toscane à arborer le drapeau opposé; en passant de la Toscane dans les États romains, on revenait aux guelfes, et plus loin, dans les deux Siciles, on retrouvait les gibelins. Les partis opposants et toujours vaincus s'entrelaçaient avec les partis régnants des Etats voisins : les *conspirateurs* de Parme et de Plaisance s'alliaient au *gouverneur* de *Milan* contre les Farnesi; les Fieschi de *Gênes* comptaient, au contraire, sur les Farnesi pour se révolter contre les *Do-*

ria; saint Charles Borromée de Milan appuyait sur le pontife sa résistance aux *Espagnols*; le pontife s'efforçait de soulever les barons de Naples opposants contre l'Espagne, et les Strozzi, en *Toscane,* combattaient les *Médicis* avec le secours de l'Église.

Partout les grands rôles sont aux chefs régnants : à Côme des Médicis en Toscane, à Paul IV, à Sixte-Quint dans les Etats romains, à Toledo et Alba dans les Deux-Siciles, à l'inquisition sur les lagunes de Venise, aux Farnesi dans le duché de Parme, aux ducs Philippe Tête-de-Fer ou Emmanuel le Grand en Savoie, tous des personnages que l'histoire place entre les deux figures de Philippe II d'Espagne et de Charles IX de France. Les rôles opposants sont chétifs, misérables, obscurs, inachevés, et quant aux hommes qui embrassent la religion réformée, quand on lit leurs exploits équivoques, entre la foule ignorante et l'Eglise vigilante, leur péril est si manifeste qu'on leur crie involontairement : « Que faites-vous là? Allez à Genève. » Français ou Espagnols, guelfes ou gibelins, les Etats accomplissent leur travail de concentration ou de centralisation, uniquement séparés par les nuances opposées d'une faible liberté ou d'une faible démocratie, mais tous d'accord pour conserver ou développer les grands centres romains de la fédération antérieure. Aussi, les centres que cette période efface, Sienne, Ancône, Casal, Saluce, ne sont-ils que des capitales chétives, militaires, et dédaignées par la civilisation depuis l'ère des évêques. Enfin l'abolition complète des mercenaires et l'introduction des troupes régulières assurent l'alliance générale de toutes les multitudes avec tous les despotes contre les traditions anarchiques du moyen âge. En 1532, les vieilles troupes des condottieri tom-

bent dans une telle détresse qu'on leur accorde une pension alimentaire, de peur que le désespoir ne les tourne contre les peuples. Plus tard, la Toscane organise la milice indigène, Urbin crée la légion Feltria, Lucques arme ses citoyens, Gênes fonde dix-sept centuries, Octave Farnèse réforme les troupes à Parme, Alphonse II à Ferrare, Vincent Gonzagues à Mantoue. Paul IV s'efforce d'armer l'Etat romain; l'Espagne elle-même demande des bataillons indigènes aux Napolitains. Mais l'ancien état de désarmement laisse partout des traces profondes, ineffaçables, et ces troupes, nées dans une période de décadence relative, n'enfantent qu'une génération de soldats baroques, une paisible gendarmerie destinée à combattre les brigands, à garder les monuments, à parader devant le pape ou à présenter les armes au passage des princes. Les vieux restes de l'antique Italie, les factieux survivant sur les grandes routes, en exil ou dans les bicoques des Apennins, se montrent plus vaillants que ces troupes modernes, et, rien qu'à voir les efforts pénibles et quelquefois infructueux de Grégoire XIII ou de Sixte-Quint contre eux, on comprend combien pèse la gloire aux nations qui vieillissent.

Ce changement de scène guelfe ou gibelin, cette régularité nouvelle, obtenue en maîtrisant les antithèses de la France et de l'Espagne, passent instantanément dans l'art, où le mouvement général substitue de nouvelles perspectives aux anciennes. La poésie se transforme la première avec Trissin, qui cherche une route nouvelle et chante l'ancienne expulsion des Goths, l'Italie délivrée de l'odieuse servitude du royaume, la première apparition d'un César républicain, appelé par des révolutions catholiques et romai-

nes. Sa parole est froide, sa pensée se glace dans ses stances prétentieuses; ce César, campé à Byzance, couvert de nuages olympiens, ne brille que comme un soleil d'hiver dans un ciel lointain, sans que ses rayons puissent nous transmettre sa chaleur. Mais la lumière se répand, l'obscurité se dissipe, et les splendides veillées de Pulci, de Boiardo, de l'Arioste, de Berni, ne peuvent se prolonger; personne ne veut tolérer ce fol entrain sans responsabilité morale, cette fête nocturne, où l'on admire ce qu'en même temps on méprise, et où le caprice des masques remplace la moralité des hommes. Les temps nouveaux réclament d'autres sentiments, d'autres idées, une nouvelle poésie, et la suppression définitive d'une satire déplacée. Faudra-t-il donc renoncer à la satire? Faudra-t-il prendre au sérieux l'épopée des chevaliers? Alamanni le croit, Bernard Tasse le pense, et, malgré leur talent, l'un et l'autre échouent, poursuivis par le souvenir de l'orgie immortelle qui les avait précédés. Non, il n'y a plus ni à rire ni à pleurer sur Roland; il faut prendre congé des paladins et oublier la Table-Ronde. Ce premier coup de cloche qui a retenti dans ces mots de Trissin: « l'Italia liberata dai Goti, » oblige l'épopée à rentrer dans le pacte renouvelé par le pape et par l'empereur et à célébrer la plus éclatante des gloires que la nation ait conquise au milieu des nations, en sacrifiant son indépendance politique. Voilà donc Torquato Tasso qui répare la faute de son père et célèbre la Jérusalem délivrée, la croisade en terre sainte, la grande époque des républiques épiscopales et de la démocratie catholique. Devant lui, Roland et Roger, Amadis ou Arthus ne sont plus que les héros d'un monde qui a péri; leurs combats, éparpillés en aventures sans lien, semblent pres-

que de honteuses profanations; Angélique, Bradamante, Marphise, et tant d'autres filles bottées et cuirassées, s'effacent dans un irrévocable passé, avec leurs appas massifs et leurs tours de force; la piété, la charité, la pudeur, les plus tendres sentiments de l'humanité, renouvelée par le baptême de Luther ou de Trente, donnent la vie à Godefroy de Bouillon, à Renaud, à Clorinde, à des héros que la chevalerie n'avait pas encore compromis.

D'autres poëtes avaient été d'une imagination plus éblouissante, d'une fantaisie plus vive, d'une conception plus vaste, d'une liberté plus grande, aucun d'eux n'avait pris un accent si pénétrant, ni fait entendre une voix si touchante, ni concentré avec plus de goût, de symétrie et d'entente, toutes les forces du monde catholique dans une même entreprise, ni enfin donné une meilleure solution aux interminables combats contre les ennemis de la foi. On peut regarder avec des yeux indifférents et scrutateurs les monuments de la *Divine Comédie* et du *Roland furieux*; la vie qui les créait s'est tellement retirée d'eux, qu'en les considérant, la curiosité domine l'émotion, comme lorsqu'on retrouve des villes ensevelies sous les alluvions d'un volcan. Mais le Tasse attendrit, émeut, réveille des sympathies; c'est un ami, un frère, on se plaît presque à ses imperfections, qui le rendent plus humain et plus fraternel; on chérit jusqu'à son abaissement, qui le met d'accord avec notre stature amoindrie et avec nos traits raffinés. Et si le tombeau qu'il découvre en terre sainte ne renferme plus le vrai Dieu des modernes, si d'ailleurs il appartient à une époque qui mutile l'art ancien et jette un voile sombre et monacal sur la blanche Vénus des mythes, il est aussi le premier à prendre une re-

vanche éclatante en échappant au faux monde de la chevalerie et des chevaliers, pour s'égarer parmi les groupes ravissants des bergers, dans des bois où les merveilles de la nature surpassent celles de la féerie. C'est ainsi que l'*Aminta* se dérobe à la *Jérusalem délivrée,* et son pendant, le *Pastor fido* de Guarini, confirme cette révolution de l'amour dans l'inspiration des poëtes. Ici commence ce progrès de la morale et de l'hypocrisie qui donne un prix imprévu au moindre sourire, qui fait ressortir la nudité à l'aide des draperies, qui invente le ravissant libertinage de la modestie et de la réserve, qui multiplie les contacts lascifs de l'homme et de la femme, et qui distingue si bien l'admiration du désir, le désir du baiser, et un baiser de l'autre, que la galanterie chevaleresque semble désormais insipide, comparée à des passions qu'aucun héros d'Homère n'a jamais éprouvées. Cet embrasement amoureux réclame une expression, un rhythme, un langage plus éthéré que celui des simples mortels, soumis aux lois de la syntaxe, et tandis que le Tasse chante ses vers, Palestrina remplit les voûtes des anciennes cathédrales de sa musique sacrée, qui sépare l'âme du corps et la lance au milieu des anges, des archanges, des trônes et des dominations. Les admirables figures naguère peintes par Raphaël, Jules Romain, Michel-Ange, ou Correggio, en frissonnent de bonheur, et l'œil stupéfait voit paraître d'autres figures, qui reculent l'horizon du possible dans la sphère du beau, grâce au génie du Guerchin, du Dominiquin, de Gui Reni, surtout grâce aux Carraches, aux Campi, aux Procaccini, familles saintes où le génie viole les lois de sa nature individuelle pour devenir héréditaire et fraternel. Jusque-là on avait peint la colère, l'amour, l'attention, l'étonnement:

cette fois, c'est l'attendrissement séraphique qui fait son apparition, c'est la piété la plus pure qui trace des visages dignes, dit-on, du paradis. Même la vulgaire industrie rivalise avec le génie des artistes, et c'est aux jours du Tasse, de Palestrina, de Reni et des Carraches qu'on refait les instruments de musique et qu'on invente ces œuvres miraculeuses de l'école de Crémone, dont le secret est perdu, et qui gardent seules le privilége de rendre les plus beaux sons de nos partitions modernes.

Enfin l'Italie, siége de la papauté, voit l'Eglise catholique intérieurement réformée par le contre-coup de toutes les révolutions européennes, qu'elle résume comme toujours dans ses institutions. Qu'une sévère liberté, que des prédications dialectiques, que des exemples bibliques retrempent les fils du Nord et tous les peuples agités par les apôtres de la réformation; que tous leurs édifices, où la religion du moyen âge avait sculpté ses pensées hiératiques et imagées, tombent en ruine, foudroyés par la parole de Knox, de Zwingle, ou de Luther, comme jadis les murs de Jéricho au son des trompettes miraculeuses, l'Eglise latine, nous le répétons, oppose à cette dévastation intelligente les autres merveilles, les élans mystiques, les extases éthérées, d'une charité sans limite, d'un dévouement surnaturel. Non-seulement elle bénit la musique de Palestrina, les tableaux des nouvelles écoles, les instruments d'Amati, la poésie du Tasse ou de Calderon, non-seulement elle s'empare des plus grandes révolutions de la science, en proclamant en 1581 la grande réforme du calendrier grégorien, mais l'unité grossièrement splendide de Léon X se dépouille de son antique barbarie; le concile de Trente coupe court aux sinécures, aux commendes, aux ventes des indulgen-

ces, et à tous les abus qui surchargeaient la centralisation démocratique d'une innombrable phalange de prélats riches, absents de leurs diocèses, exclusivement attachés au saint-siége et haïs de toutes les nations. Le conclave s'ouvre à Sadolet, à Casa, à Bembo, à Contarini, à des illustrations capables de submerger sous les flots d'une prose malicieusement cicéronienne tout l'ergotage des docteurs. Les nouveaux ordres religieux tournent le dos à la crédule dévotion du moyen âge et se dérobent pour toujours aux plaisanteries de Boccace. Les théatins se vouent à l'amélioration du clergé, les somasques à l'éducation des jeunes gens, tous les ordres se réforment, les dominicains comme les franciscains, les carmélites comme les bénédictins. Chaque couvent a son Luther en miniature, et les jésuites, à l'avant-garde, imposent à l'Eglise même sa modification, qui répond à la réforme du protestantisme germanique.

Profondément convaincus de la puérilité et de l'ineptie des anciens ordres religieux, ils en repoussent l'accoutrement bizarre, l'uniformité surannée, les pratiques stériles, les prières, le chants en commun, les jeûnes inutiles, les disciplines ridicules, l'indigence avilissante, les salaires encore plus humiliants, et ils s'attachent à l'instruction, à la théologie, à la casuistique, afin de défendre la domination pontificale, avec laquelle ils s'identifient tellement que le pape ne peut plus se séparer de leur société. Rome, voilà leur principe, l'obéissance leur méthode, la domination leur but. Qu'on s'imagine le démon de la politique transmettant son glaive aux disciples de Loyola, pour éterniser sous une nouvelle forme le résultat des sept mille révolutions d'Italie; qu'on se figure ce démon au service de l'Église, avec son implacable logique qui avait condamné tous les

Italiens à être guelfes ou gibelins, noirs ou blancs, monarchiques ou républicains; qu'on transporte à cette nouvelle société l'infernale fatalité qui fait et défait les partis sans admettre aucune excuse, sans épargner aucun homme, innocent, indifférent ou ignorant; qu'on soumette d'emblée aux combinaisons réfléchies de la méditation tout le travail spontané de l'Église catholique pour en tirer avec la malice des polémistes l'art de convertir, l'art de parvenir et celui de régner, en dépit de Luther; on aura l'idée de cet ordre qui fera de tout temps la gloire de Rome, l'admiration des politiques et le symbole des vices et des vertus de tous les partis. Composé d'hommes qui se surveillent réciproquement, unanimes dans le moindre mouvement à des distances effrayantes, solidaires dans le bien, solitaires ou plutôt inconnus dans le mal, dirigés par une pensée unique qui centralise sans cesse les labeurs d'un espionnage cosmopolite, s'étendant par la richesse, la noblesse ou le talent, opposant artificieusement le silence à la parole, les faits aux raisons, l'éloquence à la démonstration, une inépuisable versatilité au niais stoïcisme des sectaires, il a étonné le monde par ses succès, et aujourd'hui encore, sommé de choisir entre le catholicisme et le jésuitisme, tout penseur attentif aux considérations des partis préférera le second au premier.

C'est ainsi qu'au moment où les catholiques étonnés s'attendaient à voir l'explosion luthérienne irrésistible dans le monde, les jésuites convertirent une moitié de l'Allemagne par la ruse, se propagèrent dans l'Inde par la foi, dans la Chine par la science, au Japon par les séditions, partout, grâce à l'intrigue, et si l'Angleterre, la Suède ou l'Allemagne prêchaient la liberté, ils enseignaient le régicide avec Bellarmin, Suarez, et

Mariana, contre tout roi catholique ou protestant qui s'écartait de la tradition théocratique. Enfin si Luther ou Zwingle gardaient le don du génie et s'ils pouvaient escalader le ciel du moyen âge avec leurs pensées libres et solitaires, les jésuites montraient à leur tour toute la puissance de la médiocrité fondée sur des multitudes capables de devenir révolutionnaires à force d'obéissance.

Que dirai-je davantage? Dans tout le monde catholique le clergé renonça aux orgies féodales, le consistoire se purifia, les papes eux-mêmes abjurèrent tout ensemble le génie des Médicis et les crimes des Borgia. Une nouvelle pléiade de saints parut dans l'Olympe chrétien pour enseigner la morale de la fraternité en opposition avec les théories de liberté; Loyola éclipsa les vieilles illustrations du paradis; Thérèse opposa des terreurs éternelles aux divagations romanesques de la pensée féminine : Vincent de Paule recueillit les enfants abandonnés; François de Sales soulagea les infortunés et le discret Florentin Philippe des Neri fut plus utile par ses œuvres que par ses morts ressuscités. Enfin Charles de Milan prodigua une fortune colossale dans ses splendides aumônes et surchargea la Lombardie de monuments gigantesques dont l'orgueilleuse architecture écrasait les palais de l'Espagne. Sous son règne archiépiscopal les oblats et les barnabites remplacèrent les Humiliés de l'ère des évêques, trois cents autels s'élevèrent pour glorifier un Dieu qui ordonnait une charité sans limites; six conciles provinciaux transformèrent le diocèse, et quand le saint échappait à un coup d'arquebuse, tiré sur lui au moment où il était en oraison au milieu de son église, ce hasard heureux devenu un miracle déshonorait à jamais la religion du moyen âge qui avait armé l'assassin.

CHAPITRE II

L'ITALIE PENDANT LES RÉACTIONS RELIGIEUSES.

Wallenstein en Allemagne.—Le sunderbund en Suisse.—Assassinat de Guillaume d'Orange en Hollande.—Les Stuarts à Londres.—Le roi Jean en Suède.—Réactions opposées dans les régions catholiques.—La Ligue en France.—Le Portugal sous l'Espagne.—Les Espagnols sous une inquisition qui veut brûler les jésuites eux-mêmes.—Le faux Dmitri en Russie.—Parfaite corrélation des mouvements dans les diverses parties de l'Europe.—La réaction à Naples, sous les Guise ;—à Milan, sous saint Charles Borromée ;—à Gênes, attaquée par une conspiration piémontaise.—Les malheurs d'Urbin,—de Ferrare.—Chagrin du pape.—Massacre des nobles de Parme.—Venise fait noyer cinq cents conspirateurs.—Le duc de Savoie veut délivrer l'Italie.—Décadence littéraire de cette époque,—où la langue nationale faillit succomber à l'insurrection du patois,—tandis que la raison d'État étouffe le sens moral.—Supplice de Giordano Bruno.—Captivité de Campanella.—Idées de ces deux philosophes.

Chez tous les peuples, la réformation arrive à son jour de malheur; les victoires qu'elle avait arrachées par surprise aux anciens pouvoirs lui sont contestées par des luttes vastes, réfléchies, effroyables; aux explosions inopinées, aux conflits imprévus qui changeaient toutes les conditions du vieux monde catholique succèdent des réactions savantes et des conspirations sataniques. Les consuls des nouvelles religions voient paraître de nouveaux Frédéric Barberousse; chaque nation combat de nouveaux Hohenstauffen qui veulent la faire reculer;

mais elle renouvelle sur un théâtre plus vaste la bataille de Legnano, la paix de Constance ; et le passé de l'Italie se reproduit sous une nouvelle forme pour attester l'éternelle jeunesse du genre humain.

L'Allemagne nous montre les Jésuites qui imitent artificieusement l'imprévu des novateurs et font rentrer d'entières provinces dans le giron de l'Eglise, si bien que l'empereur Ferdinand, les prenant pour des thaumaturges, finit par croire à leur supériorité sur les anges. Bientôt quand la Bohême remue et que l'union protestante s'étend, Wallenstein se présente en condottiere du catholicisme impérial, et il arrive jusqu'à Stralsund, avec une avalanche d'aventuriers et de pillards qui écrasent les peuples réformés. Sa victoire se résume par la prétention juridique de rendre au Dieu du moyen âge tous les biens confisqués par le Dieu de Luther. Encore un pas, et les morts spolieraient les vivants ; les cimetières subjugueraient les villes ; mais les protestants réclament contre cette iniquité légale, et le droit naturel de leur fédération leur donne le secours de Richelieu et celui de Gustave-Adolphe de Suède, qui traverse la Baltique, débarque en Allemagne, et mitraille troupes impériales en les refoulant sur Vienne. Semblable à une avalanche animée qui tourne sur elle-même, leur camp sème la désolation sur ses pas rétrogrades, écrasant à la fois amis et ennemis ; au contraire, semblable à une divinité bienfaisante, le héros de la Suède délivre tous ses confrères de la réformation ; et quoique la mort le frappe sur le champ de bataille, les protestants ne reculent pas d'une semelle. Bientôt Wallenstein disparaît, et la paix de Westphalie arrête enfin le grand principe de la non restitution des biens à l'Eglise impériale et de

la plus complète liberté pour l'Eglise réformée. Le corps germanique tourne désormais à la république, et des voix incendiaires s'élèvent contre l'excessive prépondérance de la maison d'Habsbourg.

Le ciel limpide de la Suisse n'évite pas la réaction qui se montre, en 1586, dans la ligue d'or provoquée par saint Charles Borromée. Ce premier Sunderbund réunit Schwitz, Uri, Underwald, Lucerne, Zug, Fribourg, et Soleure contre la nouvelle Helvétie de Zwingle. L'année suivante, les six premiers cantons s'allient avec le roi catholique : et c'est ainsi que la réformation est mise en demeure de combattre. Mais elle triomphe avec l'alliance de Henri IV, avec la liberté des Grisons, vengée contre les épouvantables boucheries de la Valtelline, et avec l'indépendance absolue de la Suisse, formellement reconnue dans les traités de Westphalie, où les fils du Tell se séparent à jamais de la maison de Habsbourg.

Dans les Pays-Bas, c'est l'assassinat de Guillaume d'Orange qui donne, en 1584, le signal de la réaction et de la guerre, et les fédérés combattent l'Espagne avec l'alliance des Huguenots et des Anglais, jusqu'à ce que la révolution soit reconnue dans l'indépendance politique de la Belgique, sous un chef de la maison d'Autriche et des Provinces-Unies de Hollande, représentées par les Stathouders de la maison d'Orange. Les gueux de terre, rendus au catholicisme, restent immobiles; les gueux de mer, et tous les protestants, obstinés au combat, arrivent, en 1610, dans les Indes où leurs navires fondent des colonies.

Pour la liberté anglicane, la réaction c'est le règne des Stuarts aux menées obliques et quasi-catholiques; c'est l'influence de Jacques Ier qui croit le gouverne-

ment impossible sans l'autorité épiscopale; c'est enfin la résistance de Charles II qui pousse le combat jusqu'à créer un anti-parlement. Ce malheureux, égaré par la fausse lumière d'une époque antérieure, trompé par le faux exemple du despotisme des Tudors, exalté par les apparences décevantes de la loi britannique, s'imagine que tout est permis à sa personne sacrée, et sa femme française, son sang écossais, son origine catholique, lui disent que c'est sa faute si les lords ne tremblaient pas à ses pieds. Mais sous les Tudors, les lords avaient condamné des reines à la mort et avaient envoyé à l'échafaud bien des ministres, et, le jour venu, sans rien changer ni aux formes ni au fond de la loi, ils reprenaient le pouvoir en continuant eux-mêmes la réformation des Tudors. N'était-il pas nécessaire qu'après avoir permis un despotisme exceptionnel pour poser les thèses de la révolution, la vieille Angleterre sacrifiât son chef pour transporter la révolution dans son propre parlement? Aussi les lords transforment le gouvernement en un procès continuel contre la couronne; Hampden refuse l'impôt; les Covenantaires formulent la déchéance définitive des traditions catholiques et du papisme romain; la cour ne peut arracher le ministre Strafford au glaive de la loi; les fonctionnaires atterés donnent en masse leur démission pour éviter l'accusation de complicité avec la cour; la reine quitte le sol anglais qu'elle commence à comprendre à travers ses préjugés parisiens; Cromwel et Fairfax se montrent libérateurs, comme Gustave-Adolphe en Suède et en Allemagne; et le malheureux roi vaincu, emprisonné, repris, malgré sa fuite, et privé de l'appui de la démagogie calviniste, perd enfin sa tête l'an de la paix de Westphalie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne

rétablit plus glorieuse que jamais la révolution de Henri VIII contre une dynastie qui avait voulu la sacrifier à l'ambition de l'Espagne et aux intrigues de la France.

Si la réaction arrive en Allemagne avec Wallenstein, en Suisse avec la ligue d'or, en Hollande avec un régicide, en Angleterre avec les Stuart, dans la région glacée de la Suède on la voit poindre le jour où Jean renverse le roi *Erik* le fou, son frère. Lettré, théologien, dissimulé, habile à donner à de perfides équivoques l'apparence d'une incertitude personnelle, mari de Catherine Jagellon catholique de religion, ami des jésuites qu'il protégeait de toutes ses forces, jusqu'à les introduire dans l'université comme de bons protestants, il appuie la noblesse contre les paysans; et en imaginant une fausse messe, avec une liturgie de transition, il s'efforce de tromper la foi de la nation. Appelé à régner en même temps sur la Pologne, en sa qualité de dévôt, il accorde aux nobles l'indépendance quasi-souveraine des statuts de Colmar. Sigismond, son fils, également roi de Pologne et mari d'une Autrichienne, ne fait rien sans consulter le cardinal-légat et son confesseur. Mais en 1598, *Charles IX* le détrône enfin, massacre ses partisans, et une armée permanente, un Code improvisé, le commerce étendu attestent la délivrance de la Suède. Plus tard, lorsque Gustave-Adolphe, pieux héritier de cette libération religieuse, la transporte en Allemagne, il en recueille pour son peuple les possessions germaniques de la Poméranie, de Veimar, Rugen et Brême, confirmées par le traité de Westphalie.—Si la réaction se montre à peine dans le royaume rival du Danemark, c'est que la révolution y fait défaut. De là, l'indécision de cet État, également

froissé par Gustave-Adolphe et par Wallenstein; l'inutilité de ses efforts pour affaiblir les Suédois et les Allemands; son roi, étouffé entre ces deux forces supérieures, et Copenhague condamnée à déchoir au profit de Stockholm et de l'Allemagne.

Mais les réactions ne sauraient s'arrêter aux régions protestantes. Nous avons vu que les états catholiques se perfectionnaient à leur tour avec des infamies très-utiles et que chaque capitale latine avait son bourreau couronné parodiant le rôle de Luther dans un intérêt national. La fortune jalouse de tant de bonheur ménageait donc un jour de malheur aux plus exaltés catholiques en lançant contre eux d'autres fanatiques encore plus exaltés au nom de la théocratie détrônée. C'est ainsi que quatre ans après la Saint-Barthélémy, la Ligue commence à s'emparer de la France, et le catholicisme théocratique et démagogique des pontifes attaque le catholicisme indépendant et despotique du roi. Des prédicateurs insensés, des princes factieux, des dévôts forcenés, des républicains sans idées, des roués jouant le rôle de Brutus avec l'or de l'Espagne au profit de quelques prétendants mystérieux, réclament la confiscation de tous les biens des Huguenots, un nouveau massacre qui enlève à la patrie ses éléments d'indépendance, et la possibilité de ces rebonds calvinistes qui confondent sans cesse ses voisins d'Espagne et d'Allemagne. Les Seize chassent le roi de Paris, le parlement ouvre son procès, l'Eglise l'excomunie, et Jacques Clément le poignarde à Saint-Cloud. La fièvre maligne d'une fausse liberté agite le royaume encore plus que le despotisme des Stuarts ne tourmentait l'Angleterre ou que les soldats unitaires de Wallenstein ne déchiraient l'Allemagne.

Paris en insurrection, les Huguenots sous les armes, la Navarre menaçante, six princes du sang qui aspirent à la couronne, Turenne qui songe à réunir toutes les églises réformées en une seule république sous la protection de l'Allemagne, et les Ligueurs qui travaillent à mettre la nation dans la dépendance de l'Espagne, forment une telle réunion de fléaux que lorsque Henri IV triomphe à Paris et se convertit à l'Église, tout le monde respire, la monarchie se rétablit, la France est sauvée et la révolution assurée. La mémoire du premier des Bourbons se grave dans le cœur des Français. Ni catholique ni protestant, vulgairement incrédule, ou d'une religion banale et nationale, il réunit la Navarre à la France, il introduit l'unité dans les finances de l'état, et son projet fantastique de faire de l'Europe une république montre au moins que pour lui le temps de l'ancienne théocratie a cessé. Son seul tort, aux yeux de la nation, est de tolérer les huguenots, de leur laisser des places fortes, des garanties constitutionnelles; l'édit de Nantes est une liberté qui fait tache à la couronne. C'est ce qui encourage Ravaillac au régicide, et les orages de la religion se déchaînent une dernière fois sous la régence de Marie de Médicis, jusqu'à ce que Richelieu achève l'œuvre de Henri IV, en prenant la Rochelle aux huguenots, en envoyant Bassompierre à la Bastille, la reine-mère en exil, et en faisant exécuter Marillac, Montmorency, Cinq-Mars, et de Thou. Mais il soutient la réformation en Allemagne, en sorte que, à sa mort, la France est à la fois une par le catholicisme, et presque aussi hostile à la théocratie que le protestantisme. Telle est en même temps l'attitude de Descartes qui finit sa carrière, l'année même du traité de Westphalie, en laissant à la philo-

sophie son système prodigieux de simplicité, de grandeur, de force, de dissimulation, et si artistement séparé de la religion et uni à Dieu, que personne ne peut affirmer si son inventeur est catholique ou protestant, et si Bossuet et Spinosa ont tort de le suivre également.

Cette étrange réaction de la théocratie contre la Saint-Barthélemy se reproduit, vers 1580, en Portugal, quand le roi don Sébastien disparaît en combattant les Maures. Aussitôt la nation tombe sous le joug de l'Espagne, comme si elle revenait à l'an mil, dans ce temps où le Portugal n'existait pas encore. Tristes et pensifs, les Portugais songent pendant des années à leur roi mort en Afrique. De faux Sébastiens trompent ou entretiennent l'agitation nationale; le peuple qui possède des colonies dans les quatre parties du monde ne peut se résigner à recevoir des ordres de Madrid. Enfin, en 1640, une vaste conspiration chasse en quelques jours les Espagnols, et, sans effusion de sang, le Portugal reconquiert sa liberté, sous la maison de Bragance, et avec l'amitié de la France qui le rend en même temps catholique, et, de seconde main, ami des protestants.

Dans cette période, on voit la main de l'Espagne dans toutes les capitales : à Vienne, à Stockholm, à Londres, à Amsterdam, à Paris, à Lisbonne, à Copenhague; partout où il y a un forcené, un papiste, un régicide, un ligueur démagogique et théocratique, la réaction appelle le secours du roi catholique, qui atteint une hauteur merveilleuse dans l'imagination des croyants. C'est ici le moment de la grandeur espagnole. Ses hommes de feu semblent sur le point d'improviser une monarchie universelle; une poésie éblouissante et rapide lui assure d'avance l'immortalité contre ses propres catastrophes. Un héroïsme aveuglé par l'orgueil élève la vie réelle au

niveau des légendes; une foi illimitée surpasse dans l'action les miracles des saints, les souhaits de l'inquisition, le conseil du roi, et on dirait même celui de Dieu, dès qu'il s'agit de combattre les sauvages du Nouveau-Monde ou les docteurs qui livrent l'Europe aux diables. Mais tant de force suppose une mystérieuse liberté, quelque chose de moderne et de magnanime dans la folie des croyances; et, en effet, cette monarchie qui encourage de si ardentes démocraties, lutte contre une réaction intérieure, quoique à l'extérieur elle soit elle-même une réaction. Ainsi, en 1573, un an après le progrès français de la Saint-Barthélemy, les jésuites espagnols, en progrès à leur tour, se tournent contre la grande société de Jésus, l'accusant d'hérésie, et, ligués aux dominicains, les font enlever au nom de la foi, par l'inquisition. Pendant trente ans, les flammes des bûchers espagnols se dressent indépendantes, et jettent d'humiliants reflets sur les Français, qui soutiennent les jésuites. Mais cet épisode d'un peuple dont la révolution anime toutes les réactions extérieures s'évanouit enfin devant le progrès européen, et la paix de Westphalie trouve la nation vaincue par l'Allemagne, déjouée par la France, repoussée par le Portugal, refoulée dans ses confins par tous les peuples, bouleversée en Catalogne et atteinte de cette mystérieuse banqueroute qu'aucun système d'économie politique n'explique, et dont tout le secret est dans les nouvelles révolutions des nations où les successeurs de Wicleff, de Huss ou de Jeanne d'Arc neutralisent à jamais l'influence du peuple que Torquemada inspirait.

Les phénomènes de la France, du Portugal et de l'Espagne se reproduisent en Autriche, où le catholicisme reste gibelin, en opposition à la Bavière, toujours

guelfe et opposante. Dans les deux Etats slaves de la Hongrie et de la Pologne, le calvinisme échoue comme en France : le premier de ces deux royaumes obéit à l'Autriche, le second à des rois étrangers. Sur leur déchéance s'élève encore la Russie, où le faux Dmitri polonais joue le rôle des Espagnols en Portugal, de la Ligue en France, des Stuarts en Angleterre, ou de Sigismond et de Jean en Suède. Habile, adroit comme jamais personne ne le fut, un athlète de corps, un imposteur d'esprit, affilié aux jésuites et soumis à Rome, ce moine trompe tous les Russes et parvient à s'imposer jusqu'à la mère du véritable Dmitri, assassiné à neuf ans au milieu d'une émeute. Avec lui s'établit un règne polonais de tendance, hostile au vieux schisme, ennemi de la nation et persécuteur des strélitz d'Ivan IV, qui meurent dans les tourments, en accusant le tyran de la patrie. La Russie se tord au milieu d'angoisses mortelles, qui la secouent dans son immense étendue. Enfin, à travers l'assassinat de l'usurpateur, et des nouveaux imposteurs qui prennent encore le nom chéri de Dmitri, à travers des prétendants aussi vite écartés que proposés, s'élève la famille nouvelle des Romanoff, d'origine prussienne, et digne de continuer la révolution religieuse d'Ivan. Le traité de Westphalie trouve donc la Russie dans une paix profonde, réconciliée avec elle-même et sous un tsar législateur.

L'influence moderne de l'Allemagne se propage encore plus rapidement que l'ancienne influence de la renaissance italienne ; partout la vieille religion s'en va en moins de temps qu'on n'en avait mis à la créer. Si on tient compte de l'organisation diverse des Etats, des hostilités éternelles qui les tournent les uns contre les autres, de la grande opposition entre la région latine

et celle du Nord, et des oppositions subalternes entre les Etats, soit dans la zone catholique, soit sur le sol protestant; si on regarde les phénomènes de cette époque sans se laisser troubler par le brouillard des batailles, des émeutes, des flottements continuels, des accidents momentanés et des fausses ressemblances, on voit avec la satisfaction des physiciens le dernier précipité des événements sur toutes les terres, dans la forme cristalline réclamée par leur nature. Les capitales fonctionnent avec une précision arithmétique, les gouvernements attendent les courriers de la poste fondée par Charles-Quint, avec une impatience toute moderne. Une anxiété aux effets électriques s'empare des nouvelles qui volent d'un bout à l'autre de l'Europe, pour retentir sur les plages des deux Indes, et les peuples se copient en se combattant, semblables à des bataillons en face les uns des autres, car ils savent tous qu'une heure de retard sur le cadran des siècles, c'est la mort éternelle. A l'instant voulu, ils présentent leurs feintes monarchiques ou républicaines, puis leur véritable force républicaine ou monarchique; des angles saillants ou rentrants se répondent partout, sans qu'il reste le moindre vide dans la vaste machine de l'Europe, où tous les gouvernements se meuvent simultanément à l'inverse les uns des autres, comme des roues dentées qui s'engrènent. Les explosions partaient de l'Allemagne en 1517, pour arriver à Stockholm en 1527, à Copenhague en 1531, à Londres en 1533, à Paris en 1534, l'an de l'expulsion de Calvin; en Russie, quelques années plus tard, avec la conversion d'Ivan; dans les Flandres, en 1555, quand elles repoussaient le concile de Trente, au nom du Dieu catholique. Avec la même exactitude, les réactions se propagent en feu de file, et

les jésuites s'efforcent de dompter l'Espagne en 1573, les ligueurs de bouleverser la France en 1576, les catholiques de tromper la Suède en 1577; le Portugal succombe en 1580 à la domination du roi catholique; la Pologne proclame, en 1575, Batory, dit le roi des jésuites; en 1579, les protestants de Bavière émigrent en masse pour échapper aux supplices; en 1584, le pistolet de Gérard frappe le prince d'Orange en Hollande; en 1586, la ligue d'or attaque l'union des Suisses; en 1587, les catholiques obsèdent Elisabeth d'Angleterre, et la menacent au nom de Marie Stuart, sa captive, et l'Allemagne, la première dans l'explosion, arrive la dernière à sa réaction, avec la guerre de Trente ans, dont la solution de Westphalie conquiert ce caractère d'universalité, autrefois réservé aux arrêts de l'Italie. L'Allemagne se délivre d'ailleurs par la fédéralisation, la France par la centralisation, le Portugal en arborant avec sa poétique fierté le drapeau de l'indépendance aux armoiries d'une nouvelle dynastie; l'Espagne, en renonçant aux rêves d'une ambition qui menaçait tous les peuples; le roi de Danemark, en devenant absolu, la Suède en lui opposant une jeune fille couronnée de lauriers, cueillis dans des champs de bataille qu'elle n'a jamais vus. La branche sage des Vasa, si funeste à la *Suède*, protége les derniers moments de l'héroïsme polonais, tandis que la branche folle de cette famille élève les Suédois et les dégage des catastrophes polonaises. Le jour même où la Pologne décline avec sa démagogie féodale, et la Hongrie avec sa diète soumise à l'Autriche, la Russie recommence sa carrière conquérante avec les Romanoff, et ces innombrables contradictions se combinent, se fortifient, se complètent par la grande contradiction de l'Angle-

terre et de la France. La France est menée par des prédicateurs papistes, l'Angleterre par les lords du parlement; ici, la démocratie donne gain de cause au roi contre les grands, Henri IV est chéri des multitudes, Richelieu admiré de tout le monde; là, l'élan de la liberté donne la victoire aux grands contre la cour, les rois sont exécrés, les Sully poignardés dans la personne de Buckingham, les Richelieu exécutés dans celle de Strafford. D'un côté, la protestantisme périt et la nation se fortifie, lorsque le cardinal-ministre s'empare de la Rochelle; de l'autre, le papisme disparaît devant l'épée des covenantaires, et le peuple s'ennoblit en proscrivant les évêques. Les Français enfin pleurent de joie en célébrant la naissance de Louis le Grand, qui leur promet le bonheur d'un glorieux despotisme; les Anglais restent pensifs, et accomplissent leur révolution en écartant la démocratie presbytérienne, et en restant avec les Indépendants, qui font exécuter le roi.

Enfin est-il besoin de dire que l'Église latine essuie à son tour sa réaction à laquelle elle échappe aussi victorieusement que l'Angleterre de Cromwell, l'Allemagne alliée de la Suède, ou la Russie des Romanoff, ou la France des Bourbons? Pendant les guerres de la réformation, le pape est tellement accablé par les prétentions croissantes des princes catholiques que, souvent, on le soupçonne de désirer le succès des protestants; et les jésuites, que l'Eglise invente pour copier Luther au rebours, chassés de l'Espagne, dénoncés à Rome par l'ordre des dominicains, réclamés par la sainte inquisition qui voudrait les brûler, sont sur le point de succomber à la religion du moyen âge. Mais Aquavive les défend, et, plus forts que jamais, appuyés par la France. absouts par le pape, ils survivent comme

Luther à Wallenstein, Knox à Marie Stuart, Cranmer à Charles II, ou sans sortir du camp latin, comme le despotisme français à la liberté de la Ligue.

La rapide corrélation entre tant de luttes diverses, en dépit des distances, explique seule les nouveaux mouvements italiens. Si nous ne savions pas d'avance que les phénomènes des réactions surmontées de Wallenstein, ou des Stuarts, ou du faux Dmitri, ou des dominicains espagnols doivent se reproduire sur le sol italien, nous n'y verrions plus que des événements à la fois mystérieux et bizarres dus plutôt à la force du temps qu'à un motif rationnel, et semblables à ces rochers qui tombent capricieusement du haut des montagnes, sans qu'aucune cause visible ait préparé leur chute.

Mais une réaction est nécessaire à Naples, et Campanella l'organise, en 1599, en prêchant la restauration de la théocratie; bientôt Genoino s'insurge; le vice-roi Ossuna songe à se révolter contre l'Espagne, et plus tard, la misère croissante, les impôts absurdes, l'insolence espagnole, fomentent un mécontentement croissant qui éclate à la fin, en 1647, avec la révolution de Masaniello, le pêcheur d'Amalfi. Onze jours de règne lui suffisent pour bouleverser le royaume, et quand il succombe à l'arquebuse de quelques traîtres, il laisse derrière lui une traînée de rébellions qui appelle un Guise sur le trône de Naples et réveille jusqu'à l'ambition du duc de Savoie. Mais ce splendide soulèvement disparaît, et c'est l'Espagne qui triomphe avec le parti gibelin. Que les noms de Campanella, Genoino, Ossuna et de Masaniello, ne fassent pas illusion; quoiqu'ils soient chers à l'Italie et que la pensée soit impatiente de les revendiquer comme les précurseurs d'une

ère postérieure; remis à leur place, dans leur temps, au milieu de leurs partis, en présence de leurs ennemis, ils n'en étaient pas moins les chefs d'une réaction, les amis du pape, les alliés de la France : Campanella faisait cause commune avec ces affreux dominicains qui voulaient brûler les jésuites, et les amis de Masaniello avec cette maison de Guise dont les horribles tendances font pardonner l'assassinat de ses chefs.

Courte à Palerme, parce qu'elle était longue à Naples, l'insurrection de 1647 avait le même sens, bien que le Masaniello sicilien, Joseph Alessio, élu au sort, dans un cabaret, fût tué sans laisser aucune traînée après lui.

La Lombardie espagnole nous explique par son immobilité pourquoi les insurrections de Naples et de Palerme ne peuvent pas aboutir : c'est que les peuples redoutent le pouvoir de l'aristocratie indigène; c'est que l'indépendance politique peut constituer une cour d'insolents, un foyer intérieur de réactions, une véritable conquête de tous les droits conquis par les révolutions d'Italie et sanctionnés par l'Espagne. Masaniello se laissait donc entraîner à contre-cœur à prononcer le mot de : Guerre à l'Espagne! mais à Milan, personne ne le prononce; et, quand ce mot arrive du Piémont et que le duc de Savoie parle de délivrer l'Italie, le peuple donne sagement des soldats au gouverneur espagnol pour que le despotisme féodal de cette terre militaire ne bouleverse pas la plantureuse Lombardie où, dès les temps de Frédéric Barberousse, la réaction et le Piémont étaient synonymes.

En Toscane, un cardinal défroqué rend le peuple heureux en se faisant usurier et même contrebandier; et sous Côme II, Galilée paraît entre les nains et les bouffons de la cour. La réaction le soumet à la torture, mais

Josué garde pour toujours le coup de stylet qu'il a reçu du physicien toscan, et qui le condamne à tourner éternellement autour d'un soleil immobile. — Lucques écrase, en 1594, la conspiration des Antelminelli, et, grâce aux réformes de 1628, elle arrive aux jours du traité de Westphalie avec le titre de sérénissime, avec un livre d'or pour ses nobles, et avec des boules d'argent pour nommer ses dix consuls qu'elle habille à neuf et munit de parasols afin de conserver la blancheur de leur teint. Le gonfalonier quitte le titre de illustrissimo pour prendre celui d'Excellence; des Suisses l'entourent comme s'il était un prince, et les consuls eux-mêmes sont si vénérés qu'on ne peut plus les voir en public que vingt-quatre fois par an aux jours fériés. De nouvelles académies commencent cette série d'Oscuri, d'Accesi, de Freddi, de Balordi destinés à donner une forme littéraire et inoffensive à la liberté des anciens gibelins, et aux franchises de l'Arioste.

Pour Gênes la réaction, c'est la conspiration de Jules-César Vachero, émissaire du Piémont. Homme de main, factieux vulgaire et terrible, brigand, avec des formes politiques, disciple de Machiavel avec des instincts de cabaret, aimant le crime pour le crime, et semant les méfaits sur sa route, par l'impossibilité d'être honnête homme Vachero jouissait d'une sinistre célébrité, acquise par des assassinats commis à Gênes, à Nice et à Florence, où le grand-duc l'avait condamné aux galères. Délivré par une grâce spéciale, il épouvante par de nouveaux crimes la capitale de la Toscane. Relégué à Bastia par les Génois, il y séduit coup sur coup la femme de son hôte, les deux sœurs de cette femme qu'il empoisonne et dont il pousse le mari à commettre un meurtre, le tuant plus tard, en plein

jour, à Gênes d'un coup d'arquebuse. En 1628, l'an des progrès aristocratiques de Lucques, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel choisit cet individu patibulaire pour jeter la sédition dans le peuple de Gênes et renverser la république au nom de la démocratie. Mais Gênes pare le coup; Vachero expie sa conspiration par la mort, et le duc de Savoie se trouve déjoué.

Mais si Gênes hait le Piémont, la Corse hait les Génois, qui règnent avec une avarice progressive en suçant le sang des indigènes, écartés peu à peu de toutes les fonctions. En 1581, on leur enlève celles de fournisseurs; en 1584, celles de notaires et de chanceliers; en 1587, les grades d'officiers dans l'armée; en 1624, la garde des tours, des forteresses et des bureaux de douane; en 1636, les inspections militaires, et plus tard, les commissariats et les lieutenances, de sorte que la population arrive aux jours de Westphalie, sans orateurs, sans procureurs, sans chefs qui puissent réclamer contre les fonctionnaires de la république dont la vénalité effrénée est si impudente que le gouverneur vend la justice aux voleurs à des prix très-modérés. Tel est le progrès des Génois, et nous sommes forcés de le reconnaître, car dans la tradition du genre humain, on ne suit que les vainqueurs, sans tenir compte des vaincus.

Mantoue faillit être déracinée par la réaction qui éclate pendant la transition des anciens Gonzagues à ceux de Nevers et Rhétel. Bien que réclamée par un accident dynastique, cette transition devient un prétexte d'hostilité pour l'Espagne, une invasion, un sac, un fléau, jusqu'à ce que le traité de Ratisbonne consacre la nouvelle branche qui apporte à Mantoue le titre de duché et de nouvelles mœurs inaugurées par

le libertinage français. Grâce à un compromis délicat, les deux époux régnants se passent leur infidélité réciproque, au grand scandale du clergé, qui tonne dans les chaires, sans que l'adultère baisse pavillon : et c'est ainsi que Mantoue, toujours gibeline de gouvernement, devient guelfe, pour la première fois, et indépendante de l'aveugle théocratie du moyen âge. Parmi les Etats gibelins, Urbin manquait cette fois à l'appel, accablée par la réaction pontificale, grâce à l'extinction de la famille régnante. Sa crainte de tomber sous le pape était telle que, au dernier accouchement dynastique, toute la population était dans la rue ; et quand le duc eut crié du balcon que Dieu lui avait donné un fils, les villes de son État bâtirent des églises, et multiplièrent les fondations pieuses. Mais, en 1623, le rejeton ducal meurt, huit ans plus tard le duc le rejoint dans le tombeau, et sa mort devient la mort d'Urbin qu'une Bianca Capello aurait peut-être sauvée en supposant un enfant.

Le premier des Etats guelfes, Rome se développe par des papes encore plus insignifiants, comparés à ceux de l'ère antérieure, et (quoiqu'ils prennent d'un côté Ferrare enlevée à tort ou à raison, à la famille d'Este : « ob lineam finitam sive ob aliis causis, » et de l'autre Urbin confisquée, comme nous venons de le voir, à l'extinction de sa dynastie), faute de vitalité, les grandes lignes de la réaction ne s'y montrent pas à l'œil inattentif. L'Église semble continuer l'ère précédente et le mouvement par lequel Sixte-Quint réduisait toutes les anciennes républiques à l'état de provinces étant désormais accompli à Rimini, à Ravenne, à Viterbe, à Pérouse, sur les points les plus indociles, le pape réalise à la lettre la donation de Charlemagne, tandis

que les Jésuites règnent à leur tour sur le pape. L'agitation politique, antérieurement apaisée, enfante à peine quelques crimes chez les grandes familles des Massimo, des Cenci, des princes qui ne peuvent oublier l'antique indépendance. Les vieux guelfes et les vieux gibelins du conclave, sans cesse déjoués par les cardinaux de l'escadre volante, s'effacent peu à peu, et les élections cessent d'alterner les révolutions dans le gouvernement de l'Eglise. Urbain VIII, de la famille des Barberini, rappelle seul la quinteuse insolence de Sixte-Quint, exagérée ou rapetissée par les prétentions aristocratiques et avares de sa famille, qui nous forcent à le considérer comme le chef de la réaction. Il croit que sa décision vaut celle de cent papes; il confond avec un orgueil maladif la loi vivante de l'Eglise avec ses fantaisies quasi-dynastiques, mais la fatalité qui se joue de toutes les volontés se sert de ses folies pour le soumettre à la loi de l'époque. Civita-Vecchia lui doit son port franc ouvert au commerce des Sarrasins et même aux ventes de leurs pirates; la guerre contre Parme, Modène, la Toscane et Venise lui ménage une humiliation définitive; son ambition qui élève les Barberini l'oblige à consulter les Jésuites à ce sujet; et si les révérends Pères lui conseillent de combler ses parents pour que, à sa mort, ils soient assez riches afin de se défendre contre leurs nombreux ennemis, en 1644, le nouveau pape les proscrit, et l'Eglise arrive aux jours de Westphalie avec Innocent X, qui règne sous la direction de dame Olympie.

Y avait-il une réaction à Parme? Les nobles, qui possédaient une foule de châteaux autour de la ville, conspiraient-ils comme autrefois avec les Espagnols? Songeaient-ils à écraser de leur poids gibelin la démo-

cratie guelfe du duché? S'ils n'y pensaient pas, ils auraient dû y penser : car la fatalité leur accordait un jour de réaction, et le duc Ranuce II des Farnési était si pénétré du rôle momentané qu'ils étaient appelés à jouer, que tout à coup il les fit saisir, juger, torturer et décapiter, confisquant leurs châteaux que la ville avait inutilement convoités dès l'ère des consuls. Jérôme Sanvitali eut la tête tranchée avec sa mère et son fils; sa femme soumise à la torture, et condamnée par grâce à une détention perpétuelle, mourut dans sa prison; les Torelli de Monte-Chiarugolo, descendants des anciens tyrans gibelins de Ferrare, succombèrent en même temps, et le nouveau tyran de Parme les poursuivit avec une telle férocité que deux enfants de cette famille furent broyés entre deux pierres; un troisième fut châtré, et un quatrième, dérobé aux sicaires par des moines dévoués, donna à la quatrième génération le dernier roi de Pologne. C'est ainsi que la capitale cessa d'être captive des châteaux. Mantoue s'en émut et déclara la guerre à Ranuce, mais ce fut en pure perte; et le duc, avec ce front singulier que donne l'assurance de marcher avec la multitude, se justifia en transmettant les pièces du procès au grand-duc de Toscane. Qu'on se figure ce que pouvait penser un Médicis, en lisant une série d'interrogations absurdes et de réponses incohérentes dictées par la corde et le chevalet à la plus ancienne noblesse de l'Italie! Il secoua la tête, il rendit les pièces et se borna à dire qu'il n'aurait pas voulu être à la place des accusés.

La réaction attaque Venise en 1601 au moment où la république limite les donations au clergé. Les capucins s'emportent, les jésuites s'indignent, le pape ful-

mine une excommunication, mais, tranquille et souriante, la république se confie à sa tradition byzantine qui lui apprend à mépriser les clameurs cléricales. Elle intime donc au clergé de continuer ses fonctions en dépit de l'Église; elle laisse partir les capucins et les jésuites, Fra Paolo Sarpi défend le sénat avec une plume si savante et si profane qu'elle semble respecter la foi par pure complaisance pour l'aveuglement de la plèbe et la querelle assoupie par la médiation de la France laisse l'État avec son indépendance indécise entre l'antique superstition et des éclairs d'une lumière supérieure à la crédule liberté des protestants. En 1618 un nouvel orage menace la république, une mystérieuse conspiration fomentée par l'Espagne en ébranle les fondements; mais le ciel ne cesse pas de protéger le sénat qui fait pendre ou noyer cinq cents conspirateurs, sans procès, sans explications, sans permettre d'en parler, si ce n'est pour remercier Dieu d'avoir sauvé la patrie. A ce prix la patrie est réellement sauvée, et cette fois elle se place tellement au-dessus des anciennes appréhensions qu'en 1628, l'an des réformes de Gênes et de Lucques, personne ne se rend à l'élection pour renouveler le conseil des Dix. On ne veut plus de ce gouvernement occulte, qui rend impuissant ou illégal tout le gouvernement, et sur une motion de Nani, le terrible conseil, réduit aux proportions d'un tribunal, cesse de régner sur le Grand-Conseil, de paralyser les ordres du sénat, et d'attarder Venise dans l'ère des seigneuries, comme si elle avait encore à craindre les guelfes de Padoue et les gibelins de Vérone.

Un fléau pour Gênes et pour Milan, la maison de Savoie fait le bonheur des Piémontais, et, en traversant quelques jours de réaction, elle découvre la for-

mule souveraine de toute sa politique ultérieure, absurde en Italie, admirable à Turin. En 1610, Henri IV de France lui suggère l'idée de ressusciter à son profit le royaume des Longobards; aussitôt le duc s'imagine qu'il est le liberateur de l'Italie, et que tous les Italiens lui doivent jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour arrondir le rayon turinois au détriment de toutes les traditions, désormais considérées chez lui comme de funestes souvenirs de barbarie. C'est ainsi que prospère, douée d'une force toute nouvelle, une population ayant ses idées à l'envers, et où tous les mots du dictionnaire moral sont pris au rebours. Là, la démocratie lombarde s'appelle servitude, la liberté ligurienne démagogie, le progrès de Genève profanation, la ligue française un bienfait de Dieu, le système pontifical et impérial de l'Italie une conquête étrangère, le libre protectorat de l'Espagne une honte intolérable, et, pour achever ce catéchisme de contre-sens, tandis qu'on déverse une sinistre réprobation sur la double grandeur de la renaissance et du protestantisme, par de nouveaux contre-sens inattendus, le duc est hérétique en Bohême, luthérien en Valteline, et prêt à s'associer avec les Turcs, lorsque ses alliances momentanées avec la France pourront l'exiger. Le besoin de s'étendre justifie tout aux yeux de la Savoie et l'unité de l'Etat poussée aussi loin que possible, jusqu'à se confondre avec l'unité italienne, devient la religion occulte des Piémontais. Ni catholique, ni protestante, cette unité offre le faux air d'une réformation « sui generis. » La double langue de Chambéry et de Turin sert à alterner les dires sur tous les points; une raison d'État inquiète et impénétrable s'empare de tous les intérêts du sol, en dépit de la messe et du sermon, et le despotisme le plus

insolent s'y organise, sanctionné d'avance par la nécessité de résister, soit aux ligues protestantes qui pourraient dissoudre le Piémont par Genève, soit aux insurrections politiques qui pourraient se rallier à Gênes, à Mantoue ou à Casal, soit à la gravitation naturelle de l'Espagne et de la France, qui menacent sans cesse Turin ou Chambéry. L'unité piémontaise explique l'implacable obscurantisme affecté par la cour; ses féroces proscriptions des hérétiques de Saluce, de Mondovi, du Valais; les guerres continuelles de Charles-Emmanuel avec l'alliance française contre l'Espagne et les trahisons habituelles du même duc et de ses successeurs, qui passent tour à tour dans le camp de la France ou de l'Espagne, suivant la stratégie imposée par ce jeu politique, qui consiste à réclamer sans cesse le royaume des Longobards, pour obtenir quelques fragments de terre, sur la route de Milan ou de Plaisance.

Rien n'est digne de remarque, ni chez la famille d'Este, refoulée à Modène,—ni à Mirandola, qui demeure française d'alliance.—Les petits États présentent quelque drame bizarre, comme Correggio, qui voit ses chefs destitués par l'Empire, pour avoir battu fausse monnaie.—A Piombino, le prince tombe assassiné par les complices de son épouse Isabelle, destituée en 1624, et plus tard la principauté passe aux Ludovisi, neveux de Grégoire XV, qui l'achètent pour un million de florins.—Une foule de luttes microscopiques se reproduisent dans des localités subalternes et attardées, où la réaction ranime les traditions guelfes ou gibelines, réduites à de simples scandales. De 1570 à 1630, Ossola se déchire trois fois, Saint-Sepolcro six fois, et Brissago met aux prises, en 1596, les Rinaldi et le

Bacciocchi, qui s'entr'égorgent pendant trois ans, en donnant quatre cents victimes à la mort.

Ce sont des mouvements bien amoindris, bien insensibles; on ne peut les comparer, pour l'importance, ni aux guerres de la Ligue, ni à celle de Trente-Ans, ni même aux vicissitudes italiennes de la période antérieures. Une tranquillité nouvelle gagne les Etats, et l'invincible torpeur de l'homme prêt à s'endormir sous la pression d'un froid glacial, paralyse partout l'antique Italie qui se pétrifie sous la forme d'une croix dont Milan, Parme, Florence, Rome et Naples forment la perpendiculaire, tandis que Gênes, Bologne, Modène et Venise en sont la branche transversale. La France s'efforce de renverser cette croix par un mouvement oblique sur la base de Turin : mais ce serait un bouleversement impossible, un désastre longobard; le roi de Paris ne peut le souhaiter ni à l'Italie où il supprimerait Rome, sa meilleure alliée, ni à soi-même, car il se donnerait l'insidieux voisinage d'un royaume fantasque. La Savoie serait d'ailleurs la première à s'opposer à sa propre grandeur décrétée à Paris : car, d'un côté, en subjuguant la péninsule, elle s'y perdrait; de l'autre, avant même d'arriver ainsi à son propre anéantissement, elle serait emportée par l'invasion française, indispensable pour lui donner la proie imaginaire de l'Italie. C'est pourquoi toutes les fois que le duc s'allie à la France, il négocie secrètement avec l'Espagne; Richelieu, qui le sait, voudrait l'enlever; Créqui, qui s'en doute, s'indigne à son tour, et en définitive la croix italienne demeure inviolable sous le pape, l'empereur et le protectorat de Madrid. Au reste, la catastrophe d'Urbin et la dégradation de Ferrare, la disparition de ces deux mé-

tropoles militaires, l'une gibeline, l'autre guelfe, et toutes deux absorbées par Rome, sans que personne ne s'en soucie fortifient le développement des grands centres romains, d'après le plan des sept mille révolutions italiennes.

La littérature se ressent de la fainéantise politique qui gagne la nation ; les trophées du siècle de Léon X s'éloignent à vue d'œil; chaque année voit croître des générations vulgaires, incapables de tenir la plume de Machiavel. Personne ne reproduit la période pleine et correcte de Casa, la description ample et perçante de Guicciardini. La prose s'alourdit; la stance lucide de l'Arioste s'obscurcit; le Tasse lui-même a le tort de vivre trop longtemps, de vieillir au milieu d'une atmosphère troublée, en présence de physionomies assombries par les soucis de la lutte entre les deux pôles opposés du monde chrétien. Et non-seulement son épopée perd l'entrain du Roland, l'insouciance des condottieri, l'inépuisable invention des aventures, l'interminable variété du roman ; non-seulement elle se montre sérieuse, attristée, localisée en terre sainte, dans le cadre, dans la prison de Charlemagne; de plus, comme l'Italie tente désormais d'être conservatrice, hostile à l'innovation, ennemie de toute témérité, de toute révolution, l'infortuné poëte finit par redouter son propre génie, se demande compte de sa hardiesse, de sa naïveté, de sa spontanéité, descend du Pégase pour répondre à la critique, à la censure, à l'envie, à la malveillance, à l'ignorance d'une société qui se guinde, se ride, s'irrite; et la *Jérusalem délivrée* devient la *Jérusalem conquise* ; des chants admirables subissent le contrôle d'une correction qui leur inflige des cicatrices; des vers simples et naturels

cédent le pas à des vers faux et prétentieux, à des taches, à des verrues, à des plaies. Bref, le chantre immortel succombe à la réaction, et la pieuse postérité supplée seu e à sa défaillance, en répudiant ses corrections maladives et en déposant sur son tombeau la couronne qu'il n'avait pu recevoir sur son front.

Une emphase froidement imitatrice de l'Espagne fait avorter tous les élans ; aux types de l'élégance succèdent les types du mauvais goût, Achillini, Marini, abominables poëtes qui parodient par des contorsions de possédés l'inspiration récente de Lope et de Caldéron. On ne chante plus ni les scènes des trois mondes, ni un amour sans tache, ni les fureurs de Roland, ni la délivrance du tombeau de Dieu ; dans le poëme de cette époque, une Vénus suspecte verse des larmes peut-être masculines sur le ravissant Adonis déchiré par le sanglier. Plus de seigneurs qui inspirent des chefs-d'œuvre, plus de forbans couronnés qui s'allient aux immortels souvenirs des beaux-arts ; la gravité hispanique, la morgue des Altesses, le sossiego des Grandesses, les vice-rois qui ne tournent pas la tête pour imiter la majesté des empereurs byzantins, l'accablante étiquette du roi catholique, la misère qui s'attache comme la lèpre aux campagnes, une dévotion orgueilleuse qui multiplie les mendiants, tout concourt à couper court aux grandes traditions des époques où le génie des initiations était le génie familier de Florence, de Milan ou de Venise. On dirait que le Tasse, l'Arioste, Michel-Ange, Raphaël et tous leurs contemporains, tout à coup transformés en statues comme ces héros de roman qui arrivent sur un sol enchanté, ne peuvent plus marcher avec la nation qui recommence la carrière des sciences et des arts, au point

de vue de Loyola ou de Luther, avec des hommes qui tournent le dos au siècle de Léon X.

Cependant, si l'art abandonne la région des cours, il se dédommage en pénétrant, d'une couche plus bas, dans celle des multitudes. Aux poëtes héroïques succèdent les inspirés de la plèbe. Si la langue aulique et nationale s'alourdit et se falsifie sous le soleil ardent de Madrid, chaque capitale développe son patois innocent et naïf, auquel le peuple confie ses plus intimes pensées et ses rêves qui répondent aux vierges de Reni, aux œuvres architectoniques de Fontana, aux mélodies de Palestrina, et, en général, aux réformes catholiques. Le sicilien Battile arrive jusqu'à nous, avec son idylle, dernier écho de cette voix magique de Théocrite que l'île éternise en donnant même de nos jours Melli à la poésie, et Bellini à la musique. Des saillies d'un amour, où la tendresse et l'épigramme se confondent, composaient, en 1641, l'admirable recueil des stances siciliennes échappées à la verve d'une foule de poëtes qui se trouvaient inspirés, en touchant au hasard une lyre inconnue. Naples offre, à la même époque, Basile, le Boccace des enfants, et Cortese, le Tasse de la plèbe. Le premier nous traîne à travers des féeries grotesques, obscènes, bizarres, touchantes, toujours impossibles, toujours évidentes comme la réalité la plus banale; les aventures succèdent aux aventures, les injures aux injures, les sottises aux sottises, les enchantements aux enchantements, et c'est avec désappointement qu'on se trouve à la fin de ces *Mille et une Nuits* en guenilles, dont la puissance vertigineuse inspirait, un siècle plus tard, les fables dramatiques de Gozzi. Cortese chante le forum de Naples : je veux dire le marché, ses coups de couteau, ses émeutes, ses

vauriens, ses filles, ses expéditions à moitié fabuleuses dans le pays des fées, à moitié réelles sous le régime des vice-rois ; de sorte qu'il nous place dans un monde où le vrai et le faux se donnent la main pour le bonheur de l'homme. Venise crée coup sur coup Veniero, Caravia, Inzegneri, Britti, chantres d'un amour bizarre, fantasque, mêlé de clairs de lune, de dettes, de coups de canne et de coups de poignard, mais d'un entrain frénétique et capable de ressusciter les morts à minuit. De 1550 à 1650, quatre poëtes de Padoue chantent l'amour à la campagne au milieu des paysans, et une chaste luxure leur inspire des strophes admirables sur les attraits des rustiques venus de la Brenta. Milan se plaît à opposer son dialecte à la langue italienne et des poésies villageoises à celles de la nation ; Gênes brode des jeux d'esprit sur son bizarre patois qui produit Cavalli ; Bologne fait la guerre à la grande littérature, avec Croce, l'Homère des enfants, et Fratta, le Scaliger du patois. Partout on voit une insurrection poétique des dialectes contre le siècle de Léon X repoussé comme une odieuse pédanterie. De vieilles caricatures, qui depuis des siècles avaient pourri au fond des villes, puéril amusement dans la saison du carnaval ; de vieux types qui avaient résumé les caractères, au point de vue des dérisions municipales, devenaient tout à coup les types vivants, poétiques, splendides, de toute cette littérature ameutée. Arlequin de Bergame, Brighella de Brescia, Pantalon de Venise, Beltrame de Milan, Polichinelle de Naples, créèrent des émules : le docteur à Bologne, l'amoureux à Florence, le capitaine Fuego et Muerte dans le Midi, et peu à peu assemblés par le carnaval de Venise, mis sur les tréteaux d'un vieux théâtre nomade, qu'on appelait de l'*Arte* (des Arts et Métiers), ces

personnages, le masque traditionnel au visage, et avec l'unique ressource de l'impromptu, formèrent en 1560 une véritable révolution dramatique dans laquelle toutes les révolutions des poésies municipales se trouvaient représentées et réunies, à l'étonnement général. Arlequin tendit la main à Beltrame; le docteur débita ses aphorismes à Pantalon; Rosalie, fille de ce dernier, brûla de se marier; Brighella songea à lui donner un amant; le capitaine Fuego voulut l'enlever, Florindo s'efforça de l'attendrir, et peu à peu, au milieu d'un feu croisé d'obscénités, d'épigrammes, et de satires mêlées de lazzi et de culbutes, la joyeuse brigade prospéra tellement qu'elle fit irruption parmi les divinités de l'Olympe, se mit a la suite du commandeur de Pierre, aborda sans façon les rois de Castille et d'Aragon, traversa sans sourciller tout un monde de féeries, et en 1611 supplanta complétement le théâtre national, qui cessa d'exister, atteint et convaincu de n'être plus de son temps et de ne plus mériter aucune place en ce monde. Tel fut l'avénement de la plèbe dans les lettres, de Luther en poésie, du libre examen sur les théâtres; la réforme opposa Arlequin à la vieille inquisition; Polichinelle aux colères pontificales; Pantalon aux dernières sessions du concile de Trente; Beltrame contre-balança Charles Borromée, et Florindo tint en respect saint Philippe des Néri.

De 1530 à 1650, plus de cent quatre-vingt-dix écrivains fondent une tradition politique analogue aux traditions souterraines des littératures municipales. L'athéisme politique se place comme un ver rongeur au sein du sanctuaire, et une foule de productions variées, bizarres, étonnantes de justesse, de vulgarité, d'impudence, dévorent la religion catholique, qu'elles af-

fectent de vénérer avec une déférence sans limites. A côté de chaque précepte de l'Évangile, on voit surgir un précepte de l'immoralité la plus profonde. Chaque province apporte son contingent d'écrivains, de réflexions et de poisons. Florence enseigne à conspirer, à régner, à obéir au prince, à créer la république; et tandis qu'elle continue de manier les abstractions du vieux temps avec l'élégance inséparable de sa nature, Bellarmin corrompt le pacte de Charlemagne et de l'Église, avec les doctrines des Jésuites; Naples sonde toutes ses institutions avec une sagesse royale, et son Ammirato célèbre la fédération italienne avec une érudition animée qui garde, sous une forme molle et indulgente, les défauts et les mérites du siècle de Léon X; l'indolente Lombardie se plaît à remarquer les contrastes des républiques et des monarchies, et elle recueille ses observations dans son *Trésor politique*, tandis que Vida retrempe la politique en l'obligeant à répondre aux critiques tirées du rêve de l'âge d'or où il n'y avait ni princes, ni ministres, ni comices, ni meneurs, ni juges, ni magistrats pour imposer les cent mille absurdités écrites dans les lois. Paruta de Venise montre à Sparte et à Carthage l'image embellie de sa patrie, qu'il oppose à Athènes et à Rome; et ses compatriotes, fidèles à une oligarchie nébuleuse et à la liberté républicaine, deux principes qui semblent s'exclure, étonnent sans cesse par une sagesse excentrique, suspecte, et d'une immoralité effroyable chez Sarpi. Au contraire, les écrivains de Gênes, démocratiques par instinct, semblent écrire avec de la poudre à canon! Un mélange étrange d'enthousiasme et de circonspection leur fait embrasser avec amour tous les extrêmes politiques, et ils répètent le précepte de voyager à l'étranger, comme

pour recommander l'étude des contrastes. L'État du pape excelle par le servilisme exceptionnel de ses hommes; mais au fond de la plus aveugle superstition. Dans la ville de Loreto, naît Boccalini, critique mordant qui inflige des stigmates immortels à la tradition espagnole ridiculisée dans un Parnasse fantastique où Sa Majesté Apollon et les Muses sérénissimes, entourées de courtisans, d'alguazils et de sbires, réveillent, avec les arrêts de leur empire bouffon, un sourire qui durera autant que le bon sens existera sur la terre. Enfin le Piémont concourt à la richesse générale en produisant Bottero, qui s'empare d'un mot échappé à la magniloquence de monseigneur de La Casa, pour le mettre sur le frontispice de son livre et inaugurer officiellement la sinistre tradition qui s'appelle « la raison d'État, » et qu'on pourrait définir « l'art de se faire obéir à tout prix au nom de l'autel et du trône. »

Que de pensées contradictoires et variées! que de théories étranges et surprenantes! que de sagesse! que de folies suggérées à cette phalange d'écrivains par le souvenir des sept mille révolutions d'Italie! Les uns se disputent les lambeaux de la politique courante, et parlent de Mantoue, de Turin, de la Valteline et des Grisons; les autres illustrent mille scènes détachées où la renaissance et l'antiquité se confondent dans un lointain poétique. D'autres mettent leur main sur votre cœur, en comptent les battements et vous expliquent les avantages et les inconvénients de la colère, de l'avarice, du sang-froid, de l'emportement, de tous les vices et de toutes les vertus. Celui-ci nous apprend à nous méfier de tout le monde; celui-là, à bien saisir les occasions. L'art d'aduler, de flatter, de flagorner avec adresse, d'être servile avec une teinte de rusticité et

même sur un ton de censure; l'art de donner des conseils appropriés aux hommes, aux choses, au moment, aux affaires; l'art de solliciter des faveurs à temps, en évitant tous les cas possibles de la mauvaise humeur et des refus à jeun; l'art de choisir des affidés dociles, sûrs, des amis intelligents; l'art de devenir soi-même un affidé, de se bien conduire avec les parents, les femmes, la famille du ministre et d'en tirer le plus grand profit; l'art du gouverneur délégué, celui de l'ambassadeur; en un mot, l'art de l'intrigue, quelles qu'en soient les formes, crée une foule de traités dogmatiques, doctes ou ingénieux, où l'on épuise tous les cas de la rouerie politique, avec force divisions, subdivisions, règles, préceptes et définitions par le genre prochain et la dernière différence. Plusieurs écrivains s'étendent longuement sur les moyens de se concilier ses ennemis, de les amener à composition, de trouver un palliatif aux injures, une issue aux querelles. Le courtisan forme l'objet des études les plus consciencieuses, et on le fait passer par toutes les catégories d'Aristote pour déterminer avec précision ses droits, ses devoirs, les dangers qui l'entourent, les diverses manières de conquérir la grâce du prince, comment il doit se servir de cette grâce, qui est le souverain bien de la cour, s'il faut la chercher pour elle-même ou pour les avantages qui en découlent, et jusqu'à quel point elle mérite d'être préférée au salut du prince ou à nos propres intérêts. Au moment où cette littérature nauséabonde vous soulève le cœur, le démon de la politique vous frappe sur l'épaule : Si vous êtes fatigué de regarder à droite, vous dit-il, regardez à gauche. Et il vous montre que la cour n'est pas seulement autour du prince, mais que les tribuns sont, à leur tour, des courtisans de la plèbe,

entourés de ministres en expectative, d'ambassadeurs en espérance, d'austères intrigants; de sorte que l'art de servir et celui de régner, partout et toujours corrélatifs, montrent dans toutes les positions directes et renversées, la même comédie, les mêmes personnages, les mêmes lois, qui sont les lois de notre race. On sert un Brutus comme on sert un cardinal, et chaque jour, quand les interruptions révolutionnaires s'évanouissent, tel adepte d'un tribun, sans changer de nature ou d'attitude, se trouve improvisé secrétaire d'un prince ou d'un prélat.

Les points de vue les plus fantastiques se multiplient à travers l'apparente pédanterie des écrivains: ici Néron est traité avec tous les égards dus à son rang; là Tibère s'élève majestueusement à côté de Salomon; tournez le feuillet, le premier Brutus reproche au second d'avoir perdu la république en conspiraillant dans le palais; ailleurs, un sage Milanais traverse la scène avec le pot de chambre d'un Sforza dont il captive ainsi la grâce souveraine; plus loin onze Florentins tombent en adoration devant Boniface VIII, le grand tyran de l'Église, et ces onze ambassadeurs arrivent des points les plus éloignés de la terre, chargés par autant de princes d'offrir leurs hommages au maître de Rome. Au moment où vous allez élever la voix pour faire vos réflexions morales sur ce pêle-mêle politique, tous unanimes, les écrivains d'Italie vous prêchent le silence, le mystère, la *secretetzza;* ce n'est plus la parole qui règne, la terre tourne sans bruit autour du soleil. Aussi leurs traités ne s'adressent nullement au peuple, les préfaces en écartent les curieux plébéiens, et dédaignent le lecteur vulgaire; la plupart restent longtemps sur les rayons des bibliothèques avant d'arriver au public, et

j'en ai vu d'admirables encore inédits, et pour ainsi dire orgueilleux de n'avoir été lus que par quelque prince régnant. Mais silence ! voici Pigna qui confond sournoisement le prince et le héros, sous prétexte que les chefs de la famille d'Este ont fondé un État comme Romulus. Le cafard ! Mais taisez-vous encore, car la mythologie est ennemie de l'Église, et c'est avec des souvenirs classiques que Ferrare résiste au saint-siége. Voici les donneurs d'avis sur toutes matières, à propos de tout, à toutes les personnes; l'un d'eux en donne treize mille cinq cents d'un coup ; les autres les arrachent, avec d'ingénieux crochets, à tous les écrivains anciens et modernes, auxquels ils ont l'air de ne laisser que le bavardage inutile où se trouvaient encadrées ces réflexions. Voici le *Prince régnant*, le *Prince délibérant*, le *Prince ecclésiastique* ou le cardinal de la sainte Église romaine qui inspirent une foule de traités aux mille préceptes contradictoires, jusqu'à en donner le vertige aux plus fermes des rois. Le conclave lui-même, attentivement analysé, donne lieu à des monographies qui en exposent l'histoire naturelle et font connaître ses habitudes, ses partis, ses travers, ses caprices, comme s'il s'agissait d'une ménagerie exotique. La plus profonde religion préside à ces curieuses explorations, qui semblent des préparations à la recherche de l'art de tromper le bon Dieu; la plus touchante hypocrisie dicte tous les préceptes aux princes, aux cardinaux, aux secrétaires, aux ambitieux; la réfutation de Machiavel devient le lieu commun obligé de l'époque, et personne qui ne prenne la plume sans faire un signe de croix au souvenir des infâmes doctrines du secrétaire de Florence. Fi donc ! Qui voudrait conseiller la tromperie, le parjure, le meurtre, le poison ? On ne permet ces moyens

qu'à l'égard des infidèles, des hérétiques, des rebelles, des conspirateurs, des prétendants et en général des mécréants dont les intérêts sont en contradiction avec les nôtres. Hors de là, quand personne ne nous menace, qu'aucun homme ne nous blesse et que nous n'avons aucun motif pour tromper ou tuer, oh! alors la morale la plus austère! Bozio, qui se plaît à renverser tous les points de vue, montre la supériorité de la décadence sur la renaissance; Possevin faufile des miracles dans la tradition des Césars. Davila, Bentivoglio signalent avec une joie machiavélique les bûchers du duc d'Albe dans les Flandres; et une foule de commentateurs de Tacite et d'Aristote poursuivent les détails de ces théories diaboliques où l'on défend l'Église avec des arguments qui la perdent. Enfin la raison d'État proprement dite, et considérée dans son essence et ses accidents, inspire toute une série d'écrivains qui la définissent, l'exposent, démontrent qu'elle est plutôt un art qu'une science, qu'elle consiste à violer la justice, à tuer un homme pour le salut du peuple, et qu'on l'honore également avec l'ostracisme des Grecs, la Saint-Barthélemy des Français, le despotisme des Russes et les lois des Anglais. Zuccoli la tourne contre les rois pour faire l'éloge de Saint-Marin. Maretti propose les exemples de Tibère aux pontifes, et un moine explique la raison d'État de Pilate, gouverneur de la Judée, qui juge, flagelle, outrage et condamne Jésus-Christ, tandis que d'un autre côté Jésus-Christ, avec sa raison d'État à lui, le sournois, se dit abandonné de son père, souffrant, coupable de fautes qu'il n'a pas commises, et prêt à mourir, quoique ce soit impossible à un Dieu. Tel est le libre examen de l'Italie, le doute cartésien qui désoude les combinaisons politiques du vieux

temps, les arrangements que la crédulité considérait comme éternels, les jonctions accidentelles où le progrès semblait joint à jamais avec la république ou la monarchie, avec la religion ou l'irréligion, avec la sévérité ou la clémence, et en général avec une série de thèses dont les antithèses faisaient le bonheur d'une foule de peuples également civilisés.

Au-dessus de cette foule de médiocrités mystérieuses, deux dominicains, à la devise du cheval blanc, représentent le génie italien. L'un est Bruno, le Moïse du panthéisme; les flammes de l'inquisition l'entourent d'une auréole éternelle, et du haut de son bûcher, les tables de Lulle à la main, il fait tournoyer la danse universelle des choses et des pensées, dominant sans cesse, par le grand art des abstractions, les merveilles visibles et invisibles où le créé et l'incréé s'identifient sans connaître le néant. Arrivé à ce dernier degré d'initiation métaphysique, où le grand et le petit se confondent et s'effacent dans l'infini, il enfante, par une sorte d'explosion phosphorescente de points indivisibles, cette pluralité des mondes que l'astronomie osait à peine entrevoir, et que la religion lui faisait expier par la mort, afin de sauver le drame traditionnel de la chute de l'homme et de l'incarnation de Dieu. Les dialogues, la prose, les vers, le latin, l'italien, l'hymne et l'expression triviale, donnent des formes variées à son inspiration, et sa facilité prophétique passe dédaigneusement l'étroite justesse et l'artificieuse indépendance de l'exposition cartésienne.

Encore plus martyrisé, le second dominicain, Campanella, chef du soulèvement des Calabres, passe vingt-sept ans dans la captivité, traîné dans cinquante prisons, enseveli dans des basses-fosses, suspendu pendant

quarante heures au milieu des tourments, simulant la folie pour éviter la potence, l'hérésie pour échapper aux juges de l'Espagne, et l'amour de la France pour se dérober à l'inquisition de Rome. Au lieu de s'égarer dans l'eristique des abstractions, il substitue l'exploration des choses possibles au grand art de Lulle, le phénomène de la nature au verbiage de l'homme, l'éclatante réalité aux misérables décors de la scolastique, et avec lui la réforme descend du ciel sur la terre, régénérant l'humanité, multipliant les expériences, abrégeant les méthodes et remplaçant tous les livres par le grand livre de l'univers. Campanella se propose de refaire le monde des nations auquel il promet une rédemption scientifique avec l'accent d'un Messie, conciliateur de tous les cultes, au nom d'un Dieu qui a parlé aux hommes dès la plus haute antiquité en prenant la forme de toutes les religions. Comment allie-t-il la divinité vivante de Platon, de Plotin, de l'extatique de Patmos, de la séraphique Catherine, de l'angélique Thérèse, à l'univers sensible où les mondes tournent d'après la loi de Galilée, dans le ciel des astronomes, au milieu d'innombrables satellites habités? Ecartons la pitoyable logique qui n'a pas le droit d'arrêter l'inspiration du génie, pas plus qu'elle n'arrête l'éternel devenir des êtres vivants et mobiles. Une étrange obscurité, un intervalle mystérieux où la magie, l'astrologie, les sciences occultes effacent les distinctions entre les faits et les miracles, et introduisent de vive force le surnaturel dans le naturel, frayent la voie par laquelle le prophète de Stilo passe de l'impossible au possible en forçant les plus illustres hallucinés du genre humain à préfigurer la rénovation de l'homme par la science. Sa grandeur est dans cette erreur su-

blime qui consacre tous les cultes du passé; dans sa foi qui montre les découvertes modernes et leur avenir, comme le dernier terme d'une tradition divine, éternellement vivante et créatrice et dans son intime conviction que la voix de Dieu, retentissant de siècle en siècle et toujours supérieure à nos misérables lois et à nos aveugles engagements, réunira à la fin tous les croyants dans une même démocratie universelle. Ce n'est donc pas la raison d'État qui fonde les royaumes, ce ne sont pas les lois de Machiavel qui président aux destinées des nations, témoin les Borgia qui échouèrent; la politique, l'intrigue, la fédération, l'unité, la monarchie, la république, toutes les lettres élémentaires et pour ainsi dire alphabétiques de nos révolutions obéissent aux ordres de Dieu qui écrit seul le grand livre de l'histoire, où les empires succèdent aux empires. Il s'est révélé aux Assyriens par les astres, aux Grecs par les oracles, aux Romains par les augures, aux Juifs par les prophètes, aux chrétiens par les conciles, aux catholiques par les pontifes; il a sans cesse élargi le cercle historique de ses révélations, il s'est toujours manifesté lorsque l'incrédulité et le scepticisme faisaient sentir leur atteinte mortelle aux peuples corrompus, et le temps est venu où la dernière et la plus vaste de ses révélations doit fonder l'unité du genre humain qu'Auguste a démontrée possible, et que la raison exige pour faire cesser les guerres, les famines, les pestes, les inondations, les incendies, et pour établir l'échange universel de tous les biens entre les régions les plus opposées. Rêvant le rôle de révélateur armé qui revendique enfin le glaive de César, Campanella écrit son évangile de la Cité du Soleil, où il trace à grands traits la réforme du genre humain en sens inverse de

Luther. L'anéantissement de toute légalité d'après la pensée de Platon et de saint Thomas; la destruction de toute liberté qui donne le faux air de la sagesse à l'anarchie pharisaïque; l'extirpation complète de la famille, de la propriété, de l'aristocratie, des nationalités, termes qui se suivent et s'engendrent avec une fatale progression de malheurs; les deux sexes mis sur la même ligne et exercés aux mêmes fonctions; toutes les industries ennoblies, à la honte de l'orgueilleuse noblesse; l'hymen soumis à des lois médicales et astrologiques pour l'amélioration de la race humaine, plus négligée que celle des chevaux et des chiens; les femmes stériles livrées au plaisir, qui raille désormais les sottes frayeurs d'une pudeur artificielle; la destruction de tous les livres et de toutes les bibliothèques qui propagent de laborieuses erreurs et fondent la tyrannie des doctes inutilités; le règne de la science armée de nouvelles méthodes et appliquée aux arts de la vie; toute la terre labourée d'après un plan unique comme si elle était un seul champ; un nouveau culte sans mystères, dont le temple réunira les statues de Pythagore, de Xalmoxis, de Jésus-Christ et des douze apôtres; un pontife flanqué de deux pontifes inférieurs, pour régler tous les actes de la vie au point de vue de la nouvelle sagesse; une langue universelle pour supprimer les obstacles qui interceptent la communication des idées; une série de peines, de récompenses distribuées avec une régularité monastique, pour faire de la terre un paradis : voilà la rénovation suivant lui imminente, que les astres annoncent, que Savonarola, Brigitte et Joachim prophétisent et que la marche accélérée de la civilisation promet pour l'an 1600, car on a fait plus de progrès depuis cent ans, dit-il, que

depuis les quarante siècles que le genre humain existe.

Toute une vie de labeurs et quatre-vingts ouvrages et brochures reflètent, sous mille formes différentes, ces idées de la Cité du Soleil, qui semble souvent reniée, contredite, oubliée, rétractée, et qui jaillit plus éclatante que jamais au moment où l'on s'y attend le moins, se servant des ombres qui la cachent pour faire ressortir sa lumière. On la retrouve dans une foule d'œuvres philosophiques, où le sublime dominicain invoque à chaque pas l'expérience des modernes; dans les livres de physique, où il lutte de toutes ses forces contre les mystères du moyen âge; dans des livres de magie, où, voyant les démons, il acquiert la persuasion que des anges peuvent l'assister. Quand il conspire dans les Calabres, d'admirables apôtres attestent, au milieu des tourments, la seconde vie qu'ils ont reçue de lui; les pauvres se lèvent contre les riches, prêchent la mort aux jésuites, et appelant à leur aide les Musulmans ils continuent les attaques du christianisme contre l'idolâtrie et ceux de l'Église contre le mariage, la famille et la propriété. Au livre de la monarchie espagnole, la communauté des femmes s'ébauche dans une vaste institution de janissaires, la guerre aux riches dans une loi de maximum imposée sur les biens; la langue universelle dans l'usage obligatoire de l'Espagnol, la guerre au judaïsme des lois dans la suppression du grec et de l'hébreu qui condamnent la théologie à la puérilité des interprétations grammaticales, et enfin le gouvernement du globe dans la domination universelle du roi catholique qui subjugue l'Asie par des conquêtes, l'Allemagne par l'inquisition, l'Amérique en y transportant les habitants de l'Afrique, et l'Afrique en y déportant ceux de l'Amérique.

Chez lui, les plans les plus variés se succèdent toujours clairs et lucides avec une rapidité magique ; la raison d'État la plus noire change et intervertit à chaque instant les perspectives politiques, et Machiavel, confisqué par la théologie, bouleverse tous les peuples de la terre. Tantôt il tourne les presbytériens contre les anglicans, tantôt les Scandinaves contre les Anglais, tantôt Condé contre le roi ; et tandis qu'il murmure des paroles mystérieuses à l'oreille du roi catholique, il tient en réserve des conseils pour gagner les électeurs d'Allemagne, pour tromper la fougue française, pour subjuguer les Moscovites ou pour brûler les protestants. Mais tel est le droit de l'homme de Dieu. Ne faut-il pas qu'il simule la folie au milieu des méchants ; qu'il règne en trompant toutes les prévisions égoïstes ; qu'il tourne les passions contre les passions, le mal contre le mal, la guerre contre la guerre? Enfin dans ses livres théologiques le terrible prophète ne cesse de prêcher la suprématie pontificale sur l'univers avec un accent incendiaire qui dévore la papauté elle-même et la transforme en une domination apocalyptique d'après le dire du Christ qui a promis de revenir bientôt, et d'après le souhait fatidique de Brigitte : O Dieu d'amour ! réponds enfin à l'attente de tes serviteurs. Quelle infatigable persévérance ! quelle indomptable inspiration ! quelle obstination surhumaine dans ces appels à l'avenir que rien ne décourage et qui impriment la trace souveraine de la beauté dans ses plus misérables brochures ! Parle-t-il à l'Italie, c'est pour lui rendre la grandeur d'Auguste et pour la reconstituer ! S'adresse-t-il à la France, la démagogie de la ligue bouillonne dans ses pages pour exterminer une nouvelle Avignon ! S'agit-il de l'Angleterre, il y pousse

l'un contre l'autre trois royaumes au profit du genre humain; la main pesante du sbire le précipite-t-elle au fond d'un cachot, il pleure et ses cris de douleur se traduisent en strophes d'une mélodie mâle et guerrière pour annoncer la fin de la vieille poésie, des dieux menteurs, de l'antique imposture, des Pharisiens du christianisme, de la Jérusalem romaine, de la langue latine qui garde les erreurs du passé, des fausses canonisations qui trompent les fidèles et de la fausse divinité des pontifes qui égare tous les peuples, les catholiques comme les opposants. Le nouveau Dieu est né non loin de Rome, dans une nouvelle Nazareth, dans une pauvre maison de Stilo.

A d'autres la satisfaction académique de fronder Campanella, de compter les taches du soleil, de montrer ses incorrections, ses opinions inconvenantes, ses idées qu'on n'aurait pu admettre dans un parlement ou que Pitt et Fox n'auraient pas approuvées; à d'autres la tâche de l'accuser, de vouloir s'emparer du gouvernement, d'après l'ingénieuse devise : Ote-toi de là que je m'y mette; ou d'affecter un ridicule étonnement à propos de ses vues sur la destinée des femmes, ou sur l'ambition de Condé, ou sur les Stuarts d'Ecosse, ou sur le roi d'Espagne, ou sur le pape de Rome. Nous savons à quoi nous en tenir sur cette sagesse morale qui prévoit tout, hormis les révolutions, les coups d'État et les guerres, ces trois éléments de l'histoire. Le génie de Campanella sera toujours l'expression symbolique de la réformation conçue au point de vue de l'Italie qui laisse tomber un regard de dédain sur Luther; et sa Cité du Soleil nous offre le millénium qui devient philosophique en écrasant les protestants; la république de Platon qui s'universalise avec l'attrait

de la révolution ; la démocratie catholique qui confisque à son profit aussi bien Machiavel que Galilée ; et la foi dans l'humanité qui se détache des arides abstractions des anciens et des compositions artificielles de la renaissance pour vaincre la petitesse d'une cité idéale et l'isolement des utopiens qui redoutent le contact de la civilisation, comme si la vérité devait rester inférieure à l'erreur. Plus de philosophie scolastique, plus de mystères Éleusins, plus de doctrines timides, craintives ou gourmées, plus de pouvoirs spirituels séparés de la masse des profanes et croupissant dans une caste ou dans une abstraction pour livrer le monde à l'anarchie. D'après Campanella, Platon a tort de concentrer la révélation dans la classe des guerriers, le Christ de la borner au clergé, le pape de laisser l'épée à César et des lois à l'empire ; mais la guerre à la propriété, à la famille, aux lois, à toutes les libertés, à tous les égoïsmes, doit s'étendre des sages à la foule, des prêtres aux séculiers, de l'Église au monde, en un mot des initiés aux profanes de tous les cultes. Tel était Campanella à la fois unique par sa grandeur au milieu d'une foule de pygmées et par ses paradoxes, où il s'efforçait de vaincre la fatalité de la nature, l'imprévoyance de l'homme et les contradictions des États. Mais, tant que le sort des humains sera livré au génie des batailles, son système, renouvelé de génération en génération, sera toujours l'utopie des plébéiens exagérant à l'infini la fraternité, l'unité et le despotisme contre l'utopie opposée se développant, d'après Luther, par la force de la liberté des fédérations et des lois.

CHAPITRE III.

L'ITALIE PENDANT LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

La philosophie s'empare de la raison d'État,—et conseille l'imposture aux rois dans l'intérêt des multitudes.—Splendides impostures de Versailles.—La révolution des Anglais.—Progrès de la diète germanique,—des pays scandinaves,—et des Slaves,—où la Russie reste seule avec une grandeur sans exemple.—Mêmes progrès dans les États italiens.—Agonie des républiques survivantes. — Opposition savoisienne visant à relever le royaume.—Les politiques de la raison d'État suspendent leur radotage.—Les poëtes des patois cessent d'extravaguer, — et les pompes de l'opéra traduisent le siècle de Louis XIV dans la langue universelle de la musique.

La paix de Westphalie une fois signée, que resta-t-il de tant de guerres de religion? La paix des religions, l'indifférence en matière de foi, chez les catholiques l'amnistie tacite de l'hérésie, chez les protestants la conviction que le monde est plus fort que Luther, et chez tous une obscure persuasion que la nature règne désormais sur Dieu. Le droit des gens se sécularise : plus de théocratie, plus de propagande obligatoire

contre la liberté des nations. Grotius soumet tous les peuples aux lois de la justice naturelle, et une vaste révolution s'accomplit chez tous les peuples. A l'extérieur, toute nation devient souveraine, abstraction faite de sa croyance; elle forme un monopole, elle s'organise en vue de considérations exclusivement économiques, elle cherche à régner sur des colonies, à attirer chez elle l'argent de ses voisins, à créer des manufactures qui s'introduisent de vive force, ou par les traités ou par le bas prix, chez les peuples les plus éloignés. Une préoccupation générale fait mesurer l'importance des États au poids de l'argent dont ils disposent, et tout gouvernement ne compte dans la balance européenne que d'après le nombre de ses soldats et celui de ses écus. A l'intérieur la même révolution réforme les lois souveraines des États; le pouvoir suprême, roi ou diète, se simplifie de manière à représenter réellement la nation dans la balance générale; les habitudes du commerce et l'institution des armées permanentes soumettent à des règles nouvelles, et on dirait à une même comptabilité, les diverses classes, les franchises nationales, les souvenirs traditionnels. On s'efforce de trouver une sorte de monnaie idéale ou de talisman financier pour opérer, ne fût-ce qu'en imagination, toutes les permutations nécessaires au bilan intérieur le plus profitable en face de l'ennemi. En un mot, l'Europe se sécularise dans son ensemble qui constitue une république de peuples souverains et dans chaque nation où l'on perfectionne la liberté ou la servitude de l'ère antérieure.

Ce n'est pas qu'on abolisse l'existence de Dieu, ou que l'on renonce à la foi, ou que l'on proclame le règne

de la philosophie et de la science ; ce n'est pas non plus que l'on revienne à ces jours de la crise militaire, où tous les États devaient se refaire pour solder la différence entre le roi et l'armée. Rien n'est mis en doute ; on ne voit aucune banqueroute : la noblesse, le clergé, les rois, les parlements, le pape et Luther gardent leurs valeurs corrélatives. Mais la raison d'État éclaire d'un rayon de lumière les cabinets des rois ou les assemblées des lords : elle force la main de ceux qui règnent, les oblige de passer outre sur des scrupules qui arrêtaient leurs devanciers, leur apprend à mépriser et à favoriser la démocratie de l'industrie et de l'échange ; elle proclame ce droit de nécessité, droit de révolution qui se pose en face de tous les droits acquis et respectés pour sacrifier le passé à l'avenir, et l'athéisme commercial soumet à la banalité de ses chiffres les institutions mêmes qu'il respecte. Ne faut-il pas qu'en régnant sur des colonies la nation devienne elle-même une colonie, une grande société anonyme, un assemblage d'actionnaires campés sur le même sol? C'est ainsi que périssent une foule de droits politiques et traditionnels ménagés par les révolutions antérieures. Celles de l'Italie laissaient toujours subsister l'unité théocratique et impériale, et les vasselages absurdes, les suzerainetés impertinentes, les dépendances factices étaient violées ou éludées, sans être entièrement détruites, puisqu'elles subsistaient toujours dans le principe suprême de la théocratie européenne. Louis XI et le roi d'Angleterre se bornaient à ajourner à cent ans leur différend sur la séparation absolue des deux royaumes. La réformation, toute traditionnelle et légale, ne pouvait couper l'arbre théocratique à la racine. Pour conquérir le libre examen, ne devait-elle pas le rendre inoffensif? Mais le

jour de la paix de Westphalie, tout pouvoir vivant acquiert le droit absolu de paix et et de guerre à l'extérieur, et par contre-coup il subordonne à ce droit toutes ses lois intérieures.

L'initiative du progrès appartient cette fois à la France. Le caractère de cette nation, qui se perdait autrefois en vains exploits et en folles explosions, devient le principal organe de civilisation universelle. Le jour même de Westphalie, une sédition bizarre se déclare, comme un caprice bruyant, dans les rues de Paris. Je ne sais quel air d'humeur, de fête et de guerre atteste que le vieux régime fatigue les esprits; le parlement réclame contre les impôts écrasants et contre les arrestations arbitraires; la régente s'enfuit à Saint-Germain où la cour couche sur la paille; les grands se disputent la direction des affaires; d'aimables factieux éclatent de rire, en prenant des poses tragiques; la garde civique excite l'hilarité universelle; la cavalerie des portes cochères, les régiments recrutés par l'archevêque, et qu'on appelle de Corinthe; leurs déroutes qui prennent le nom de Corinthiennes; les partis des importants, des petits-maîtres, du roi de la Halle, des généraux, des dames, des prélats qui donnent à la guerre la forme d'une admirable comédie de cape et d'épée, multiplient les scènes héroï-comiques où l'on voit tantôt le grand Condé qui ordonne sa propre arrestation, sans le savoir, tantôt le peuple qui demande à sainte Geneviève l'expulsion du cardinal Mazarin, tantôt des princes du sang qui se distribuent des soufflets et des gourmades avec une adresse à rendre jaloux les polichinelles de tréteaux. Mais enfin Louis XIV, le fouet à la main, impose silence au parlement, et dès lors l'intermède républicain cesse tout à coup; la démocratie qu'il ren-

fermait en puissance inspire le roi, et la révolution se réalise par une sorte d'explosion à jet continu qui renouvelle la France et l'Europe. Des victoires se succèdent rapidement dans les Flandres, en Allemagne, en Hollande, en Savoie, en Espagne; des succès inouïs bouleversent tous les plans de la vieille politique quatre fois remaniée, à Aix-la-Chapelle, à Nimègue, à Ryswik, à Utrecht; et après un demi-siècle de combats où toutes les puissances se tiennent, se balancent et alternent les succès, on trouve, en 1712, l'Espagne de Philippe II détruite et réduite aux proportions d'un État de second ordre, son protectorat de la papauté et de l'empire complétement anéanti, Naples, Milan, la Sicile, la Sardaigne rendues à l'ancien pacte de l'Eglise et de l'Allemagne, et en général les catholiques séparés des catholiques, et les protestants des protestants, par des traités qui donnent à celui de Westphalie l'apparence d'un contrat fédéral de tous les Etats de l'Europe. A l'intérieur l'administration française devient, pour la première fois, unitaire; l'armée rejette les livrées des grands seigneurs; le sol obéit à une irradiation nouvelle de routes et de canaux; les nobles congédient l'exubérante valetaille du moyen âge et se fixent à la cour, transformés eux-mêmes en valets du roi; la démocratie se propage dans les mœurs, dans les usages, dans les habits, où l'uniformité des costumes efface la distinction hiérarchique des professions. Paris s'embellit et s'étend, et d'admirables édifices apprennent à la foule étonnée que chacun d'eux embrasse toute la France centralisée aux Invalides ou à Versailles, dans les casernes ou dans les palais du roi. Colbert défend la main-d'œuvre, et ses lois protégent l'ouvrier, l'industriel, le capitaliste, le

spéculateur et la puissance mobile du commerce contre la production aristocratique de la terre. Enfin l'Académie française achève l'œuvre de la sécularisation antérieure, en faisant primer la parole sur la pensée, la rhétorique sur la science, les convenances modernes sur un passé barbare, et on assiste à ce phénomène sans exemple d'une assemblée légiférant sur des mots, et maîtrisant les forces invisibles du génie jusqu'à transporter dans le monde ingouvernable de l'esprit, l'unité, l'uniformité, la monarchie et la démocratie de la nation. Des hommes de génie, livrés à des extases monarchiques, traduisent dans une langue inimitable de simplicité et de splendeur l'adoration du peuple pour le héros de Versaille. Par un miracle du goût, une culture artificielle devient universelle; des plantes, nourries en serre chaude, se dressent fières, et on dirait presque sauvages, dans les antichambres du roi. Bossuet, adroitement hautain, pousse la hardiesse de son éloquence ecclésiastique jusqu'à démontrer que les princes eux-mêmes peuvent mourir. Fénelon écrit le *Télémaque*, incomparable séminariste qui fera l'admiration éternelle des pensionnats; le timoré Racine donne l'idée d'un atticisme à la fois orthodoxe et classique, et Molière, avec un génie plus vrai, plus profond, plus universel, écrit le *Tartufe*, comme pour montrer que le peuple sait ce qu'il veut, qu'il se possède sans cesse dans ses flottements démesurés, et que l'ancienne gaieté gauloise reçoit une destination nouvelle en devenant une fine et irrésistible dérision qui terrasse d'un mot tout homme, clerc ou laïque, qui veut s'élever entre le peuple et le roi. C'est ainsi que l'on dompte les Turenne, les Condé, les Bouillon, les Longueville, les savants, les théologiens;

on tue par le ridicule ceux qui s'écartent de la grande route, en les bafouant comme des ambitieux qui aspirent à commander et à régner. Une vulgarité sans exemple s'étend sur toutes les libertés romantiques tolérées par la réformation ou protégées par l'Espagne, et il ne reste d'autre issue à l'audace opposante que de se jeter sur l'ennemi extérieur, où elle se borne encore à suivre le roi et à traiter tout adversaire comme un rebelle pour propager la monarchie, l'obéissance, la servitude enthousiaste. Aussi la grandeur de Louis XIV est proportionnée à celle de son despotisme. Son règne de soixante ans se fonde sur un mystère de ruelle, sur une infamie d'État qui donne la mort à tous ceux qui y touchent; on traîne de prison en prison l'homme au masque de fer, frère du roi. En un instant la Bastille s'ouvre et se referme derrière les courtisans plus favorisés de la fortune; les théologiens feuilettent les Escobar pour concilier l'orgueil royal avec la morale chrétienne, et même quand Louis XIV, vieux et mourant, obéit à Dieu, le scandale d'un concubinage public voile le mariage occulte qui clôt saintement l'ère des maîtresses. Les caprices tracassiers de la cour décrètent la peine de la prison contre les misérables rêveries du quiétisme, la violence d'une dispersion contre les scrupules du jansénisme, et la confiscation, l'exil, les dragonnades, la corde, la roue, le bûcher contre les huguenots échappés au guet-apens de la Saint-Barthélemy ou à l'épée de Richelieu. Mais quel Français n'est pas fier de relever de Louis XIV? Ce roi n'est-il pas le second créateur de la nation? Qu'on supprime sa splendide démagogie de Versailles, ses valets de grande maison, ses bacchanales religieuses, sa religion catholique hostile au pontife; on verra les huguenots alliés des

Anglais, les ligueurs faisant cause commune avec l'Espagne, le royaume envahi au nord, à l'est, au sud, peut-être démembré et certes livré à la noblesse. Au contraire, rétablissez les proscriptions, le despotisme, les infamies de Versailles; le peuple se lève, sa langue s'ennoblit, ses nobles se ruinent, les Jésuites le défendent contre les Anglais, les gallicans contre l'Espagne, et ses armées battent les armées des pays libres, naturellement ennemis de Versailles. Voila donc la raison d'Etat devenue du despotisme éclairé, ses ténébreuses intrigues exploitées au profit des nations contre les dogmes du moyen âge, et son immoralité inaugurée dans le monde pour la honte et le bonheur des nations.

La même révolution s'accomplit en sens inverse, en Angleterre, où l'absolutisme lugubre et éphémère de Cromwell répond au prélude rapide et joyeux de la Fronde. Cromwel envahit le parlement, il règne avec des hommes à lui, une démocratie qui viole toutes les libertés de la nation et des formes monarchiques qui respectent à peine, comme de vaines réminiscences, les traces à demi effacées des traditions parlementaires. Tout le monde plie sous son protectorat, et l'Angleterre, divisée en douze gouvernements militaires, semble une monarchie française tandis que la France présente le faux air d'une liberté anglaise. Mais lorsqu'au bout de quatre ans la Fronde laisse passer dans la monarchie la réforme qu'elle réclame; Cromwell lègue à son tour au parlement la démocratie qu'il a inaugurée, et Monk, espèce de Mazarin au rebours, rappelle enfin la liberté exilée. C'est pourquoi Charles II et Jacques II ne peuvent rétablir ni le catholicisme, ni le papisme; et quand Louis XIV perfectionne la monarchie en chassant les huguenots, l'Angleterre per-

fectionne la liberté en chassant le dernier des Stuarts, et en renouvelant sa dynastie avec la famille républicaine des Orange. C'est ainsi qu'elle fortifie son hostilité contre la France. Aux Bossuet, aux Fénelon, aux Racine, aux Molière, elle oppose Hobbes, Cowley, Dryden et Milton; à une nation de guerriers un peuple de marchands; aux ressources du continent celles de la marine; à la discipline qui envahit les mœurs, les habitudes, la littérature, la religion, des individualités qui repoussent la tyrannie de la cour, des Académies et des fonctionnaires; à l'effusion fraternelle d'une multitude, toujours solidaire dans ses mouvements, l'isolement d'une société où tout homme répond de son action, sans jamais perdre son moi dans le moi factice de la foule; et tandis que le Français est emporté par la séduisante tyrannie des idées, des modes, des usages, des lois sans cesse renouvelées, et d'un progrès toujours insurrectionnel au début et monarchique dans le résultat, l'Anglais puise sa force dans des calculs solitaires, dans son inviolabilité individuelle, dans le confortable substitué à la mode, et dans la superstition de la loi, de sorte que son progrès, toujours monarchique au début, finit toujours par une liberté légale, où un policeman suffit à disperser le plus formidable rassemblement.

En Portugal, Jean V imite Louis XIV; en Espagne la révolution arrive toute faite de Versailles avec la dynastie des Bourbons, et si, dans leur profonde décadence, les Espagnols s'attachent à Philippe V, c'est qu'en réprimant les insurrections il détruit les vieilles franchises des riches et des villes au profit du peuple et des campagnes. Comment la Hollande resterait-elle en arrière? Elle doit opposer une contrefaçon de révolu-

tion à la France qui l'attaque, et en effet elle renverse la famille des Whitt, qui représente le peuple officiel ou restreint des bourgeois, et se dégage de l'étreinte de Louis XIV en proclamant le stathouderat des Orange, qui rallient la multitude. C'est la multitude qui perce les digues et submerge les armées de la France, tandis que ses flottes s'étendent au cap de Ceylan, en Asie, sur les côtes d'Afrique et dans la Nouvelle-Hollande qui surgit en Amérique. Immédiatement après la paix de Westphalie, les campagnes de la Suisse s'insurgent à leur tour contre les villes dont la démocratie combat tous les peuples officiels. L'insurrection est la même à Lucerne, à Berne, à Soleure, en Argovie, à Bâle où le Grand-Conseil attaque le Petit-Conseil, chez les habitants de Tockembourg qui se révoltent contre Zurich, à Genève où l'agitation est à son comble en 1706, à Zurich qui révise son code en 1713, à Schaffhouse aux soulèvements multipliés, à Glaris aux prises avec la rébellion de la seigneurie de Verdesberg, à Appenzel et à Zug, où les mous sont en lutte avec les durs. Là on démolit les maisons des ennemis, on coupe les moustaches et les oreilles des riches, les appliquant parfois à une meule tournante qui leur enlève la peau du visage. Schwitz livre ses hérétiques à l'inquisition de Milan; ailleurs la lutte s'engage à propos des subsides de la France; partout les exécutions, les perfidies, les bassesses de la nature humaine pervertissent et améliorent en même temps la meilleure des républiques, forcée d'imiter avec ses plèbes la plus despotique des monarchies.

Les trois cents États de la fédération germanique prennent la contre-partie de la monarchie française en proclamant en 1663 la permanence de la diète de Ratis-

bonne qui en fait la plus vaste des républiques. La chambre impériale et la chambre aulique, composées moitié de protestants, moitié de catholiques, détruisent d'emblée toute religion dominante; tous les États se développent par la démocratie ou par la liberté, et Leibnitz inaugure la philosophie de toutes les contradictions si savamment, si simplement agencées, qu'on ne sait plus comment choisir entre la logique et le bon sens. Ses monades ne sont-elles pas en même temps splendides comme le Dieu de l'empereur, et terribles comme la raison de Luther?

Le Danemark reproduit l'absolutisme français dans la région scandinave, et en 1660 son peuple vote d'enthousiasme la destruction de toutes les libertés, en sorte que le roi, placé au-dessus de toutes les lois divines et humaines, proscrit les nobles et fait bâtir sa forteresse de Copenhague. Son successeur Christian IV répond comme lui à l'attente de son peuple; le code qu'il proclame, le port de Copenhague, le fort de Drontheim qu'il fait construire, le commerce, les manufactures qu'il protége lui méritent l'honneur d'être comparé à Louis XIV. Mais en Suède, l'absolutisme ne saurait être qu'une révolution réclamée par les paysans contre les nobles et le sénat. Quoique indépendante comme un libre penseur, la reine Christine n'ose pas jouer le rôle sanglant de Cromwell. Elle se borne donc à abdiquer, et alors Charles XI anéantit le sénat, soumet les nobles à l'impôt, et règne proclamé supérieur à toute forme de gouvernement comme s'il était le roi de l'anarchie et du progrès. Cette négation transitoire de la loi suédoise se prolonge sous le règne de Charles XII, et l'absolutisme semble devenir l'état normal de la nation qui ajourne son retour à la liberté au risque de

tomber dans une sorte de cacophonie avec le despotisme danois. Qu'est-ce donc? par quel malheur la discorde cesse-t-elle d'étaler ses contrastes sous le ciel glacé de la Suède? Par la nécessité de lutter contre l'Allemagne, qui réclame les possessions cédées au grand Gustave et on ose tout contre la fédération impériale, même le despotisme, avant d'arriver à cette extrémité du désespoir qu'on appelle résignation.

Dans les régions slaves, nous voyons disparaître un État désormais incapable de se tenir à la hauteur de l'époque. Léopold I[er] d'Autriche profite de deux rebellions hongroises, la première, aristocratique, la seconde, alliée des Musulmans, pour reproduire la démocratie et les massacres de la France en Hongrie, où la couronne devient héréditaire dans la famille impériale de Vienne. Dès lors, les magyares cessent de régner, la vide jactance du comte palatin s'efface pour toujours, les nobles perdent l'insolent droit d'insurrection, une organisation barbare qui ne se laissait gagner ni par les séductions de l'or ni par celles de la civilisation, s'évanouit à jamais, et deux cent cinquante ministres protestants envoyés aux galères de Naples, Tekely écrasé, ses amis emportés par les sanglantes boucheries d'Epérie, où l'infâme Caraffa épuise sur les rebelles toutes les tortures possibles, détruisent une fastueuse tradition, qui remontait à Attila et dont les costumes tranchent encore aujourd'hui par leur splendide élégance sur la prosaïque uniformité de l'Europe.

Il ne reste à la région des Slaves que la Pologne et la Russie, qui reproduisent encore le contraste de l'Angleterre et de la France, ou de la Suède et du Danemark. Mais avec le veto de ses nobles, la Pologne ne représente plus qu'une liberté impossible, irration-

nelle, irréductible; personne ne peut la mettre d'accord avec les idées de commerce, d'échange et de transaction qui transforment tous les États, et la Diète, atteinte de folie, ne vit encore que pour s'entendre prophétiser sa dernière heure par le roi Casimir qui abdique. Sobieski, dernier héros couronné de ce pays héroïque, ne dégage Vienne de l'invasion musulmane que pour attester une dernière fois au monde que les chefs de Varsovie repousseront jusqu'à la dernière heure le niveau de la médiocrité commerciale dans le bien comme dans le mal. — Le despotisme moscovite remplit tout à coup le vide laissé par la disparition de la Hongrie et par la décadence des Polonais, et semble près de surpasser ou d'égaler les plus grandes monarchies de l'Europe. Fédor, qui règne de 1676 à 1682, soumet les boyards à l'uniformité d'une discipline royale, où les fonctionnaires prennent le pas sur les grandes familles, et où les anciens registres brûlés emportent avec eux le souvenir des droits bizarres qui autorisaient des boyards à refuser les ordres de leurs chefs, même sur le champ de bataille, parce que leurs ancêtres avaient commandé au lieu d'obéir. Les briques remplacent le bois dans les édifices publics; l'éducation fait des progrès chez les chevaux, par la fondation des haras, chez les hommes, par l'institution de professeurs soumis au knout, aux batoques, et Pierre Ier, qui combat la Pologne et la Suède, porte à son apogée la prospérité et le despotisme de son empire. Voilà une flotte sur la Baltique, voilà les Russes dans la mer d'Azoff; ils s'étendent en Asie, ils arrivent jusqu'aux frontières de la Chine, où ils traitent avec le gouvernement de Pékin. Saint-Pétersbourg donne un nouveau centre à l'empire, la vieille Moscou s'efface

et perd dans un massacre épouvantable sa milice non moins épouvantable des Strelitz; et les lois, le sénat, la discipline qui fait de tout boyard un soldat, sous peine de la confiscation des biens, changent tellement l'ancienne Moscovie, qu'aux yeux des Européens elle semble exister pour la première fois, et que les vieux Russes ne peuvent plus se reconnaître. En vain le fils même du tzar veut devenir le centre des mécontents, l'infortuné vit sur la terre où Ivan IV avait assassiné son fils, où le progrès avait toujours fait verser des torrents de sang, où la vie des hommes ne compte pas, et Pierre, qui avait flagellé et enfermé sa première femme, emprisonné sa sœur, massacré les Strelitz et marqué chaque année de son règne par d'affreuses exécutions, couronne son œuvre de civilisation et de sang en immolant son fils au terrible génie du progrès.

C'est ainsi que les vieux partis succombent : en Angleterre, sous la tyrannie républicaine de Cromwell; en France, sous la domination royale de Louis XIV; en Danemarck, sous l'absolutisme voté d'enthousiasme; en Suède, sous des rois ennemis du sénat; en Espagne, sous la répression qui étouffait les rebelles de la Catalogne; en Portugal, sous le règne de Jean V, et en Russie, sous le sabre du tzar. Le commerce affranchit tous les peuples, les rend uniformes, leur donne une langue universelle, celle de l'intérêt, un esprit cosmopolite, celui de la spéculation, une salutaire indifférence pour les cultes étrangers à la loi des achats et des ventes, une sorte de paix au milieu des guerres où désormais Grotius et Leibnitz peuvent rêver la conciliation du pape avec Luther, grâce à une nouvelle religion qui commence à les éclairer en dissipant les fantômes du moyen âge. Le *Tartufe*

qu'on joue à Paris; le scepticisme de Bayle, qui mine la tradition chrétienne; Locke, qui attaque le trône et l'autel dans leurs premiers principes des idées qu'il appelait le Veau d'or de la philosophie; la démocratie comprise dans sa grandeur aveugle et despotique comme le Léviathan d'Hobbes; la grâce antique profanée par les téméraires investigations des moralistes; les vertus chrétiennes transformées par La Rochefoucauld en vices déguisés, comme autrefois saint Augustin avait montré des crimes splendides dans les vertus des payens; la société expliquée par Mandeville comme l'œuvre des plus basses passions et l'héroïsme comme une forme de la lâcheté, à tel point que le comte de Rochester disait que tous seraient lâches s'ils l'osaient, jettent de nouveaux attraits sur les études, une nouvelle déconsidération sur les scolastiques et un nouveau ridicule sur les hardiesses de l'astrologie, de la magie, de ces doctrines occultes qui avaient prospéré mystérieusement en opposant des miracles artificiels ou des prodiges puisés dans des traditions payennes aux miracles qu'on croyait divins et qu'on acceptait aveuglément de la tradition de la Bible. A ces silencieux antidotes de la crédulité humaine succèdent l'étude de la nature éclatant comme le jour contre les ombres de la nuit et contre les firmaments nocturnes des religions, et à moitié séduits, à moitié effrayés par des connaissances qui s'harmonisent avec les offres irrésistibles de l'industrie et du commerce : les croyants voyent surgir au milieu d'eux des Titans inconnus, des terribles solitaires, les libres penseurs, ces premiers précurseurs du règne de lumière, pionniers intrépides dans la forêt des superstitions. Les uns signalent le côté plaisant des

patriarches, les autres dénombrent les erreurs commises par Jésus-Christ, d'autres encore montrent la concordance de la Bible avec les fables de toutes les religions. Ici on déchire les évangiles, là les canons des conciles, ailleurs on bafoue le pape, l'Église, les Pères, les docteurs que la marche du temps vieillit à vue d'œil, tandis que des écrivains prudents et timorés s'efforcent de rassurer les âmes faibles en les appelant à un nouveau culte qui a pour temple unique le monde et pour dogme supérieur l'athéisme, dernier mot de la civilisation et clef de toutes les sciences. L'intérêt bien entendu remplace peu à peu les chimères de l'amour divin ; une révélation sans révélateurs se substitue à Dieu ; des voix tonnantes jettent ces mots dans la foule : du courage, de l'audace comme à la veille des révolutions, car l'humilité chrétienne serait désormais un fléau pour le commerce, une ruine pour l'industrie et la destruction de l'émulation universelle qui régénère tous les arts de la paix et de la guerre.

Ce mouvement explique l'Italie qui se transforme, au milieu de vicissitudes exceptionnelles, comme l'antique tradition du pape et de l'empereur, ou comme son indigence moderne au milieu d'une foule de nations que le progrès enrichit. Sans héros, sans massacres et sans libres penseurs, la révolution lui arrive d'en haut, avec l'influence autrichienne qui la dégage du protectorat espagnol pour lui imposer une religion moderne, un empereur commercial et une sorte de renaissance gibeline. Le jour où les troupes impériales arrivent jusqu'en Sicile, la hideuse noblesse de la décadence congédie la vile multitude de ses valets mêlés de bravi ; la folle superstition qui multipliait les miracles, en présence de Galilée et de Torricelli, se cache le

visage et cherche l'ombre et le mystère pour dérober au libre examen ses impudentes escroqueries ; à la fiscalité qui avait fait déserter les campagnes et les ateliers en multipliant les brigands, succède un système protecteur ; l'économie abolit le faste insensé de Madrid ; le bon sens chasse la morgue castillane, et les Autrichiens assurent à la péninsule tous les bienfaits que Louis XIV accordait à la France, le tzar aux Russes, le roi aux Danois et la Diète permanente à l'Allemagne.

Aussi Naples, impatiente d'expulser les Espagnols, voudrait devancer l'heure de la domination impériale ; dès 1700, au moment de la grande guerre pour la succession son clergé pâlit en comprenant le danger ; la statue de saint Nicolas de Tolentino sue du sang, le prince de la Macchia s'insurge à Naples. Et sept ans plus tard, quand l'heure de la révolution est venue, le comte Daun, généralissime de l'empire, entre à Naples, où il inaugure une nouvelle domination analogue au règne de Louis XIV, sauf l'unique différence que les Autrichiens ne s'imposent pas de vive force, ne décrètent ni dragonnades, ni exils, et loin d'exercer le sot et tracassier despotisme de Versailles sur les innocentes victimes de Port-Royal et de madame Guyon, ils intimident de leur flegmatique insouciance cette idolâtrie méridionale, que Troili décrivait encore, en 1740, avec une complaisance désespérante, et qui faisait des miracles à jour fixe avec le sang de quatre martyrs, la manne de saint Nicolas, des suintements périodiques, des pluies artificielles dans les caveaux, et une foule d'impostures dont il reste encore des traces vivantes qui affligent et déchirent les catholiques éclairés.

Plus inquiète que Naples, la Sicile s'agite. Dès

1630, Messine ne cesse de contester le titre de capitale à Palerme, gagnée à l'Espagne, et pendant la guerre de la succession espagnole, la révolution se montre enfin avec un émissaire autrichien qui se déclare saint Joseph, et se fait voir avec une barbe postiche et une robe à l'imitation du père putatif de Jésus-Christ. On le pend, mais quelques années plus tard, le traité d'Utrecht donne la Sicile à la maison de Savoie. — La Sardaigne est encore plus agitée par les deux partis des *Villafor* et des *Lacuni*, aux prises dix-sept ans après la paix de Westphalie, acharnés en 1668 et sur la brèche en 1704, pendant la guerre générale, l'insurrection de Macchia à Naples et celle de saint Joseph à Palerme. Enfin le général Asfeld écrase le parti espagnol à Xativa, qu'il démolit, et à Tempio, qu'il réprime, et l'île enlevée à l'Espagne tombe sous la domination de l'Autriche.—En dernier lieu, la Lombardie voit partir les Espagnols que personne ne retient et arriver les Autrichiens que le peuple accepte, et que toute une série d'écrivains célèbre, tantôt par des éloges à l'administration impériale, tantôt par des invectives contre l'Espagne, tantôt par le silence le plus absolu sur les menées du Piémont ou sur les séductions de la France, lesquelles ne sont ni acceptées, étant trop fantasques, ni écartées, car elles constituent le fonds de réserve de l'opposition milanaise contre Vienne.

A Naples, à Palerme, à Milan, à Cagliari, les victoires incruentes de l'Autriche séparent nettement l'ère des religions de celle de l'industrie; mais dans les autres États la transition se montre à peine à l'œil de l'observateur exercé. Ainsi, en Toscane, elle ne se dessine que par Louise d'Orléans, Française endiablée, qui tranche sur la morne dévotion de Côme III, son

époux, dévotion en même temps attaquée par l'héritier présomptif, espèce de don Juan, chef de tous les libertins de la Toscane, et bientôt emporté par une maladie qui l'atteint aux sources mêmes de la vie. Attristé, à la recherche d'un successeur, Côme III marie son puîné Giangastone, grêle et pathétique personnage, avec Anne-Marie de Saxe-Lœvenbourg, vraie paysanne rouge et joufflue, qui devient encore plus rebelle que ne l'avait été Louise d'Orléans. Quoique son mariage soit saintement préparé par un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, elle trouve son mari si étrange et les Florentins qui le suivent si suspects, qu'elle accuse Giangastone de vol auprès des tribunaux de Prague et refuse de le suivre en Toscane, de crainte d'assassinat. Pour perpétuer cette intéressante famille à laquelle se trouvait attaché comme à un talisman l'indépendance des Toscans, il fallut détonsurer un gros cardinal et le marier avec la plus jolie des Gonzagues de Mantoue, et ici encore l'opposition lève la tête plus farouche que jamais, car la jeune fille dit oui à l'autel et non à la chambre nuptiale, sans que jamais ni le confesseur ni les médecins pussent calmer ses appréhensions sur les maladies vénériennes de l'ex-cardinal son époux. Giangastone règne donc en homme maussade, en prince viager; ses affidés se bornent à lui prodiguer les dernières consolations dues aux souvenirs des seigneurs, et dans la douce fainéantise de sa cour, on le voit se livrer avec une incomparable nonchalance à des amours amphibies, comme pour protester contre Dieu et la nature qui lui refusent un héritier par la voie légitime du beau sexe. Tel fut le libre examen dans la ville de Fiorino, où il donna pour résultat une certaine gaieté, le ministère de Dami, sodo-

mite distingué, substitué aux moines de Côme III, une foule de nouveaux employés élevés, en dehors de toute considération religieuse, par la grâce de Vénus, et l'introduction des habits à la française qui scellèrent agréablement cette bizarre révolution.

Parme, guelfe au rebours de Florence et des États autrichiens, se montre plus stérile; sa misérable guerre contre le pape lui assure à peine Castro, donnée en gage à l'Église et rasée par les troupes pontificales, et l'État doit la dernière conclusion qui le transporte dans l'ère moderne au traité d'Utrecht, par lequel la ligne espagnole se substitue à l'ancienne dynastie.

Chez les pontifes, l'ère moderne se montre dans la congrégation d'État qui s'empare du gouvernement de l'Église, à l'exclusion des neveux, dans la stabilité des emplois, introduite en 1667, contre l'usage de changer les fonctionnaires à l'avénement de chaque pontife, et dans le droit d'asile enlevé aux églises, où la justice éprouve enfin le besoin de pénétrer en dépit de la religion. Dans l'ère des guerres religieuses, la papauté s'était effacée au profit de l'Église; dans l'ère commerciale, les papes s'effacent peu à peu au profit des franchises du gouvernement pontifical. Mais, dans l'impossibilité de se séculariser, dans la nécessité de sacrifier sans cesse leur pouvoir temporel au pouvoir spirituel et leurs sujets à la direction unitaire du monde catholique, ils déchoivent rapidement. L'opinion que leur gouvernement est ruineux commence à se propager l'an même de la paix de Westphalie; la *malaria* s'étend; le fisc surcharge tellement les évêques, que pendant plusieurs années personne ne veut des deux diocèses d'Ancône et de Pesaro, et Rome ne sait plus si

l'ancienne liberté, assez large pour donner l'hospitalité à des rois, le droit de voter à un sénat de princes et le *trirègne* au plus humble des prêtres, n'est pas plutôt le reste d'une anarchie destinée à périr que le germe d'un progrès destiné à ranimer la ville éternelle. En effet, à l'époque de l'invasion autrichienne, Clément fait restaurer le passage souterrain qui conduit du Vatican au château Saint-Ange; sa folle terreur lui montre comme une menace politique le sort de Clément VII, emprisonné par Charles-Quint, et la haute aristocratie de ses États s'irrite et s'alarme en entendant l'accent moderne avec lequel l'ambassadeur autrichien rappelle la suzeraineté de l'empire.

Cependant, qui le croirait? les républiques sont encore plus lentes que la théocratie, et en voyant leur immobilité dans le lointain de cette époque, on dirait qu'un océan infranchissable les sépare du roi de Versailles ou du Parlement anglais. Seule, je ne sais quelle brillante vétusté incrustée dans leurs villes répand un peu d'attrait sur leur vieillesse au milieu de la soucieuse jeunesse des modernes. Venise doit à cet attrait ses dernières victoires contre les Turcs, ses fêtes, qu'elle continue sans sourciller au milieu des désastres qui surviennent, et la bonne humeur avec laquelle elle laisse végéter dans l'anarchie les villes qu'elle avait achetées à prix d'argent deux siècles auparavant. Aucun changement, aucune centralisation, aucune insurrection, aucune fédération. — Bologne, guelfe comme Venise, ne nous permet pas de dire un mot sur sa bizarre survivance, et nous savons à peine qu'elle continue d'entretenir son ambassadeur à Rome, où on l'appelle l'ambassadeur des mortadelles, à cause des inimitables charcuteries dont il gratifie sans

cesse tous les princes de l'Église.—Lucques, gibeline, restreint ses libertés, en 1660, par l'institution du *discolat*, despotisme moitié bigot, moitié civique, par lequel certains magistrats s'arrogent le droit de bannir les citoyens incommodes, sous prétexte qu'ils mènent une vie dissipée.—Gênes ne garde encore le privilége des révolutions que pour envoyer son doge à Versailles s'excuser d'avoir été bombardée. Si elle survit à l'influence du grand roi, elle le doit à l'Espagne et à l'Autriche, et on dirait que tous ses magistrats réunis suffisent à peine pour résister à Raphaël Torre, soudoyé en 1670 par le duc de Savoie, pour débaucher ses citoyens. Pirate adroit, intrigant agréable, un jour il attaque Gênes à la tête d'un corps de brigands; une seconde fois il lui envoie une machine infernale dans une caisse, pour faire sauter la douane et le sénat; et après avoir cherché son sort dans les astres, sa richesse dans la pierre philosophale, sa fortune à la cour de Turin, des succès en Alsace à la solde de la France, il est tué à Venise dans les rues, le masque au visage, au milieu d'un groupe de courtisanes, digne entourage du Catilina génois.

Dans l'État guelfe et français de Mantoue, la révolution ne peut s'accomplir sous la dynastie indigène des Gonzagues, qui perdent jusqu'au souvenir des anciennes hardiesses. Ferdinand-Charles, le ridicule et la honte de l'Italie, après avoir vendu Casal à Louis XIV, succombe à l'influence autrichienne, et se réfugie à Venise, où ses amis l'abandonnent, et ses derniers courtisans lui traduisent dans son patois le traité qui le livre et l'arrêt de Ratisbonne qui le détrône. C'est ainsi que Mantoue devient moderne sous l'empereur. Les Gonzagues qui survivent dans les fiefs de Reg-

giolo, Luzzara, Castiglione et Novellara font peut-être le bonheur de leurs paysans, mais l'arbitraire dans l'assassinat, l'art de fabriquer les poisons à Novellara et les coups d'arquebuse substitués aux coups d'État, sont désormais les seuls phénomènes de leur tradition en retard d'une époque sur la renaissance gibeline de l'Autriche.—Mirandola, à son tour guelfe et française, ne peut pas se moderniser toute seule; et quand, en 1697, la régente Brigitte fait torturer et condamner une foule de grands, accusés d'avoir empoisonné l'héritier présomptif dans une rose, la cour de Madrid défère le procès au sénat de Milan, et en 1701 l'empire confisque le fief en destituant cette dynastie, dont le chef remontait au régicide milanais qui avait conspiré avec l'Allemagne pour délivrer la Péninsule du joug de l'unité italienne. — La famille d'Este, son ancienne alliée dès le temps de la comtesse Mathilde, achète le fief à la chambre impériale, et campée à Modène, elle n'échappe à une catastrophe qu'en se détachant à jamais de l'alliance compromettante des Français.—Encore plus heureuse, son amie dès l'ère épiscopale, la maison de Savoie, se développe en imitant un à un les faits et gestes de Versailles; elle copie la révocation de l'édit de Nantes, par la cruelle expulsion des Vaudois, les dragonnades des Cévennes par les répressions du Mondovi, la centralisation de la noblesse à la cour par les mesures d'Amédée contre l'indépendance féodale, l'insolence de Louis XIV contre les libertés des voisins par l'expédition de Raphaël Torre contre Gênes. Pas un mot du grand roi qui ne se répétât à Turin avec un air parfait d'autonomie; pas une mode de Paris qui n'arrivât sur-le-champ en Piémont; le titre même de Grand, que l'Hô-

tel-de-Ville de Paris avait décerné au roi, les chroniques savoisiennes le donnèrent au petit Charlemagne de chez elles. Et tandis que l'État se développait ainsi d'après les formes de la France, le duc profita de son armée, qui n'avait traversé ni le désarmement des seigneurs, ni le bouleversement de la crise militaire, et joua sous une nouvelle forme son ancien rôle d'ennemi de la France et de l'Empire. Toujours ami de la puissance favorisée de la fortune, toujours fidèle à l'unique principe du succès, il donna au droit souverain de changer sans cesse de parti le développement inattendu que lui permettaient l'effacement complet des principes religieux et la persuasion où il était que la raison d'État est la suprême raison des chefs et des peuples. Tour à tour allié de la France contre l'empire, ou de l'empire contre la France, aucun prince ne se promena plus souvent d'un camp à l'autre, personne ne mit plus d'entrain dans des voltes-faces plus multipliées ; jamais il ne fut ce qu'il paraissait ; en le voyant généralissime de l'Autriche, on pouvait parier à coup sûr qu'il négociait secrètement avec Louis XIV ; généralissime de la France, on pouvait affirmer qu'il guettait le moment de la trahir, d'accord avec les généraux de l'empire. Il se cachait sous mille déguisements bizarres, tantôt dans les écuries d'un maître de poste, tantôt dans le carnaval de Venise, tantôt dans la ruelle d'une dame d'honneur, tantôt sur le champ même de bataille, où il simulait une guerre sous Casal, pour tromper ses amis et se dire forcé de céder ; il déserta la France quand il fallait lui présenter un front armé de baïonnettes autrichiennes, et soutenu dans son héroïque défense de Turin par un peuple admirable, par des soldats à toute épreuve, par la foi de la ville, qui voyait dans le ciel la Vierge renvoyer

les boulets français contre la France, et en dernier lieu par le prince Eugène de Savoie, qui lui donnait la victoire, il passait roi le jour où la France l'opposait de nouveau à l'Autriche, en lui donnant la Sicile en récompense de son courage et de son machiavélisme. C'est ainsi que le siècle de Louis XIV et les sécularisations commerciales se réalisaient à Naples, à Milan, à Mantoue par l'influence directe de l'Autriche, à Mirandola par celle de Modène, à Venise, à Lucques, à Bologne, à Gênes, à Rome, en Toscane par des mouvements imperceptibles, en Savoie par le titre de roi, qui donnait à la Savoie, dans la fédération italienne, le rang que la Prusse venait d'acquérir dans la fédération germanique. L'effacement de Mirandola et de Mantoue, l'affaiblissement de Gênes en présence de Turin, la déchéance de la Sicile, devenue terre de compensation, montrent la fédération dans la voie naturelle de son progrès, toujours funeste aux villes militaires, favorable aux villes romaines et dans la condition historique de la papauté et de l'empire, c'est-à-dire de la révolution sociale et de la servitude politique.

L'indigence du progrès italien nous laisse sans philosophes qui s'élèvent à la hauteur de Locke ou de Leibnitz, sans jurisconsultes dignes de figurer à côté de Hobbes ou de Puffendorf, sans physiciens qui continuent la tradition de Galilée, maître de la science européenne. Une phalange très-nombreuse d'hommes laborieux, distingués, aux aptitudes heureuses, aux vues profondes et originales, atteste seule la fécondité de la terre, mais nulle part l'acte ne répond à la puissance, ni l'effet à la terrible vitalité de l'ère antérieure. La série des écrivains sur la raison d'État s'ar-

rête tout à coup, et après le traité de Westphalie les 190 auteurs de l'ère antérieure ne trouvent plus que quarante-quatre continuateurs où la verve cesse, les lieux communs abondent, le catholicisme se perd en abominables platitudes, et le droit moderne éclaire quelques hommes sans leur conserver le privilége des conceptions hardies et nouvelles qui assuraient une dernière supériorité aux politiques de l'époque de Charles-Quint et de Wallenstein. Grégoire Leti esquisse des tableaux historiques avec la facilité de Salvator Rosa son contemporain : personne ne l'égale dans le maniement de la satire romaine ; ses dialogues de Pasquin et de Marforio, ses indiscrétions mordantes sur les mœurs du conclave, son regard dédaigneux qui pénètre comme un rayon dans l'antre de la curie romaine où l'orgueil, l'avarice et la luxure semblent les fruits spontanés de la tiare, du célibat et de la messe, tous ses ouvrages que la facilité de l'impromptu amnistie, et qui subjuguent par leur entrain continuel, ne sortent pas un instant du cercle de l'épigramme orthodoxe. Comazzi, qui dicte d'abondance une politique exposée d'après les textes de la Bible, s'arrête sans cesse au moment où il est près de devenir piquant en déduisant de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres les maximes les plus risquées de Machiavel. Doria de Naples remplace la raison d'État par une raison plus épurée, et vaincu par la grâce du platonisme il ne conçoit plus l'utile en dehors de la justice, mais en s'élevant il perd la terre sans gagner le ciel. Cette inutile littérature décourage l'historien et le laisserait sans espoir, n'étaient Machiavel, Campanella, Bruno, Vanini, Galilée, le Tasse, l'Arioste, qui rassurent les contemporains de Louis XIV ; car si personne ne se présente pour les surpasser, ils

semblent toutefois dire à la nouvelle génération que leur actualité n'est point épuisée, que l'Italie n'a pas à désespérer de ses forces, que la doctrine acerbe de Hobbes, les contradictions savantes de Leibnitz, l'éclat de Bossuet, l'éblouissement du *Paradis* de Milton et une foule de merveilles, ne sont ni aussi supérieures ni aussi nécessaires qu'on le proclame, et que pour le moment on peut en laisser l'imitation à des littérateurs subalternes ou à des poëtes d'occasion en attendant le jour où la nation se développera d'après sa propre tradition.

On se borne donc à écarter l'influence espagnole et ses splendides exagérations où le ciel semblait n'être fait que pour servir de dais aux grandesses de première classe. La correction du classicisme et l'élégance mesurée du temps de Léon X écartent le faux brillant des *concetti*, moins pour reproduire l'éclat de la renaissance que pour faire table rase et rendre l'Italie à elle même. Des écrivains médiocres, des prédicateurs encore plus médiocres, des pédants distingués, des quasi poëtes, des prosateurs indigents, bref des hommes plus studieux qu'inspirés, plus diligents qu'heureux, plus méritoires que séduisants, se succèdent avec l'avantage négatif de ne plus relever de Madrid, dussent-ils n'être que des copistes de cette partie de la littérature du XVIe siècle qui copiait à son tour l'antiquité au détriment de l'élan italien.

Cela suffit pour que l'insurrection des patois qui avaient détrôné la littérature nationale cesse tout à coup. Gênes et Padoue n'offrent plus aucun poëte, Lotti de Bologne n'égale ni ses devanciers ni la verve du docteur ; en Sicile, Selvaggio paraît seul étouffé de commentaires ; Naples ne produit que le petit re-

cueil de Sgruttendio, pêle-mêle de hurlements lyriques, de hoquets avinés, de fougue animale, d'entrain ordurier, qui s'éteint bientôt comme Masaniello pour céder le triomphe à la langue qui écrase le patois. Le Vénitien lui-même ne peut plus continuer ses chants amoureux et fantasques, où la fièvre des fêtes et la sensualité de l'amour faisaient quelquefois vibrer des cordes d'une tendresse capricieuse; Bona et Beldati nous montrent assez qu'une influence sérieuse intimide le joyeux dialecte et le laisse s'évaporer en termes bizarres sur la folie du monde, la sagesse de la Vierge et l'attrait de Vénus. Enfin Milan, qui s'obstine à idolâtrer son patois, se noye à son tour dans le courant italien et son Maggi, en concentrant ses efforts poétiques sur la figure de Meneghino et sur des mœurs vulgaires, résiste avec peine à la nation et à la langue qui envahit ses comédies jusqu'à en accabler les admirables rôles rédigés en milanais. Enfin la comédie de l'art, qu avait résumé dans ses prodigieuses improvisations tous les dialectes insurgés et personnifiés dans leurs types d'Arlequin, de Polichinelle de Beltrame, de Pantalon et d'une foule de masques traditionnels se trouve atteinte par la faiblesse des littératures municipales, et, sous l'influence de la restauration nationale, elle perd ses rôles, ses réparties, ses facéties, ses culbutes, ses mascarades, ses pièces, ses acteurs qui avaient fait les délices de la génération antérieure. Ses impromptus deviennent plus difficiles devant un public plus exigeant, ses acteurs se voient forcés d'écrire une partie de leurs rôles, ses chefs des troupes ne savent plus répondre à l'attente de la foule ou trop vulgaire ou trop exigeante, et les canevas empruntés à Corneille ou à Racine rebutent trop rudement les tentatives pour continuer un art qui avait vécu

de liberté en gambadant dans les innombrables épisodes de Lopez et de Calderon.

Cependant à l'instant même où l'on dirait que l'Italie s'endort et se repose dans sa rêverie, elle invente enfin le spectacle féerique de l'opéra, qui surpasse du premier bond le faste de Versailles, les splendeurs des Anglais, s'impose à toutes les cours, et renouvelle le miracle de l'Église en propageant sa magique influence chez les peuples mêmes qui ne comprennent pas la langue de ses acteurs. La musique avec tous ses instruments, la poésie avec toutes ses mélodies, le chant avec toutes ses intonations qui dépassent les forces mêmes de la nature, grâce à une agilité aiguë qui trouble l'homme et fait pâlir la femme; la peinture avec ses perspectives harmoniées, plongées dans des lointains plus saisisisants que les effets des tableaux, mieux éclairées qu'aux éclats du soleil; la danse avec ses fureurs cadencées et ses Ménades enivrantes; la mécanique avec ses apparences miraculeuses qui suspendent les lois de la nature; en un mot tous les arts se combinent sur une scène belle et fantasque jusqu'à l'impossible, où l'on travaille la lumière et le son en opérant des incantations qui éclipsent les mythes du Parnasse et les hallucinations de l'opium. Là, une phrase musicale lance des escadrons imaginaires sur les champs de bataille : la charge, la mêlée, la victoire, se suivent avec la rapidité de l'éclair; des mots d'amour, des rimes accidentelles planent sur l'orchestre frémissant, et domptent sans que l'on sache comment les horreurs des combats; des nymphes, des guerriers, des dieux, des démons, s'attirent et se repoussent dans une danse éblouissante; le cœur bat, l'imagination se déchaîne, l'enthousiasme se réveille, un Dieu inconnu nous agite, c'est le Dieu des deux Indes conquises, du

cap des Tempêtes doublé, de l'Océan maîtrisé, des navires qui vomissent la mitraille sur les plaines de la mer en défiant les orages. En d'autres termes, c'est l'art sécularisé, la messe chantée qui monte sur le théâtre; le maestro dérobe le feu sacré à Palestrina, les clairons de l'orchestre font taire les mugissements de l'orgue, le récitatif s'échappe du plain-chant, et la note fixée par Guido d'Arezzo quitte les autels parés, les naïves processions, pour régner sur des chants, des danses, des transfigurations qui ne connaissent ni l'inquisition du pape, ni l'hérésie de Luther.

L'opéra ne garde du passé que les conquêtes des révolutions d'Italie dans les arts, l'inspiration romaine qui avait entraîné les Longobards, l'élan de l'an mil qui avait déterminé l'explosion européenne contre les royaumes des barbares; les fureurs héroïques de Dante, qui transportait les passions de l'homme dans les sphères surnaturelles; les amours éthérées de Pétrarque, créateur d'une langue où les colères s'éteignent tout à coup, trahies par la douceur d'une tendresse indéfinissable; le conte de Boccace où la bouffonnerie s'arrête dans les proportions d'une élégance attique; les folies lucides de l'Arioste, plus saisissantes et plus variées que les systèmes des philosophes, et le sérieux attendrissant du Tasse, qui s'écarte du monde féerique, où il a reçu une blessure au cœur, faite de la main des dieux. Nous avons vu sa langueur qui rendait la femme plus féminine et l'homme plus martial; nous l'avons surpris au moment où il jetait le voile des séductions sur les nudités de ses devanciers, et son Aminta, poussée au suicide par l'amour, murmurait des paroles que l'imagination toute seule raffinait, en les rendant pour ainsi dire musicales. Nous avons dit que

presque en même temps, Palestrina renouvelait la musique de l'Église, et que de nouvelles notes semblaient, pour ainsi dire, voltiger dans une atmosphère embaumée, avides de se joindre aux murmures harmonieux de l'*Aminta* et du *Pastor fido*. Vers 1600, la poésie continua de se développer dans la même direction, la musique doubla d'essor avec Montverde, si surprenant pour ses contemporains, qui le proclamèrent premier inventeur des mélodies; et le Florentin Octavio Rinuccini combina les mystères des deux arts, en faisant descendre Orphée aux enfers à la recherche d'Eurydice, avec des gémissements que personne n'avait encore entendus, et une action qui donnait l'apparence de la vérité à la fable. Ce n'était qu'un essai délicat et timide, une tentative très-humble; mais après la paix de Westphalie, un Vénitien, Apostolo Zeno, se jette dans cette voie aussi mystérieuse que nouvelle, et devient l'enchanteur universel au nom de l'amour : rois, dictateurs, tribuns et tyrans tournent autour de ses héroïnes, qui les dominent par la force du regard; la bouffonnerie comique trouve ses lois musicales qui la régissent encore aujourd'hui, et soixante opéras sérieux ou comiques accomplissent la révolution théâtrale qu'aucune vicissitude n'a pu ébranler. C'est ainsi que l'Italie traduit dans le langage des arts le siècle de Louis XIV. D'après les anciennes données de sa fédération; un Florentin lui donne la pensée plastique de l'opéra, un Vénitien la réalise, l'empereur Charles VI, chef de la renaissance gibeline, la protége en accordant à Zeno toutes les faveurs que Louis XIV accorde à Racine, et la nation maintient sa suprématie désormais comparable à la ravissante inaction de ses acteurs musiciens. Rien ne les presse; les héros se précipitent au com-

bat sur la mesure d'un andante ; l'ennemi s'enfuit sans pouvoir se détacher de la scène où les refrains l'enchaînent ; des surprises ténébreuses se déroulent sur des airs dont les éclats remplissent les salles les plus vastes ; on frappe des coups de poignard en cadence, des victimes tombent sous les vibrations isochrones de la trille, et personne ne s'impatiente, car l'artiste, l'archet à la main, a aboli toutes les lois des vraisemblances.

CHAPITRE IV

L'ITALIE PENDANT LA RÉACTION CONTRE LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

Plan du cardinal Albéroni;—Écarté en France par les hommes de la régence et par les philosophes de l'*Encyclopédie*.—Joseph II se déclare en Allemagne premier fonctionnaire de l'État.—Le commerce anglais embrasse le globe.—Progrès du libertinage et des idées dans tous les États.—La maçonnerie remplace l'institution des Jésuites.—Renaissance gibeline de l'Italie,—où l'Autriche prend l'initiative des réformes,—où Naples devient indépendante,—et où le Piémont se reconstitue et s'étend.—Déclin de Venise et de Gênes.—Disparition de la Corse, faute d'un despote.—Progrès de Rome, où les pontifes acceptent le progrès du despotisme éclairé.—Grandeur philosophique de Vico,—féerique de Métastase,—et tragique d'Alfieri.

Le génie de l'Italie et celui de l'Espagne se réunirent un jour dans l'intelligence du cardinal Albéroni, premier ministre du roi catholique, pour lui suggérer la plus audacieuse intrigue qui eût jamais traversé l'esprit d'un compatriote de Machiavel ou de Torquemada. Il forma le hardi projet de reprendre d'un coup l'ancienne influence de Charles-Quint en Italie; de changer la constitution de l'Angleterre pour l'empêcher de s'opposer à ses desseins; de bouleverser la France, en y suscitant encore une Fronde ou une Ligue; d'amener les Turcs à paralyser Vienne par une attaque; le czar

à tout faciliter par l'inaction, et le roi de Suède, Charles XII, à imposer un prétendant catholique à l'Angleterre. En 1717, il enlève la Sicile au duc de Savoie, la Sardaigne à l'empereur, et une conspiration de Paris, fomentée par Cellamare, ministre espagnol, semble donner une sorte de vraisemblance à cet imbroglio que nous appellerons la réaction contre le siècle de Louis XIV ou contre la sécularisation de l'Europe.

On sait que la tentative du cardinal Albéroni fut promptement réprimée par la réunion de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, et que, sur l'injonction de l'Europe affranchie, le roi catholique dut congédier honteusement son ministre, enfin que la Sicile et la Sardaigne étant abandonnées, l'antique monarchie des Charles-Quint ne se permit plus d'autres surprises que celles de ses comédies de cape et d'épée. Toujours est-il que, dans tous les États, de vieux partis s'efforcèrent d'imiter le ministre espagnol; une réaction tenta de détruire le progrès, et le dix-huitième siècle, de 1720 jusqu'en 1789, doit être considérée comme un travail général où la révolution de Louis XIV momentanément menacée, entravée ou outragée, arrive enfin à sa dernière perfection, d'après le principe qui transforme tout État en une société anonyme, indépendante et athée, à l'imitation des Compagnies des deux Indes.

Ainsi la France oppose le régent au roi catholique, le cardinal Dubois au cardinal Albéroni, et le siècle de Louis XIV se raffermit et se raffine dans les boudoirs de la régence, tandis qu'une sorte d'obscénité philosophique scandalise la rigidité alarmée des vieilles maximes, et que les antiques débauches de Néron, réduites aux proportions d'un agréable libertinage et d'une fine plaisanterie, troublent Loyola, Jansénius, Bossuet et Calvin

précipitant l'échange des valeurs et mettant hors de cour les non-sens politiques et religieux. Tout est soumis à la mesure de l'utile, au poids de la douleur et du plaisir, à la règle unique de la sensation; l'amour-propre explique tout; l'égoïsme dresse le bilan de la Genèse et de l'*Apocalypse*, et l'*Encyclopédie* ouvre ses registres pour inventorier toutes les connaissances. Montesquieu expose, tableau à tableau, les diverses civilisations de la terre; il en considère une à une les lois, les coutumes, les religions, les peines, les récompenses, qu'il fait passer d'un État à l'autre, d'un climat à l'autre, pour mieux les peser. Sa pensée dominante est celle de décomposer et de recomposer la monarchie avec les meilleures pièces qu'il trouve dans le commerce du genre humain. Voltaire, lui-même, malgré son badinage ondoyant et ses oscillations qui le jettent d'un pôle à l'autre du monde moral, tantôt aux pieds du pape, tantôt à côté des rois protestants ou schismatiques, tantôt au milieu des athées, considéré, non pas dans le fond de sa pensée individuelle, non pas dans les déductions dernières qu'on peut en tirer, mais dans la forme sociale, dans le système des idées qui l'enchaînent à son siècle, n'est encore que l'apologiste de Louis XIV, le promoteur des échanges intellectuels, le philosophe qui apprécie les sages réformes de Rome, ou de la Prusse, ne comprenant que trop qu'il faut ici des curés, là des coups de canne, ailleurs, des inventeurs, et partout beaucoup de prudence à ceux qui devinent le secret de la *Divine Comédie*. Tout le monde assiste à ses tragédies; son théâtre nie tout, admet tout, ses ouvrages multiplient les équations, où le même terme peut se trouver à droite et à gauche, suivant l'occasion; son impiété elle-même ne s'arrête-t-elle pas, dès qu'elle voit un fanatique chré-

tien ou athée, la torche à la main pour incendier les idoles de la foule? Rousseau l'imite, comme dans les tragédies italiennes les gibelins avaient imité les exploits des guelfes. En effet, la tristesse, les gémissements qu'il oppose au sourire de son adversaire, la roideur calviniste ou janséniste avec laquelle il veut humilier la souplesse monarchique de l'ami des rois, n'attestent qu'une terrible prévision sur l'inaliénabilité des valeurs de son temps et sur l'impossibilité contemporaine de ces échanges que réclame le progrès. Nulle part il ne renverse ce qu'il attaque, la réalité lui impose, l'oblige à l'isolement, à une sorte de despotisme individuel cloîtré dans son imagination qui le cloître à son tour dans les cantons d'une Suisse imaginaire et le force à se déclarer exilé de la France, absurde en Angleterre et déplacé dans tous les grands gouvernements où l'administration exclut la liberté. En annonçant plutôt des catastrophes que des réformes, il oppose l'état sauvage à la civilisation, sans espérer aucun triomphe, et les vérités qui l'éclairent le navrent de douleur. L'ascendant des encyclopédistes, l'influence exercée par le centre de Paris, la propagation de la langue française qui se naturalise dans toutes les cours, les idées qui s'aventurent dans les salons des grands, tout reste dans l'équivoque d'une liberté bâtarde, d'une raison d'Etat philosophique, d'une moralité inique et utile, et rien ne dépasse le cadre religieux du siècle antérieur, à tel point que l'élégance déchoit en se vulgarisant, et que la littérature reste inférieure à ses modèles, malgré la nouveauté de son érudition.

C'est la liberté qui s'étend en Allemagne, mais, par une bizarrerie d'ailleurs très-naturelle, elle se sert des exemples despotiques de la France. La Prusse, devenue

un royaume, a ses princes absolus, ses débauchés, ses philosophes de boudoir, et son roi éclairé, qui porte l'opposition libre et fédérale des États de l'Allemagne à une telle hauteur que l'empereur continue de déchoir et se défend à peine chez lui, en faisant appel aux magyares, aux pandours, aux croates, aux races anté historiques qui suivent Marie-Thérèse. Joseph II ne se venge qu'en se concentrant sur sa propre monarchie où, chef de la révolution despotique, il se déclare le premier fonctionnaire de l'État, comme si ses sujets n'étaient plus que les actionnaires d'une immense commandite. Par son ordre, des plumes, servilement indépendantes, rédigent la monochomachie où les religieux de tous les temps, de tous les ordres, de tous les lieux paraissent, les uns après les autres, semblables à des animaux de plusieurs races, avec des habitudes opposées : les uns poussent des cris pendant la nuit, les autres se taisent, les autres voyagent ; il y en a qui se cloîtrent, leur plumage varie, une foule de circonstances met de nouvelles dissemblances entre eux, et les monastères tombent par centaines devant les arrêts qui appuient sèchement cette plaisanterie impériale.

Chez les Anglais, le progrès de la liberté se montre sous une autre forme qui affranchit le nord de l'Amérique. Une colonie d'Anglais asservis perfectionne ainsi son association, en écartant à jamais l'avare domination de la mère-patrie, et les États-Unis s'organisent, d'après le type de la plus parfaite des compagnies. Tout habitant devient actionnaire, tout actionnaire souverain dans un État, tout Etat membre du congrès par lequel l'Amérique du Nord, libre sur tous les points, reste une néanmoins devant l'étranger. Voilà Locke et Mandeville en action, la vieille société traduite en

quotes-parts industrielles. Aucun de ses préjugés ne disparaît, et la religion fractionnée en plusieurs sectes, la noblesse confondue avec les illustrations du barreau, l'esclavage même exploité au profit des citoyens propriétaires, tout est mis à l'encan sur un marché éternel, par une industrie téméraire qui surenchérit sur la hardiesse des Anglais, tout en reproduisant la légalité de l'Angleterre. Quant à la patrie, elle semble s'apercevoir que, arrivée à son apogée, son progrès doit consister en transformations administratives, en changements imperceptibles ou en découvertes intellectuelles et industrielles qui lui conservent sa richesse, soutirée de tous les points du globe, par le génie du commerçe, et par une marine incomparable. Cette révolution lui donnait Newton, le législateur des astres qui échangent entre eux l'influence du poids et des vitesses; Smith, l'inventeur de la libre concurrence dont la loi suprême consiste dans l'absence complète de lois; et tandis qu'en France, Voltaire et Rousseau réformaient la religion sur la base de Bossuet et de Fénelon, Priestley et D. Hume perfectionnaient la philosophie de Locke, par le doute universel où toutes les idées, devenues égales au néant, jetaient sur le marché les objets les plus sacrés, mêlés aux plus vils, et créaient cette liberté intellectuelle qui permet aux lords du parlement de fouler aux pieds toutes les nations de la terre. Un instant, l'opinion faillit faire fausse route, et en 1788 elle traduit en jugement le gouverneur des Indes, accusé au nom de l'humanité « indignement outragée, disait-on, dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions, par l'extorsion, la rapine, la brutalité, l'empoisonnement, le fer et le feu.» Mais c'était une erreur. L'extorsion, la rapine, la bru-

talité, l'empoisonnement, le fer et le feu avaient fait le bonheur des Portugais, des Espagnols; les Anglais s'étaient étendus en imitant Cortez et Pizarre : la modération les aurait détrônés et réduits à la pêche dans leur île, et le procès ouvert, de crainte que les indigènes de l'Asie n'imitassent les Anglais de l'Amérique, s'évanouissait comme un contre-sens momentané, en laissant la liberté au gouverneur et l'impunité aux Compagnies.

Au milieu des frimas de la Russie, la réaction du fougueux Albéroni, imitée par les vieux Moscovites, crée des tumultes et des révolutions de palais où elle arrache à Anne la promesse de gouverner d'après le Conseil; à Ivan, l'exil de Biren qui avait écarté le Conseil; à Elisabeth, l'adoucissement de la cruelle loi qui frappait tout entière la famille du condamné, et à Pierre III l'édit qui accordait aux nobles les droits des peuples libres. Cependant tous ces actes se mêlaient au progrès du despotisme, à une clémence qui brisait les solidarités féodales, à une liberté qui demandait en échange la confiscation des richesses du clergé, à des transactions où, par la force des choses, le tzar reprenait d'un côté ce qu'il accordait de l'autre; et le jour où Pierre III mit le comble à la contradiction, en flattant les boyards pour frapper les popes, Catherine son épouse le renversa, l'emprisonna, le tua, et c'est avec elle que se leva sur les Russies le soleil du despotisme éclairé. Les débauches savantes de Versailles et de Postdam parurent sur la Néva; l'hypocrisie la plus profonde se mêla à la philanthropie la plus sincère; les portes du palais royal de Saint-Pétersbourg s'ouvrirent devant des écrivains que Versailles dédaignait, et tous les peuples de l'empire reçurent les soins affectueux qu'un amateur de

chevaux prodigue à ses poulains. Froidement accueillie à Moscou, la révolution se développa sur la base de Saint-Pétersbourg, d'après le plan de Pierre Ier, avec l'entourage de nouvelles conquêtes en Crimée, en Courlande, en Pologne, et suivit ainsi cette loi redoutable qui, à chaque révolution, ajoute de nouvelles provinces à l'empire.

Mais si la Russie prospère, la Pologne sa rivale ne peut plus surmonter la réaction ; sa folle Diète, sa royauté élective, sa liberté impossible la paralysent à jamais, et elle succombe dans ce partage qui lui avait été prédit dès l'époque de Louis XIV.

L'absolutisme du Danemark s'éclaire à la lueur d'impudentes amours mêlées de tragédies, les unes et les autres proportionnées à la décadence de ce pays, que la réformation avait humilié. — Un instant le despotisme révolutionnaire que la Suède avait inauguré contre l'Allemagne disparaît atteint par la réaction générale. Charles XII, tombe sous les coups d'une conspiration rétrograde; son ministre, le baron Goertz, meurt sur l'échafaud ; sa sœur Éléonore soumet la couronne au droit d'élection, à la diète qui abolit le pouvoir absolu, et au sénat qui dispose des places et dont les membres, aussi inviolables que la personne du roi, ne sauraient être mis en accusation sans que le faux accusateur n'encoure la peine de mort. Mais cette liberté mensongère, proclamée contre tout roi qui voudrait se faire le chef des paysans, s'efface sous Gustave III, roi français par les idées; et, sans coup férir il donne, en 1772, une forme de gouvernement où le roi acquiert le droit de convoquer l'assemblée, de la dissoudre, de nommer aux emplois civils et militaires et de disposer de l'armée. Les sénateurs, dispersés, se retirent dans leurs terres,

le parti russe des bonnets s'efface devant celui des *chapeaux*, et c'est ici que commence une ère d'infamie et de bonheur, où Gustave, ivrogne et magnifique, livré à de honteuses amours, séparé de sa femme, se réconcilie cependant avec elle pour la marier secrètement à son propre favori, chargé de lui procurer un rejeton royal, à l'instant même où le peuple rend des actions de grâces à Dieu sur la sainte réunion du roi et de la reine.

Rien de remarquable ailleurs, si ce n'est la continuelle répétition du despotisme éclairé dont on voit la trace dans tous les souvenirs légués par nos pères. La Hollande rétablit le stathoudérat en 1747 contre le peuple de la république, au profit de la plèbe. La même année, la réaction portugaise brûle un poëte accusé d'impiété; mais bientôt Pombal offre des primes aux délateurs des zélés catholiques, et la vieille aristocratie expie sur l'échafaud, dans les bûchers et dans les prisons même du saint-office, un attentat contre la vie du roi que la philosophie gagne à sa cause. La Suisse nous montre les tentatives des habitants de Berne pour rétablir le Grand-Conseil; de la Levantine contre le canton d'Uri son souverain; des rebelles de Neufchâtel contre l'usage d'affermer les impôts; des mécontents de Lucerne contre la ligue des grandes familles; du landermann Suter contre l'aristocratie d'Appenzel; de Cheneau aux prises avec les seize familles de Fribourg, et de la démocratie génevoise qui provoque une irruption française. En général ces tentatives échouent, car la loyale Helvétie ne sait pas trouver le juste milieu entre la vérité et l'erreur, et ne peut se servir ni de la propagande des amours, ni des mystères des cabinets, ni de l'arbitraire des despotes, ni des es-

pions ou des bûchers de Pombal, ni des favoris de Catherine, ni de ceux de Frédéric II, ce roi sodomite et philosophe. Mais les paysans vont en pèlerinage au tombeau de Cheneau assassiné; Suler martyrisé devient l'un des plus pieux souvenirs de la Suisse, et la postérité s'incline devant les gloires pures et limpides de Haller, Gesner, Bernouilli, Euler, Saussure, Bonnet, Tissot, Zimmermann et Muller.

Quelle qu'en soit l'immense variété, ce tableau du XVIIIe siècle se résume, avec ses ombres et ses lumières, dans les deux grands événements de la suppression des Jésuites et de la propagation des sociétés maçonniques. Enfantés par le contre-coup de la réformation au sein de l'Église catholique, associés pour perpétuer l'unité du saint-siége devenue impossible, les Jésuites disparaissent comme les restes venimeux de la guerre de religion, comme des Templiers inutiles après les croisades, comme des êtres dangereux dans une ère de tolérance. Dans le Portugal, en France, en Autriche, partout ils succombent séparément aux despotes éclairés, et définitivement Ganganelli les frappe sur tous les points du globe, en imitant du haut du trône de Grégoire VII le despotisme des rois. Sur un théâtre plus vaste leur fin était la même que celle des Strélitz créés par Ivan IV, le Luther de la Russie, et détruits par Pierre Ier, le Louis XIV de la Néva, le profanateur du vieux schisme solitaire et guerrier. A cette démolition extérieure, éclatante, irréparable pour l'Église, répond la création de la maçonnerie, occulte comme la lumière du despotisme éclairé, monacale comme la société de Jésus dont elle copie un à un les règlements et les mystères pour propager la tolérance, l'incrédulité, une philosophie sans exclusions, une sagesse sans

révélateurs, une fraternité sans dogmes hostiles, une religion réconciliée avec la nature, le commerce, l'industrie, et une juste appréciation des choses et des valeurs, appréciation qui est la base première de tous les échanges et d'une morale véritablement universelle. Une pieuse exaltation groupe et voile à la fois les initiés; ni protestants, ni catholiques, ils s'étendent au milieu d'une société ombrageuse; les uns se glissant à la cour, le masque du jésuitisme au visage, les autres rôdant autour des temples pour surprendre les premiers symptômes du doute, d'autres voyageant pour multiplier les sages et chercher des frères à leurs frères, et tous travaillant au grand œuvre d'une Église symbolique à laquelle ils donnent dans le passé une origine fabuleuse, et dans le présent une hiérarchie où chaque cercle ignore le cercle supérieur, de même que toute révolution ignore celle qui la suit, ignorance nécessaire pour que ses chefs ne reculent pas effrayés dans les rangs de l'ancienne religion.

Forcés de recevoir l'impulsion au lieu de la donner, les États italiens continuent de déchoir politiquement, pour s'attacher à l'Empire qui leur transmet le progrès social du despotisme éclairé. C'est de Vienne que leur arrivent les réformes, c'est l'Autriche qui leur fait surmonter la folle réaction du cardinal Albéroni, et l'antique empereur transforme cette terre qui l'a si souvent transformé.

Directement le maître en Lombardie, il la confie à l'administration bienfaisante du comte de Firmian, y protége Beccaria contre la noblesse de Milan, la plèbe gibeline, contre le sénat; et l'université de Pavie, devenue la première de l'Italie, réunit Spallanzani le

grand naturaliste, Scarpa le profond anatomiste, Volta qui pénètre dans le monde mystérieux des fluides fulminants, Tamburini et d'autres qui fondent une tradition antipontificale encore vivante aujourd'hui. — Substituée à la dynastie corrompue des Médicis, celle de Lorraine régénère la Toscane, supprime des couvents, l'inquisition, le droit d'asile, l'avidité illimitée de la mainmorte, et les lois de Léopold attestent encore la supériorité de la renaissance impériale et gibeline contre la dévotion indigène et les doctrine de l'ancien obscurantisme pontifical. Elles ont fait de la Toscane l'unique État où l'abolition de la peine de mort, la réforme de la pénalité et le progrès de l'humanité ne furent ni une mystification, comme en Russie, ni un simple souhait de philosophes comme en France. — Sous Dutillot, Parme imite Florence et Milan, et rend inoffensive la dévotion avec laquelle le duc, élève de Condillac, balayait les églises le matin. — Modène ne reste pas en arrière avec ce surplus qu'un assassinat fait disparaître, un bâtard trop aimé, et conserve au duché le bonheur d'un absolutisme sans dissidents. — Après avoir vaincu l'Espagne, les impériaux quittent les Deux-Siciles, pour les laisser indépendantes sous une branche des Bourbons, qui reproduisent le progrès général et forcent le clergé à livrer des couvents, des priviléges et tout l'enseignement. Émule de Firmian, le Napolitain Tanucci oblige la noblesse à se fixer à la cour, protége Filangieri, à son tour émule de Beccaria, et lutte contre la féodalité, qui occupe les vingt-sept vingt-huitièmes du royaume, en grevant les choses et les personnes de treize cent-quatre-vingt-quinze droits, tandis que la justice reste livrée au désordre de douze législations, toutes régnantes, à

commencer par celle des Normands. Pour surcroît de bonheur, ce travail du despotisme n'altère pas un instant la bienheureuse insouciance du Midi; pas de tragédies où les grands portent la tête sur l'échafaud, comme à Lisbonne; pas d'exils où les barons partent pour la Sibérie, comme en Russie; pas de curieux qui osent sonder la pensée royale, comme en France; pas de grandes pertes ou de grandes iniquités à l'imitation des Anglais; la menace de trois ans de galères à tout lecteur de Voltaire, et de trois ans de détention à tout abonné de la gazette de Florence, maintient l'innocence générale sous un roi qui ne sait ni lire ni écrire, et sous une reine destinée plus tard à la célébrité de l'infamie. —Arrachée par Albéroni à la maison de Savoie et par les Bourbons de Naples à l'Espagne, la Sicile suit les développements de la métropole que lui imposait Charles d'Anjou, et en 1780 ses habitants se résignent à se priver du saint-office, qui y exerçait encore son droit de brûler les hérétiques.

La maison de Savoie compense la perte de la Sicile par l'acquisition de la Sardaigne, plus rapprochée, et par l'absorption de quelques villes lombardes qui lui permettent de poursuivre le rêve de ressusciter à son profit le royaume des Longobards contre l'Autriche et contre la France. En 1733, les Franco-Piémontais arrivent à Milan, le duc de Savoie prend le titre provisoire de gouverneur de Lombardie; on croit que la France ne renonce pas à la pensée de Henri IV contre l'empire. Mais cette ambition unitaire, cette invasion royale fondée sur les plus odieux souvenirs de Pavie et des villes piémontaises, ce mouvement, où un État militaire prétend absorber un État romain sur la plaine la plus vaste pour menacer ensuite Parme, Modène, la

Toscane, Rome et tous les États de la péninsule, ne fait que fortifier l'alliance de la majorité des Italiens avec l'Autriche et provoquer l'essor de la renaissance gibeline. En effet, personne, à Milan, ne se rallie au gouverneur savoisien; un accueil glacial l'isole dans son palais; l'aristocratie seule, en honneur du souvenir du Seprio et de la Martésana, aurait pu le soutenir, et c'était une raison de plus pour que le peuple s'écartât de lui. A son départ, l'Autriche multiplie ses ressources, s'attache la multitude, propage la révolution du despotisme éclairé, et après avoir demandé un royaume, la maison de Savoie se contente de Novare et de Tortone. Plus tard, mieux instruite sur la mesure de ses forces, elle s'allie à l'Autriche, l'appuie au moment de la crise de Marie-Thérèse, et récompensée par la cession de Vigevano, Oltrepo, Bobbio et Voghera, elle garde la pensée secrète de l'unité et de l'indépendance italienne que la destinée lui confie comme un leurre nécessaire pour l'obliger à jouer le rôle à la fois utile et malheureux d'État opposant dans la fédération pontificale et impériale. C'est ainsi que le Piémont sert désormais de contre-poids, comme la Prusse, à la prépondérance de Vienne, et de pendant à la récente résurrection des Deux-Siciles. A l'intérieur, le duc de Savoie imite studieusement l'Autriche prise plutôt dans la période de Louis XIV que dans celle de Joseph II. Il affranchit les serfs pour conquérir des sujets, il enlève la domination temporelle aux évêques de Tarantaise, Maurienne et Novare, il ôte Massano aux Ferrero, Voghera à del Pozzo, l'indépendance à la vallée d'Aoste et le sénat à Casal, ancienne capitale du Montferrat. Mais puisque l'Autriche est impie et libérale, il faut que le Piémont opposant reste dévot et militaire, et malgré

tous ses efforts, malgré ses progrès prodigieux qui lui donnent en même temps le titre de royaume et une centralisation parisienne, il reste en retard d'un siècle sur la renaissance gibeline. Ainsi Vienne donne l'hospitalité à Giannone, l'historien proscrit par les lazzaroni de Naples et par le pape de Rome; mais, le duc de Savoie le fait tromper, enlever et jeter dans la citadelle de Turin, où il le condamne à passer les vingt dernières années de sa vie, quoique son crime ne soit que d'avoir fait un livre janséniste. Plus tard, Denina, Berthollet, Lagrange et Alfieri cherchent dans un exil volontaire une liberté qui les rattache à la fédération italienne en dépit de leur maître, dont l'avare indépendance est mille fois plus odieuse que le passé de Charlemagne.

Au point de vue des lumières, les États républicains se montrent inférieurs même à la maison de Savoie, et donnent un cruel démenti à ceux qui voudraient considérer la liberté et le progrès comme deux choses équivalentes. La nécessité de la discussion y paralyse toutes les réformes; on marche dans les ténèbres, et l'impossibilité de prendre un masque pour tromper entretient toutes les erreurs du moyen âge. — Ainsi Lucques devient le patrimoine de quatre-vingt-huit familles qui la gouvernent comme un couvent, avec l'inquisition du *discolat*, des citoyens graves et réservés comme des moines, des juges étrangers comme aux beaux jours du podestat, la mendicité encouragée et la torture respectée. Venise se pétrifie avec le Grand-Conseil, composé de familles qui s'y trouvaient quatre siècles auparavant. Le doge impuissant, les sénateurs sans idées, le tribunal des Dix sans publicité, la police sans conscience; toutes ces créations

ténébreuses de la Serrata s'immobilisent au milieu d'un carnaval éternisé, et les provinces gouvernées d'après les vieux pactes de leur soumission végètent dans l'anarchie qui avait dicté ses conditions en jurant: « Amicizia agli amici et inimicizia ai « nemici. » C'est ainsi que Brescia et Bergame, Vérone et Padoue, Udine et Cividal, Trévise et ses voisines, et une foule de localités, vivent à l'état de républiques non politiques, avec des batailles vulgaires, des rixes transformées en fêtes chroniques, d'innombrables brigands et des églises où l'on voit le ratelier des fusils, comme dans les casernes. La littérature seule compense cette stérilité philosophique et morale, qu'elle dissimule sous une foule de drames, de comédies, de féeries moitié vénitiennes, moitié italiennes, et ses hommes, Labia et Baffo, Goldoni et Gozzi, Lamberti et Gritti, naissent deux à deux, accouplés par de poétiques contrastes où la tendresse et la bizarrerie, la réalité et le fantasque, le sérieux du vieux temps et le libertinage des temps nouveaux, opposent image à image, strophe à strophe, théâtre à théâtre, avec une fécondité digne d'un État de premier ordre.

Autant la république de Venise exagère son ancienne immobilité, autant Gênes exagère ses agitations démocratiques, jalouse d'imiter tous les États qui l'entourent. Que ne donnerait-elle pas pour dévorer Savone, pour écraser Saint-Remo, pour ensabler tous les ports de la Rivière, pour étouffer la Corse, et pour se reconstituer une comme la Savoie sa rivale, forte comme la France et sûre comme l'Autriche? Cependant elle ne trouve en elle-même ni les forces, ni la juste mesure entre la sincérité et l'imposture, entre l'avidité et la générosité, et l'excessive flexibilité

avec laquelle elle passait autrefois d'un extrême à l'autre ne lui sert plus qu'à se livrer à l'Autriche jusqu'à établir ses soldats en Corse, et à la repousser ensuite jusqu'à s'insurger brusquement, en 1746, contre le général autrichien, qu'elle traite en ennemi. Mais à quoi servait cette victoire, plus applaudie que comprise? Elle ôtait à la république l'alliance autrichienne, l'obligeait à recourir à l'appui insidieux de la France et la forçait enfin à renoncer à la possession de la Corse, sans la dispenser de semer l'or dans les antichambres de Vienne, pour se faire pardonner des crimes commis dans les fiefs de l'empire.

Pour la Corse, la révolution du despotisme éclairé fut le passage de la domination Gênoise à celle des Français. Cette transition se fit par un drame où toutes les idées modernes parurent sous une forme antique, comme si les condottieri, les républicains ou les seigneurs de la vieille Italie eussent subitement ressuscités pour parler la langue des encyclopédistes, ou pour correspondre avec J.-J. Rousseau. Voici les faits: en 1729, les insulaires réclament contre l'insatiable avidité des Gênois, et voyant leurs chefs pendus à Finale, ils s'insurgent en demandant l'abolition des impôts, la retraite des troupes, le rétablissement des garanties violées, et la restitution de terres communales usurpées. Tous les habitants se lèvent, les Guelfes transmontains à la suite de Lucas Ornano et de Lusinche, les Gibelins cismontains et populaires à la suite de Giaffari et de Ceccaldi. Ni les troupes gênoises, ni celles de l'empire, ni les Suisses soudoyés par Gênes, ni les galériens qu'elle arme ne peuvent contenir l'élan général qui force les Gênois à signer la paix, et à fonder une chambre impériale à Bastia, où les Autrichiens jouent le rôle de médiateurs.

Bientôt obligés de réitérer l'insurrection contre leurs maîtres, les Corses se trouvent en présence du problème de l'époque. En effet, demander s'ils pouvaient être libres, heureux, indépendant, c'était demander s'ils pouvaient trouver un despote éclairé qui mît l'île en actions et la gouvernât avec un mélange de vérités et d'erreurs. On offrit l'île à l'Espagne qui la refusa, à la Vierge Marie qui ne dit mot, et faute de mieux on proclama le triumvirat gibelin de Ciaccaldi, Paoli et Giaffari, auxquels on donna le titre d'altesses royales. Mais comme c'étaient d'admirables républicains, la Corse tombait dans l'anarchie avec ses deux anciennes factions des blancs et des rouges, de sorte qu'en deux ans on comptait 1700 assassinats ; un imposteur despotique seul pouvait la sauver, et quand on vit paraître le baron Théodore Neuhoff, on conçut de grandes espérances. Résolu, fastueux, inconnu, il se donnait pour un grand capitaine, se fit couronner roi des blancs et des rouges, et il aurait triomphé, si atteint par la crise de la misère, il n'avait dû s'éclipser pour tomber dans la prison pour dettes de Londres, d'où il sortait en cédant aux créanciers sa problématique couronne. Matra et Giaffari, qui continuèrent le combat contre Gênes soutenue par la France, disparurent l'un au service du Piémont, l'autre atteint par les sicaires de Gênes, et, dernier héros de l'insurrection, Paoli seul, à la tête de la Corse, donna au monde le spectacle étonnant d'un républicain sans tache, inutilement condamné à devenir malgré lui un despote. D'un caractère antique, gagné aux idées modernes, il rêvait pour sa patrie une république à l'imitation de la Hollande, et une liberté avec les théories de Rousseau; personne

n'était plus inflexible sur les principes, nul ne l'égalait dans cette sagesse calme et guerrière qui force les hommes à respecter les causes les plus désespérées au point de vue du succès. Mais tandis que son esprit, emporté par la philosophie, s'élançait dans un monde idéal, le peuple ne le suivait qu'en regardant son action, n'acceptait de lui que sa guerre contre Gênes, ses tribunaux de terreur contre l'anarchie des partis, sa lutte contre les évêques gagnés à la conquête génoise, et son hostilité contre Rome protectrice des évêques rétrogrades. Tous applaudissaient au bras qui frappait, nul ne songeait à la tête qui pensait. Paoli avait beau se dire républicain, la Corse le proclamait seigneur; peu importait qu'il aimât la liberté, on le rendait maître de l'armée et des finances; il donnait la liberté de voter, mais tout le monde voulait qu'il désignât les candidats, qu'il donnât des ordres, et qu'il gardât pour lui ses vœux sur la presse et le jury, inutiles à des gens qui ne savaient ni lire, ni obéir à la loi. Enfin, Gênes, incapable de terrasser l'insurrection, vendit sa possession à la France; tout souvenir italien s'effaça à jamais de Bastia et d'Ajaccio et la république et la tyrannie s'envolèrent ensemble, en abandonnant le terrain au despotisme de Paris.

Nous avons déjà vu comment le despotisme triomphait à Rome, sur le trône même de saint Pierre, où le pape prononçait enfin le grand arrêt qui dissolvait la compagnie de Jésus. D'un seul coup l'antique Église perdit ainsi les acolytes qui maintenaient son unité d'un bout à l'autre du monde, jusque dans des terres inconnues où ils arrivaient dans les navires des inventeurs, et les nouveaux papes ne furent plus les hommes de la guerre contre Luther, de la suprématie de Léon X, des

anciennes croisades contre l'islamisme, d'une religion qui mettait les royaumes en interdit; mais les collègues des princes italiens, les amis d'un empereur philosophe, les hiérophantes d'une religion dont les ministres outragés, les églises désertées, les couvents supprimés devaient renfermer leurs pensées dans le secret d'une conspiration pour opposer le san-fédisme à la terrible propagande des sociétés maçonniques. Bien plus, en dépit de la forme fédérale que gardaient les États de l'Église, à l'imitation de ceux de Venise, quelques symptômes de progrès se révélaient à l'intérieur au milieu des ténèbres de tant de municipalités quasi républicaines, et deux événements montrèrent la différence avec le commencement et la fin de cette période. Au commencement, le cardinal Albéroni, jeté par sa défaite dans le gouvernement de Parme, essaya de tromper son oisiveté forcée en confisquant la république de Saint-Marin, qu'il envahit avec des sbires et du canon pour la donner au saint-siége. Le pape la refusa, désavoua le cardinal, rassura les citoyens éplorés qui protestaient au nom de leur liberté antique comme l'Italie, et la petite République eut ainsi les grands honneurs de la réaction espagnole, qu'elle surmonta par miracle, de sorte que nous n'avons pas le courage de lui reprocher d'être aujourd'hui encore l'Etat le plus dévot de la terre. Mais tandis qu'en 1737, on épargnait cette bienheureuse bourgade, quarante-cinq ans plus tard, Pie VI, deux fois plus engagé dans la voie du despotisme éclairé, ordonnait lui-même l'adjonction de Bologne au saint siége, et cette audacieuse confiscation d'une grande et ancienne république semblait désormais tellement naturelle, que cette ville si fière et si turbulente au moyen âge, si cruelle et si sanguinaire quand elle sacrifiait ses tyrans et qu'elle

soumettait sa dynastie à l'épreuve de quatre massacres, expirait sans mot dire entre les bras du cardinal Buoncompagni, qui l'offrait en holocauste à la capitale de l'État.

Au milieu de ces mouvements pacifiques, de ce bonheur occulte calme et d'une richesse bienfaisante qui multipliait les fêtes et nourrissait un luxe effréné, quelques hommes traduisaient les grandes pensées de l'époque dans le langage de la science et de l'art. Naples donnait à la nation Jean-Baptiste Vico, notre maître vénéré, auteur de la science qui révèle les lois de l'histoire. Le premier il pressentit qu'une gravitation inconnue faisait tourner les nations dans des cercles mystérieux, et imitateur de Newton il découvrit que la marche des peuples est aussi merveilleusement réglée que la marche des astres. Pendant trente ans ses idées fermentèrent dans son esprit, les inventions succédèrent aux inventions, les découvertes aux découvertes, un génie nouveau l'agita, le tourmenta, et seul, sans amis, sans lecteurs, presque sans érudition, forcé de suppléer à l'ignorance par l'erreur et aux faits par l'absurde, il changea trois fois l'ordre général de son système en laissant un péristyle immortel au grand temple de la philosophie de l'histoire. Sa pensée l'éleva si haut au milieu de ses contemporains, il fut si supérieur à Montesquieu, à Beccaria, à Filangieri, à tous ses successeurs immédiats, il maintint d'une manière si sublime la suprématie italienne, que jamais aucune communication ne put exister entre lui et le reste des mortels. En vain voulut-il instruire les hommes, les flatter, les servir; en vain prodigua-t-il les éloges aux plus insipides vice-rois, aux plus nuls écrivains, aux plus abominables seigneurs, en vain eut-il par instant la

confiance de son propre génie, de son amère solitude, jamais il ne soupçonna lui-même à quel point il était antique et moderne, humble et hardi dans sa téméraire innovation. Avec une admiration pour l'antiquité qui lui faisait sacrifier Grotius au droit romain, Descartes à Platon, l'imprimerie au manuscrit; avec le plus profond dédain pour l'hérésie de Luther, le criticisme français et la pénible érudition des modernes dont il comparait les dictionnaires, les bibliothèques et les disputes aux compilations de Tribonien, aux hérésies d'Alexandrie, aux chicanes de Byzance; mystérieusement enchaîné aux souvenirs de Machiavel, aux révélations de Campanella, aux points métaphysiques de Bruno, les cercles hiératiques dans lesquels il faisait tourner les nations, fussent-elles infinies par le nombre, impliquaient tout entière l'occulte hardiesse qui jetait toutes les idées, toutes les traditions, toutes les religions à la merci des rois éclairés. L'histoire idéale, dont il ne pouvait maîtriser l'incalculable élan, traçait d'effroyables équations entre Jupiter et le Christ, entre Tite-Live et Moïse, entre la mythologie et la Bible, entre les Romains et les Juifs, entre les demi-dieux et les saints : une même loi élevait et abaissait le patriciat des anciens et la féodalité du moyen âge; un même principe associait l'avénement de la démocratie à l'apparition des grandes monarchies sous Auguste et sous Louis XIV, et une main invisible mettait au même niveau non-seulement les divinités connues du grand philosophe, mais celles qu'il ne connaissait pas et que devait révéler l'érudition de l'Orient, si funeste aux chrétiens. Sous le coup de l'herméneutique échappé à sa plume, l'incarnation de Jérusalem répète celle du Ceylan et des monstres de l'Inde. Saint Xavier, étonné de voir tant de

chrétiens en Asie, se présente comme une répétition naturelle de Varron, étonné de dénombrer quarante Hercules chez les nations étrangères aux Romains ; Valmici, avec ses innombrables variantes épisodiques, confirme l'étrange transfiguration d'Homère en un mystère enfanté par les rapsodes de la Grèce; tous les souvenirs de l'Orient et de l'Amérique étalent leurs dieux et leurs poëtes comme autant de traductions des phases de l'histoire idéale éternelle des nations[1].

Tandis que Vico dédiait sa science nouvelle au souverain pontife, Métastase, nommé poëte impérial, portait la poésie de l'opéra à son apogée. Un vers qu'on dirait sorti du piano, des strophes qui ébranlent les instruments de l'orchestre, des refrains qui semblent éclater tout seuls avec la force des chœurs, des paroles sans cesse musicales qui se transforment d'elles-mêmes en airs, en rondeaux, en *cavatines* avec d'admirables fioritures, ce ne sont là que les plus faibles mérites de l'immortel courtisan de Charles VI. La musique le pénètre, l'élève, le divinise, et tous ses drames semblent des sonates parlées, des symphonies déclamées, des ouvertures, des solo, des duos, des quatuor traduits en dialogues; il n'est pas besoin d'aller au théâtre pour en voir la scène; sans exiger aucun effort d'imagination, un vers fastueux enfante, pour ainsi dire, les décors, les personnages, les conflits, les dénoûments, et une parole splendide traîne à sa suite Pergolèse et Cimarosa. On voit que l'action se passe au milieu de villes babyloniennes, dans des palais titani-

[1] Voir la *Mente di G. B. Vico*, que nous avons placée en tête de notre édition des œuvres complètes du philosophe napolitain, publiée à Milan dans la collection des classiques italiens.

ques, dans des jardins grands comme des États, ou parmi des ruines plus imposantes encore que les plus admirables palais. Des fêtes royales étalent un luxe olympien, les clairs de lune créent des nuits magiques, les arbres grandissent comme à Madagascar, les temples prennent des proportions gigantesques, les fleurs exhalent des parfums surnaturels, une nouvelle nature se déroule devant nous, et aussi riche en créations qu'éternelle comme les cercles de Vico, elle dédaigne le studieux et pénible appareil de la couleur locale. Qui parle? Ce sont des êtres féeriques pour qui la prose est trop vile, le vers trop humble, la strophe trop indigente; des rois, des reines, des capitaines, des héros aux perfections surhumaines, aux noms les plus harmonieux que l'histoire ait suggérés aux poëtes. Nombreux, entourés d'un interminable cortége de jaloux, de confidents, de satellites, ils paraissent avec la symétrie de trois cantatrices et de trois chanteurs appelés sur la scène par l'ordre du *maestro*. L'*estro* dicte leurs mots, le *brio* arrange les répliques, la partition règne en souveraine sur tous les sentiments, et ces émanations éthérées de la lyre impériale n'obéissent qu'aux lois de l'amour le plus pur ou d'une générosité impossible. Aussi devant ce mystère des notes musicales, la stance du Tasse semble froide et guindée, la beauté de Pétrarque paraît prétentieuse et compassée, l'intelligence s'endort investie par la béatitude de l'harmonie; l'imagination veille seule dans une région où les prodiges de l'élégance font suite aux songes de l'Arioste et dédaignent la vaine ressource des machines et les trop lourdes fictions des miracles. Si les tristes réalités de la vie pénètrent dans ce monde idéal, ce n'est que par lambeaux comme des souvenirs nuageux, et parce

qu'il faut des contrastes pour faire ressortir d'incomparables vertus toujours victorieuses. Quand on entend ces sons tristes, quand on voit cet amant qui marche à la mort, ce roi qui le supplie de parler, de se sauver d'un mot, ce silence d'un homme qui endure mille supplices plutôt que de dévoiler le secret de la femme qu'il adore, les larmes coulent sans que l'on sache pourquoi, et les mots, les rimes, le « caro bene », l'abisso di pene », mêlés aux idées de clémence de Titus, de Bérénice, de rois qui veulent immoler leurs fils au monstre du bien public, de Césars qui s'obstinent à tout pardonner aux plus effroyables conspirateurs, produisent un attendrissement bien plus doux que la volupté même de l'amour. Rarement le sang coule, à peine quelques épouvantables scélérats sont remis aux satellites; ils sont si complétement infâmes, que personne ne les plaint; et souvent ils se tuent d'eux-mêmes, bourrelés par des remords mythologiques. D'ailleurs, le poignard lui-même ne sort jamais de sa gaîne que pour provoquer par sa dissonance calculée les accords les plus inattendus de l'orchestre: ici, un jaloux emporté sent son bras arrêté au moment où il va frapper sa maîtresse; là, un horrible tyran tient tout un peuple en suspens, le fer levé sur la poitrine d'une victime; mais voici que la fille ou la femme du monstre arrive et tombe entre les mains du peuple, qui lève à son tour ses épées inoffensives: les cadences, les trilles, les longues notes, les arpéges imprévus se placent d'eux-mêmes entre le prisonnier soudainement délivré par ses amis et son ennemi, qui tombe à ses pieds, saisi d'une poétique défaillance. Cependant, qui s'y serait attendu? Au milieu de cette scène imaginaire, l'idée de l'époque se fait jour tout à coup; ces héros attendrissants, ces héroïnes si saisissantes, ces rois types de jus-

tice, vivent sous le joug de divinités féroces qui leur demandent des sacrifices humains; ils ne sauraient se soustraire à l'odieuse nécessité d'obéir à des arrêts barbares, si des événements inattendus et la voix des chœurs insurgés, au dernier acte, contre l'iniquité religieuse, n'illuminaient pas la scène avec les feux de Bengale du despotisme éclairé.

Délicieusement bercée par ces cantilènes rimées qui réveillaient les échos de tous les théâtres de l'Europe, la foule italienne fut un jour surprise et on dirait presque intimidée par un nouveau spectacle qui portait le défi aux pompes asiatiques de l'Opéra. Sans musique, sans chœurs, sans strophes, sans rimes, Alfieri fit monter ses acteurs sur une scène terne, triste, nue, et là quatre personnages aux physionomies abstraites, engagés dans une action unique, roide, rapide, obligée de toucher le terme en vingt-quatre heures, la montre à la main, avec un cadavre à la fin, et la moralité nouvelle du vice victorieux et de la vertu sacrifiée, ces misérables moyens à contre-sens de tous les préjugés, firent l'effet d'un groupe de Spartiates arrêtant les armées de Xerxès. Le mélodrame reçut une flétrissure irréparable, ses pompeux personnages s'enfuirent en désarroi, ses roucoulements attendrissants s'arrêtèrent tout court, aucun poëte ne succéda à Métastase; les maestri restèrent seuls, avec des poëtes à gages, des libretti insignifiants, des mots vides de sens, qu'on appelle encore aujourd'hui les « paroles », et la poésie livra pour toujours les rimes efféminées, les coups de poignard fantastiques, les vertus ridiculement langoureuses et les chanteurs châtrés des chapelles princières. C'est qu'Alfieri faisait vibrer enfin la corde de la guerre, inconnue à tous les dramaturges, depuis les Arlequins jusqu'aux poëtes de César.

Plus nouveau que Dante, plus moderne que Shakespeare, il inventait des personnages poétiques pour en faire de réels; nouvel Orphée, il voulait réveiller la liberté nationale, que dans une immobilité séculaire on ne savait comment concevoir désormais. Les sigisbés pâlirent, le *spasimante*, le *patito*, le cavalier *servente* et même le *signor marito* se trouvèrent ridicules, les petites-maîtresses se mordirent les lèvres, les abbés froncèrent le sourcil, les patriciens à queue poudrée regardèrent autour d'eux, et les capitaines comprirent qu'on pouvait mourir à la guerre. Le feu sacré du Parnasse rendait la scène inviolable, la tragédie pénétrait dans les boudoirs; repoussée parfois au théâtre, elle saisissait l'auditeur chez lui; ses spectres inattendus le sommaient de se dépouiller du vieil homme, de se lever, de penser, de regarder la réaction, le pape, l'empereur, les sceptres, les couronnes, car toutes les idées étaient respectables, comme Saül ou les Pazzi, Oreste ou don Carlos; mais toutes devaient s'élever à cette hauteur qui donne une sorte d'égalité aux héros de tous les temps.

Presque toutes les provinces concoururent à enrichir la littérature dans la mesure de leur destinée. Vico, le législateur des nations, naissait dans ce royaume guelfe, qui avait créé saint Thomas. Métastase, le plus tendre ennemi des dieux, venait de Rome, où les citoyens avaient toujours été gibelins. Muratori, créateur de l'érudition nationale, vivait à Modène, sous la protection de l'antique famille d'Este réduite à vivre de souvenirs; et dans la haute Italie, digne de Vico, de Métastase et de Muratori, nous trouvons à Venise Goldoni Gozzi et Maffei, les splendeurs du théâtre; à Milan Parini, le représentant du persiflage calme, élégant et constant des Lombards; enfin en Piémont Alfieri, dont

les colères s'élèvent à la hauteur de la couronne royale. Les idées de la France inspirent ces écrivains et bien d'autres qu'il serait trop long de citer, tous subissent l'ascendant de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de l'*Encyclopédie*; cependant tous traduisent cet ascendant d'après la tradition qui sauvegarde la nationalité, méprise les copistes et foudroye les désertions. Ainsi voyez comme la tradition nationale se venge de Goldoni, qui se laissait gagner par la France, où un accueil splendide lui faisait oublier sa patrie! Il ne put changer impunément de milieu : son génie facile, souple, abondant, bouillant, se pétrifia tout à coup comme le plomb fondu qui tombe dans l'eau; son inspiration le quitta; il ne sut plus reconnaître les abbés, les sénateurs, les sigisbés, les pédants de Venise ou de Milan dans les habitants ingénieusement déguisés de Paris ou de Versailles; tout ce monde lui imposa, et la liberté l'abandonna sans qu'il la vît s'envoler, tant la licence de la monarchie imitait la franchise républicaine! Intimidé, humilié, dérouté, incapable de braver les dédains, de dominer les insolences, de saisir le joint de l'armure hypocrite, de retraduire la verve italienne en français, il s'arrêta au *Bourru bienfaisant*, et il s'avouait vaincu au second essai, au bout de dix ans. Alfieri visita la France à son tour; mais, mieux trempé que l'avocat vénitien, le comte piémontais comprit d'emblée le rôle des Alpes et tourna le dos aux Français pour écrire les invectives du *Misogallo*. Jamais de plus violentes injures ne sortirent d'une plume plus emportée; c'est à tel point que de prime abord on a peine à comprendre comment un esprit aussi élevé s'abaissa à tel point et se perdit dans la déplorable contradiction d'insulter la France qu'il

suivait. Mais, à le bien considérer, il attaquait la forme et nullement la pensée de Paris; autant il méprisait la première, autant il restait fidèle aux principes; nouveau Prométhée, il combattait à outrance pour mieux dérober le feu sacré de Jupiter. Et, quand il reprochait aux Français d'être vains, légers, superficiels, imitateurs les uns des autres, soumis à la tyrannie des modes et à celle des chefs, moins hardis que leurs femmes et capables de transformer les plus grandes conceptions en effroyables déceptions, il était l'homme de la liberté, de la fédération italienne, et il combattait justement la monarchie la plus bienfaisante dans ses confins, mais la plus dévastatrice à l'étranger. Sa parole l'eût même trompé que son instinct le sauvait, car la monarchie n'était que trop visible même dans les tribuns français, tous imitateurs de Calvin, tous forcés de s'isoler, de s'élever, de copier le roi et de parler au nom d'un Dieu inquisiteur, pour imposer à cette multitude qu'un rien émeut, et pour jouer leur rôle opposant dans un pays que la centralisation défend et aplatit en même temps. C'est ainsi qu'Alfieri devait décalquer Rousseau et le détester, imiter la France et abhorrer les Français, accepter mille inconséquences, afficher mille contradictions pour maintenir enfin ce privilége qu'il réclamait pour l'Italie, de créer des hommes indépendants, tandis qu'à Paris on ne voyait ques des êtres collectifs ou des lettrés esclaves des caprices de la foule. Non, si les idées françaises devaient être de tous les lieux : la discipline royale, les instincts monarchiques, le « moi » des hommes aliéné à la personne du souverain, les individualités écrasées par l'autorité, soit des princes, soit des courtisans, soit des philosophes, la facilité de changer

d'après le vent qui souffle à la cour ou en ville, la légèreté, l'inconstance érigées en principes, pour échapper à l'impossibilité de maintenir la liberté, et parce que personne n'est responsable là où tout le monde est solidaire; la volubilité transportée dans les lois, les tyrannies de la clarté, du style, de l'élégance, des convenances, qui asservissent les écrivains au joug de la multitude ou de son idole du moment, les monarchies littéraires improvisées, ou par des engouements éphémères, ou par les célébrités du feuilleton, ou par la galanterie des femmes à la mode, et en définitive par les innombrables moutons des deux sexes unifiés par la force de Paris; les exagérations indispensables même pour fixer une négation au milieu d'une si tumultueuse obéissance; en un mot, tous les éléments politiques et littéraires de la centralisation française, qu'avaient-ils de commun avec la fédération italienne, la liberté de Venise, la démocratie de Gênes, la théocratie de Rome, la royauté de Naples, le duché de Milan, de nombreux Etats embryogéniques, à l'imitation de Saint-Marin, et une variété de mœurs, d'inspirations, de traditions toutes vivantes, et rajeunies par les strophes de Métastase, les comédies de Goldoni, la musique de Cimarosa ou les tragédies de l'auteur du *Misogallo*?

CHAPITRE V

L'ITALIE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Explosion de la France républicaine. — Négation de la monarchie chrétienne.—Sa solution avec la proclamation de l'Empire.—Napoléon, suprême condottiere de deux sociétés opposées,—et propagateur du code dans toute l'Europe de l'an mil. —Les autres nations accomplissent leur mouvement en sens inverse, avec le despotisme au début et la liberté pour conclusion. — Philosophie de l'Allemagne. — Commerce de l'Angleterre.—Ambition de la Russie. — L'Italie appelle les Français pour détruire son passé,—et les chasse pour transporter la révolution française dans sa propre fédération.—Réaction de 1815,—imposée à la France par la liberté,—et chez ses voisins par le despotisme; — mais détruite en 1848 : en France par le retour du gouvernement absolu,—et chez ses adversaires par le rétablissement des libertés constitutionnelles. — Pourquoi l'Italie relève d'elle-même son ancien royaume,—et pourquoi le replonge-t-elle dans le néant?—Contradictions de notre temps.

La France poursuit sa carrière en surpassant la révolution de Louis XIV, et c'est une nouvelle époque qui surgit pour l'Europe tout entière. A peine peut-on discerner aujourd'hui les principales lignes de cette phase encore contemporaine; ses idées nuageuses et vaporeuses comme les images des songes, voltigent autour de nous, les unes pour rentrer dans le néant, les autres pour réclamer tout l'avenir, et il est difficile de s'orienter sans imposer silence non-seulement aux craintes et aux espérances, mais à la raison elle-

même, qui refuse de se laisser humilier par les phénomènes d'un jour. Bornons-nous donc à ne voir dans le présent que le passé, l'ère révolue, les faits accomplis et les tristes nécessités du mécanisme historique.

Ce n'est ni la proclamation d'une religion, ni l'abolition des anciens cultes, ni l'avénement d'une forme de gouvernement applicable à toutes les nations, qui rendent compte de notre temps; tous les vieux dogmes subsistent, toutes les anciennes formes se maintiennent, on ne peut pas même dire que la géographie politique soit sensiblement altérée. Notre époque, considérée dans sa jonction avec celle qui la précède, s'explique tout entière par la divulgation des secrets du despotisme éclairé, en sorte qu'aujourd'hui le public connaît les mystères autrefois réservés aux intimes de Joseph II ou de Frédéric. Personne ne doute de la puissance de Voltaire ou de la force de Rousseau; nul n'ose affirmer que les idées proclamées par les encyclopédistes ne puissent tenir en échec tous les pontifes de l'ancienne société; aucun homme ne conteste la rebellion de l'industrie et de la science contre l'Europe théologique et féodale. Pas une émeute, pas une bataille, pas un traité, qui ne soient une tentative, une épreuve, une trêve ou un accident de cette guerre impitoyable de la justice philosophique contre celle des religions.

Aussi quels sont les premiers actes de la révolution en 1789? Elle s'acharne contre le droit divin de Louis XVI, qu'elle oblige à prendre au sérieux ce titre de premier employé que Joseph II s'attribuait en paroles; elle le condamne à déposer le bilan de la monarchie chrétienne devant les états généraux, comme le gérant d'une société anonyme; elle fait disparaître les deux

ordres du clergé et de la noblesse, qui l'appuyaient au nom du Dieu de Charlemagne, et elle suscite enfin la grande négation de la forme républicaine pour anéantir le passé de la France monarchique. La destruction de la féodalité, la confiscation des biens des églises, la proscription des prêtres et des nobles, le supplice du roi et de la reine, les autels renversés, Robespierre qui impose le culte de l'Être suprême, la Commune qui inaugure celui de la Raison dans la cathédrale de Notre-Dame, toutes les scènes de la révolution que l'art a gravées dans notre mémoire jusqu'à en faire une partie de notre moi, et auxquelles l'histoire semble promettre l'éternité, que sont-elles, sinon la philosophie en action, l'*Encyclopédie* dans *le Moniteur*, la lumière des rois transmise à la foule, un effort inouï pour renouveler le pacte social, pour le soustraire aux divinités du moyen âge et pour le réviser au point de vue de la raison, en transformant la France en une commandite à l'imitation des grandes compagnies des deux Indes? Enfin quelle est la grande guerre de la république française contre les rois de l'Europe, si ce n'est la guerre d'un peuple sans révélateurs sacrés contre la chrétienté considérée dans la triple division du pape, de Luther et du schisme? Partout on renverse les autels, on proclame le culte unique de la raison, on propage l'unique révélation de Voltaire, qui raille tous les dieux, ou de Rousseau, qui leur impute l'asservissement universel.

Cependant il ne s'agissait ni d'anéantir le trône et l'autel, ni d'extirper des erreurs qui semblent inséparables de la vie des nations; on voulait seulement divulguer les mystères des despotes éclairés, traduire la société en actions industrielles, transformer les nobles

en propriétaires, les prêtres en employés, les moines en solitaires, et toute les traditions sacrées en légendes poétiques soumises à un Dieu métaphysique, indifférent à tous les cultes, excepté celui de la morale. Aussi dès qu'aucun noble, aucun prêtre ne put plus persévérer dans son fol mépris pour les principes philosophiques, la négation s'arrêta, et la république, qui lui servait d'instrument au milieu d'un peuple monarchique, se corrompit, se pervertit et révéla sa nature profondément antipathique à la nation. Ses jacobins firent horreur, ses impies firent pitié, son impuissance à maintenir l'unité de la patrie devint un scandale. Soit qu'elle égorgeât ses propres généraux, soit qu'elle les laissât impudemment conspirer, folle ou cruelle, licencieuse ou sanglante, elle ne put garder ses conquêtes, ni sa liberté, ni sa dignité, et il fallut que la forme monarchique acceptât, affirmât et achevât la révolution, grâce au despotisme décrété par le suffrage universel. Si on se rappelle l'histoire de la France, si on compte tous les règnes glorieux qui ont succédé aux ligues et aux quasi républiques parisiennes pour accueillir les progrès de l'Italie ou de l'Allemagne, si on considère ensuite l'ère de Louis XIV dans sa double phase de la Fronde et de l'absolutisme régénéré de Versailles, on sera étonné de l'exactitude mathématique avec laquelle la loi des évolutions françaises choisit une nouvelle dynastie pour renouveler la nation en divulguant les secrets des libres penseurs et en précipitant la victoire de la démocratie et de la science appelés à prendre la place de l'aristocratie et de la religion. Quel est, en effet, l'homme de la nouvelle monarchie? Un soldat comme Hugues Capet. Qui le désigne au trône le plus absolu de l'Europe? La gloire aux incorruptibles acclamations. Où

paraît-il pour s'offrir au peuple le plus unitaire? Sur les champs de bataille d'une guerre contre ces ligues toujours funestes à la nation. Qu'apporte-t-il à la France? Leur déroute, et aussitôt il écarte les lois républicaines comme des toiles d'araignée, et il usurpe un sacre qu'aucune assemblée n'autorise et que tous les rois reconnaissent. Qui aurait pu le combattre? Non pas certes Mirabeau vendu à la cour, ni Danton odieux et suspect, ni Robespierre l'inquisiteur, ni les Hébertistes insensés, ni les Babouvistes en délire, ni le Directoire corrompu; tous ces violateurs incomplets de la loi disparaissent, les uns foudroyés par la fatalité, les autres par lui, tandis que d'autres, gagnés par leur propre avidité, se hâtent de prendre dans des rangs inférieurs l'attitude obséquieuse de subalternes. Sa parole qui commande au sort des batailles, sa pensée rapide comme l'éclair, sa tenue impérative, ses démarches fougueuses et calculées, tout le déclare chef de la révolution sans que jamais chef eût poussé plus loin l'arbitraire, la force et le succès.

Et sur ce sol naguère si violemment agité, l'industrie double ses produits au bruit du canon, et le commerce multiplie ses exportations au milieu des guerres les plus vastes. La population de Paris s'augmente comme sous le règne consulaire de Philippe-Auguste; l'administration se centralise deux fois plus forte que sous Louis XIV; l'armée surpasse les prodiges de la phase républicaine, pas un général qui ne soit jaloux d'obéir à l'ordre de se faire tuer à son poste.

C'est que la révolution touche au port, reconstruisant la monarchie, renouvelant la dynastie et découvrant enfin la formule du code où la propriété, unique divinité de la nation, devient la pierre de touche de toutes

les idées anciennes et modernes. Grâce à la propriété, tout s'achète, tout se vend, la famille, la noblesse, la race, le talent, la vertu; les marchands semblent échanger les miracles de l'industrie contre ceux de la Bible, et on dirait que Dieu lui-même est au meilleur offrant et dernier enchérisseur. La propriété fait de l'inventeur un parvenu, du parvenu un potentat, du banquier l'égal d'un évêque, ou d'un évêque l'égal d'un capitaine. Elle constate ici la force du savant, là l'utilité du curé, en cet endroit la non-valeur des couvents, ailleurs les avantages d'une erreur sacerdotale, et cette ancienne corruption par laquelle, aux jours des condottieri, on avait troqué des armées contre des États, raffinée, infiltrée dans tous les actes de la vie, appliquée à toutes les idées, sert à déterminer sans cesse l'équilibre mobile et progressif entre les mystères de la science et ceux des églises. C'est ainsi que Napoléon s'éleva comme le suprême condottiere, ou mieux comme le souverain podestat dont la vie dramatique embrasse franchement deux sociétés opposées, aux prises tantôt par la guerre, tantôt par des échanges continuels : l'une lui dicte le concordat, l'autre lui fait emprisonner le pontife; l'une lui arrache mille libertés, l'autre lui demande mille servitudes, et on le voit ouvrir des temples et briser des autels, renverser des dynasties et créer des rois, en un mot, détruire les franchises et propager la révolution. Mais à l'étranger, son action loin d'être double est une comme la France; et ses guerres, répétition agrandie de celles de la république, étendent à toute l'Europe les premiers succès du général Bonaparte; ses aigles victorieuses portent dans toutes les capitales l'unique religion de la propriété; la foudre dans les serres, elles se montrent partout où le pape avait propagé son an-

cienne révolution, dans l'Allemagne d'Othon Ier, dans l'Espagne de l'an mil, et jusqu'à Moscou, capitale d'un État qui s'était mis en marche le jour des évêques.

Mais si en France la divulgation des mystères est républicaine dans le début et monarchique dans la solution, c'est le contraire chez tous les autres peuples de l'Europe, où Napoléon sert de début et la liberté de solution. Il en résulte un double jeu de perspectives, par lequel, vus de Paris, tous les États étrangers semblent marcher au rebours du progrès, tandis que Paris lui-même, vu de loin, semble un contre-sens perpétuel. Aussi, en apparence, que l'Allemagne est à plaindre! La France lui détruit quarante-cinq villes libres, Napoléon lui enlève la grande franchise de l'empire. Ne la dirait-on pas vaincue, perdue, asservie? Cependant cette humiliation n'est que la négation momentanée de ses traditions, la première phase de sa nouvelle époque, où Napoléon joue le rôle de Robespierre et où un absolutisme factice répond à la république également factice de Paris. Mais lorsque la nation se relève, la tradition renouvelée se rétablit, combattant l'unité française par une fédération républicaine de quarante États libres et de quatre-vingt-quatre États médiatisés. Dans les moindres détails cette reconstitution multiplie ses contrastes avec Paris. A des chefs continuellement légiférants, elle oppose l'absence systématique d'innovations; au mépris de tout le passé, l'apologie de toutes les traditions; aux démolitions plébéiennes des encyclopédistes, des dogmes mystérieux et à peine accessibles à l'aristocratie de la science; à des spéculations faibles en théorie et foudroyantes dans la pratique, des spéculations d'une grandeur impraticable. Si aucun Allemand

ne peut se mesurer avec les tribuns de Paris, quel Français voudrait se comparer aux philosophes de l'Allemagne? Ici on pense pour agir, on plaide pour persuader, on part de la donnée de la justice pour prendre d'assaut la vérité, là on médite, on contemple, on démontre, on sacrifie tout à la découverte des plus hautes vérités, d'où l'on descend avec peine dans les précipices de l'injustice. De ce côté du Rhin, on adore Dieu, on croit au libre arbitre, et on fait de l'athéisme lui-même une sorte de religion; de l'autre côté du Rhin on adore la logique, et on transporte les oracles de Bruno et de Spinosa jusque dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Enfin tandis que le théâtre français puise sa force ou sa faiblesse dans des proverbes philosophiques, mis en action sur une scène classique et respectueuse pour la censure, Schiller et Gœthe révèlent l'éternelle liberté du genre humain, en évoquant les plus grands souvenirs de tous les temps et de tous les lieux.

Protégé par la république fédérale de la diète, chaque État copie à son tour l'initiation française à l'instant même où il repousse l'invasion de la France. Quel est le recoin de l'Allemagne qui soit resté étranger à l'héroïque enthousiasme de 1809? Où n'a-t-on pas vu unis par d'indissolubles liens le respect de la loi et l'amour de la révolution, ces deux choses si incompatibles à Paris? Là, l'Autriche opposait à la jactance d'éphémères conquêtes son propre agrandissement, à l'absolutisme napoléonien sa démocratie paternelle, à des édits fastidieusement emphatiques le silence actif d'une administration sans huissiers, sans avoués, sans désordres hypothécaires, sans offices publics trafiqués, sans ces flottements financiers inséparables de l'action du despotisme. Sa domination rétablie ou acceptée se présen-

tait, dans toutes ses provinces d'Allemagne, comme l'ère de la paix, du commerce et du repos, ajoutée aux bienfaits que la France mettait au prix d'une conquête.

C'est encore avec la forme de la liberté que la Belgique, la Hollande et la Suisse, fragments de l'ancien Empire, imitent contre la France la révolution de Paris. La Begique n'est-elle pas toujours une réunion de villes libres que la France menace et que l'Allemagne garantit? Momentanément arrachée à ses ligues germaniques par les invasions françaises, ne revit-elle pas quand elle accepte la domination fraternelle de la Hollande? La Hollande, à son tour, ne se révèle-t-elle pas comme une monarchie républicaine au rebours de Paris? Les formes de la Suisse cessent-elles un instant d'être libres, légales et fédérales? Et si l'invasion de la France s'y trouve adoucie, n'est-elle pas d'abord forcée de protéger le progrès fédéral qui porte à dix-neuf les treize cantons, et ensuite de se retirer, comme en Allemagne, devant une insurrection générale. Peu importe qu'en 1813, de vieux fanatiques demandent la résurrection des treize cantons avec leurs abbés et leurs suzerainetés féodales, et qu'en 1815 les monastères soient ressuscités et placés sous là garantie des traités de Vienne; non-seulement la Suisse garde les dix-neuf cantons, mais, complétement délivrée, rendue à ses tendances naturelles, elle trouve dans les calamités de la France son affranchissement complet.

Aucune nation ne surpasse l'Angleterre dans l'art de prendre le contre-pied de Paris, à tel point que son calme constant, en présence de l'agitation française, son immutabilité dans le respect de la loi et la gloire qu'elle se fait de ne rien changer à la tradition, nous derobent presque la manœuvre par laquelle elle accom-

plit son propre progrès. C'est à peine si l'opposition des Wighs frémit au contact incendiaire de Paris, ou si un court moment de despotisme, sous Pitt, répond à la liberté inusitée de la France; aucune insurrection, aucun trouble; chaque maison reste une citadelle inaccessible à la police, et l'île tout entière une nation sans armée. En quoi consiste donc son progrès? Dans l'abolition de l'esclavage, proclamée et conquise sur tous les points du globe; dans le respect le plus profond pour la liberté de tous les peuples; dans la tolérance pour les institutions les plus diverses, depuis l'usage de brûler les femmes de l'Inde sur le bûcher de leurs maris jusqu'à celui de brûler les hérétiques à Cadix ou à Lisbonne; dans les intérêts du commerce, intimement lié à cette liberté cosmopolite et mis en opposition avec les guerres française, entreprises pour rendre tous les peuples uniformes; dans une indifférence absolue pour toute théologie qui ne se traduit pas en bénéfices pécuniaires; enfin dans un développement surprenant de tous les procédés industriels, de manière à suppléer par un surcroît continuel de richesses à la barbarie de la loi qui maintient le droit d'aînesse, les lois des Normands et une prodigieuse inégalité où l'on voit des lords plus riches que des rois. Ce n'est pas que le parlement anglais prenne au sérieux cette religion extérieure des libertés nationales, plus que les chefs français ne suivent leur catéchisme d'égalité universelle; dès qu'il le faut, les Anglais substituent la guerre à la paix, la conquête au respect des nations, sans nullement s'interdire de lancer des brigands sur les citoyens, des corsaires sur les navires marchands, des prêtres armés sur les philosophes en déroute: rien n'égale l'apparente et inimitable balourdise avec laquelle

ils passent rapidement d'un pôle à l'autre du monde politique. Cependant ce n'est là encore qu'une traduction de l'idée générale de l'époque, où tous les secrets sont divulgués, mais uniquement pour que toutes les valeurs tombent dans le commerce de la vie, sans que le triomphe soit plus à la raison qu'à la religion. C'est ainsi que l'Angleterre cherche à découvrir ce que vaut la déesse de la Raison à Paris, le pape à Rome, l'idole de Nigatapam à Sigampour ou la Bible à Otaïti, et tant d'autres nationalités si diversement cotées au palais de la Bourse! Et le contraste entre Paris et Londres subsiste sur tous les points: dans la politique ici continentale, là coloniale; dans l'art ici loué, là payé; dans la science ici hiérarchisée, là républicaine; dans la poésie ici monarchique, là indépendante. Si la France admire Chateaubriand, le poëte de la dévotion royaliste, la Grande-Bretagne nous montre Byron, libre comme la conception du Pirate, et enfin si Paris offre au monde un enseignement éternel avec la Convention, Londres donne par Sainte-Hélène une réplique dont le souvenir durera autant que la notion de la liberté de l'Europe.

Au Midi, l'Espagne, à la fois démocratisée et envahie par Napoléon, entre dans la nouvelle époque avec un peuple de Brutus guidé par des moines dont l'héroïsme confond à la fois la raison et la foi. En revenant au Nord, le Danemark, qui ne parvient pas à prendre le contre-pied de Paris, expie ses cacophonies politiques en perdant la Norwége et en étouffant sous la double étreinte de la Suède et de l'Allemagne.—Mais la Suède, qui prospère, ne révèle-t-elle pas des formes constamment hostiles à la France? Libre et légale de tradition, quand la France proclame, en 1789, une quasi-république par

la convocation des états généraux, elle s'empresse de proclamer le quasi-despotisme populaire de Gustave III, qui abolit le sénat. Quand la France revient à la forme monarchique, la nation réclame sa liberté, d'abord sous le dernier Vasa et ensuite avec le prince de Ponte-Corvo, chef de la nouvelle dynastie, qui achève le mouvement en combattant la France.

La liberté, philosophique en Allemagne, commerciale en Angleterre, nationale en Espagne, catholique dans les Flandres, républicaine en Suisse, toutes les formes germaniques, scandinaves, latines, de la guerre latente contre la centralisation impériale de Paris, finissent à l'Orient de l'Europe, où la mystérieuse Russie présente l'image exagérée de l'absolutisme français. D'après la tradition de toutes les époques antérieures, la nouvelle révolution, équivalente et hostile à celle de Paris, se développe avec la puissance du czar, à l'extérieur aux dépens des États limitrophes, à l'intérieur au détriment de l'aristocratie des boyards. Quant au développement extérieur, nous n'entendons parler ni des diverses acquisitions territoriales en Europe et en Asie, ni des projets en train de se réaliser, mais de ce phénomène prodigieux, de cette expansion inouïe qui a lancé les hordes des cosaques, transformées en armées régulières, aux premiers rangs de la grande guerre contre la France. Un État auparavant ignoré marchait ainsi de pair avec l'empire d'Allemagne et le parlement anglais, menait ses sujets depuis la muraille de la Chine jusqu'au centre de la France, et son épouvantable autorité, obéie avec une précision prussienne, obtenait l'incendie de Moscou pour sauver la patrie, et le respect de Paris pour contenir la liberté fédérale de ses propres alliés. A l'intérieur, quand cette obéissance illimitée dans un si vaste empire

n'attesterait pas la religion du peuple envers son terrible sauveur, quand cet ordre de brûler Moscou ne serait pas parti de Saint-Pétersbourg, capitale de Pierre Ier et de Catherine, contre la capitale des préjugés et des Strélitz, quand il n'y aurait à citer ni la conspiration de Palhen, ni madame de Krudner, consultée par le czar parricide, ni les nombreux soulagements apportés au servage; la libération de l'ancienne Grèce et la destruction de la flotte musulmane à Navarin, suffisent seules à révéler les incalculables aspirations de la Russie.

Au point de vue de ces révolutions françaises, slaves ou germaniques qui travaillent à la transformation du globe, la vieille Italie semble bien amoindrie, bien déchue, bien malheureuse, et au milieu d'une foule d'événements, à la fois vulgaires et confus, l'œil saisit à peine ses Guelfes et ses Gibelins, jadis si fastueux. En voyant tour à tour les Français, les Autrichiens, les Russes et les Anglais à Naples, à Rome ou à Milan, on voudrait croire que le dernier mot de l'époque actuelle demeure encore au sein de l'avenir, et que le présent obscur et confus ne nous permet ni de saisir la série des termes historiques, ni de découvrir la liaison des événements. Mais non, l'heure fatale, qui a sonné la même au même instant pour tous les peuples, nous ordonne de rester dans le fait, de ne pas tenir compte des mille possibilités qui agitent les esprits, et de bannir encore les analogies incompétentes des nations unes, libres et indépendantes, pour rester dans la tradition cosmopolite du peuple régi par la loi souveraine de l'Eglise et de l'Empire. Une fois cette loi rappelée, on conçoit que dès les premières lueurs de 1789, les Italiens se soient précipités au-devant de l'influence française,

pour détruire à jamais ce pacte de Charlemagne, qui depuis mille ans rendait un roi impossible.

Personne ne songea à la loi, à la liberté, aux franchises, aux souverainetés fédérales, à la sainte distinction des confins fixés en haine du royaume; les sénats de Milan, de Venise, de Rome, les familles de Lucques ou de Gênes, la cour de Naples, toutes ces formes de la tradition indigène, n'inspirèrent plus qu'un invincible dégoût. Partout les conspirateurs fraternisèrent entre eux pour faire appel à la dictature unitaire de la France; partout on attendit l'invasion du peuple qui venait de déclarer la guerre au passé, et qui frappait déjà l'empereur dans les Flandres et le pape à Avignon. Le général Bonaparte marcha donc sur une route que la destinée lui avait tracée d'avance. Et après avoir renversé les armées de l'Autriche en 1796, il proclama la république dans la capitale des Visconti. Aussitôt, les provinces vénitiennes se soulevèrent pour lui frayer la route de Venise, et si Vérone résista en haine de Vicence, les Jacobins mêmes des lagunes lui livrèrent la république. Gênes succomba dix jours plus tard; Lucques en 1799; la révolution se fit jour à Modène par Reggio, dans les États romains par Ferrare et Bologne, et l'armée française ne rencontra à Rome d'autre obstacle qu'une émeute. Enfin les deux rois de Naples et de Piémont, après avoir épuisé inutilement toutes les atrocités suggérées par la tradition des seigneurs, purent à peine continuer leur rôle de gardiens, en se réfugiant l'un en Sicile et l'autre en Sardaigne.

Telle fut la grande profanation de l'Italie; elle anéantit soudainement ce pape et cet empereur qui remontaient aux temps de Jérusalem et de Tibère, ces familles sorties du feu de l'an mil, entourées d'une auréole

éternelle, ces républiques aussi anciennes que les consuls, ces États affreusement éprouvés par les descentes allemandes, les croisades pontificales et l'anarchie des condottieri. En quelques jours on biffa dix-huit cents ans d'histoire. Les vieux oracles se taisaient, les vibrations mélodieuses de l'orchestre de Milan faisaient danser Pie VI dans le ballet de l'Opéra, le sang de saint Janvier obéissait aux ordres d'un général français, des cathédrales servaient d'écuries aux dragons de la France, et la déesse de la Raison foulait à ses pieds l'autel du Christ et le trône des Césars.

Il est vrai qu'on respectait encore les anciens États, en sorte que la péninsule formait une fédération républicaine où Rome, Naples, Milan, Gênes, et en général toutes les capitales de la renaissance survivaient avec leur importance proportionnelle. Mais bientôt on s'aperçut que la révolution n'avait été ni assez absolue, ni assez unitaire, ni assez française, et à la retraite des armées du directoire, en 1799, le vieux régime reparaissant partout dans son épouvantable laideur, avec une quadruple invasion d'Autrichiens, d'Anglais, de Russes et de Musulmans ne laissa plus de doutes sur la nécessité d'une négation encore plus forte et radicale. De là Napoléon qu'on accepta, qui reprit tous les États, les remania, les groupa autour du royaume d'Italie, et les régit unitairement par une série de fonctionnaires qu'il décora des titres de rois, vice-rois, princes et ducs pour que rien ne restât des anciennes traditions. A partir de 1808 il n'y eut plus qu'un seul code, une seule procédure, un système unique de finances, un mode unique d'instruction publique; jamais depuis les Romains l'uniformité des idées n'avait été poussée plus loin. Sur la terre des guelfes, des gibelins, du

fractionnement systématique et des innombrables inimitiés, une sorte d'unanimité intellectuelle effaçait toutes les traces du passé, et une génération sans mémoire pour les préjugés de Rome et de l'Allemagne faisait oublier les quatre-vingt-dix mille moines et les innombrables sigisbés de l'Italie antérieure.

Quand la négation arriva ainsi aux derniers extrêmes du possible, quand la profanation montra que la philosophie était aussi forte que le pape, et quand l'ancienne aristocratie fut amenée par sa propre vanité dans les antichambres des parvenus, alors commença la traduction des idées nouvelles. Peu à peu des édits simples et naturels à Paris, où ils émanaient d'une longue tradition de démagogie et de royalisme, parurent antipathiques et insensés à Turin, à Milan, à Florence, à Rome, à Venise, à Naples, accoutumés à cette liberté qu'aucune force ne sépare de la forme fédérale. L'instabilité française imposée uniformément à tant de villes d'une indépendance si diverse montrait au loin l'extravagante mobilité de l'hygromètre. Un jour c'était Venise trahie et livrée à l'Autriche; un autre jour cette même république reprise était réservée à l'humiliation plus grande de recevoir un préfet de Milan, son ancienne rivale. Ici la république cisalpine était fondée en 1796, puis violemment altérée deux ans plus tard, puis intitulée : République italienne, obligée d'acclamer son président à Lyon et enfin d'abjurer son nom pour devenir monarchie ou plutôt pachalik français. Plus loin Modène, Padoue, Bologne, Ancône disparaissaient dans le prétendu royaume d'Italie; la Toscane se transformait en une sinécure française; Rome, Gênes, le Piémont, Parme, plusieurs fois tourmentés devenaient des départements de la France; Naples soumise à la

république de Championnet, à la conquête de Joseph, au régime de Murat, voyait les Calabres ensanglantées et la Sicile perdue. Pour comble de déraison, on réservait la Polésine et çà et là d'autres terres à la constitution d'une foule de majorats destinés à ressusciter le moyen âge en Italie, en l'honneur des maréchaux de la France. Chaque jour apportait un ordre qui détruisait ou créait un Etat, et quand on regardait avec la colère d'Alfieri ou la tristesse de Foscolo tant de bouleversements arbitraires pour en découvrir le sens, on se souvenait que des Français avaient autrefois détruit les républiques d'Amalfi, Gaëte, Sorrente, Naples et Bari, sacrifiées à l'unité de Palerme; que des Français avaient fait courir les plus grands dangers à Venise, aux deux époques de Pépin et de Louis XII; que Charles VIII avait porté le grand coup à la suprématie italienne; que Henri IV, si cher à la France, avait transmis au Piémont l'idée meurtrière de relever le royaume des Longobards, et qu'enfin cette unité abhorrée, se réalisant encore par des Français, dévorait également la république de Venise et la théocratie romaine. En présence de cette formule d'oppression trouvée au fond de l'absolutisme parisien, le peuple enveloppa dans une même réprobation la guerre, les conquêtes, le royaume, les exactions des fonctionnaires, les violences de la conscription et celles de l'armée, et tous les regards chargés de haines se fixèrent sur Napoléon en attendant le jour où ce nouveau Didier tomberait sous les foudres du ciel. En effet si la révolution devait se faire avec une forme contraire à la nature fédérale de la nation, et se montrer aussi unitaire que l'avaient été les Goths et les Longobards, il n'était pas moins nécessaire qu'une fois le code victorieux, et la propriété devenue la pierre de

touche des valeurs, tout ce qu'il y avait de faux et de factice dans la forme opposante s'évanouît avec le faux empereur pour abandonner les anciens pouvoirs de la fédération nationale. Ce fut en 1808 que commença ce travail solennel, trop méconnu, trop inobservé, et sinon digne de figurer à côté de l'insurrection espagnole, des efforts anglais, de l'élan germanique, de l'incendie de Moscou, au moins libre, fédéral, indigène et digne d'un avenir supérieur à celui que présentaient des sous-préfets français.

Soudain le peuple prête une oreille attentive aux bruits de la guerre, aux plaintes des autres peuples, aux voix de l'Espagne, à celle du Tyrol, et sans se laisser deviner il répète en quelques années la longue insurrection des républiques byzantines contre les Longobards du royaume. Ses deux gardiens campés sur la terre fédérale des deux îles de Sicile et de Sardaigne lui servent de point d'appui et le confédèrent par l'entremise des navires anglais avec tous les peuples de l'Europe. Aussitôt les conspirateurs se multiplient dans les Calabres, jadis si hostiles à Bénévent et à Pavie; dans la Romagne, autrefois siége des exarques; à Milan, où Pertarrith avait dissipé les ténèbres ariennes; et partout disséminés, ils se vouent à la pénible mission de refaire leurs princes en leur imposant les idées de l'époque. Sur ces entrefaites, les Siciliens détachent leur roi de la reine, l'arrachent à son entourage, à ses préjugés, à son invincible ignorance, et le rendent malgré lui chef d'une insurrection à la fois révolutionnaire, pontificale et impériale. Pétri de préjugés, d'une ignorance à toute épreuve, vulgaire et bigot, sanguinaire et violent, vaniteux et peureux, vrai compendium de tous les vices monarchiques, couvert du sang des victimes qu'il avait

fait sacrifier par milliers en 1800, le visage encore altéré de sa colère récente contre l'insurrection qu'il avait combattue par la prison, le bourreau et les tortures, on le vit devenir le héros des *ventes*, l'âme du carbonarisme, le promoteur des constitutions, l'espoir de l'Italie. Bientôt une émeute milanaise renversa le royaume d'Italie; le pape rentra à Rome en traversant les rangs des Français, déroutés comme les Longobards sous la menace d'excommunication. Murat mourut au Pizzo, et toutes les émeutes d'Italie, en concordant avec le mouvement de l'Allemagne, transportèrent enfin la révolution française dans la tradition italienne. Il fut donc convenu :

1° Que non-seulement le pape ne serait plus le démiurge inviolable du moyen âge, que non-seulement il ne serait plus le hiérophante militant que les Jésuites avaient opposé à Luther; mais qu'attendu la puissance de la science dont les effets avaient égalé au moins ceux de la religion; attendu que dans tous les États catholiques, les idées anciennes et modernes encore aux prises laissaient en doute les limites de la foi et de la raison, le pape ne représenterait plus que le pouvoir laissé aux fidèles. On mit donc le conclave sous le veto des quatre puissances catholiques, espèce de haute surveillance de la police qui le laisse encore aujourd'hui suspendu entre la possibilité d'être forcé de céder ses cathédrales à la déesse de la Raison, et la possibilité de renouveler sa grandeur au nom de la liberté religieuse.

2° Puisque le pape subsistait plutôt officieusement qu'officiellement, les droits de l'empire furent rétablis, plutôt sous la forme d'un protectorat sous-entendu qu'avec les droits de l'ancienne tradition. Chargé de veiller sur Rome, de prêter main-forte à la liberté ita-

lienne contre une invasion française, de maintenir par terre cette odieuse ruine du royaume, de protéger la fédération d'après les principes de Charlemagne, d'Othon Ier et de Charles-Quint, François Ier d'Autriche fut l'empereur de la paix, des multitudes, du commerce, de l'industrie qu'il protégeait, soit en adoptant partout le progrès du code et de l'administration moderne, soit en écartant les folles prétentions du clergé et des nobles, soit en étouffant des réclamations apparemment plus libérales, mais qui auraient ressuscité le pouvoir des grandesses espagnoles, de la féodalité italienne, et des ecclésiastiques les plus inaccessibles aux lumières.

3° La fédération fut rétablie avec les modifications imposées par la déchéance des deux pouvoirs suprêmes. Un pape officieux n'eut aucun droit sur les Deux-Siciles, la Corse et la Sardaigne; un empereur à l'amiable n'eut rien de commun avec les Romains, et garda à peine quelques droits éventuels sur la Toscane, Parme et Modène. Même chez lui, en Lombardie et à Venise, il se trouva, pour ainsi dire, comme le pape, sous la surveillance de l'Europe, qui l'obligea de respecter une sorte de liberté séparatiste dans le royaume lombardo-vénitien. Les princes en dehors de l'ancien pacte de Charlemagne restèrent plus libres qu'auparavant, témoin Naples et le Piémont. Si Venise ne se releva pas, l'Autriche la rendit au moins le centre du Vénitien, et très-supérieure par les lois à l'ancienne république. Si Gênes resta sur le champ de bataille, ce fut au profit du Piémont, qui pouvait devenir le centre d'une opposition indigène. Si une foule d'États moléculaires disparurent au détriment des Gonzagues, des Colonna et d'autres familles, on les sacrifia moins par principe, car on respectait Monaco et Saint-Marin, qu'à cause que la

révolution supprimait les fiefs pour favoriser les gouvernements réguliers. En un mot, les traités de 1815 supprimèrent également le despotisme unitaire de Napoléon, et l'ancien despotisme de l'ère protestante et autrichienne. Quant à savoir quelle liberté il fallait accorder aux nobles, si le Piémont devait avoir des chambres, comment Naples devait discuter ses différends avec la Sicile, jusqu'à quel point la Charte de la France ou la constitution d'Espagne pouvaient convenir à Modène ou à Parme, au conclave et à l'Autriche, par quel procédé on pourrait ouvrir une diète, donner la parole à tout le monde, ou substituer à l'action de la parole celle du silence, c'étaient là des questions livrées à la force des événements, au sort des insurrections et à la marche du temps. C'est ainsi que la civilisation de la péninsule se développa encore sur la base de son pape et de son empereur, comme de leur côté la France, l'Espagne, la Russie suivaient encore leurs rois, tandis que le parlement dirigeait l'Angleterre et que la diète régnait sur l'Allemagne.

Mais nous avons vu qu'à toute révolution succède toujours son inévitable réaction, et de même que les évêques avaient dû lutter autrefois contre Grégoire VIII les consuls contre Frédéric Barberousse, les podestats contre son neveu, et ainsi de suite, les sectes, les tyrans, les seigneurs, les condottieri, les apôtres de la réformation et ceux du despotisme éclairé contre des puissances malfaisantes et acharnées à opposer sans cesse le passé au présent : de même les principes de 89 et la divulgation de tous les mystères de la science arrivèrent au jour néfaste d'une épreuve décisive. Tout à coup la délivrance, l'enthousiasme, la victoire de l'Europe rajeunie, devinrent l'invasion, l'occupation, l'hu-

miliation de la France à laquelle les triomphateurs imposèrent le plus grand de tous les fléaux qui pût l'atteindre : je veux dire la liberté. Pendant trente-deux ans, des parlements germanisés, des institutions exotiques, de faux Anglais, des Allemands de contrefaçon, des Suisses de fantaisie, régnèrent dans les deux chambres ; des professeurs démontrèrent savamment que la journée de Waterloo avait été utile, profitable et glorieuse aux Français, et un catholicisme gothique transforma la Charte en un obstacle universel. Des formes, bienfaisantes à Londres ou en Suisse, devenaient forcément des calamités publiques pour Paris ; la nation sens dessus dessous ne pouvait plus se reconnaître.

Cependant la révolution s'attacha à la forme même que lui infligeaient ses ennemis, et ce fut au nom de la liberté et des lois qu'on déconsidéra les ministres, qu'on pervertit les parlements, et qu'insensiblement les franchises importées devinrent l'instrument de leur propre destruction. Au nom de la liberté, on demanda l'anéantissement de la royauté, la ruine des cultes, l'abolition de tout le passé du genre humain, la proclamation de prétendants, de républiques, de démocraties incendiaires, le libre examen sans limites, une rébellion systématique dans la religion, dans la propriété, dans la famille, dans les mœurs, dans tout, en sorte que l'avenir fut le contraire du passé. Comment contenir ce torrent par la digue dérisoire d'une Charte qui l'autorisait à déborder sans cesse ? La révolution emporta donc d'abord la branche aînée, qui méprisait elle-même cette digue, puis la branche cadette, qui avait résolu d'y croire, ensuite la république que les révolutionnaires assaillirent avec une telle violence qu'un

instant elle fut forcée de faire des barricades, comme si désormais son parlement n'était plus qu'une injure contre le génie absolutiste de la nation, et enfin le retour des Bonaparte à travers quatre ans d'une Fronde républicaine, rendit tout à coup à la France sa force intérieure et son ascendant sur l'Europe. Nous avons été témoins du phénomène le plus simple et le plus imprévu, le plus logique et le plus insidieux, l'avénement d'une dynastie qui demande d'ordinaire près de soixante ans pour se dessiner. De longues années d'interruption le voilent à d'entières générations, les Médicis, les Visconti, les Sforza restaient un demi-siècle sur la scène, avant de s'établir; les Bentivoglio subissaient l'épreuve de quatre massacres avant de triompher; partout la mémoire des peuples est plus forte que l'expérience des hommes. Mais la fatalité trompe les individus, déconcerte les prévisions et déçoit les attentes personnelles, pour que chaque parti joue son rôle, les républicains en renversant l'ancienne dynastie, les royalistes en conservant la forme monarchique, tous les chefs en marchant à une déception tragique, et la dynastie nouvelle en montrant la nécessité rationnelle de son existence contre l'anarchie intérieure et les attaques extérieures. Tandis qu'une littérature parlementaire semblait classer la France au nombre des peuples libres, tandis qu'une opposition admirable prenait ses exemples à Londres et en Allemagne, comme jadis Voltaire avait opposé aux velches régnants les Anglais du parlement, la tradition impériale emportait les hommes, les choses, poussait le peuple contre les parlements, la plèbe contre le peuple, tout le monde contre la loi, et donnait la victoire à l'ère de la propriété sans mystères. Par une dernière bizarrerie, deux

hommes inconnus de la foule, dédaignés par les académies, au ban de la philosophie salariée, Fourier et Saint-Simon avaient, dès les temps de l'empire, inspiré insensiblement toute une série de réformateurs confus, incertains, opposés les uns aux autres comme Voltaire et Rousseau, outrés comme les utopistes qui combattaient la civilisation au nom de la nature, mais unanimes contre la fausse sagesse des Chambres, et c'étaient eux, ces prophètes de la plèbe, qui précipitaient, sans le soupçonner, la catastrophe de la liberté et le succès de l'égalité.

Ce drame de la France se répète avec les rôles intervertis chez tous les peuples de l'Europe. Condamnés à leur tour à subir par contre-coup la réaction qu'ils imposaient à Paris, ils tombaient sous le joug d'un morne absolutisme, aussi hostile à leur passé que l'était la liberté aux Français. Tandis que les Bourbons imitaient les constitutions qui avaient renversé Napoléon, les rois copièrent Napoléon pour menacer tous les faits accomplis du progrès. Un instant, les nobles et le clergé espérèrent que, grâce à la conscription, à la dette publique, aux polices modernes, à toutes les institutions issues de la révolution de 89, ils pourraient reconstruire le moyen âge, qu'ils embellissaient déjà dans leur imagination par une littérature aux afféteries gothiques et à la jactance féodale. Mais de même que le peuple français s'emparait de la liberté pour détruire la liberté qui l'arrêtait, tous les autres peuples, l'imitant au rebours, s'emparèrent de l'absolutisme pour doubler le progrès. Nulle part on ne resta en arrière du travail opposé de la liberté française qui se détruisait d'elle-même. La police déconcerta les nobles; le sbire se fit défenseur du Code; le bureaucrate brutalisa le blason; la dette

publique défendit le retour des vieux priviléges; la conscription enleva les armées aux grandes familles: bref, l'économie politique, avec le cortége de ses irrésistibles vulgarités, inocula les tendances les plus plébéiennes et les plus incendiaires aux gouvernements, en sorte qu'au jour de Février toute réaction cessa.

Ce travail de l'absolutisme retourné contre lui-même fut surtout remarquable dans l'empire d'Autriche, qui copia au jour le jour les progrès de Paris, avec la différence qu'il remplaçait les orateurs par des hommes d'Etat, la littérature par la bureaucratie et la pompe du gouvernement parlementaire par des plébéiens qui préparaient en silence le massacre de l'aristocratie gallicienne. Plus tard, quand Paris s'attendait en 1848 à une dissolution générale de la monarchie, au triomphe des Magyares en Hongrie, d'un parlement en Bohême, de la diète en Pologne, et des nobles ailleurs, tous les mystères de l'Autriche, traînés au grand jour, montrèrent que ces nationalités perdues se réduisaient à des souvenirs poétiques, à des mouvements où des nobles abrutis trompaient d'aveugles serfs sous prétexte d'indépendance, et où la révolution, habilement tournée contre la révolution de Vienne, se transformait en déception, en réaction, et finalement en une calamité. L'empereur doubla donc l'unité de l'empire, grâce à ces mêmes rébellions qui paraissaient l'anéantir et qu'il déjouait, comme tant de fois ses ancêtres avaient démenti l'ancienne prophétie de Chemnitz : *Delenda domus austriaca*.

Passons de l'Autriche aux autres peuples, considérés comme ils se montrent depuis l'explosion de février, cette insurrection universelle contre les traités de

Vienne. Ils sont tous organisés au rebours de l'absolutisme français. Quelle est la force du corps germanique? La liberté protestante. Et celle de la Belgique? La liberté catholique. L'Espagne est constitutionnelle, la Suisse républicaine, la Suède rêve une renaissance gothique, l'Angleterre relève de Waterloo. Sur tous les points, après avoir imité l'absolutisme de Napoléon pendant les deux restaurations des Bourbons et des Orléans, l'Europe imite les chartes des Bourbons et des Orléans contre l'absolutisme rétabli. Que si cette imitation n'est ni assez claire, ni très-unanime, ni ouvertement hostile au rayon de Paris, c'est qu'en Orient la Russie s'élève et s'étend à tel point qu'elle trouble déjà les inimitiés naturelles des autres nations, les instincts des anciens partis et tous les principes de la géographie européenne. Nous avons vu de notre temps les partis les plus rétrogrades et les plus avancés compter tour à tour sur les victoires du czar; nous voyons la France et l'Angleterre oublieuses de leurs haines et aujourd'hui rapprochées, parce que l'une redoute les Russes en Asie, l'autre dans l'Archipel. Mais en quoi consiste donc la grandeur actuelle des Romanoff? Dans le mouvement qui leur fait surmonter leur propre réaction et qui traduit les révolutions de Paris, dans leur tradition transformée désormais par la vaste et splendide chimère du panslavisme. Cette chimère prend toutes les formes, parle à toutes les imaginations, promet tout sans soulever le voile de l'avenir; elle inspire le prêtre, agite le paysan, retourne le Polonais contre la France, le Hongrois contre l'Autriche, et, par des méandres inconnus, se propage jusqu'à Athènes, tandis que sainte Sophie de Byzance fait briller sur le front sauvage du Russe l'intelligence d'une ambition sans limites. Que

de prophètes, que de fanatiques et peut-être que de prêtres et de philosophes ne surgiraient-ils pas si l'étincelle d'une nouvelle révolution parvenait à embraser tant d'éléments maintenant informes et glacés! D'ailleurs, qu'elles coûtent cher, les blessures faites à la Russie! Et pourquoi l'unité indo-européenne des vieux continents ne s'opposerait-elle pas un jour aux jeunes fédérations de l'Amérique, pour réduire à une seule dualité toutes celles du monde actuel?

Rentrons pour la dernière fois en Italie; nous y trouverons la réaction de 1815 et le mouvement qui la répare à contre-sens de Paris. Comment la Péninsule a-t-elle été gouvernée pendant que Paris était libre sous les Bourbons? Personne n'a oublié l'immonde absolutisme qui s'établit à la suite de la restauration, bientôt transformée en réaction. L'Autriche fit naïvement la guerre à la pensée. Pire que l'Autriche, le roi de Sardaigne annula d'un seul coup tout progrès importé, le duc de Modène mêla la dévotion et la délation par d'absurdes infamies, les Cibo de Masse emprisonnèrent des diplomates, les considérant comme jacobins, et Ferdinand IV de Naples déchaîna une société de royalistes exaltés contre la société naguère protégée des carbonari. L'aveuglement était si universel, on combattait la vérité et la justice avec tant de science et d'exactitude, on s'était si bien habitué à tromper les plus nobles instincts, à dérouter les élans les plus sacrés, que ni l'insurrection de Naples en 1820, ni celle du Piémont à la même époque, ni les mille efforts des sociétés secrètes qui sillonnèrent la Péninsule, ne parvinrent à ébranler le règne des polices italiennes.

Mais le travail de l'absolutisme ne pouvait se séparer

de celui de la démocratie. A chaque condamnation de Milan ou de Turin, à chaque exécution de Naples ou de Modène, les gouvernements publiaient des réformes administratives, faisaient appel aux multitudes pour contenir les conspirateurs; et si l'Autriche lançait sa gendarmerie impériale jusqu'en Sicile au secours des despotes indigènes, elle propageait aussi ces améliorations que tout vainqueur apporte aux vaincus pour en faire la raison d'être de sa propre domination.

En 1830, au crépuscule de la révolution de juillet, le progrès sortit enfin des limbes de l'absolutisme, et, grâce à la révolution de Bologne, l'Italie s'empara de son propre problème, qu'elle posa constitutionnellement en présence de la papauté, de l'empire et de l'Europe chrétienne. Jamais de plus faibles événements ne produisirent nulle part de plus profondes conséquences; quelques émeutes dans la Romagne, une poignée de combattants sous Rimini, des feux de joie que des prélats effrayés prirent pour des insurrections, révélèrent tout à coup l'impossibilité où se trouvait le pontife de régner et l'Autriche de le secourir sans violer à l'intérieur toutes les lois de l'humanité, à l'extérieur toutes celles de la fédération européenne. De quel droit un empereur officieux voulait-il désormais aller à Rome, à Naples, à Turin, imposer à des États indépendants des lois qu'il jugeait iniques chez lui, des abus dont ses employés se moquaient, une dévotion que ses bureaucrates méprisaient? Déjà la France contre-balançait à Ancône l'invasion autrichienne en sommant le souverain pontife d'accepter la révolution du code, et M. Rossi faisait enfin comprendre avec l'orgueil de sa doctrine que saint Pierre devait se civiliser, sous peine de se voir sous la haute surveillance de la France, qu'en

un tour de télégraphe l'instabilité de Paris pouvait changer en un coup de foudre définitif.

Alors, illuminée par une sorte de vision intérieure, emportée par l'un de ces mouvements instinctifs que personne ne devine, que nul ne dirige et que les États doivent à leur propre organisme, la nation précipita sa marche pour surmonter enfin l'odieux joug de 1815. Elle s'attacha donc au sort des Romains dépositaires de la plus grande institution italienne; les Romains se groupèrent autour du pape, qu'ils voulurent enfin transformer, et les prélats, emportés par le courant, opposèrent une sorte d'Église flamande à l'église sanfédiste. D'un regard, s'adressant aux croyants, Pie IX annonça qu'il pouvait bien être le chef de la liberté catholique, le héros de deux cent millions de combattants, et que supérieur à toutes les formes politiques, si quelques penseurs parlaient de séparer l'État de l'Église, il ne demandait pas mieux que de séparer l'Église de l'État, pour marcher contre l'impiété armée des rois; et cette idée, plutôt indiquée qu'expliquée, plutôt sous-entendue qu'indiquée, provoqua un tel ouragan d'applaudissements, qu'il en jaillit l'hostilité ouverte contre l'Autriche, qui s'obstinait à réclamer le maintien de l'Église sanfédiste, et une hostilité encore plus profonde contre les paroles fleuries et l'insidieuse générosité de la France. « A bas l'étranger ! » ce fut un cri universel; tous les peuples fraternisèrent en évoquant leur passé, Gênes restitua à Pise les chaînes de son port, toutes les cités toscanes se rendirent réciproquement les trophées de l'ancienne guerre municipale, et Milan fêta la bataille de Legnano, en oubliant qu'elle y avait combattu les cités miliaires. C'est ainsi qu'on arriva au jour du danger, que les vaincus appelèrent l'accident de février et

unanime la nation marcha à sa propre solution en répétant le grand mot du pontife: *Italia fa da se*, ce qui revenait à dire que puisque la France s'ébranlait pour rentrer dans son absolutisme traditionnel, il était temps que l'Italie achevât sa tâche au rebours, avec ses forces guelfes ou gibelines.

La révolution de Paris ne passa donc les Alpes que sous la forme d'une idée, en suggérant au roi de Piémont de refaire lui-même l'unité de Napoléon, pour étouffer toute la réaction des traités de Vienne sous l'avalanche d'un royaume indigène. Déclaré par la renommée chef des peuples soulevés contre l'Autriche et le véritable héros de l'Église régénérée, il se vit en un clin-d'œil maître de Milan, de Venise, de Modène, de Parme et même de la Sicile; encore un pas, et à l'imitation des Goths, il aurait envahi toute l'Italie. Que dis-je? Son influence l'avait envahie, ses émissaires arrivaient partout, au milieu d'ovations menaçantes; à Rome même, on attendait ses troupes; la dynastie toscane tremblait; quel espoir restait à celle de Naples, à moitié renversée?

Que ne nous est-il donné de retracer, avec les couleurs de l'Arioste, le tableau rapide d'un royaume de trois mois, s'élargissant à chaque minute, à l'étonnement de ses chefs, et reproduisant à force de contre-sens les exploits que les Scala, les Visconti, les Ladislas et les anciens Vénitiens devaient à leur intelligence? Pourquoi une quasi actualité conspire-t-elle avec notre faiblesse pour nous imposer silence sur cette apparition encore incertaine comme le présent? Il suffira de dire que Charles-Albert était l'éclair de l'indispensable négation, qu'il arrivait malgré lui sur le champ de bataille et que sa tâche aussitôt accomplie, Rome qui l'avait suscité par

le mot : *Italia fa da se*, le replongeait dans le néant par son nouvel arrêt : Votre guerre contre l'Autriche est une guerre fratricide. Ces paroles arrêtèrent les multitudes, désarmèrent les insurgés, isolèrent les volontaires obstinés au combat, et un invisible frisson fit tournevirer les esprits en sens inverse de l'impulsion nationale. Les croyants virent le fratricide dans les fidèles poussés contre d'autres fidèles au nom du père qui voulait les réunir; dans la religion retournée contre ses tendances universelles pour fomenter des haines nationales; dans la tentative du roi pour fonder un royaume contre l'Église, et enfin dans le combat contre les Allemands qui relevaient l'unité impériale, combat qui provoquait un schisme à la place d'une renaissance carlovingienne et d'un concordat digne de l'ignorance générale. La multitude qu'on avait lancée à la suite des évêques sentit confusément le fratricide dans la sinistre activité des nobles pour constituer des gouvernements en dehors de ses idées, à contre-sens de ses souffrances, et plutôt contre le bien que contre le mal de l'Autriche : l'impassible commerce sentit également le fratricide dans les villes tournées contre les villes pour fonder le royaume; dans la guerre oblique du Piémont qui transformait la libération en une conquête intérieure; dans les intrigues de cette guerre qui entamait les centres romains à Milan par Brescia et Crémone; à Modène par Reggio; à Venise par Rovigo, Padoue, Vicence et Trévise; à Naples par Palerme; en Toscane par Pise, Sienne et Livourne, en sorte que toute la fédération désorganisée allait disparaître sous le brouillard factice de Fiesole. Certaldo, Seprio et la Martesana, et en général des villages attardés et des nobles, tous, depuis l'an mil, alliés naturels du Piémont. Partout

le fratricide se dessinait à grands traits, et les combattants, revenus du délire de Pie IX, s'aperçurent tout à coup qu'ils étaient sans amis, sans religion, et que des lueurs de science, ou d'incrédulité, ou d'une révolution depuis deux ans toujours insultée au nom de la foi, ne formaient qu'un arianisme impuissant, un mystère inutile, une vile imposture, très-dangereuse entre des populations catholiques, et l'empire en combustion. Effrayés de voir l'aigle à deux têtes constamment attachée aux tours de Vérone et de Mantoue si funestes aux rois, livrés au démon de la politique, forcés de l'évoquer malgré eux, ils l'entendirent répondre à haute voix que l'Italie c'était le Piémont, que le Piémont c'était le roi, que tout le monde devait se sacrifier à cet homme, et que le roi de Naples, le grand-duc de Toscane et tous les princes étaient tenus de le seconder de leurs troupes, quoique, loin de chercher leur alliance, il méditât leur spoliation. Alors les combattants se demandèrent avec une sorte de désespoir si au moins cette majesté quasi napoléonienne savait enchaîner la victoire à son char, si sa conduite de 1821 et ses fusillades ordonnées à Gênes, à Alexandrie et à Chambéry en 1831, ne couvraient pas les calculs d'une mystérieuse libération, et s'il avait découvert un chemin souterrain pour arriver à la lumière à travers les ténèbres. Hélas! ils le virent, emporté par l'aristocratie, poser une à une les conditions d'une inévitable défaite: l'isolement, le silence, le renvoi des Suisses, le mépris des volontaires, le dédain pour les insurrections qui étendaient son royaume, et jusqu'à l'ordre formel de vaquer aux soins de l'agriculture sans aucun souci des batailles. Le mot de trahison vola donc dans les rangs, dispersa les soldats, et battu à Villafranca, encore vaincu à No-

vare, son royaume imaginaire s'évanouit au profit de la fédération italienne.

Que fit-on en effet, dans l'intervalle, entre les deux batailles de Villafranca et de Novare? Partout on détruisit le royaume : à Milan en tirant sur le roi, à Venise en affichant la république, à Florence en proclamant la démocratie, à Naples en marchant contre la Sicile, et enfin à Rome en détruisant la papauté compromise par le César piémontais. Les idées de Ligue, de fédération, de démocratie, décomposaient par contre-coup le Piémont lui-même, attaqué par Gênes et miné par Chambéry, et à travers une dernière conflagration où les royalistes et les républicains ne trouvèrent que catastrophes et déceptions, l'Italie arrivait, par la force muette et inexorable du sol, à la solution finale de la papauté et de l'empire.

Ainsi le vieil empire s'évanouit, sa police disparut, le nouveau César publia des réformes équivalentes à celles de Paris, et ne représenta que le pouvoir temporel corrélatif au pouvoir spirituel de Pie IX : car il est l'empereur contenu en puissance par les ovations naguère prodiguées au saint-siége. En effet, il doit tolérer les Français à Rome comme une force équilibrante en faveur de la liberté italienne. De plus, s'il lui fut facile de venir à bout d'un royaume abhorré, et de régner d'après le souvenir d'Othon Ier, il n'est pas moins condamné à souffrir le drapeau italien, arboré par le gouvernement piémontais dont l'opposition peut devenir redoutable et réclame d'ailleurs un progrès continuel à Milan, à Rome, à Naples, partout, sous peine de le propager directement par explosion.

La conclusion générale du grand drame est également évidente dans le pouvoir actuel du pontife. Que la vieille

Eglise soit détruite, que sa donation soit compromise par la double occupation de la France et de l'Autriche, que de cette manière le pape soit comme un prêtre salarié, sous la tutelle laïque de la science et du Code; enfin que le demi-jour philosophique de notre époque dénature sa domination et sa tradition, tont le monde le voit, et c'est au prix de cet incalculable désastre qu'il reste à la tête des croyants. Ces mêmes Français, naguère ses ennemis, obéissent maintenant à ses ordres; dans son abaissement, il montre encore une dernière trace de cette contradiction qui l'a toujours rendu moralement terrible dans sa nullité politique. Des philosophes le défendent comme si l'ère des miracles allait recommencer, des incrédules combattent pour lui, des physiciens s'inclinent devant sa Bible, les chemins de fer, la vapeur, le télégraphe répandent ses bénédictions et lui rapportent sur-le-champ ces secours que le moyen âge lui faisait attendre si longtemps. Chef d'innombrables fidèles qui adorent ses oracles, sa capitale imite Delphes dans le monde catholique, et les consuls sacrés qui l'entourent reproduisent encore cette puissance mystérieuse des Amphictyons veillant au maintien des terres incultes de la Grèce contre l'avide agriculture des villes florissantes.

Telle est l'Italie correspondante à la France actuelle; l'Italie que la *Cité du Soleil* peut agiter plus que l'idée de l'indépendance; l'Italie où la haine contre les troupes impériales et contre le clergé pontifical montre pour ainsi dire en relief l'indécision de notre temps. Au reste, cette époque est complète, et on ne saurait en douter quand on réfléchit à la raison supérieure qui a fait accepter le Code dans tous les Etats. De même que les pontifes avaient autrefois adopté les consuls aux

premières lueurs de la phase du podestat; et que plus tard ils avaient accepté les deux sectes en voyant poindre les seigneurs, et que depuis ils avaient admis les seigneurs, les condottieri, la réformation et le despotisme éclairé lorsque les orages s'amoncelaient pour cacher et annoncer en même temps le prochain ouragan d'une époque nouvelle; de même aussi un grondement confus contre la propriété, et je ne sais quelles détonations souterraines contre le Code ont obligé tous les gouvernements à sanctionner les principes de 89, à tel point que tous les princes de l'Europe se sont crus un moment à la veille d'évoquer non-seulement l'ombre de Napoléon, mais peut-être même celle de Robespierre, pour résister à un mouvement ultérieur.

Nous vivons donc de contradictions comme autrefois on a vécu de batailles entre les citoyens et les concitoyens, ou de combats entre les guelfes et les gibelins; nous nous plaisons à l'incertitude, à l'équivoque, à la lutte, jusqu'à dédaigner toutes les solutions religieuses ou scientifiques. Le doute fait notre bonheur, c'est du doute que nous viennent la propriété affranchie, la tolérance pour tous les cultes, et mille échanges humiliants pour l'antique société, mais consolants pour la nouvelle, qui les sait ennoblir. Liberté dans l'industrie, dans le commerce, dans la richesse, même dans la misère, surtout dans l'erreur, c'est le mot de l'époque, le droit supérieur de l'Europe et de sa jeune sœur, l'Amérique. Sortez-vous du doute, vous rencontrez l'inévitable fanatisme, la discussion cesse, la guerre commence; les uns évoquent le souvenir de la Saint-Barthélemy; les autres celui des noyades. Vérités sacrées, vérités profanes, que vous nous faites frémir;

tantôt folles, tantôt immorales, avec la plèbe vous demandez des pontifes, avec le peuple des sectaires; de part et d'autre nous n'entendons que des promesses de sang. Mais aucun des deux camps ne peut triompher, car mille questions nouvelles, plus fortes que Dieu, poussent impérieusement les écrivains, les tribuns, les législateurs dans la voie du nivellement, de manière à réclamer le succès tantôt des évêques, tantôt des philosophes, suivant que les uns ou les autres étant détrônés se trouvent dans la nécessité de promettre une plus vaste démocratie pour remonter au pouvoir.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLEAU
DES GUERRES MUNICIPALES

TABLEAU

DES GUERRES MUNICIPALES.

AGOBBIO, ennemie de Pérouse, 1202. 16, 34, 56, 58, 1300, 03, 51, 83, 1420; de Cagli, 1200 34, 36. 39. 47, 63, 65, 73; d'Urbin, 1234, 80, 1300; de Todi, 1065, 91; de Foligno, 1065, 90;— Elle combat aussi: Amelia. 1065; Ancone, 1234; Arezzo, 1300; Bevagna, 1065; Césène, 1300; Città Castello, 1280: Fano, 1234; Jesi, 1234; Nepi, 1091; Orvieto, 1300; Pesaro, 1234; Rimini, 1300: Sassoferrato 1298; Spoleti, 1300; Sutri, 1091.

ALBA (en Piémont) ennemie de Gênes, 1226-7, 29, 39, 42-4, 74.—Combat Ast, 1272, 90: Brescia, 1290; Chierasco, 1274; Chieri, 1274; Crémone, 1290; Cuneo, 1274; Milan, 1290; Mondovi, 1274; Montferrat. 1274; Pavie, 1274; Plaisance, 1290; Savoie, 1290; Savigliano, 1274.

ALBA (près de Rome) combat Rome en 1130.

ALBANO, ennemie de Rome, 1108, 15, 30, 40, 67-8.

ALBENGA combat Gênes, 1226-7.

ALEXANDRIE, ennemie de Montferrat, 1176, 93, 97, 1212, 15, 29, 31, 33, 43. 48, 50, 55, 58, 70, 90, 1316;—d'Ast, 1225, 29, 71, 72-4, 90; de Pavie, 1216, 71, 75, 77, 82; de Gênes, 1224, 26-7, 29, 42-4, 73; de Milan, 1277, 84, 90, 1322, 39 prise, 1404; de Crémone, 1199, 1217-8, 82. 90.— Combat aussi Aqui, 1205. 19; Bellune, 1252; Bergame. 1262; Feltre, 1252; Modène, 1199; Padoue, 1252; Parme, 1199, 1217-8, Plaisance, 1290; Reggio, 1199, 1217-8; St-Donnino, 1218; Savoie, 1290; Tortona, 1270; Turin, 1230-1, 55, Vérone, 1217-8, 52; Vicence, 1252.

AMÉLIE. ennemie d'Orvieto, 1184, 1209, 28, 51-2. — Combat Lugnano, 1293, 1415; Narni, 1218, 52; Orta, 1252; Pérouse, 1228, 1252; prise par Rome, 1256. — Combat Saint-Gemino, 1218; Spoleti, 1077, 1252; Toscanella, 1080, 1252; Vico, 1176.

ANAGNI, combat Rome, 1108, 79; Terni, 1257.

ANCONE, ennemie d'Osimo, 1213, 43, 87, 92, 1309, 1444, 46; de Jesi, 1213, 47, 1307, 09, 1461, 1510; de Recanati, 1330, 71, 1417, 44; de Rimini, 1247, 1350, 1413; de Venise, 1155, 1276, 1280; de Ravenne, 1140, 1213, 27; de Fano, 1110, 40, 1213; de Sinigaglia, 1140, 1213, 47.—Combat aussi: Angobbio, 1234; Città Castello, 1234; Civitanova, 1292;

Fossombrone, 1140; Macerata, 1268; Montefeltro, 1309; Pesaro, 1140.

ANGUILLARA, ennemie d'Orvieto, 1169, 71, 1286; de Rome, 1063, 1140. — Combat Sienne, 1151, 63; Nepi, 1140; Pérouse, 1071; Sutri, 1140

AQUI combat : Alexandrie, 1205, 19; Gênes, 1239, 42-44.

AQUILÉE, ennemie de Trévise, 1165-69, 78, 92, 96, 1200, 19, 92; de Venise, 1024, 46, 1162-80. —Combat Vicence en 1166.

AREZZO, ennemie de Florence, 1110, 70, 1210, 29, 59, 87, 89, 1304, 09, 10, 36 prise, 43 prise; d'Orvieto, 1006, 20, 21, 60, 90, 1110, 81, 1210, 28, 31, 89; de Chiusi, 1110, 71, 73, 1228, 88, 1326; de Pérouse, 1020, 1110, 1228, 39, 80, 89, 1326, 35, 43, 51, 69; de Sienne, 1010, 1210, 30, 87, 89; de Saint-Sepolcro, 1269, 71, 80, 1328 prise. — Combat aussi Agobbio, qu'elle prend en 1300; Bologne, 1307; Cagli, qu'elle prend en 1335; Césène, 1307, 12; Citta-Castello, 1295, 98; Colle, 1290; Corneto, 1060; Cortone, 1255, 1331; Faenza, 1307; Ferrare, 1307; Lucques, 1110, 1290; Pise, 1110, 1289; Pistoie, 1290; Rimini, 1307, 18; Rome, 1084; Saint-Gemignano, 1290; Saint-Miniato, 1290; Tolfani, 1060; Vico, 1060; Viterbe, 1060; Volterra, 1290.

ASCOLI, ennemie de Fermo, 1246, 80, 87, 1326, 1496.

ASSISES, ennemie de Pérouse, 1056, 1202, 1319, 20, 22, 83, 1418, 42. — Combat Foligno, 1113, 43, Orvieto, 1056; Spoleti, 1320; Titignano, 1056.

AST, ennemie du Montferrat, 1154, 55, 88, 94, 1215, 30, 43, 51, 55, 90-1206; de la Savoie, 1070, 1138, 1192, 1251-66, 1311; de Turin, 1230, 51, 53, 1311; d'Alexandrie, 1225, 29, 71-74, 90; de Milan, 1016, 1215, 26, 30; de Chieri, 1253, 1304, 18.—Combat aussi Alba, 1274, 90; Blandrate, 1169; Chiari, 1255; Chierasco, 1274; Crémone, 1199, 1282; Cuneo, 1253, 74; Gênes, 1229, 42-44; Ivrée, 1290; Modène, 1199; Naples, 1274, 1318; Novare, 1290; Pavie, 1290; Parme, 1199; Plaisance, 1259; Reggio, 1199; Savone, v. 1090; Suse, 1070; Testone, 1228, 53; Tortone, 1290; Verceil, 1230, 90.

BAGNACAVALLO, combat Faenza, 1185, Forli, 1276.

BASSANO, ennemie de Vérone, 1198, 1206, 10. — Combat Belluue, 1228; Crémone, 1210; Feltre, 1210; Mantoue, 1210; Vicence, 1197, 98.

BELLAGIO, combat Como, 1118-27.

BELLUNE, ennemie de Trévise, 1165-69, 78, 92, 96, 1228; de Venise, 874, 991, 1199.—Combat Bassano, 1228; Padoue, 1196, 1200.

BELFORTE, combat Camerino, 1207, 1389, Sanseverino, 1272; Tolentino, 1272.

BENEVENT. Toutes ses révolutions sont des guerres contre Rome.

BEVAGNA, ennemie de Foligno, 1219, 88, 1371, 77, 1460.—Combat Agobbio, 1065; Forli, 1378; Pérouse, 1065, 1377; Todi, 1273, 1311.

BERGAME, ennemie de Brescia, 1146, 56, 91, 1201, 38, 62, 1307, 1404; de Milan, 1181-97, 1201, 62, 1322, 32, 73-85, 1403-14, 26. — Combat Vérone, 1201, 1331; Crémone, 1198, 1262; Alexandrie, 1262; Como, 1262; Tortone, 1262.

BERTINORO, ennemie de Faenza, 1166, 70, 85, 1207, 34-36, 1307; de Bologne, 1166, 98, 1234, 1307; de Césène, 1234-36, 97, 1307.—Combat Bagnacavallo, 1166; Cervia, 1234; Cunio, 1166; Ferrare, 1307; Forli, 1306; Imola, 1166; Rimini, 1307.

BIANDRATE, ennemie de Chieri, 1169, 95, 1260.—Combat Ast, 1169; Cavorre, 1195; Novare

1222; Piossasco, 1195; Testona, 1169. 95; Turin, 1402.

BOLOGNE, ennemie de Modène, 1131. 40, 43, 1228, 34, 36, 39, 49, 67, 96, 1317 25; d'Imola, 1121, 31, 41, 43. 51, 53, 69, 78, 1217. 22, 91, 1307; de Forli, 1149, 64, 69, 1201, 34 36, 73, 74, 76, 77, 1307. 41. 50; de Faenza, 1131, 69, 70, 98. 1259, 73, 77, 81; de Ravenne, 1125, 49. 66, 69. 1201, 15, 34-36, 38. 50; de Parme, 1228, 29. 34, 36. 39-41, 67; de Forlimpopoli, 1198, 1201, 34, 1307; de Bertinoro, 1166, 98, 1234, 1307; de Rimini, 1169, 1215, 16, 34, 1350; de Césène, 1166, 98, 1298, 1341; de Crémone, 1228, 29 32 34, 36; de Milan, 1322, 36, 46, 50. 66, 1403, 44; de Pistoie, 1194, 1201, 11, 14; de Reggio, 1209, 55, 67; de Vérone, 1232, 52, 1366 —Combat aussi: Arezzo. 1307; Bellune, 1252; Cervia, 1254; Fano, 1215; Feltre, 1252; Ferrare, 1267, 96; Florence, 1261; Mantoue, 1205, 1325; Padoue, 1252; Pesaro, 1215; Venise, 1271, 1287; Vicence, 1252; Urbin, 1215, 1307.

BOLSENA; ennemie d'Orvieto, 1234, 93, 95.—Combat Toscanella, 1234; Viterbe, 1215.

BORMIO; ennemie de Como, 1193, 1200, 1300-9; brûlée par Milan, 1376.

BRESCIA; ennemie de Crémone, 1109, 10, 46, 59, 91, 93, 99, 1201, 06, 10, 28, 29, 32, 34, 36, 88, 1316, 58, 1414; de Bergame, 1146, 56, 91, 1201, 38, 62, 1307, 1404-07; de Parme, 1157, 67, 98, 99, 1228. 29 34, 36, 38; de Vérone, 1210, 32, 52, 58, 76, 1330; de Pavie, 1109, 1234, 35, 38, 90; de Modène, 1199, 1228, 29, 36, 38; de Milan, 1308, 22, 26. 1403-21; de Reggio, 1199, 1235, 38. — Combat Alba, 1290; Alexandrie, 1290; Bellune, 1252, Crême, 1413; Feltre, 1252; Ivrée, 1290; Lodi, 1109; Mantoue, 1210, 76; le Montferrat, 1290; Novare, 1290; Orcinovi, 1200; Padoue, 1252; Soncino, 1146; Tortone, 1290; Vicence, 1252; Verceil, 1290.

CAGLI; ennemie d'Agobbio, 1200, 19, 34, 36, 39, 47, 63, 65, 73; de Citta Castello, 1234, 35, 80.—Combat, Arbia. 1282; Arezzo, 1335; Fossombrone, 1276; Jesi, 1217, 81; Pérouse, 1358; Urbin, 1290.

CAMERINO; ennemie de St-Severino, 1268, 70, 72, 88, 95, 1305, 22, 78, 1415, 06; de Matélica, 1288, 93, 1305, 20, 22, 29, 78; de Tolentino, 1272. 88, 95, 1389; d'Osimo, 1217, 1319, 22, 24; de Recanati, 1319, 22, 51, 89; de Rimini, 1172, 1217, 1407 1415, 16; de Fabriano, 1172, 1322, 1408; de Nocera, 1282, 88, 1320; de Fermo, 1322, 78, 1407; d'Urbin, 1322, 1415, 1522. — Combat aussi: Amandola, 1393, Belforte, 1207, 1389; Florence, 1378; Foligno, 1288; Jesi, 1217, 1377; Macerata, 1389; Montolmo, 1389; Sinigaglia, 1247; Vissani, 1313; Urbisaglia, 1288, 95.

CASAL de Montferrat; ennemie d'Alexandrie, 1176, 93, 97, 1212, 15, 29, 31, 33, 43, 48, 50, 55, 58, 70, 71, 90, 1316; de Milan, 1157, 93. 1200, 15, 29, 30, 85, 90-92, 99, 1336, 46, 56-58, 62, 69-77, 1425, 31-35; d'Ast, 1154, 88, 91-1206, 15, 30, 51, 55, 90; de la Savoie, 1200, 15, 51-66, 80, 90, 1307, 23, 30-34, 39, 47, 50, 1467; de Turin, 1230, 43, 46, 1316, 95, 96; de Verceil, 1193, 1200, 15, 30, 90, 99; de Chieri, 1253, 90, 1323, 29, 39, 46; de Tortone, 1215, 1253, 1284, 1454; de Crémone, 1213. 82, 90; de Cuneo, 1253, 74, 1346.—Combat aussi: Alba, 1274, 1346; Brescia, 1290; Cairo brûlée en 1154; Cherasco, 1274, 1346; Como, 1299; Gênes, 1229, 42-44; Mantoue, 1116; Mondovi, 1346; Naples, 1274, 1307, 39; Novare, 1299; Pavie, 1213, 89; Plaisance, 1290; Sevillan, 1346.

CASTELSEPRIO; ennemie de Milan, 1035, 42, 1162, 1302....

CAMINO : combat Trévise, 1178.
CANTU ; ennemie de Como, 1118-27, 1323-33.
CENEDA; ennemie de Trévise, 991, 1153, 65-69, 78, 92.—Combat Vicence, 1141, 66; Vérone, 1141.
CERVIA; ennemie de Faenza, 1145, 70, 1207; de Césène, 1143, 1200, 01, 1305. — Combat Bologne, 1198, 1254; Ravenne, 1198, 1234; Rimini, 1234; Forli, 1234; Forlimpopoli, 1234; Bertinoro, 1234.
CÉSÈNE; ennemie de Rimini, 1145, 81, 1202, 06, 13, 15, 16, 34,-36, 97, 1344; de Ravenne, 1142, 45, 62, 98, 1201, 02, 15, 34-36, 1302, 09; de Forli, 1145, 1201, 34-36, 75, 94, 1306, 07, 16; de Faenza, 1126, 45, 66, 70, 85, 95, 98, 1207; de Cervia, 1145, 1200, 01, 1305; de Montefeltro, 1218, 19, 75, 94, 1302, 07; d'Urbin, 1181, 1215, 75, 1307; de Forlimpopoli, 1201, 34-36, 1307; de Bertinoro, 1234-36, 97, 1307; de Bologne, 1166, 98, 1341 — Combat aussi : Agobbio, 1300; Arezzo, 1302; Bagnacavallo, 1166; Cunio, 1166; Fano, 1215; Ferrare, 1145, 1341; Florence, 1341; Imola, 1166, 1298; Lonzano, 1297; Pesaro, 1181, 1215; Saint-Marin, 1276; Vérone, 1145, 1341.
CHIERASCO ; Combat Alba, 1274-77; Ast, 1274; Casal, 1274; Gênes, 1274; Pavie, 1274.
CHIERI ; ennemie de Turin, 1076, 1185-95, 1230, 56, 1311, 1315; du Montferrat, 1253, 90, 1323, 29, 39, 46; de Biandrate, 1169, 85-95, 1200; d'Ast, 1253, 1304, 18. — Combat Alba 1275; Cavoretto, 1195; Grossoreto, 1185; Milan, 1230; Savoie, 1311; Sevigliano, 1195; Testona, 1197, 1228; Verceil, 1230.
CHIUSI ; ennemie d'Orvieto, 992, 1020, 83, 87, 98, 1146, 53, 57, 96, 1207, 28, 44, 1321, 25; de Perouse, 992, 1020, 83, 90, 98, 1273, 1325; d'Arezzo, 1171, 73, 1228.—Combat Sienne, 1170, 73 Pise, 1171, 73.
CINGOLI; combat Osimo 1204; Nocera, 1282; Saint-Severino, 1409.
CITTA CASTELLO ; ennemie de Pérouse, 1202, 25, 34, 81, 1335, 81; de Saint-Sepolcro, 1225, 84, 89, 95, 1359, 61; de Cagli, 1234, 35, 80.—Combat Agobbio, 1280; Ancone, 1234; Arezzo, 1295 98 ; Fano, 1234 ; Jesi, 1234 ; Pesaro, 1234; Urbin, 1234.
CIVIDAL ; ennemie d'Udine, 1269, 71, 1419.
CIVITA CASTELLANA : combat Orvieto, 1063.
CIVITA DUCALE ; ennemie de Rieti, 1390-93, 98, 1466, 84-87, 94, 1559.
COMACINA ; ennemie de Como, 1118-27, et détruite par sa rivale en 1169.
COMACCHIO ; ennemie de Venise, 815, 854, 932, 955, 1402, 82, 1508.
COMO ; ennemie de Milan, 1118-27, 52-84, 85-96, 1239-49, 1256, 71, 84-86, 99, 1302 22, 33, 69, 80, 1402, 03, 07, 16, 1500; de Cantù, 1118-27, 1323-33; de Menagio, 1118-27, 1295, 1447; de Bormio, 1193, 1200, 1300-11; de Gravedona, 1118-27, 69; de Comacina, 1118-27, 69 ; de Torno, 1339, 1407, 1512; de Crémone, 1199, 1217, 18, 1282. — Combat aussi, Bellagio, 1118-27; Bergame, 1262; Casal, 1299; Lecco, 1118-27, Lugano, 1118-27, 1412; Modène, 1199; Nesso, 1118-27; Parme, 1199, 1217, 18, Reggio, 1199, 1217, 18; Sondrio; 1300-11, 1328; Vérone, 1217, 18
CONEGLIANO ; ennemie de Trévise, 1153, 65-69, 78.—Combat Vicenne, 1141, 66, Vérone, 1141.
CORNALDO ; combat Jesi, 1244.
CORTONE ; ennemie de Pérouse, 1049, 1352, 58. — Combat Arezzo, 1255, 1331; Saint-Sepolcro, 1338.

CRÉME suit Milan dans tous ses combats contre Crémone, mais se range du côté de Crémone contre Milan en 1322, en 1403-14 et en 1419. — Combat Brescia, 1279; Lodi, 1413.

CORNETO, ennemie d'Orvieto 1070, 1132, 84, 1204, 34, 45, 51, 69, 1321; de Viterbe, 1132, 1202, 27, 43, 1378; de Toscanella, 1080. 1234, 1251.—Combat Arezzo, 1060; Orta, 1251; Palestrina, 1166; Pérouse, 1071; Pise, 1060; Sienne, 1060; Vico, 1166.

CREMONE, ennemie de Milan, 1019, 98, 1107, 09, 10, 29, 41, 50, 54-84, 85-96, 99, 1201, 13-15, 17, 18, 28, 29, 30, 32, 34, 36, 37, 43, 45, 78, 82, 85, 88, 90, 98, 99, 1311, 15, 17, 22, 35, 1403-20; de Brescia, 1109, 10, 46, 59, 91, 93, 99, 1201, 06, 10, 28, 29, 32, 34, 36, 38, 58, 1316, 1414; de Parme, 1120, 31, 53, 57, 67, 88, 1250, 1307; de Mantoue, 1138, 1220-25, 32, 36, 49, 56, 1315, 17; de Vérone, 1201, 08, 52, 58, 59, 1307, 15, 17; de Plaisance, 1146, 50, 99, 1217, 18, 28, 29; de Crême, toujours, jusqu'en 1300; d'Alexandrie, 1199, 1214, 17, 18, 82, 90; de Como, 1199, 1217, 18, 82; de Novare, 1199, 1217, 18, 82, 90; de Tortone, 1217, 18, 82, 90; d'Orcinovi, 1200, 33, 68. — Combat aussi: Ast, 1199; Bassano, 1210, 52; Bologne, 1236; Malaspina, 1217, 18; le Montferrat, 1243; Saluce, 1217, 18; Trévise, 1210; Verceil, 1199; Vicence, 1210, 52.

CUNIO, ennemie de Faenza 1185, qui la démolit.

CUNEO, ennemie du Montferrat, 1253, 74, 1346. — Combat Ast, 1253, 74; Gênes, 1274; Pavie, 1274; Saluce, 1279.

DOMODOSSOLA, ennemie d'Isernia, Vigezzo et Vogogna, 1200-1313.

ESTE, Combat Vérone, 1198; Vicence, 1198.

CORSE.

AJACCIO, combat Cinarca, 1070, Lecca, 1501.

ALERIA, combat Bastia, 1430, 60; Tralaveto, qu'elle rase, l'an 1000.

BASTIA, combat Aleria, 1430, 60; Cinamaccie 1502, Coasina, 1459; Istria . . .; Lecca, 1487-1503; Niolo, 1459, 1502; Sia, 1459; Savedentro, 1459; Siorno, 1459; Talabo, 1502.

BISOGGENI, combat Carbini, 1000-70; Cinarca, 1070; Ornano, 1112-1200.

BRANDO, combat Nonza, 1250-1300.

CALVI, combat Cinarca . . . .

CAPOCORSO, combat Capraja, 1504.

CARBINI, combat Bisoggeni, 1000-70; Cinarca, 1170; Ornano, 1112-1200.

CATENA, combat Giunepe, 1070.

CINARCA, combat Ajaccio, 1070; Bisoggeni, 1070; Calvi, ...; Cauro, 1070; Celavo, 1070; Corte, 1070, 1293; Cozzo, 1070; Leca, 1474; Rocca, 1250; Vico, 1070.

FRETO, combat Saint-Bonifazio, 1120-1200.

GIUNEPRE, combat Catena, 1070.

ISTRIA, combat Bastia, ...; Rocca, 1435.

LECA, combat Ajaccio, 1501; Bastia, 1487-1503; Rocca, 1501.

MARIANA, combat Nebbio, 1112-1200; Orto, 1112-1200; Pietra, 1070.

NEBBIO, combat Mariana, 1112-1200.

NIOLO, combat Bastia, 1459, 1502.

NONZA, combat Brando, 1112-1200.

ORNANO, combat Biroggeni, 1112-1200; Carbini 1112-1200; Rocca, 1112-1200.

ORTO, combat Mariana, 1112-1200.

OSTRICONI, combat Saint-Antonino, 1070.

PIETRA, combat Catena, 1070; Cossina, 1070; Giunepre, 1070; Mariana, 1070; Omessa 1070; Rocca, 1264; Talcini, 1070, Tralonca, 1070; Vallirustie, 1070; Vico, 1070.

ROCCA, combat Istria, 1435; Leca, 1501; Ornano, 1112-1200; Saint-Antonino, 1264-68; Saint-Bonifazio, 1380.

SAINT-ANTONINO, combat Ostriconi, 1070; Rocca, 1264-68.

SAINT-BONIFAZIO, combat Freto, 1122-1200; Rocca, 1380.

VENZOLASCA inférieure, combat Venzolasca supérieure, 1471.

VICO, combat Cirarca, 1070; Pietra, 1070.

FABRIANO, ennemie de Jesi, 1303 05. 10; de Camerino, 1172. 1322, 1408.—Combat Fano, 1316; Mogliano, 1352; Pérouse, 1272, 1352; Rimini, 1172, 1377; Sinigaglia, 1316; Urbin, 1322.

FAENZA ennemie de Ravenne, 1054. 75, 80, 1103, 22, 25, 26, 31. 42-45, 49. 66, 69 70, 81, 85, 1201, 07. 13. 15, 34-36, 38, 69, 77; de Forli, 1126, 42, 45. 49, 66, 69. 70, 85. 1201, 07, 15, 18, 21, 22, 34-37, 41, 73, 1307, 26; de Forlimpopoli, 1142, 1201, 07, 34-38, 1307; de Bertinoro, 1166, 70, 85, 1207, 15, 34-38, 1317; de Bologne, 1131, 38, 69, 70. 98, 1256, 69. 73. 77. 81; de Rimini, 1126, 42, 45. 66, 70, 85, 1207, 15, 16, 34-36, 97; de Césène, 1126, 42, 66, 70, 85, 95, 98, 1207; d'Imola, 1125, 48, 78-81, 85, 1217, 18, 19, 22; de Modène, 1140, 1228, 29, 31; de Cervia, 1145, 70, 1207; de Meldola, 1204, 1304, 50.—Combat aussi Arezzo, 1307, Bangnacavallo, 1185; Crémone, 1222, 28, 29; Dongaglia, ...; Fano, 1215, Ferrare, 1126, 45: Montefiascone, 1207; Parme, 1228, 29; Pergola, 1132; Pesaro, 1215: Pistoie, 1206, 1211; Reggio, 1209; Spoleti, 1185; Vérone, 1145, 1232: Urbin, 1215, 1307.

FANO, ennemie de Fossombrone, 1140. 1203, 18, 34; d'Ancône, 1110. 40. 1213.—Combat Bologne. 1215; Camerino, 1229; Césène, 1215, Citta-Castello, 1234; Crémone, 1228, 29: Fabriano, 1316; Faenza, 1215; Forli, 1215; Modène, 1228, 29; Parme, 1228, 29; Pérouse, 1234; Pesaro, 1140, 1255; Ravenne, 1110, 1255: Reggio 1215; Rimini, 1322; Saint-Marciano, 1472; Sinigaglia 1140, 1255.

FELTRE, ennemie de Trévise, 1014, 1178, 92, 96, 1228.—Combat Padoue, 1196, 1200; Bassano, 1228.

FERMO, ennemie d'Ascoli, 1216, 80, 87, 1326, 1496; de Saint-Elpidio, 1320, 77, 83; de Camerino, 1322, 78, 1407.—Combat Civitanova, 1292; Osimo, 1292, 1326; Pérouse, 1375; Urbin, 1322,

FERRARE, ennemie de Ravenne, 970, 1100, 09, 15, 70, 94, 1200, 1310; de Venise, 974, 1206, 40, 1304, etc.; de Mantoue, 1188, 1200, 20,—Combat Arezzo, 1307; Bertinoro, 1307: Bologne, 1267, 96; Césène, 1145, 1341; Comacchio, 1309.1597; Crémone, 1228, 29; Faenza, 1126, 45; Forli, 1307, 41: Forlimpopoli. 1307; Milan, 1336, 46, 66; Modène, 1228, 29; Montefeltro, 1307: Padoue, 1209, 93; Parme, 1228, 29, 1305; Reggio, 1345; Turin, 1346.

FLORENCE, ennemie de Fiesole, 1010, 1125, ...: de Lucques, 1110, 44, 66, 1261, 69 1309, 20, 25, 29, 30, 35, 37, 40, 96, 1429, ...; de Pise, 1110, 44, 66, 1210, 20, 56, 67, 69, 75, 90-93, 1311, 25, 40, 42. 58, 61, 63, 1406, 94; de Sienne, 1010, 84, 1110, 41, 44, 54, 66, 70, 74, 1202, 07, 08, 29-32, 34, 54, 59, 60, 67, 69, 89 91, 96, 1401, 1554 ....: d'Arezzo, 1110, 70, 1210, 29, 59, 87, 89, 1302, 04, 09, 10, 35, 36, 43, 84; de Pistoie, 1156, 62, 66, 84, 94, 1204, 11, 26, 1301, 04, 06, 11,

14, 22, 27, 43, 51; de Volterra, 1251, 1343, 1412, 28, 78; de Saint-Sepolcro, 1170, 1229, 54, 60, 63, 69, 71, 89, 1310; de Pérouse, 1110, 1229, 69, 1378; de Saint-Gemignano, 1200, 1313...; de Saint-Miniato, rasée en 1113, combattue en 1369; de Poggibonzi, 1251, 57, 69. — Combat aussi: Bologne, 1261; Camerino, 1378; Césène, 1311; Crémone, 1228, 29; Fiesole, 1125; Forli, 1311; Gênes, 1484-86; Milan, 1366; Modene, 1228, 29; Orvieto, 1228, 29; Parme, 1228, 29; Prato, 1107, 1351 ....; Santa Fiora, 1240; Vérone, 1335, 38, 46.

FIESOLE, ennemie de Florence, 1010, 1125 ....

FOLIGNO, ennemie de Pérouse, 1056, 65, 66, 90, 1228, 52, 53, 56, 82, 86, 88, 89, 1306, 77; de Spoleti, 1077, 90, 1200, 15, 52, 82, 1306, 11; d'Orvieto, 1056, 1184, 1209, 28, 51, 52; de Bevagna, 1249, 88, 1371, 77, 1460; de Todi, 1138, 1288, 91, 1305. — Combat Agobbio, 1065, 90; Bologne, 1228, 29, 32; Césène, 1228, 29; Camerino, 1287-89; Fano, 1228, 29; Faenza, 1228, 29, 32; Florence, 1228, 29; Forli, 1228, 29; Forlimpopoli, 1228, 29; Imola, 1228, 29; Jesi, 1282; Narni, 1218, 52; Nocera, 1282; Orta, 1252; Pesaro, 1228, 29; Spello, 1189; Titignano, 1056; Toscanella, 1252.

FORLI, ennemie de Faenza; 1126, 42, 45, 49, 66, 70, 85, 1201, 07, 18, 34-37, 41, 69, 75, 94, 1307, 26; de Bologne, 1149, 66, 69, 1201, 34, 69, 73, 74, 77, 1307, 41, 1351; de Césène, 1145, 1201, 02, 34-36, 75, 1306, 07, 16; de Rimini, 1215, 1307, 25, 53, 65, 93, 97; de Ravenne, 1054, 1198, 1215, 69, 77, 1333; d'Imola, 1166, 1201, 1350.—Elle combat aussi: Bagnacavallo, 1166, 1276; Bertinoro, 1306; Bevagna, 1378; Cervia, 1234; Crémone, 1228, 29; Cunio, 1166; Fano, 1215; Ferrare, 1307, 1341; Florence, 1341; Forlimpopoli, 1256; Modène, 1228, 29; Orvieto, 1235; Parme, 1228, 29; Pérouse, 1235; Pesaro, 1215; Saint-Marin, 1276; Venise, 1243; Vérone, 1341, 50.

FORLIMPOPOLI, ennemie de Faenza, 1114, 1201, 07, 34, 1307; de Césène, 1114, 1201, 02, 34-36, 1307; de Bertinoro, qu'elle combat tous les ans, jusqu'au xv[e] siècle.—Elle combat aussi: Bologne, 1198, 1307; Cervia, 1234; Crémone, 1228, 29; Ferrare, 1307; Forli, 1256; Imola, 1201; Modène, 1228, 29; Parme, 1228, 29; Rimini, 1307; Saint-Marin, 1276; Urbin, 1276.

FOSSOMBRONE, ennemie de Fano, 1140, 1203, 18, 1334.—Combat Ancône, 1140; Cagli, 1276.

FRASCATI. V. Toscolo.

FINAL, ennemie de Gênes, 1135, 1230, 41, 72, 80, 1341, 48, 1436-49, 1462....

GALERIA, combat Rome, 1057.

GÊNES, ennemie de Pise, 1066-86, 1119-32, 61, 66, 1242-44, 5?, 83-1300; de Savona, 1226, 39, 43, 51, 1317, 91, 96, 1412, 1502, 27; de Vintimille, 1140, 57, 99, 1219, 21, 28; de Final, 1135, 1230, 41, 72, 80, 1341, 48, 1436, 69; d'Alba, 1226, 27, 29, 39, 42-44, 74; d'Albenga, 1226, 27, 39, 1317; de Verceil, 1223, 24, 42-44; de Tortone, 1223, 24, 26, 42-44; d'Alexandrie, 1223, 24, 26, 27, 29, 42-44, 73; de Milan 1317-23, 46, 56, 95, 1421, 35, 68, 78, 88; de Venise, 1252, 57, 94-1300, 36, 51, 78.— Elle combat aussi; Aqui, 1239, 42; Bosco, 1242, 73, Carretto, 1242, 73; Ceva, 1242, 73, Chierasco, 1274; Crémone, 1242-44; Florence, 1484-86; Lucques, 1166, 1320; Malaspina (Masse), 1242-44, 78; le Montferrat, 1229, 42-44; Naples, 1270, 73, 74; Novare, 1242-44; Oneglia, 1341; Parme, 1242-44; Pavie, 1242-44; Pistoie, 1166; Pontremoli, 1242-44; Saint-Re-

mo, 1130; Savoie, 1226, 27, 1346, 1507 ...; Sienne, 1166.
GRADO, ennemie d'Udine et d'Aquilée, 1024, 46, 1162.
GRAVEDONA, combat Como, en 1118-27, et succombe à sa rivale, en 1169.
GUASTALLA, combat Modène, 1307; Parme, 1307; Reggio, 1307; Vérone, 1307.
IMOLA, ennemie de Bologne, 1141, 43, 51, 66, 69, 78, 1217, 21, 91, 1307; de Faenza, 1125, 78, 85, 1217, 18; de Forli, 1166, 1201, 1350; de Césène, 1166, 1218, 98; de Ravenne, 1166, 1201, 1340 — Elle combat aussi: Bertinoro, 1166; Crémone, 1228, 29; Forlimpopoli, 1201; Modène, 1228, 29; Parme, 1228, 29; Rimini, 1166, 1350.
IVRÉE, combat Ast, 1290; Brescia, 1290; Crémone, 1290; Milan, 1390; Plaisance, 1290; Savoie, 1290.
JESI, ennemie d'Ancône, 1213, 17, 1307, 09, 1461, 1510; de Sinigalia, 1197, 1255, 56, 1307; de Fabriano, 1303, 05, 16. — Elle combat aussi: Agobbio, 1234; Cagli, 1217, 81; Camerino, 1247, 1377; Citta-Castello, 1234; Civitanova, 1292; Corinaldo, 1244; Foligno, 1282; Norcia, 1282; Osimo, 1292; Pesaro, 1255; Ravenne, 1255; Recanati, 1247
LECCO, combat Como, 1118-27, 1252.
LUGANO, combat Como, 1118-27.
LODI, ennemie de Milan, 1027, 35, 42, 99-1111, 52-84, 85-96, 1238, 43, 50, 69, 77-1302, 35, 1402-14, 47. — Combat Crême, 1279; Orcinovi, 1268; Pavie, 1036, 1279.
LUCQUES, ennemie de Pise, 1004, 40, 1104, 10, 44, 50, 57, 68, 71, 96, 1224, 53, 56, 61, 63, 75, 85, 88, 90-93, 1313, 14, 16, 40; de Florence, 1110, 44, 66, 1261, 69, 1320, 25, 29, 30, 35, 37, 96, 1429; de Pistoie, 1156, 84, 1221, 24, 61, 1301, 09, 14, 85; de Sienne, 1110, 1230, 59, 64.—Combat Arezzo, 1289; Gênes, 1166, 1320, Montecatini, toujours; Orvieto; 1110; Pérouse, 1110; Prato, 1325; Saint-Miniato, 1173, 1205; Vérone, 1335.
LUNIGIANA, combat Crémone, 1217, 18; Gênes, 1242, 78; Parme, 1217, 18; Reggio, 1217, 18, Vérone 1217-18.
MACERATA, combat Ancône, 1268; Camerino, 1389; Nocera, 1282.
MANTOUE, ennemie de Vérone, 1125, 40, 46, 49, 51, 88, 99, 1201, 08, 30, 32, 38, 42-44, 50, 56, 58, 1322, 31, 40, 66; de Crémone, 1138, 1220-25, 32, 36, 49, 56, 1315, 17; de Reggio, 1125, 1205, 10, 20-25, 35, 47; de Modène, 1125, 1201, 36, 1318; de Parme, 1157, 67, 1220-25, 36; Brescia, 1119, 1210, 76; de Ferrare, 1188, 1200, 20; de Milan, 1236, 37, 1336, 46, 66.—Combat Bassano, 1210; Bologne, 1205, 1325; le Montferrat, 1446; Padoue, 1200, 1312, 13; Pavie, 1210, 35; Trévise, 1210; Turin, 1346; Vicence, 1210.
MARTESANA, ennemie de Milan, 1035, 42, 1162, 98, 1224, 1322, 73.
MATELICA, ennemie de Camerino, 1288, 92, 1305, 20, 22, 29, 79.—Combat Gugliola, 1303; Pérouse, 1288, 92; Urbin, 1322.
MASSE, combat Pise, 1330, 35.
MENAGIO, combat Como, 1118-27, 1295.
MONCALIERI, ennemie de Turin, 1080, 1195, 1230.—Combat Ast, 1228, 1253; Biandrate, 1169, 95; Cavoretto, 1195; Chieri, 1179, 1228; Grossoreto, 1185; Milan, 1230; Montferrat, 1253; Revigliano, 1195; Verceil, 1230.
MONTEFIASCONE, combat Faenza, 1207.
MILAN, ennemie de Pavie, 1013, 56, 1107, 09, 29, 31, 52-84, 85-96, 1213-06, 20, 34, 35, 38, 41, 71, 88, 90, 98, 1300, 02, 12,

52, 1447; de Crémone, 1019, 98, 1107, 09, 10, 29, 41, 50, 54-84, 85-96, 99, 1201, 13-15, 16-18, 28-30, 32, 34, 36, 37, 43, 45, 78, 82, 85, 88, 90, 98, 99, 1302, 11, 15, 17, 22, 35, 1403-20; de Lodi, 1027, 35, 42, 99-1111, 52-84, 85-96, 1238, 43, 50, 59, 69, 79-1302, 22, 35, 1402-14, 47, de Como, 1118-27, 52-84, 85-96, 1239-49, 56, 71, 84-86, 99, 1302, 22, 1403-16, 1500; de Seprio, 1035, 42, 1162, 1302; de la Martesana, 1035, 42, 1162, 98, 1224, 1373; de Monza, 1320, 24, rasée; de Bergame, 1185-97, 1201, 39, 62, 1322, 32, 73-85, 1403-14, 26; du Montferrat, 1157, 93, 1200, 15, 30, 85, 92, 93, 99, 1336, 46, 56-58, 62, 69-77, 1425, 31-35; d'Ast, 1016, 1215, 26, 30 ....; de Savoie, 1157, 1230, 1307, 72, 73, 1476; de Verceil, 1290, 99, 1302, 22, 46; de Novare, 1129, 1271, 90, 99, 1302, 22; de Gênes, ..., 1317-23, 46, 56, 95, 1421, 35, 64, 78, 88; de Parme, 1150, 99, 1200, 17, 18, 28, 29, 34, 36, 1322, 25, 1346, 1401, 05, 47; de Plaisance, 1141, 1288, 1302, 35, 1415, 16, 47; de Vérone, 1217, 18, 31, 37, 52, 58, 1350, 91; de Padoue, 1237, 52, 1366 ....; de Mantoue, 1237, 1336, 46, 66; de Ferrare, 1336, 46, 66; de Bologne, 1322, 36, 46, 50, 66, 1403; de Modène, 1199, 1228, 29, 36; de Reggio, 1199, 1217, 35, 1322; de Brescia, 1308, 22, 26, 1403-21; de Crème, 1322, 1403-14, 49; d'Alexandrie, 1277, 84, 90, 1322, 1404; de Tortone, 1277, 90, 1322.—Elle combat aussi: Alba, 1290; Bellune, 1252; Chieri, 1230; Feltre, 1252; Florence, 1366; Ivrée, 1290; Laveno rasée 1118-27, Locarno, 1262, 71, 1352; Moncalieri, 1230; Naples, 1307, 17-23; Trezzo, 1404; Turin, 1307, Vicence, 1237, 52.

MONZA, ennemie de Milan, 1320, 22-24.

MONTFERRAT, voir Casal.

MODÈNE, ennemie de Bologne, 1131, 40, 41, 43, 1228, 36, 39-41, 49, 67, 96, 1317, 25; de Brescia, 1199, 1228, 29, 36, 38; de Mantoue, 1125, 1201, 36, 1319; de Milan, 1199, 1228, 29, 36.—Combat Alexandrie, 1199; Ast, 1199; Bellune, 1252; Casalmaggiore, 1307; Césène, 1228, 29; Como, 1199; Crémone, 1307; Faenza, 1140, 1228, 29; Fano, 1228, 29; Feltre, 1252; Ferrare, 1228, 29; Florence, 1228, 29; Forli, 1228, 29; Forlimpopoli, 1228, 29; Guastalla, 1307; Imola, 1228, 29; Novare, 1199; Padoue, 1252; Parme, 1204; Pesaro, 1228, 29; Plaisance, 1199, 1228, 29; Ravenne, 1228, 29; Reggio, 1200, 75; Verceil, 1199; Vérone, 1252, 1319; Vicence, 1252.

MONTEFELTRO, combat Ancône, 1309; Césène, 1276, 1307; Rimini, 1307, 47-53.

NARNI, ennemie de Terni, 1218, 54, 81, 1315, 1494, 1550, 70, 71.—Combat Amélia, 1218, 52; Foligno, 1218, 52; Todi, 1218, 52; Vitrallo, 1252.

NESSO, combat Como, 1118-27.

NEPI, ennemie de Rome, 1063, 1140, 66.—Combat Agobbio, 1091; Anguillara, 1110; Orvieto, 1083; Pérouse, 1091; Spoleti, 1091.

NOCERA, ennemie de Camerino, 1282, 88, 1320.—Combat Cingoli, 1282; Foligno, 1282; Macerata, 1282; Norcia, 1282; Pérouse, 1202, 73; Recanati 1282; San Ginesio, 1282; Todi, 1310; Tolentino, 1282.

NOMENTO, combat Rome, 1057.

NORCIA, combat Jesi, 1282; Nocera, 1282; Pérouse, 1282; Spoleti, 1282.

NOVARE, ennemie de Milan, 1129, 1271, 90 99, 1302, 22; de Crémone, 1199, 1215, 82, 90.—Combat: Biandrate, 1222; Brescia, 1290; Casal, 1299; Gênes, 1242-44; Modène, 1199; Pal-

lanza, 1122; Parme, 1199, 1215; Pavie, 1314; Plaisance 1259, 90; Reggio, 1199, 1215; Savoie, 1290; Verceil, 1193, 96; Vérone, 1215.

ODERZO, combat Venise, 974.

ORTA, combat Corneto, 1251. 52; Foligno, 1252; Todi, 1252; Viterbe, 1231. 51; Vitrallo, 1251, 52.

ORVIETO, ennemie de Todi, 1006, 21, 56, 66, 86, 1124, 84, 1200, 24, 28, 30, 37, 51. 52, 90; de Foligno, 1056, 65, 1184, 1209, 28, 51, 52; d'Amélia 1065, 1184, 1209, 28, 1251-52; de Corneto, 1071, 1132, 84, 1204, 34, 45, 51. 69, 1321; de Viterbe, 1071, 1184, 1204, 09, 25, 28, 34, 51, 65, 69, 1310, 16; de Vitrallo, 1071, 1132, 1234, 51, 52; d'Anguillara, 1063, 71, 1132, 1286; de Bolsena, 1234, 93, 95; d'Acquapendente, 1195, 1266, 94; de Toscanella, 1071, 77, 1132, 1204, 45, 69; de Chiusi, 1083, 90, 98, 1146, 53, 57, 98, 1207, 28, 41, 1321; d'Arezzo, 1006, 20, 21, 60, 90, 1110, 84, 1210, 28, 31, 89; de Sienne, 1006, 15, 20, 21, 60, 78, 90, 97, 1110, 47, 1204, 28, 31, 54, 65, 1330; de Pise, 1015, 20, 21, 56, 60, 87, 90, 1184, 1210, 28, 31; de Pérouse, 1241, 69, 1325, 32. — Combat Agobbio, 1300; Assise, 1056; Civita-Castellane, 1065; Florence, 1110; Forli, 1235; Nepi, 1063; Polimarzo, 1225; Rome, 1067, 71; Santa Fiora, 1240; Sutri, 1063, 71; Terni, 1251; Tolfani, 1245; Vico, 1067 ....

ORCINOVI, ennemie de Crémone, 1200, 35, 68; de Soncino, 1200, 1325. — Combat Brescia, 1200; Lodi, 1268; Plaisance. 1268.

OSIMO, ennemie d'Ancône, 1213, 47, 87, 92, 1309, 1444, 46; de Camerino, 1247, 1322, 24 — Combat Cingoli, 1204; Fermo, 1292, 1326; Jesi, 1292; Ravenne, 1204; Recanati, 1198, 1247; Rimini, 1322; Sinigaglia, 1200, 06.

PADOUE, ennemie de Vérone, 1144-47, 98. 1200. 30, 58, 74-76. 70, 1311, 14, 17, 18. 20, 27, 28. 66; de Vicence, 1001, 1137, 88, 98, 41-47. 1200 90, 1311-13; de Venise, 1100, 10, 37, 1373, 79, 85; de Trévise, 1178, 92, 1252; de Milan. 1237, 52, 1366; de Mantoue, 1200, 1312, 13.—Combat Alexandrie, 1252; Bellune, 1196, 1200; Bologne, 1252; Crémone, 1252; Este, 1252, 1312; Feltre, 1196, 1200; Ferrare, 1200, 93; Modène, 1252; Parme, 1252; Plaisance, 1252; Reggio, 1252; Trente, 1200, 13.

PALESTRINE, ennemie de Rome, 1057, 99, 1108, 30, 66, 79, 1298, 1436. — Combat Velletri, 1400.

PARME. ennemie de Plaisance, 1118, 50, 53, 57, 67, 99, 1228, 29; de Crémone, 1120, 31, 53, 67, 88, 1250, 1307; de Brescia, 1157, 67, 99, 1234, 36, 38; de Milan, 1150, 90, 1210, 17, 18, 28, 29, 34, 36, 1322, 25, 46, 1401, 05; de Mantoue, 1157, 67, 1220-25, 36; de Bologne, 1228, 36, 39-41, 67 — Combat Alexandrie, 1199, 1217, 18; Ast, 1199; Bellune, 1252; Casalmaggiore, 1307; Cesène, 1228, 29; Como, 1119, 1217-18; Faenza, 1228, 29; Fano, 1228, 29; Feltre, 1252; Ferrare, 1228, 29, 1305; Florence, 1228, 29. Forli, 1228, 29; Forlimpopoli, 1228, 29; Gênes, 1242-44; Guastalla, 1307; Imola, 1228, 29; Malaspina, 1217, 18; Modène, 1204, Novare, 1199, 1217, 18; Padoue, 1252; Pesaro, 1228, 29; Ravenne; 1228, 29; Reggio, 1152; Saluce, 1217, 18; St-Domino, 1152; Tortone, 1217, 18; Vérone, 1252, 1335; Vicence, 1252.

PAVIE, ennemie de Milan, 1013, 57, 1107, 09, 29, 31, 52-84, 85-96, 1213-17, 20, 34, 35, 38, 41, 71, 88, 90, 98, 1300, 02, 22, 55, 1447; de Plaisance, 1038, 84, 1213-17, 59, 90; d'Alexandrie, 1216, 71, 77, 82; de Brescia, 1109,

1234, 35, 38, 90; de Crémone, 1210, 82, 90; de Savoie, 1290, 1307, 25. — Combat Ast, 1290; Bologne, 1235; Casal, 1212, 89; Gênes, 1212-14; Lodi, 1279; Mantoue, 1210, 35; Naples, 1307, Novare, 1314; Tortone, 1107, 1277; Turin, 1226, 1325; Vérone, 1210.

PEROUSE, ennemie d'Assise, 1051, 1156, 1202, 1319, 20, 22, 83, 1418, 42; de Foligno, 1051, 65, 66, 90, 1156, 1228, 52, 53, 56, 82 86, 88, 1306, 77; de Spoleti, 1096, 1311, 12, 19-22, 23, 24; de Todi, 1056, 65, 66, 91, 1135, 38, 1228, 52, 1305, 10-12; d'Amelia, 1202, 28, 58; de Chiusi, 992, 1083, 90, 98, 1228, 70, 1325, de Cortone, 1049, 1352, 58; de Matelica, 1288, 92, 1378; d'Agobbio, 1202, 16, 31, 56, 58, 1300, 03, 51, 83; de Città-Castello, 1202, 19, 25, 31, 35, 81, 1381; de Nocera, 1202, 68, 93; d'Orvieto, 1238, 44, 69, 1325, 32; d'Arezzo, 1020, 1108, 10, 1228, 34, 39, 80, 89, 1326, 36, 43, 51, 69; de Sienne, 1020, 1110, 1228, 60, 69, 1358, 1477; de Florence, 1110, 1229, 67, 1378. — Elle combat Anguillara, 1071; Bettona, 1313, 52; Bevagna, 1065, 1377; Cagli, 1219, 58; Corneto, 1071; Fabriano, 1273, 1352; Fermo, 1378; Forli, 1215; Milan, 1403; Nepi, 1091; Norcia, 1282; Pise, 1020, 1228; Rimini, 1355; Rome, 1071; Sanseverino 1378; Sutri, 1071, 91, Toscanella, 1071; Viterbe 1071, 1228; Vitiallo, 1071, 1252, Urbin, 1351.

PESARO; combat Agobbio, 1234; Ancone, 1140; Bologne, 1215; Césène, 1215; Città Castello, 1234; Crémone, 1228, 29; Faenza, 1215; Fano, 1140, 1255; Forli, 1215; Jesi, 1255; Modène, 1228, 29; Parme, 1228, 29; Reggio, 1215.

PIOMBINO; combat Pise, 1370

PISE, ennemie de Lucques, 1004, 40, 1104, 10, 41, 50, 57, 69, 96, 1253, 56, 61, 63, 75, 85, 88, 89, 90-93, 1313, 14, 16, 41; de Florence, 1110, 44, 66, 1220, 56, 57, 60, 67, 69, 75, 84, 89, 90, 1320, 25, 42, 58, 61, 63, 1406, 91; de Gênes, 1066-86, 1119-32, 61, 66, 1242-14, 53, 83-1300, 20; de Sienne, 1050, 1100, 44, 1210, 75, 90, 1332, 35; d'Orvieto, 1015, 20, 21, 56, 60, 87, 97, 1181, 1210, 28, 31; de Pistoie, 1157, 62, 71, 1275, 90, 1314; de Perouse, 1020, 1110, 1228; de Chiusi, 1171, 73; de Massa, 1330, 35; de Prato, 1275, 1325; de St-Miniato, 1290, 1311; de Colle, 1275, 90; de St-Gemignano, 1275, 90; de Volterra, 1275, 90. — Elle combat aussi: Arezzo, 1110; Corneto, 1060; Grosseto, 1290; Milan, 1344; Piombino, 1370; St-Sepolcro, 1284; Tolfani, 1060; Venise, 1141; Vico, 1060; Viterbe, 1060.

PISTOIE, ennemie de Florence, 1156, 62, 66, 84, 91, 1201, 11, 28, 1301, 04, 06, 09, 14, 22, 27, 43, 51; de Lucques, 1156, 81, 1221, 24, 61, 1301, 09, 14, 85; de Pise, 1157, 62, 71, 1274, 90, 1314; de Bologne, 1194, 1201, 11, 14; de Prato, 1153, 56, 63; de Sambuca, 1127, 1305, 11, 59, 68; de Carmignano, 1154, 1212, 1319, 24; de Cavinana, 1488, 1536. — Elle combat Faenza, 1206, 11; Gênes, 1163; Reggio, 1211; St-Marcello, 1295.

PLAISANCE, ennemie de Parme, 1118, 50, 53, 57, 67, 98, 99, 1207, 26, 29; de Pavie, 1058, 84, 1259, 90; de Crémone, 1146, 50, 99, 1217, 28, 29; de Milan, 1141, 1228, 1302, 35, 1415, 16, 47; de Vérone, 1217, 52, 59. — Elle combat Alba, 1290; Alexandrie, 1290; Ast, 1259; Bellune, 1252; Bergame, 1262; Feltre, 1252; Ivrée 1290; Le Montferrat, 1290; Novare, 1259, 90; Orcinovi, 1268; Padoue, 1252; Reggio, 1199, 1217; Tortone, 1290; Verceil, 1259, 90; Vicence, 1252.

POZZASCO, combat Biandrate, 1185; Grossoreto, 1185; Turin, 1185.

PRATO, ennemie de Pistoie, 1153, 56, 63.—Combat Florence, 1107, 1350; Pise, 1275, 1325; Lucques, 1325.

RAVENNE, ennemie de Faenza, 1054, 75, 80, 1103, 22, 25 31, 42 44, 45 49, 66, 69, 70, 81, 85, 1201, 07, 15, 34-36. 38 77; de Bologne 1125, 49, 66, 1201, 15, 34, 38, 1350; d'Imola, 1131, 66, 1201 1350; de Césène, 1145, 62, 98, 1201, 02, 15, 34, 35, 36, 1302, 09; de Forli, 1054, 1198, 1215, 77, 1333; d'Ancône, 1140, 1213, 27; de Ferrare, 970, 1100, 09, 15, 69, 94, 1200; de Venise, 1100, 09, 44, 1272. — Elle combat Bagnacavallo, 1136, Cervia, 1234; Comacchio, 1299, 1325; Crémone, 1228, 39; Cunio, 1166; Fano, 1140, 1255; Jesi, 1255; Modène, 1228, 29; Osimo, 1204; Reggio, 1215; Rimini, 1192, 1365; Parme, 1228, 29; Vérone, 1350.

RECANATI, ennemie d'Ancône, 1330, 71, 1417, 44; de Camerino, 1322, 1351, 89. — Combat Jesi, 1247; Osimo, 1198, 1247; Nocera, 1282; Rimini, 1247, 1322; Sinigaglia, 1227.

REGGIO, ennemie de Mantoue, 1125, 1205 10, 20-25, 35, 47; de Vérone, 1210, 50, 1333, 35; de Bologne. 1209, 35, 67; de Brescia, 1199, 1235, 38; de Milan, 1199, 1217, 18, 22, 35.— Combat Ast. 1199; Alexandrie, 1199, 1217, 18; Bellune, 1252; Casalmaggiore, 1307; Como, 1199, 1217, 18; Crémone, 1210, 1307; Faenza, 1209; Fano, 1215; Feltre, 1252; Guastalla, 1307; Malaspina, 1217, 18; Modène, 1200, 75; Novare, 1199, 1217, 18; Padoue, 1252; Parme, 1152; Pesaro, 1215; Ravenne, 1215; Rimini, 1215; Saluce, 1217, 18; Tortone, 1217, 18; Verceil, 1199; Venise, 1356; Vicence, 1252; Urbin, 1215.

RIETI, ennemie de Civitaducale, 1390-93, 98, 1466, 88, 94, 59.—Combat: Spoleti, 1134; Terni, 1315, 1416.

RIMINI, ennemie d'Urbin, 1233, 44, 76, 1306, 18, 22, 36, 65, 80, 89, 92, 1410-17, 58, 62; de Saint-Marin, 1247, 76, 1323. 65, 89. 1458, 62; de Césène, 1145, 81, 1202, 06, 15, 34, 97, 1314; de Faenza, 1126, 42, 45, 66, 70, 85, 1207, 15, 16, 34-36, 97; de Forli, 1215, 1306, 07, 25, 55, 65, 93, 97; de Bologne, 1168, 1215, 16, 1234; d'Ancône, 1217, 1350, 1413; de Camerino, 1247, 1407, 15, 16, 1522.—Combat Agobbio, 1300; Arezzo, 1307, 18; Bagnacavallo-Cunio, etc., etc., 1166; Bertinoro, 1307; Cervia, 1234; Fano, 1322; Forlimpopoli, 1307; Imola, 1166; Montefeltro, 1247-53, 1307; Naples 1458; Osimo, 1322; Pérouse. 1335; Ravenne, 1192, 1365; Recanati, 1247, 1322; Reggio, 1215; Venise, 1109.

ROME, ennemie de Tivoli, 1002, 84, 1100, 08, 30, 42, 45, 50, 1242, 52; de Tosculo, 1059, 1108, 30, 45, 67-72, 91; de Palestrine, 1059, 99, 1108, 30, 79, 1298, 1436; d'Albano, 1108, 15, 30, 40, 67, 68; d'Anagni, 1108, 79; de Signia, 1108, 67; de Velletri, 1179, 1363; d'Orvieto, 1067, 71; de Nepi, 1140, 66; de Sutri, 1063, 1110, 63; de Viterbe, 1080, 84, 1199, 1200, 21, 25, 27, 34, 39, 41, 90.—Elle combat Alba, 1130; Amelia, 1256; Arezzo, 1084; Cittacastellane, 1100; Galeria, 1059; Marittima 1108; Ninfa, 1179; Nomento, 1059; Pérouse, 1071; Sezze. 1179; Terracina, 1145-50; Toscanella, 1166.

SALUCE, ennemie de la Savoie, 1169, 1200, 28, 1363, 72, 73, 1413; de Turin, 1230, 1340, 46, 94; de Verceil, 1200, 30; de Milan, 1200, 30, 1346,—Combat Crémone, 1217, 18; Cuneo, 1219; Parme, 1217, 18; Reggio, 1217, 18; Vérone, 1217, 18.

SANTA FIORA, toujours ennemie de Sienne et hostile à Orvieto, vers 1240.

SAINT-DONNINO, combat Parme, 1152; Alexandrie, 1218,

SAINT-GEMIGNANO, combat Florence,1200 ....; Pise,1275,90.
SAINT-GINESIO, combat Camerino ....; Nocera, 1282.
SAINT-MARIN, ennemie de Rimini, 1247-53, 76, 1323, 58 65, 89, 1462; de Saint-Leo, 1300-20, 23 ....—Combat Césène, 1276; Forli, 1276; Forlimpopoli, 1276.
SAINT-MINIATO, ennemie de Florence, 1113-1369; de Lucques, 1132, 1205; de Pise, 1290, 1354.—Combat Arezzo, 1290.
SAINT-REMO, combat Gênes, 1130 ....
SAINT-SEPOLCRO, ennemie de Florence, 1170, 1229, 54, 60, 63, 69, 71, 89, 1310; d'Anghiari, 1276, 79, 80, 86, 1304, 27; d'Arezzo, 1269, 71, 1328, 36, 51; de Sienne, 1254, 63, 88, 1358; de Citta-Castello, 1225, 84, 95, 1359, 61; de Pieve, 1263, 69, 71 — Combat Cortone, 1338; Pise, 1284.
SAINT-SEVERINO, ennemie de Camerino, 1268, 70, 88, 95, 1305, 22, 78.—Combat Belforte, 1272; Cingoli, 1409; Pérouse, 1328; Urbisaglia, 1272.

SARDAIGNE.

ORISTANI (Arborée), ennemie de Cagliari, 1163, 90-93, 1224, 86; de Torres, 1145, 46, 63; de de Pise, 1163, 74.
CAGLIARI, ennemie d'Oristani, de Pise, 1082 84, 1124-40, 74, 80, 96, 99, 1256; de Sassari, 1286, 1329, 1794.—Combat Torres, 1191.
TORRES, combat Gallure,1092, 1271; Oristani, 1163.
SASSARI, ennemie de Cagliari, 1286, 1329, 1794; de Pise, 1286, 1329.
SIMIFONTI, rasée p Florence, v. 1200.
SINIGAGLIA, ennemie de Jesi, 1197, 1255, 56, 1307; d'Ancône, 1140, 1213, 47.—Combat Camerino, 1247; Fabriano, 1316; Fano, 1140, 1255; Osimo, 1200, 06; Recanati, 1247; Saint-Marciano, 1472.
SONCINO, ennemie d'Orcinovi.—Combat Brescia,1246 ....
SPOLETI, ennemie de Foligno, 1077, 90, 1200, 15 52, 82, 1306, 11; de Terni, 1215, 1315, 88, 1494-1500, 01; de Todi, 1077, 91, 1252, 1305; de Pérouse, 1096, 1311, 12, 19, 20, 23.—Combat Agobbio, 1300; Amelia, 1077, 1250; Assise, 1220; Cesi, 1263, 1493; Faenza, 1185; Nepi, 1091; Norcia, 1282; Rieti, 1340; Sutri, 1091; Trevio, 1311, 12; Vitrallo, 1252.
SUTRI, ennemie de Rome, 1063, 1108, 40, 66, 79; d'Orvieto, 1063, 71; de Pérouse, 1071, 91. — Combat Agobbio, 1091; Anguillara, 1140; Spoleti, 1091; Viterbe, 1227.
SIGNIA, ennemie de Rome, 1108, 79.
TERNI, ennemie de Narni, 1218, 51, 81, 1315, 1494, 1550, 70, 74; de Spoleti, 1215, 1315, 88, 1494 1500, 01; de Cesi, 1263, 1490, 94-1500 —Combat Anagni, 1257; Orvieto, 1251; Rieti, 1315, 1416; Todi, 1495-97.
TERRACINA, ennemie de Rome, 1145-50 ....
TESTONE V. Moncalieri.
TIVOLI, ennemie de Rome, 1002, 84, 1100, 08, 30, 42, 45, 50.
TODI, ennemie d'Orvieto, 1006, 21, 56, 86, 1124, 84, 1209, 28, 35, 37, 51, 52, 90; de Pérouse, 1056, 65, 66, 91, 1138, 1228, 52, 1305, 10; de Spoleti, 1077, 91, 1252, 1305; de Foligno, 1138, 1288, 1305; de Bevagna, 1273, 1311; d'Agobbio, 1061, 91 —Combat Narni, 1218, 1252; Nocera, 1310; Terni, 1495-97; Orta, 1252; Titignano, 1056; Toscanella, 1252; Vico, 1176.
TOLENTINO, ennemie de Camerino, 1272, 88, 95.—Combat Belforte, 1272; Nocera, 1282; Urbisaglia, 1277.
TORNO, ennemie de Como,

1292, 1339, 1407, 1512.—Combat Bellagio, 1522; Carato, 1522; Cernobio, 1522; Montrasio, 1522; Lallo, 1522.

TORTONE, ennemie de Pavie, 1107, 50-84, 1277; de Casal, 1215, 84, 1452; de Crémone, 1217, 18, 82, 90; de Milan, 1277, 90, 1322.—Combat Alexandrie, 1270; Ast, 1270; Bergame, 1262; Brescia 1290; Gênes, 1224, 26, 27; Parme, 1217, 18; Plaisance, 1290, Reggio, 1217, 18; Savoie, 1290; Vérone, 1217, 18.

TOSCANELLA, ennemie de Viterbe, 1132, 1215, 27, 34, 43, 51, 1318; d'Orvicto, 1071, 77, 1132, 1204, 45, 69; de Vetrallo, 1080, 1234, 51, 52; de Corneto, 1080, 1234, 51.—Combat Amelia, 1080, 1252; Bolsena, 1231; Pérouse, 1071; Rome, 1166; Todi, 1252.

TOLFANI, combat Arezzo, 1060; Pise, 1160; Sienne, 1160.

TOSCOLO, ennemie de Rome, 1059, 1108, 30, 45, 79-88, 91.

TRENTE, ennemie de Vérone, 1265, 1300. — Combat Padoue, 1200, Longarue, 1030.

TRÉVISE, ennemie d'Aquilée, 1161-69, 78, 92, 98, 1200, 19, 92; de Padoue, 1178, 92, 1252, 1313; de Ceneda, 991, 1153, 64-69, 78, 92; de Feltre, 1014, 1178, 92, 96, 1228; de Bellune, 1164-69, 78, 92, 96, 1228; de Conegliano 1153, 61-69, 78; de Vérone, 1141, 1210, 1300; de Venise, 1100, 10, 99.—Combat Cadore, 1178; Camino, 1178; Crémone, 1210; Este ....; Mantoue, 1210; Milan, 1237; Oderzo, 1178; Udine, 1196, 1200; Vicence, 1141; Zumelle, 1178.

TURIN, ennemie de Chieri, 1076, 95, 1230, 56, 1311, 15; de Moncalieri, 1080, 1191, 95, 1230; de Savoie, 1169, 75, 95, 1226, 30, 51-68, 80; d'Ast, 1230, 51, 53, 1311; de Casal, 130, 43, 46, 80, 1330, 46, 50 93, 98. de Saluce, 1230, 1340, 46, 94 ....—Combat Biandrate, 1402; Bologne, 1346; Ferrare, 1346; Gênes, 1229, 1346; Grugliasco, 1384; Mantoue, 1346; Milan, 1317; Naples, 1311; Pavie, 1246, 1325; Pozzasco, 1185; Romana ...; Rivoli, 1185; Verceil, 1316.

VELLETRI, ennemie de Rome, 1179, 1363.—Combat Fondi, 1381, Palestrine, 1400.

VENISE, ennemie de Padoue, 1110, 10, 37, 1373, 78, 85; d'Aquilée, 1024, 48, 1162-80; de Trevise, 1100, 10, 99; de Comacchio, 815, 54, 932, 55, 1402, 82, 1508; de Ferrare, 974, 1200, 40, 1308, 09, 1484 ....; de Ravenne, 1100, 10, 44, 1272; d'Ancône, 1155, 1276, 80; de Gênes, 1252, 57, 91-1300, 38, 51, 78.—Combat Bellune, 974, 91; Bologne, 1272, 87; Forli, 1243; Milan, 1366; Oderzo, 974; Pise, 1144; Rimini, 1110; Vérone, 1356, 66.

VÉRONE, ennemie de Mantoue, 1125, 40, 46, 49, 51, 88, 99, 1201, 08, 30, 32, 42-44, 50, 58, 59, 1322, 31, 40, 66; de Padoue, 1141-47, 97, 98, 1200, 30, 59, 74-76, 90, 1311-13, 14, 17, 18, 20, 27, 28, 66; de Vicence, 1001, 27, 1207, 10, 36, 76; de Trévise, 1141, 99, 1210, 52, 1320; de Brescia, 1210, 32, 52, 58, 75, 1330; de Parme, 1119, 1252, 1335; de Reggio, 1199, 1210, 52, 1333, 1335; de Crémone, 1199, 1201, 52, 59, 1307, 15, 17. — Combat Alexandrie, 1217, 18; Bassano, 1198, 1206, 10; Bergame, 1201, 1331; Bologne, 1232, 52, 1366; Casalmaggiore, 1307; Ceneda, 1141; Césène, 1145, 1311; Como, 1217, 18; Conegliano, 1141; Este, 1198, 1252; Faenza, 1143, 1232; Ferrare, 1259, 1366; Florence, 1335-38, 66; Forli, 1341, 50; Guastalla, 1307; Lucques, 1335; Lunigiana, 1217, 18; Modène, 1199, 1252, 1319; Novare, 1217, 18; Pavie, 1210; Plaisance, 1232, 59; Ravenne, 1350; Rimini, 1340; Saluce, 1217, 18; Tortone, 1217, 18; Trento, 1263, 1300; Venise, 1336, 66 .....

VERCEIL, ennemie de Milan, 1290, 99, 1302, 22, 46; de Casal, 1200, 30, 90.—Combat Ast, 1230; 90; Brescia, 1290; Chieri, 1230, Crémone, 1282, 90; Gênes, 1223, 24, 42-44; Moncalieri, 1230; Novare, 1193, 96; Plaisance, 1259, 90; Saluce, 12 0, 30; Savoie, 1230, 90; Turin, 1346.

VICENCE, ennemie de Padoue, 1001, 1137, 41-47, 88, 98, 1200 1290, 1311-13; de Vérone, 1001, 1127, 1207, 10, 36, 76, 1317; de Brescia, 1237, 52, 58. Combat: Aquilée, 1166; Bassano, 1197, 98, Bologne, 1252; Ceneda, 1141, 66; Conegliano, 1141, 66; Crémone, 1210, 52; Este, 1198, 1252; Mantoue, 1210; Milan, 1252; Modène, 1252; Parme, 1252; Plaisance, 1252; Trévise, 1141, 1252.

VICO, ennemie de Viterbe, 1060, 1166, 70.—Combat Amelia, 1176; Arezzo, 1060; Corneto, 1060, 1166; Orvieto, 1067; Pise, 1060; Sienne, 1060; Todi, 1176; Tolfani, 1060; Vitrallo, 1060, 1166.

VINTIMILLE, ennemie de Gênes, 1140, 57, 1219, 21, 1238 ....

VOLTERRA, ennemie de Florence, 1251, 1343, 1412, 28, 72. —Combat Masse, 1250; Pise, 1275; Saint-Gemignano, 1309; Sienne, 1192.

VITERBE, ennemie de Rome, 1080, 84, 1199, 1200, 21, 25, 27, 34, 39, 41, 90; de Toscanella, 1132, 1215, 27, 34, 43, 51, 1378; de Vitrallo, 1132, 88, 1243; de Corneto, 1132, 70, 1202, 27, 43, 1318; d'Orvieto, 1070, 1184, 1204, 09, 25, 28, 31 - 34, 51, 65, 69, 1310, 16.—Combat Anguillara, 1132; Arezzo, 1060; Bisenzio, 1215, 28; Bolsena, 1215; Capranica, 1215; Ferento, 1170; Montefiascone, 1213; Orta, 1231, 51, Palestrine, 1166; Pérouse, 1071, 1228; Pise, 1060; Sienne, 1060; Sutri, 1227; Vico, 1166, 76.

VITRALLO, ennemie d'Orvieto 1071, 1152, 1234, 51, 52; de Viterbe, 1132, 88, 1243; de Toscanella, 1080, 1234, 51, 52. —Combat Arezzo, 1060; Narni, 1252; Orta, 1251, 52; Palestrine, 1166; Pérouse, 1071, 1252; Pise, 1060; Sienne, 1060; Spoleti, 1252; Vico, 1166.

UDINE, ennemie de Venise, 1024, 46, 1162; de Trévise, 1196, 1200.

URBISAGLIA, combat Camerino, 1288; Sanseverino, 1272; Tolentino, 1272.

URBIN, ennemie de Rimini, 1233, 47, 76, 1306, 18, 22, 36, 65, 80, 89, 92, 1440-47, 52, 58; de Césène, 1215, 76, 1302, 06; de Camerino, 1322, 1415, 1522.—Combat Agobbio, 1234, 1300; Bologne, 1215; Citta-Castello, 1234; Fabriano, 1322; Faenza, 1215; Fermo, 1322; Forli, 1215, 76; Forlimpopoli, 1276; Matelica, 1322; Montefeltro, 1228; Pérouse, 1352; Reggio, 1215; Verrucchio, 1228.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME.

NEUVIÈME PARTIE.

LES CONDOTTIERI

(1378-1474).

CHAPITRE IV.—*Les seigneuries en banqueroute.*—Derniers jours de Vérone,—où les Scala abhorrés par le peuple—et trahis par leur condottiere — laissent tomber l'État sous la domination de Venise.—Derniers jours de Padoue où les Carrare succombent également aux forces des Vénitiens. — Derniers jours de Ravenne, dont le seigneur, relegué à Crète par la république de Saint-Marc, meurt empoisonné avec sa famille. — Udine et Cividal tombent à leur tour au moment où elles ne songeaient qu'à se combattre.—Les Appiani vendent Pise à Florence et s'établissent à Piombino, pied-à-terre dont ils créent l'indépendance.—Le peuple de Fabriano extermine la dynastie des Chiavelli. — Nocera assiste à l'extermination des Rasiglia. — Foligno égorge les Trinci, qui avaient fatigué leurs sujets. — Osimo meurt de rage, —Terni de lassitude,—Agobbio de misère.— Orvieto rend son âme en chassant le condottiere qui l'opprimait, — Viterbe en perdant ses deux dynasties : l'une impie des *Prefetti*, l'autre bizarre des Gatteschi. — Morts variées d'Ascoli, Terracine, Toscanella, Recanati et Palestrine... 3

CHAPITRE V.—*Les rébellions avortées.*— Les revenants historiques.—Pavie, Tortone, Verceil. — Gabrino Fondulo égorge les incapables seigneurs posthumes de Crémone. — Mais il est pendu lui-même à Milan.—Giovanni Vignate, seigneur de Lodi ressuscitée, se tue dans une cage de bois où le renferme le seigneur de Milan.—Dernière catastrophe de Como et naissance du canton de Tessin. — La république d'Alexandrie d'abord dévastée par le condottiere Facino Cane

et ensuite étouffée par des familles d'espions patentés. — Désolation de Plaisance et ses mouvements plébéiens.— Révolution de Parme et ses tragédies équivoques.—Brescia s'insurge contre Milan, mais pour se soumettre à Venise. —Bergame l'imite.—Crème s'arrache à son tour à la misère des Visconti pour accepter la domination vénitienne.—D'autres villes semblent revenir à la vie — sans qu'aucune d'elles ne puisse ressusciter réellement................ 23

CHAPITRE VI.—*La crise en Corse et en Sardaigne*.—Energie des Corses, — vendus aux cinq actionnaires de la société de la Maona, — ils s'insurgent pour conquérir l'indépendance. — Tentatives d'Arrighetto et des Cinarchi cruellement réprimées par la Maona; — De Vicentello d'Istria qui achète les caporali ou consuls de toutes les communes; — Des nouveaux chefs qui s'insurgent contre le règne des caporali; —D'autres insurgés qui se révoltent contre la rébellion elle-même.— En sorte qu'en désespoir de cause l'île finit par se vendre corps et âme à la Banque de Saint-Georges. — Sagesse et cruauté de cette Banque. — Derniers efforts des vieux partis réduits à des tumultes capricieux,— à des dictateurs éphémères,— à la confusion d'émeutes prenant en vain de faux airs diplomatiques,—et au gouvernement financier de Jean-Paul de Lecca, le plus corrompu des banquiers. —Solution de la crise par la double domination de Bastia et d'Ajaccio, nouvelles capitales qui soumettent la Corse aux Génois. — Les Sardes échouent à leur tour en voulant s'insurger contre l'Aragon, — et Oristano la ville de l'indépendance se trouve vaincue par Cagliari et Sassari, qui l'écrasent à jamais.. 58

CHAPITRE VII. — *La crise dans le royaume des Deux-Siciles*. — Charles Duras, chef de l'insurrection gibeline, étrangle Jeanne I, sa mère adoptive,—mais il ne parvient pas à maîtriser la fortune.—Marguerite sa femme tombe sous le coup d'une nouvelle rébellion. — Ladislas, fils de Marguerite, ne remonte sur le trône que par la force de l'argent qu'il ramasse d'une manière plébéienne.—Caprices et révolutions de Jeanne II, qui emprisonne son mari et vit comme une fée. — Solution dernière avec la famille d'Aragon.—Mêmes vicissitudes dans la Sicile enfin réunie au continent, — et dans les diverses villes du Midi qui répètent en sous-ordre l'histoire de Naples et de Palerme.................... 75

CHAPITRE VIII.—*La crise à Rome*. — Cruauté d'Urbain VI.— Vénalité de Boniface XIII. — Faiblesse d'Innocent VII et de Grégoire XIII. — Alexandre V règne en dehors de Rome et d'Avignon sous la domination de Balthasar Cossa, qui l'empoisonne. — Cossa lui succède au grand scandale du monde chrétien, étonné de voir un condottiere sur le trône de saint Pierre. — Les Orsini et les Colonna reviennent au combat pour se disputer la tiare,—mais la crise finit quand le pape oppose la forme républicaine à tous les seigneurs de ses États.. 91

CHAPITRE IX.—*La crise militaire dans les camps*. — Prospérite

des condottieri au milieu de la détresse générale. — Ils se mettent à la place des seigneurs et se fixent. — Mais lorsque les seigneuries s'arrachent à la misère, ils se trouvent sans ressources, se déchirent entre eux et tombent à l'état de mercenaires inoffensifs.—Tragédie de Piccinino... 100

CHAPITRE X.—*La fédération des seigneurs.*—Les deux moments de la crise dans la fédération italienne,—qui se simplifie,—se sécularise. — et aboutit à la célèbre ligue de 1484. - Faiblesse des réactions de cette période.—La révolution financière dans les lettres.—Liquidation générale de l'esprit chevaleresque et religieux............................... 107

CHAPITRE XI.—*La crise militaire dans toute l'Europe.* — Toutes les nations pressent leur marche sous l'impulsion du grand schisme.— Partout les plèbes imitent les multitudes italiennes révoltées contre les anciennes seigneuries. — Les Hussites s'insurgent contre le vieil empire de la maison de Luxembourg, — et frayent la route au nouvel empire des Habsbourg. — Les ouvriers et les paysans multiplient les émeutes dans les villes libres de l'Allemagne. — La révolution agite Gand,—bouleverse la Hollande—et déchire la Suisse.—Subjuguée par les Anglais, la France doit sa délivrance à l'élan plébéien de Jeanne d'Arc et à Louis XI, dont l'iniquité protége la multitude.—Les ducs de Bourgogne, qui marchent en sens inverse de Paris, prospèrent pendant l'invasion des Anglais, et s'évanouissent quand la France s'affranchit. — Les Anglais commencent leur réforme par les gueuseries religieuses suscitées par Viclef, —et la finissent à travers la guerre des deux Roses avec la domination des Tudor.—Les Ecossais au contraire la commencent avec l'anarchie des barons, et l'achèvent avec le despotisme populaire de Jacques III.—Progrès de la démocratie et de l'inquisition en Espagne, où l'unité de Madrid remplace l'ancien fédéralisme. — Dans le Portugal le progrès se traduit en aventures maritimes. — Mouvement plébéien des Suédois à la suite d'Inglebert, — des Hongrois pendant les rébellions d'Harvat,—des Polonais sous la race nouvelle des Jagellons, — et des Russes que leur kniaf délivre enfin du joug des Tartares.—L'Eglise elle-même attaquée au concile de Constance se régénère à l'imitation de tous les Etats, — et fait adorer un Dieu qui vend les indulgences pour se rendre visible dans les chefs-d'œuvre des arts.. 125

DIXIÈME PARTIE.

LA DÉCADENCE DES SEIGNEURS (1494-1530).

CHAPITRE I.—*La restauration pontificale et impériale.*— Frémissement de l'Italie pour la première fois menacée dans sa suprématie. — Dangereuse fourberie de Louis le More, qui

rêve encore une fois l'unité italienne. — Sa surprise lorsqu'il voit son allié Charles VIII maître de l'Italie — Sa promptitude quand il rétablit sur-le-champ la fédération en chassant les Français.—Mais Louis XII venge Charles VIII, et Louis le More meurt dans une tour de Loches. — Humiliation des Italiens sous le despotisme inquiet, ingrat et tracassier de la France.—Leurs manœuvres fondées sur la dévotion, l'imprévoyance et les défauts de l'ennemi.— Restauration de la papauté grâce aux coups d'Etat des Borgia —et de la liberté italienne grâce au génie de Jules II.. 157

CHAPITRE II. — *La décadence dans les villes.*—L'invasion française ranime partout les guelfes et succombe bientôt à une victoire gibeline. — Après la catastrophe de Louis le More, on voit en Lombardie la restauration des Sforza. — Après l'exécution du doge plébéien Paolo de Nove, Gênes rétablit son indépendance.—Après le carnaval religieux de Savonarola, Florence se rachète de son ridicule en rappelant les Médicis. — Vicissitudes analogues de Mirandola, Fermo, Camerino.—Les *Marescotti* détrônent la dynastie guelfe de Bologne. —Les Baglioni, guelfes de Pérouse, acceptent prudemment la domination gibeline de *Jules II*. — Chute des Malatesti de Rimini,—des Manfredi de Faenza,—des Riario de Forli, — des Vitelli de Città-Castello. — Scènes diverses dans les villes qui avaient déjà perdu leur indépendance dans l'ère antérieure. — Contradiction perpétuelle entre la domination unitaire des Français et la nature fédérale des Etats italiens...... 174

CHAPITRE III. — *Le pape et l'empereur sous l'Espagne.* — (1512-1530). — Insurrection de Luther contre les révolutions d'Italie.—Les Italiens forcés de défendre le pape et l'empereur qui représentent leurs révolutions. — Le pape, l'empereur, se placent sous le patronage de l'Espagne, — les seigneurs renoncent à la ligue de 1484, — et la nation renouvelle une dernière fois le pacte de Charlemagne avec l'Eglise. — Différence entre la restauration de Charles-Quint et toutes les réactions antérieures. — Réflexions sur les libertés moralement excessives du siècle de Léon X...... 202

CHAPITRE IV.—*Derniers mouvements dans les villes.*— Milan rendue aux Sforza par la plèbe.— Atrocités gibelines d'Alexandrie.—Doria, chef des gibelins, donne la liberté aux Génois. —Les Médicis, chassés par une émeute guelfe, se rétablissent plus forts que jamais. — Scènes diverses de Bologne, Reggio, Imola et de Rome saccagée par les gibelins.—Fin de la dynastie des Malatesti de Rimini. — Luttes des Lunardi et des Rasponi de Ravenne.—Fin des Baglioni, seigneurs guelfes de Pérouse.— Des Enfreducci, seigneurs guelfes de Fermo. — Agitations, massacres et travers des diverses villes pontificales. — Naples immobilisée sous l'Espagne. — Palerme insurgée à la suite de Squarcialupo........ 216

CHAPITRE V.—*Le siècle de Léon X.* — Léon X résume et développe la grandeur de ses devanciers. — Les incrédules de son temps se moquent de l'Église et de Luther. — L'Arioste reflète le génie de cette époque.— La poésie raille

et admire le moyen âge. —Machiavel c'est l'Arioste en action.— Inanité de son grand art de faire des révolutions, —Vérité éternelle des lois fatales qu'il trace à toutes les révolutions possibles.— Imprévoyant, maladroit et méconnu de son vivant, sa réputation s'étend peu à peu avec les révolutions ultérieures contre le pacte de Charlemagne et de l'Eglise 235

CHAPITRE VI. —*Dénombrement des révolutions italiennes.*—Arithmétique idéale des vicissitudes politiques.— Elle donne quarante-deux révolutions à chaque ville historique,—et cent soixante-douze centres à la géographie italienne,—ce qui fait le compte de sept mille deux cent vingt-quatre mutations depuis Othon I jusqu'à Charles-Quint. — Extrême modération de ce chiffre.—Statistique des douleurs qu'a coûtées le siècle de Léon X. — Des illusions engendrées par la perspective décevante du progrès — et des tragédies imposées par la conflagration continuelle des Etats......... 252

CHAPITRE VII.—*Les révolutions dans les chroniques.*—Précision mathématique de l'histoire idéale des révolutions. — Son exactitude se reproduisant dans l'histoire des chroniques.— Chroniqueurs qui assistent à la formation de la ligue pontificale et impériale.—Chroniqueurs de l'ère des évêques,— des consuls,— des sectes, — des tyrans, — des seigneurs, —des condottieri, — et de la décadence. — Leur nombre toujours proportionnel au nombre des centres des partis, des points de vue. — Leur style élégant ou inculte d'après la ville et la phase qu'ils représentent.— Leur sincérité prédéterminée par l'impossibilité où ils sont de sortir de l'époque à laquelle ils appartiennent,—et de la contrée dont ils écrivent l'histoire.— Plus libre la poésie ne chérit au contraire que les régions fédérales, — tandis que les philosophes surgissent tous dans les cités militaires.—Dernière apparition de la loi idéale des révolutions dans l'histoire des beaux-arts. —Cimabué,— Giotto, — Paolo Ucello, — et les hommes du siècle de Léon X.. 272

ONZIÈME PARTIE.

L'ITALIE MODERNE.

CHAPITRE I. — *L'Italie pendant la révolution protestante.* — Le protestantisme proclamé en Allemagne par les ligues,—en Angleterre par le despotisme,—en Ecosse par les Puritains, —en Suède par Gustave Vasa, — et en Danemark par une réaction germanique.— La France copie la révolution en sens inverse avec la Saint-Barthélemy.—La Russie avec Ivan IV, fondateur des Strelitz, — et l'Italie avec le développement de ses gibelins appuyés par l'Espagne contre les provocations du parti guelfe et français. — Catastrophe des Guelfes

dans la majorité des États.— Catastrophe opposée des gibelins dans la minorité des États où les Guelfes doivent régner. —Centralisation guelfe de Rome, sous Sixte-Quint.—Anciennes républiques sacrifiées à cette centralisation. — La révolution renouvelle la littérature avec le Tasse, — la peinture avec de nouveaux artistes,—et l'église avec les jésuites. 327

CHAP. II. —*L'Italie pendant les réactions religieuses.* — Wallenstein en Allemagne.—Le sunderbund en Suisse.—Assassinat de Guillaume d'Orange en Hollande.—Les Stuarts à Londres. —Le roi Jean en Suède.—Réactions opposées dans les régions catholiques.—La Ligue en France.—Le Portugal sous l'Espagne.— Les Espagnols sous une inquisition qui veut brûler les jésuites eux-mêmes.—Le faux Dmitri en Russie. —Parfaite corrélation des mouvements dans les diverses parties de l'Europe.—La réaction à Naples, sous les Guise ; — à Milan, sous saint Charles Borromée ;— à Gênes, attaquée par une conspiration piémontaise.—Les malheurs d'Urbin.— de Ferrare.— Chagrin du pape.—Massacre des nobles de Parme.—Vénise fait noyer cinq cents conspirateurs.—Le duc de Savoie veut délivrer l'Italie.— Décadence littéraire de cette époque,— où la langue nationale faillit succomber à l'insurrection du patois,— tandis que la raison d'Etat étouffe le sens moral.—Supplice de Giordano Bruno.—Captivité de Campanella.— Idées de ces deux philosophes......... 369

CHAP. III. — *L'Italie pendant le siècle de Louis XIV.*— La philosophie s'empare de la raison d'État,— et conseille l'imposture aux rois dans l'intérêt des multitudes. — Splendides impostures de Versailles. — La révolution des Anglais.—Progrès de la diète germanique,—des pays scandinaves,—et des Slaves,—où la Russie reste seule avec une grandeur sans exemple.--Mêmes progrès dans les Etats italiens.—Agonie des républiques survivantes. — Opposition savoisienne visant à relever le royaume.—Les politiques de la raison d'État suspendent leur radotage.—Les poëtes des patois cessent d'extravaguer, —et les pompes de l'opéra traduisent le siècle de Louis XIV dans la langue universelle de la musique... 412

CHAP. IV. — *L'Italie pendant la réaction contre le siècle de Louis XIV.*—Plan du cardinal Albéroni : –écarté en France par les hommes de la régence et par les philosophes de l'*Encyclopédie.*—Joseph II se déclare en Allemagne premier fonctionnaire de l'État. — Le commerce anglais embrasse le globe.—Progrès du libertinage et des idées dans tous les États.—La maçonnerie remplace l'institution des Jésuites.— Renaissance gibeline de l'Italie,—où l'Autriche prend l'initiative des réformes,— où Naples devient indépendante,—et où le Piémont se reconstitue et s'étend. - Déclin de Vénise et de Gênes.—Disparition de la Corse, faute d'un despote.— Progrès de Rome, où les pontifes acceptent le progrès du despotisme éclairé.—Grandeur philosophique de Vico,— féerique de Métastase,—et tragique d'Alfieri.......... 444

CHAP. V. — *L'Italie pendant la révolution française.*— Explosion de la France républicaine. — Négation de la monarchie

chrétienne. — Sa solution avec la proclamation de l'Empire. —Napoléon, suprême condottiere de deux sociétés opposées, —et propagateur du code dans toute l'Europe de l'an mil.— Les autres nations accomplissent leur mouvement en sens inverse, avec le despotisme au début et la liberté pour conclusion.—Philosophie de l'Allemagne —Commerce de l'Angleterre.—Ambition de la Russie.—L'Italie appelle les Français pour détruire son passé,—et les chasse pour transporter la révolution française dans sa propre fédération.—Réaction de 1815,—imposée à la France par la liberté,— et chez ses voisins par le despotisme ;—mais détruite en 1848: en France par le retour du gouvernement absolu,—et chez ses adversaires par le rétablissement des libertés constitutionnelles. — Pourquoi l'Italie relève d'elle-même son ancien royaume, —et pourquoi le replonge-t-elle dans le néant ?—Contradictions de notre temps 474

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, quai des Augustins.